Jean Santeuil

Marcel Proust

Gallimard, Paris, 1952

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE

Introduction

I

I. — Les soirées de Saint-Germain

II. — Les soirées de Dieppe

III. — Marie Kossichef

IV. — Séparation

V. — Madame Lepic

VI. — Le lycée Henri-IV

II

I. — Étreuilles

II. — Journées de vacances

III. — Lectures

IV. — Le jardin des Oublis

V. — Les dimanches d'Étreuilles

III

I. — La classe de philosophie

II. — Henri de Réveillon

III. — L'hôtel de madame Desroches

IV. — Mademoiselle des Coulombes

V. — Monsieur Duroc

VI. — Portrait d'un ami

VII. — Querelle de Jean avec ses parents

VIII. — Une séance à la Chambre

IX. — Monsieur Beulier

IV

I. — Monsieur de Traves

II. — Journées à Réveillon

III. — Les visites

IV. — Promenades

V. — Les soirées de Réveillon

VI. — Le retour

V

I. — Le scandale Marie : le jeune Édouard Marie et sa mère

II. — Le scandale Marie : une alerte

III. — Le scandale Marie : Jean intervient auprès de Couzon

IV. — Le scandale Marie *(fin)*

V. — Premiers temps de l'affaire Dreyfus

VI. — Le colonel Picquart

VII. — De l'Opéra-Comique au Palais de Justice

VIII. — L'Affaire dans *le Figaro*

IX. — La vérité sur l'affaire Dreyfus

VI

I. — Les Sauvalgue

II. — Jean à Begmeil. Le téléphonage à sa mère.

III. — Begmeil

IV. — Lectures de plage

V. — Tempête à Penmarch

VI. — Les adieux

VII. — La mer à la montagne

VIII. — Begmeil en Hollande

IX. — Impressions retrouvées

VII

I. — La mauvaise saison

II. — Les quartiers d'hiver de Balzac

III. — Les plaisirs de l'automne

IV. — Deux officiers

V. — Une petite ville de province

VI. — Les militaires

VII. — L'hiver à Réveillon

VIII. — La vicomtesse Gaspard de Réveillon

IX. — Souvenirs du régiment

X. —L’orage

VIII

I. — Madame Marmet

II. —Le réveil à Paris

III. —L’École des sciences politiques

IV. —Les Guéraud-Houppin

V. — Le salon de madame de Réveillon

VI. —Madame Lawrence

VII. —Histoire de l’Anglaise

VIII. —La première de *Frédégonde*

IX. —Daltozzi et les femmes

X. —L’affront

XI. —Réparation

XII. —Autre duel

XIII. —La salle de garde de la Pitié

XIV. —Un dîner en ville

IX

I. — De l’amour

II. —Les amis de Françoise

III. —La bille d’agate

IV. —Les Tuileries

V. —La marquise de Valtognes

VI. — L’exposition Bergotte

VII. — Le dîner de madame Cresmayer

VIII. — Henri Loisel

IX. — Les cadeaux

X. — L’aveu

XI. — Soirées perdues

XII. — La sonate

XIII. — Le rêve

X

I. — Charlotte Clissette

II. — Le furet

III. — Nouvel échec

IV. — La religieuse hollandaise

V. — Mort du vicomte de Lomperolles — Histoire de Mme de Closeterres — Le cancer de Perrotin

VI. — Les Monets du marquis de Réveillon

VII. — Matinée de Jean avec sa mère

VIII. — Soir d’hiver à Paris

IX. — Portrait d’un écrivain

X. — Vieillesse des parents

XI. — Histoire d’une génération

INTRODUCTION

Puis-je appeler ce livre un roman ? C’est moins peut-être et bien plus, l’essence même de ma vie recueillie sans y rien mêler, dans ces heures de déchirure où elle découle. Ce livre n’a jamais été fait, il a été récolté.

J’étais venu passer avec un de mes amis le mois de septembre à Kerengrimen, qui n’était alors (en 1895) qu’une ferme loin de tout village, dans les pommiers, au bord de la baie de Concarneau. Beaucoup de Parisiens et d’Anglais y venaient passer la belle saison absolument comme dans un hôtel. Mais le propriétaire, le père Buzaret, lui avait laissé le nom de ferme et les apparences, sur les conseils de peintres, qui, ayant découvert l’endroit, y revenant tous les ans, restant fort tard dans la saison, lui laissant des tableaux quand ils ne pouvaient pas le payer, étaient entrés plus avant que les autres clients dans son amitié, et s’étaient piqués, en lui donnant du « goût », de faire sa fortune.

Aussi, jusqu’à ce que la saison devînt mauvaise — on dînait alors dans une salle à manger bien chauffée — on prenait des repas dignes d’être servis entre les colonnes de marbre des grands hôtels suisses, en plein air, sur des tables de ferme, en face de la mer. Car l’étonnement nous est souvent donné de rencontrer des abstractions réalisées, de voir la prostituée sentimentale, que par défiance de la littérature nous pensions pire, au contraire exactement telle, et de même le jardinier qui aime ses fleurs et en parle d’une façon imagée, le rural qui sent le charme de sa ferme et ne la gâterait pas par des embellissements du mauvais goût. Un peintre est étonné de retrouver tout d’un coup la même espèce d’esprit que le sien chez un laboureur, chez un matelot, comme nous voyons une délicatesse digne de notre cœur et qui fait défaut à beaucoup de gens de notre monde dans la lettre par laquelle notre blanchisseuse nous a fait savoir la mort de son fils. Un langage d’aujourd’hui reconnu dans un chant de l’*Iliade* et la similitude d’une crise de l’histoire d’Égypte avec les événements actuels achèvent de nous montrer que telle substance qui fait le fond de l’humanité, souvent invisible et comme interrompue, ne meurt pas cependant et se retrouve là où on s’y attendait le moins.

★

Un après-midi causant avec l'hôte, j'appris que l'une des personnes qui s'asseyaient non loin de nous à une des grandes tables, et que, je dois l'avouer à ma honte, je n'avais jamais beaucoup remarquée, était C., l'écrivain vivant que quelques-uns de mes amis et moi nous placions alors avant tous les autres. Mon ami était allé à la pêche. J'attendais impatiemment son retour pour lui communiquer cette grande nouvelle. Enfin il rentra et vit tout de suite à ma joie que je venais de faire une grande découverte. Nous n'avions plus grand temps avant le dîner. Nous fîmes plusieurs brouillons de lettres que nous brûlâmes, puis l'heure du dîner arrivant, nous décidâmes de nous en tenir au dernier, qui nous sembla alors le plus mauvais et nous fit regretter d'avoir brûlé les autres. Le lendemain nous eussions peut-être mieux fait, mais nous ne pouvions attendre et souffrir que C. fût une heure de plus dans l'ignorance, qu'il semblait cependant avoir bien supportée jusqu'ici, de la proximité où il se trouvait de deux aussi fervents admirateurs. Comme nos noms, qui étaient alors et sont restés depuis fort inconnus, ne disaient pas grand-chose, pour ne pas avoir l'air trop intrigants et donner plus de prix à notre admiration, nous touchâmes un mot d'une duchesse avec qui nous étions fort liés et qui nous avait dit le connaître très bien. Nous crûmes pouvoir sans mentir dire que c'était là que nous l'avions d'abord aperçu. Puis mon ami porta la lettre à la servante qui promit de la lui remettre quand il rentrerait.

Mon cœur battait déjà pendant qu'il s'acquittait de cette commission. Naturellement, nous fûmes encore plus troublés en arrivant à table, et jusqu'à ce que nous nous soyons aperçus qu'il n'y était pas encore. Chaque fois que la porte s'ouvrait, nous nous préparions également à une accolade et à un cartel. Alors toutes les fautes de notre lettre nous apparaissaient. Enfin notre homme entra : il paraissait fort gai, fort crotté, et s'assit gaîment entre deux dames anglaises avec lesquelles il paraissait fort lié. Tout d'un coup, la servante lui apporta une lettre. À partir de ce moment nous mangeâmes le nez dans notre assiette, tremblant chaque fois que nous entendions quelqu'un se lever. Enfin il sortit avec les dames anglaises. Nous fûmes alors persuadés qu'il recevait toute la journée des lettres semblables et qu'il n'y prêtait aucune attention. Nous nous aperçûmes dans la plus extrême petitesse. Tant notre amour-propre ignore autant la certitude qu'aucune de nos facultés. Qui n'a porté sur soi un jugement favorable

après avoir obtenu un prix au concours, qui ne s'est méprisé le jour de son échec au baccalauréat ? Et pourtant dans notre lettre il y avait des phrases bien.

C. rentra. Nous étions prêts à nous lever : non, c'était pour prendre un cigare. Mais à un mouvement tournant qu'il fit ensuite, nous comprîmes qu'il venait à nous. Nous ne nous consultâmes pas, nous nous levâmes et nous allâmes au-devant de lui. Nous ne lui dîmes rien de ce que nous voulions lui dire, mais nous lui dîmes plusieurs choses qui nous parurent ensuite stupides. Il ne nous parla pas de la Duchesse. Nous avons appris dernièrement qu'elle l'avait confondu avec un autre et qu'il n'était jamais allé chez elle. Nous ne pouvions donc rien trouver qui dût lui inspirer autant de défiance envers nous. Pourtant il ne nous en témoigna et certainement n'en ressentit aucune, tant les choses auxquelles nous attachons de l'importance en ont peu en réalité. Nous l'interrogeâmes sur tout ce qui nous tenait alors le plus à cœur, particulièrement sur le pays où nous étions. Il nous donna le désir de le trouver beau en nous disant qu'il l'aimait. Nous lui arrachâmes des noms de sites, qui devinrent des buts de promenades, presque de pèlerinages. Quand il disait trouver quelque chose de charmant, quelque épithète plus précise, en nous donnant la raison d'un goût qui avait à nos yeux tant de prestige, il donnait aux sympathies pour mille choses qu'il éveillait en nous d'un mot sincère quelque chose de plus défini. À la façon des jeunes gens en présence d'un maître qu'ils admirent, nous l'interrogions sur toutes les choses dont il ne parlait pas dans ses livres. Peu à peu les autres habitants de l'hôtel étant dispersés, nous le vîmes davantage, et les deux dames anglaises qu'il accompagna jusqu'à Quimper étant parties à leur tour, nous nous trouvâmes manger à côté de lui, mais rarement avec lui, car il arrivait toujours très en retard, quand tout le monde avait fini de dîner.

À force de l'interroger, et d'interroger les autres sur lui, nous avions fini par savoir quand il travaillait. Il marchait longtemps dans les falaises, montant toujours, s'exaltant sans doute de plus en plus de ses pensées, car d'en bas nous le voyions aller de plus en plus vite, courir, secouer la tête, jusqu'à ce qu'il arrivât à la petite maison d'un gardien de phare dans un endroit où il ne passe jamais personne. Et là, dans ce lieu véritablement sublime, il suivait des yeux les nuages, examinait le vol des oiseaux qui

passaient sur la mer, écoutant le vent, regardant le ciel, à la façon des anciens augures, non comme un présage de l'avenir, mais plutôt à ce que j'ai compris comme un ressouvenir du passé : car des gouttes de pluie qui commençaient à tomber, un rayon de soleil qui reparaissait, suffisaient à lui rappeler des automnes pluvieux, des étés ensoleillés, des époques entières de sa vie, des heures obscures de son âme qui s'éclaircissaient alors, à l'enivrer de souvenir et de poésie. Alors, que de fois, cachés avec mon ami, nous l'avons aperçu. Il semblait regarder en face quelque chose qu'il ne comprenait pas bien. Et tout son corps par une suite de mouvements forts et délicats, surtout des mains qui se fermaient fortement pendant qu'il levait la tête, semblait imiter les efforts de sa pensée. Puis tout d'un coup il paraissait joyeux, prêt à écrire. Alors il entrait dans la petite maison du gardien du phare, chez qui un jour de pluie il s'était un jour réfugié, et chez qui depuis il retourna tous les jours. En partant, il remettait à cet homme une petite somme, si importante pour ce pays que les premiers jours il n'osait pas accepter, et qui nous confirma dans l'idée que C. était d'une générosité qui provenait, je crois, autant que de son désir de faire plaisir, de son ignorance des choses de l'argent, du besoin que ceux avec qui il se trouvait vivre eussent une bonne opinion de lui. Il restait souvent de fort longues heures à écrire. Le gardien du phare et sa femme se mettaient dans l'autre pièce pour ne faire aucun bruit. Quelquefois, quand il partait, l'homme étant parti en mer, la femme courait dans les chemins pour ramener ses oies, que l'aboiement du chien avait fait envoler jusqu'à la mer, où souvent l'une se noyait, car elles nageaient fort mal. Une fois, mon ami et moi, espionnant d'un rocher le travail de C., nous le vîmes après s'être assuré que le gardien du phare et sa femme ne pouvaient le voir, s'amuser à faire sauver les oies jusqu'à la mer. Quand la femme revint et ne trouvant pas ses oies se mit à crier, C. eut l'air de ne s'apercevoir que seulement alors qu'elles n'étaient pas devant la maison. Mais il devait rire intérieurement, ce qui prouve qu'il n'était pas aussi bon que ces gens le croyaient. Pour la femme, elle fut bien ennuyée de la fuite de ses oies, car elle ne put les ramener toutes. La mer étant assez nerveuse ce jour-là : deux furent noyées et l'une assommée par la vague sur un rocher.

Du reste, un couple qui était alors à Kerengrimen, et qui y venait pour la deuxième année, nous dit beaucoup de mal du caractère de C. Ils avaient

fait sa connaissance l'année précédente, avaient pris tous leurs repas avec lui, et avaient été à même de lui rendre d'importants services. Une fois revenu à Paris, il n'avait pas même été les voir, n'avait jamais répondu à deux invitations, qu'ils lui avaient malgré cela adressées. Ils nous dirent aussi qu'il couchait avec la servante de l'auberge. Je dois dire que, pour ce qui est des lettres d'amitié, il m'a dit un jour qu'il n'en écrivait jamais. Il les considérait comme des sortes de paratonnerres qui tirent à l'esprit son électricité et ne lui permettent pas de s'accumuler jusqu'à ces véritables orages intérieurs où peut seulement jaillir le véritable éclair du génie, où la parole humaine prend une puissance qui la fait retentir au loin comme le tonnerre.

★

Pendant le temps que la princesse de X. passa à son château de Kercaradec, qui n'est pas loin de Kerengrimen, avec une nombreuse et brillante société, nous vîmes un nouveau C. Très élégamment mis, il partait pour le château et souvent ne revenait pas de plusieurs jours. Quand il venait de là, il n'avait jamais l'air content comme quand il revenait de chez le gardien de phare. Si bien qu'un jour où il partit pour le château je m'enhardis de dire : « Monsieur, vous devriez bien mieux aller au phare, puisque vous savez que vous reviendrez bien plus content du phare et que vous aurez au moins écrit quelque chose de beau. » Il fronça les sourcils comme quelqu'un sur la plaie de qui on aurait mis le doigt, n'en alla pas moins au château, et pendant quelques jours fut plus réservé. Puis la Princesse quitta Kercaradec. Voici alors comment il passait ses journées.

Le matin, quand il n'avait pas passé toute la nuit en mer, il partait avec un mousse qui n'était qu'à lui et ils allaient pêcher. Comme il était très fort, C. aimait le gros temps par-dessus tous les autres, et souvent, se déshabillant, se jetait du bateau et le suivait à la nage pendant des heures. Dans la soirée, il envoyait souvent la servante éveiller le mousse qui dormait déjà dans son lit et le faisait lever, ce que certains trouvaient bien dur, pour préparer la barque. Le temps lui avait plu, soit qu'il y eût de la lune, ou qu'au contraire, il fît mauvais temps. Souvent il restait alors toute

la nuit en mer. Il y dormait mieux du reste qu'à terre, où il avait le sommeil si léger qu'il avait donné à tous les domestiques de la ferme d'épais chaussons, pour qu'ils ne pussent en marchant le réveiller. L'après-midi, j'ai dit comment il passait sa journée à travailler chez le gardien de phare, homme sans doute d'esprit très calme, car les deux précédents étaient devenus fous, la mer pendant les tempêtes d'hiver recouvrant la toiture de ses vagues furieuses avec un bruit auquel, paraît-il, la raison peut difficilement résister. La nuit venait. Il distinguait à peine les lettres qu'il traçait, mais emporté par le besoin de suivre de sa plume la vitesse de sa pensée, qui était alors fort grande, il continuait à écrire. Sans faire de bruit, l'homme du phare venait allumer une mauvaise lampe. Et C., ne pouvant écrire pendant qu'il était là, et afin de lui faire comprendre par cet arrêt qu'il ne devait point rester trop longtemps, posait sa plume et laissait tomber sur lui ses regards heureux, qui paraissaient d'ailleurs étonnés de contempler en ce moment la face rouge et tranquille du gardien du phare.

Quand un marin, venant pour voir le gardien du sémaphore, entrait en saluant d'un bonjour franc qui faisait lever la tête à C., et portait la main à son chapeau, cet homme se levait et l'emmenait dans l'autre pièce où ils fumaient sans se parler, échangeant de temps en temps quelques mots à voix basse, et restaient pendant des heures ainsi. Il en était de même du reste à l'auberge, où souvent, entrant dans sa chambre, l'hôte la refermait sans bruit. Quelquefois, tandis qu'il s'habillait, la bonne, qui à ce moment rangeait sa chambre, pendant qu'elle parlait avec lui remarquait tout d'un coup qu'il répondait distraitement, commençait à marcher de long en large, tenant encore à la main son éponge ou ses bottines, mais pensant certainement à autre chose et ayant oublié ce qu'il en voulait faire, car il se promenait ainsi avec elles sans s'en servir. Alors elle cessait de parler, continuait à ranger ce qui était immédiatement sous sa main, et disparaissait sans bruit. Quelquefois il ne l'entendait même pas sortir, d'autres fois lui adressait sans parler, comme de peur de faire envoler quelque chose, un sourire de reconnaissance. D'autres fois au contraire, quand elle entrait, il venait de travailler, ou de lire, ou de se réveiller. Il lui parlait plus qu'il n'était nécessaire pour ce dont il avait besoin, l'interrogeant avec sympathie sur son sommeil de la nuit, et avec respect sur le sermon qu'elle avait entendu à l'église, demandant des nouvelles du procès du boulanger, de la

santé de la vache, de la pêche de la veille, étendant avec plaisir sa vie de la vie de toutes ces vies placées à côté de la sienne. Ces jours-là elle sentait très bien qu'il voulait parler, restait près de lui, qui souvent était sous ses couvertures à boire pendant ce temps-là son café au lait et y cassait un croissant pendant qu'il lui parlait, jusqu'à ce que tout à coup elle se rappelât le fricot qui allait brûler, la vache qu'elle avait oublié de traire. Et c'était un grand plaisir pour C. qu'elle restât ces jours-là, car je m'imagine que les matins où le soleil, se dégageant en souriant des brouillards du matin, adresse son long et affectueux salut à la nature, c'est un plaisir pour lui de caresser la mer encore déserte, de chauffer la plage, de jouer entre les branches agitées par le souffle du matin, et d'appuyer légèrement son regard sympathique sur le matelot parti dès l'aube sur sa barque jusqu'à l'enivrer de chaleur, de bien-être, de gaîté, jusqu'à lui tirer du front une goutte de sueur, et avant d'arriver jusque-là, de voir répondre à sa cordialité la sérénité du ciel qui reçoit tout entier sa lumière, et les petits nuages ne pas s'opposer à son humeur communicative, ne pas prendre un air soucieux et filer d'un air sombre à l'horizon, comme si les y appelaient des affaires autrement sérieuses, ou d'autres qu'on n'appelait pas ne pas venir prendre le ciel d'assaut comme pour l'employer à d'autres affaires et forcer le soleil à garder sa lumière pour lui mais rester là au milieu du ciel, voguant peut-être, mais si doucement que, comme les marsouins émergeant des flots par les temps calmes, ils semblent plutôt flotter et devoir rester là indéfiniment. Ainsi la seule chose que le poète puisse demander aux autres quand il le veut et tant qu'il le veut, de s'en aller et de se taire, et d'autres fois de donner un écho à sa gaîté et un retour à sa sympathie, et que les poètes ont cherchée jusqu'ici inutilement dans la protection des rois, dans l'adoration du monde, dans la société des autres poètes, dans la tendresse de la famille, C. l'avait trouvée tout naturellement dans cette petite auberge de Bretagne. Ce n'est pas dans les palais dont elle pare l'ornement que s'oriente la perle, c'est sous un polypier embryonnaire, à des centaines de lieues au fond des mers. Pour moi, j'éprouvais le même plaisir, quand je voyais, dans la simplicité de son respect et la sûreté de son instinct, le pêcheur se retirer sur la pointe des pieds ou rester à causer avec C. quand il le fallait, et aider ainsi inconsciemment à l'éclosion si délicate d'une œuvre qu'il devait ignorer toujours.

Quand il partait, il disait adieu au gardien et à sa femme en train de dîner, dans la chambre qui ne contenait qu'une grande boussole tenant au parquet par un pied de bois et un petit fourneau allumé près duquel ils dînaient sur une petite table. La lumière du fourneau et d'une bougie n'éclairait pas toute la pièce, mais la clarté qu'elle y concentrait sur le mur était paisible et si empreinte du calme de la vie dont elle éclairait chaque soir les scènes les plus tranquilles, à l'heure où les travaux sont finis, que, une fois en train de descendre la falaise dans le vent et la nuit, C. se retournait plusieurs fois pour apercevoir les deux gardiens qui dînaient et, quand il était trop loin pour les voir, la petite lumière dans la couleur de laquelle le calme de ces occupations, la simplicité de ces cœurs, le confort de ce réduit, la douceur de cette vie semblaient avoir passé. Il revenait, et se sentant en retard, ayant froid d'ailleurs, marchait vite et arrivait dîner quand moi et mon ami nous étions souvent seuls à l'attendre, du moins après que les deux dames anglaises furent parties. Il avait l'air content de ce qu'il avait fait, il mangeait vite, en fixant devant lui dans le vague des regards pleins de pensées, et restait souvent plusieurs minutes sans dire un mot. Par moment il ôtait son pince-nez, s'essuyait le front, relevait de sa main ses cheveux roux et grisonnants, coiffés en brosse, et riait sans dire pourquoi. Près de lui, sous une assiette qui les maintenait, étaient des papiers que nous comprenions être ce qu'il avait fait dans la journée. La mauvaise saison ayant fait successivement partir tous les autres habitants de l'hôtel si bien que nous y restions seuls avec lui, nous lui demandâmes s'il ne voudrait pas, après nous avoir d'abord lu tout ce que nous ne connaissions pas, nous faire chaque soir la lecture de ce qu'il avait écrit l'après-midi. Après quelques paroles de confusion sur l'ennui qu'il nous infligerait, il nous le promit, et après nous avoir lu une après-midi tout le commencement du roman qu'il écrivait alors, chaque soir, ainsi qu'il avait été convenu, quand il avait fini de dîner, il prenait les papiers qui étaient à côté de lui, maintenus par une assiette, et commençait à nous les lire, mais après tant de précautions oratoires et en mêlant sa lecture de tant de critiques sur soi-même destinées à faire tomber celles de l'auditeur, à la manière des gens de lettres, que nous étions souvent obligés de l'interrompre et de le faire recommencer.

★

Souvent, comme il nous parut, tel propos de l'hôte, tel trait d'humeur de la servante étaient rapportés dans le roman de C. Mais nous n'avons jamais trouvé chez lui trace du sentiment que tant d'écrivains, quand leur illustre personnalité condescend à peindre des petites gens, ne peuvent s'empêcher d'exprimer en s'écriant : Certes, le brave marin qui prépare en ce moment silencieusement la soupe du soir serait bien étonné s'il savait que c'est de lui qu'on est en train de parler, que c'est sa figure si inconnue, sa vie si obscure qui sont pendant quelques instants à la première page de ce journal, occupent l'attention du ministre, du richissime banquier, de la femme à la mode. Jamais il n'a dit à l'hôte : « Vous êtes là » en montrant ces pages et quand Félicité lui demandait : « Puisque vous écrivez sur tant de choses, pourquoi n'écrivez-vous jamais sur Félicité, sur votre cravate qu'elle est obligée de vous passer au cou pour que vous ne sortiez pas en chemise ? Je suis bien sûr que plus d'une fois cela ferait plus rire les gens que bien de choses qu'on écrit », il se contentait de sourire et de lui dire : « Mais oui, bien sûr. » C'est qu'en réalité il n'aurait pu dire à personne, à rien, depuis la Princesse jusqu'à Félicité, depuis ses insomnies jusqu'à la plage : Vous êtes mon livre. Car il sentait trop bien qu'eux-mêmes n'étaient pour rien dans l'illumination qu'il avait eue souvent en leur présence. À peine si, à un moment, à la petite table de la cuisine de l'hôte où il venait quelquefois s'asseoir, ils lui avaient trouvé l'air distrait, et si bon. Pour ne pas le déranger, l'hôte, le pêcheur avaient cessé de parler et ils buvaient en silence pendant que la petite fille continuait à terre à jouer avec le chien et Félicité à apporter les plats, comme dans le tableau de Rembrandt qui représente les pèlerins d'Emmaüs. Et à ce moment l'eau avait été changée sans qu'ils y eussent été pour rien.

À vrai dire, dans ces moments de profonde illumination où l'esprit descend au fond de toutes les choses et les éclaire comme le soleil descend dans la mer, où le mouvement de la petite fille qui, attendant que son partenaire soit prêt, balance indolemment la raquette au bout de son bras nu, où les doléances des innombrables feuilles du lilas qui se plaignent faiblement portées par un tronc langoureux, où le léger redressement de sourcils de l'homme qui attend dans le café son verre, voulant marquer son

dédain pour la société et marquant le souci qu'il a de son opinion, comme ces truchements de comédie à qui l'on confie les plus flatteuses paroles et qui répètent des coq-à-l'âne ridicules, sont suivis avec un égal enchantement par le regard, pour qui alors une ombre un peu plus éclairée, une courbe qui s'accentue, ne sont plus des signes hiéroglyphiques de plus, mais des caractères parlant, exprimant la vérité la plus plaisante, et qui suffisent seules à lui donner sans fatigue cette ivresse que les autres hommes ne cherchent dans les poisons que pour l'expier dans les souffrances, ivresse non plus stérile qui ne sert qu'à voir pour une heure les mêmes choses d'une manière agréable, mais qui fait voir autre chose qui subsiste l'image dissipée. Certes, le poète est reconnaissant à toutes ces choses qui lui ont alors prêté leur appui et leur charme, comme la pauvre accouchée remercie le médecin qui lui a été si dévoué, garde un bon souvenir de la pêche dont la fraîcheur a été si douce à son gosier altéré et des hirondelles qu'elle aimait à voir voler en cercles autour de sa fenêtre pendant que s'accomplissait dans son sein un travail mystérieux. Elle enverra une photographie de son enfant à ce médecin qui l'a le premier soigné, comme C. envoyait à l'aubergiste un exemplaire du roman qu'il avait écrit à Kerengrimen, comme il copiait de sa main pour la princesse de X. des vers qu'il avait composés un jour en se promenant seul dans son parc. Peut-être même se laissera-t-elle aller au moment de baptiser l'enfant à lui donner le nom qui rappelle ces choses qui assistèrent bienveillamment à sa naissance ; et encore, quand elle l'appellera Théodore, croyant lui donner le nom de ce médecin, de cet étranger si bon, le vrai sens du mot dira : Présent des Dieux. Mais elle ne peut pas faire plus, elle sait bien que pour ce qui est vraiment lui, elle ne peut pas en disposer pour l'un ou pour l'autre, que pour son sourire, la couleur de ses yeux, sa gaîté, son courage, il ne tient que d'elle, qui seule a eu en un moment en elle le réservoir de sa vie, et que maintenant c'est à tous les hommes, que malgré elle elle le donne, qui en recevront du bien ou du mal, elle ne le sait pas, à toute la nature qui viendra essayer sur lui la douceur de tous ses rayons, la perfidie de tous ses miasmes, à la vie enfin, et à la mort. Ainsi de son livre : C. pouvait le dédier à un ami, il le donnait à tous les hommes.

Pourtant quelquefois, quand il avait fini de travailler, C. s'amusait à montrer à Félicité quelque chose d'elle, la description de son bonnet, la

transcription d'un de ses propos. Elle ne pouvait pas le croire, demandait à voir, et comme devant un tableau pour lequel elle aurait posé, disait en se reconnaissant : « Mais c'est bien cela tout de même. Et mon bonnet ! Qu'est-ce qu'ils diront en voyant cela, ils voudront la connaître cette Félicité dont vous parlez tant, que vous avez fait souvent enrager, on peut le dire. — Je vous aime bien Félicité » disait C. en se levant et en posant son manuscrit. Pour lui il avait fait ce qu'il avait pu ; c'était l'heure de rendre grâces aux dieux et aux hommes. Alors il descendait, il buvait avec l'hôte, avec le pêcheur, il gambadait, il s'amusait à tirer les moineaux, à rire avec Félicité en attendant l'heure du déjeuner. Aussi de cet homme si pensif, Félicité et l'hôte aimaient-ils surtout rapporter qu'il aimait comme un autre à plaisanter, qu'il était brave homme, comme on dit avec plaisir d'un saint prêtre qu'il ne détestait pas la bonne chère et connaissait les bons vins. Soit que ces curieuses intelligences, ces nobles caractères, réhabilitent pour nous nos plus humbles jouissances en s'y livrant et leur donnent pour nous-mêmes comme un charme nouveau, un baptême d'innocence, soit que tant que nous ne connaissons que l'âme, si noble, si élevée qu'elle soit, tant que nous ne connaissons pas la matière, nous ne savons pas trop à quelle espèce elle appartient, si c'est bien la nôtre, si c'est une espèce vivante et pourtant que nous admirions l'élévation, la noblesse, nous ne nous récrions de plaisir que devant la parfaite ressemblance de la vie.

Ce soir-là quand nous rentrâmes pour le dîner nous trouvâmes C. dans le jardin, qui corrigeait le cahier de français de la fille de l'hôte. « Ce soir je n'aurai rien à vous lire, dit-il, il faisait si beau que j'ai été toute la journée en mer et je n'ai pas travaillé. Mais voyez-vous, comme on apprend mal le français à cette petite fille. Voici ce qu'elle apprend par cœur : *Un bon vieux père a douze enfants, ces douze en ont plus de trois cents, ces trois cents en ont plus de mille, ceux-ci sont blancs, ceux-là sont noirs. Quatre plats plats dans quatre plats creux, quatre plats creux dans quatre plats plats.* Et on lui donne à lire *le Bourgeois gentilhomme* : elle ne comprend pas, mais on lui dit de continuer tout de même. Elle m'a montré où elle en était. C'est au milieu des couplets turcs, *muphti, cadir, berir*, et elle le lit attentivement, croyant apprendre autant de mots français. Mais la petite fille qui avait beaucoup plus de confiance dans la science de la maîtresse de leur pension

que dans celle de C. ne paraissait pas beaucoup goûter cette intervention dans ses travaux et lui dit en breton : « Mettez-vous donc à écrire plutôt ce que vous avez à écrire », et ayant couru dans le jardin en faisant aller son corps et ses bras de droite et de gauche, mouvement que suivaient avec entrain les rubans roses qui étaient noués dans ses cheveux, elle rapporta sa liste de mots français et se mit à réciter tout bas : « le avril, la biquette, la dure, la erreur, le messager, le monsieur, le toc-toc, le trisaïeul, le tuf, la vermine, le vilain, le vis-à-vis, le volé, le zèle, le zouave… » De temps en temps elle s'arrêtait, nous regardait ; elle voulait bien nous envoyer le sourire paisible de l'habitude, heureuse de ne plus être troublée avant de recommencer à réciter : « le avril, la biquette », avec l'ardeur et la sérénité de la foi.

Nous montâmes un instant dans notre chambre et quand nous redescendîmes C. parlait avec beaucoup de vivacité en breton à l'hôte et au pêcheur. Il expliquait qu'il avait eu une querelle avec le nouveau coiffeur qu'il trouvait beaucoup trop cher. Il parlait avec beaucoup de volubilité, prenant évidemment à pouvoir faire des plaisanteries en breton le plaisir d'un enfant qui commence à savoir assez bien nager pour pouvoir faire quelques mouvements gracieux comme les vrais nageurs. Il paraissait surtout insister sur ce qu'il avait été très dur avec le coiffeur et sur ce qu'il ne voulait absolument pas payer aussi cher, comme s'il avait voulu donner plus de prix pour le pêcheur et pour l'hôte à l'extrême bonté, l'extrême générosité dont il était avec eux. En effet, il conclut cette conversation en faisant déboucher une bouteille de vin qu'il alla boire avec eux. À ce moment nous descendîmes. Nous avions traîtreusement descendu avec nous, mon ami *le Curé de Village* de Balzac, moi *la Chartreuse de Parme* de Stendhal, car étant en train de lire ces livres avec la passion qu'excite un ouvrage nouveau et beau, surtout tant qu'on ne l'a pas terminé, nous ne pensions qu'à cela et brûlions d'avoir dessus l'opinion de C. Aussi, quoique n'ayant pas le temps de lire avant le dîner, nous les avions descendus avec nous, pensant qu'il nous demanderait ce que nous avions là. Mais nous voulions d'abord lui demander s'il avait vu le coucher de soleil ce soir, qui nous avait transportés jusqu'à nous faire oublier, à mon ami *le Curé de Village*, à moi *la Chartreuse de Parme*, et nous espérions qu'il nous dirait

peut-être son impression d'un mot qui éclaircirait la nôtre et nous rendrait plus certains. Mais il nous dit qu'il ne l'avait pas vu, qu'il était déjà rentré.

« Nous étions rentrés aussi, dis-je timidement, mais nous avons vu au ciel des couleurs si belles que nous n'avons pas pu nous empêcher d'aller voir ce qu'elles promettaient sur la mer. C'est une si belle chose que la couleur ! » Je sentais malgré moi que je parlais comme lui, comme si j'avais voulu essayer, en commençant à demi un air, de le mettre en train et de le lui demander tout entier. « Les plus beaux couchers de soleil que j'ai vus, c'est à Douarnenez », nous dit-il. Mon ami et moi nous décidâmes aussitôt intérieurement à aller à Douarnenez. « Peut-on y aller facilement d'ici ? demandâmes-nous. — Je vais vous le dire », répondit-il et il alla à sa chambre chercher les heures de bateau et de trains. Nous étions confus qu'il prît pour nous une peine que tout autre aurait aussi bien pu prendre, et déçus qu'il ne nous dît que quelque chose que tout le monde aurait pu nous dire. C'est la déception d'un névropathe qui voudrait arracher au médecin sur son mal quelque parole profonde, et le médecin se contente de parler de choses et d'autres et dit : « Mais couvrez-vous, je vous en prie, vous aurez froid » ou « Bon appétit, bon voyage ». Ou d'un snob à qui une duchesse envoie des fruits de son jardin au lieu d'une invitation pour son bal. Nous attendîmes en causant avec l'hôte qui se préparait pour les grandes pêches de saumon qui commençaient ces jours-ci, et avaient lieu toutes les nuits. Nous avouâmes que c'était un peu dur pour nous et que nous ne nous y risquerions pas. « Bien sûr, dit l'hôte, on n'y vient pas généralement. Monsieur C. y vient tous les ans — ah ! il n'en manquerait pas une, il faudrait voir si je ne le prévenais pas le jour où cela commence. Mais lui, depuis dix ans qu'il vit ici huit mois sur douze, c'est un vrai marin. » C. redescendit avec nos heures de bateau et nous les lut. Nous fîmes semblant de comprendre pour lui faire plaisir. Nous parlâmes de la pêche au saumon. « Oh ! oui, c'est très beau, dit-il. Mais cela ne le serait pas que je le ferais tout de même, parce que j'ai pris les habitudes d'ici. J'aurais été, comme cela eût été très bien pour moi, professeur de philosophie dans une petite ville de province, que tous les soirs j'aurais été jouer aux cartes et boire des bocks au café. Je sais que beaucoup trouvent que c'est le danger de la province et que l'esprit n'y résiste pas. Balzac a peint cette vie comme le dernier terme de l'abaissement, de l'engourdissement où pouvait arriver

une intelligence qui à Paris eût pu être brillante. C'est possible, mais moi je ne suis pas de cet avis. Pour moi du moins, c'est déjà si difficile de pouvoir parler pour soi — dit-il avec le doux son de voix auquel nous trouvions tant de charme —, je ne peux pas dire pour les autres. Peut-être est-il des esprits à qui il faut des distractions plus intellectuelles. Mais quoi, le théâtre, la société ? Je ne dis pas, mais moi je sais bien qu'ils me font du mal je vois les choses moins à fond, cette manière superficielle qu'on a d'y sentir s'étend sur le reste de mon temps, avec une excitation stérile qui me gêne pour travailler. Non vraiment, je ne peux pas dire du mal de la vie que je mène ici. » Il se tut mais continuait à hocher la tête, à regarder d'un air indécis, comme un instrument à pédale qui après avoir joué un air ne rentre dans le silence qu'en continuant à prolonger de plus en plus indistinctement les derniers sons, et pendant un instant encore est si imprégné de l'harmonie qu'il vient de laisser échapper, et qu'on croit presque ne plus entendre, que si à ce moment vous vouliez en tirer immédiatement une différente, cela ferait une dissonance.

Au bout d'un moment mon ami lui montra *le Curé de Village*. « Est-ce que vous avez lu cela, lui dit-il. — Ah ! oui, autrefois, c'est bien beau n'est-ce pas ? Le roman commençait par des crimes épouvantables dans le fond de la ville, et au fur et à mesure l'âme des personnages s'élevait, montait les pentes, s'arrêtait au village et finissait à une grande altitude dans une sorte de campagne idyllique à la Fénelon, où les crimes de l'héroïne étaient pardonnés tandis qu'elle assainissait le pays par des défrichements. Mais je ne me rappelle pas bien. » Il se tut. « Pourriez-vous encore nous en parler ? demanda d'un ton de voix timide et pressant mon ami. — Non, je vous dis, je ne me rappelle plus bien. Moi, je ne peux pas beaucoup vous parler de Balzac, je ne le connais pas bien. Et vous savez, lui, il faut bien le connaître. Cela a l'air d'une naïveté, les gens à qui on demande ce qu'il faut lire de Balzac et qui disent : « Tout. » Hé bien, c'est vrai, la beauté n'est pas dans un livre, elle est dans l'ensemble. Chaque roman lu séparément n'est pas bien bon, et pourtant les personnages qu'on retrouve dans tous sont vraiment très bien. C'est curieux, n'est-ce pas ? Je ne m'explique pas bien cela. Non, les gens qu'il faut faire parler de Balzac ce sont les gens qui le connaissent bien, je ne veux pas dire surtout des gens de lettres. Non, plutôt toute une certaine génération, vous savez, des vieux préfets, des financiers

un peu liseurs autrefois, quand ils avaient le temps, des militaires intelligents. Tenez, le général de S. connaît admirablement Balzac. Chez la princesse de T. qui le connaît très bien, je les entends quelquefois en parler, j'aime bien les entendre comme cela. — Mais ils ne doivent pas avoir de goût en littérature, dit mon ami avec vivacité. — Mon Dieu je ne vous dis pas, non, certainement, dit C., mais pour Balzac si, c'est comme cela, c'est une puissance, voyez-vous, seulement aussi c'est une puissance un peu matérielle : il plaît à plus de gens et jamais il ne plaira autant aux artistes. Mais vous savez qu'ils l'aiment bien tout de même. Et au fond c'est bien curieux, car il semble que rien ne devrait nous sembler plus bas. Car au fond, tout le temps, ce n'est pas par l'art que cela nous prend. C'est un plaisir qui n'est vraiment pas très pur. Il essaye de nous prendre comme la vie par un tas de mauvaises choses et il lui ressemble. »

★

Pour ces lectures, nous restions dans la salle à manger, très bien chauffée — le temps ne permettant plus de prendre aucun repas dehors — et souvent, quand la lecture était trop longue, on voyait paraître à la porte la figure de la servante pressée de débarrasser pour aller se coucher. Mais C. s'interrompait, lui promettant de ne pas être long, afin qu'elle ne restât pas là, ce qui le gênait. Souvent son récit était interrompu par quelques réflexions où l'auteur exprime son opinion sur certaines choses, à la manière de certains romanciers anglais qu'il avait autrefois beaucoup aimés. Ces réflexions, souvent très ennuyeuses pour le lecteur, pour qui elles coupent l'intérêt et ôtent l'illusion de la vie, étaient ce que nous écoutions avec le plus de plaisir, si avides de connaître sa propre pensée que c'était encore trop pour nous quand elle se voilait dans le caractère d'un personnage. Nous savions par lui, et à n'en pas douter, que les choses qu'il écrivait étaient des histoires rigoureusement vraies. Il s'en excusait en disant qu'il n'avait aucune invention et ne pouvait écrire que ce qu'il avait personnellement senti — excuse bien plaisante car les événements de son roman sont si courants aujourd'hui, même dans ce qu'ils peuvent avoir en soi d'extraordinaire, qu'il n'y avait pas besoin d'un grand don d'invention pour les imaginer. Mais dans quelle mesure était-il dans ce qu'il avait écrit,

avait-il connu le duc de Réveillon, pourrions-nous, en allant dans la Marne, voir ce moulin dont il parle, et dont la vigne vierge avait décoré et réduit à l'immobilité la roue ? Et surtout ce Jean, qui, avec quelques-uns des défauts de C., plus de qualités peut-être, surtout de sensibilité et même de cœur, mais aussi une santé beaucoup plus chétive à la différence de C., avait eu tant de malheurs et tant de talent pour aucun art ? Ces problèmes que nous n'osions pas lui poser, parce qu'il nous en avait une première fois découragés par une réponse assez sèche, nous intéressaient plus que tout. Nous pensions en consacrant toute notre vie à les résoudre ne pas mal l'employer, puisqu'elle serait toute à connaître des choses que nous aimions par-dessus tout, et que nous comprendrions quels sont les rapports secrets, les métamorphoses nécessaires qui existent entre la vie d'un écrivain et son œuvre, entre la réalité et l'art, ou plutôt, comme nous pensions alors, entre les apparences de la vie et la réalité même qui en faisait un fond durable et que l'art a dégagé.

Mais ce qui semble le plus important à un moment de la vie où par une heureuse illusion nous ne doutons pas que cette importance ne doive nous paraître égale jusqu'à la fin de nos jours, un peu de temps se passe et nous n'y pensons plus. Rappelés à Paris par une affaire au commencement de novembre, nous dîmes adieu à C., avec lequel nous nous étions beaucoup liés les derniers temps, et qui, depuis qu'il nous faisait chaque soir ses lectures, paraissait prendre à nos deux personnes un véritable intérêt. Il parut touché de notre départ mais ne nous accompagna pas jusqu'à Quimper, comme il avait fait pour les deux dames anglaises. Il devait rentrer à Paris au commencement de décembre. Nous promîmes d'aller le voir dès son retour, et nous pensions mon ami et moi que jusque-là le temps nous semblerait bien long. Mais en quatre ans nous n'y allâmes pas une fois, pas plus qu'à Kerengrimen où nous devions retourner l'automne suivant. Pris de remords, nous promettant chaque soir de le faire et l'oubliant chaque matin, nous finîmes pourtant par lui écrire mais il ne nous répondit pas. Passant une fois près de Kerengrimen, nous pensâmes à aller le voir, mais nous étions si honteux de notre changement à son égard, que nous n'osâmes pas nous montrer à ses yeux, qui avaient vu les transports d'un attachement si peu durable.

★

L'autre été, S. que je ne voyais plus depuis plusieurs années (cet ami même avec lequel j'avais été en Bretagne) vint chez moi. « C. est mourant, me dit-il. Il a quelque chose à nous dire, il a envoyé chercher et a demandé que tu viennes avec moi. C'est à Saint-Cloud. L'interne qui le soigne est en bas. » Nous apprîmes en route que C. mourait d'une phtisie galopante qui lui laissait toute sa connaissance. Il ne se faisait sur son état ni illusion ni chagrin. Nous arrivâmes dans une petite maison dont les fenêtres ouvertes donnaient sur un jardin.

« Je vous fais venir bien loin, et où vous n'auriez pas cru certes, vous qui connaissiez ma maladie », nous dit-i] avec un sourire, faisant allusion à cette fièvre appelée fièvre des foins qui l'empêchait d'aller jamais a la campagne. « À la campagne ! Moi qui l'ai tant aimée et croyais ne pouvoir jamais y vivre, voici qu'aujourd'hui elle ne me fait plus mal. C'est un peu tard sans doute, mais il est pourtant convenable que nous ayons pu ainsi nous réconcilier avant que je meure, comme font ceux qu'un malentendu a séparés, mais qui étaient faits au fond pour se comprendre. Au reste, quelque mal qu'elle m'ait fait, ne m'a-t-elle pas fait plus de bien encore, puisque je l'aimais ? Enfin vous voyez, ajouta-t-il en se tournant vers moi, vous qui prétendiez me trouver un remède pour la fièvre des foins, moi qui répondais qu'il n'y en avait pas, vous me voyez guéri par le seul médecin auquel nous n'ayons pas pensé. Vous savez que les Grecs le disaient : la Mort est le grand médecin, parce que seul elle nous guérit de nos maux. Je crois que nos médecins, à ce que je connais de leurs livres, l'entendent aussi au sens pathologique. Et Félicité (c'était sa servante) est de leur avis, car elle me disait ce matin (vous savez qu'elle m'aime mais que comme les gens du peuple elle aime à m'inquiéter, comme si quelque chose encore pouvait me faire sortir de mon repos) : « J'avais encore de l'espoir ces jours-ci, mais quand j'ai vu Monsieur venir à la campagne et ne pas y éternuer ni étouffer, je me suis dit : « Cette fois, c'est la fin, cela n'ira pas loin. » Et ainsi le mot mourir seul se trouve vrai pour moi, nous dit-il. Depuis hier matin, les habitudes dont rien n'avait jamais pu me débarrasser sont parties, comme ces oiseaux qui par une sorte de pressentiment s'enfuient de la maison d'un mort. Et je suppose que c'est pour ne plus

revenir. Pour la première fois depuis l'âge de vingt-cinq ans, j'ai pu m'endormir sans avoir la fenêtre ouverte, et la nature a fait en un instant ce que ma mère par des prières répétées tous les jours pendant vingt ans n'avait pu obtenir. C'est ce que j'ai toujours trouvé de si beau dans la nature, c'est comme elle peut lier et délier avec aisance. Moi qui craignais tant la mort, par cette impossibilité que j'ai toujours eue aux beaux jours de ma vie d'accepter les contraires, elle a su me la rendre bien aimable en m'envoyant ses ministres, les chagrins, la souffrance. Ils m'ont si bien préparé qu'aujourd'hui je la souhaite. De moi-même, je ne serais jamais arrivé à cela. C'est là que je l'ai le plus admirée, quand elle faisait en moi des changements. Un jour, on ne souffre plus d'un chagrin qu'on avait senti inconsolable, on tolère sans y penser une souffrance qu'on croyait intolérable. J'ai souffert d'une personne que j'ai autrefois aimée des tourments de la jalousie. Et resté deux ans sans la voir, comme ils ne me firent pas grâce un jour et une nuit, j'étais certain que ce mal me suivrait jusqu'à la mort. J'étais comme les enfants qui croient que la nuit ne finira jamais. Je fus guéri vers la fin de cette deuxième année et je n'en ai plus jamais souffert depuis. C'est dans ces guérisons que j'admire la nature : elles sont si miraculeuses et si simples. À vrai dire, je crois que pareille à ces médecins qui sous différents noms de calmants vous donnent de l'opium, ses remèdes sont toujours à base d'oubli, ou plutôt d'habitudes qui est le vrai nom, vous le savez, l'oubli n'est qu'une variété. Je ne sais pas s'il y a de la pitié, quoiqu'elles soient si douces, au fond de ces belles lois qui nous acheminent à une autre condition, mais il y a bien de la grandeur. »

★

Quelques jours après, les journaux annoncèrent qu'il était mort. Et comme on ne parla pas dans les papiers qu'on avait trouvés chez lui du roman dont nous avions une copie, je me suis décidé, mon ami ayant d'autres affaires, à publier celle-ci.

I

Les soirées de Saint-Germain. — Les soirées de Dieppe. — M. Sandré. — Marie Kossichef. — Demain. — Les Champs-Élysées. — La lettre. — Séparation. — M^me^ Lepic. — Jean au collège. — Le lycée Henri IV. — M. Clodius Xelnor. — Poésie et vérité. — Les filles.

I

LES SOIRÉES DE SAINT-GERMAIN

La petite porte du jardin se referma lentement sur le petit Jean qui était revenu une troisième fois dire bonsoir à sa mère et qui avait été assez mal reçu. « Il est un peu triste, docteur, dit M^me^ Santeuil avec douceur en se tournant vers le professeur Surlande, pour excuser son fils. C'est la première fois que je ne dois pas aller lui dire bonsoir dans son lit, et cela l'agite beaucoup. Il est si impressionnable. — C'est ce que nous appelons un nerveux, dit le docteur, en souriant comme après un bon mot. Son facies l'indique assez d'ailleurs. M. Marfeu le traite certainement par l'eau froide. — Par l'eau froide ? dit avec étonnement M^me^ Santeuil. Mais non, M. Marfeu nous a bien recommandé de nous servir seulement d'eau chaude. — De l'eau chaude ? dit en riant M. Surlande. Ah ! vraiment, de l'eau chaude, cela est assez curieux. D'ailleurs, M. Marfeu est un savant remarquable, et vous ne pouviez choisir un meilleur médecin pour votre fils. Mais j'espère que ce n'est pas moi qui vous empêche d'aller lui dire bonsoir, madame, dit gracieusement le docteur. — Oh ! non, s'écria M^me^ Santeuil, nous ne voulons pas qu'il garde ces habitudes de petite fille. Trop longtemps sa mauvaise santé nous a obligés à des ménagements qui lui rendraient plus tard la vie impossible. Et nous voulons, mon mari et moi, l'élever virilement. — Que comptez-vous faire de lui ? demanda le docteur. — Il n'a que sept ans, docteur, répondit M^me^ Santeuil. Mais nous avons pourtant sur son avenir des idées très arrêtées. Non que nous voulions contrarier en rien les désirs de notre fils, qui sera toujours libre ici, du moment que ses préférences n'iront qu'à une carrière véritable, comme la magistrature, les Affaires étrangères ou le barreau. — Mais je croyais qu'il avait de grandes dispositions pour la musique et la poésie ? demanda le

docteur. — Oh ! tous les parents, docteur, dit M^me^ Santeuil avec vivacité, croient leurs enfants des petits prodiges. Ils les élèvent à ne rien faire et à se croire des génies méconnus, parce qu'un petit morceau qui fait les délices de la famille et que le professeur trouve étonnant, n'est pas joué pour le public et payé par les éditeurs. C'est une carrière si l'on est Mozart ou Beethoven. Et encore, ajouta M^me^ Santeuil avec décision, je ne souhaite pas à mon fils d'être un artiste de génie. Je préférerais avec son intelligence réelle et toutes les relations de son père, le voir parvenir un jour dans les ambassades ou dans la haute administration à une situation importante, rémunératrice et considérée. Pourtant j'essaie d'éveiller en lui le goût de la poésie. — Vous ne songez pas à la médecine ? demanda le professeur. — Oh ! non, docteur. C'est bien beau, ajouta-t-elle avec une timidité enthousiaste, quand on arrive à se faire un nom comme le vôtre. Mais… — Ah ! Il faut travailler ferme, dit le docteur avec un regard rétrospectif. Est-ce là qu'il couche ? ajouta-t-il en montrant au premier étage de la maison obscure une seule fenêtre éclairée. — C'est là, dit M^me^ Santeuil. J'ai défendu qu'on laisse de la lumière dans les autres chambres, à cause des cousins qui pourraient entrer par la fenêtre ouverte. — L'exposition est excellente, dit le docteur. En plein midi. Et votre sol est argileux, n'est-ce pas ? » Insuffisamment renseignée, M^me^ Santeuil garda un silence grandiose. La lumière s'éteignit, la fenêtre se confondit dans l'obscurité des autres.

« Il est couché, dit M^me^ Santeuil, heureuse de cette diversion. Vous n'avez pas froid, docteur, vous ne voulez pas votre pardessus ? Voici mon mari et mon père qui viennent d'aller chercher le leur et qui pourraient vous apporter le vôtre. — Non, merci, madame, l'air est extraordinairement doux. Vous avez là un joli jardin, avec une source qui paraît pure. — Il est assez commode par la chaleur, répondit modestement M^me^ Santeuil, et dans quelques années, quand nous ne serons plus de ce monde, il sera bien utile pour Jean, si d'ici là il n'est pas devenu fort, de venir respirer ce bon air. » M. Santeuil s'étant assis, se taisant, regardait avec douceur sa femme, reporté par ces mots : « Quand nous ne serons plus de ce monde », au temps où sa femme était fraîche et belle, et aux longues années unies qui avaient suivi. La tête renversée en arrière sur le dossier de sa chaise longue,

M^me^ Santeuil voyait le ciel innombrable, se noyait dans la rêverie vague où nous plonge une peinture immense, une inscription éclatante et indéchiffrable que nous ne comprenons pas, et cherchait dans la voie lactée l'astre aussi vague, aussi brillant, aussi lointain de son cher Jean. Le docteur les regardait tous deux avec cordialité. Baissant sa tête boudeuse sur un vêtement misérable et soigné, M. Sandré, père de M^me^ Santeuil, fumait sa pipe sans parler.

Ils furent tirés de ce silence par le bruit vif du jet d'eau et l'odeur des rosiers, qui parut leur arriver toute nouvelle, parce que dans leur rêverie ils avaient cessé de la percevoir. « On est bien, ici, dit le docteur. — N'est-ce pas ? répondit M. Santeuil. Aussi c'est pour avoir ce jardin aux portes de Paris que j'ai gardé longtemps un petit appartement, que je suis resté longtemps sans avoir de voiture. Aucun luxe ne m'aurait remplacé le plaisir de prendre le frais le soir, sous ces grands marronniers, et de venir le matin à Paris dans ma petite charrette par la forêt. — Vous aimez la nature ? dit le docteur. — Je ne sais trop, répondit M. Santeuil. Je n'aime guère les tableaux, et ma femme m'endort bien vite en me lisant les vers d'Alfred de Vigny. Mais enfin, j'aime bien ce jardin. » M^me^ Santeuil ainsi prise à partie ne répondit pas, car elle avait cessé depuis quelques instants d'écouter la conversation. Elle avait, en levant les yeux, aperçu la lumière rallumée dans la chambre de son fils, et elle était vivement contrariée. Il fallait pourtant bien qu'un garçon de sept ans apprît à s'endormir tout seul. Aussi, espérant que Jean se rendormirait, elle voulut attendre avant de monter près de lui, pour voir si la lumière ne s'éteindrait pas. Bientôt la fenêtre s'ouvrit, une petite figure blonde se montra au-dessus d'une chemise de nuit blanche et dit tout doucement : « Ma petite maman, j'ai besoin de toi une seconde. — Jean, ferme vite ta fenêtre, tu vas prendre froid, quelle folie ! » s'écria M^me^ Santeuil, qui se leva effrayée. « Quelle faiblesse, s'écria M. Sandré. Vous donnez à cet enfant de belles habitudes. — Laissez donc, dit en riant M. Santeuil, si sa mère n'y va pas, il ne s'endormira pas. Et nous serons bien plus dérangés dans une heure. Je me moque un peu d'être dérangé, dit M. Sandré avec gravité. Je donnerais bien des dérangements pour que cet enfant se porte mieux. Il ne faut pas pour votre commodité encourager votre femme à fléchir un principe. » M. Santeuil ne répondit rien. M^me^ Santeuil dit à son père : « Mais papa, pour sa santé même, il faut lui éviter ces

énervements prolongés. Je regrette d'être obligée de monter, mais il le faut. Je suis honteuse pour vous, docteur. Vous allez bien mal juger cet enfant. Il n'est pas tous les soirs aussi bête, mais il est si nerveux, ce n'est pas tout à fait sa faute. »

Le moment d'aller se coucher était tous les jours pour Jean un moment véritablement tragique, et dont l'horreur vague était d'autant plus cruelle. Déjà quand le jour tombait, avant qu'on ne lui apporte la lampe, le monde entier semblait l'abandonner, il aurait voulu se cramponner à la lumière, l'empêcher de mourir, de l'entraîner avec lui dans la mort. Mais il pouvait se distraire un peu de cette angoisse indéfinissable et profonde en allant jusqu'à la cuisine, en parlant à sa mère. Bientôt sa grosse lampe arrivait, épanouissant sa lumière cordiale, inondant sa table et son cœur de sa bonté puissante, avec une douceur égale. Mais au moment de se coucher, Jean n'avait plus le secours de l'activité ni de la lumière. Il fallait dire bonsoir, c'est-à-dire quitter tout le monde pour toute la nuit, renoncer à aller parler à sa mère si l'on est triste, se mettre sur ses genoux si on est trop seul, éteindre jusqu'à la triste bougie, ne plus même bouger pour pouvoir s'endormir, rester là comme une proie abandonnée, muette, immobile et aveugle, à l'horrible souffrance indéfinissable qui peu à peu devenait grande comme la solitude, comme le silence et comme la nuit. Mais jusqu'à ce soir-là, au moment où Jean finissait de se déshabiller il appelait sa mère qui venait l'embrasser dans son lit. Ce baiser-là, c'était le doux viatique, attendu si fiévreusement que Jean s'efforçait de ne penser à rien en se déshabillant, pour franchir plus vite le moment qui l'en séparait, la douce offrande de gâteaux que les Grecs attachaient au cou de l'épouse ou de l'ami défunt en le couchant dans sa tombe, pour qu'il accomplît sans terreur le voyage souterrain, traversât rassasié les royaumes sombres. Ainsi Jean goûtait longuement les joues tendres de sa mère, puis sur son front fiévreux elle posait un baiser frais comme une compresse, qui à travers la peau brûlante et fine s'insinuait entre sa frange blonde, venait calmer sa petite âme. Alors il s'endormait. Ce bonsoir dans son lit, c'était le don attendu avec une impatience fiévreuse dont le merveilleux pouvoir calmait comme un enchantement, comme l'huile la mer, son cœur agité. Le geste de sa mère qui se baissait pour l'embrasser exterminait aussitôt l'inquiétude et l'insomnie. C'était cela qui allait lui manquer, et qui désormais lui

manquerait tous les soirs. Malgré son chagrin, il fit d'abord de loyaux efforts pour s'endormir. Il avait éteint sa lumière comme l'avait remarqué tout à l'heure le docteur dans le jardin. Et tout en s'efforçant de ne penser à rien, il se disait que sa mère était vraiment bien dure de le faire souffrir ainsi. Il l'imaginait maintenant causant avec le docteur et son père, et le spectacle de cette scène lui rendait son immobilité forcée plus intolérable. La possibilité d'abord d'appeler sa mère se présenta bien à son esprit, mais fut chassée aussitôt par la crainte de lui déplaire, d'être fâché avec elle pendant plusieurs jours. M^me^ Santeuil, pour empêcher son fils de se laisser aller à sa nervosité, lui en faisait honte comme d'une faute. C'était le seul point sur lequel elle fût sévère avec lui. Et lui, trop jeune encore pour savoir distinguer le moral et le physique, la liberté et la nécessité, se sentait obscurément responsable de son agitation, de sa tristesse et de ses larmes, sans avoir pourtant la force de les dompter. Jean entendit dans le couloir le pas d'Augustin, le vieux domestique, qui rapportait dans la salle à manger la vaisselle lavée. Il l'appela. Augustin, habitué aux nerfs de M. Jean, et qui n'avait pas envie de poser sa vaisselle, fit semblant de ne pas entendre. Mais Jean irrité et craignant de ne plus se faire entendre quand il serait entré dans la salle à manger, appela avec plus de force Augustin. « Augustin, je vous demanderai peut-être tout à l'heure d'aller chercher maman. » Il n'osait pas lui dire : « Si je vous le demande, irez-vous chercher maman ? » de peur d'essuyer un refus dont cet avertissement avait l'air de ne pas mettre en question la possibilité. Augustin a son tour évita de dire non, mais répondit avec douceur et bonhomie : « Comment, vous êtes encore éveillé, monsieur Jean ? Il est tard, il faut dormir, on ne peut pas déranger Madame qui est avec M. le docteur Surlande. Ce ne serait pas poli. Elle ne pourrait pas le quitter comme cela et elle nous gronderait d'aller la déranger. — Elle ne vous grondera pas si c'est moi qui vous dis d'y aller, dit Jean avec vivacité. — Sûrement je n'irai pas, dit Augustin. — Vous irez si je vous le dis, dit Jean avec violence. Mais d'ailleurs je ne vous le dis pas pour le moment. Allez-vous-en, je vais essayer de me rendormir. Bonne nuit, Augustin. — Bonsoir, monsieur Jean. » Cet échange final de souhaits amicaux adoucit un peu l'amertume dont la résistance d'Augustin avait rempli le cœur de Jean. Mais il était tout à fait réveillé, et n'avait plus du tout envie de dormir. Ses yeux dans l'obscurité étaient maintenant grand

ouverts. Il se leva, il alla près de la fenêtre, il vit tout près sa mère, son père et le docteur, que la lumière de la lune comme une lumière trop baissée éclairait sans les lui laisser distinguer, semblant les lui montrer et les lui dérober à la fois. Au mouvement calme des figures, il devinait la bienveillance des paroles qu'il n'entendait pas. Tout à coup, ce désir coupable qui avait hanté sa fiévreuse solitude, appeler sa mère par la fenêtre, lui parut quelque chose de très simple, de très naturel. Sa mère était là, serait en un instant près de lui. Maintenant il était décidé, très calme, et rassuré par son calme même sur la gravité de son action. Avec une crainte légère, il ouvrit la fenêtre, appela comme nous l'avons vu, courut précipitamment à son lit et enfouit sous les couvertures chaudes son âme anxieuse et son corps transi. Maintenant le plaisir qu'il allait avoir à embrasser sa mère ne lui était plus rien. Il savait qu'elle était fâchée contre lui. Ce soir sans doute, pour ne pas l'agiter encore, elle ne montrerait pas un visage trop sévère, mais demain ? Pourquoi cela ? Pourquoi ne pouvait-il faire les choses qui lui faisaient plaisir et qu'après ce fût comme s'il ne les avait pas faites, la douce indulgence d'avant ?

Mais sa mère arriva et sous la chaleur de son baiser toutes ses agitations fondirent en douceur, en larmes. « Ma petite maman, j'ai la tête chaude, j'ai les pieds froids, je ne peux pas dormir. » Sa mère lui prit les pieds dans ses mains et sans aller trop doucement pour ne pas le chatouiller, les frotta dans ses mains. Ils se réchauffèrent. « Il faut que je redescende, mon petit Jean, près du docteur Surlande, bonsoir. — Bonsoir, ma petite maman, merci. » Mais au moment où sa mère allait fermer la porte, Jean sentant qu'elle partait sans qu'il pût maintenant la faire revenir, irrévocable, n'y put tenir, s'élança hors de son lit, s'accrocha après sa mère si vivement qu'elle faillit tomber, et perdu entre la gravité de l'acte qu'il accomplissait et l'inquiétude désespérée qui aurait suivi le départ de sa mère, il éclata en sanglots. Sa mère fâchée voulut partir, lui faire des reproches. Les sanglots redoublèrent. Il la quitta et se roula sur son lit, la poitrine oppressée, poussant des cris, dépensant maintenant à consommer sa faute la violence que le remords exerçait contre lui. Puis il se recoucha, et sa mère attristée des souffrances de son fils, de son impuissance à les guérir, de ce retour en arrière, le jour où elle espérait avoir obtenu qu'il s'endormît sans elle, à la nervosité des années précédentes, contrariée aussi de laisser seuls son mari et le docteur,

s'installa avec résignation au chevet de son fils. Augustin, qui avait entendu les pas de Madame, les cris de Jean et qui à l'inconvenance qu'il aurait vu à aller déranger Madame pendant que le docteur était là mesurait toute l'importance que Madame attachait à l'insomnie de M. Jean pour avoir ainsi quitté ces messieurs, Augustin, pour qui M. Jean devenait tout à coup d'un enfant qu'il aimait et qu'il plaisantait un personnage considérable, dont l'humeur pouvait faire échec aux plus impérieuses nécessités mondaines, Augustin craignant de déranger Madame, désireux de lui rendre service et surtout de voir ce que faisait M. Jean, Augustin, après avoir tourné quelques instants le bouton de la porte, l'entrouvrit et fit quelques pas sur la pointe des pieds. Son visage souriait d'une curiosité timide, d'une familiarité respectueuse et d'une incertitude extrême. « Madame n'a besoin de rien, M. Jean n'est pas souffrant ? » Jean, qui s'était essuyé les yeux au premier bruit, glorieux de son pouvoir sur sa mère dont Augustin avait paru douter et qui la faisait rester là, loin du docteur et de Monsieur, souriait à Augustin avec la joie du triomphe, adoucie par cette bienveillance affectueuse que donne le sentiment d'une supériorité éclatante et reconnue. « Mais vous voyez, Augustin, dit M^{me} Santeuil avec tristesse, M. Jean ne sait pas lui-même ce qu'il a, ce qu'il veut. Il souffre de ses nerfs. »

Bientôt Jean s'endormit et M^{me} Santeuil redescendit doucement, pour ne pas le réveiller, auprès de son mari et du docteur qui se préparait à partir. « Je suis confuse, docteur, de vous avoir fait assister de loin à cette petite représentation. — Mais comment donc, madame, dit-il en prenant congé, c'est moi qui suis désolé de vous avoir empêchée de rester tout à fait auprès de lui. Heureusement, ajouta-t-il en riant, que les chagrins de cet âge n'ont pas d'importance. »

Il est permis de croire que Jean se trompait moins que l'ironique docteur en les prenant au sérieux. C'était contre le métal même de son cœur que sonnaient ces heures enfantines, et le son qu'elles rendaient alors put devenir plus grave quand son cœur durcit, se fêler ou s'approfondir, ce son resta le sien. Nous n'aurons plus à parler dans la suite de ce récit de l'inquiétude de Jean au moment de s'endormir. Sa vie nous entraînera plus loin comme elle l'entraîne lui-même, et l'on ne peut pas, hélas, vivre deux fois son enfance. Le lecteur aurait pourtant tort de croire que même à ce point de vue si particulier il changea complétement. L'habitude, la seule des

antiques puissances de ce monde qui soit plus forte que la souffrance, put vaincre peu à peu chez Jean l'angoisse cruelle dont vous l'avez vu souffrir et dont, pendant toutes ces années d'enfance, il souffrit tous les soirs. Mais dans sa jeunesse, sa maturité même, chaque fois qu'une circonstance quelconque vint suspendre les effets anesthésiants de l'habitude, chaque fois que l'heure de se coucher se trouva considérablement avancée ou retardée, chaque fois qu'une lumière, un bruit inaccoutumés l'empêchèrent d'accomplir inconsciemment l'acte de s'endormir, il sentit au fond de lui, vague comme une figure connue et perdue de vue, une inquiétude vieille comme lui-même se réveiller. Si c'était seulement une lumière ou un bruit inaccoutumés, un retard dans l'heure de se coucher, qui l'empêchaient d'accomplir inconsciemment l'acte de s'endormir, l'inquiétude était légère et ne durait pas. Mais toutes les fois que Jean dans un château ou à l'hôtel eut à coucher dans une nouvelle chambre, il eut beau asseoir au chevet de son nouveau lit pendant une lecture ou une rêverie Alexandre à Penta, dont l'intimité lui faisait paraître sa vie et ses ennuis de peu d'importance et avec qui il jouait à les faire voler comme des grains de blé sur l'aire des siècles, il eut beau essayer de sortir de la solitude et de l'obscurité en se suspendant par la pensée au lendemain matin, sa petite âme inconsolable d'enfant qui ne pouvait pas s'endormir revint chaque fois comme une ombre, poussant auprès de lui ses cris perçants et doux. Sans qu'il pût la saisir, et se heurtant aux angles, elle tournait sans fin dans la chambre nouvelle, inconnue et obscure comme une chauve-souris. Bien plus, les paroles que M^{me} Santeuil laissa échapper ce soir-là quand, répondant à Augustin, elle lui dit avec tristesse : « Mais vous voyez, Augustin, M. Jean ne sait pas lui-même ce qu'il a, ce qu'il veut, il souffre de ses nerfs », ces paroles qui, nous l'avons vu tout à l'heure, firent tant de plaisir à Jean, en soustrayant à sa volonté responsable pour l'attribuer à un état nerveux involontaire les cris et les sanglots dont il avait tant de remords, ces paroles lui causèrent plus qu'une joie momentanée, elles exercèrent sur sa vie une influence profonde. Ce sentiment tout nouveau de son irresponsabilité que sa mère venait en face d'Augustin de reconnaître publiquement comme on reconnaît un gouvernement nouveau lui apprenait ses droits, garantissait son existence, assurait son avenir. Les luttes si cruelles et si fécondes, que Jean depuis son enfance livrait à tout instant contre lui-même, cessèrent le jour où la

nervosité qu'il tachait de combattre lui fut représentée comme déplorable encore mais non plus comme coupable, et qu'au lieu du devoir d'éviter une faute il ne conçut plus que l'avantage de soigner une maladie. Certes sa volonté était déjà bien faible alors. Ce n'est que peu à peu, à la suite de ces efforts constants, qu'elle aurait pu entamer ses nerfs qui se dressaient toujours menaçants en face d'elle et contre lesquels elle venait se briser, mais plus forte et plus belle, comme la mer contre les rochers.

Enfin nous avons une dernière raison pour avoir, comme Jean lui-même, pris au sérieux ces chagrins d'enfant, c'est que malgré le sourire du docteur ou de son père, il n'en éprouva peut-être jamais de plus cruels. Plus tard, en effet, quand il était triste, les intérêts, les occupations, les idées, les souvenirs lui dressaient une échelle par où, s'il avait la force de la saisir, il pouvait de réflexion en réflexion ou de créature en créature, s'évader dans ce champ de l'espérance et des siècles, où l'esprit peut courir comme un poulain lâché. Mais son enfance s'agita misérablement au fond d'un puits de tristesse dont rien ne pouvait encore l'aider à sortir, et que l'idée même de la cause de ses chagrins ne venait pas encore éclairer. De sa tristesse, d'ailleurs, il ne connut guère plus tard que les causes secondes, car pour la cause première elle lui semble toujours si inséparable de lui-même qu'il ne put jamais renoncer à elle qu'en renonçant à soi. Il ne rentra jamais en lui-même, après de plus ou moins longues absences dehors, sans l'apercevoir d'abord sur le seuil, avec son visage inquiet d'autrefois. Alors, la joie paraissait aussi, une joie qui se partagea depuis son cœur avec la tristesse, et qui avait bien des droits sur lui car elle était bien sienne, franche et un peu inquiète comme le soleil qui rit sur la mer agitée ou sur la rivière pour un instant… Mais elle n'était pas née alors. Alors la tristesse régnait seule sur sa sombre enfance.

II

LES SOIRÉES DE DIEPPE

Le mois de septembre vint. M. et M^me^ Santeuil se préparèrent à quitter Saint-Germain, Jean était très triste de partir. Dès six heures, quand il commençait à faire nuit, il se retournait plusieurs fois pour regarder le ciel rouge qui barrait l'entrée noire de la forêt, et il entrait avec plaisir dans la salle à manger pleine de la lumière de la lampe et de l'odeur du potage servi. Mais il fallut aller à Dieppe. La mer et le sable miroitants lui faisaient mal aux yeux. Il ne regardait pas le coucher de soleil. Seulement, longtemps après le coucher du soleil, quand il faisait déjà nuit sur la mer qui était de la couleur bleu gris d'un maquereau, si dure que les barques semblaient la couper et que çà et là elle paraissait plutôt un grand banc de sable, alors il apercevait à l'entrée de la forêt d'Arques cette barre rouge qui protégeait l'entrée de la forêt de Saint-Germain et, remontant son petit col contre le vent frais qui lui salait les lèvres, il était content de rentrer se chauffer au feu qu'on allumait déjà un peu le soir.

« Je crois que Jean aimera la poésie, dit M^me^ Santeuil à son mari avec cette expression timide que donnait au début de toutes ses phrases la crainte que sa tendresse humble et passionnée éprouvait d'ennuyer son mari, de troubler ses pensées, sa digestion et son repos. — Vraiment », dit M. Santeuil avec indifférence, et laissant retomber ses bras sur son gilet blanc il se remit à regarder l'appui de la fenêtre avec une majesté qu'il avait contractée au cours de sa vie publique, et principalement à la sous-direction des lettres, dans l'accomplissement de tant de fonctions honorifiques, et qu'il tempérait seulement dans le domestique avec une rondeur familière. Puis il fuma une cigarette. Les cigarettes de son mari avaient emprunté à ses rapports sur lesquels elles avaient tant de fois laissé tomber une cendre

indiscrète et monter une fumée légère, à ses audiences qu'elles avaient longtemps distraites et parfumées, et surtout aux capacités hors ligne et à la situation officielle de son mari qui les élevait jusqu'à sa bouche pleine de paroles toujours écoutées, souvent décisives, une importance qu'il lui semblait de son devoir de femme intelligente et dévouée de respecter et au besoin de défendre. Si M. Santeuil n'avait pas été le mari excellent, plein d'admiration pour l'intelligence supérieure et le tact de sa femme, plein de reconnaissance pour sa déférence et pour son dévouement passionnés, et qu'il eût semblé vouloir goûter hors de chez lui des plaisirs contestables, il est probable que M^me^ Santeuil se fût immolée à cette condition nouvelle du bonheur de son mari et de la grandeur de l'État. M. Santeuil à vrai dire n'avait jamais encore été appelé à le diriger effectivement, n'ayant pas été ministre, mais ancien sénateur de la Drôme et deux fois membre de la commission du budget, vice-président de la commission des colzas, secrétaire de la commission des misères suburbaines, ancien président de chambre à la cour d'appel, ami le plus intime du président de la République et neveu du ministre de la Guerre, depuis dix ans déjà officier de la Légion d'honneur, il exerçait sur la marche des affaires une influence considérable. S'il avait l'honneur de cette situation, il en avait aussi les ennuis. Nul plus que lui n'était sollicité par les personnes ambitieuses de voyager seules en chemin de fer, d'assister dans la nef à l'enterrement d'un maréchal de France, d'obtenir de l'avancement, la décoration, un bureau de tabac ou des cartes de tribune pour la revue du 14 Juillet. Il gardait sur son bureau en une pile les lettres de demande, en une autre pile les cartes dont il pouvait disposer, afin de faire au jour venu la répartition finale. La liberté d'esprit qu'il gardait pour contenter ainsi chacun au milieu de tant d'occupations en imposait à tout le monde, mais émerveillait M^me^ Santeuil. Beaucoup plus intelligente que son mari, douée d'un sens artistique, d'une intelligence générale, d'un tact et d'une sensibilité qui faisaient à peu près défaut à son mari, M^me^ Santeuil était persuadée que tous ces dons étaient peu de choses, puisqu'un homme de la supériorité de son mari en était dépourvu. Elle plaisantait son incompétence en présence d'une œuvre d'art ou d'une circonstance difficile de la vie, son manque de tact ou sa dureté même envers un interlocuteur, avec une douceur affectueuse, comme la femme d'un artiste le plaisante sur sa distraction ou son inexactitude. Et quant aux

travaux, à ses jugements qu'il rédigeait avec tant de clarté, avec une connaissance approfondie du droit unie à tant d'élégance, elle pensait qu'elle et toutes les natures comme la sienne en étaient incapables, qu'elles exigeaient une intelligence spéciale, très rare et infiniment supérieure.

M. Santeuil jeta sa cigarette et sa femme lui fit ce même accueil joyeux et flatteur qui l'attendait quand, finissant de travailler, il fermait son encrier et venait près d'elle. Elle l'embrassa et le regarda avec ce sourire où l'honnêteté brillait à côté de l'insouciance. Il ouvrit la fenêtre. « C'est le bateau de New-Haven qui part. » M^me^ Santeuil se pencha pour le regarder. Il diminuait déjà de forme, mais on sentait encore sous sa coque noire les coups et les poussées de la mer vigoureuse, mousseuse comme de la bière, qui tout entière au soleil, ressemblait à des champs où une culture verte alterne avec une culture bleue, cependant que çà et là des restes de neige étincellent, tandis qu'ailleurs elle est grise, les nuages donnant de l'ombre par grandes places. « Si je n'avais pas tant à faire, dit M. Santeuil dont les yeux ne distinguaient plus le steamer à l'horizon, j'aimerais bien avoir une maison au bord de la mer et y passer plusieurs mois. » Mais la mer sans bateau lui parut morne, et il referma la fenêtre et ralluma une cigarette. « Tu aimes aussi beaucoup la nature ! dit M^me^ Santeuil qui, pendant tout ce temps, avait longuement goûté le plaisir dont les yeux de son mari étaient pleins. Je crois que par là Jean tiendra de toi, s'il aime les vers.

— Je m'en serais passé », dit avec violence M. Sandré, qui, penchant sa tête sur un habit misérable et soigné, avait fumé sa pipe en silence dans un coin, et qui se mit à arpenter la pièce de long en large avec la lenteur précipitée où la faiblesse de son âge avait à lutter encore avec la violence de son tempérament. « Ce sera bien agréable, ajouta-t-il avec ironie, si ce petit monsieur, au lieu de suivre les traces de son père, fait un jour partie de la clique de tous ces coquins. » M. Santeuil, qui était un peu plus loin, ne put s'empêcher de sourire. « Nous avons le temps, ne vous inquiétez pas, dit-il en souriant avec un calme naturel qui prenait volontiers le nom de philosophie. — Le temps, le temps, pas tant de temps que ça ! C'est ce qu'on dit toujours, le temps, et pendant ce fameux temps les années passent et on ne corrige rien et on voit un jeune homme, fils d'un grand homme intelligent, riche et qui pouvait prétendre à tout, dissiper la fortune bien acquise, déshonorer le nom universellement considéré de son père et finir

par crever de faim si ce n'est pas pire, dans un ramassis de scélérats d'hommes de lettres, où les privilégiés, qui ne sont pas de simples chenapans, sont des paniers percés comme Lamartine ou des vieux grigous comme Victor Hugo. Autant vaudrait lui donner la corde pour le pendre. — Ne t'inquiète pas, papa, dit M^me^ Santeuil chez qui les frottements multiples d'un métal plus tendre avaient un peu effacé la dure effigie des idées de son père sans pourtant les rendre méconnaissables. D'ailleurs, eussé-je l'intention — que Dieu m'en garde ! — d'en faire un poète, je crois que je ne réussirais pas. Je lui lis souvent des Méditations poétiques, *Horace* de Corneille et les *Contemplations*, car je crois que les bonnes lectures, même mal comprises d'abord, ne peuvent verser dans l'esprit qu'une nourriture saine et fine dont il fera son profit plus tard. Eh bien ! jamais il ne m'a écouté cinq minutes. » M. Sandré répondit : « Il a montré par là qu'il était plus sage que vous, qui feriez mieux de lui apprendre le calcul, l'histoire contemporaine et à faire son lit, du moins sans traversin, car pour continuer de le coucher sur des traversins, autant vaudrait lui donner du poison. » M. Sandré se rassit et parut cesser de voir le présent de ses yeux où tout le passé regardait en face tout l'avenir. Il se remit à fumer. « Le nouveau ministre des Affaires étrangères tient assez haut les littérateurs, dit M. Santeuil, qui était porté à n'attacher d'importance qu'aux faits particuliers et aux gens du gouvernement. Il dit que l'avenir est pour eux et qu'il donnerait volontiers sa fille à un littérateur. — Il le dit, mais je ne crois pas qu'il le ferait », répondit à voix basse M^me^ Santeuil, heureuse de voir que son père n'avait pas entendu les dernières paroles de son mari, car elle s'ingéniait à éviter entre eux tout dissentiment.

★

« Oui, j'ai encore vu M^me^ Récamier, c'était au théâtre, elle était avec Chateaubriand, l'Empereur était dans la salle, en 1806, voilà soixante ans de cela », dit M. Sandré. Et ses yeux fixaient ces images intactes et mobiles que la vie y avait autrefois déposées. Et maintenant que depuis si longtemps cette vie était retournée au néant, elle-même avec sa mobilité que rien ne saurait imiter, un geste de M^me^ Récamier, l'entrée de l'Empereur passaient

encore devant les yeux du vieillard. Et le regard qui aussi allait à elles était clignotant et faible comme une lumière qui, pour arriver à vous, doit traverser beaucoup de nuit et d'obscurité. À vrai dire, M. Sandré n'avait pas à faire effort pour revenir à ces images d'une vie éloignée, à ces moments qui, si loin du présent, furent pour lui un présent, alors que le bonheur de sa fille à côté de qui il était assis, la carrière de son gendre qui était en face de lui, la santé de son petit-fils qu'on venait d'envoyer coucher, l'intérêt que le ministre Marie assis de l'autre côté de sa fille leur portait à tous, ces seuls fils avec lesquels jouaient maintenant ses réflexions, cette trame de sa vie et de son bonheur, étaient entièrement absents de sa vie. Alors ils reposaient tous encore dans l'avenir inconnu qui est pour notre vie présente comme s'il n'était pas, et auquel quand il sera réalisé, nous sacrifions bien volontiers — comme M. Sandré à sa fille, à son gendre, à son petit-fils sa vie d'autrefois, ses amis d'alors morts depuis si longtemps — toute cette vie passée dont nous sommes seuls à nous souvenir, si bien qu'elle nous fait un peu l'effet d'un de nos rêves que nous pouvons nous rappeler, mais qui n'eut lieu que pour nous seuls. Non, pour revenir à ces images d'une vie éloignée, M. Sandré n'avait pas d'efforts à faire, il n'avait pas à traverser le long espace d'un demi-siècle et à repasser par tous les moments qui l'avaient peu à peu conduit de ces moments anciens à cette vie d'aujourd'hui, si différente, où rien ne subsistait plus de la première, si ce n'est peut-être un certain caractère violent et bon qu'éprouvèrent peut-être déjà, quand il était un jeune homme plein de force, une maîtresse ou sa mère, le notaire chez lequel il travaillait. Non, M. Sandré n'avait pas à traverser ces moments innombrables. Le génie de la mémoire qui, plus rapidement que l'électricité, fait le tour de la terre, et qui fait aussi rapidement le tour du temps, l'y avait déposé sans qu'il pût s'apercevoir même si une seconde avait passé. L'électricité ne met pas moins de temps à conduire à notre oreille penchée sur un cornet téléphonique une voix pourtant bien éloignée, que la mémoire, cet autre élément puissant de la nature qui, comme la lumière ou l'électricité, dans un mouvement si vertigineux qu'il nous semble un repos immense, une sorte d'omniprésence, est à la fois partout autour de la terre, aux quatre coins du monde où palpitent sans cesse ses ailes gigantesques, comme un de ces anges que le Moyen Âge imaginait. Mais au moment où cette voix aimée s'adresse à nous dans le cornet téléphonique, il nous semble sentir comme cet

éloignement que nous franchissons sans avoir le temps de le sentir. Ainsi, quand nous nous réveillons après quelques heures de sommeil en chemin de fer, nous avons en présence des lieux nouveaux qui nous entourent, sinon comme la fatigue, presque comme le vertige des distances que la machine à vapeur a parcourues pour nous. Peu d'instants ont passé, mais nous avons pourtant le sentiment de tout ce qui, avec une vitesse miraculeuse, s'est accompli, a changé à notre insu. Ainsi les yeux de M. Sandré regardaient instantanément ces images éloignées, mais le sentiment de cette atmosphère si longue de jours instantanément traversés était tout de même entre ces choses et lui. Et il y avait dans son regard, comme dans ces voix entendues dans le téléphone, quelque chose comme la fatigue de l'ombre traversée. Ce qu'on voyait dans ses yeux, c'était quelque chose de très lointain comme sont les étoiles quoiqu'on ne les voie pas loin de soi. Et en effet bien des choses qui continuaient d'envoyer leur rayon vivant dans sa pensée, M^me^ Récamier, son geste, l'Empereur, le mouvement de son entrée, n'existaient plus, comme ces étoiles éteintes mais dont la lumière nous arrive encore.

Sans se laisser aller à refaire avec eux ce voyage incommensurable et rapide que la pensée de M. Sandré avait à faire, son gendre et Marie calculaient seulement sans doute à part eux, combien cela faisait d'années, et que M. Sandré n'était plus jeune. Mais M^me^ Santeuil enveloppait son père d'un regard attendri de pitié et d'admiration. Elle ne pouvait penser à tant d'années que son père avait vécues, que comme aux fatigues que la maladie par exemple avait causées à son fils. Et n'était-ce pas elles en effet qui peu à peu, malgré qu'il leur eût si bien résisté, en avaient fait cette chose toujours exquise, vénérable et gaie, mais si fragile que le premier choc lui briserait peut-être. Son père était vieux ! Y avait-il une heure dans sa vie où elle n'y pensât avec terreur, avec tendresse, avec timidité, par peur d'être brutale même par la pensée avec cet être si sacré et si faible, en n'osant pas approcher par imagination autrement qu'en tremblant de l'heure terrible aux alentours de laquelle ses angoisses la ramenaient sans cesse, comme près de la tombe de quelqu'un que nous aimons nous nous retenons de parler fort, de fouler trop durement la terre, comme on laisse échapper en tremblant la pelletée de terre qu'on doit déposer sur une bière sourde qui protège un mort insensible, tant est présent alors autour de nous quelque

chose de si tendre qu'un rien le pourrait blesser, quelque chose de si auguste que tout pourrait l'offenser. Et sa pitié s'augmentait de ce qu'elle supposait que l'évocation du passé, en lui rappelant son âge, devait donner à son père les mêmes pensées sur son âge. Et cette pensée de la mort qui, s'il se fût agi d'elle, ne lui eût causé ni chagrin ni angoisse, elle qui savait son père plus courageux encore, plus insoucieux de sa propre vie, elle se la figurait avec tant de pitié dans l'âme de son père, comme une souffrance qu'elle aurait voulu écarter de lui. Car la vie s'arrange pour nous adoucir nos propres maux de façon à nous les faire supporter. Mais l'imagination nous présente les maux des autres dans toute leur désolation intime, sans mettre en nous rien de ce qui les rend si insignifiants ou même doux. Aussi est-ce sur ceux-là que la pitié répand toutes ses larmes. Les nôtres, elle ne les voit même pas. Et ce regard souple dont M^{me} Santeuil avait à ce moment furtivement enlacé son père, ce regard de pitié était aussi un regard d'admiration. Elle lui faisait de tous ses souvenirs comme autant de mérites, comme on dit avec admiration l'âge avancé d'un vieillard.

★

La figure de M. Sandré avait beau être dure, comme elle était vieille, elle était douce. Les vieilles gens ne s'aiment pas, ils aiment leurs enfants. Ils les adorent et ils les quitteront. Ils en souffrent, non pour eux mais parce qu'ils les voient ne pas faire ce qu'ils devraient, et que la vie de leurs enfants est la réalisation de plus en plus solide — les habitudes étant des fondations qui, loin de s'effriter, se consolident avec le temps — de tout ce qu'ils blâmaient en eux dans leur jeunesse et qu'ils essayaient d'extirper. Ils en souffrent et ils leur pardonnent, et même en ce qu'ils blâment ils les admirent, car leur sévérité s'est émoussée, ils se sont résignés à l'inévitable et à force d'avoir été les défauts de leurs enfants, ces défauts leur sont devenus chers. Aussi un père ou une mère qui avaient une grande ambition pour leurs enfants et n'ont plus pour eux qu'une immense tendresse, ont-ils dans les yeux, dans le geste, dans l'expression, quelque chose d'entièrement détaché de soi, comme une fleur d'eau, ce quelque chose de purement bon qui flotte dans les yeux comme s'il n'avait pas de racine dans le corps, et

quelque chose d'infini qui se donne et sent qu'il ne pourra pas se donner longtemps. Même dans sa manière de recevoir ses invités, un père admire sa fille et a pour elle des regards où il ne se compte pour rien. Et les seuls chocs ineffables que nous avons entendus au théâtre, c'est par une actrice vieille, quand le corps est déjà fragile et que la bouche, les regards, la mémoire trahissent la personne qui leur pardonne, mais aussi où l'âme peut jouer librement dans les ruines du corps, comme elle ne le faisait pas quand une bouche fraîche et ferme, quand deux yeux perçants témoignaient du plaisir de vivre. Alors on entend ces accents où le don de soi-même est absolu, où on se donne pour le temps que l'on a encore à se donner à une fille qu'on adore et qui ne vous en récompense pas, sans que rien dans le corps vienne protester et dire : Je veux vivre. Il y a quelque chose dans la vie (plus qu'au théâtre) d'ineffable dans ces yeux d'un père ou d'une mère, où toute la vie est arrêtée à contempler sa fille avec amour et avec tristesse, moins par triste retour sur soi de la pensée qu'on ne la verra plus bientôt, que par cette tristesse qu'a forcément celui qui aime uniquement un être pour lui, et qui, sentant alors l'essence même de sa vie, en sent forcément la tristesse. Aussi le geste dont ils la regardent, geste de tendre blâme, de muette admiration, de mélancolique amour, du souhait infini et irréalisé de bonheur qu'ils lui auraient voulu, est-il toujours un geste, un regard en l'air pour ainsi dire, accompagné parfois d'un de ces gestes de tête où il y a du tremblement, de la vieillesse, du hochement de ce qu'on ne peut exprimer, de sorte que le geste exprime le doute, le blâme, le découragement ou l'incertitude, tandis que les yeux sont pleins d'amour.

★

M^me^ Santeuil échoua complètement dans ses efforts pour faire aimer à son fils *les Contemplations* de Victor Hugo et *Horace* de Corneille. Son insuccès ne rassura point son père qui n'avait, à vrai dire, pas besoin de mobiles d'inquiétude pour être inquiété, étant naturellement d'humeur inquiète. Mais M^me^ Santeuil n'en était pas heureuse, car elle estimait que les lettres, indignes de remplir la vie, sont capables de distraire les loisirs. Frivole comme étude, mais noble comme plaisir, la poésie lui paraissait la

fleur délicate des moments perdus. Ainsi certains propriétaires paysans, quand un coin de leur terre n'est propre à devenir ni un champ, ni un potager, ni un verger, en font un jardin. Pourtant, elle avait fait lire à Jean les vers qui disent les choses les plus grandes et les plus simples, l'été, le vent, le coucher du soleil, le son des cloches, la mer… Mais parlant de ces cloches, ces vers ne s'adressaient pas à Jean, parce que s'il en avait déjà obscurément joui ou souffert, il n'avait jamais pris conscience de leur beauté heureuse ou triste.

Aussi ne prenait-il pas plus de plaisir à écouter les vers sur le soleil et sur le vent que n'en prendrait une rivière, qui pourtant ne reste pas insensible au soleil, mais brille à sa première clarté ou se ride à son premier souffle, ou que les bois que le beau temps verdit et épaissit si vite qu'ils sont nombreux et graves comme une ode au soleil. Jean était en joyeuse communication avec le soleil et le vent imprégné de l'odeur des bois, car tous deux allaient déposer lentement quelques parcelles de leur éternelle vie et santé en source riche au creux de ces jours, et au fond de son cœur une gaîté qui par instant, au plus charmant des beaux jours, lui faisait oublier sa tristesse. Chaque jour c'étaient les premiers tintements lointains de l'angélus dans la campagne qui lui faisaient rebrousser chemin avec sa bonne, afin de rentrer pour le dîner. De même, les poésies qui célébraient la douceur le laissaient insensible, comme la froide allégorie d'un sentiment convenu. Mais si, sans s'en rendre compte, il ne s'arrêtait jamais pour l'écouter, car il n'en avait jamais remarqué la douceur, comment douter qu'alors il l'éprouvait déjà confusément ? Dix ans plus tard, sa vie ayant bien changé, un jour que dans une rue du faubourg Saint-Germain il se sentait vaguement attristé par le regret indistinct des années perdues de son irremplaçable enfance et de sa vie au grand air, il sentit tout à coup un son insouciant et léger frapper à la cloison de son oreille. Un autre suivit, puis un autre, et un à un les battements doux et profonds des cloches d'une chapelle lointaine lui arrivèrent, montés sur la brise.

Il aperçut à travers ses larmes, entre les blés, au soleil baissant, le sentier qui ramenait au jardin paternel et devant lui sa grande ombre de petit enfant… Suspendu au vol léger de ces années d'enfance comme Prométhée à celui des Océanides invisibles qui venaient d'aussi loin murmurer des paroles délicieuses avec la même voix fraîche et grave, Jean épiait chaque

tintement avec une crainte croissante, au fur et à mesure des volées ralenties, que la dernière écoutée ne fût plus suivie d'aucune autre, mais en sentait bientôt palpiter une autre, si près de lui et si loin qu'il lui semblait sentir son cœur lointain d'autrefois battre mélodieusement dans sa poitrine. Pour pouvoir lui dire ces mots qui réveillent brusquement tout le cœur et que ceux-là seuls que nous aimons le plus, qui nous connaissent le mieux peuvent nous dire, il fallait bien que Jean, dans ces retours anciens avec sa bonne, leur eût livré étourdiment les secrets déjà profonds de son âme qu'elles avaient pieusement gardés.

Mais à l'heure où se tramèrent ces liens si forts entre les cloches et la vie de Jean, que le son d'autres cloches suffirait plus tard à la lui rendre toute pour un instant, à l'heure où les cloches prenaient son âme d'alors pour la lui prêter plus tard, quand il aurait besoin ou d'y retremper son âme vieillie, ils étaient encore si légers qu'il ne les sentait pas et qu'en essayant de lui en parler on ne lui parlait de rien.

III

MARIE KOSSICHEF

M. et M^me^ Santeuil avaient, il y a quelques années, donné une matinée en l'honneur d'une Altesse étrangère qui, insuffisamment accréditée auprès du faubourg Saint-Germain et s'étant rabattue sur le monde officiel, le charmait par sa bonne grâce, le dépassait par son libéralisme et l'étonnait par sa simplicité. Cette matinée n'avait pas été sans soulever quelques résistances de la part de M^me^ Santeuil, qui, dans l'orgueilleuse modestie de sa condition bourgeoise, répétait en riant : « C'est trop chic pour nous », et de M. Sandré qui grommelait avec méfiance : « Si c'était chic, cela ne viendrait pas chez nous, et tu ne l'aurais pas vu au jour de la présidente, de la femme du préfet de la Seine. Ce n'est pas parce que *le Figaro* nous raconte qu'il va aux Folies-Bergères, après avoir pris chez Durand un dîner qui a été servi à huit heures et demie, et que sans doute il n'avait pas payé… » Mais M. Santeuil s'était à peu près engagé sur une plaisanterie fâcheuse du ministre des Affaires étrangères. Son indolence lui rendait pénible et par conséquent impossible une décision contraire et il répondait à M. Sandré en lui énumérant la parenté du Prince avec les familles royales ou ducales dont il avait jadis appris la grandeur dans l'histoire, et qui, lui rappelant ainsi son passé, souriaient encore à son avenir.

Au cours de la matinée dont M^me^ de Thèbes fut un des principaux charmes, Monseigneur qui ne s'était pas départi un instant de sa bonne humeur eut la fantaisie de conduire le petit Jean, qui mort de peur restait seul dans un coin, auprès de la célèbre cartomancienne pour qu'elle lui lût dans la main. Elle y lut des périls dont elle avertit confidentiellement M^me^ Santeuil, lui disant que si elle ne conjurait pas le mauvais sort, son fils risquait de se briser à un écueil. M^me^ Santeuil, qui n'avait d'autre foi

profonde qu'en la raison, ne croyait pas aux cartomanciennes. Pourtant elle fut effrayée de ces paroles comme si elle avait reçu une lettre d'un anarchiste où on l'eût menacée de tuer son fils. Malgré la honte qu'elle en éprouvait, tant qu'elle conserva sur son fils une autorité absolue, elle ne le laissa jamais aller sur la mer. M. Sandré, d'après une habitude d'esprit qui lui était familière et qui le portait à rendre compte de toutes les prescriptions du christianisme par de pures raisons hygiéniques, fit accepter cette explication à sa fille que M^{me} de Thèbes, qui passait pour très intelligente et très bonne, ayant entendu dire que Jean avait une santé assez délicate pour entraver son avenir, avait voulu par ce sombre symbole avertir ses parents d'y veiller.

Aussi Jean n'alla pas d'abord au collège et quand il était à Paris, les jambes nues pour se laisser brunir, il restait toute la journée aux Champs-Élysées sans que l'invitation des petits garçons, les avances des petites filles, ou les menaces de sa bonne, pussent le décider à rompre son silence désespéré et à quitter le banc où il se réfugiait la tête cachée contre l'appui. Puis tout changea. Il avait fait la connaissance d'une jeune fille russe avec de grands cheveux noirs, des yeux clairs et moqueurs, des joues roses, et qui brillait de cette santé, de cette vie, de cette joie qui manquaient à Jean. Bientôt, depuis le matin il ne pensait plus qu'au moment où il allait la voir sourire et jouer. Et pendant tout le temps qu'elle était là il restait près d'elle, jouant aux barres, à cache-cache, à glisser. Quand elle arrivait aux Champs-Élysées vers trois heures avec sa gouvernante et sa sœur, il recevait un tel coup au cœur qu'il manquait chaque fois de tomber et restait quelques instants blanc comme un linge à reprendre son équilibre. Il mesurait son plaisir à la voir par l'immensité de son désir de la voir et de son chagrin de la voir partir, car sa présence même, il la goûtait mal. Trop troublé de la voir, il ne la voyait pas si bien que le matin ou le soir avant de s'endormir. Chaque fois qu'elle lui parlait comme aux autres, il sautait de joie à travers l'allée dans l'ivresse de se sentir aimé. Mais il remarquait tristement que sa gentillesse pour lui ne ressemblait pas à son amour pour elle, et qu'elle lui disait sans effroi : « S'il pleut demain, je ne viendrai pas. À après-demain. » Mais heureusement il n'avait encore jamais plu. Puis un jour la pluie vint. Ce fut par un beau jour, vers une heure, au moment où on allait partir, et Jean comptait qu'il ne la verrait pas aujourd'hui. Sans penser à fermer la

fenêtre ou à mettre un manteau sur les épaules, il restait là longtemps à pleurer, la figure crispée vers le ciel mouillé par la pluie dont les gouttes en tombant sur l'appui de la fenêtre rejaillissaient sur lui et semblaient en appeler d'autres, qui elles-mêmes ne faisaient que suivre les plus hautes qui dégouttaient de la paroi obscure du ciel. Se laissant aller tout entier au frisson de chagrin et de froid qui le faisait trembler, Jean s'aperçut, comme d'une personne dont il n'aurait pas remarqué l'entrée et qui se serait assise tristement près de lui, de la tristesse de ce ciel barré par un nuage noir, dont toutes les fissures claires s'étaient lentement fermées, où il semblait que ne dût jamais plus luire un rayon de soleil, comme dans le cœur de Jean une espérance, de cette pluie enfin qui tombait à gouttes aussi pressées que ses larmes, comme ne devant non plus jamais finir. Vous avez vu qu'il n'était pas habile à sortir de sa douleur. Il ne pouvait pas, comme il put plus tard quand il était triste, prendre un livre ou aller voir un ami et immoler le triste aujourd'hui à l'espérance du joyeux demain. Mais même alors, et jusqu'à ses derniers jours, il ne put jamais sans se sentir privé d'un bonheur voir la pluie qui pourtant ne l'empêchait pas d'aller voir sa petite amie aux Champs-Élysées. Et alors il s'étonnait qu'une tristesse en lui vint s'unir au chagrin du ciel, comme petit enfant il s'était étonné que le ciel parût soucieux, puis désolé comme lui.

Cette même année-là, où pas plus que l'année précédente, sa mère ne put lui faire aimer *le Lac* de Lamartine, il relut jusqu'à le savoir par cœur le petit poème de Verlaine :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville

qu'il avait trouvé sur une table. Plus tard il plaça, moins haut que *le Lac*, cette pièce qu'il avait tenue à treize ans pour la plus belle poésie qui fût au monde. Mais l'intelligence et la sensibilité d'un enfant se développent irrégulièrement, au hasard d'un rayon de soleil et plus encore d'un orage. Aussi les parents, même quand ils sont très intelligents comme M^me^ Santeuil, les jugeant avec leur intelligence consommée et fixée, sont

sujets à éprouver des mécontentements inévitables, comme de voir leur fils préférer Verlaine à Lamartine.

★

Quand nous sommes enfants, chaque demain ressemble à chacun de ces cartons encore fermés, qui le matin du jour de l'an nous attendent dans la salle où on les a réunis sous la lampe, qui, au mépris du triste petit jour qu'il fait dehors, semble éclairer d'une lumière spéciale et heureuse ces inconnus mystérieux qui encombrent la pièce, les uns sur la table où ils se coudoient, les plus grands par terre dans un coin où on ne les avait pas d'abord aperçus, ne laissant voir à travers les forts papiers d'emballage qui ne nous les dissimuleront plus longtemps, que leur forme singulière et leur dimension imposante. Si enfant que vous soyez resté aujourd'hui, un jouet peut vous amuser, vous savez qu'il est un objet, jamais, tant qu'il sera encore enveloppé, votre cœur ne battra à coups pressés en vous demandant quel est cet être nouveau qui entre dans votre vie. Et de même, quelque peine peut-être que vous ayez à croire que le jour de Pâques, le jour de l'an, le jour de Noël soient un jour comme tous les autres, les jours vous apparaissent, si longtemps qu'ils doivent se succéder les uns aux autres, comme les petites divisions qui marquent les minutes sur votre montre, comme des sortes de petits casiers vides où se placeront tels ou tels événements et le plus souvent aucun événement du tout, mais qui, à part ce qu'ils contiennent, ne diffèrent nullement les uns des autres. Mais à l'enfant on a beau avoir appris que demain est un jour, comme aujourd'hui était un jour, comme hier était un jour, il attend chaque demain comme quelque chose de tout nouveau qui n'est en rien de l'espèce d'aujourd'hui ou d'hier, comme un monde mystérieux où il trouvera sans doute le bonheur. Et il ne se désole pas de n'avoir rien trouvé en aujourd'hui. Demain n'est-il pas là, qui déjà, tandis qu'il dort, repose encore tout enveloppé, comme le grand cadeau mystérieux où une carte se dissimule sous la ficelle, sous la lampe, le matin du jour de l'an, l'attend et qu'il va pouvoir le premier défaire, voir, toucher, emporter, en sautant de joie. Demain lui semblait un monde qui s'étendait jusqu'à jamais. Mais demain est devenu aujourd'hui. C'est ce nouveau demain qui est un nouveau monde et il joue avec les mondes, il les

brise, n'attend que plus impatiemment d'en avoir d'autres, a de la peine à s'endormir chaque soir en songeant à demain, à ce qui pourra être, comme la veille du jour de l'an à ce que sa tante pourra lui avoir donné, car il en a une infinité devant lui et à chaque jour qu'il brise, tandis qu'il n'a pas le temps de s'ennuyer, étant fatigué et en train de dormir, c'est un jour nouveau qu'on lui rapporte pour recommencer, pour commencer croit-il.

Quand nous sommes amoureux nous retrouvons ce beau don de l'enfance que chaque jour soit pour nous l'objet d'une attente fiévreuse, le but plein d'inconnu de toutes nos espérances. Chaque rencontre attendue, chaque lettre espérée sont sans cesse devant nos yeux tandis que nous trouvons si longues les heures inutiles qui se développent l'une après l'autre, sans nous faire grâce d'une seule avant ce moment, le seul qui compte pour nous. Ce ne sera que demain. Dieu, qu'est-ce que tout ce temps qui va s'écouler jusque-là ! Comme nous le jetterions de bon cœur dans le néant pour que demain soit tout de suite ! Et si cela pouvait être tout de suite ? Pourquoi pas ? Peut-être n'est-elle pas loin d'ici. Nous sortons mais en vain. Non, il nous faut passer ces vingt heures sans elle, sans rien d'elle. Ce ne sera que demain. Aujourd'hui est un monde fini dont on ne peut plus rien tirer de bon, ni d'intéressant, n'y songeons plus. Ah ! cher demain, que je te sens près de moi ! Comme je méprise aujourd'hui, avec quel dédain mélancolique, quel voluptueux sentiment de ma supériorité, à moi pour qui demain, pour qui même mon attente, ma pensée de ce moment sont quelque chose que les autres ne peuvent comprendre. J'use du bout des doigts tous ces moments qu'aujourd'hui m'apporte encore sans pitié, l'un après l'autre. Que la nuit vienne au plus vite enceindre à jamais de ses murailles gigantesques, mettre une forme éternelle et fuyante à aujourd'hui, passer lentement sur lui son noir déluge.

★

« Jean, mon petit Jean, à quoi penses-tu ? » demanda M^{me} Santeuil. M. Santeuil gronda Jean qui a laissé tomber son verre par terre. « Quel homme grossier », pense Jean, et il a envie à la fois de pleurer et de sourire, tant tout cela est peu de chose. Il lui semble qu'il souffre pour Marie

Kossichef et cela lui est doux. Que m'importe que ce soir cela soit plus ou moins triste. Demain je serai heureux. Chaque soir en s'endormant il pense : « À demain. » Chaque matin en se réveillant il se dit : « Je la vois aujourd'hui. » Une nuit, se réveillant à une heure du matin, il se rendort en souriant, car il a pensé : « C'est déjà aujourd'hui. » Un matin il se réveilla, tout disparaissait sous la neige. Une puissance inouïe qui avait changé la face de la terre, avait passé son puissant niveau qui avait égalisé les trottoirs aux chaussées, effacé les chemins, éteint les bruits sur toutes ses espérances. Et du ciel cela tombait sans s'arrêter, sans qu'il pût le retenir, empêcher les flocons de tomber, les faire rentrer dans le ciel. Et sa bonne en entrant lui dit : « Il n'y aura pas moyen d'aller aux Champs-Élysées tantôt. »

Vers midi la neige cessa. Une immense agitation faisait trembler le cœur de Jean. Car ses espérances, mais mêlées aux craintes, étaient rentrées dans son cœur et l'agitaient en tout sens. L'une disait : « Cela va recommencer », l'autre : « Non, c'est fini. » M^{me} Santeuil avait dit : « Il n'y aura personne aux Champs-Élysées. » La bonne : « On ne sait pas. » M^{me} Santeuil dit à Jean : « En tout cas si c'est pour cela que tu regardes le ciel, tu peux être sûr que M^{lle} Kossichef ne viendra pas. On ne fera pas salir leurs belles robes pour cela. » Cela fut dit en souriant, comme si à cette chose de peu d'importance, Jean en attachait une infinie, comme si l'on devinait ce qu'il cachait, ses angoisses, et qu'on en sourît. Il aurait battu sa mère et dit : « Non, je sais qu'elle ne viendra pas » et cherchait quelque chose de méchant à répondre pour rendre le mal que lui avait fait cette ironie et surtout cette nouvelle désastreuse dont il ne voulait pas paraître affligé. Il alla avec sa bonne aux Champs-Élysées. Il n'y avait en effet presque personne. Le soleil se leva, le temps était admirable et sur les massifs couverts de neige, le soleil étendait une douce lumière. Quelques petits amis suivis de leur bonne arrivèrent l'un après l'autre. On commença des patinages pour ne pas avoir froid. Les bonnes décidèrent qu'on partirait de bonne heure car il ferait nuit tôt. « La nuit. » Jean devint pâle à ces mots. Le jour allait donc finir sans qu'il l'ait vue. Tout en regardant du côté d'où venaient les Kossichef, il se mit à jouer avec les autres et courait de toutes ses forces pour s'étourdir. Mais, de temps en temps en même temps que la sueur il essuyait ses larmes, ne sachant pas trop lui-même si ce n'étaient pas des larmes causées par le froid.

Il n'a pas bougé mais il a changé de figure. Voici les Kossichef qui arrivent, dans des manteaux de fourrure, et sous sa toque de fourrure d'où descendent ses cheveux noirs, Marie souriante a ses joues rouges et ses yeux bleus, donne des poignées de main à chacun en riant. L'institutrice ne veut pas qu'elles jouent, puis elles l'obtiennent, on fait des glissades, des boules de neige. Jean maintenant joue avec la neige, il n'est plus opprimé, il frappe en sautant de ses pieds vainqueurs le jardin saccagé, la neige elle-même morte, comme la toison où le soleil se joue arrachée à l'hiver. Et il est content d'avoir froid, d'avoir chaud, il prend de la neige avec bonheur pour en apporter à Marie. Il triche pour qu'elle gagne, il en jette dans le cou à un qu'elle n'aime pas pour lui faire plaisir. Si elle le regarde, il ne sait plus ce qu'il veut. Il veut toujours être près d'elle, dans son camp, prend un prétexte pour se rapprocher. Mais s'ils sont seuls l'un à côté de l'autre un moment, il ne sait plus que lui dire. Il faut tout le temps qu'il y ait quelque chose d'autre à lui dire, un jeu à continuer que son amour pénètre et qui lui semble délicieux. Mais s'il n'y a rien entre eux qu'il soit là pour jouir enfin de cet amour, il remet à demain où il aura plus de temps pour lui parler, il pense à ce qu'il faut lui dire, il n'est plus avec elle. Son amour est comme une chose qu'on ne pourrait pas prendre dans la main, qu'on ne peut prendre que dans autre chose, qui sans cela fondrait comme cette neige. Elle ne fait pas très attention à lui, mais comme la neige l'amuse, comme elle fait des boules, les jette, rit, si elle lui en jette une et rit il lui semble que c'est parce qu'elle l'aime. Et il sait que les autres savent qu'elle l'aime. Aussi, chaque fois qu'on le voit s'approcher d'elle, que l'un rit, que l'autre le regarde, que la sœur lui dit gentiment « Vous, je vous mets avec Marie », quand Marie le prenant dans son camp lui met la main sur l'épaule et à la face de tous l'emmène avec elle, qu'ils vont ensemble ramasser de la neige, ou que le soleil leur vient dans les yeux en même temps, qu'elle demande à changer de côté, et que pour lui faire plaisir, il appuie sa demande avec une force, une violence dont elle ne lui est pas reconnaissante, alors il est animé du sentiment de son amour, de cet amour que comme une sorte de reflet il ne lui est pas permis de toucher, mais que la moquerie des uns, la complicité de sa sœur, chaque « Prenez garde », « Garde à vous », « Pouce », qu'il a à lui crier, chaque course, chaque arrêt, chaque boule de neige, chaque rayon de soleil semblent lui apporter sans discontinuer pour qu'il s'en enchante.

★

M. et M^me^ Santeuil s'inquiétaient sérieusement de la surexcitation constante où vivait Jean. Jean n'avait jamais été chez M^lle^ Kossichef, dont les parents, d'une situation de fortune infiniment plus élevée que celle de M. et M^me^ Santeuil, menaient une existence où il n'avait jamais pénétré. L'absence de Marie après les Champs-Élysées lui étant trop intolérable, il emmenait sa bonne jusqu'à l'hôtel Kossichef pour que Marie fût le but de ses promenades aussi bien que de ses pensées. Il s'arrêtait devant l'hôtel, se calmait à toucher avec les yeux, avec les mains la porte qui était la sienne, qu'elle poussait et laissait retomber plusieurs fois par jour, regardait sa fenêtre et l'imaginait derrière, et sentant la distance qui le séparait d'elle se réduire aux quelques pas qu'il lui aurait suffi de faire pour la voir, il revenait non pas plus heureux, mais plus tranquille. C'est ainsi que tout ce qui tenait quelque place dans la vie de {Mlle|Kossichef}} en prenait aussi dans son cœur. Il ne pouvait penser sans émotion au père de Marie qui la voyait au déjeuner et quelquefois au dîner, aurait pu l'avoir avec lui tout le temps s'il avait voulu, la garder même pendant les vacances — ces vacances terribles qui les sépareraient un jour qui était au bout sinon de son bonheur au moins de sa vie, et auxquelles il ne pouvait pas plus penser longtemps que les hommes ne peuvent penser à la mort.

Devant la grande pelouse des Champs-Élysées, entre les chevaux de bois et les Ambassadeurs, un jour qu'on allait jouer aux barres, M^lle^ Nelly Kossichef, la sœur cadette de Marie, assignait à chacun le camp où il se trouverait. Elle tirait chacun par la manche, disant : « Vous, vous venez dans mon camp ; vous, dans celui de Marie. » En arrivant à Jean qui, craignant toujours d'attrister la personne qui lui était indifférente en laissant éclater sa préférence pour d'autres, venait vers elle, elle dit en riant : « Oh ! non, vous, vous êtes pour le camp de Marie, cela vous fait trop de plaisir. » « Vous, vous êtes pour le camp de Marie. » Jean entendit longtemps ces délicieuses paroles dans ses heures de doute. Quand souvent le soir il se convainquait qu'elle lui avait donné dans la journée des preuves d'indifférence, il se rappelait ces mots « Vous, vous êtes pour le camp de Marie » et le sourire étincelant, moqueur et doux dont Marie les avait

écoutés. Si elle ne l'avait pas aimé un peu, comment sa sœur et elle auraient-elles reconnu son amour devant tous avec cette indulgence railleuse ? Mais il connut une joie plus grande. Un jour, il était rentré chez lui malade et avait dû prendre le lit pour plusieurs jours. Un de ses camarades vint le voir et lui raconta que M^lle^ Kossichef, assez enrhumée, avait reçu du médecin la défense de sortir pendant le mois de janvier et de février à cause de la rigueur de l'hiver. Ainsi, même quand il serait guéri, il ne pourrait plus la voir de tout un mois, et ne prévoyant pas cette séparation, il n'avait même pas pu lui dire adieu, et ces mots que depuis si longtemps chaque jour il ajournait au lendemain. Il vécut alors deux jours bien sombres dans ce lit dont il ne se levait pas, sans qu'il lui fût permis de boire, de lire, se répétant sans cesse qu'il ne la verrait plus, puisque n'allant pas l'un chez l'autre, ils ne pouvaient se voir qu'aux Champs-Élysées et qu'elle n'irait plus d'ici deux mois. À tout moment, dans le désert de son chagrin, il l'imaginait lui faisant apercevoir une délicieuse oasis, voulant le voir, le faisant chercher par son père, mille sources d'un bonheur impossible que bientôt son esprit essayait de situer dans le monde vrai, c'est-à-dire la nécessité de leur séparation et la vérité de son indifférence qu'il reconnaissait pour un mirage. C'était le matin, et le médecin venait de lui défendre de se lever encore ce jour-là. Cela l'avait à peine contrarié, tant dans l'immensité de son chagrin tout ce qui tombait disparaissait vite et si profondément que rien ne remontait plus à la surface. Vers dix heures du matin on entra dans sa chambre. Il ne détourna même pas du mur où il la cachait sa figure pleine de larmes. « C'est une lettre pour monsieur Jean », dit Augustin, souriant de l'importance de cet événement qui était rare dans la vie de ce petit garçon de treize ans à qui personne n'écrivait jamais. — Donnez », dit Jean sans se retourner, et il posa la lettre sur la table qui était près de son lit. Quand Augustin fut parti, il l'ouvrit distraitement, rien n'ayant plus le pouvoir d'éveiller sa curiosité. Il lut : « Mon cher Jean, comme il fait très froid et que je suis enrhumée, on me défend pour deux mois de retourner aux Champs-Élysées. Maman me permet de vous inviter à venir goûter avec moi à cinq heures les jours que vous voudrez. Nous pourrons ainsi jouer à des jeux moins amusants que dehors, mais je serais bien contente de vous revoir un peu. Nelly et moi, nous vous faisons toutes nos amitiés. Marie Kossichef. »

Le ciel hermétiquement fermé sur la tête de Jean s'était rouvert. L'indifférence reconnue par sa sagacité chez M^lle^ Kossichef, l'absurdité reconnue par sa réflexion d'un miracle qui, en lui permettant tout à coup d'aller chez elle, eût changé subitement au gré de ses désirs la nécessité de la vie, cette nécessité immense qu'il ne pouvait pas plus repousser qu'un navire échoué sur une plage et qui, lui barrant l'avenir, devait faire de demain la triste continuation d'aujourd'hui, c'était tout cela qui était erreur, mensonge, fétu sur lequel il suffisait de souffler ; et le miracle qui n'aurait pu se réaliser qu'en rêve, c'est cela qui était la réalité, la délicieuse, l'inespérée, la triomphante réalité. Jean fit appeler sa mère. Trop pressée pour entrer, elle lui demanda à la porte ce qu'il voulait, mais il n'avait pas la force de le lui dire. Oubliant qu'il était malade, il courut à elle en secouant la lettre sans pouvoir dire un mot. Puis, fatigué de cette joie nouvelle qui avait fondu sur lui et ne planait un instant au-dessus de sa tête que pour le terrasser à nouveau, il lâcha la lettre de ses mains inertes et tomba en pleurant dans les mains de sa mère. Il n'avait presque plus aucune connaissance. Son petit corps, qui depuis si longtemps portait des fers trop lourds pour un vigoureux corps d'homme, n'avait pu sans souffrance en être délivré tout d'un coup.

IV

SÉPARATION

Le printemps était venu et M. et M^me^ Santeuil, qui depuis plusieurs mois s'inquiétaient de la surexcitation constante où vivait Jean, décidèrent enfin la séparation que la sagesse ardente de M^me^ Santeuil, éperonnée fougueusement par M. Sandré, réclamait depuis longtemps pour rendre la santé et le calme à son fils, mais que M. Santeuil, dans le cœur faible duquel l'amour de son fils vivait en bonne intelligence avec l'amour de son repos, avait retardé longtemps, pour « éviter de lui faire de la peine ». Un jour, M^me^ Santeuil, qui jusque-là, quand son fils lui désobéissait ou la fâchait en quelque manière, ne donnait jamais à son mécontentement que le visage un peu insensible de la sévérité, lui parla avec douceur du chagrin que lui causait la violence de son amour, qui ne pouvait le conduire à rien, parce qu'il était trop jeune pour épouser M^lle^ Kossichef, et qui minait sa santé. Il y a quelques mois encore, on plaisantait Jean sur son amour. « Tu verras ce que tu en penseras dans dix ans », disait-on, comme si le sentiment dans lequel Jean vivait que son amour serait sans durée n'en exaspérait pas comme un vent furieux, jusqu'à faire monter ses flammes jusqu'au ciel, la violence désolée. Maintenant, M^me^ Santeuil, soit par politique soit pour en avoir douloureusement éprouvé la puissance sur son fils, se gardait d'en parler légèrement, et comme un sacrifice véritable lui demandait de renoncer à la voir en le regardant d'un air triste, avec une douceur sérieuse. Mais Jean, habituellement si tendre avec elle, et que sa mère avec une moindre douceur faisait si facilement fondre en larmes, la regardait avec des yeux secs, ou plutôt ce n'était pas elle qu'il regardait. Il voyait en face, trop réel, trop écrasant pour ne pas le regarder avec un sérieux effroyable, le danger de vie ou de mort qui était près de lui. Avant

même de lutter pour lui-même, il ne pouvait échapper à cet instant de tête-à-tête avec une réalité plus sérieuse, plus grande que nous, ce même fait invisible et indéniable que regarde avec fixité ce cuirassier de Géricault qui, blessé à mort, tient encore son cheval, et avant de chercher à se relever ou de tomber tout à fait regarde en face l'inconnu terrible qui questionne son corps de toutes les tortures de la douleur suprême.

« Ma petite maman, cela n'est pas ma faute, il ne faut pas m'en vouloir, mais je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Je ne peux pas t'expliquer. — Je n'ai pas besoin que tu m'expliques, je sais ce que je te demande. Tu n'es pas le premier garçon qui aime et nous savons tous ce que c'est. » Jean se dit : « Comme Dieu est grand d'avoir fait les hommes tels qu'ils puissent tous aimer et comprendre aussi ceux qui aiment, savoir ce que c'est. Comme Dieu est grand, comme Dieu est grand ! se répétait-il machinalement et les larmes lui vinrent aux yeux pendant que sa mère continuait. — Mais c'est justement pour cela, quand on aime vraiment ses parents et qu'on ne veut pas leur faire de la peine, qu'on fait quelque chose de difficile pour eux. Ce n'est pas aimer ses parents que d'avoir du plaisir à les embrasser, ou pleurer quand on les quitte. Cela ce n'est pas les aimer, on le fait malgré soi, parce que l'on est sensible et nerveux. Cela n'a pas de rapport avec la bonté. — Aucun rapport ? demanda Jean. — Aucun, répondit M^me^ Santeuil. Néron pouvait être nerveux. » Cette pensée frappa profondément Jean, qui, ne voyant jamais qu'une chose très vague quand il pensait à lui-même, n'avait pas d'idée arrêtée sur sa valeur morale, et selon que tel de ses défauts était flétri dans un livre et s'y retrouvait chez un criminel, ou que telle de ses qualités y était exaltée, se croyait tour à tour Néron et saint Vincent de Paul.

« Aimer ses parents c'est prendre sur soi, agir par sa volonté pour leur faire plaisir. Nous te laisserions la voir quelquefois, si, quand tu ne la vois pas, tu faisais pour nous l'effort de ne pas penser à elle. Me le promets-tu ? dit sa mère. — Promettre… Je ne peux pas promettre ce que je ne peux pas, dit Jean. — On peut ce qu'on veut, dit sa mère. — On peut ne pas penser ? dit Jean en souriant avec tendresse. — On peut tout ce qui dépend de notre volonté, répondit M^me^ Santeuil. — Je te promets d'essayer, dit Jean. — Alors, embrasse-moi », dit sa mère, lui laissant pour la première fois voir ses larmes.

La tristesse de M^me^ Santeuil émut moins Jean, maintenant qu'il la contemplait, que quand après avoir été méchant il l'imaginait. Il eut honte de cette sécheresse : il n'avait de bon qu'une sensibilité involontaire. Si Néron l'avait aussi, il était décidément Néron. « Tu sais bien que ce n'est pas notre plaisir de te contrarier, mais, sans compter que si tu continues tu mécontenteras M. Kossichef et que tu agis mal, tu ruines ta santé. Et nous avons le devoir tant que tu es encore assez petit pour nous obéir de t'empêcher de faire les choses qui te font du mal. Ne prends pas cet air fâché. Vois comme je parle gentiment avec toi. — Mais, dit Jean avec chaleur, en profitant des hésitations qu'il remarquait dans la voix de sa mère pour tâcher de la convaincre, si je ne la vois pas, j'y penserai sans cesse et je me ferai bien plus de mal. Je t'en supplie. Tu ne te rends pas compte de ce qui me fait mal. Laisse-moi la voir, je serai heureux, je ne m'énerverai plus, je serai bien portant, je n'y penserai plus trop. » C'était de bonne foi que Jean avait proposé de la voir souvent comme remède à n'y penser pas trop. Mais il ne la voyait jamais assez pour ne pas désirer de la voir davantage et pour ne pas penser sans cesse au moment de la voir. La surexcitation augmenta. Un soir M^me^ Santeuil pour la première fois ne lui fit pas de reproches et pendant deux jours n'en parla plus. Jean éprouvait ce malaise que donnent les brusques calmes plats, où la tempête semble prendre le temps de s'armer.

★

M^me^ Kossichef faisant toujours conduire aux Champs-Élysées par la gouvernante sa fille dont elle n'avait pas le temps de s'occuper, M. et M^me^ Santeuil n'avaient jamais vu M. et M^me^ Kossichef qui, probablement, n'avaient jamais entendu parler d'eux. Mais l'immense fortune et la vie de plaisirs de M. et de M^me^ Kossichef, la réputation d'insolence du mari et de légèreté de la femme, excitaient dans l'âme honnête des parents de Jean une défiance aussi profonde que le dédain où les auraient tenus les parents de Marie.

Le mardi matin, Jean était depuis quelques minutes en train de penser à sa mère. Il avait pensé la nuit qu'elle mourrait un jour, et qu'alors lui

n'aurait plus qu'à mourir, et maintenant caressant par la pensée sa figure si douce, que parfois il avait eu la cruauté de rendre triste, il ne put supporter la pensée de rester plus longtemps sans la voir et descendit dans l'escalier attendre qu'elle rentre pour déjeuner. Il se cacha dans le vestibule qui était sous l'escalier et attendit. Bientôt sa mère parut dans la cour, entra chez le concierge. Il eut peur d'être grondé, remonta en haut de l'escalier et d'en haut il cria : « Bonjour, ma petite maman. » Enfin il allait embrasser sa mère. « Mon petit Jean je viens de voir M. Jacomier à qui je demandais depuis longtemps de te donner des leçons. Il t'attendra chez lui à deux heures. — À deux heures, mais je ne peux pas, je vais aux Champs-Élysées, dit Jean qui avait tout compris. — Eh bien, tu n'iras pas aux Champs-Élysées. Il est temps que tu te mettes à travailler. — Pas aux Champs-Élysées, s'écria Jean avec fureur, pas aux Champs-Élysées ? Si, j'irai, je me moque de M. Jacomier, je le tuerais plutôt sur mon passage si je le voyais, cet affreux singe, je le tuerais entends-tu. » M^me^ Santeuil referma la porte de l'appartement sur elle et sur Jean qui continuait à crier. M. Sandré voulut venir mais Jean qui savait le rôle de son grand-père dans la décision que ses parents avaient prise, l'écarta violemment en lui disant : « Toi, je te déteste. — Si tu continues, j'irai chercher ton père. — Va donc le chercher, voilà qui m'est égal, s'écria Jean affolé par le bruit violent que prenait sa propre voix, je lui dirai quelle méchante créature il a pour femme, qui ne veut que faire du mal à son fils » et saisissant la carafe d'eau qui était prête à table pour son déjeuner, il la jeta par terre où elle se brisa. « André, André, viens, Jean devient fou », s'écria M^me^ Santeuil. M. Santeuil qui restait doux tant qu'il pouvait défendre son repos, mais qui, s'il était attaqué, devenait d'autant plus furieux arriva. Mon petit papa, dit Jean en se mettant à genoux, on me veut du mal, maman me persécute, défends-moi. — Non, ta mère a raison, dit M. Santeuil incertain de ce qu'il allait dire. Tu es insupportable aussi avec cette petite fille. D'abord, tu ne la verras plus. — Je ne la verrai plus, s'écria Jean, je ne la verrai plus ? Canailles que vous êtes tous, je ne la verrai plus, je ne la verrai plus ? Nous verrons bien cela », et Jean, au moment où son père le poussait en lui donnant des claques vers le cabinet noir, tomba dans une violente attaque de nerfs.

★

Ce jour-là, Jean alla prendre sa première leçon avec M. Jacomier. De sa maison de la rue de l'Arcade jusqu'à Neuilly où habitait M. Jacomier, il pleura tout le long du chemin, sans se soucier des passants, dont le regard jusqu'alors renfermait sous la peur ses plus gros chagrins. Quand il vit à une horloge l'heure où M^lle^ Kossichef arrivait aux Champs-Élysées, quand il eut calculé qu'il aurait pu encore la rejoindre, il s'arrêta, regarda longuement sa gouvernante, parut hésiter un instant et devint si pâle qu'elle dut le soutenir. Alors il lui donna la main, et se remit à marcher en tremblant. Ce soir-là, quand on lui dit que le potage était servi, il quitta sa chambre sans tarder pour aller dîner. Habituellement quand il était fâché avec son père et sa mère, le moment des repas où il se retrouvait en face d'eux lui était insupportable. Mais ce soir, malgré que ses paroles du matin avaient dépassé en violence tout ce qu'il avait jamais pu dire dans ses plus grandes crises, il n'était nullement embarrassé de les revoir, absorbé qu'il était par d'autres pensées. En entrant dans la salle à manger chaudement éclairée, il dit : « Bonjour, mon petit papa, bonjour, ma petite maman, bonjour, mon petit grand-père », seulement sans les regarder, parce qu'il savait qu'on ne lui répondrait pas. À son grand étonnement, son grand-père qui était bien plus sévère pour lui que sa mère et son père fut le seul qui lui répondit bonsoir. Dans les yeux de son grand-père, pendant tout le dîner, il crut remarquer autre chose que la légère humidité dont la vieillesse voilait son regard usé. M. Sandré ne mangea pas, disant qu'il avait goûté tard et n'avait pas faim. Chaque fois que Jean levait la tête il voyait le regard de son grand-père fixé sur lui qui se détournait. Après le dîner, M. et M^me^ Santeuil passèrent dans le cabinet de M. Santeuil, mais M. Sandré resta encore quelques instants à table et regardant avec ses yeux éteints, qui même fixés devant lui paraissaient toujours regarder plus loin, ou peut-être en lui-même, son petit Jean pour qui il était toujours si dur, dont il contrecarrait à tout instant les fantaisies les plus innocentes, qu'il faisait envoyer coucher quand on oubliait l'heure, qui depuis un mois avait forcé sa fille et son gendre à séparer Jean de M^lle^ Kossichef, lui qui n'embrassait jamais Jean, même pas le 1^er^ janvier, l'appela doucement, l'assit sur ses genoux et l'embrassa de ses vieilles lèvres durcies, qui ne remuaient plus jamais que pour le reproche et la gronderie et qui étaient salées de toutes les larmes silencieuses qu'elles avaient bues depuis le matin. À travers la porte

on entendait un air de *Don Juan* que M^me^ Santeuil jouait à son mari. « Mon petit grand-père, mon petit grand-père », dit Jean en suspendant à son vieux cou maigre son petit corps secoué par des sanglots.

Quand au mois d'août vinrent les vacances, Jean, depuis ce mardi vingt mars, n'avait pas manqué un jour d'aller de deux heures à quatre prendre sa leçon chez M. Jacomier. Malgré cette régularité, M^me^ Santeuil s'aperçut par les devoirs de vacances que son fils savait peu de choses sur Athènes, Lacédémone et Thèbes dont M. Jacomier lui avait chaque jour développé l'histoire. Mais assez contente de voir son fils heureux, elle ne demandait pas davantage. Il venait d'apprendre que mal organisés pour goûter la joie, nous ne le sommes qu'un peu mieux pour supporter la douleur, et que si nos joies sont moins profondes que nous ne les imaginions, nos chagrins sont aussi moins durables. M^me^ Santeuil estimait que c'était assez pour une seule année.

★

Maintenant Jean pouvait lire *la Tristesse d'Olympio* et bien d'autres poèmes. Les poètes qui lui avaient été les plus étrangers, les plus distants, se tenaient tout à côté de lui, pendant qu'il lisait, comme un homme plus habile, l'aidant pour ainsi dire à prononcer quelque chose qui lui pesait depuis longtemps sur le cœur, trouvant les mots pour lui, comprenant son obscure et faible pensée mieux que lui-même, et la lui renvoyant, pleine de lumière et de force, déroulant en paroles claires ses regrets, d'une tristesse et d'une douceur jusque-là inexprimables.

Pourtant M. et M^me^ Santeuil, et Jean lui-même, avaient passé auprès de M^lle^ Kossichef sans la reconnaître. Comment auraient-ils su que Dieu l'avait choisie pour découvrir à Jean la colline saignante d'où il verrait monter ce nouvel astre du monde et qu'en lui versant à tout moment le cordial de son regard, elle lui donnait la force d'endurer ces douleurs nécessaires ? Notre vie est à tous moments devant nous comme un inconnu dans la nuit, et qui de nous sait où il arrivera demain ? Nous ne savons même pas sur notre chemin reconnaître les oints du Seigneur, comme Jeanne d'Arc, ne s'arrêtant pas au gentilhomme qu'on lui avait dit être

Charles VII, alla droit à celui qui avait reçu l'huile sainte sur son front désigné.

V

MADAME LEPIC

Tous les dimanches M. et M^me^ Lepic venaient dîner chez les Santeuil. Edmée Lebon, avant d'épouser M. Lepic, était une jeune fille exubérante de beauté, de gaîté, d'aspiration à l'art et au bonheur. M^me^ Santeuil l'avait connue en pension et elle était devenue sa meilleure amie, Elle avait à vingt-deux ans épousé M. Lepic. M. Lepic était un grand homme maigre, dont la figure racornie portait les reflets blafards des flammes intérieures d'une charité ardente, impuissante et infatigable. Si M. Lepic entendait dans la journée les cris d'un enfant qu'on battait, c'en était fait de sa nuit suivante. Continuant à entendre les cris d'un enfant, qui lui perçaient le cœur comme des clous, il ne goûtait aucun repos. Cherchant sans cesse autour de lui des misères à soulager, son imagination était continuellement habitée par les malheureux dont il entretenait la vie lamentable avec la moitié de son revenu.

Mais cet homme excellent était un mari terrible. Le lendemain de son mariage il avait fait fermer à clef le piano de sa femme, qui ne fut plus jamais rouvert. Pas une fois dans la suite il ne lui permit d'aller au théâtre, au concert, au musée, de lire autre chose que la *Cuisinière Bourgeoise*, seul ouvrage qui entre les mains de sa femme ne lui parût pas abominable. M^me^ Lepic dut renoncer à toutes ses amitiés de jeune fille, car si M. Lepic ne voulait laisser sa femme aller chez personne, il ne permettait pas davantage que quelqu'un aille chez elle. Il relâcha cette règle en faveur des Santeuil au bout de la première année, mais cette exception ne fut suivie d'aucune autre. Chaque fois que M^me^ Lepic, qui acceptait cette vie avec une résignation sublime, avait le courage d'être gaie, M. Lepic ne pouvait contenir un mouvement de rage et la priait violemment de se taire. « Il y a

des malheureux qui souffrent, des injustices qui se commettent, disait-il en pâlissant, et vous avez le courage de rire, misérable », et il se tenait le bras pour ne pas la frapper. Au début de son mariage, il attendait qu'ils fussent seuls pour laisser éclater sa colère, mais bientôt il n'en eut plus la force et c'est devant tous ses amis qu'il la menaçait avec violence. Couché le matin pour essayer de réparer la fatigue de sa nuit, il obligeait sa femme et ses domestiques au silence le plus profond jusqu'à midi. Après le déjeuner, il travaillait à un mémoire sur la misère à Paris, et comme le moindre bruit le faisait tressauter, distrayait sa pensée et brisait l'unité de son travail, sa femme, pour éviter des colères épouvantables, n'osait même pas se lever de sa chaise, car il l'obligeait à rester dans la chambre voisine qui n'était séparée que par une cloison très mince, afin d'être assuré qu'elle ne recevait pas. Hypocondriaque et d'ailleurs dyspeptique, il croyait nécessaire à sa digestion de dîner dans l'obscurité et de marcher deux heures aussitôt après son dîner. Une bougie pourtant restait allumée pendant le dîner pour qu'on pût distinguer les assiettes, les fourchettes et les verres, et au moment même où on se levait de table, afin que la digestion ne fût pas commencée, M. Lepic entraînait sa femme par la pluie, la neige ou le vent dans une promenade de deux heures, la maudissant comme le bourreau de sa santé, si elle le faisait attendre une minute. Au bout de trois ans de mariage M^me^ Lepic était devenue laide, triste, son esprit même s'était refermé. Comme ces vieux jardiniers dont le corps sans cesse porté vers la terre ne peut plus se redresser, son esprit violemment abaissé vers les intérêts du ménage ne s'en était jamais relevé. La quatrième année, elle fut atteinte d'une sorte de maladie nerveuse, qui donnait lieu chaque jour à des crises de douleurs atroces. M. Lepic, qui aimait profondément sa femme, en ressentait un chagrin profond. Sa nervosité s'en augmenta, sa dyspepsie s'en irrita. Et avec sa pitié pour sa femme, sa violence envers elle s'accrut. Les crises de M^me^ Lepic se rapprochèrent. Dans les courts espaces entre ses crises, pendant lesquelles elle n'avait plus que la force de pleurer, il faisait tenir, en les contractant, les fureurs de toute une journée.

Depuis un an M^me^ Lepic allait mieux, et chaque dimanche, quand elle arrivait, M^me^ Santeuil se réjouissait de lui trouver meilleure mine, quand un matin, un anévrisme s'étant rompu, on trouva M. Lepic mort dans son lit. Dix jours plus tard on enterrait M^me^ Lepic. Elle n'avait pu survivre à ce

mari exécrable et adoré. Sans doute aussi l'atmosphère orageuse où elle respirait, après l'avoir à demi tuée, la faisait vivre. Et comme un cormoran, un goéland, ou une mouette qu'on capture, pour avoir trop longtemps vécu, plané avec douceur au-dessus des lames furieuses, dans l'étourdissement du tonnerre et de l'orage, elle n'avait pu sans mourir changer contre le calme les tempêtes.

Le seul être pour qui dans sa sombre vie M. Lepic s'était toujours montré affectueux et souriant, le seul à qui M^me^ Lepic pouvait prodiguer sa tendresse sans offenser son mari, ç'avait été Jean. Certaines existences à qui il semble défendu de communier au bonheur humain sous les espèces habituelles, y participent pourtant quelquefois d'une manière particulière et détournée. Le bonheur que M. et M^me^ Lepic avaient à voir Jean, qu'ils aimaient comme ils auraient aimé leur fils si leur triste union n'était pas restée stérile, ce bonheur était la douce revanche de leurs âmes vaincues, de leur vie tragiquement perdue. Jean les aimait aussi tendrement. Mais il était si jeune quand ils moururent qu'il les oublia assez vite. Sans enfants, sans amis, M. et M^me^ Lepic ne laissèrent rien après eux qui fît jamais penser à eux, et nous n'aurons plus l'occasion dans le cours de ce récit de prononcer leur nom. Si Jean avait pensé à eux plus souvent, quand il fut grand, il aurait sans doute profondément regretté de ne pas les avoir encore près de lui, vieillis et précaires, mais encore vivants. Personne autant que M^me^ Lepic n'avait connu M^me^ Santeuil, et quand Jean était encore à un âge où il ne prévoyait pas qu'un jour il regretterait plus que tout au monde de ne pouvoir entendre sur sa mère des paroles sincères et tendres tombant d'une bouche qui avait souvent baisé ses joues, M^me^ Lepic avait été pour M^me^ Santeuil ce qu'elle aimait le plus après son fils, son mari et son père. À cet âge-là Jean ne pensait pas non plus que les figures de gens ou de choses qu'il verrait avec le plaisir le plus attendri, qui dégageraient pour lui la poésie la plus précieuse, seraient celles près de qui il avait commencé, sans en avoir conscience, à vivre, à comprendre, à sentir, comme ces enfants de chœur qui, sans savoir ce qu'ils font, célèbrent le plus incompréhensible des mystères et consomment le plus grand des sacrifices. Un jour les mains nerveuses et souffrantes de M^me^ Lepic auraient rendu à Jean un peu de la

douceur perdue des mains de sa mère, dans lesquelles elles s'étaient souvent abandonnées, au cours de tristes confidences.

Les personnes qui jouent leur rôle dans nos ambitions ou nos chagrins d'homme ne sont plus les mêmes qui se penchaient sur notre berceau, et mettaient un baiser déjà tremblant sur notre tête enfantine. Et les bras encore vigoureux ou affaiblis qui nous élevaient au-dessus de terre, les yeux qui cherchaient dans notre figure incertaine, dans nos yeux encore naïfs, à reconnaître les traits aimés du passé, à deviner les traits mystérieux de l'avenir, ne sont plus ceux qui se tendront vers nous aux adieux suprêmes, ne sont plus ceux qui rencontreront pour la dernière fois le regard ardent ou faible et toujours incompris de nos yeux.

★

Quand M^me^ Lepic mourut, Jean venait d'entrer au collège. Les amis de M. Santeuil avaient prédit à un jeune homme, qui savait déjà par cœur Alfred de Musset et Victor Hugo, le prix de discours français chaque année, en attendant le prix d'honneur en rhétorique. Aussi M. et M^me^ Santeuil éprouvèrent-ils une déception assez pénible en voyant Jean puni pour sa distraction, dernier aux compositions, finissant l'année sans accessits et sans prix. Dans chacun des devoirs français où l'on attendait de l'élève un récit bref, sinon élégant au moins correct, il épanchait fiévreusement l'amour ou la pitié d'une heure, que lui inspirait le personnage de la vie duquel un trait était proposé. Il couvrait des pages, s'enivrant de sa vitesse, exhalant la tristesse infinie et délicieuse que lui causaient le supplice de Jeanne d'Arc ou les paroles du connétable de Bourbon, et les ornait, pour faire admirer l'étendue de ses lectures, d'images empruntées aux poètes qu'il lisait. Aussi ses devoirs, conçus dans les larmes, étaient-ils écoutés au milieu des rires. On aura peut-être quelque peine à apprendre au passage que Jean, il y a quelques années encore perpétuellement hors de lui-même et se répandant en tendresse bouillonnante sur les autres, était devenu égoïste, assez vaniteux pour aimer à être admiré. Était-ce une première rouille de son âme dans ce milieu sordide, humide et glacé du collège ? Ou bien son âme et son corps trop tendres, et que la vie aurait aussitôt fauchés,

avaient-ils dans la nécessité de lutter contre elle trouvé un peu de cette force de résistance, de cette dureté, de cette écorce qui a souvent comme toutes les rudes choses ses écailles et ses verrues et qui avait poussé autour de lui parce qu'il en avait besoin, comme les pieds des oiseaux qui doivent aller sur l'eau se palment ? Était-ce une ressemblance avec M. Santeuil dont nous avons vu l'amour-propre inoffensif et qui, indiscernable dans la vague physionomie de la première enfance où les traits sont si changeants que la mère elle-même ne peut dire de son fils « à qui il ressemblera », s'était accentuée à mesure qu'il grandissait ?

Il semble que notre véritable intérieur, d'abord caché au fond de nous-mêmes pendant nos premières années, affleure ensuite de plus en plus et modèle enfin une physionomie, si bien que nous avons quitté un chérubin céleste dans les bras de sa mère et que nous retrouvons dix ans plus tard un homme d'affaires au regard sournois, un fat aux moustaches victorieuses, un débauché dont la prunelle brille dans l'œil profondément cerné, un avare aux lèvres serrées comme les avait son père, un imbécile aux propos dont on a honte, au rire irritant et continuel. Mais aussi certaines ressemblances ou certaines particularités physiques ou morales, des maladies, des défauts, des dons, des vices apparaissent à un certain âge puis disparaissent. « On n'est plus le même. » J'ai un ami qui au collège ressemblait au second mari de sa mère au point qu'on aurait cru qu'il était son fils, un qui a été mince et beau jusqu'à sa première communion, et qui est maintenant Ovarot le banquier, si laid et si énorme qu'il ne peut même plus marcher. Horace qui fait du trapèze et qui monte en courses a été jusqu'à seize ans poitrinaire et condamné par tous les médecins. J'ai fait mes études avec Léandre qui après avoir épuisé toutes les débauches était devenu morphinomane au point qu'on n'essayait même plus de le guérir. C'est aujourd'hui un homme fort, raisonnable et sain, le plus fidèle et le plus tendre des maris. Enfin, j'ai eu au régiment deux amis, Julius et Phèdre. Tous deux étaient exceptionnellement doués l'un pour la musique, l'autre pour le crime. Sans l'inertie des directeurs et la maladresse de la police on aurait su que l'un avait composé un chef-d'œuvre et l'autre commis un meurtre. Julius n'a pas écrit une note depuis ce temps-là. Effarouchée par les plaisirs la petite fée de la musique s'est retirée de lui. Aujourd'hui c'est un imbécile. Et quant à

Phèdre c'est, de toute la grandeur du repentir, plus qu'un honnête homme. C'est un saint.

Sans pouvoir préjuger de ce que Jean sera plus tard, nous avons dit qu'au collège il était devenu très vaniteux. Invité un jour à dîner chez le proviseur, l'ignorance où ses camarades étaient de cette faveur lui était intolérable. Il y en avait surtout un, qui, riche et bien né, jouait avec des billes d'agate et malgré son jeune âge portait déjà des pantalons longs, jouait aux courses et était monarchiste, excitait l'envie et l'admiration de Jean, et à qui il aurait voulu par cette nouvelle donner une plus grande idée de lui. Après avoir hésité pendant une heure entre toutes les manières de la lui apprendre, tout à coup pendant qu'on expliquait dans Tite-Live le retour d'Hannibal à travers les Alpes, il se pencha à son oreille, et devenant rouge comme une cerise, une bonne petite cerise malgré tout pour qui vous ne serez pas trop sévère, il lui dit : « Tu sais, j'ai dîné chez le proviseur. » Fernay, depuis un silence d'une heure, ne s'attendait pas à cette brusque parole. Il tressauta, oubliant où il était, et dit tout haut : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Le professeur les fit venir tous deux, demanda sous peine d'une retenue ce qu'ils se disaient et Jean crut mourir de confusion à la fois et d'orgueil, quand devant tous les élèves, Fernay avoua : « C'est Santeuil qui me disait qu'il avait dîné chez le Proviscur. »

★

Plaisanté pour ses devoirs français, Jean était puni pour les autres, qu'il copiait sur un voisin cinq minutes avant la classe, ayant, depuis qu'ils étaient donnés, passé le temps à lire des vers ou à ne rien faire. Chaque jour, il promettait à sa mère de travailler à partir du lendemain, et le lendemain, la paresse, plus violente que la veille de la nouvelle journée qui lui avait été laissée en pâture, avait vite fermé ses livres, ou ôté la plume de ses doigts. « Je sais maintenant quel est l'écueil, dit un soir M^{me} Santeuil à son mari, qui, les pieds contre les chenets, considérait les flammes avec bienveillance. Ce n'est pas la santé comme nous avions cru, ni Dieu merci un tempérament passionné. Ce n'est pas davantage, comme le dit le professeur de français, l'imagination, ni la paresse qui est l'avis du professeur de

physique. L'écueil c'est l'absence d'une force qui à six ans l'aurait empêché de pleurer le soir dans son lit au lieu de dormir, qui l'autre année aurait détourné ses pensées de M^lle^ Kossichef, qui cette année enfin le ramènerait dans le droit chemin quand il a envie d'écrire des extravagances, de ne penser à rien, de lire des romans ou des vers, et surtout de manger chez les pâtissiers jusqu'à dix petits gâteaux qui lui ôtent toute faim pour le dîner comme ce soir et ruinent son estomac pour l'avenir. Cette force dont l'absence est un terrible écueil, dit M^me^ Santeuil, c'est la volonté. — Pas de volonté, mauvaise affaire, répondit M. Santeuil en éloignant vivement du feu ses chaussettes qui commençaient à brûler. J'ai manqué me brûler, mais aussi pourquoi me parles-tu toujours pendant que je me chauffe les pieds ? » M^me^ Santeuil pensa probablement comme son mari qu'en prolongeant ce soir-là la conversation ils ne résoudraient pas le difficile problème de donner à Jean de la volonté, et, baissant la tête vers le foyer où elle écoutait sans comprendre le torrent de promesses bruyantes et brillantes que le feu comme la Sibylle proférait à travers la fumée, les yeux perdus sur les flammes qui, parmi les bûches, au-dessus de l'écroulement des tisons de pourpre, soufflaient de toute leur force comme un vent joyeux qui se lève sur les bois au soleil couchant, dans la chambre close où l'obscurité vibrait de la chaleur des flammes et, en développant les ombres sur le mur comme des vitraux, en recélait les reflets dans les angles comme des rubis, M^me^ Santeuil unit mélodieusement son silence à celui de son mari.

★

Quand Jean, au lieu de commencer une version latine, avait relu *Ruth et Booz* ou *la Nuit d'Octobre*, il n'était pas content, car il avait un vif sentiment du devoir et, pour avoir connu la satisfaction joyeuse de la tâche accomplie, il trouvait le plaisir même que donnent les beaux vers moins heureux et moins plein. Même entre de mauvais vers qu'il avait à lire, et de beaux vers qu'il avait lus, il ne se sentait pas le droit d'avoir choisi les beaux, puisque ceux qu'il avait à lire, c'étaient les mauvais. Alors quand, sans qu'il eût commencé à travailler, on venait lui dire que le dîner était servi, la double amertume du devoir omis, et du plaisir goûté, gonflait son

cœur scrupuleux et faible. Mais, habituellement, ce n'était même pas pour lire des vers que Jean ne faisait pas ses devoirs : c'était pour avoir longtemps flâné en sortant du collège, c'était pour être allé causer à la cuisine, pour s'être oublié à se chauffer les pieds. Alors quand la nuit venait, quand à travers la vitre sincère de sa fenêtre il pouvait voir flotter dans le triste et tendre sourire du ciel rose comme un ineffable reproche, il se repentait durement d'avoir rejeté loin de lui, comme on rejette un caillou dans l'eau, ce présent mystérieux que Dieu nous fait : un jour — un jour qu'il nous donne pour en user comme nous voudrons, pour y verser l'huile sainte ou le poison, un jour qui ne reviendra jamais, un jour qui, après que nous y aurons déposé l'essence même de notre âme, le pire de notre faiblesse ou le meilleur de notre volonté, se brisera à jamais, au milieu des rayons dispersés dans la nuit. « Un jour, puis un jour, se disait-il, c'est ma vie et je n'en aurai pas d'autre. Dieu m'a donné celle-là et non une autre pour que sa volonté soit faite. » Alors arrivé à la fin de la journée, il se voyait déjà au bout de la vie et, comme un peintre mécontent qui crève sa toile, il effaçait furieusement la petite image qu'il y avait gravée de lui-même sans qu'une autre toile lui fût donnée pour recommencer. « Celle-là seulement et non une autre », il se le répétait souvent avant de s'endormir.

★

Depuis un soir où il avait pensé qu'un temps viendrait où il ne pourrait plus faire plaisir à sa mère, Jean s'était mis au travail. Chaque jour il avait fait un devoir de plus, et ce matin-là il achevait joyeusement une version latine, apercevant déjà au bout de l'année la figure heureuse de sa mère à la distribution des prix. Il se sentait meilleur, il était si heureux avec tant de bonheur qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire au soleil qui entrait par la fenêtre, et de faire avec ses lèvres le bruit des baisers qu'il allait donner tout à l'heure à sa mère. La version étant finie, il se mit à sauter. Comme il voulait commencer un thème presque tout de suite, il alla prendre l'air devant la porte pour se reposer un instant. Malgré la présence du soleil, d'une brise molle et d'une senteur nouvelle, il eut le courage de s'arracher à la conversation, aux jeux de ces amis délicieux, pour faire son thème, et monta l'escalier en courant dans l'ivresse de sa libre résolution. Il se heurta

contre son père qui descendait, et qui, déjà ennuyé d'écouter tous les soirs les doléances de M^me^ Santeuil, l'arrêta avec colère.

« Voilà ce que tu fais pendant qu'on te croit à travailler, au moment même où tu viens de faire de belles promesses. — Laisse-moi t'expliquer, mon petit papa, il y a un malentendu, dit Jean pour qui le soleil s'était brusquement caché aux premières paroles de son père et qui était tout tremblant. — Non, il n'y a pas de malentendu. D'où viens-tu ? Mais cela m'est égal, je n'ai plus rien à te dire, il était déjà décidé entre ta mère et moi que tu quittes le collège et que tu entres à Henri-IV. — À Henri-IV, s'écria Jean en pâlissant, à Henri-IV ? — Tu entends bien ce que je te dis. — Je n'y mettrai même pas une fois les pieds. Ah ! c'est comme cela, au moment même où je veux vous faire plaisir, eh bien, j'étais trop bête, c'est la dernière version latine que j'aurai faite, cria Jean. — La dernière, dit M. Santeuil, nous verrons bien, tiens remonte, ajouta-t-il en continuant à descendre, je crois que tu deviens fou. — J'en dirais autant de toi si je l'osais », ajouta Jean tout en remontant l'escalier, craignant également que ces derniers mots n'eussent pas été entendus de son père et en eussent été entendus.

Jean en descendant avait laissé la porte ouverte, pour rentrer sans sonner, mais M. Santeuil, qui ne le savait pas sorti, l'avait refermée en sortant. Jean devait donc sonner pour se faire ouvrir, et se sentait trop bouleversé pour affronter le regard pénétrant d'Augustin. Alors il redescendit l'escalier et s'assit dans le vestibule. Cette place lui rappelait quelque chose… Ah ! c'est ici qu'un matin, où aussi débordant de tendresse pour sa mère qu'aujourd'hui, il s'était caché pour l'attendre, elle lui avait annoncé qu'au lieu d'aller aux Champs-Élysées il irait chez M. Jacomier. Son malheur d'avoir des parents si cruels et qui le méconnaissaient à ce point lui inspirait une pitié si profonde qu'à tous moments des larmes, séchées avec soin pour n'être pas vues de la concierge, si le hasard la faisait passer dans la cour, recommençaient à couler. Puis, sans cesser de maudire son père, il commença à excuser sa mère qui, dans cette matinée déjà ancienne, ne pouvait deviner de quelle silencieuse tendresse pour elle débordait le cœur de Jean, ni aujourd'hui qu'un miracle de cette même tendresse avait vaincu cette paresse qu'elle voulait punir et qui n'existait plus. « S'il en est ainsi dans la vie, se dit-il en baissant jusqu'à ses genoux sa tête en pleurs, et

frappé lui-même du geste de son humilité, si les hommes exécutent ainsi leurs résolutions sur des hommes qui ont changé à leur insu depuis qu'ils les ont prises, si à chaque instant on risque de tomber à faux, d'étouffer une bonne intention, de désespérer quelqu'un qui vous aime, de démoraliser quelqu'un qui devenait bon, le monde est trop compliqué pour moi, la vie est trop forte pour moi. » Et, dès lors, malgré l'épouvante que lui causait la pensée d'être envoyé à Henri-IV, comme un enfant qu'on abandonne le matin au pied d'un réverbère encore allumé dans une grande ville, malgré son chagrin de quitter son cher collège, il était décidé à ne plus résister à aucune des injustices de la vie, pas même à la plus effroyable puisqu'elle était la plus imminente, son internement à Henri-IV.

VI

LE LYCÉE HENRI-IV

Jean préférait à tous les poètes Verlaine et Leconte de Lisle comme son maître Xelnor, et comme lui éprouvait à la lecture des classiques un morne ennui. Mais étendant aux choses de l'esprit l'incessante inquiétude de sa conscience scrupuleuse, aussi défiant de la valeur de ses jugements que de celle de ses actes, il s'efforçait sans cesse de relire *Phèdre*, *Cinna*, les *Fables* de La Fontaine avec un esprit neuf pour tâcher de les aimer autant que *les Poèmes antiques* et *les Romances sans paroles* s'ils le méritaient. Après avoir vidé son esprit de tous ses préjugés antérieurs, il se mettait face à face avec ces sphinx antiques qui devaient lui dire : voici ce que je vaux — et qui après des heures de tête à tête ne lui avaient rien dit. L'imagination poétique qui se levait dans l'âme de Jean, derrière sa raison encore sombre et qui l'éblouissait vivement comme le soleil avant de paraître, l'enflammait du désir de retrouver partout, dans ses devoirs à lui et dans les livres des autres l'éclat de sa pourpre mystérieuse. Les images brillantes, le style enflammé du dernier des romantiques excitaient en lui une ardeur matinale qui, glacée par la lecture de *Britannicus* ou de *Cinna*, n'en était ensuite que plus passionnément recherchée. Mais Jean avait une autre raison de préférer non seulement Leconte de Lisle mais J.-J. Weiss à Molière. Les scrupules, le découragement de tant d'élans suivis seulement de tant de faiblesses, les mille rêveries de la tendresse et de la tristesse, les mille découvertes de la rêverie, avaient développé chez Jean un esprit d'observation intérieure, à qui l'étude de la philosophie n'avait pas encore donné son aliment, et qui s'épuisant à essayer de saisir l'insaisissable fond de sa pensée, se reconnaissait, se nourrissait, s'exaltait dans des lectures même superficiellement philosophiques. Les remarques subtiles de Weiss où il

reconnaissait avec joie des remarques qu'il avait faites tout seul au soleil, dans les allées du jardin, ou les jours de pluie dans sa chambre, les vastes poèmes de Leconte de Lisle, qui après avoir joué avec le Temps disaient avec une force éclatante le rêve de la vie et le néant des choses, étaient plus vivants, plus profonds, plus nourrissants pour lui que les œuvres classiques d'où cette inquiétude est absente. Jean, sans avoir lu *Micromégas*, avait mesuré la durée de la vie, et à l'immensité, à l'éternité des sphères, la grandeur de son corps et de la maison paternelle. Puis il était resté une heure immobile, jugeant désormais toute action dérisoire. Puis gagné par le froid, excité par la faim, il était allé dîner et bientôt repris par le désir de faire des vers parnassiens, il s'était résigné à vivre de vanité puisque c'était déjà une vanité que de vivre. Pour ne pas se donner de nouveau le vertige à se pencher sur les espaces infinis, il n'en parlerait pas dans ses vers, mais en tête de tous ses livres futurs, si purement plastiques fussent-ils, il était décidé à écrire : « Celui qui a écrit ce livre ayant réfléchi que la France est un millier de fois plus grande que lui, l'Europe cent fois plus grande que la France, le soleil, etc., celui qui a écrit ce livre sait que tout est vanité et ce livre comme le reste. Cela dit, comme il faut vivre et si l'on a de l'imagination écrire, il passe outre. » Puis, ayant lu ces vers de Leconte de Lisle :

La vie antique est faite inépuisablement
Du tourbillon sans fin des apparences vaines.

il décida qu'il les inscrirait en tête de son livre et au-dessous écrirait simplement : Celui qui a écrit ce livre sait que tout est vanité mais, etc…

Le poète Rustinlor, maître d'études au lycée Henri-IV et son professeur M. Xelnor parvinrent tous deux à persuader à Jean que ses scrupules n'étaient pas raisonnables et qu'il était plus intelligent de lire de beaux vers, ou même, ajoutait M. Rustinlor avec un rire énorme en détachant les mots « de goûter horizontalement sur un banc le nirvana divin » que d'expliquer Ovide et Horace qui étaient « d'assez pauvres cocos ». Les principes du Devoir sont difficiles, surtout quand il faut les appliquer à une circonstance particulière. Que le mal fût de lire de beaux vers et le bien d'en expliquer de mauvais, c'est ce que M. Claudius Xelnor ne pouvait comprendre. Son

esprit habitué à décider par des règles simples si les vers étaient « exécrables ou étonnants » n'imaginait pour Jean, quoiqu'il fût honnête homme, un bien moral supérieur au plaisir esthétique et qu'il aurait acquis en résistant au plaisir et en faisant son devoir. M. Claudius Xelnor (sur les actes de l'état civil Claude Le Roux) arrêta peu à peu les remords de Jean mais il y mit longtemps. On peut blâmer Jean de sa défaite, mais aussi admirer cette vaillante résistance. Plus tard Jean comprit de quel prix pour l'intelligence sont ces exercices qui, en l'obligeant à dévêtir une pensée de toutes les formules convenues, de toutes les élégances apprises, de tout le poncif ambiant à travers lesquels nous les apercevons involontairement, nous forcent à en saisir la réalité même et qui ont seulement pour objet les œuvres de tous les temps, l'univers et la vie, l'amour d'une reine ou l'histoire d'une alouette, l'ambition d'un aventurier. En faisant remonter si haut ses origines, ils nous font connaître, pour la mieux respecter un jour, l'antique noblesse de notre langue. Il aurait eu alors moins de mérite à rester un temps attaché à un devoir qui conspirait avec son intérêt intellectuel. Mais alors convaincu qu'il perdait son temps à des niaiseries, quand il pouvait l'embellir par des rêves, il eut la force de préférer les premières par devoir. M. Claudius Xelnor depuis neuf ans déjà voyait ses vers célébrés par la *Revue Blanche*, le *Mercure de France* et la *Revue Indépendante*, et écrivait au-dessus d'une ballade : « Pour Henri de Régnier », de la bienveillance duquel il était honoré. Malgré tant de gloires (et pour moi la dernière citée n'est pas mince, étant une de mes plus chères), on peut penser en se plaçant un instant dans la vérité des choses que tous les masques des entrefilets, des journaux et des désinences latines ne changent pas, qui ne comptent pas au regard de Dieu, que, de M. Claudius Xelnor et Jean, ce n'était pas ce Claude Le Roux qui était le plus grand.

★

C'était après une matinée où avidement penché sur *les Contemplations* il avait demandé à la poésie le secret de la vie, de la mort et de son âme. M. Rustinlor vint le chercher pour faire un tour et lui dit : « Qu'est-ce que vous lisiez là, Santeuil ? — *Les Contemplations*, monsieur. — C'est du

mauvais Hugo, dit en hochant la tête M. Rustinlor. C'est bien au-dessous de ses vers plastiques et purement extérieurs. D'ailleurs des vers purement extérieurs sont pour cela même infiniment supérieurs aux vers qui signifient quelque chose. Leconte de Lisle est supérieur au père Hugo, parce qu'il n'est pas surchargé comme lui de métaphysique embêtante. Pourtant il faut admirer le père Hugo et il a tout de même été un formidable poète, parce qu'au fond c'était une vieille bête. » Le ciel et la terre s'étaient écroulés sur Jean. Il n'avait pas été élevé dans la religion et n'avait pas encore appris la philosophie. La littérature était sa seule croyance, et avec toute la vivacité de son intelligence et le sérieux de sa conscience il y cherchait la certitude. « Victor Hugo était grand poète parce qu'il était une vieille bête. » Il n'essaya même pas d'offrir à M. Rustinlor le sourire que la rédaction antithétique de cette conclusion semblait réclamer. Les intérêts plus sérieux de sa pensée étaient menacés de trop près pour qu'il pût encore penser à la politesse. Mais déjà M. Rustinlor continuait : « Oui, une vieille bête, et qui faisait des vers bougrement beaux. Tandis que les scélérats que vous avez la faiblesse d'aimer, Weiss, Lemaître et ce France, qui est pourtant un assez subtil coco, tous ces gens intelligents ou qui semblent faire les intelligents sont absolument incapables d'écrire correctement un poème régulier. Quant à un sonnet, je n'en parle pas : excepté France qui n'a pas toujours été damné, ils ne savent même pas ce que c'est. » Et M. Rustinlor levant son index vers son nez camard, se mit à rire bruyamment. « Ils vous ont perdu, dit-il en lisant sur la figure de Jean sa perplexité. Jamais un poète (il prononçait pô-hett) n'a aimé dans toute la littérature que les vers plastiques. — Alors j'ai tort d'essayer d'aimer Racine ? demanda anxieusement Jean. — Racine est un assez vilain coco, dit M. Rustinlor en fronçant ses sourcils olympiens, et d'ailleurs on a toujours tort d'essayer d'aimer : on aime ou on n'aime pas. Ses tragédies sont fort embêtantes, mais il y a dans *Phèdre* quelques beaux vers comme celui-ci : « La fille de Minos et de Pasiphaé » que Gautier déclarait être le seul beau vers qu'il eût jamais trouvé chez Racine. — Le seul ? demanda Jean qui cherchait inutilement à deviner la beauté de ce vers. — Le seul, répondit M. Rustinlor avec une ironie triomphante, et par ma foi il n'avait pas tort. D'ailleurs cela n'est pas étonnant, car Théo est un des plus miraculeux bonshommes qu'il y ait jamais eus. Il était de la dernière sévérité pour Racine, dont d'ailleurs les rimes sont pitoyables. Sa vision de l'antiquité juive et grecque n'est pas à

mépriser, mais j'aime mieux qu'*Esther* deux pages sur *Esther* de Paul de Saint-Victor qui sont un pur chef-d'œuvre, et que *Phèdre* un conte de Pierre Louys appelé *Ariane*, où il y a toute la Grèce et qui est autrement écrit. »

Jean rentra chez lui le soir hanté par un problème qui lui semblait impossible et si essentiel qu'il trouvait immoral de s'endormir avant de l'avoir résolu. Si la plus haute poésie n'était pas celle que remplissaient les grandes réalités en présence de qui il vivait, qui restaient à le regarder pendant ses promenades, pendant son travail lui disant : regarde-nous, élucide-nous, pénètre-nous, la poésie n'était rien. Ou plutôt comme le disait M. Rustinlor n'étaient-ce pas ces réalités qui n'étaient rien ? Oubliait-il un moment ses tourments, « la fille de Minos et de Pasiphać » venait les réveiller avec une cruauté bien digne de cette origine monstrueuse. Et pourtant ce n'était pas sans plaisir qu'il se répétait cette boutade de Gautier. Il ne percevait pas alors les belles sonorités mythologiques du vers de Racine. Mais habitué jusqu'ici à estimer les vers d'après la richesse de leur sens non moins que l'éclat de leurs images, il éprouvait à entendre célébrer par-dessus tous celui-ci, où il n'y avait ni idée ni image, cette surprise joyeuse que nous éprouvons chaque fois qu'une parole neuve vient changer pour nous la face du monde ou les termes du problème de la pensée.

★

Un jour Jean ayant bien dormi, bien travaillé, bien joué, se sentait heureux et la conscience tranquille, l'esprit calme et le corps dispos, la tête penchée sur son banc goûtait paisiblement la joie d'avoir résolu le problème de l'existence, quand le poussant du coude et le regardant en dessous, un grand lui dit : « Dis donc Santeuil, viens donc un jour avec moi à quatre heures faire des filles. Va, dans tous les livres tu ne trouveras rien de si chic que cela. » Jean s'excusa et promit pour un autre jour, bien décidé de ne jamais le suivre. Mais le soir quand il fut dans son lit, la lumière éteinte, « veux-tu venir à quatre heures faire des filles, il n'y a rien de si chic », ces paroles de feu allumèrent furieusement en Jean tous les anciens désirs étouffés qui y dormaient, et devant l'impossibilité de quitter son lit et de

sortir il s'irritait sous ses draps qu'il ne fût pas quatre heures et qu'il ne puisse sur-le-champ accepter cette proposition troublante.

Le jour radieux éteignit ces mauvaises pensées avec la veilleuse du dortoir et les becs de gaz des boulevards. Jean en avait honte, et sentant son bonheur si parfait d'être bien portant et de travailler, ne pouvait comprendre cette nocturne folie dont le souvenir s'effaçait jusqu'à pâlir au milieu des rêves. Mais un jour, pendant la classe, il se redit les paroles du grand, ou plutôt il les entendit telles quelles et brûla de l'accompagner. Mais ce jour-là le grand était malade et n'était pas venu à la classe. Quelques jours plus tard il franchissait la porte du n° 6 de la rue Boudreau, d'un pas facile, accompagné de Jean qui dissimulait son émotion, comme un conscrit ne veut pas laisser voir à un ancien qu'il a peur, quand affrontant pour la première fois le feu, les souvenirs de son enfance reviennent flotter dans sa mémoire bouleversée et lui font paraître plus horrible l'angoisse du moment prochain. Ils montèrent un escalier assez clair où était un guichet. Mais le jour dont le regard amical consolait vaguement Jean dans les heures les plus sombres prenait un air hostile et fermé sur les murs d'une pauvreté haineuse ou sur les tapis d'une insolente richesse.

« C'est là », dit le grand, avec la précision machinale des garçons qui arrêtent un cheval devant l'abattoir, trop ignorant de ce qui se passe dans l'âme du cheval pour éprouver ni cruauté ni pitié. Jean se dit : dans une seconde la porte sera refermée sur moi, je ne pourrai plus redescendre. Il s'élança sur la sonnette en disant au grand : « Est-ce que ce sera vraiment chic ? », et la secoua si fort qu'on entendit une voix vulgaire crier au milieu des rires : « Ah ! voilà quelqu'un de pressé, par exemple. » Regardant avec une méfiance que la vue du grand eut vite dissipée, elle vint montrer à la porte une figure qui rappela à Jean celle d'une femme de chambre qui n'était restée que deux jours chez eux et dont il avait gardé un souvenir étrange et terrible. Plus élégante que sa mère, elle sentait le vin comme un ivrogne. Quand M^me^ Santeuil avait voulu la renvoyer elle l'avait insultée, la cuisinière disait même battue. M^me^ Santeuil en avait été plusieurs jours malade. Puis on apprit que recherchée depuis longtemps pour un double meurtre, elle avait été condamnée à dix ans de travaux forcés. Tels furent les souvenirs que réveilla en Jean la vue de la figure qui se montra à la porte. Jean s'étonnait d'un regard cruel à travers le henné des cils, un

eczéma sous la poudre de riz, et avec la vulgarité d'un voyou, la scélératesse d'un escroc parmi la splendeur fantastique et douce d'une actrice.

Ils entrèrent. Si au moins pour recueillir, envelopper, engourdir cette inquiétude nouvelle, Jean avait eu la solitude silencieuse et charmante de sa chambre. Voilà dès l'antichambre douze femmes en peignoirs qui travaillaient à des chapeaux. « Qu'est-ce qu'elles font ? » demanda le grand au grand étonnement de Jean, qui croyait, sans comprendre pourquoi, qu'il en était toujours ainsi. « C'est pour les sœurs de Saint-Jean », répondirent-elles toutes en chœurs. Jean crut à une plaisanterie ignoble. Il n'en était rien. La mère Troncpoing (c'est ainsi que s'appelait la femme qui était venue ouvrir) avait une sœur religieuse.

II

La maison d'Étreuilles. — Lilas et pommiers. — Les rues. — Ernestine. — Matinées au parc. — Effets de lumière. — Les déjeuners. — Musiques de l'été. — Le froid. — Le capitaine Fracasse. — La lanterne magique. — Le jardin des Oublis. — L'épine rose. — Promenades sur le Loir. — Le camélia. — Le royaume du Soleil. — La grand-messe. — M^me^ Sureau. — Les cloches. — La ferme des Aigneaux.

I

ÉTREUILLES

Quelquefois à Pâques, quand M. Santeuil n'avait pas trop à faire, on allait faire un premier séjour à Étreuilles. Pourtant M. Santeuil avait dit : « Il ne fera pas chaud, car Pâques sera de bonne heure cette année. » Et M^me^ Santeuil pleine de goût en littérature, de bon sens dans la vie, de drôlerie quand il s'agissait de raconter la plus simple histoire, de cœur, de tact, d'habileté pour tenir le ménage, mais ignorant la météorologie, la géographie, la statistique et autres sciences, était émerveillée que M. Santeuil sût que Pâques serait de bonne heure cette année, et trouvait dans cette preuve évidente de supériorité une occasion de lui renouveler intérieurement sa louange d'admiration et son vœu de docile sujétion. Et dès le mois de janvier, M. Santeuil avait dit : « La commission tient sa dernière séance le mercredi. Nous pourrons partir le jeudi saint. » Les projets lointains faits avec précision par M. Santeuil donnaient à M^me^ Santeuil l'impression de prophéties et redoublaient son admiration pour son mari. Pâques arrivait en effet de bonne heure, et l'on pouvait partir le mercredi comme M. Santeuil l'avait prédit. On avait eu beau emporter tout ce qu'on avait de couvertures, on n'en avait pas trop pour lutter contre le froid, et arrivé à Étreuilles par un temps glacé on restait à se chauffer dans la salle à manger, où l'oncle de Jean allait à toute minute frapper le baromètre pour voir si le beau temps ne revenait pas. Le soir, quand Jean entrait dans sa chambre, il voyait un grand feu, et pendant qu'il se déshabillait, on frappait. C'était la cuisinière qui venait apporter une boule que là-bas on appelait un moine, et qu'elle apportait seulement parce que M^me^ Santeuil lui avait dit, pour qu'elle restât bien chaude, de ne l'apporter que quand M. Jean serait déjà en train de se déshabiller.

Le mois de mai n'était pas seulement le mois où l'on voyait arriver chez M. Santeuil son fils, sa belle-fille et son petit-fils. Il y avait peu de maisons qui ne logeassent alors dans leur jardinet, si petit qu'il fût, contre leur mur, devant la porte, des lilas arborescents, qui quelquefois dépassaient en une seule flèche, comme un clocher de couleur, le toit bas de la maison, d'autres fois entremêlaient sur le toit leurs fusées de fleurs avec une animation joyeuse, d'autres fois encore, dépassant le mur et se penchant sur la rue, venaient chercher de leur bonne odeur jusque sur le trottoir opposé le passant même qui ne les voyait pas et le forçaient à lever la tête. De sorte qu'au mois de mai, chacune de ces petites maisons se trouvait dotée d'un luxe imprévu, de toute une domesticité silencieuse de jeunes lilas qui se tenaient devant la porte et donnaient bon air et bonne odeur à la maison, domesticité d'ailleurs comme seule aurait pu en fournir dans un conte oriental une fée pleine de poétiques pouvoirs. Mais rien ne valait, quand on longeait le verger de Cotte, la vue à travers les barreaux pendant cinquante mètres de ses pommiers en espalier montant l'un à côté de l'autre, à distances égales, comme dans une ornementation d'un charme incomparable, leurs larges fleurs blanches ouvertes et de temps en temps de petits bouquets roses de boutons rougissants, tandis que sans cesser un seul instant les feuilles fournissaient en dessous l'accompagnement de leur dessin inimitable et sur lequel aucun arbre fruitier ne réussit à nous donner le change. Si nous avons le malheur d'arriver à la campagne trop tard, quand les pommiers ont perdu leurs fleurs, rien que la vue de cette belle feuille dont nous savons toute la poésie éblouissante qu'elle peut supporter nous cause des regrets qu'aucune fleur, si belle soit-elle, ne peut combler, et rien que le petit duvet finement organisé des pistils qui étaient au cœur de la fleur, comme une sorte d'obscur et mystérieux chœur au sein d'une éclatante basilique, rien que la vue de ces pistils nous causera de tels regrets et en même temps nous fera plus de plaisir, réveillera en nous plus d'amour que la vue des plus belles fleurs du monde. Et ce plaisir infini par lequel, nous promenant le long d'un verger, nous reconnaissons tout d'un coup ces fleurs blanches du pommier, ses feuilles et les bouquets roses de ses boutons, c'est un plaisir moral. La raison pour laquelle la vue des blancs poiriers, des roses rosiers de Pennsylvanie ne nous la remplace pas, c'est une raison qui est au fond de notre cœur. Tout d'un coup en apercevant la bonne feuille sur laquelle personne ne peut nous donner le change, les fleurs

plus larges, plus unies en bouquets blancs qui cheminent tout le long de l'espalier séparées par les bouquets roses des boutons, nous avons senti dans ces feuilles, dans ces bonnes fleurs blanches quelque chose qui nous parlait, comme quand nous rencontrons dans un défilé une personne aimée qui nous sourit, nous fait bonjour. Il semble que sous le vernis vert de la feuille, et sous le satin blanc de la fleur il y ait comme un être particulier, un individu que nous aimons et que personne ne peut nous remplacer. Nous sentons qu'il ne faut pas nous arrêter au satin blanc de la fleur blanche, au vernis vert de la feuille verte ; qu'il y a comme quelque chose dessous, notre plaisir est comme profond, nous sentons quelque chose qui s'y agite au-dedans, que nous voudrions saisir et qui est bien doux. Il semble que ces fleurs blanches, qui se suivent le long de l'espalier aient une expression morale, soient comme la figure d'un temps de notre vie que nous venons de rencontrer et que nous reconnaissons. Non plus comme en les autres arbres en fleurs, cette fois chaque fleur, chaque feuille répondent en nous à un désir. À chaque instant nous nous disons : « C'est bien cela », avec allégresse. Ce qu'il y a qui nous sourit dans ces fleurs blanches qui se suivent alternées de leurs bouquets roses, c'est quelque chose comme une vie bien différente de ce que nous appelons quelquefois la vie, et qui nous rend si triste à la pensée que nous la perdrons, bien qu'elle nous semble bien ennuyeuse. Au contraire dans ce moment où nous sommes si heureux nous ne redouterions pas de la perdre et d'en rien laisser. Car ce qui nous ravit dans le plaisir que nous éprouvons c'est quelque chose que nous sentons au fond, quelque chose qui n'est pas aujourd'hui, car le sentiment d'un autrefois où nous voyions des pommiers pareils est dedans.

★

Dans cette petite ville d'Étreuilles, les petites rues portaient des noms de saints, rue Saint-Hilaire, rue du Saint-Esprit. C'était rue du Saint-Esprit qu'on demeurait et cela faisait même à Jean un drôle d'effet que leur maison fût une adresse, que leur maison, la maison du docteur en face et à côté continuant la rangée, le vitrage de l'épicier, cela fût la rue du Saint-Esprit, et que leur maison eût un numéro, car 5 rue du Saint-Esprit cela a l'air de quelque chose d'en dehors de soi, qu'on désigne et notre propre

maison vue ainsi du dehors nous fait un effet d'étrangère. Le papetier était rue de l'Oiseau et pour aller à la Place on prenait la rue Saint-Hilaire. Et c'était en effet une ville que dominait l'église, traversaient les processions, pavoisaient les reposoirs, habitaient ici le curé, là le sacristain, là les sœurs, remplissait le bruit des cloches, animait le jour de grand-messe la file des personnes allant à la messe, et l'odeur des gâteaux préparés pour le déjeuner qui le suivait. Mais elle avait des saints un peu sombres, un peu tristes, et en effet elle était froide et pas très claire, les nuits y étaient longues, les vieilles gens s'y plaignaient de maladies, beaucoup de jeunes étaient chétifs, le visage de tous grave et le parler lent, le prêtre était souvent appelé pour des mourants et les cloches sonnaient souvent pour les morts. Et aussi des rues qui portaient des noms de choses usuelles et naturelles, rue de l'Oiseau, rue du Plat-à-barbe, car il y avait aussi dans cette ville des couteaux, des pigeons, du vent, des maréchaux ferrants.

★

Il y avait dans la petite maison d'Étreuilles des filles de cuisine et un jardinier. Mais la direction du service et tous les rapports directs avec les maîtres étaient jalousement gardés par Ernestine. Tous les ans en arrivant, M^me^ Santeuil lui disait : « Pour M. Jean, Ernestine, vous savez, une boule, pas chaude, mais bouillante, de l'eau de laquelle il serait impossible d'approcher les doigts. Et la tête du lit très haute, vous savez, presque gênante, qu'il soit impossible de s'étendre si on voulait, quatre oreillers si vous en avez quatre, ce ne sera jamais trop haut. — Oui, madame », répondait en souriant Ernestine, car elle était aussi aimable avec les parentes de M^me^ Sureau qu'elle était sèche avec elle-même. Une longue intimité ne leur avait pas ôté peu à peu tout prestige à ses yeux. Elle n'avait pas de rancune contre elles, et n'avait pas besoin de les « habituer », ne devant jamais vivre longtemps avec elles. Elles la grisaient de compliments, elles venaient de Paris. Et quand M^me^ Santeuil montait voir si la chambre de Jean était prête et s'il pouvait venir se coucher, elle constatait que la tête du lit était aussi haute, et la boule aussi bouillante qu'elle pouvait le souhaiter. « C'est étonnant comme cette fille est intelligente et comprend les choses »,

disait M^me^ Santeuil. Mais Jean ignorait encore que pour avoir une belle oie rôtie qui magnifiquement membrée et brillante de jus excitait dans son palais des désirs innocents, il avait fallu épouvanter une bête, lutter avec elle, lui tordre le cou et faire couler des mares de sang par l'évier de la cuisine. Et quand il entendait des cris et des battements effrayés dans la cour, il croyait qu'on punissait sans lui faire mal un coq méchant avec les poules. De même, il ignorait que soigneuse et souriante dans la salle à manger, avec les maîtres, Ernestine dans la cuisine et dans l'office, faisait pleurer la fille de cuisine, la frappant à tout propos de son ironie, de son mépris, de ses injures, de ses calomnies, jetant du poivre dans sa boisson ou des saletés dans son déjeuner ; si par hasard elle avait été chercher du lait frais pour Jean, y substituant du lait tourné, la forçant par les menaces à faire des fautes dont elle lui faisait ensuite essuyer devant sa maîtresse les reproches, sans que la malheureuse terrorisée osât rien révéler.

Bientôt au risque de ne plus trouver de place, l'une après l'autre elles partaient, sans rien dire, craignant les vengeances d'Ernestine. La plus courageuse, la plus besogneuse, persévéra un an. D'autres partaient avant la fin du premier mois. Ainsi Ernestine ne craignait pas de voir un autre pouvoir s'élever peu à peu à côté du sien. Les malheureuses filles avaient beau ne pas dire pourquoi elles partaient, M^me^ Sureau le savait bien. Il n'y a pas une seule chose qui soit entièrement connue mais il n'y a pas une seule qui soit entièrement cachée. Mais M^me^ Sureau trouvait que ce n'était pas payer trop cher « les immenses qualités » d'Ernestine. Et M^me^ Santeuil, tranquille sur le compte de sa belle-mère tant qu'elle avait auprès d'elle une personne si intelligente, d'un service si parfait, qui la soignait si bien, à laquelle elle était depuis si longtemps habituée, l'exhortait aussi à lui sacrifier plutôt toutes les cuisinières du village et à ne pas se séparer d'une fille « comme on n'en retrouverait pas une seconde ». Jean lui-même qui ne put pas s'endormir le soir où à Paris M. Santeuil, avec l'indifférence de son sexe pour les illusions et la sensibilité, avait répondu sans ménagements aux questions de son fils sur les rapports d'Ernestine et des filles de cuisine, Jean à Étreuilles se sentait invinciblement donner raison à la seule personne qui sut faire son lit comme il aimait à y être couché, tous les plats qu'il aimait, le café assez chaud et la crème au chocolat assez coulante. Quel que soit notre désir de justice et de charité, notre bienveillance ira toujours au

coiffeur qui nous rasera sans nous couper, fixera exactement la mèche qui nous distinguera dans le monde, au cocher de fiacre dont la voiture est propre et qui nous mène au galop où nous avons à faire. Au risque de le faire prendre en grippe par le patron et peut-être renvoyer, nous ne prendrons pas le garçon plein de cœur, qui reçoit dans l'arrière-boutique les taloches des garçons plus adroits et plus méchants, qui nous coupe, nous coiffe d'une manière ridicule, et dans son désir de s'instruire nous débite des phrases prétentieuses, pour lesquelles nous nous sentons d'autant moins d'indulgence, qu'en même temps, dans la glace, nous nous sentons devenir rapidement de plus en plus laid sous ses mains innocentes et maladroites. C'est ainsi que les moutons, les poulets et les bœufs dont nous supportons sans y penser l'agonie, parce qu'elle est nécessaire à nos régals, ne sont pas les seules victimes innocentes que nous laissons chaque jour sacrifier. Le bien-être, la coquetterie, la gourmandise, le luxe sont des souverains aimables, dont des crimes innombrables, commis chaque jour depuis des siècles sans avoir été une seule fois punis, entretiennent la félicité et assurent l'empire.

II

JOURNÉES DE VACANCES

Le matin vers sept heures, pendant que Jean était encore dans son lit, les jours où il faisait froid on venait allumer le feu. Dans la chaleur de son lit, il voyait peu à peu la chambre vide s'échauffer, s'éclairer, s'égayer, et la tête tournée vers le feu, il souriait à ce bien-être grandissant qui l'attendait, dont il ne profitait pas encore. Immobile, fermant à demi les yeux il contemplait du sein de son repos les mille tours que faisait la flamme, comme une ménagère active et gaie qui, pendant que son jeune maître repose encore, commence sa tâche, prépare et fait reluire toutes choses autour de lui. Souvent ces jours-là, si son oncle lui faisait demander s'il venait avec lui faire une promenade, il répondait qu'il ne sortirait que vers dix heures et le retrouverait sans doute au parc, près du canal. Jusqu'à dix heures, près du feu, il voulait rester à travailler. Bientôt il voyait la flamme s'élever de plus en plus haute, claire et chaude, dans la cheminée, comme le soleil dans le ciel. Il sautait à bas de son lit, et avant de s'habiller dans le petit cabinet de toilette un peu froid en retrait derrière son lit, pieds nus sur le tapis, chauffé par la flamme, il allait frotter un instant son corps à la chaleur du feu qui restait ainsi sur lui, lui tenait chaud quelque temps encore dans le cabinet de toilette, où d'ailleurs il s'habillait vite avant que cette chaleur eût fondu, pressé de retourner près du beau feu.

Par la fenêtre ouverte sur le petit jardin de son cabinet de toilette, il voyait son oncle et ses cousins partir, faisant sonner au passage la clochette de la porte, portant des lignes ou des bêches, quelquefois seulement des cannes pour une grande promenade. Mais pensant aux merveilleuses aventures qu'il allait lire près du feu, qui lui donneraient sans bouger aussi faim que la promenade, et vers dix heures l'envie d'aller au parc, il ne

regrettait pas d'avoir décidé de ne pas les suivre, et regardait avec joie le feu maintenant rayonnant qui allait ronronner silencieusement à ses pieds pendant qu'il lirait dans le bon fauteuil près de la fenêtre. Vers dix heures, il allait au parc, quelquefois son livre sous le bras, comptant finir un chapitre en plein air, sur un pliant près du canal. Car à cette heure-là il faisait déjà chaud et le voisinage de l'eau était délicieux. Quand il arrivait au parc, il n'était pas long à apercevoir son oncle. Il allait à lui et son oncle lui souhaitait longuement le bonjour. « Ah ! on avait à travailler ce matin, on a fait le paresseux. — Mais oui, mon oncle », répondait Jean en souriant, car au sein d'une vie heureuse les événements les plus simples projettent une sorte de bonheur comme sur le canal par ces journées tranquilles toutes les feuilles des grands peupliers, les brindilles d'osier du petit pont rustique, la canne de Jean se reflétaient dans l'eau, entièrement, sans disparaître, caressées parfois par une brise ou par le passage d'un cygne qui laissaient l'image intacte, après. L'oncle de Jean lui demandait comment avait été le sommeil, et Jean dont l'esprit brillait encore de cette fraîcheur qu'il garde tout le jour quand le sommeil l'a lavé comme une eau abondante et pure, répondait en souriant. « La crème au chocolat n'a pas mal passé ? — Non. — As-tu rêvé ? moi j'ai beaucoup rêvé. » Il ne se rappelait pas plus ses rêves que ce qui lui était arrivé quand il avait deux ans. Mais il était heureux de savoir qu'il rêvait, que son oncle rêvait, et que, à certaines heures tous les hommes, retenus par une force invincible dans un lit noir et profond, sous des rideaux qui sentaient la lavande, participaient à une vie mystérieuse où les vieillards étaient aussi peu de choses que les petits enfants ou que les hommes superstitieux des premiers âges, et dont celui qui les menait alors avait soin qu'ils ne pussent pas se souvenir.

« Ce matin, nous avons à déjeuner des œufs à la cocotte, du filet sauce béarnaise avec des pommes de terre frites. Aimes-tu le filet béarnaise ? — Oh ! oui, mon oncle. — Eh bien, tant mieux ! Et puis il y a des goujons si le père David en a apporté, je ne sais pas. Ah ! mais il est onze heures et quart, il est temps de partir si nous ne voulons pas que la friture soit perdue », disait l'oncle en appelant les petits cousins, qui vite retiraient leur ligne et la chargeaient sur leurs épaules. Pour les bêches, on les laissait, car le jardinier allait revenir, et d'ailleurs qui les aurait prises ? Tandis que les cygnes auraient pu briser les lignes. Cette nécessité de partir arrivait à point pour

Jean qui, pensant avec intensité aux œufs en cocotte et au filet béarnaise, ne se sentait plus la force d'attendre avant d'y goûter et commençait à trouver que la tête veloutée des iris violets sur les eaux, et l'odeur embaumée des roses de Syrie au coin des allées donnaient trop peu de satisfaction à son gosier excité par le travail de la matinée, par les heures et le désir. On rentrait en se dépêchant, les petits courant la ligne sur l'épaule, qui par moment se mêlaient et qu'il fallait rajuster pour rattraper les grands. Il faisait déjà très chaud et avant de rejoindre le village, l'oncle Jules s'essuyait le front. Quelquefois en traversant le Loir, voyant des goujons rêver et passer lentement à fleur d'eau, avec une paresse qui n'avait rien de la souffrance et de l'infirmité, comme le témoignait au premier bruit, d'un brusque coup de queue, un évanouissement bien loin, un des petits jetait sans bruit sa ligne, espérant ramener un de ces beaux promeneurs dorés au moment où, glissant avec une vague sensualité entre les cailloux éblouissants et les herbes, ils apercevaient un petit vers appétissant, gourmandise permise dans cette glorieuse journée, dans cette rivière d'azur où tout semble joie. Mais l'oncle, fâché de les voir en arrière, les rappelait vite. Il fallait venir. Bientôt on arrivait. La mère de Jean lisait en les attendant dans la salle à manger. Tout le monde se mettait à table et l'oncle de Jean disait en mettant sa serviette et en s'installant dans sa chaise : « Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai rudement faim », paroles qui paraissaient délicieuses, parce qu'elles traduisaient un sentiment général qui, dans un instant, comme l'annonçait le bruit avant-coureur des assiettes froides changées contre des assiettes chaudes, allait être bientôt satisfait. Et le déjeuner commençait. Devant les yeux, on avait la rue, où le soleil ne cessait pas de briller. Vers le dessert, au moment où la faim est calmée et où on s'achemine avec les raisins et le café à des plaisirs plus raffinés, les lettres allaient arriver, ouvrant un nouvel ordre de désirs et de plaisirs, plein de curiosité, de tendresse et d'humanité.

★

Quelquefois, quand son oncle devait faire une immense promenade, Jean lui demandait de venir l'éveiller de très bonne heure. Il fallait d'abord que M. Sureau passât par le parc pour donner des ordres à son jardinier. C'était

au petit jour, et les choses, n'ayant pas encore été touchées par le soleil, semblaient mortes. Et ils quittaient vite le village silencieux, désert, visible sans être éclairé, ni dans le sommeil de la nuit ni dans la lumière du jour, comme un village abandonné, dans une planète d'où la vie s'était retirée. Ils arrivaient au parc et faisaient crier la porte en entrant. Ils n'avaient pas besoin de clefs, parce que le jardinier était déjà au travail. Il bêchait un champ qu'il allait ensemencer. Mais cette atmosphère sans lumière, ce silence presque résistant ne conduisaient pas les bruits. Ils semblaient venir se briser contre lui, s'étouffer contre sa douceur presque palpable. M. Sureau donnait quelques ordres au jardinier. Puis, pour sortir par le chemin d'en bas, ils traversaient le canal. Le soleil passait sur les eaux qui n'avaient plus la limpidité de l'eau, mais l'éclat de l'or, ou de véritables couleurs, mauves, roses, jaunes comme au soleil couchant. Mais c'était pour se confondre bientôt non plus dans l'obscurité du crépuscule, mais dans la lumière blanche du jour. Cette douceur ne conduisait pas au recueillement et au silence mais à l'allégresse de la vie.

Les couleurs de vitraux qui le soir ne se succèdent sur les eaux que quand l'or éclatant y a perdu peu à peu tout son éclat, étaient bientôt remplacées par cet or plus voisin du jour, venu du haut du ciel. Et la lumière, au lieu de s'éteindre peu à peu dans un silence de plus en plus vaste, s'allumait au contraire de plus en plus au milieu des cris grandissants des oiseaux réveillés, fondant peu à peu au soleil de plein jour et de vie, ces couleurs de magie, rêves du soir et du matin qui fausseraient pour nous, s'ils ne s'effaçaient aussi vite, l'apparence des choses. On les regrette pourtant. Le soir, on reste longtemps à les chercher sur les eaux après qu'ils ont disparu. Et la lumière de la lampe de famille, le bruit des voix à table paraissent bien crus après la douceur de ces reflets et de ce silence, bien vulgaires et raisonnables à l'homme qui vient un instant d'entrevoir les enchantements des fées. Combien le malaise est plus vif quand on passe de ces rêves, non pas au repos où leur regret peu à peu s'efface, mais à la vie, à l'effort pour des choses dont ils nous ont d'avance dégoûtés. On est habitué le soir dans son lit à donner un peu de sa pensée à l'impossible, au défendu. La nuit, dans notre bouche ouverte qu'on entend respirer largement au fur et à mesure, nous versera assez longtemps ses outres d'oubli. Mais le matin, si l'on s'y laisse aller, plus moyen de retourner sur l'oreiller, repartir pour le

pays où peut-être on rencontrera, on entretiendra peut-être ceux que nous ne devons pas apercevoir sur la terre, ou du moins on les oubliera.

Quelquefois, toute la journée le soleil brillait mais sans qu'on le vît, ni l'azur, cachés par un ciel bas et jaune. Le canal était jaune aussi, lumineux sans rien refléter. On avait trop chaud tout de suite. Il faisait lourd. Mais Jean avait beau se plaindre de ce temps, il éprouvait le long du chemin plutôt brillant qu'ensoleillé, dans les champs au bout desquels la présence du soleil se trahissait par un vague rayonnement et où quelquefois, au-delà d'Étreuilles, le ciel à des lieues s'assombrissait d'une petite pluie, près du canal où les carpes et les anguilles qu'on ne voyait pas dans l'eau brillante, chaude, terne et trouble, sautaient à tous moments, et dans les iris pendant quelques instants éclairés de plus en plus jusqu'à étinceler, puis replongés dans l'ombre, le sentiment de vivre à la fois dans cette journée et dans des journées pareilles d'autrefois.

★

Par ces beaux jours, quand Joan se réveillait — c'était toujours un peu tard parce qu'il aimait bien dormir et que sa mère heureuse de cela le laissait dormir — il se sentait heureux avant même de se sentir réveillé, ses yeux ayant vu d'abord sur la table les reflets d'or du soleil, comme si le bonheur avait été là à la portée de sa main. Il y en avait aussi près de la fenêtre, dans le jardin, et de l'azur partout, rien que de l'azur jusqu'au fond du ciel aussi foncé, jusqu'au fond de la rivière quand tout à l'heure avec sa ligne il passerait le pont. Après avoir souri dans son lit, s'être un instant retourné contre son mur pour donner un dernier repos à ses prunelles qui avaient trop présumé de leur force en regardant si vite les beaux rayons qui ne se modéraient en rien pour leur faiblesse, il se levait, s'habillait vite, radieux, chantait. Il descendait au jardin et courait dire bonjour au jardinier qui, son chapeau de paille sur les yeux, tant le soleil était aveuglant, était en haut d'une échelle adossée aux treillages du mur, émondant les feuilles des capucines. Feuilles et fleurs étaient là, ardentes et droites dans l'ombre, mais elles respiraient encore la douceur du soleil dans lequel elles ont quelques instants baigné, et elles avaient ce trop-plein de vie des femmes

qui sortent de l'eau et qui, séchées et rhabillées, ont encore les joues plus fraîches, les yeux plus vifs, l'air plus heureux. Ainsi entrelacées entre les feuilles, les fleurs des capucines suspendues aussi entre ciel et terre, les volubilis blancs avec au cœur une nuance plus ardente, comme dans le ciel certains reflets de soleil, se penchant sur la rivière et y égouttant le soleil qui s'y brisait en poussière lumineuse, les iris se suivant les uns les autres le long de la petite bordure, les myosotis levant l'un à côté de l'autre leur petite fleur d'un bleu profond comme un petit morceau bleu du ciel tendu vers lui, toutes ces fleurs, en rang comme les myosotis ou enlacées comme les pois de senteur, semblant descendre du ciel à la suite des reflets du soleil en se laissant glisser le long du treillage par le mur du jardin, semblaient comme les innombrables anges d'une sorte de Jour, comme ceux qu'ont représenté les grands peintres de la Renaissance, des anges peints d'un rose, d'un bleu, d'un orangé aussi vifs, les uns capucines, pois de senteur, volubilis semblant dans les airs se laisser glisser à terre en s'entrelaçant, les autres comme les violettes et les pensées à l'ombre dans la terre chaude semblant dormir ou paresser à terre, les uns entrelacés comme ici deux pensées gardant à l'ombre les plus merveilleuses couleurs de la lumière, les autres seules, dans toutes les poses mais toujours bienheureuses, donnant à qui les regarde un bonheur inouï, l'idée que le jardinier est un bienheureux, que ce jardin est le paradis, mais ayant moins que ces anges des peintres l'air de célébrer cette joie que de la remédier, d'y participer. Joie à laquelle n'échappait pas davantage l'arbre indulgent qui ne cesse de verser aux fleurs extasiées à ses pieds, coucous, herbe et violettes, ici l'ombre, là la lumière, ou le cygne qui passe lentement sur la rivière portant aussi la lumière et la joie sur son corps éclatant, puis entrant dans une région d'ombre, ressortant dans la lumière, ne dérangeant en rien la joie autour de lui et laissant paraître par son air heureux qu'il la ressent, mais sans que sa démarche lente et calme en soit en rien changée, comme une femme noble voit avec plaisir ses serviteurs dans la joie et passe en souriant près d'eux, sans mépriser leur gaieté, sans la troubler, mais sans s'y mêler autrement que par une calme sympathie et le charme majestueux que son passage répand autour d'elle. Des papillons qui eux aussi gardent dans l'ombre des couleurs célestes vont d'une fleur à l'autre, signes de ce beau jour, comme ces femmes qui sortent dans la rue habillées de soies claires et vives seulement quand il fait beau et que l'été est venu. Et ces papillons, les petits

oiseaux surtout qui s'ébattent en l'air, ou par groupes sont perchés dans les arbres, font penser aussi aux angelots ailés du tableau dont je parlais tandis que dans le ciel ouvert tout entier jusqu'au fond de son azur, le soleil trône comme Dieu le Père dans les rayons. Voilà le royaume heureux vers lequel les reflets du soleil faisant du ciel au jardin, du jardin à notre fenêtre, de notre fenêtre à notre vie une échelle heureuse, s'offraient à nous conduire. Voilà le royaume heureux où rien n'avait de secret pour rien, où le ciel était au fond des rivières, le soleil le long des murs, les papillons si beaux battant silencieusement leurs ailes bleues et blanches ou noires aux yeux de feu, sortis on ne sait d'où entre les fleurs. C'est tout cela que Jean avait senti quand il avait vu le reflet du soleil sur la table.

Est-ce pour cela qu'il s'était senti si heureux ? Nous ne savons pas pourquoi le vif éclat du soleil matinal nous donne tant d'espérance, les premiers froids de l'hiver tant de gaieté, pourquoi la clarté longue et dorée du soleil de cinq heures, même étendue pendant une classe ennuyeuse sur un pupitre noir tout fouillé par les canifs des élèves, a tant de charme pour nous. Mais pourvu que nous ne soyons pas torturés par une angoisse trop douloureuse qui nous empêche de participer à aucune douce impression, et nous fait passer au milieu d'une belle journée d'été comme un enfant qui pleure au milieu d'enfants qui courent et qui jouent, ce charme garde toujours sur nous le même pouvoir. Grâce à lui sans avoir besoin pour cela d'en retrouver les jeux, le jardin, la santé, les espérances, nous retrouvons pour un moment la douceur même de notre enfance. Aussi la couleur que nous pouvons dire vraiment belle c'est-à-dire qui sans avoir besoin de raisonner nous remplisse d'une sorte de rêve heureux, ce n'est pas celle de l'or, ce n'est pas celle des belles étoffes, ce n'est pas même celle des pierres précieuses, de l'améthyste, de l'or ou de l'opale. Non c'est celle de toute chose à l'ombre, fût-ce au fond d'une pauvre chambre, sur laquelle le soleil donne, c'est aussi la couleur brune, mais inimitable et que sans ce soleil vous ne verriez pas, de l'ombre qu'une chose qui est devant elle y projette. Grâce à elle Jean vieilli, n'attendant plus rien de la vie, vivant d'un dur travail dans une ville d'où il ne sortait jamais, d'où il n'apercevait jamais la campagne, dormant mal, se réveillant plein de malaise, sans espoir pour les journées qui suivraient, sans avoir besoin pour cela des jeux, du jardin, de la santé, des espérances de son enfance, en retrouvait un moment toute la

douceur. Il ouvrait les yeux en apercevant les reflets du soleil sur le parquet, il croyait encore avoir le bonheur à la portée de sa main. Il s'habillait vite, et s'il rentrait dans sa chambre la vue du soleil répandu sur son lit, de cette belle couleur pâle du soleil sur les draps le faisait naïvement sourire. Il embrassait sa mère en souriant, il l'embrassait comme quand elle était jeune et belle, il l'embrassait comme s'ils étaient au matin (quand on vient de prendre le petit déjeuner, que tout est prêt pour commencer la journée) d'une vie admirable en commun, et qu'ils allaient ensemble commencer cette journée de la vie. En levant la main, il voyait son ombre brune passer sur les draps et, dans le pouvoir qu'il avait de créer cette belle ombre brune sur cette couleur pâle et dorée du drap où donnait le soleil, il sentait comme une essence heureuse de vie. Il fallait aller travailler. Il traversait la cour de la maison, mais ses yeux souriants voyaient dans le passé des fleurs. Il allait au ministère, son paletot sur le bras car il faisait assez chaud, mais il chantait d'un air heureux. Il y copiait des lettres mais il avait l'air heureux comme s'il jouait. Le soleil s'était caché et le ciel était grisâtre. Pourtant la chaleur et comme l'été en tombaient, et même de la lumière, qui faisait paraître l'eau de la Seine transparente. Jean se sentait heureux, près de défaillir, comme dans les moments où la vie s'arrête. Un autre employé ayant trop soif était allé boire. Tout était silencieux. On entendait des marteaux qui frappaient au loin. Jean pensait qu'il revenait de la lourde promenade après déjeuner à Étreuilles, qu'il entrait dans la maison fraîche. À ce moment l'odeur moisie d'un livre qu'on lui passait, comme ceux qu'il trouvait dans la bibliothèque du curé, suffisait à l'enivrer. Le soleil avait reparu, si fort qu'on avait dû tendre les volets.

★

Quand Jean rentrait du pré, peu avant l'heure du déjeuner, souvent les chaises étaient déjà à leur place autour de la table. Et aussi sûrement que la blanche lumière de midi immobile sur les chemins, sur la table l'armée éclatante, immobile et déjà au complet, des assiettes, des couverts alignés à côté des assiettes, des salières placées en serre-file, des carafes moins nombreuses et plus hautes qui commandent à tout un rang et surtout pour chaque assiette des serviettes montées comme des coiffes blanches

qu'Ernestine ne mobilisait qu'en dernier, indiquait que l'heure de midi était proche et que les douze coups ayant sonné les convives n'allaient pas tarder à prendre place, donnant ainsi le signal de la manœuvre de cette brillante artillerie des couteaux et des fourchettes, et du défilé des plats qu'Ernestine, comme un chef empressé, présentait l'un après l'autre, défilé plus joyeux encore quand il était favorisé par un joli soleil qui faisait resplendir le vin dans les carafes et venait jouer sur la table entre les fourchettes et les couteaux. Mais les jours où Jean voulait avoir longtemps à lire avant déjeuner, quel plaisir, en entrant dans la salle à manger, de trouver les chaises encore rangées les unes à côté des autres le long du mur, et la table ronde d'acajou entièrement vide au milieu de la pièce, sans l'ombre d'un préparatif. Elles étaient regardées par Jean avec bien du plaisir, ces chaises d'acajou encore rangées le long des murs constellés de vieilles assiettes, disposition qu'elles gardaient jusque vers onze heures et demie où Ernestine venait leur faire prendre place autour de la table. Mais il se passerait avant cela une bonne heure pendant laquelle Jean pourrait lire près de la cheminée, car à en juger par le froid qu'il faisait encore près des fenêtres le feu ne devait pas être depuis longtemps allumé. Il avait encore à bien chauffer toute la pièce, et commençait sa tâche avec gaieté, laissant tomber de temps en temps une grosse braise qui s'abîmait dans les cendres, et envoyant aux chaises un reflet réchauffant, qui brillait sur elles sans pouvoir s'y tenir en place. Et la pendule qui ne marquait que dix heures semblait avec une activité toute matinale se hâter de faire, sans manquer une minute, tout le chemin que comme le soleil elle avait encore à faire avant midi.

Il y a, dans le temps qui suit un repas copieux, une sorte de temps d'arrêt plein de douceur de l'intelligence et de l'énergie, où rester sans rien faire nous donne le sentiment de la plénitude de la vie, tandis que le moindre effort nous serait insupportable. Les tristesses que nous avions apportées en venant déjeuner ont disparu, et si nous y pensons c'est avec un sourire, comme à des maux passés dont la cause a disparu. Et avec la tristesse, le scrupule, le remords. Si nous en avions l'occasion, nous ferions tout à l'heure ce que nous nous étions bien promis ce matin de ne pas faire, et dont maintenant l'idée seule nous apporte vivement au cœur un flot de sang plein et agréable. Mais ce premier moment qui suit la fin du repas est plus innocent. Chacun des convives a obtenu sa part de cette royauté du festin

qu'avait institué l'antiquité, et que confère en réalité le festin pour une heure à tous ceux qui y participent. Chacun l'exerce à sa manière, comme vous pouvez le voir en entrant dans un salon où on s'est hâté de venir prendre le café avant que cet état n'ait commencé, car alors on n'est plus sûr de pouvoir déranger personne.

Regardez-les répandus aux divers coins de la pièce, soit au lieu où ils se sont assis d'abord, et que, pour ne pas avoir à se lever, ils n'ont plus voulu quitter, soit à la place que l'habitude, les calculs du raffinement ou de la prudence — quand à une meilleure place ils risqueraient d'être dérangés au moment où cela leur sera le plus désagréable — leur ont fait choisir. Et chacun remet à un plaisir spécial, comme à un esclave docile, le soin, sans qu'il soit obligé de se déranger et troubler ainsi son bien-être, de le caresser, de le lui rendre plus sensible, de le lui faire percevoir plus intimement. L'un étendu dans la position de ceux qui font venir auprès d'eux leurs animaux favoris, ayant commodément logé au coin de sa bouche sa pipe bien-aimée, fumeuse et flamme et fumée pour les autres, pour lui si douce, se fait caresser par elle d'une haleine suffisamment attiédie son gosier saturé de viandes et de boissons. En l'aspirant il soulève doucement sa poitrine qui retombe et fait vibrer, en passant lentement d'une position à l'autre, les cordes les plus douces du bien-être. Un petit verre de cognac est près de lui, sur une petite table approchée suffisamment pour qu'il puisse le boire et faire éprouver à son gosier une sensation différente et aussi forte sans avoir à se déranger. Un autre, étendu dans la même position devant la grande baie vitrée qui les sépare seule de la plage et laisse entrer la lumière, le spectacle de la mer, sans laisser entrer le vent qui serait bien désagréable en ce moment, semble faire supporter plutôt à ses yeux devant qui passent les couleurs avivées par le soleil de la mer verte ou bleue des voiles blanches, des paquebots noirs, de la fumée volatilisée dans le ciel, tout le plaisir passif qu'ils sont susceptibles de goûter. Mais reçu dans les yeux le plaisir se propage plus loin et va réveiller dans chaque sens d'autres plaisirs. Dans un recueillement aussi profond que le fumeur, cet autre roi du festin croit sentir le vent qui fait claquer la flamme, ride la mer, enfle le voile. Partout les jeux de la lumière sont mêlés aux jeux du vent. Il croit entendre le cri des mouettes qui volent au-dessus de la jetée et trouver à ses lèvres le goût du sel. Puis sans s'être cependant soulevé il trouve encore que c'est trop de

fatigue et baisse ses paupières sur ses yeux comme des persiennes qui ne laisseraient passer que la lumière sans nous donner la vue des choses. Ce qu'il voit c'est de la lumière seule, qui a réussi à passer mais en devant renoncer à apporter avec elle le spectacle des choses. Cette lumière est délicatement rose, blanche, dorée, sans qu'il sache si c'est la couleur de l'atmosphère ou la couleur de ses paupières, comme ce bruit que nous entendons quand nous approchons un coquillage de notre oreille, si vague que nous ne savons pas s'il vient du coquillage ou de notre oreille. Un autre a approché son fauteuil du piano, où sur un tabouret un jeune homme plus sobre ou à qui l'exercice de son talent est assez aisé pour ne pas causer de fatigue, indispensable peut-être pour dissiper celle qui résulterait pour lui du fait de ne pas s'y livrer, ou assez excitant pour la vaincre, joue une mélodie enchanteresse. Celui qui a poussé son fauteuil près du piano, l'a poussé peut-être sans se lever tout à fait, le tirant à lui. Si le piano est trop loin, il l'écoute de sa place. Mais celui-là c'est la mélodie qu'il charge de son bien-être et de lui donner le mouvement délicieux dont il est susceptible sans sortir de son repos. Elle l'emporte à son gré, rapide ou lente et sinueuse, le faisant cent fois repasser par les mêmes chemins, ou l'emportant tout à coup bien loin avec un plaisir toujours nouveau. Parfois il l'accompagne de sa voix, qui lui fait plaisir à sentir passant le long de sa gorge, et qui en le faisant sortir de la réserve du simple auditeur, marque son despotisme et accroît son bien-être sans troubler son repos.

Si à ce moment on entend une voiture qui s'arrête devant la porte, et qu'on voie des visiteurs arrêtés qui attendent pour descendre la réponse d'ailleurs nullement douteuse du portier, on voit fuir avec une rapidité dont on ne les aurait pas cru capables ces dormeurs éveillés, comme une bande de lièvres occupés à manger et dérangés filent reprendre quelques pas plus loin leur repas interrompu, non sans emporter l'un son verre de cognac, l'autre sa pipe, l'autre son journal, préférant un dérangement violent s'il doit en épargner d'autres et s'il est le prix dont il faudra définitivement acheter sans avoir plus à s'occuper de rien, le repos, le vrai repos, celui où l'on n'est pas obligé d'offrir sa chaise, de se lever pour reconduire, de rester relativement droit sur sa chaise, de parler, de répondre, et se priver de ses grimaces, de ses bâillements, de ses étirements, de ses frottements d'yeux, prolongements nécessaires du bien-être dont ils sont les signes presque

physiques et incoercibles qui consomment le plaisir causé par une sensation quelconque, qui se détachent au sein du repos, comme ces derniers cercles incapables de la briser qui viennent s'évanouir à la surface d'une eau calme où une petite pierre est tombée.

Voilà comment la vue rétrospective de la salle à manger d'Illiers, quand par les jours de très grande chaleur, Jean et ses cousins ne pouvant faire leur promenade et devant la remplacer par une sieste restaient quelques instants à table le repas fini, avant de monter dans leurs chambres, réveillant chez moi d'autres souvenirs, d'autres après-déjeuners, m'a entraîné si loin de la petite maison de province d'où vous savez qu'on ne voit pas la mer, mais une rue de village où d'ailleurs il ne passe pas grand monde à midi. Puisque nous avons parlé de rois du festin, il faut dire que le grand-oncle de Jean, ses oncles et ses cousins, s'ils avaient comme les autres alors leur heure de béatitude et d'absolutisme, différaient des convives dont je t'ai parlé tout à l'heure sans te les nommer, car probablement tu ne les as pas connus comme moi, lecteur, (mais heureusement pour le romancier, il y a moins de goûts et de caractère que d'hommes, ou plutôt le plus singulier participe suffisamment aux goûts et aux caractères d'un grand nombre d'hommes qu'en te parlant de mes amis j'ai quelque chance de t'étonner par la connaissance approfondie des tiens, que je n'ai pourtant jamais vus, si, comme le spectateur naïf, tu ne vois pas que l'escamoteur n'a pas besoin d'avoir par miracle vu ta carte pour te dire quelle elle est, car dans le jeu où tu as cru choisir toutes les cartes étaient pareilles) en différaient autant en vérité que des rois modernes diffèrent des rois antiques qui étaient, nous dit l'histoire, cultivateurs autant que rois, croyance que vient fortifier la vue des portraits qui nous en sont restés et où des attributs plus simples empruntés à la vie rustique semblent révéler une souveraineté plus naturelle et encore innocente. De même paraissent-ils n'ayant pas quitté le cheval ou restés sur un chariot qui les conduisait aux champs sur les trônes et parmi les coussins. Ainsi, à cet instant dont nous parlions tout à l'heure, et où le bien-être qui suit la digestion commençante suffit pleinement à remplir la vie, M. Albert, ses neveux et son petit-neveu restaient droits sur la chaise, ayant simplement cessé de manger et ne faisant pas d'autres mouvements. M. Albert ne faiblissait pas sur sa chaise, mais il cessait vers ce moment de beaucoup parler, témoignant ainsi du ralentissement qui s'opérait dans ses

facultés. Chacun restait immobile, sans penser à rien, on ne parlait presque plus.

C'est parmi ces attributs antiques et innocents de la souveraineté rurale qu'on pourrait faire rentrer l'appareil extrêmement compliqué, parce qu'il était très primitif, que la bonne apportait alors à M. Albert et où il faisait le café en vertu d'une prérogative qu'il n'aurait cédée à aucun autre. Si par hasard, parti pour une ferme, il ne venait pas déjeuner « Qui est-ce qui fera le café ? » devenait une question pour ainsi dire constitutionnelle. Excepté si un personnage de marque comme M. Santeuil était là, on préférait généralement s'en remettre à la bonne, considérée comme une sorte de secrétaire d'État, de sorte que cela évitait de nommer arbitrairement un suppléant. Cet appareil était en verre, de sorte qu'on voyait l'eau former les bouillons, la vapeur mêlée à l'essence du café mettre sur les parois une vapeur noirâtre, et l'eau s'élevant traverser un filtre et retomber dans l'autre tube d'où elle était recueillie. M. Albert entendait l'eau bouillir et cette musique, moins savante que telle chevauchée qui stimule des digestions plus distinguées, mais exprimant parfaitement le bien-être qu'il éprouvait, et annonçant très clairement le moment prochain où le café humant allait accroître ce bien-être d'une sensation exquise de chaleur, de goût sucré et vif et de parfum délicat, lui suffisait absolument. Quant à Jean, l'exercice modéré qui lui permettait d'entretenir en lui ce minimum d'activité nécessaire à percevoir plus nettement le repos de la digestion consistait généralement à garder dans sa bouche et dans les moments extrêmes à faire passer de la joue droite dans la joue gauche un noyau de pêche ou de cerise, ce que sa mère lui défendait de peur qu'il l'avalât, quoique le médecin eût dit que cela même était sans danger et que M. Santeuil haussât les épaules à cette superstition. Aussi Jean se gardait-il de l'appuyer trop vivement avec sa langue contre sa joue, qu'il avait gonflée, de peur que sa mère ne s'en aperçût. Précaution bien inutile, car c'était seulement quand Jean avait craché depuis longtemps son noyau, ou ne songeait pas à le prendre, que M^{me} Santeuil, prise d'un soupçon aussi violent qu'injustifié, se jetait sur lui en disant : « Qu'est-ce que tu as encore dans ta bouche ? » Et tant qu'il avait son noyau, elle était sans défiance. Mais après l'avoir craché, ne craignant plus que M^{me} Santeuil sanctionnât sa colère par une privation qui ne l'atteignait plus, il allait lui avouer qu'il avait eu tout le temps son noyau

dans la bouche, soit pour la confondre, soit besoin de sincérité, soit désir de ne pas laisser ignorer les dangers qu'il avait si bravement courus à une personne qui comprenait si bien leur étendue.

Les seules phrases qu'on dit pendant ces courts instants étaient : « Ah ! il fait vraiment chaud. Un orage ferait du bien. — Rien que pour venir du pré ici j'étais tout en eau, il m'a fallu changer de chemise. — Si on ouvrait, ferait-il plus frais ? — Oh ! non, il fait bien plus chaud dehors que dedans. — Mais rien que dans la cour où pourtant c'est ombragé par le noyer il fait quarante degrés à l'ombre. — Vous, je vois que vous allez monter dormir. — Comme vous dites ! et vous devriez m'imiter. — Oh ! moi j'aimerais mieux faire dix lieues que de m'étendre dans la journée. Il me semble que cela me donnerait la fièvre. — C'est curieux, moi je ne me sens pas bien quand je n'ai pas fait un somme dans la journée, c'est si bon. » Ces dernières paroles étaient prononcées par M. Santeuil répondant à M. Albert, ennemi déclaré des siestes. Il est vrai que quand tout le monde était couché, il allait se retirer dans un petit cabinet, meublé « à l'orientale » de mille choses qu'il avait rapportées d'Algérie, avec beaucoup de nattes sur la pierre, de cocos sculptés, de photographies représentant des mosquées et des palmiers, petit corps de bâtiment à part ne supportant aucun étage, donnant directement sur le jardin par des fenêtres en petits carreaux de couleur, et qui faisait à Jean l'effet singulier d'appartenir à son oncle en vertu d'un droit spécial, signe de sa situation ou de sa fortune différente du reste, d'une maison couverte de souvenirs comme une tombe fraîche, comme une oasis, décorée à la façon d'un établissement de bain, sombre comme une église. Il se retirait là où personne ne devait venir le déranger car il était censé s'y livrer à d'importants travaux ou peut-être s'y réfugier dans de mystérieux souvenirs, et Jean, quand il en sortait, le voyait souvent se frotter les yeux, ayant répondu d'ailleurs d'une voix effrayée et pas toujours dès la première fois à son appel du dehors, venant le chercher pour la promenade, toutes choses lui donnant à penser que, peut-être pour le punir d'en avoir médit, le sommeil était venu le prendre au moment où il allait travailler ou ranger ses photographies sur la chaise longue en natte, près du narguilé.

Jean montait dans sa chambre. Les volets étaient fermés. Mais il tirait encore les rideaux et se jetait sur son lit, s'endormait vite, se réveillant de temps en temps, les jambes lourdes comme s'il avait marché, mais d'une lourdeur qui lui donnerait envie de la secouer tout à l'heure en allant se promener, en attendant les membres épars comme déliés autour de lui, et cachant contre son oreiller dont il sentait la toile fraîche sa figure qui riait de bonheur d'être ainsi réveillé entre deux sommes. De temps en temps, une mouche dont le vol commençait à vibrer enflait le ton d'une manière continue. Brusquement on ne l'entendait plus, elle s'était posée. Comme elle marchait presque toujours ainsi musique en tête, à la force du son il estimait à quelle distance elle passait, attendant qu'elle soit tout près de lui pour se garer. Mais quelquefois il était surpris. Une mouche s'était posée sur sa joue, petite bête étourdie mais innocente, moineau des insectes, aux pattes actives, aux ailes brunes pas trop légères. Jean d'un coup de main la chassait et riait d'être de nouveau tranquille, après le petit mouvement qu'il avait eu à faire et qui avait agréablement étiré ses jambes et son corps, où tant de volupté alanguie sommeillait qu'il réveillait au moindre mouvement. Des chants plus célestes sont la musique divine des jours chauds, au-dehors, sous le ciel bleu et éblouissant, à l'ombre des arbres, où les oiseaux chantent dans le chœur, pour toute la nef. Mais les plus humbles mouches font à elles toutes seules, peut-être avec quelques coups de marteau entendus de la rue grâce au silence et prenant de ce grand silence des jours chauds une harmonie spéciale — peut-être pas harmonie au sens strictement musical du mot, mais pourtant harmonie avec tout le reste et qui altère le son — les humbles mouches font à elles toutes seules, disais-je, la musique de chambre de ces mêmes jours extrêmement chauds, ayant leur poésie spéciale, rafraîchie, obscurcie par les persiennes tirées et silencieuse derrière les fenêtres closes, dans l'atmosphère de laquelle ne vivent que des fauteuils de bois et de velours, une couche de toile dans un lit de bois, où les seules fleurs sont les fleurs innombrablement monotones de papier, le bureau d'acajou, où l'eau fraîche ne coule pas en sources sur la mousse, mais gorge un pot à eau dans une bruyante cuvette, et où il fait bien bon, pendant que le couvreur frappe dans la rue, dormir un peu la tête contre son oreiller. Ces jours chauds ont une poésie qui n'est pas non plus sans douceur, moins riche que celle des bois à cette heure, mais plus humaine et

d’un repos plus profond peut-être et méritant par là d’avoir aussi leur musique à eux.

Aussi je sais dans la suite plus d’un jour triste où obligé de rester à Paris à l’époque où les bois sont si beaux, ne sachant presque pas qu’il était dans l’été et croyant que sa poésie était à jamais perdue pour lui, parfois jeté sur son lit un instant pour oublier la chaleur qu’il n’avait sentie que comme une fatigue de plus, Jean entendait soudain une vibration sonore près de lui. Elle s’accroissait. Et revoyant tout d’un coup les beaux jours d’Illiers, les pommiers en fleurs dans le pré, le couvreur frappant dans la rue, la pêche dans l’étang, Jean remerciait ces innocentes musiciennes qui venaient près de lui lui annoncer bruyamment qu’il devait se réjouir, qu’il n’était ni en dehors de la nature ni en dehors de l’été puisqu’il était près d’elles, et dans leur chanson monotone, lui redisaient la gloire éternelle de l’été. Comme un autre jour dans une rue de ce même Paris où pas une clématite ne faisait passer dans la fente des pierres, sur le fil coloré et croissant de sa tige, le pavillon soyeux de sa fleur pour lui faire aimer ces rues et lui rappeler que l’été les avait gagnées, ce fut une humble chenille aux vêtements de velours brun brodé de soie verte qu’il aperçut comme un présage tout en bas d’un mur chaud et clairement ensoleillé dont elle essayait la longue ascension. Et les yeux arrêtés sur ce signe qu’il n’est pas permis aux hommes d’imiter, le cœur rempli de joie par cet augure certain de la présence du dieu Été, il regarda longtemps avec pitié, sans porter sur elle une main sacrilège, la favorite du dieu, bien plus l’enfant de lui, né de lui le matin même peut-être, qui commençait aussitôt les travaux qui devaient marquer d’un léger fil d’argent son court passage sur la terre, silencieuse, retournant à son but quoi qu’il arrive, recevant les coups sans s’attarder à les rendre, suivant toujours son chemin comme celui que doit un jour récompenser tant de gloire, et à qui est promis l’espace infini du ciel.

Nous prétendons souvent que des airs de musique entendus autrefois et ailleurs ont le pouvoir de réveiller en nous le souvenir et comme le charme des lieux, de l’époque où ils furent entendus. Car le souvenir conserve le passé sans le mutiler, et ce qui était uni dans la réalité reste uni dans notre mémoire. Mais combien ces musiques naturelles qui ne contiennent pas comme les musiques d’art un sentiment indépendant du temps où elles furent entendues, n’ayant rien d’autre à exprimer, gardent plus vivement

pour nous le charme même de l'heure, de la saison, du pays où nous les avons entendues. Et ce charme n'est pas seulement ici, comme pour la musique humaine, dans notre mémoire, il est vraiment dans ces musiques naturelles. Telle mélodie de Schumann peut nous rappeler la voix aimée qui la chantait. Nous savons bien qu'elle n'en a rien gardé, qu'elle a été depuis à bien d'autres voix, que comme la nature elle laisse chacun y cacher son bonheur et ses souvenirs sans s'en soucier, sans les sentir, sans préférer aucun parce qu'elle est à tous, exprimant un idéal plus élevé, supérieure aux individus. Nous savons qu'elle prête simplement sa beauté aux illusions de notre souvenir et que, messagère indifférente, elle ira ainsi vers chacun, lui apportant le souvenir qui lui est cher et qu'elle n'a pas gardé, comme les bois sont assez profonds pour garder autant de secrets qu'ils ont entendu d'aveux, pour ensevelir autant de bonheurs qu'ils ont caché d'amours. Mais ces humbles musiques naturelles ont un rapport profond, une harmonie cachée avec la saison où elles ont été entendues. On peut dire qu'elles sont nées de leur essence et participent tout simplement à leur charme. Nées d'elle, cris d'adieu de l'hirondelle de ses premiers froids, ou bourdonnement des mouches de sa chaleur, c'est bien naturellement que ces musiciennes nous parlent d'elle puisque c'est elle-même qui nous parle dans leurs chansons. Il n'y a pas besoin de notre amie pour chanter la mélodie de Schumann. Et pour d'autres que vous, bien d'autres qu'elle la chanteront. Mais si l'été ne venait pas avec sa chaleur que personne ne pourra jamais contrefaire, croyez-vous que ce ne serait pas fini de la musique des mouches ? Aussi quand vous les entendez, vous avez bien le droit de le reconnaître, et le salut joyeux que son amie votre mémoire lui adresse ne se trompe pas.

★

Quelquefois dans les belles journées de l'été, on partait après le déjeuner, et, comme on ne comptait rentrer que pour le dîner, on emportait le goûter avec soi. Si le soleil était trop fort, M^{me} Santeuil prêtait à Jean son ombrelle. Tant qu'il faisait très chaud, on ne marchait pas autant que possible en plein champ, mais on prenait les petits chemins bordés de haies

qui les longent, surélevées de la hauteur de leur talus. Les haies maintenant toutes vertes ne brillaient plus des tendres couleurs des fleurs d'aubépines. Les lilas n'offraient plus qu'une tête livide et desséchée. Les arbres fruitiers eux aussi avaient perdu leur adorable robe d'innocence. Mais à la place des fleurs claires et embaumées, d'innombrables cerises leur faisaient une parure moins légère et plus sombre mais singulièrement vive et agréable.

Çà et là, au revers des talus, dans les champs, tout à coup un coquelicot né de la chaleur de l'été, hôte de ses herbes touffues et de son ombre lumineuse, dressait sur le cordon tendu de sa mince tige verte sa fleur éclatante et simple comme un seul vaste pétale rouge. Tel il s'élevait, tout seul sur la pente du talus au milieu des herbes, et par moments le vent courbait, faisait trembler à l'ombre sa flamme rouge, assez légère pour qu'il pût jouer avec elle, trop solidement attachée pour qu'il pût l'emporter. Tel dans ce sombre pays des herbes, amené là par personne, presque jamais vu par personne, laissant passer les heures, il ne cessait de briller merveilleusement dans le pourpre magnifique, dans la naïve monotonie de sa beauté, donnant au rare passant qui aperçoit tout d'un coup son pavillon rouge et élancé le plaisir d'une découverte, et ce sentiment mystérieux que leur plantation dans un jardin, leur disposition dans un bouquet ôte aux fleurs, mais qu'elles font naître si violemment en nous dans une prairie, au bord d'un étang, dans un bois, par la floraison soudaine d'une corolle isolée, ou l'inexplicable attroupement de fleurs pareilles, alors qu'une créature merveilleuse et délicate semble avoir cherché la solitude ou égaré sa promenade au milieu d'une prairie, contre un rocher où elle veut bien poser, sans la froisser ni la flétrir, sa tête d'un velours si riche et si coloré, ou qu'une troupe de pervenches, venue en grand nombre boire et écouter la fraîcheur au bord de l'eau, est encore là, pas troublée par notre venue, comme un troupeau de jeunes gazelles, comme une apparition céleste que notre vue a surprise et n'a point troublée.

★

La chaleur s'établissant de plus en plus, Jean avant le déjeuner pêchait au parc plutôt que d'aller marcher, se réservant pour le petit tour d'après le

déjeuner et la grande promenade, de quatre heures au dîner. Mais quelquefois en plein printemps, un beau jour il faisait froid. Jean laissait ses lignes car, comme disait son oncle, il ne faisait pas un temps à rester en place, et ils allaient ensemble à une ferme voisine d'une lieue ou dans le village faire des courses pour M. Sureau. Jean était enchanté, s'égayait et se réchauffait à marcher vite avec son oncle, à faire claquer ses semelles, à rendre au passage les saluts respectueux des gens sur leur porte et pendant que son oncle discutait avec le fermier ou le charron, à faire les cent pas ou à courir, battant des pieds, les mains dans ses poches, disant gaîment aux paysans ou à la fermière qui écoutait de loin l'entretien de M. Sureau et de son mari : « Il ne fait pas chaud. » Le même besoin de bavardage qui nous pousse à la ville à parler à nos amis des événements de la vie politique ou de la vie privée se satisfait à la campagne en parlant à ceux qu'on rencontre, du même air d'importance, du temps qu'il fait. C'est une joie pour le bourgeois qui rentre tranquillement dîner chez lui avec ses enfants, après une laborieuse journée, de distraire son esprit sainement fatigué et de réveiller sa langue depuis longtemps immobile, en attendant qu'elle ne se délecte plus directement au contact d'un poulet verni de jus, en disant : « Ça ne fait rien, nous vivons sous un drôle de régime ! » Ce n'était pas un moins vif plaisir pour Jean, sentant contre sa peau la double chaleur de son sang excité par une belle promenade et de son paletot doublé, de dire : « Il ne fait pas chaud, madame, quel drôle de temps ! »

Quand vers midi il rentrait avec son oncle, quelle joie, en ouvrant la porte de la salle à manger, d'apercevoir un beau feu qui vous chaufferait le dos pendant qu'on déjeunerait, et auprès duquel M^me^ Santeuil, fraîche de sa récente toilette et belle dans sa robe d'après-midi, lisait déjà le journal, et d'entendre la grand-mère Sureau dire : « J'ai pensé qu'on supporterait un peu de feu. » M. Santeuil lui s'en serait passé. Car, comme disait M^me^ Sureau, on n'avait vu personne de rechauffé comme lui. Mais Jean, lui, se précipitait près du feu. « Regarde, disait M^me^ Sureau, si ton fils trouve que le feu est de trop. » Tous arrivaient dans la salle à manger l'un après l'autre disant à M^me^ Sureau : « Quel temps ! grand-maman, quel temps ! ma tante », après quoi chacun allait gaiement vers la cheminée. « Henri, laisse-moi me chauffer, disait Jean, je te donnerai ma place tout à l'heure. » À chacun M^me^ Sureau répondait : « Ne m'en parlez pas, je n'ai jamais vu un

printemps pareil. On ne sait plus où on vit. » Elle était de ceux qui trouvant un plaisir physique à dire de tout ce qui se passe autour d'eux que c'est extraordinaire, en arrivent à le trouver, que ce soit les événements de la politique, les drames de la société, les changements de température et les variations de la saison, ces événements et ces drames de la vie à la campagne. Citadine, elle aurait trouvé un plaisir trop vif pour se le jamais refuser à dire la peine que lui faisaient les inconséquences d'une de ses amies ou les fautes du ministère. De plus, depuis qu'un maire radical qui ne saluait pas le curé avait été élu à Étreuilles, elle avait adopté en présence de tous les événements un ton chagrin qui les faisait considérer comme des malheurs, et en présence de tous les malheurs une absence d'étonnement qui montrait qu'elle ne les avait que trop prévus. « Dans le temps où nous vivons, il ne faut s'étonner de rien », disait-elle. Et elle rendait les écoles laïques indistinctement responsables du ralentissement du commerce et de l'humidité de la saison.

Quelquefois le froid prenait ainsi pour quelques jours. Le soir, après le dîner, on restait à causer sous la lampe, car il faisait trop frais pour sortir. On jouait aux cartes et Jean sentait avec plaisir la fatigue qui commençait à appesantir ses paupières et le feu qui chauffait ses pieds. « Écoutez le vent dehors, disait M. Sureau en prêtant l'oreille. On ne se croirait pas au mois de mai. Nous retournons peut-être à l'hiver, qui sait. » La crainte de ce danger, cet imprévu de voyage mêlé à ce confort de chez soi, faisait rire Jean, et il continuait à jouer aux cartes. « Je sais quelqu'un qui trouvera son lit avec plaisir », disait sa mère en le regardant. Et Jean souriait avec tendresse. Elle était là de l'autre côté de la table qui travaillait sur un fauteuil, la figure bien éclairée par la lumière de la lampe. « N'est-ce pas, mon vieux, nous allons bientôt monter nous coucher, nous deux. J'ai dit à Ernestine de te préparer une boule. » Et Jean, tout en jouant aux cartes, étirait ses jambes comme si elles se révulsaient de plaisir au contact du moelleux profond et froid du lit, et comme si ses pieds s'allongeaient vers la boule bouillante.

III

LECTURES

Comme on partait en promenade tout de suite après déjeuner, quand Jean rentrait souvent il n'était pas encore trois heures. Il était si fatigué que pour ne plus avoir à se bouger, il apportait près de son fauteuil tout ce dont il pouvait avoir besoin, un coupe-papier, le deuxième volume du roman qu'il était en train de lire et mettait tout cela à sa portée. S'il faisait froid et que la bonne montait lui allumer du feu, il attendait que le feu ait pris, qu'elle eût relevé la trappe et qu'elle fût partie pour ne plus revenir avant de s'installer dans son fauteuil et d'y goûter comme une jouissance profonde, en suivant sans bouger les aventures pressantes des héros de roman, la fatigue de son corps et l'agilité de son esprit. Par moments, il interrompait sa lecture pour étirer ses jambes, poussait un soupir de bien-être, jetait un instant les yeux autour de lui, du morceau d'obus gardé sous verre sur la cheminée, à la photographie qui sur le mur représentait l'incendie de Châteaudun, comme pour reprendre pied dans la solitude bienheureuse où rien ne venait troubler son identification avec les aventures du capitaine Fracasse et des comédiens. Puis il reprenait sa lecture. Quelquefois ayant besoin de se délasser un peu plus, il allait jusqu'à la fenêtre jusqu'à laquelle s'étendait un côté du marronnier rose de M. le curé, branche immense et qui faisait supposer un arbre plus prodigieux encore qu'il n'était. Pendant tout le mois de mai il était en fleurs. Et non loin les unes des autres, ses tours de fleurs s'élevaient innombrables, et au-dessus du feuillage énorme et tranquille, comme une forêt rose sur la descente inégale de montagne verte. Et comme on trouve chaque matin à terre des plumes du paon sans qu'il lui en manque une, de l'arbre formidable et ravissant tombaient sans qu'il s'en aperçût et sans que celui qui le regardait, fier de ses cinquante tourelles roses, pût s'en

apercevoir, tant de fleurs que la véranda du curé semblait avoir été jonchée de pétales de roses. Mais, bien vite, Jean retombait dans sa lecture et dans l'anéantissement de son corps. Comme une goutte de vin suffit pour faire délirer un homme à jeun, le filet de mélodie que, sous la fenêtre où son fauteuil était appuyé, le rossignol habituel du marronnier rose faisait jaillir presque contre la vitre, ou, quand le coude appuyé au bras du fauteuil il mettait sa main devant sa bouche, l'odeur fraîche de sa peau, suffisait à l'enivrer du sentiment de son repos et de son bonheur. Puis pris peu à peu dans l'action du livre où il suivait passionnément chaque personnage, il perdait par moments tout sentiment du reste des choses.

Quand ses cousins restés plus longtemps en bas à causer en rentrant de la promenade avant de monter changer leurs chaussures et écrire leurs lettres, passaient bruyamment dans le couloir, Jean s'arrêtait, craignant d'être dérangé. Mais si l'un d'eux ouvrait la porte, il fixait les yeux sur son livre, sans lire en réalité. Et effrayés de l'occupation profonde qu'ils venaient de troubler, ils se retiraient sur la pointe du pied. Quand des amis du voisinage venaient en visite, sa mère le protégeait en disant qu'il n'était pas là ou qu'il était souffrant, qu'il avait ordre de se reposer. Quelquefois le danger paraissait plus grand. Il était obligé de quitter sa chambre sentant qu'on allait y monter, et allait dans le cabinet de son oncle en haut, où le mur était tapissé de cartes représentant le théâtre de la guerre de 1870 et d'une carte détaillée du département, résolu à suivre n'importe où les héros aux aventures desquels il était attaché. Le cabinet était à un étage au-dessus. De là il entendait les gens monter l'escalier jusqu'au premier étage, appeler, frapper successivement à toutes les portes, ouvrir, dire tout haut : « Il n'y est pas. » D'en bas la bonne disait : « Je l'ai pourtant vu rentrer. » Dans l'amusement de la sécurité de sa cachette, Jean lui eût pourtant volontiers tordu le cou. Et entendant son oncle dire à Pierre, le petit cousin de Jean : « Cherche-le bien, dis-lui qu'il faut qu'il descende », il craignait de ne plus pouvoir résister. Quand la visite était descendue, Pierre ouvrait la porte des cabinets qui donnait, par sa fenêtre toujours ouverte, sur une autre partie énorme et embaumée du marronnier rose, dont l'odeur se mêlait à l'odeur plus faible des chapelets de grains d'iris accrochés au mur et dont Jean avait appris dernièrement qu'ils provenaient des beaux iris violets du canal aux cygnes, non loin de l'endroit où il pêchait les carpes, dans le parc. Ouvrant

la porte des cabinets sans résistance, Pierre ne savait plus où trouver Jean. Quelquefois il montait au cabinet. Alors Jean, effrayé de l'étonnement que Pierre aurait en l'y découvrant, et ne pouvant pas supporter l'émotion de sentir la porte s'ouvrir, allait de lui-même et sans bruit sur le palier, faisait signe à Pierre en mettant un doigt sur les lèvres renflées comme prêtes à prononcer « Chut ! », et lui faisait signe de le suivre. Ils entraient tous deux dans le cabinet. Jean refermait la porte sans bruit et après avoir écouté que personne ne les suivait, il expliquait à Pierre qu'il ne voulait pas descendre et qu'il fallait dire qu'il était sorti.

Même quand ces terribles aventures ne venaient pas se mettre à l'encontre du plaisir qu'il avait à suivre celles du capitaine Fracasse, même les jours où ne survenait pas un orage, ce qui faisait monter précipitamment la bonne, entrer dans la chambre de Jean, tendre des toiles par terre, pour que la pluie si elle suintait contre le bois de la fenêtre ne traverse pas le parquet, Jean, quand sonnait quatre heures et demie, l'esprit fatigué de lire et le corps réveillé, fermait son livre et descendait goûter. Mais ivre du bonheur qu'il avait à immobiliser dans un repos absolu son esprit lassé et à rassasier de mouvement son corps dispos pour aller à la salle à manger, il descendait l'escalier dans un mouvement fou, et faisait deux ou trois fois en courant de toutes ses forces le tour du jardin, secouant la tête, fendant l'air les bras tendus, se figurant qu'il était cheval dans une prairie, mouette au ras des flots, fou de joie. Plus tard et quand il était bien jeune encore, avant la vingtième année, un asthme, des rhumatismes l'empêchèrent de jamais courir, de jamais sauter, de jamais se laisser aller à son élan de toutes ses forces. Parfois, se remémorant avec délices cette ivresse rapide qui le promenait alors comme un éclair à travers les fleurs et les branches de lilas mouillés qu'il secouait au passage, et se levant péniblement de sa chaise pour poser prudemment à terre son pied douloureux, il n'en ressentait pas d'amertume et d'envie contre l'enfant tout-puissant qu'il était alors et qu'il ne serait jamais plus. Il pensait plutôt à lui avec une tendresse douce comme à la force d'un fils dont on est fier, et plus encore peut-être qu'on ne fait pour un fils dont on n'a jamais aussi intimement pénétré la vie, il revivait ces heures et s'enchantait avec mélancolie de leur douceur. Après ce premier élan brisé, Jean entrait dans la salle à manger, dont la douce perspective n'avait pas été sans se présenter deux ou trois fois devant ses

yeux, pendant même qu'il lisait les aventures du capitaine Fracasse. Dans la salle à manger aux murs couverts d'assiettes toutes modernes, avec des devises comme celles dont on se servait à table, et dont chacun s'amusait à comparer les devises, son oncle, ses cousins, sa mère étaient souvent déjà installés. Et avec l'habileté d'un savant et le désintéressement d'un père de famille, son oncle surveillait la cafetière en verre où l'eau bouillait déjà. Après avoir mangé un biscuit rose, Jean écrasait des fraises dans un fromage à la crème jusqu'à ce que la couleur lui fît toutes les promesses que traduirait dans un instant le goût rêvé et obtenu. En attendant, il remettait des fraises et de temps en temps un peu de crème, dans des proportions définies, avec des regards mêlés d'attention et de plaisir, toute l'expérience d'un coloriste et la divination d'un gourmand. Du marronnier rose du curé qu'on ne voyait pas étaient tombées tant de fleurs que la marche du seuil par la fenêtre semblait avoir été jonchée de pétales de roses. On entendait les oiseaux du jardin du curé. Et l'on allait partir pour une belle promenade.

★

M^me^ Santeuil avait permis à Jean de ne pas sortir ce matin-là. Quoiqu'elle lui eût recommandé de ne pas trop lire, se voyant tout seul il fut transporté à la pensée qu'il pourrait lire au moins cent pages du livre qu'il adorait, *le Capitaine Fracasse*. Nous nous imaginons souvent que nous aurions grand plaisir à causer littérature et de toutes choses avec un très jeune homme très intelligent. En réalité, ce que nous lui lirions et ce que nous lui dirions lui paraîtrait très médiocre et en revanche ses goûts ne nous intéresseraient pas. Nous nous imaginons toujours que les choses que nous aimons portent à la surface cette beauté qui nous ravit. En réalité, c'est au sein de notre intelligence que se manifeste cette beauté, et si sa perception finit par devenir pour nous un penchant que nous souffrons de ne pouvoir plus souvent satisfaire, elle est souvent d'abord un joug très dur à porter. Peut-être Jean avait-il eu pendant les premières pages du *Capitaine Fracasse* quelque peine à s'habituer à des descriptions qui n'étaient liées à rien de ce qu'il trouvait beau (le clair de lune, le chant des oiseaux, les dieux grecs), où les tables avaient de la poussière, où les murs étaient sales,

et à une sorte d'ironie, de conversation avec le lecteur qui lui déplaisait beaucoup. Et il semble en effet qu'au bout de quelques pages il eût laissé le livre et l'eût remis dans sa bibliothèque où il dut dormir assez longtemps comme cette personne avec qui notre première rencontre a été peu agréable et ne nous laisse aucun souvenir, jusqu'à ce que nous la retrouvions, devenue bientôt pour nous comme une autre personne, de sorte que celle que nous avions connue d'abord, si prétentieuse et si sèche, nous semble comme un être différent que nous avons peine à identifier avec notre ami. Quelles circonstances fortuites le remirent en présence du *Capitaine Fracasse*, on ne sait. Mais maintenant c'était l'ami à qui on pense sans cesse, dont la société rend délicieuses les heures où on en jouit, que ce soient des heures de pluie ou de neige ou de soleil.

Quand on est enfant, on n'aime pas seulement un tel ami, on l'admire. On le croit capable, à l'exclusion de tous les autres, de toute intelligence et de toute puissance. Ainsi Jean de son livre. Ce qui l'enchantait dans la lecture de ce livre, c'était la possibilité permanente des phrases les plus belles qu'il soit donné à l'homme d'entendre, pensait-il. Peut-être aujourd'hui ces phrases sonneraient-elles fort médiocrement à ses oreilles. Pourtant il n'était pas possible que certains mots comme « ainsi qu'il appert de », certaines manières archaïques de dire comme « le bon Homerus », l'emploi de certains mots rares comme « adonisé, olympiennement », certaines phrases retentissantes à la fois et imagées ne lui causassent une sorte d'ivresse, qu'il ne les relût avec transport et les larmes aux yeux, que dès un commencement de phrase du même genre, un autre « ainsi qu'il appert », un autre « comme dit Homerus », il ne fût saisi d'angoisse, attendant la phrase divine qui allait venir, comme un enfant court au-devant de la vague, sans que ces phrases correspondent à quelque sensation de beauté réelle au cœur de l'homme, au cœur des adolescents si vous voulez, mais des adolescents qui sont alors plus près de Gautier que nous et qui perçoivent mieux que nous une beauté que nous ne savons plus voir. Et chaque fois que, en dehors de la trame du récit, il y avait une de ces réflexions, de ces phrases qui n'avaient pas de rapport avec la contingence du récit, il était plus particulièrement heureux. Car un écrivain que nous adorons devient pour nous comme une sorte d'oracle que nous aimerions à consulter sur toute chose et chaque fois qu'il prend la parole pour donner

ainsi un avis, exprimer une idée générale, parler, lui, de cet Homère, de ces dieux que nous connaissons, nous sommes ravis, nous écoutons bouche bée la maxime qu'il lui plaît de laisser tomber, désolés qu'elle soit si peu longue. Et une fois le livre fini, quand nous ne pourrons plus nous réintéresser à la vie du capitaine Fracasse, maintenant que nous en savons la fin et que ce qui nous paraissait incertain, anxieux, réel, maintenant que la suite en est immuable nous paraîtrait insipide comme une invention sans vie, nous pourrons toujours relire les phrases sur Homerus, sur le « sieur Shakespeare, poète fort connu en Angleterre et protégé de la reine Élisabeth » — trait de couleur locale qui peut nous paraître un peu fade mais qui peut enivrer un jeune homme à qui les plus profondes conversations de Gœthe sur *Hamlet* paraîtraient banales et dépourvues de ce charme qu'il retrouvait en répétant la phrase pour la centième fois, comme nous ne nous lassons pas de l'harmonie d'un air aimé.

Du reste, tous les personnages lui paraissaient des personnes qui n'avaient de rapport avec aucune autre, et on l'eût fort désenchanté en lui disant que c'était un livre comme *le Roman comique*, comme *Wilhelm Meister*, comme *Consuelo*, tous ouvrages qui lui paraissaient sans doute assommants. La seule chose qu'il eût voulu lire c'était du Théophile Gautier. Il eût été fort désenchanté de penser que *Wilhelm Meister* valait *le Capitaine Fracasse* qui lui paraissait quelque chose d'unique et nullement un roman sur les comédiens. Du reste peut-être n'avait-il même pas bien compris que c'était un roman sur les comédiens, car tandis que le génie de l'auteur nous enchante au point que nous saisissons avec joie dans les interstices du récit toute phrase sur des sujets que nous connaissons, qu'il embellit d'y toucher et qui donnent aussi plus d'intérêt pour nous à ce qu'il dit, ses personnages nous apparaissent si vivants que nous n'aimons pas à songer que c'est une invention artificielle qui les a fabriqués plutôt que d'autres. Et puis nous pouvons déjà être capables de grandes passions pour les personnes vivantes et pour les personnages des livres sans savoir encore rien de la vie, sans en comprendre la plupart des rapports. Nous pouvons ne guère savoir ce que c'est que des comédiens et être beaucoup plus avancés pour goûter le charme du style. Que dis-je, nous pouvons être peu avancés pour goûter le charme du style et être si peu capables d'attention matérielle qu'en lisant avec passion le livre, les détails d'une situation peuvent nous

échapper. Beaucoup de choses que nous ne comprenons pas font des événements des livres, comme des événements de la vie à cet âge-là, des sortes de rêves où certaines parties restent obscures. Mais nous n'en sommes pas moins capables dans toutes les parties que nous comprenons d'émotions plus vives que nous n'en aurons plus tard. Et avec quelque chose d'un peu inexpliqué, qui ajoute peut-être un certain mystère à leur charme, ces personnages des romans que nous avons lus très jeunes gardent pour notre imagination un attrait que la lecture à nouveau du livre, maintenant que nous comprendrions plus et sentirions moins, ne pourrait peut-être pas nous rendre.

★

Quelquefois le soir avant dîner, on jouait dans la chambre de Jean à la lanterne magique. On repoussait contre la porte le bureau encombré de livres, on tirait par la porte communicante deux chaises de la chambre de M^me^ Santeuil, on fermait bien les rideaux, et ayant ôté de la vieille lampe de travail son abat-jour de carton vert, on appliquait à son verre un réflecteur et déjà, la lumière tout à l'heure paisiblement étalée sur la table, dans la chambre soudain obscurcie éclairait mystérieusement une place du mur. Et voici tout d'un coup sur ce simple mur tendu de papier à dessins gris, au-dessus du vieux canapé noir, comme si un vitrail surnaturel, non pas en verre bleu, rouge, violet, mais comme une apparition de vitrail en apparence de verre, en clarté rouge, bleue, violette, s'avançait en tremblant, en avançant et reculant, à la manière des fantômes et des reflets. Était-ce à ces belles couleurs comme Jean en avait souvent admiré sur les piliers des églises, quand les vitraux y rabattaient un jour multicolore et précieux, que les personnages de Barbe-Bleue, de Geneviève de Brabant, du traître Golo, de la sœur Anne, de la plaine verte qui s'étendait devant sa tour devaient la poésie fantastique qu'ils gardèrent dans son imagination ? Ou est-ce parce qu'elle était portée par Barbe-Bleue que cette barbe d'azur, que cette robe de sang revêtirent le prestige qu'elles empruntaient à une telle légende ?

Mais ce qui avait peut-être encore le charme le plus mystérieux pour Jean c'était ce moment singulier où étant toujours dans sa chambre entre son

lavabo, son bureau et son lit, sur ce mur tendu de papier à dessins gris, passaient tout à coup ces apparitions merveilleuses. C'était ce moment où, les rideaux soigneusement fermés, la bonne lampe ayant tout d'un coup sa lumière retenue, gardée, et envoyée obliquement sur le mur pour une destination inconnue, sa chambre n'était plus sa chambre, comme sa lampe n'était plus sa lampe. Sur ce mur, où jusque-là, dans la plus grande débauche de couleur passagère, quand un morceau de bois se mettait à flamber la nuit, une grande lueur palpitait un moment, et où maintenant les reflets merveilleux des églises et les personnages des légendes passaient, Jean pouvait reconnaître un peu au-dessous de la bande mystérieuse où se manifestaient les apparitions (après cela elles cessaient d'être visibles), l'éclaboussure qu'il avait envoyée au papier dans sa toilette du matin. Dans le réflecteur derrière lequel on glissait des petites planches de verre de couleurs si mystiques, ce qui envoyait de la lumière sur le mur, ce dont le verre vous avait brûlé les doigts quand vous y aviez adapté le réflecteur, c'était la bonne lampe habituelle qui, tout à l'heure, bureau remis à sa place, chaises emportées, réflecteur ôté et abat-jour remis, allait comme après le gai réveil d'un rêve évidemment plus fantastique, éclairer son livre d'une franche lumière douce et ronde, en laissant le mur dans un demi-jour où la place mystérieuse, la trappe invisible par où les fantômes étaient apparus était confondue dans le reste du mur, demi-jour naturel qui allait bien avec la pleine lumière sur la table, jour habituel auquel on sentait que les fantômes, apparitions et glissements de vitraux impalpables étaient absolument réfractaires et dans lequel ils ne se montreraient certainement pas. Tel est le seul tableau dont se décore, et bien passagèrement, la chambre de Jean. Tableau apparition, tableau rien qu'en reflets, tableau fantôme. Tableau qui ne durait pas longtemps et qui le frappait ainsi bien plus qu'une peinture décidément immobile et qu'il y aurait vue tous les jours. Sans goût pour le palais, mais de couleurs aussi vives et plus variées comme les biscuits roses qu'on servait à Étreuilles après le déjeuner, cette histoire de Barbe-Bleue projetée par la lanterne magique, Jean y adorait dans son souvenir la vie, cette vie qu'un collectionneur devant un tableau, un père devant son enfant, tel devant une étoffe, devant un chien, regarde, essaie d'embrasser, jusqu'à délirer en la sentant elle-même devant lui. Ici c'était plus, c'était sa vie, c'était ce goût que les choses ont eu pour nous et que pour nous seuls elles ont gardé.

Il peut être bien pour l'esprit, en voyant de l'air qui souffle, la mer, une pierre, de voir des contemporains de la création, des survivants du déluge. Mais il est plus troublant peut-être encore de voir non plus ce qui a subsisté, mais ce qui s'est fait, ce que la vie, qui tout en semblant passer est bien quelque chose, a laissé, a changé, ces choses si touchantes qui se sont faites en même temps que notre jeunesse s'écoulait, ces tons verts dont les troncs des arbres du parc se sont peu à peu recouverts, ces tons verts que les tuyaux qui conduisent l'eau au fond du bassin ont pris, que l'eau elle-même, comme un miroir ancien et qui a pris la couleur de ce qu'il reflète, a prise aussi, et si vous n'allez jamais à la campagne, le sombre hâle dont votre allumage de chaque jour a noirci le verre de votre lampe. Cette chose plus précieuse que tout, cette chose irréparable, cette chose qu'aucune chose si belle soit-elle, si intelligente soit-elle ne peut contenir et rendre, ce que vous avez senti, les heures mêmes que vous avez vécues, ce qui semble n'être plus que de l'âme, de l'immatériel, du souvenir, ne semble-t-il pas que vous l'ayez là, œuvre lente et charmante de ces heures mêmes qui étaient douces, quelque chose de réel et de vivant, dans ces tons verts qui de la statue de bronze de Pan dans le parc par une lente infiltration ont coulé dans son socle de marbre ? Nous les regardons avec amour, ces reliques mêmes de notre vie, et comme un ouvrage inappréciable qu'auraient ouvré des doigts aimés, ces douces étoffes vertes où sont engainés ces tuyaux au fond du bassin, qui existaient à peine quand nous étions jeunes, qui sont si épaisses aujourd'hui, qu'ont tissées ces mêmes heures silencieuses où nous déjeunions, où nous lisions, où nous avons perdu notre père, où nous nous sommes promenés le soir sur les routes, où nous avons dormi dans des draps qui se sont usés, qui ont été faites par le temps, notre temps, le temps où M. Grandi était encore notaire à Étreuilles, le temps que nous reconnaissons dans le nom du notaire qu'a épousé la fille de M. Grandi et qui depuis l'a rendue si malheureuse, dans la froideur qu'il y avait alors à Étreuilles entre le maire radical qui pourtant était aussi un vieil ami de mon oncle et notre vieil ami le curé, dans le nom du pâtissier que je vois au bout de la grande rue sur son enseigne, et dans la voix de ma mère quand elle me disait : « Il faut aller vite chez Mongeland chercher une tarte. » Un nom qui contient de la voix de ma mère, du temps même en train alors de s'écouler, de mon collège, du charme non pas de la jeunesse, mais de ma jeunesse. Ce nom je le vénère, il contient pour moi plus de divin, d'irréfaisable à

n’importe quel artiste ou philosophe, que la relique qui contiendrait du sang du Christ. Notre temps, celui dont je sens encore la tiédeur de ses midis dans le chemin d’aubépine, l’aveuglante lumière dans le chemin qu’on montait très lentement car il faisait chaud au soleil, et l’odeur des aubépiniers, et toujours l’odeur de la tarte que je tenais dans un petit sac pour manger quand nous serions arrivés à Montjouvain.

On dit que ce qui a été dans notre vie est irréparable, que rien ne saurait faire que cela n’ait pas été. C’est pour cela que souvent sur notre vie présente le passé pèse d’un poids si inéluctable. Mais c’est aussi pour cela que dans notre souvenir il est si réel, il est si impossible qu’il soit autre chose, il est si irremplaçable. Et ce que les philosophes disent aussi, que chacune des petites joies, des plus simples événements de ce passé, les autres ne les ont pas sentis comme nous, que nous n’avons pu entrer dans leur manière de sentir ni eux dans la nôtre, cette idée qui donne parfois un sentiment d’isolement si triste à ceux qui y réfléchissent, n’achève-t-elle pas de donner à notre passé ce caractère unique qui fait pour nous de nos souvenirs une œuvre d’art qu’aucun artiste, si grand qu’il soit, ne saurait imiter et qu’il peut seulement se flatter de nous inciter à contempler en nous ?

★

Bien d’autres moments au reste étaient agréables à Étreuilles. Par exemple celui où Jean avant le dîner allait se chauffer les pieds dans la chambre de la cuisinière, sorte de deuxième cuisine attenant à la cuisine, et où fatigué de lire il écoutait les récits de la cuisinière qui allait et venait en brossant des bottines. C’était un de ces moments paisibles où les choses sont comme environnées de la beauté qu’il y a à être, où le charme est dans l’ombre qui emplit le fond de cette pièce, où est le lit des petits enfants, dans la douce lumière qui blanchit le pied du lit, dans le tic-tac de la pendule, dans la figure bien éclairée par la lampe de la cuisinière qui bavarde, dans le fond mystérieux de la cuisine, éclairée des rouges reflets de l’invisible brasier, où se consomment les opérations délicieuses qui se révèlent seulement par le haut d’une casserole fléchissant sous

l'effondrement d'un charbon consumé ou le bruit d'une friture bouillante qui glisse vivement dans la poêle. Dans ces moments le bruit de la voix de la cuisinière disant : « Ce qu'elles étaient mouillées, tout de même, vos chaussures », vous impressionne agréablement parce que le bruit de voix c'est une chose *qui est*, comme par la fenêtre le vieux pharmacien absorbé dans un mélange et vivement éclairé par la lampe vous charme aussi parce qu'il *est* ; le babillage incessant du feu est plus agréable que celui de la cuisinière parce qu'il n'y a pas besoin d'y répondre — mais on a si peu besoin de songer à ce qu'on dit à la cuisinière et dans la gaîté de son regard brille quelque chose qui n'est pas moins vif et pas moins affectueux que la flamme du feu. Il est même assez agréable de pouvoir lui parler quand on se sent trop plein de silence et qu'on veut en faire partir un peu en paroles. Les choses sont si belles d'être ce qu'elles sont, et l'existence est une si calme beauté répandue autour d'elles.

Après le dîner, on allait souvent au mois de Marie ; sur l'autel s'entassaient des jacinthes petites, mauves, contournées, de larges ancolies apposées le long de leur tige comme des appliques d'une étoffe précieuse et fine, de toutes les couleurs qu'on ne voit pas chez les hommes, chez les bêtes, dans les villes, qui ont toutes l'air d'être nées de quelques-uns de ces petits nuages d'une nuance céleste qui flottent un instant après le coucher du soleil dans le ciel, ou ces tulipes de toutes les éclatantes couleurs que dispensent dans un appartement les volets qui divisent la lumière du soleil. Elles étaient dans leurs pots enveloppées de leur beau papier écolier blanc. Et rien n'était plus beau, sortant de la large volute du papier blanc et brillant qui le protégeait jusqu'au col comme un châle éclatant, qu'un grand rosier bengale, portant non des roses à mi-hauteur de sa tige comme les flammes hissées le long d'un mât, mais une seule rose épanouie et pourprée, coupe de sang éclatant et sombre, d'où ne cessaient de s'échapper, légers et violets, invisibles et onctueux, tous les parfums de l'Asie.

La nuit venait. Qu'ils sont tristes, ces instants où les chambres que le jour abandonne restent vides, avant qu'on n'ait ouvert ces grands réservoirs de lumière chaude qu'on appelle les lampes ! Dans la sombre clarté qui s'y obscurcit d'instant à instant, elles peuvent encore voir la maison d'en face qui a perdu ses vives couleurs de l'après-midi. Et elles s'apparaissent l'une

à l'autre dans leur tristesse inquiétante, comme à un voyageur anxieux le soir la rue nouvelle de la ville où il vient d'arriver. Souvent à ce moment-là, en ouvrant à tâtons au bout d'un couloir obscur la porte de la cuisine, Jean était réjoui en apercevant comme une vision dans la nuit, levé au fond de la cuisine obscure et comme mystérieusement soutenu en l'air par l'obscurité, le dallage illuminé et propre du corps du fourneau, rouge illumination imprévue, comme à l'angle d'une rue déjà obscure un balcon incendié par un invisible soleil couchant. Un nuage de fumée rose soutenu sans doute au-dessus d'une bouillotte par une fumée invisible flottait auprès, et comme ces petites vagues de la mer qui, en passant dans les rayons du couchant, se diamantisent, un flot qui jaillissait rythmiquement hors de la casserole bouillante semblait de flamme. La bouillotte portait sur sa large poitrine brillante le tableau ardent des régions de feu qu'elle voyait, mais qui restaient invisibles à Jean. L'œil fixé dans la nuit qui avait tout à fait envahi sa cuisine de ces rouges constellations, Ernestine restait debout à son bord, gouvernant le feu avec sagesse de la pointe de sa tringle de fer, rapprochant, éloignant la casserole, ramant un instant avec sa cuillère de bois, remettant le couvercle au fourneau, laissant tout aller, changeant les couleurs de l'illumination, qui se portait maintenant sur une petite casserole où s'accomplissait, avec un bruit régulier et doux, la cuisson d'un poulet livré au beurre bouillant et à la graisse fondue qui lui tiraient son jus qu'on entendait chanter, éteignant en tirant le fourneau cette rouge clarté du mur qui en entrant avait si vivement saisi Jean, dressée ainsi sans support réel et fantastique au milieu du vide obscur, comme les machinistes attentifs à régler, à varier, à terminer à temps les jeux de la lumière colorante sur les décors d'une féerie.

IV

LE JARDIN DES OUBLIS

Le père de M. Santeuil avait de l'autre côté de la ville un immense jardin qui, s'étendant d'abord en terre-plein devant le cours du Loir, s'élevait peu à peu, ici par de lentes montées, là par des escaliers de pierres conduisant à une grotte artificielle jusqu'au niveau des plaines élevées qui commencent la Beauce et sur lesquelles il s'ouvrait par une porte à claire-voie. Ce sommet du jardin était assez large, occupé par un magnifique plant d'asperges, un petit bassin où une salamandre dormait suspendue à la pierre, immobile et couverte de mousse comme l'effigie d'un dieu marin, mais réveillée quelquefois par une pierre que jetait Jean contre elle et aussitôt évanouie dans les profondeurs de l'eau, donnant alors l'idée d'une existence surnaturelle, moitié ornement et moitié déesse, et par un manège où un des chevaux du père de M. Santeuil en tournant faisait monter l'eau du canal d'en bas, où Jean, choisissant l'ombre d'un arbre pour ne pas être vu du poisson, pêchait des grosses carpes vite jetées sur l'herbe, dans les boutons d'or, aux parties où les cygnes empêchés par le grillage descendant du petit pont rustique ne pouvaient accéder.

Plutôt que de prendre la route pierreuse qui montait au soleil le long de la clôture du jardin et où il pouvait rencontrer des garçons espiègles descendant à la ville, Jean, quand il voulait monter dans la campagne, passait par le jardin de son grand-père, salué de loin par le jardinier qui fauchait une pelouse ou l'arrosait. En passant, il attirait à lui pour la respirer la tête ravissante d'un lilas avec les feuilles au-dessus desquelles elle s'élève comme d'un vêtement silencieux, souple et frais. Telle il a vu la tête délicate d'un jeune lilas, peinte avec cette fraîcheur inexprimable dont son parfum donne brusquement l'idée avec un charme inouï sans qu'on puisse

l'approfondir. Aucun jardinier ne le voyant, il pose le pied sur la terre jardinée et passant le bras autour de l'arbuste attire à lui sa tête embaumée. Mais il a beau la respirer de toutes ses forces, il n'y a pas sans doute trouvé le secret qu'il semblait y chercher et moins de plaisir même qu'il n'en avait trouvé tout à l'heure, quand surpris par l'odeur et la vue inattendue du lilas il s'était approché avec ardeur de l'arbuste. Car cessant de tenir sa tête délicieuse contre la sienne et reposant le pied sur l'allée, il la rend à elle-même. Mais il ne peut s'empêcher de regarder les mouvements pleins de grâce avec lesquels cette tête légère et adorée se rejette en arrière, et toujours ravissante et pure est maintenant immobile et gracieusement inclinée au-dessus des feuilles qui l'entourent, comme un ornement répété à l'infini, comme des compagnes moins belles, sans couleurs personnelles et sans parfum, mais qui entretiennent autour d'elle une agréable fraîcheur.

Il est rentré dans l'allée. Et si le sol dur d'une route est souvent joyeusement senti par le voyageur dont les pieds ont ainsi leur part de sensations de fatigue saine, de vie rude et naturelle que la campagne lui fait vivement goûter, de même Jean retrouve avec exaltation, à sentir sous ses bottines le délicat glissement des innombrables cailloux de l'allée si unis, si rapprochés qu'ils bougent à peine sous ses pas, ce plaisir plus raffiné et moins sain qu'il éprouve depuis qu'il est dans ce jardin vide d'habitants et où pourtant les fleurs massées avec une abondance et une variété symétriques, les arbustes disposés selon un dessin limité et saisissable, tout semble avoir été préparé pour des hommes. Les allées où aucun arbre ne pousse et où tous les cailloux sont pareils semblent avoir été préparées par des hommes, par des hommes ingénieux et moins simples que la nature. Mais pour qui ces mortels artificieux ont-ils préparé ces retraites ? Et depuis des siècles peut-être qu'ils sont morts, les arbres et les eaux encore tels qu'ils les avaient disposés attendent-ils toujours l'hôte en vue de qui les lilas suivaient les lilas et les ne-m'oubliez-pas faisaient une frêle ligne bleue parallèlement aux plus hautes giroflées rouges, une pour deux comme dans un emblème rigoureusement significatif ? Mais les allées ne conduisent qu'à des statues qui se taisent et dont les fleurs, dont une main disparue a mêlé leurs cheveux, ou le sourire qui répondait à un geste aujourd'hui invisible, semblent les vestiges des jours déjà anciens, où les travaux divins furent à jamais interrompus qui devaient faire de ce lieu un séjour dont le

plan seul, incompréhensible aujourd'hui, a subsisté. Telle était sans doute la race de ces mortels ou de ces déesses.

Dans les allées, on ne rencontre çà et là que des statues et les pièces d'eau ne conduisent qu'à des cygnes. En montant une allée qui semble vous conduire vers le maître du lieu ou au moins un de ses préalables dignitaires, au moment où les lilas s'infléchissent, où la courbe de plants de rosiers s'élargit, où plus distinct le murmure d'une abeille fait écouter que le silence s'est plus respectueusement recueilli, où l'on sent qu'on arrive, on arrive en effet à une charmille souriante et silencieuse comme une statue méditative et au pied de laquelle sur un petit banc vous pouvez vous asseoir. Mais vous n'osez pas troubler son attente et sa réflexion, et vous vous taisez comme elle, n'osant parler que tout bas, comme murmurent au zéphyr ses feuilles.

Plus loin, ce sont d'immenses marronniers dont les branches pendent très bas comme de plus petits arbres, jeune race de géants portant avec d'immenses feuilles des hautes fleurs comme des tours massives et délicates. Elle est près de vous élevant l'un au-dessus de l'autre les étages de ses fleurs superposées, immobiles comme la tête royale d'un oiseau et elle laisse traîner au soleil son vaste plumage lisse et incliné de larges feuilles vertes. Quelquefois, au bord d'un parterre, Jean apercevait un jardinier sarclant la terre. Mais on sentait que ce n'était pas pour cette race d'hommes qu'avaient été faits ces jardins innombrables et merveilleux, et il était là comme des ouvriers dans un palais ou dans une cathédrale. Et Jean lui-même, qui entre les marronniers à terre avait des jacinthes qu'il arrosait, les sentait à lui et pas à lui, comme la petite place qu'on a à soi sous les immenses piliers sacrés dans la petite chapelle merveilleuse.

★

Dans le parc, près du mur de clôture, à un endroit où Jean n'allait presque jamais, il y avait dans une place nue et sans arbre un cirque de pierre avec un timon au milieu où, attelés de temps en temps, les chevaux tournaient lentement pour faire monter l'eau. Le reste du temps, l'ombre seule du timon tournait plus lentement encore sur ce cirque en pierre qu'aucun arbre

ne venait protéger du soleil, si bien que son oncle avait dit à Jean un jour qu'il passait par là que ce timon était une sorte de cadran solaire. De ce cirque descendait pour rejoindre le parc un plant de ces immenses disques jaunes qu'on nomme des soleils, et par-dessus la basse clôture on apercevait des prés voisins que Jean avant d'être venu là n'avait jamais vus et qui s'étendaient au soleil, servant de pâture à quelques vaches. Jean était à cet âge où la terre n'est pas devenue quelque chose de parfaitement connu et réel, où l'on ne serait pas étonné qu'un endroit nouveau, un endroit bien réel planté d'arbres et où on peut marcher donnât accès sur le monde irréel. Un jour qu'il avait conduit sa mère au bain froid, il l'avait attendue un instant dans une chambre, puis avait été admis à la voir se baigner. Et alors sur les planches tremblantes au balancement de l'eau, et voyant devant lui cet immense antre liquide qu'il voyait de temps en temps se gonfler sous des corps qui reparaissaient plus loin, borné par d'autres chambrettes mais paraissant sans fond, il avait eu le sentiment sans doute — comme les anciens croyaient qu'à un certain endroit non loin de Pouzzoles était l'entrée des enfers — là était l'entrée des mers glaciales dont les pôles étaient renfermés dans cet étroit espace, et dont la puissance irritée se soulevait entre ces pilotis qui permettaient d'y arriver, mais sous lesquels on sentait qu'elle s'étendait bien loin dans un monde probablement parallèle à l'autre et au-dessous, et où on ne voyait pas la lumière du ciel. Et en voyant sa mère s'y jouer en riant, lui envoyer des baisers et en revenir belle sous son petit casque de caoutchouc et ruisselante, on ne l'eût pas étonné en lui disant qu'il était le fils d'une déesse et qu'ainsi il avait pu voir l'entrée de ce monde fantastique inconnue de tous et pourtant si près du pont de la Concorde, près de laquelle tout le monde passait sans le savoir, de même que nous marchons tous les jours par-dessus d'immenses égouts navigables, dont l'entrée n'est pas visible : mais le préfet de police et d'autres font au milieu d'une place soulever une pierre qui ressemble à toutes les autres et y descendent.

Et vous-même, plus âgé que Jean, lecteur, de la clôture d'un jardin située sur une hauteur n'eûtes-vous pas parfois le sentiment que ce n'étaient pas seulement d'autres champs, d'autres arbres qui s'étendaient devant vous mais un certain pays sous son ciel spécial ? Les quelques arbres qui venaient jusqu'à la clôture où vous étiez accoudé, c'étaient comme les

arbres réels du premier plan d'un panorama, ils servaient de transition entre ce que vous connaissiez, le jardin où vous étiez venu faire visite, et cette chose irréelle, mystérieuse, un pays qui s'étendait devant vous sous des apparences de plaines, se développant richement en vallons, laissant jouer sur soi la lumière qui y était en ce moment arrêtée, et qui de son ciel à lui lui avait envoyé des nuages lumineux et touffus. Ici ce sont encore les choses réelles que nous connaissons, le petit plant de roses qui, vu d'en bas, semble borner toute la vue, se détacher sur le ciel contre son petit fil de fer et le petit mur qui le protège des éboulements. Mais montez jusqu'au dernier rosier et tout d'un coup il donne sur cette immensité des champs où l'ombre alterne avec le soleil, de collines vertes puis de collines bleues. Vous vous croyiez dans un jardin, car vous n'aviez pas vu dans ces belles allées que vous étiez sur une colline à cet endroit cultivée, bâtie, enclose, mais que plus loin c'est autre chose, que la mystérieuse contrée à un moment enserrée, captive, dissimulée, fuit au loin, mystérieuse, étant vraiment un pays. Ici, ce sont encore les choses réelles, ce parc de Versailles que vous connaissez bien, ses bassins, œuvre de l'art autant que ses statues. Là comme dans le jardin, vous êtes comme en dehors du monde, vous êtes dans un lieu connu. Mais de la terrasse, par-delà les bassins, les statues, les charmilles, et d'escalier en escalier après les dernières statues et les derniers bassins, quel est ce long canal et ces peupliers naturels, cette sorte de petite Hollande qui commence, cette mystérieuse contrée qui s'étend là-bas et qui n'est plus la réelle d'ici ? Eh bien, Jean avait très vivement cette sensation quand par hasard on le laissait passer (mais il ne savait pas les chemins par où on arrivait là) à cette plate-forme en plein soleil dont, disait-on, des chevaux faisaient souvent le tour, où le soleil marquait lui-même l'heure, devant qui s'étendaient des soleils et surtout qui donnait sur les prés ensoleillés qu'il ne connaissait pas (cachés que, du chemin, ils lui étaient par le parc) et qui lui semblaient un pays nouveau, qui ne lui semblait pas dans le pays d'Illiers. Aussi croyait-il ce cirque une sorte d'entrée dans un royaume du soleil où tout était consacré au soleil, où ne poussaient que les fleurs du soleil, où le soleil venait de préférence, avec ses mystérieux chevaux. Le soleil, sans doute, il savait qu'il était en haut des cieux. Mais ne pouvait-il pas aussi descendre là sur la terre ? Était-ce plus étonnant que ce pilotis des bains ouvrant sur la mer glaciale, que la piscine profonde pleine d'eau vivante dans la maison de douches de son père, piscine

mystérieuse au milieu d'un appartement chauffé, dans une rue tout ce qu'il y a de plus éloigné de la Seine. Lui-même, qui se faisait donner tous les livres où il était question de la lune (et les lisait sans les comprendre), quand au salon l'hiver sa mère le faisait venir comme un savant qui ne comprendrait pas sa science, comme une sorte de magicien, apporter tous ses livres illustrés sur la lune pour montrer combien il en avait, n'apportait-il pas aussi pour compléter la collection une grammaire française illustrée où au mot lune il y avait en effet une image représentant la lune avec un œil au milieu et un vague nez ? Cet œil et ce nez le gênaient bien un peu comme dans les descriptions poétiques un trait d'esprit (ce qui lui faisait préférer la *Picciola* de Saintine à la *Colomba* de Mérimée, où à tous moments une facétie venait empêcher la vague poésie des images de le ravir) et il aurait préféré une lune toute ronde sur un ciel sans nuage, Mais néanmoins ce n'était pas seulement pour se faire admirer des visites qu'il apportait ce livre afin qu'on vît cinq images de la lune au lieu de quatre. Non, il n'était pas bien sûr que la lune ne fût pas aussi comme cela et ce livre où il n'était pourtant pas question de la lune lui apparaissait comme faisant partie de sa mystérieuse bibliothèque sidérale, dans laquelle comme un astrologue il croyait voir l'astre lui-même et au milieu de laquelle il passait ces heures obscures dont il n'eût pas pu bien rendre compte, la quittant seulement, pour montrer aux belles dames du salon diverses images de la lune, le grimoire disparate et magique de sa science obscure et sédentaire de vieil astrologue et de petit enfant.

★

À peine avait-on poussé la porte du parc, qu'entre les branches des buissons on voyait blotties de grosses « boules de neige », comme le jardinier disait à Jean qu'elles s'appelaient, mais qui cueillies ne fondaient pas dans sa main, qui restaient toutes blanches et aussi grosses dans les vases de la salle à manger. Jean pensait vaguement qu'on était arrivé enfin à ces jours où rien ne changerait plus, à partir desquels sa mère resterait éternellement jeune et lui éternellement libre et gai, dans le même soleil ardent immuablement établi sur la terre. Après les premiers buissons de boules de neige, le lilas mêlait de temps en temps à son feuillage sombre,

ses fleurs de fine mousseline aux étoiles brillantes que Jean rien qu'en les touchant faisait tomber, s'émiettant et répandant une bonne odeur comme de la pâtisserie. Partout, nées de la terre, sorties de l'écorce, posées sur l'eau, de molles créatures vivaient dans leur parfum, laissant flotter leur ravissante couleur. Cette douce couleur mauve qui, après la pluie, dans un arc qui semble tout voisin mais qu'on ne saurait approcher, se montre à nous dans le ciel, entre les branches, métamorphosée en molles et fines fleurs, on pouvait la regarder, l'approcher, respirer son odeur fine comme elle aux branches du lilas, l'emporter avec soi. Les Orientaux n'ont pas pu donner à un vase une couleur plus précieuse. Et c'est l'Orient du reste qui a donné sa vie à ces beaux lilas, de sang persan, mauve ou d'une blancheur d'anis, sveltes Shéhérazades immobiles entre les branches, dans leur nudité de précieuse étoffe, toutes limpides encore des parfums dont elles semblent sortir et qu'elles exhalent. violemment.

★

Par les chaudes après-midi d'été, dès deux heures, on pouvait voir Jean, suivi de ses cousins et quelquefois de M^me^ Santeuil et de M^me^ Serciers dont les enfants portaient les pliants, s'acheminer par la grande rue d'Étreuilles et par la rue de la Maladrerie vers les Oublis. On passait devant la grille du notaire. De chaque côté de la grille on apercevait, s'enfonçant vers la maison, une allée d'ormes épaissement verdis pour tout l'été par le printemps, dorés en dessus pour une heure par le soleil, frémissants par instants d'un zéphyr qui passant sur ces petites feuilles chaudes de soleil avait l'air du frémissement de leur bien-être et la douceur d'un sourire radieux. De la porte partait un vieux mur qui fermait la propriété et auquel des clématites étaient appendues. On apercevait un énorme aubépinier rose qui avait dépassé le mur en hauteur et fraternisait avec les hauts lilas du jardin voisin à M. le curé. Dans un enlacement de leurs branches ils avaient comme échangé leurs fleurs, de sorte que quelques grosses têtes roses étaient comme prêtées par l'aubépinier au jardin de M. le curé dans lequel elles laissaient tomber leurs pétales rougeâtres, tandis que quelques

guirlandes mauves épanouies au milieu des fleurs d'aubépine faisaient une visite de bon voisin dans le jardin du notaire.

« Tiens, M^me^ Leduc n'est pas dans son jardin aujourd'hui », disait M. Serciers. On ne pouvait pourtant pas dire que le jardin fût sans vie. On sentait qu'il n'y avait pas un coin du jardin qui ne fût une officine vivante, où les feuilles ne cessaient de distiller leurs vertus, tandis que s'échappait perpétuellement le charme violent des fleurs. Même de loin devant cette grille on sentait, combien plus pénétrante ainsi cueillie à la feuille vivante par le vent qui les berçait, les rapprochait, les composait, les étendait, les concentrait tour à tour, qu'au fumet d'une tisane ou dans la chambre d'une pharmacie, l'odeur des tilleuls et des acacias. Chacun d'ailleurs travaillait, profitant de cette saison, de cette heure où l'on pouvait entrer partout, où les fleurs étaient ouvertes comme des palais hospitaliers. On voyait une abeille qui venait de loin et qui entrait pour une fois dans le jardin du notaire, comme cet ouvrier qui est venu arranger quelque chose dans le jardin et que, quoiqu'il ne soit pas un visage accoutumé, voyant ce qu'il fait et comprenant pourquoi il est venu on laisse à sa besogne. Besogne fort longue, du reste, car elle avait beaucoup à emporter aujourd'hui, pénétrait jusqu'au fond de chaque fleur, se laissant glisser, descendant jusqu'au fond d'une gueule rose, se laissant tout entière recouvrir par les blancs voiles d'un volubilis, sachant bien comment elle ressortira tout à l'heure car cette habileté est presque chez elle dans les dépendances de l'habileté professionnelle, comme un chirurgien sait défaire un bandage, un médecin militaire détacher un sabre, un musicien fermer un piano. Comme ces ouvriers que la venue d'invités ne distrait pas de leurs besognes, les papillons ne se laissent pas plus troubler, attelés à leur travail, installés sur leur fleur, s'y maintenant fort bien et sans l'abîmer. Du reste, quelquefois le jardinier se mêlait à leurs travaux et, acharné contre les orangers, disposés à l'entrée dans des grandes caisses vertes destinées, avant qu'on eût trouvé des laquais dans le vestibule, à vous recevoir dans le jardin, et qui étaient rangés là dans une accueillante immobilité, comme des statues végétales, les dépouillait de leurs fleurs jaunâtres dont il emplissait un sac pour en faire une liqueur dont il faisait commerce, par l'inexplicable mansuétude du notaire qu'il volait, mais qui, fier de son jardin, s'en rapportait en tout à son arrogant jardinier, s'étant laissé persuader qu'il était nuisible aux orangers

de garder leurs fleurs. Et tous les soirs en rentrant chez lui il avait un sentiment d'orgueil et d'admiration pour son jardinier quand il apercevait des deux côtés de la grille, en haut du mur d'entrée, de magnifiques géraniums épanouis dans des pots qui ne les séparaient pas de l'universelle germination qui agissait aussi en eux et au-dessus de leur petit pot fermé faisait éclater chaque jour une nouvelle fleur rouge et lisse, et qu'après avoir donné un regard aux buissons de roses, à la bordure du bois, il s'arrêtait un instant devant le jet d'eau pour écouter son bruit, retournant au bassin où il s'amusait à apercevoir un poisson rouge.

On passait ensuite devant le jardin du curé, qui souvent lisait silencieusement son bréviaire sous les arbres, et levant les yeux saluait en ôtant son chapeau et en souriant M^me^ Santeuil, M^me^ Serciers et les petits garçons. Il ne paraissait pas tout à fait insensible à l'immense dégagement, échange, combinaisons, départs, et arrivée de parfums qui se faisaient là sous son nez et dont, pour y coopérer moins activement que les abeilles et les bourdons, il ne paraissait pas jouir moins profondément. Quand une feuille avant exhalé tout ce qu'elle contenait tombait décharnée, il levait à ce petit bruit la tête et paraissait se recueillir un instant dans tant de délices silencieusement mises en liberté devant lui, donnait aussi à ses yeux leur part en suivant le rayon de soleil qui venait se tapir jusque sous le grand chêne, puis se remettait à lire. La chaleur n'avait pas diminué quand M^me^ Santeuil et M^me^ Serciers s'installaient à travailler derrière Jean qui pêchait à la ligne. Par moment on s'interrompait pour causer. « Jean, demain tu feras attention d'être exact pour la messe. — Ce soir nous ferons une partie de dames, si tu es sage. — J'ai écrit au libraire de t'envoyer le deuxième volume de *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. » Ou même elle avait voulu lui faire une surprise, ne pas lui dire qu'elle l'avait déjà reçu et quand il était fatigué de pêcher et qu'il voulait aller se reposer, elle le sortait de son sac, lui donnant l'explosion d'une joie à laquelle elle répondait par le sourire de ceux qui ont voulu faire une surprise, et pour qui l'heure est passée de cacher leur secret.

Ce petit bruit de voix près de l'étang, si distinct dans le silence qu'on l'entendait du haut du parc, ou que quelqu'un en arrivant se disait : « Tiens, il y a quelqu'un, on parle », prenait de ces heures éclatantes, immobiles, entières, une sorte de certitude absolue. Dans l'eau, aussi bien qu'au-dessus

de la tête, on voyait le ciel renversé mais aussi immuable, aussi immobile, aussi solide sans l'incertitude d'un souffle, ou la réticence d'un nuage. Un souffle faisait frémir l'ombre d'une herbe, mais sur un fond immuablement bleu, et si l'eau se ridait c'était le même bleu, comme si on l'avait un instant roulé en plis mais sans altérer sa matière immuable. Un cygne y faisait passer une ombre noire mais toujours sur le même ciel bleu étoilé au fond : son plumage ne cachait pas le soleil mais l'arrêtait au passage, répandu qu'il était dans l'air et avant qu'on le vît dans l'eau, sur le miroir de ses plumes le montrait pour ainsi dire plus tôt. S'il buvait, on l'entendait boire et ce bruit comme le bruit des paroles pris dans la même atmosphère de silence compact semblait s'y inscrire d'une manière définitive. Plus haut que le manège du soleil, il y avait un lieu encore plus mystérieux, après qu'on avait passé près d'un bassin d'où l'eau descendait alimenter des pompes, et au fond duquel les tuyaux apparents et croisés avaient déjà cessé d'être une œuvre de l'homme, tandis qu'au fond des eaux qu'elle verdissait la délicieuse gaine verdâtre de mille invisibles mousses aquatiques les enveloppait, se mêlant, se nouant les unes aux autres parfois si fort qu'ils avaient failli les crever et à un endroit l'avaient tout à fait infléchi : c'était au sommet du parc, immense espace plat, qu'on appelait « le plant d'asperges », espace assez nu habituellement comme le lieu de tous les prodiges quand ils ne sont pas encore accomplis, et qui au mois de juin quand il venait pour l'Ascension apparaissait aux yeux de Jean foisonnant de dix mille délicieuses asperges qui s'y dressaient en liberté comme si elles ne seraient pas, peut-être le soir même, servies dans son assiette, à jamais déracinées, chaudes, molles et pourtant encore telles qu'il les avait vues. Ou plutôt il les avait vues vivantes, telles qu'elles lui avaient été servies, hautes et minces, quelques-unes plus grasses, dures et roses, puis bleuâtres avec une molle tête verte bouclée. Au bout du plant d'asperges était une porte solidement verrouillée qu'on ouvrait souvent pour la promenade à cinq heures. Alors c'était à l'infini les champs de luzerne, où tremblait de temps en temps au vent un coquelicot. Même avant d'arriver dans le parc, et le long des murs qui dans le village bordaient à la suite des maisons leur jardin, Jean était à chaque pas arrêté par le surjet d'une branche embaumée, ou l'érection d'un arbre en fleur, ornement d'un goût simple, ou monument hardi spontanément déroulé, ou élevé par le génie de la nature à la gloire du Printemps. Comme ces serviettes blanches des pieuses dames de la ville,

étendues sur des planches et couvertes de vases de fleurs, au milieu des rues, sont devenues des nappes d'église le jour de la fête de Dieu, la clôture de bois près de laquelle Jean passait en ce moment semblait un autel rustique élevé à la gloire du Printemps par la piété de la nature, une sorte de retable vertical, au-dessus de laquelle un lilas déployait en éventail ses trois branches qui retombaient en fleurs fines, déposant sur le chemin qu'il ornait tout nouvellement l'offrande modeste mais exquise de son parfum.

★

Plus loin, dans l'ombre où elle se plaît à grandir, cette ombre mystérieuse des jours ensoleillés qui ressemble à l'ombre des églises, l'épine rose faisait luire, comme luisent les châsses dans les chapelles obscures, le rosaire vivement rosé, presque rougi de ses fleurs merveilleuses. Çà et là un arbre isolé se dressait comme une stèle et son feuillage finement ajouré, laissant passer le soleil, exprimait dans sa nonchalance gracieuse à retomber le même sentiment bienheureux, infini, et calme. Dès les premières années de vacances à Étreuilles quand de ses yeux pas observateurs, de son esprit paresseux, il ne distinguait rien dans la nature au printemps et ne ressentait qu'une sensation confuse qui lui faisait ôter son paletot, désirer se promener, boire de la crème dans les fermes, s'asseoir à l'ombre, tremper ses mains dans l'eau du canal, Jean avait, entre toutes les fleurs qu'il avait devant lui sans les voir et sans les aimer, élu l'épine rose, pour laquelle, il avait un amour spécial, dont il se faisait une idée définie, dont il réclamait au jardinier une branche pour emporter dans sa chambre, et que, sitôt aperçue au fond d'un jardin ou le long d'une haie, il s'arrêtait à regarder et à désirer. Était-ce que cet arbre est plus beau que d'autres, que les fleurs si composées et si coloriées ont l'air de fleurs de fête, et qu'en effet souvent à l'église pendant le mois de Marie il en avait vu des branches coupées tout entières dans les vases de l'autel ? Était-ce qu'ayant vu auparavant de l'épine blanche, la vue d'une épine rose dont les fleurs ne sont plus simples mais composées le frappa à la fois de ces deux prestiges de l'analogie et de la différence qui ont tant de pouvoir sur notre esprit ? Mais pourtant il avait peut-être vu des églantines avant de voir des roses et n'aima jamais beaucoup les unes ni les autres. Est-ce qu'avec cette épine blanche et épine

rose s'associa le souvenir de ce fromage à la crème blanc qui un jour qu'il y avait écrasé des fraises devint rose, du rose à peu près de l'épine rose, et resta pour lui la chose délicieuse qu'il jouissait le plus à manger et qu'il réclamait tous les jours de la cuisinière ? Peut-être cette ressemblance l'aida-t-elle à remarquer l'épine rose et à l'aimer et en conserva-t-elle le goût dans un impérissable souvenir de gourmandise, de jours chauds, et de bonne santé. Est-ce d'un jour où il était malade, et où sa mère entra en disant : « C'est le jardinier qui a coupé ces branches d'épines roses » et les lui posa sur son lit, et seul devant cette branche qui souriait par toutes ses fleurs et répandait dans sa chambre l'odeur des chemins où il aurait aimé courir, fut-elle distinguée comme pour elle-même et aimée ce jour-là où elle était chargée pour lui de la gloire et de la beauté de tout le reste, qu'elle semblait lui apporter dans l'odeur de ses branches et la rougeur de ses fleurs roses ? Mais elle resta pour lui non pas même la fleur préférée, il n'aurait pas pensé à le dire, mais moins une fleur que la douceur même du printemps, des printemps passés, des chemins d'Étreuilles, des jours éblouissants où l'on est en sueur sans fatigue, et où il revenait lire *le Capitaine Fracasse* à trois heures, dans sa chambre aux volets fermés : la fleur du mois de Marie.

Bien plus tard, il fit peu à peu connaissance avec certaines fleurs. Et ce fut toujours un artiste qui, par le prestige d'une parole autorisée et révélatrice, l'initia à sa beauté, comme à la beauté d'un écrivain ou d'un peintre. Car son esprit qui trouvait ensuite tout seul, avait besoin d'être mis sur la voie. Souvent ayant vu à la boutonnière de M. de Montesquiou une fleur et l'ayant remarquée, ce connaisseur consommé des beautés artistiques de la nature d'un mot l'enflamma d'un amour pour la rose mousseuse, le calice de la gentiane dont le bleu est si profond, l'admirable couleur des cinéraires. Mais il y a quelque chose de plus profond en nous qu'une émotion artistique, c'est un peu de nous-mêmes qui, en une heure, de passé, gardé intact et frais dans quelque coin oublié, nous est tout à coup silencieusement offert. Cette fleur-là, vulgaire peut-être pour un artiste, belle pour lui à l'âge où il n'aimait que les vers de Déroulède et la prose de *Picciola*, fleur de paysan ou d'enfant, fleur d'autel du village, il l'aima de lui-même. Ou s'il était encore moins capable à cet âge-là que plus tard

d’ouvrir de lui-même les yeux sur une chose, si quelqu’un la lui fit aimer ce fut peut-être ce vieux fermier, le père de son père qui lisait au plus le journal, qui ne put réaliser son rêve : venir à Paris pour l’exposition. Ou peut-être ce jardinier qui était instruit et épris de science, et qui, son travail fini, lisait les romans de Montépin ou les travaux historiques d’Imbert de Saint-Amand. Peut-être sa mère, le jour où elle lui apporta la branche offerte par le jardinier, et qui admirait toute branche dans son salon ou sa chambre où il n’y en avait jamais, mais qui n’en aimait aucune et ne ressentait pas la grâce des animaux ni des plantes, et qui ce jour-là, d’un mot irraisonné, détourna au profit de l’épine rose, les flots d’amour et d’adoration dont était gonflé le cœur de Jean sans qu’il sût de lui-même les répandre et les conduire.

★

Quelquefois à la fin de la journée les cousins de Jean lui proposaient une partie de canot. On descendait sur le Loir, et la barque en s’avançant par des tournants vers des cachettes silencieuses, renfoncements du fleuve dans les bois, sortes d’étangs à l’ombre où la face silencieuse de l’eau semblait attendre dans une expression invariable, comme la figure d’une statue dans un bosquet. Et le bruit de l’eau qui coulait des rames semblait se faire tout doucement pour ne pas empêcher le silence d’écouter, comme on tourne les feuilles d’un livre près de quelqu’un qui pêche. Et l’ombre et les rayons faisant la chaîne sur l’eau et la verdeur donnée à l’eau par mille lentisques jusqu’au fond, et les sons liquides d’un oiseau caché, donnant par la sonorité de l’instrument la vraie place où il doit être caché et qu’on n’aurait pas perçue dans le vague espace d’arbres inexplorés, tout achève de donner à ce lieu où on laisse dériver la barque sans plus lever les rames la figure naïve d’une statue qui attend. Puis on rejoignait le fleuve, sur les bords duquel des boutons d’or sont par milliers descendus dans la prairie. Un iris vous laisse passer, comme une maison que bientôt on ne voit plus. Caché dans les roseaux, l’oiseau qui l’habite vous crie son bonjour. On le laisse et en s’éloignant, on l’entend qui crie encore, puis se calme. Quelquefois dans une barque arrêtée on voyait un collégien avec une fille. Il venait de découvrir en lui-même l’essence merveilleuse d’un plaisir aussi nouveau,

aussi ravissant, aussi peu aux couleurs des plaisirs communs de la terre que le lilas ou le sombre iris, plaisir que le chaud soleil semblait exalter encore, et qui semblait aussi donner à la vie quelque chose d'éternellement doux qu'elle n'avait pas jusque-là, comme les boules de neige que Jean avait trouvées blotties dans les bosquets du parc, et qui cueillies ne fondaient pas dans la main et restaient aussi blanches et aussi grosses dans les vases du salon. Même quelquefois M. Santeuil en faisait couper pour porter à l'église pour le mois de Marie. Et Jean en les regardant sur l'autel pensait à celles du lendemain qu'il allait retrouver, quand le soleil et le ciel bleu se seraient découverts de nouveau et qu'il serait retourné au parc. Quand Jean et sa mère quittaient Étreuilles, M. Sureau leur faisait couper de grandes bottes d'aubépines et de boules de neige, que M^{me} Santeuil n'osait refuser. Mais dès l'oncle parti, elle les jetait, trouvant qu'on était déjà bien assez encombré en route. Et Jean pleurait de la séparation d'avec ces chères créatures, qu'il aurait voulu emmener avec lui à Paris, et de la méchanceté de sa mère.

★

Il y avait dans le parc un arbre dont l'oncle de Jean était très fier : c'était un immense camélia, qui était deux fois comme un homme, mais surtout s'arrondissait presque dès le pied jusqu'au faîte en une ombrelle si large, composée de tant de milliers de feuilles vernies qu'on eût cru que c'était plutôt la contribution de beaucoup d'arbustes qui avait réussi à la bomber ainsi plutôt qu'un seul. Et il était si élevé, en même temps qu'énorme, qu'il restait gracieux. Tout alentour s'étendait la pente d'un vaste terrain à vif, aux mottes retournées et absolument nu, où rien ne poussait, car on avait consacré à cet arbre, comme à un Dieu, tout le terrain avoisinant. Il était absolument vert, sans une fleur, et ses feuilles immobiles répondant par un sourire au soleil quand il venait se poser sur elles, répondant à la brise printanière par un léger frémissement, gardaient comme un secret toute la splendeur cachée dont le moment n'était pas encore venu d'apparaître. On la sentait latente sous le beau vernis des feuilles, sous la satisfaction orgueilleuse et calme répandue dans tout l'arbre, sous sa force tranquille,

sous son silence grandiose à qui le soleil n'arrachait qu'un sourire et la brise qu'un frémissement, mais rien de ce qui ne devait pas encore apparaître.

Un jour, Jean qui venait d'être souffrant retournait au parc pour la première fois. En montant au plant d'asperges, son oncle lui dit : « Viens voir mon camélia qui est tout en fleurs. » Ils changèrent de chemin car par le chemin qu'il prenait toujours Jean ne passait pas devant le camélia, parce que cela retardait pour aller à la grotte où étaient serrés ses outils de jardinage, sa bêche, son râteau. Mais comme il venait d'être souffrant, on lui avait dit de se contenter de lire et de pêcher. De sorte que n'ayant pas à aller à la grotte, ils purent aller directement voir le camélia. Et au détour du chemin ils l'aperçurent. Partout, sur l'énorme ombrelle, s'étalaient de longues fleurs rouges, roses, comme si on en eût attaché là des milliers. Et l'arbre, en plein soleil à cette heure avancée de la matinée, souriait, un peu changé de toutes ses admirables fleurs qui sortaient de lui, comme une accouchée nous semble une autre en étant encore la même. Les feuilles étaient toujours aussi belles mais à tout moment s'ouvrait au milieu une large fleur rouge ou rose. Jean n'avait jamais vu ou jamais remarqué l'arbre avant sa floraison, et n'avait jamais vu d'arbuste de cette sorte, jamais de grand arbuste aux innombrables fleurs rouges et roses, et il restait là devant lui comme devant une dame étrangère, belle, merveilleusement vêtue à qui son oncle l'aurait présenté et qui lui sourirait. D'autant plus que pour Jean les choses n'étaient pas encore l'une de beaucoup de choses du même genre, mais des personnes dont l'équivalent n'existait pas. Il ne se disait pas qu'il y avait dans le canal des cygnes mais *les* cygnes, et dans le terrain un camélia mais *le* camélia, qui étaient des choses probablement aussi uniques en leur genre et en tout cas aimées et connues en tant qu'elles étaient bien celles-ci, celui qui avait voulu lui donner un coup de bec, et celui qui était en fleurs à gauche du chemin de la grotte, personnes distinctes n'ayant pas plus vraisemblablement leur double au monde que son oncle, sa maman, le jardinier et leur maison d'Étreuilles. Or, cette personne-là, c'était une personne bien nouvelle, et il la regardait comme il avait regardé la belle dame qu'il avait vue pour la première fois, l'arbre étant aussi quelque chose de grand aux vives couleurs toutes nouvelles, souriant et un peu indifférent comme avait été la dame qui l'avait regardé avec un sourire mais sans venir

à lui avec vivacité comme sa bonne ou ses cousins, restant majestueuse et debout et bienveillante comme l'arbre.

C'est ainsi que les choses que nous devons aimer le plus dans la suite, nous faisons d'abord connaissance avec elles comme avec des personnes inconnues qui nous étonnent surtout. Du reste, bien vite Jean aimait beaucoup les fleurs de l'arbre et quand il revenait déjeuner, l'oncle disait à sa mère : « Nous avons été voir le camélia : il est superbe. N'est-ce pas ? il est superbe ! » Il disait tout le temps à Ménard (le jardinier) : « Ménard, il est superbe. » « Et il est vraiment si beau, disait la mère de Jean. — Oh ! il est superbe, c'est un bel arbre, répondait l'oncle de Jean, mais il ne faut plus le voir maintenant, il est déjà à demi défleuri », ajoutait-il avec la modestie et surtout l'amour-propre du propriétaire, et aussi avec cette exigence de ceux qui s'y connaissent en une chose au lieu de les aimer de toutes leurs forces, et qui ont besoin que les symphonies de Beethoven soient exécutées par de grands virtuoses, qui trouvent que cela ne vaut pas la peine de voir Sarah Bernhardt dans tel rôle. Mais Jean aimait trop l'arbre pour le trouver plus beau tel jour, ou tel autre, tant qu'il serait encore lui-même, tant qu'il aurait encore ses fleurs. Du reste, seul sur son terrain consacré, le camélia n'était pas le seul dieu présent dans le parc alors. Tout le long du parc les fines chapelles dentelées que sont les haies disparaissaient comme il convient au mois de Marie sous les guirlandes roses des épines roses, sous les branches d'aubépine blanche, mêlées comme dans une offrande tressée avec goût avec les fleurs des églantiers. Aux parties mêmes de ces petites chapelles pourtant en plein air où étaient amassées presque avec exagération les branches d'aubépine fleuries sur toute leur longueur d'un vrai fourré de fleurs blanches, l'odeur d'aubépine était si forte qu'on en était presque affolé, et bien que ce dôme des arbres fît de l'ombre et qu'il fît un silence recueilli, dans lequel on pouvait entendre le gros bourdon noir dire ses oraisons dans le tabernacle des églantines d'où on n'apercevait plus que son dos noir, les rayons du soleil entraient, comme dans une chapelle dont la fenêtre n'est pas vitraillée. Le déjeuner touchant à sa fin, l'oncle faisait apporter les « faifaises », disait-il pour imiter Jean, que Jean avait cueillies avec lui dans le parc pour le déjeuner. « Elles sont exquises, disait M^{me} Santeuil avec l'amabilité de l'invitée et l'énergie d'un connaisseur. — Oui, elles sont très bonnes. Ce sont de vraies fraises des bois », disait

l'oncle avec l'air impartial de la personne qui rend justice à ses enfants quand ils ont eu un succès ou à sa cuisinière si elle a réussi un plat et qui, en ayant l'air de n'émettre ce jugement que contraint par l'évidence, en double par là la valeur.

★

Cette année-là, on resta très tard aux Oublis. Vers quatre heures du soir, le soleil couchant, à qui ce qui restait des feuillages automnaux présentait de riches palettes rouges, vertes, jaunes et or, en tirait des effets magiques, une sorte d'aurore se peignait dans le ciel bleu et rose, sous les feuilles lumineuses et fantastiques. On marchait en sentant à chaque pas les effets changer, s'exalter, s'attendrir. Il semblait qu'on jouait dans les couleurs. Tout d'un coup, une clairière découvrait au bout extrême de l'avenue un ciel de braise, reflet d'un spectacle d'incendie qu'on ne pouvait voir. On se hâtait vers cela, mais la braise s'éteignait et quand on arrivait à l'avenue, il faisait presque déjà nuit. On restait là, déçus. Les avenues s'ouvraient dans la nuit. Un dernier reflet du couchant, plus loin un premier reflet de la lune au milieu de l'ombre où bassins, escaliers et feuillages étaient confondus formaient un spectacle mystérieux. On aurait voulu entrer dans ces bois, mais leur feuillage ayant été dévasté, ils semblaient avoir été pénétrés, forcés, vaincus, vidés. Et les nymphes qui l'habitaient et faisaient semblant d'y être si fortes, comme des bêtes ou des oiseaux capturés dans les bois qui dans leur cage font le geste impuissant de s'en aller, chassées et prises dans les bois dévastés étaient maintenant des statues gracieuses encore, mais sans force à l'entrée des avenues où on les avait placées, dans un mouvement de fuite qui ne les emportait pas, faisant encore leur geste animal de jeter quelque chose. On leur avait laissé leur arc, comme à des sangliers en cage dans une maison de grande chasse leur corne. Mais elles ne pouvaient plus s'en servir.

Maintenant, dans la nuit tout à fait venue, la petite maison de garde du parc, petite construction Louis XV, s'était éclairée, et ne voyant pas autour de la table sordide de la cuisine les deux gardes jouer aux cartes pendant que la femme achevait le dîner au fourneau, d'ici avec ses larges fenêtres de

palais que baignait cette clarté d'or pâle, et ici (reflet du fourneau sans doute) cette lueur rose qui débordait jusque sur les branches environnantes du taillis, on eût cru un palais éclairé pour une fête, en tout cas bien beau et agréable à regarder dans la nuit où c'était la seule retraite de la lumière, la seule cachette de la vie, la seule lumineuse apparition qui rattache le promeneur rapide obsédé par la nuit à la vie calme se mouvant dans les flots de la lumière humaine, qui lui fasse réimaginer, autrement que comme un rêve dans la mémoire, un intérieur éclairé et chaud au milieu de la nuit.

V

LES DIMANCHES D'ÉTREUILLES

Le dimanche semblait à Jean le jour du soleil, peut-être parce que ce jour-là on ne le réveillait pas et qu'il ouvrait les yeux aux rayons du soleil de dix heures, déjà depuis longtemps répandu dans le village, comme un ami qui vous a laissé dormir, mais qui quand vous vous éveillez a déjà les belles couleurs de quelqu'un qui près de vous travaille depuis déjà plusieurs heures sans bruit, aux rayons du soleil et aussi aux sons balancés des cloches. Ces beaux rayons souriants assis sur sa chaise lui semblaient, aussi bien que les cloches de la grand-messe, savoir que c'était dimanche. Il put pleuvoir plus tard le dimanche, il n'en sentait pas moins dans les rues sombres, sous le ciel gris, quelque chose comme le soleil qui était là incognito, dans le chant des cloches, dans le lever tardif, dans la foule qui se promenait lentement dans les rues. C'était comme un soleil intérieur qui même sous la pluie, sous l'orage, le réjouissait comme le soleil, et comme un jour de grande fête rendait la pluie moins triste et le ciel bas moins lourd. On n'en faisait pas moins sa promenade, les femmes n'en mettaient pas moins leur chapeau. On allait tout de même à la messe dans l'église où le jour tombe des vitraux rose, vert, jaune, si bien qu'on ne sait pas s'il fait du soleil dehors ou de la pluie.

En tout cas, il n'en fait pas dans l'église où Jean est entré très en retard, parce qu'il a flâné dans son lit tout en prenant son chocolat, et puis parce que les messieurs n'ont pas besoin d'entendre toute la messe. Sans doute, il n'imiterait pas son père, que, quelquefois, en revenant de l'église, on trouve dans la maison en train de lire parce qu'il s'est levé tard et qu'il ne faisait pas beau, ou qui a fait un tour dans la campagne, et apercevant tout le monde qui revenait de l'église, a pris le chemin de la ferme pour ne

rencontrer personne. Comme il quittait la maison pour aller se promener en même temps que Jean qui partait à la messe, il lui a recommandé de dire à sa mère de ne pas trop s'attarder à causer après, de revenir vite pour ne pas être en retard pour le déjeuner, car Ernestine qui a été à la messe de sept heures, et qui tout en tenant au salut de l'âme de ses maîtres tient encore plus à ce que son gigot soit mangé à point, a prévenu qu'il fallait être là à midi si l'on voulait avoir quelque chose de bon. Et à l'abri de la pluie dans l'église bien close, Jean est allé se placer près de sa mère sans lui dire bonjour parce que ça ne serait pas convenable à l'église.

Jean, avant d'aller à l'église, était descendu au sous-sol dans la cuisine où Ernestine, comme Vulcain dans ses forges, attisait le feu en frappant d'une tringle de fer les charbons rouges, dans un flamboiement, une chaleur, un crépitement, un grondement d'enfer. Mais rangés sur le fourneau comme dans l'atelier d'un céramiste, exhalant déjà une blanche vapeur, de petits pots, de rondes casseroles, une vaste cuve, chacun laissant chanter une pâte d'une couleur ici brune, ici rose, ici violette, d'une odeur aussi particulière, semblaient témoigner déjà de la délicatesse des chefs-d'œuvre dus à cet art violent. Ce jour-là le nombre des casseroles était le plus grand tant le dimanche il devait y avoir de plats. Sur la table, des petits pois déjà écossés étaient amoncelés comme de petites billes vertes. Quoiqu'en retard pour la messe, Jean était venu là pour savoir ce qu'il y aurait à déjeuner comme aux nouvelles, nouvelles qui n'avaient rien de platonique, qui satisfaisaient sa curiosité mais pour la faire renaître aussitôt de ses cendres, plus sensuelles et plus impatientes, car un menu, s'il renseigne comme une gazette, excite aussi comme un programme. Puis il était parti, heureux de penser que pendant qu'il serait à la messe, travailleraient avec ardeur pour lui le feu (à Étreuilles ce n'était pas encore l'électricité, cette autre force), géant dont l'homme s'est fait un cuisinier, et Ernestine dont les mains grossières comme celles de certains sculpteurs et de certains pianistes composaient pour lui, avec des retouches si délicates, un ouvrage d'un fini merveilleux. Aussi dans l'église, immobile sur son banc, et n'ayant à penser à rien, il pouvait à son aise penser au gigot qu'il avait vu livrer aux flammes domestiquées et industrieuses.

Il n'avait pas non plus dit bonjour à M^{me} Savinien, la femme du notaire, si blanche et si grande dans ses vêtements noirs, sous ses boucles noires.

Mais en le voyant venir, elle s'était un peu poussée, faisant crier sa chaise sur les dalles, signe qu'elle le voyait, seul bonjour qu'on se permette à l'église. Et ce bonjour n'avait rien de froid car Jean savait que tout à l'heure la messe finie, quand ils arriveraient près des portes ouvertes d'où s'entendrait le bruit encourageant des conversations des personnes déjà arrivées sur les marches, chacune de ces personnes qui avaient paru ne s'apercevoir de leur entrée que par un petit mouvement de chaise, un laissez-passer devant soi en se rejetant en arrière, tout au plus une main donnée silencieusement, laisserait échapper à haute voix, tandis que s'ouvriraient les ombrelles ou s'appellerait la voiture du châtelain venu de sa terre, tous les bonjours retardés, toutes les conversations contenues, toute l'amabilité prorogée. Ce moment approchait. L'église sentait bon, et Jean y respirait peut-être avec plus de plaisir que l'encens et les fleurs l'odeur du pain bénit que venait lui présenter Victor, le garçon de l'épicier déguisé en suisse et que Jean faisait semblant de ne pas reconnaître, comme au théâtre on ne salue pas sur la scène un acteur qu'on connaît dans la vie. Et il prenait le pain bénit d'un air détaché comme si ce don religieux ne devait pas sous peu s'offrir à sa gourmandise, et comme on reçoit d'un air triste un héritage dont on sait déjà pourtant qu'il se transformera dès que les convenances le permettront en une belle paire de chevaux ou une loge à l'Opéra.

Puis le moment de la sortie arrivait. M^me^ Santeuil disait à son fils que jusque-là elle avait fait semblant de ne pas reconnaître : « Mets ton manteau pour ne pas avoir froid », et elle disait quelques mots à M^me^ Savinien, bas, mais de moins en moins au fur et à mesure qu'on s'avançait, comme on quitte progressivement mais très vite un deuil déjà terminé en réalité. Puis arrivée au niveau de la chaire où le flot se séparait en deux, et où Jean par politesse s'effaçait contre le bois de l'escalier pour laisser passer les personnes qu'il connaissait, ce qui exaspérait sa mère déjà bien plus loin, les conversations, comme si ce point eût été une sorte de frontière, commençaient franchement. C'est que si les premiers arrivés étaient déjà devant l'église et si l'orgue tonnait encore par la porte maintenue ouverte par ceux qui sortaient, on entendait les conversations, on sentait le souffle du plein air. Ainsi malgré un petit rappel de sainteté devant le bénitier, le trajet de la chaise à la porte s'accomplissait-il au milieu de conversations comme celles-ci. « M. Santeuil est bien arrivé ? — Pourrait-on vous décider

à venir dîner un jour aux Berceaux, tout seuls entre nous ? — Nous sommes pressés de rentrer car nous mangeons justement ce matin vos fameux lièvres, qui du reste embaumaient. — Vous êtes trop indulgente. J'espère que mon mari en tuera d'autres puisque vous les aimez. » À la porte, chacun s'apercevait avec plaisir qu'il ne pleuvait plus. Le ciel était encore violacé au-dessus des maisons, mais un peu de soleil donnait sur la place, de ce soleil qui faisait partie pour Jean du dimanche, comme les cloches et comme la brioche, ce jour-là un peu de soleil d'orage trop chaud, comme la brioche que M^me^ Santeuil trouvait lourde à cause de cela, comme les nombreux gâteaux aux créneaux blancs enduits de poix rouge et sucrée que ce jour-là le grand pâtissier de la place avait à sa devanture, et que Jean, sans que sa mère lui permît jamais d'en manger, se contentait d'admirer en passant, et qui faisait partie pour lui du dimanche comme le soleil, les cloches, la brioche et l'ombrelle de M^me^ Savinien qui revenait avec eux jusqu'à la rue des Tréfossés où elle tournait, regardant l'heure et disant : « Bon appétit, je suis en retard aussi. Je suis sûre que je vais trouver mon mari à table. »

Du reste, M^me^ Savinien n'avait pas grand chemin à faire seule. De ce coin de la rue des Tréfossés on apercevait, dépassant le long mur de grès, les arbres touffus de son jardin. Puis M^me^ Santeuil revenait avec son fils, chacun ayant son livre de messe à la main. De la petite fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la rue et d'où elle voyait tout venir, la tante de M. Santeuil les avait aperçus et avait dit à Ernestine : « Va préparer le déjeuner. » Quelquefois au moment de rentrer, M^me^ Santeuil voyait un gros nuage noir au-dessus du coq de l'église et disait : « Nous pourrions bien avoir de la pluie tantôt. » Et elle rentrait embrassant M^me^ Sureau qu'elle n'avait pu voir le matin, ayant été prête bien juste pour la messe. Ne pouvant plus sortir, celle-ci passait tout le jour assise sur sa chaise dans l'encoignure de la fenêtre, travaillant un peu à son ouvrage, lisant un instant le journal, mais surtout posant ses lunettes pour voir par le carreau ceux qui semblaient seulement passer, mais qui pour elle, qui les avait déjà aperçus le matin ou qui connaissait assez leurs habitudes pour savoir qu'elle aurait pu les apercevoir, sortaient, rentraient, témoignaient que rien n'était changé dans les habitudes d'Étreuilles ou que quelque événement y était survenu, habitudes qui étaient ses habitudes, événement qui en était un pour elle,

enfin cette suite bien liée d'occupations connues, où l'imprévu vient mettre quelque piquant, mais dont la monotonie fait la douceur, et qui avaient été pour elle cette chose qui pour chacun de nous est quelque chose de si particulier, la vie. Elle y était toujours attachée. Et derrière son carreau d'où elle ne pouvait plus s'y mêler que par les yeux, qui étaient restés bons malgré ses quatre-vingts ans, elle voyait tout ce qui se passait devant sa petite maison et tout ce qui se passait au-delà. Elle se disait : « Voilà M. Servan qui va à son pré » comme on se dit : « Il se fait tard, il est déjà dix heures. » Quelquefois elle se disait : « Mais ce n'est pas possible, il ne peut pas être déjà dix heures. » Que se passait-il donc ? « Mais si, il est dix heures, les jours se lèvent si tard maintenant qu'on croirait qu'on vient de se lever. » Ou il n'était pas dix heures. Peut-être M. Servan attendait-il ses enfants et était-il allé d'abord en ville. Elle questionnait Ernestine. Non, c'est que c'était aujourd'hui qu'on rentrait ses pommes de terre. « Oh ! c'est aujourd'hui qu'il rentre ses pommes de terre, je comprends », disait M^me^ Sureau satisfaite.

« Voilà M. Saurin qui va aux vêpres, disait Ernestine en voyant l'épicier sortir de chez lui en chapeau et en gants, avec sa femme et ses deux petites filles. C'est sans doute Victor qui gardera la boutique, car aujourd'hui dimanche il se pourrait bien qu'il leur vienne de la pratique. — Ah ! ça ne m'étonne pas, disait M^me^ Sureau, tout à l'heure j'ai vu M^me^ Savinien passer avec son petit livre. J'ai pensé que ça devait être pour aller aux vêpres. Dame, il va être trois heures. Voilà le ciel qui se charge, il n'y aurait rien d'étonnant qu'ils soient mouillés pour la sortie. Je sais bien que M^me^ Alexandre (M^me^ Santeuil) a son grand manteau. Peut-être bien qu'elle n'est pas encore partie, on pourrait lui donner le grand parapluie d'Alfred (l'oncle). — Pas encore partie, mais vous n'y voyez donc pas clair qu'elle vous a même fait bonjour par le carreau », disait Ernestine avec une rudesse qui faisait de la peine à Jean quand il l'entendait parler ainsi à sa grand-tante, mais qui n'en faisait aucune à M^me^ Sureau. Puis le jour baissant, M^me^ Sureau faisait relever le rideau du petit carreau pour y voir plus clair et mettre de nouvelles braises sur sa chaufferette. Si Jean entrant s'approchait d'elle, M^me^ Sureau recevait son baiser sans le rendre, comme une relique vivement colorée. Car sa figure était devenue à son automne comme la feuille de la vigne vierge rouge et laissait paraître mille nervures, mais elle

ne bougeait guère. Jean ressortait vite. « Je ne sais pas ce que c'est que ce temps-là, je me sens toute gelée, Ernestine, donnez-moi le manteau, disait M^me^ Sureau, ressentant dans sa calme salle à manger l'agitation du vent qui passait dans les rues. Tiens, voilà M. Savin qui ouvre son parapluie. Je savais bien que du moment que j'avais comme cela le sang dans la tête la pluie ne tarderait pas. Je la sentais depuis deux jours. » Et de fait, immobile à sa fenêtre, rouge s'il devait pleuvoir, son manteau sur ses épaules si le vent se levait M^me^ Sureau ressemblait à ce capucin, qui au coin de la rue marquait le temps chez l'opticien qui donnait à Jean des leçons d'arithmétique et dont la fille était, disait-on, richement mariée à Tours.

« Mon Dieu, voilà encore le cabriolet du docteur qui vient le chercher. Quelle vie, obligé de partir par un temps pareil ! Ça n'aurait rien d'étonnant qu'il y ait quelqu'un de malade chez les Dufoc, car j'ai tout à l'heure vu le fils Dufoc entrer chez le pharmacien. — Non, disait Ernestine, sa bonne m'a dit que c'est loin d'ici, chez quelqu'un des Berceaux. » Mais M^me^ Sureau qui n'était jamais allée depuis vingt-cinq ans du côté des Berceaux ne s'intéressait pas à ce qui s'y passait, excepté quand pour un mariage on faisait chercher à Étreuilles des servantes, ou pour une maladie le docteur ou le curé. « Ah ! voilà mon vieux père Gigout qui entre dans son cabriolet, se disait M^me^ Sureau en voyant le docteur monter dans sa voiture. Jeannot le pousse, allons, ça y est. Il y a seulement deux ans qu'il y sautait encore tout seul. Dame, il prend de l'âge ! On n'est pas toujours jeune. Il marche sur ses quatre-vingt-six. Il n'est plus le même qu'autrefois. »

Quelquefois une personne qui venait dans la rue s'arrêtait devant les trois marches de pierre qui conduisaient à la petite porte. « Tiens, voilà une visite pour vous », disait Ernestine. On ne voyait plus la personne, puis on entendait le petit son aigre de la sonnette qui, une fois tirée, sonnait encore deux ou trois fois. Ces visites étaient rares. Pourtant, il y avait des personnes qui venaient quelquefois comme M^me^ Savinien qui était toujours très gentille pour M^me^ Sureau. On se demandait de ses nouvelles. « Ah ! il est temps que je m'en aille. » « Voyez-vous, les vieux, ça ne vaut plus rien, disait M^me^ Sureau, mes pauvres côtes me font mal toute la nuit, je ne mange quasi plus. » Elle se plaignait de sa vie mais elle l'aimait, et tout ce qui en faisait partie. Aussi les jours du départ de Jean, de son neveu, de

M^me^ Santeuil, si elle était un peu triste, elle se consolait vite, restant à Étreuilles, ayant à commander le dîner à Ernestine, voyant passer M. Savinien et en face les Saurin qui se mettaient à table. Quelquefois elle entendait des cloches et se disait : « Encore quelqu'un de mort », et elle envoyait Ernestine chez l'épicier demander qui c'était. « C'est donc ça que je n'avais pas vu M. Gigout rentrer. »

★

Le dimanche, elle passait sur sa robe un mantelet avec des coques, elle faisait chercher chez M. Savinien le *Supplément du Petit Journal*, et quand elle entendait les cloches de la grand-messe et voyait tout le monde partir elle demandait son livre, mettait ses lunettes et lisait seule ses prières en approchant son livre du carreau, comme elle avait fait au milieu des autres à l'église pendant soixante ans, quand la regardaient passer de leurs fenêtres les vieilles que maintenant l'on n'y voyait pas plus qu'une vieille enseigne qu'on avait changée, ou les livres du libraire qui ayant fait de mauvaises affaires avait été remplacé par l'épicier.

Tout en marchant Jean chantait : *Elle a dit de moi et ce qu'elle a dit est sincère…*, mais le geste joyeux, le pas rapide, le hochement de tête énergique dont il accompagnait ce motif assez banal montraient assez qu'il en était de cet air comme de certaines simples paroles qui nous viennent dans une heure de danger, et qui, trouvées là au hasard d'une présence mystérieuse dans notre mémoire à ce moment-là, se trouvent chargées de représenter la part que la parole doit avoir dans notre héroïque action. C'est ainsi que Jean depuis une demi-heure chantait : *Elle a dit de moi et ce qu'elle a dit est sincère* sans avoir une fois pensé à ce que ces paroles signifiaient et d'un ton qui signifiait plutôt l'inconsciente allégresse dont le remplissaient le mauvais temps, et le fait d'être en rapport intime avec lui, au même titre que le village qui s'était assombri et violacé au passage du grain, et que la route qui avait d'abord senti voler un peu de sa poussière et frémir ses herbes au passage du vent orageux, puis se couvrait maintenant de larges gouttes de pluie. Satisfaction qu'il est facile de lire sur la face de tout promeneur qui rentre se changer bien qu'il l'exprime par ces mots

« quel sale temps » aussi peu en rapport avec le sentiment qu'il éprouve (et qui se marque dans l'accent heureux dont il dit ces mots tristes) que l'air : « Elle a dit de moi », mais sentiment que les progrès du bien-être et du confort ont fait disparaître, remplaçant une marche par un temps incertain pour aller demander un renseignement par un coup de téléphone, ou à tout le moins par un trajet dans un fiacre très bien attelé d'où on considère le passant avec supériorité, mais d'où aussi le nuage chargé de pluie vous apparaît comme dans un décor de théâtre, comme quelque chose qui vous laisse indifférent et sur quoi on peut dire seulement un joli mot à celui qui est monté à côté de vous. « Regardez le ciel, un beau Turner. »

Mais un bâillement significatif ou une réflexion pessimiste montrent assez que les progrès du confort ont supprimé ici ce sentiment bien agréable que nous lisions sur la figure de Jean. Vous auriez pu l'y suivre longtemps, quand après s'être déchaussé et changé il descendait déjeuner dans la petite salle à manger d'Étreuilles, où l'oncle avait fait allumer le feu dont chacun s'approchait en disant : « On gèle », et où Jean allait regarder à la fenêtre en levant le rideau la pluie qui battait de ses innombrables rayons mauves la petite rue de la Mercerie, souhaitant qu'elle aille encore plus fort quoique son oncle dît que c'était la perte des grains, avec cette férocité que nous avons quand devant un élément déchaîné, nous plaçant au cœur de son effort, nous le voudrions toujours plus puissant, ou que les vagues dans une tempête ne montent pas aussi haut que notre imagination s'était élancée au-devant d'elle, malgré ce que nous savons des navires en mer, ou que nous voudrions, nous faisant grêlons dans une pluie et enivrés de leur propre rage, qu'ils frappassent plus fort encore contre les carreaux et fondissent moins vite. Drame bien joyeux à suivre du sein de la petite salle à manger où on avait allumé le feu, et où la femme de chambre disait : « Dame, on pourrait presque allumer une lampe », et où chacun était intéressé et content comme dans une circonstance miraculeuse, où l'oncle ayant dit : « Ah ! Dieu, voilà la pauvre M^{me} Lévis qui rentre sans parapluie, comme elle court ! » Jean s'était précipité à la fenêtre basse et de plain-pied avec la rue pour ne rien perdre d'un spectacle aussi délicieux, et il avait encore aperçu la pauvre dame dans ses beaux habits noirs courant de toutes ses forces et manquant de tomber. « Ce sera en revenant de la messe sans doute. » Et Jean attendait avec impatience le moment où la cuisinière ayant vu celle de

M^me^ Lévis pourrait raconter tout ce qu'elle avait perdu, sa robe neuve. Et quel délice, quand la pluie ayant cessé le soleil reparaissait, entrait en plein par la fenêtre. On pourra sortir tantôt. Tous drames naturels qui du fond d'un hall gothique où le jour n'a même pas sa couleur et où on est habilement préservé du bruit de la pluie, et où donnant sur un jardin d'hiver on voit même en hiver des cattleyas, perdent toute espèce d'intérêt et donnent tout au plus au mondain blasé, s'il voit la lumière s'affaiblir tout de même s'il fait trop mauvais, l'idée d'allumer d'un air ennuyé l'électricité ou de dire après hésitation au cocher : « Je ne sortirai pas aujourd'hui. »

Cependant à Étreuilles comme la pluie avait cessé, et que c'était dimanche, on voyait peu à peu des magasins qui se fermaient, des personnes endimanchées sortir sur la place et chez les Sandré où on déjeunait plus tard, on apercevait passer des dames avec de beaux rubans et M. le Curé avec deux petits garçons qui intriguaient beaucoup M. Sandor jusqu'à ce qu'il eût trouvé que c'étaient certainement les fils de sa sœur d'où il concluait qu'ils étaient bien heureux, et que sans doute M^me^ Torrèche était arrivée, ce qui rendait pourtant étonnant que M. Dieutourne qu'il avait vu le matin ne lui en eût rien dit. Il concluait : « Il faudra que je m'informe de ça. » Mais comme on déjeunait tard, malgré que les promeneurs commençassent à passer dans la rue, on apportait seulement la grande tarte aux pommes, jaune comme la porte du magasin de nouveautés de la place, mais que voilait un jus rougeâtre comme les aubépines roses qui croissaient autour du portail de l'église sise en face le magasin de nouveautés sur la place. Tarte essentiellement dominicale, contemplée avec admiration et mangée avec délice pendant ces midis de dimanche, avec la petite rue en face de soi de plain-pied, et le ciel violet des jours de pluie ou le reflet d'or des jours de soleil. On était plus nombreux ce jour-là autour de la table, car le magasin de nouveautés fermant le dimanche comme les autres sur la place ensoleillée ou trempée, en face de l'église étincelante de soleil ou violette d'orage, le cousin et la cousine de Jean venaient déjeuner, très apprêtés tous les deux dans leurs beaux habits comme les autres Illiersois le dimanche, ayant dans leur parler doux et leur peau rose comme les couleurs complémentaires de l'odeur de magasin, des rayons d'étoffe où M. Clinteau appelait M. Fernand en faisant claquer son ongle sur son doigt, — qu'est-ce que ça veut dire ? — magasin où d'ailleurs

l'épicier ne craignait pas d'entrer et où M. Clinteau lui donnait la main quoiqu'il fût en jaquette et lui en blouse bleue, mais comme un acteur en bourgeois donne la main au théâtre à celui qui a l'habit de paysan. L'épicier n'était-il pas le neveu du maire, qui avait épousé la propre cousine de M. Clinteau, cette vieille demoiselle si dévote qui suivait un peu plus bas dans la rue avec tous ses chiens et sa bonne, à qui M^me^ Sureau donnait la main et sur qui M^me^ Santeuil comptait pendant l'hiver pour venir voir sa belle-mère et la distraire car elles s'entendaient très bien et allaient volontiers à la messe ensemble ? Alors M. Clinteau disait à l'épicier : « Bonjour, monsieur Saural, comment cela va-t-il, et Madame cela va bien ? » À ces mots, sa figure prenait une sorte d'air malicieux et vicieux qui revenait de temps en temps comme une sorte de tic au milieu de ses paroles, et qu'il accompagnait au magasin comme à table chez son oncle du petit claquement de l'ongle. Il parlait lentement, en cherchant ses mots avec un air de majesté, et l'épicier lui ayant demandé un mètre de drap, plongeant son regard du haut de l'escabeau sur lequel il était élégamment perché jusqu'au fond de la pièce, il disait avec lenteur : « Dites donc, monsieur Fernand, tâchez de trouver pour M. Saural, oui, n'est-ce pas, du drap, quelque chose de bien, n'est-ce pas, et dépêchons-nous un peu, voyons, qu'est-ce que c'est que ça. » Mais incapable d'aller jusqu'aux reproches pour une faute qu'il était incapable de préciser, il continuait à le regarder d'un air majestueux et reprenait lentement, et comme rentrant dans le calme, la recherche des étoffes pièces par pièces. Ainsi le lieutenant Marengo après avoir fait un reproche à un soldat et dit : « Diable » (*a* très fermé), reprenant sa propre majesté comme s'il était l'empereur en train de commander à l'armée, regardait l'homme un instant de son œil bleu avec sévérité et une fixité au fond de laquelle se cachait l'inertie de l'embarras, puis se remettait avec lenteur, et comme pour paraître encore occupé des reproches qui n'avaient pas éclaté, à donner des ordres aux autres hommes.

Mais tout à coup, sur la place ensoleillée, les cloches secouées répandaient un premier appel puis un second, puis peu à peu se répondaient rapidement la première à la deuxième, la deuxième à la troisième, ou si l'on les entendait autrement, la troisième à la quatrième, la quatrième à la cinquième, la dernière ayant l'air de répondre à l'avant-dernière ou d'appeler la suivante selon le rythme suivant lequel on les percevait,

semblant abattre à immenses coups magnifiques et réguliers, portés de toutes leurs forces, les frémissantes cloisons du silence. Elles semblaient ainsi de toute leur force accrue pendant la vitesse de leur élan venir frapper le son tremblant sans le briser, et comme mû en même temps par le sonneur le soleil pour un instant semblait s'être caché puis reluisait plus vif à la devanture du pâtissier. Mais en même temps que les sons de cloches retentissaient aux oreilles de tous les Illiersois — leur inspirant un sentiment de familiarité car ils connaissaient tous le sonneur, mais aussi de respect, car bien avant ce sonneur, qui n'était sonneur que depuis deux ans, les cloches avaient depuis qu'on était né retenti chaque fois que quelqu'un était mort (même le jour où on avait perdu sa mère), chaque fois que quelqu'un se mariait (même le jour où c'était pour son propre mariage qu'elles appelaient les autres à l'église), et chaque fois qu'il fallait à l'église assister à ces choses très mystérieuses qui finissaient d'une manière très familière quand l'enfant de chœur (l'apprenti cordonnier) balançant encore l'ostensoir faisait signe à M^{me} Clinteau qu'il lui apporterait ses chaussures sans faute l'après-midi, et surtout quand ce pain que le prêtre venait de bénir pendant qu'on baissait les yeux et que le soleil n'entrait que par des vitraux couleur d'azur et couleur de sang, une heure après, dans la petite salle à manger aux rideaux de mousseline blanche où des assiettes à sujets fort peu religieux ornent le mur, les livres de messe remontés dans les chambres avec le beau chapeau brillant et les manchons de zibeline, on le mangeait comme un simple baba — en même temps que ces cloches se frappaient de plus en plus vite l'une l'autre, faisant trembler sur la place comme les parois élargies et les ondulations propagées de leur son, la place se remplissait de dames en toilette, de messieurs portant leur livre, le pâtissier se mettait à la porte de sa boutique, revenait mettre sa casquette car on attraperait un coup de soleil et M. Clinteau lui-même abandonnant l'épicier qui attendait son drap venait regarder à la grande vitre de son magasin, de laquelle la toile partait, déposant au pied du magasin une ombre noire et fraîche, et saluant sa femme qui lui souriait en passant devant le magasin, se rendant à la messe avec sa petite fille, tout ce passage des Illiersois arrivant à l'église, et cette hâte des commerçants au seuil de leur porte ou à la vitrine de leur devanture ayant l'air d'être, avec

l'approche des aiguilles de la grande horloge vers le X de dix heures et les battements des cloches, mis en branle par un même et seul mouvement.

Peu à peu comme se ralentissaient les cloches, se raréfiaient les fidèles presque tous entrés. Mais comme un dernier coup sonne quand on croit le silence à jamais rétabli, on apercevait encore M^me^ Sainters qui marchait très vite. « Elle est en retard, elle se dépêche », disait M. Clinteau. Très longtemps après, sans faire plus de bruit qu'une simple demie, M. Grosieur arrivait. « Eh bien ! en voilà une heure pour arriver à la messe », lui disait M. Clinteau, venant à la porte en faisant claquer son ongle. Mais M. Grosieur riait car il avait la réputation d'un homme malin qui aime bien arriver quand le sermon touche à sa fin. À ce moment, les oiseaux, qui s'étaient brusquement envolés du clocher avec l'arrivée des fidèles et le branle-bas des cloches, étaient tous et depuis dix heures deux minutes revenus prendre place sur le clocher et volaient d'une place à l'autre ou tournaient autour du clocher. Un doux pigeon comme en cuivre gris posé sur le casque de la statue de Jeanne d'Arc était si immobile qu'il semblait un ornement du meilleur goût ajouté par le statuaire. Dix heures et demie. On allait pouvoir fermer le magasin. Et c'est ainsi que M. Clinteau ce jour-là venait avec sa femme et sa petite fille déjeuner dans la petite salle à manger de M^me^ Sureau et en faisant claquer son ongle expliquait à Jean le sujet des assiettes. Mais il n'était pas à côté de lui et était obligé de lui faire passer l'assiette, déjà spirituelle souvent par la légende, texte de ses commentaires facétieux, par l'intermédiaire de M. Sandré ou du petit cousin. Car il n'était plus à côté de Jean comme autrefois. Jean avait obtenu ce changement après des négociations auprès de sa mère tenues secrètes. Car son oncle par plaisanterie, chatouillait volontiers Jean, supplice qui lui était si atroce qu'il trouvait la mort préférable à une vie où on peut être placé sans défense, même une fois par semaine, à côté d'une personne qui vous chatouille, d'autant qu'il avait sur le chatouillement, parce que sa mère le craignait pour Jean à cause de sa nervosité, des idées obscures qui en faisaient quelque chose peut-être d'obscène et certainement de cruel. Deux dimanches de suite M^me^ Santeuil oublia de changer Jean de place. Combien la vie resta sombre alors et anxieuse pour le pauvre Jean. Il ne savait pas qu'un changement de place fût possible et l'avenir lui apparaissait obscurci

jusqu'à la fin par ses terreurs. Souvent ce qui pèse du poids effrayant des anxiétés imaginaires, et quelquefois aussi du poids pénible des souffrances réelles sur nous, peut être déplacé d'un mot qui ne coûte rien à celui qui peut le proférer. Mais précisément parce qu'il ne lui coûte rien, parce qu'il est quelque chose d'insignifiant dans sa vie, il remet au lendemain, il oublie, ou il juge peu urgent de le prononcer. Il ne sait pas que d'ici à demain il y aura une insomnie pire que ces souffrances qu'on trouve importantes, et même s'il le sait elle lui apparaît comme peu de choses, puisqu'il sait qu'un mot de lui, ce mot qu'il dira dès qu'il en aura l'occasion, la fera cesser comme par enchantement.

★

La douce influence du dimanche ne régnait pas seulement sur Étreuilles. Et comme au printemps, dans la fente du mur du curé, les clématites, sans s'être cependant entendu avec les boutons d'or et les coquelicots des champs, avec les aubépines et les cerisiers des haies, se chargent pourtant pour ces jours de fête de la décoration des murs, et à l'heure dite, ayant été prêtes sans bruit, ont hissé et laissent briller en souriant au soleil leur pavillon violet, ainsi si Jean et son père après s'être promenés l'après-midi du dimanche entraient à une demi-lieue d'Étreuilles à la ferme des Aigneaux, ils trouvaient M^me^ Laudet dont la personne semblait faite de sabots, d'une belle taille, en tablier blanc, et d'une figure régulière et distinguée, qui inspirait malgré cela le respect, offrant à la vue charmée des nombreuses personnes assises sous les pommiers, autour des larges tables de bois, sous sa figure dont la dignité se rehaussait d'une coiffure compliquée et nette, une superbe poitrine de soie verte soutachée de noir, des bras verts et une jupe prune. Malgré cela comme elle avait énormément affaire ce jour-là à cause de l'affluence du monde, elle gardait ses sabots. Mais ce dernier reste de la chrysalide brisée ne déplaisait pas plus que chez un Hector ou une Andromaque au théâtre se promenant dans la coulisse la coiffure à la Bressant qu'ils portent encore, réservant leur perruque pour le dernier moment, ou chez une maîtresse de maison qui ne se contente pas de recevoir mais qui jouera dans la comédie qu'elle donne à ses invités,

l'obligation de se mêler en robe de ville avant le moment de se montrer sur les planches, son rôle ne comportant pas de robe décolletée. Ainsi allait M^me^ Laudet de table en table, portant une tasse de lait ou un verre de cidre, dans cette robe verte qui n'était qu'une des fleurs de ce joyeux printemps social, de cette floraison de l'humanité heureuse aux mille couleurs, qui s'appelle l'endimanchement. Mot que prononcera sûrement avec une nuance de mépris la femme du monde, qui ce jour-là croit devoir mettre sa robe la plus simple, avec une irritation qui trahit simplement le malaise qu'elle éprouve, ne daignant pas, ne pouvant pas s'associer à la joie universelle du dimanche, à subir pourtant son influence, qui lui fait sentir par le besoin et l'absence de plaisir quelque chose de presque insultant dans le plaisir des autres. Ainsi allait M^me^ Laudet portant non seulement sur sa poitrine les insignes, mais encore dans ses yeux la conscience du bonheur.

Comme toutes les tables étaient pleines, que de nouveaux venus arrivaient sans cesse, beaucoup attendaient longtemps ce qu'ils avaient demandé malgré le zèle de la petite fille qui, ses cheveux blonds frisés, en robe blanche avec une ceinture rose portait des plats aussi grands qu'elle avec une rapidité, une élégance de danseuse, écoutant ce qu'on lui demandait avec une immobilité élancée qui révélait sa grâce, et y répondait à voix basse avec une timidité qui rassurait sur sa bonne éducation. Souvent beaucoup attendaient ce qu'ils avaient demandé mais ils se permettaient à peine de le rappeler avec beaucoup de politesse, car M^me^ Laudet était respectée comme une personne excessivement bien, bien au-dessus de sa condition, qui était d'ailleurs bien au-dessus de la vie simple qu'elle menait — elle possédait presque toutes les fermes aux environs d'Étreuilles. Chacun subissait d'ailleurs à tel point l'ascendant de son caractère et le charme de sa beauté que c'était beaucoup pour la voir, pour être chez elle qu'on venait goûter à cette ferme, comme on va goûter dans certains salons, quoique l'on dît que c'était un peu pour le cidre qui était meilleur que partout ailleurs et le fromage qui y était exquis. Mais les gens du monde n'avouent-ils pas que s'ils vont goûter plus volontiers chez telle dame que chez telle autre, c'est qu'elle a des petits fours au chocolat et fait le thé comme personne ?

Vers cinq heures, les jours où il faisait beau, ces dimanches de M^me^ Laudet battaient leur plein. Et dans le plaisir qu'elle éprouvait à voir

ses tables en plein air regorger de monde, se mêlait à la satisfaction de la commerçante dont les affaires marchent bien — et ce trait encore la fera-t-il à nos yeux beaucoup différer d'une femme du monde ? — quelque chose comme la douce fierté de se sentir entourée d'autant de sympathies, en possession de tant de puissance. Chacun lui lançait un petit compliment sur son cidre, sur sa mine, sur le monde qu'elle avait, un petit coup de patte sur la ferme rivale des Noyers où il n'y avait personne. Pendant ce temps-là de nouvelles personnes arrivaient et elle était émue comme d'une manifestation importante qui couronnait sa carrière. Et à vrai dire dans sa naïveté à recevoir des compliments, à accepter cet hommage, elle se trompait bien moins que telle maîtresse de maison qui, parce qu'il est venu à sa soirée beaucoup de monde qui en sortant gémiront sur l'ennui qu'ils ont eu à y supporter, sur la vieillesse de la maîtresse de maison et sur ses ridicules, est émue comme un professeur au cours final duquel un nombre important d'élèves est venu assister. Car dans Étreuilles et dans les villages voisins, chacun de ces clients des Aigneaux parlait de M^me^ Laudet avec cette même sympathie qui les poussait en foule le dimanche vers la ferme, avec ce même respect qui leur faisait si longtemps attendre sans oser se plaindre la tasse de lait, le verre de cidre demandé. Et comme dans les raouts de telle dame on sait qu'on ne sert que du thé et des petits fours et qu'on serait mal venu à demander du chocolat, il fallait voir comment était reçu le novice qui demandait de la bière. « Nous n'avons pas de bière ici », répondait avec fierté M^me^ Laudet et jetait un tel mépris à l'homme qui ne savait pas vivre que tout le reste de la société le considérait pendant un instant avec des regards curieux et des ricanements peu agréables.

Fidèle aux vieux usages, M^me^ Laudet ne laissa pas sa ferme suivre la mode que prirent alors beaucoup de fermes du Centre, qui pour rivaliser avec les marchands de vin, vendirent de l'absinthe et du vermouth guignolet. Elle tenait à maintenir la tradition de sa ferme, comme ces salons de conversation où la maîtresse de maison, tenant tête aux usages, refuse à ses invités de leur donner comme dans le salon voisin de la musique, de la comédie. « Ils n'ont qu'à aller ailleurs », disait M^me^ Laudet qui ne faisait rien pour allécher le client, lui rendant plutôt l'entrée de sa ferme difficile et écartant tous ceux pour qui leurs prétentions à l'absinthe — peut-être si détestée par elle simplement parce qu'il ne lui était pas facile d'en débiter

— lui inspiraient une méfiance qu'elle exprimait longuement à ses vieux clients, ses habitués, ceux qui jamais de la vie ne lui auraient demandé d'absinthe. « Ces gens-là, disait-elle, je n'en veux pas. Dame, je choisis mon monde, on n'entre pas ici comme dans un moulin. Ce n'est pas tout de vouloir y venir. Je ne reçois que des gens qui me plaisent. » Elle prétendait, tout comme une autre, au salon fermé.

III

La classe de philosophie. — Henri de Réveillon. — M^me^ Desroches. — Son hôtel. — M^lle^ des Coulombes. — Henri, Jean et M. Santeuil rencontrent M. Duroc. — Pourquoi Henri hésite à présenter Jean à M. d'Utraine. — Histoire de Calpin. — Portrait d'un ami. — Querelle de Jean avec ses parents à propos du dîner avec Réveillon. — Intervention de Couzon à la Chambre. — Le souvenir de M. Beulier.

I

LA CLASSE DE PHILOSOPHIE

Il était huit heures et demie. Les élèves étaient en classe, tous agités parce que leur nouveau professeur de philosophie, M. Beulier, qu'ils ne connaissaient pas encore, n'était pas arrivé. Déjà quelques grands, ambitieux de traiter directement avec les autorités et de revenir à la classe marchant à côté d'elles, de traverser la cour aux yeux curieux des élèves écrasés contre les vitres des autres classes, se préparaient à aller trouver le proviseur et le censeur.

« Taisez-vous donc, tas de créatures », s'écria la grosse voix toujours écoutée de Buffeteur, que l'excès de sa cancrerie avait rendu considérable non seulement aux élèves et aux garçons de salle qui rivalisaient à son égard d'admiration et de sympathie, mais même au censeur qui lui disait bonjour avec le sourire protecteur et craintif d'un ministre qui rencontre le chef de l'opposition. Le proviseur lui-même quand il venait dans la classe écouter le résultat des compositions, au moment où le professeur prononçait, comme à toutes les proclamations passées, comme à toutes les proclamations futures : « Le dernier, Buffeteur » et où Buffeteur se dressant sur son banc criait avec une arrogance bon enfant : « Présent, monsieur le Proviseur », le proviseur lui-même avait un sourire ironique mais cordial et inconsciemment respectueux pour ce gros garçon qui se mouvait à travers l'année d'une place de dernier à l'autre, sans perfectionnement, sans erreur, sans hésitation avec l'invariabilité brute d'une loi de la nature. Jean fut violemment tiré de sa rêverie par la grosse voix de Buffeteur. Il savait que le professeur, M. Beulier, dans la division duquel on ne voulait pas d'abord le placer — « nous craignons, disait M^{me} Santeuil, qu'il n'achève de lui faire perdre ce qui lui reste de cervelle » — était un grand philosophe,

l'esprit le plus profond qu'aient jamais connu les plus intelligents de ses camarades et il essayait vainement, dans une attente passionnée, avec un grand espoir qu'il ferait du bien à sa pensée lasse de s'analyser sans cesse, de se figurer le grand homme qui tardait tant à venir. « Oui, tas de crétins, reprit Buffeteur parmi les cris des élèves montés sur leurs bancs, êtes-vous assez crétins de vouloir aller prévenir le proviseur ! Tas de brutes ! Nous allons fermer la porte comme si le professeur était là, et pendant ce temps-là nous pourrons faire tout ce que nous voudrons. Vous ne comprenez donc pas ? »

À ce moment apparut tout courant à la porte de la classe un monsieur roux très essoufflé, le cou dans un foulard, avec des lunettes et une serviette. Les élèves qui se promenaient intrépidement encore sur les rangs de pupitres comme des matelots sur un bateau, grimpant aux poutres, ou faisant de l'équilibre sur deux planches, au milieu de bruits aussi multiples et assourdissants que les bruits du vent, des cordages et de la mer, se ruèrent sur leurs bancs en une seconde. Ils avaient mis une précipitation si vertigineuse à accomplir cette manœuvre que le professeur en entrant les vit tous devant lui, assis à leurs bancs comme des rameurs, le visage encore rougi et les cheveux soufflés par la tempête, mais disposés en bon ordre et prêts à obéir. Jean, sans pouvoir bien s'imaginer ce que serait cette classe de philosophie, s'aidait pourtant de phrases de Renan, de Barrès pour en imaginer la douceur désenchantée. M. Beulier commença à parler. Il avait un accent bordelais extrêmement prononcé qui étonna Jean. Il disait « phi-lô-sô-phie », « ni-ai-zeu-rie », en marquant autant l'une que l'autre les quatre syllabes. Sa figure énergique et colorée n'exprimait ni scepticisme, ni dilettantisme, ni caressante douceur. Il parla avec un enchaînement auquel Jean était si peu habitué qu'il éprouva de la fatigue, et au bout de cinq minutes cessa de suivre. À aucun moment les doux mots de « vanité de la vie », de « nirvana » ne vinrent comme un air connu et doux rappeler son attention distraite. Et il ne trouva dans toute la leçon aucune de ces images splendides et parfumées auxquelles il aurait pu pendant cette rude course intellectuelle faire halte comme auprès d'un reposoir de fleurs. Bien plus, lui qui savait qu'il n'y a ni bien ni vrai, il fut stupéfait d'entendre cet homme dont on lui avait vanté le génie, parler du bien, de la vérité, de la certitude, de même qu'il s'étonna de l'entendre parler avec un plaisir visible

de certaines inventions mécaniques, de certaines cultures de fleurs, qu'il croyait pouvoir intéresser les seules personnes à qui le royaume de l'esprit était fermé. Pour le royaume de l'esprit, il l'imaginait comme superposé à la terre mais sans que rien de la terre y pénétrât jamais que les parfums, la pitié, la corruption, la mélancolie et les chats. Mais il pensait surtout que les sciences n'offraient quelque intérêt qu'à cette race disciplinée mais barbare, ignorante des muses et des dieux et qu'excitait chaque lundi à de nouvelles découvertes le professeur de mathématiques, parmi les odeurs empoisonnées, les explosions meurtrières des expériences qui rataient toujours, au cri sauvage et déchirant de la craie passant et repassant comme une scie dans ses démonstrations hostiles sur le tableau noir. Aussi commença-t-il à douter de la valeur de son nouveau maître quand il l'entendit parler de la loi des interférences qui est si belle, puis à propos des travaux des abeilles dire d'une voix douce et triste : « Il y a des moments où je me dis que les savants sont plus heureux que nous de savoir toutes ces choses-là. J'ai souvent pensé que cela serait très agréable d'être un savant très intelligent, ou même simplement un curieux et de connaître à fond toutes ces choses. Il y a des heures où la sagesse de nos livres nous paraît bien froide à côté de cette vie ardente des abeilles. »

Puis Jean cessa d'écouter et se mit à parler bas avec ses voisins. M. Beulier lui fit signe de ne pas parler. Au bout de quelques instants, il se remit à causer. « Vous aurez une heure de retenue », dit M. Beulier en le désignant, mais avec tant de calme que Jean, habitué à la violence des autres professeurs, sentit bien que ce n'était pas une vraie punition, mais un simple avertissement. D'ailleurs, quand M. Beulier après la classe regarderait le nom de ce bavard qu'il avait puni, il verrait que c'était Santeuil qui lui était si chaudement recommandé et dont on lui avait remis les devoirs de vacances, ces devoirs dont Jean était si fier. Il frémissait d'impatience en pensant à la haute opinion qu'ils donneraient de lui à M. Beulier. Il l'entendait déjà disant aux élèves : « Messieurs, vous avez parmi vous quelqu'un qui n'est pas un élève, qui est déjà un poète, qui sera un jour un grand poète. » Voyant déjà les regards étonnés des élèves, savourant les paroles, variant à tout moment cette scène délicieuse, il avait la fièvre à calculer qu'en huit jours M. Beulier n'avait pas eu le temps d'avoir lu ces devoirs et d'en rendre compte, et ignorant encore du sceau

génial qui le distinguait des autres élèves, le confondait avec eux. Mais à sa grande surprise M. Beulier un quart d'heure avant la fin de la classe sortit de sa serviette une pile de copies où Jean reconnut les devoirs de vacances. « J'ai voulu les lire avant de commencer mon cours afin de perdre moins de temps », dit M. Beulier. Le cœur de Jean battait à se rompre. « Aucun de ces devoirs d'ailleurs ne vaut la peine que nous nous arrêtions bien longtemps », Jean ajouta mentalement : « Mais j'ai tenu à mettre à part, car ce ne sont pas à proprement parler des devoirs… Je n'ose pas affirmer que ce sont des chefs-d'œuvre mais j'y vois la messe. » « Ils sont bien faibles », reprit M. Beulier, puis sa voix devenant très douce, il ajouta en souriant : « Mais que cela ne vous décourage pas, vous étiez fatigués, vous aviez mieux à faire à ce moment-là que de travailler. Je ne vous jugerai pas là-dessus. Voyons, voici rapidement les quelques observations qui peuvent être utiles à chacun. » On arriva à S. Quelques élèves d'abord. Puis : « M. Santeuil. Ce n'est pas un des plus mauvais. Oh ! ce n'est pas bien bon non plus, il y a bien (c'est comme les autres, se dit Santeuil, de l'incohérence, de la folie) des banalités courantes, toutes les mauvaises manières d'écrire que vous avez apprises dans les journaux ou les revues. Mais ce n'est pas votre faute. Ce n'est pas à vous. On ne peut pas non plus exiger à votre âge que vous ayez un goût tout à fait sûr. Et certainement vous avez un peu de goût, Oh ! un tout petit peu, un rien de goût, noyé dans bien des mauvaises choses, mais enfin c'est toujours cela. Mais vous aurez beaucoup à faire pour composer (un chef-d'œuvre, pensa Santeuil) une dissertation de philosophie. Il faudra soigneusement bannir toutes ces métaphores, toutes ces images qui, mieux choisies que les vôtres, peuvent plaire au poète, mais que même alors la philosophie ne tolère pas. Mais même pour le professeur de lettres, ne grossissez pas la voix pour dire des banalités. « Les rouges incendies du couchant », comment osez-vous écrire cela ? C'est de la couleur pour un petit journal d'où, voyons, de province, non, pas même, des côlônies. Peut-être, que sais-je, le rédacteur du journal de Mozambique émaille-t-il un article de ces verrôteries et les dames de là-bas y reconnaissent leur Chateaubriand. Non, n'est-ce pas, vous avez mis cela sans y penser, j'insiste trop. De même, pourquoi parler tout le temps de parfums exquis, d'odeurs embaumantes ? Qu'est-ce que cela dit à l'imagination ? C'est l'écœurante marchandise des petites parfumeuses de lettres. Laissez-la-leur. Vous avez sans doute éprouvé comme tout le monde

la noble volupté que donnent certains parfums. Tâchez de nous le rendre, ce sera mille fois plus intéressant. Regardez comme vos phrases sont vagues. Vous dites : « On y respirait les senteurs enivrantes, pluie de suggestions obscures, du lilas et de l'héliotrope. » Laissez d'abord vos *suggestions*, et si c'est pour nous dire qu'elles sont *obscures* sans être capable de les éclaircir, autant n'en pas parler. Et n'allez pas mêler les senteurs du lilas et de l'héliotrope. Vous savez bien que c'est quand ils sont tout mouillés par la pluie qu'on sent vraiment l'odeur fraîche des lilas, tandis que l'héliotrope ne donne tout son parfum, qui est si doux, qu'au soleil. Mais ce n'est pas moi qui vous donnerai tous ces conseils, puisque je suis seulement ici pour vous apprendre la philosophie. » Mais Jean ne s'était jamais promené dans des jardins qu'en lisant des vers, sans regarder, sans respirer les fleurs. Ces distinctions ne parlaient pas à sa pensée, qui d'ailleurs suivait sans plaisir le discours simple du professeur, où elle ne trouvait aucune de ces surprises de langage, de ces saillies d'imagination qui à tout moment venaient arrêter, forcer, ravir son attention dans la lecture des moindres contes du *Gil Blas* ou de l'*Écho de Paris*. Sans rancune pour celui qui avait si soudainement, si violemment déçu son amour-propre, il le considérait pourtant avec une défiance craintive et mélancolique.

La classe finie, fier des hautes recommandations dont le nom de Santeuil allait faire réapparaître le souvenir dans l'esprit de M. Beulier, il lui dit en souriant : « Monsieur, c'est moi Santeuil, c'est moi que vous avez puni. » M. Beulier ne manifesta aucun étonnement. « Je viens vous demander si vous ne voudriez pas m'ôter ma punition. — Vous l'ôter, monsieur ? demanda M. Beulier avec une extrême douceur. Eh oui, cela doit vous ennuyer de venir ici. Je n'aime pas beaucoup les retenues. Vous allez venir demain pendant une heure faire des choses qui ne vous serviront pas beaucoup tandis que vous seriez bien mieux à vous promener avec un ami à Versailles. Vous avez bien raison, je n'aime pas beaucoup ce système de répression. » — Enfin, se dit Santeuil, ce n'est pas venu du premier coup, mais voilà ma retenue enlevée. — « Oui oui, ce n'est pas une bien bonne chose, reprit-il en regardant Santeuil avec un air affectueux qu'il n'avait pas encore remarqué chez M. Beulier, oui, mais comment voulez-vous que je vous l'ôte ? Mais je ne peux pas, reprit-il avec vivacité. N'est-ce pas, en entrant ici comme professeur, je m'engage à vous faire tous travailler de

mon mieux et je suis responsable des heures où en causant avec le voisin ou toute autre distraction vous ne travaillez pas. Or, je ne peux pas changer la discipline. Elle est maintenue à l'aide des retenues. Vous avez parlé. Je vous ai averti, vous avez reparlé, vous avez une retenue. Je ne peux rien faire à cela, bien entendu. Mais peut-être avez-vous une raison, un devoir important à remplir jeudi ? Alors, c'est autre chose. — Non, monsieur, dit Santeuil en rougissant. — Eh bien alors, vous viendrez jeudi en retenue, n'est-ce pas ? Eh, mais l'heure s'avance, c'est peut-être pour vous comme pour moi le moment d'aller déjeuner. » Et prenant rapidement congé de Santeuil, M. Beulier disparut en courant.

II

HENRI DE RÉVEILLON

« Maman, Réveillon voudrait bien venir déjeuner un jour ; quand voudrais-tu qu'il vienne ? — Hé ! bien, mon petit Jean, samedi si tu veux ; justement ta tante Louise doit venir me voir après déjeuner, cela amusera peut-être ton ami de la voir. — Oh ! oui, c'est une très bonne idée. » Réveillon accepta et le jour même Jean en rentrant trouva ses cartes. « Henri a été désolé de ne pas trouver Madame votre mère. Priez-la de lui pardonner s'il n'a pas pu aller encore la voir à son jour, mais vous savez qu'il a tant à faire. » Jean prit un peu d'argent sur ses économies et alla commander des cartes. Dès qu'elles furent faites, il alla en corner deux chez M^me^ de Réveillon. Mais quel ne fut son étonnement le lendemain de trouver une carte pour lui : LE DUC DE RÉVEILLON. Il crut d'abord qu'il était arrivé quelque chose à Henri et que le duc était venu le chercher. Puis il réfléchit que le duc aurait laissé un mot. Le concierge lui dit d'ailleurs que c'était un valet de pied qui avait laissé la carte. Mais alors ne voyant plus de raison de cette démarche, il y vit une faveur inouïe généreusement accordée par un homme de cette importance à un petit garçon de dix-sept ans qui pensait qu'il fallait au moins exercer une profession ou être père de famille pour qu'un homme « d'un certain âge » vous mît sa carte. Ne connaissant de la tendresse, de l'estime, de la douceur des autres dont son cœur faible avait besoin que le chagrin d'en avoir toujours été privé, il éprouva un plaisir délicieux qui, exalté aussitôt par la reconnaissance, était devenu en quelques minutes une sorte d'amour pour le vieux duc, un désir passionné de lui montrer son dévouement, de se jeter à ses pieds, de se faire tuer pour lui. Supposez un de ces petits conscrits à qui Napoléon venait de tirer l'oreille et qui brûlaient de couvrir de baisers et de larmes la main qui les

avait flattés. En allant à l'hôtel de Réveillon pour laisser un mot au duc, marchant vite, la figure ravie, l'air d'un fou, il se demandait encore si ce n'était pas une erreur du valet de pied. Heureusement, il rencontra sa tante Louise qui lui apprit que c'était une habitude courante qu'un mari rendît la visite qu'on était venu faire à lui et à sa femme en leur laissant des cartes. Il y avait des gens du monde qui ne rendaient pas de cartes aux jeunes gens, mais la plupart le faisaient. Jean n'avait qu'à laisser des cartes chez les Tonnereau par exemple, qu'il ne connaissait pas. Et très probablement le lendemain il trouverait une carte du marquis de Tonnereau. Jean remercia sa tante et revint chez lui, déçu, ayant presque envie de pleurer, mais content pourtant de montrer à ses parents que le duc de Réveillon avait laissé une carte pour lui. Seulement il voulut que M. Santeuil rendît une carte à Henri de Réveillon et fut fâché de voir que sa mère s'y opposait. « Mais son père m'en a bien mis une. — Je ne peux pas te dire ce qu'on fait dans le monde de son père, mais dans le nôtre ce serait tout à fait ridicule. Je ne vois pas ton père, un homme occupé, allant mettre une carte à un petit jeune homme de dix-sept ans. — Pourquoi de dix-sept ans ? Henri a six mois de plus que moi. » Enfin M^{me} Santeuil céda devant les instances de son mari et Jean embrassa son père avec reconnaissance. Seulement il était déjà inquiet de savoir s'il la mettrait à la même heure que le duc avait mis la sienne, si cela pouvait se faire le matin aussi bien que l'après-midi. Mais content de cette première victoire, il jugea prudent de ne pas la pousser trop à bout et d'en user avec modération. Il fut clément à l'ennemi et sur le front de sa mère qui n'avait battu en retraite que quand M. Santeuil s'était trouvé à côté de son fils, Jean mit un baiser magnanime.

★

Il faut avant d'aller plus loin parler maintenant de cette tante Louise qui devait « samedi vers deux heures » faire la connaissance d'Henri de Réveillon et qui avait appris à Jean les usages flatteurs et décevants, comme presque tous les usages mondains, qui ont trait aux cartes dites de visite. Non par hasard, mais pour ces raisons profondes qui causent aussi bien les phénomènes dits mondains que les phénomènes dits sérieux, les situations

sociales que les événements historiques, le salon de M^me^ Antoine Desroches née Primaldi, cousine de M^me^ Santeuil, que Jean appelait tante Louise, était devenu, au moment où Jean fit la connaissance d'Henri de Réveillon, et était resté jusqu'à l'année dernière un des salons les plus recherchés entre les salons brillants de Paris. Le chapitre que nous allons écrire ne serait pas moins à sa place dans une étude psychologique sur les différentes variétés de l'ambitieux, dans une étude historique sur la société à la fin du XIX^e^ siècle que dans l'histoire plus modeste de Jean Santeuil.

Pauvre, intelligent, ambitieux et habile, Antoine Desroches était devenu au régiment l'ami intime du jeune Frédéric de Breslau, prince de Brême, fils d'une des personnalités les plus considérables du monde impérialiste et de la famille même de l'empereur. À ce moment Antoine avait déjà eu la médaille d'honneur de l'École des Beaux-Arts, il allait être envoyé à Rome. Il émerveillait le jeune prince par la solidité de ses connaissances artistiques. Un jour de permission où il alla le voir pour la première fois à l'hôtel de Breslau il étonna le père et la mère de Frédéric en discutant pièce par pièce la valeur de leur célèbre collection de tableaux et d'objets d'art ; ici en soulevant à première vue une objection de peintre qu'avait faite Baudry après un long examen et y répondant par un argument que n'avait pas trouvé un expert le jour où à la prière du vieux prince de Brême il avait voulu relever aux yeux de Baudry sa collection attaquée ; là démontrant par des raisons historiques une erreur d'attribution, une contradiction de catalogue. Le vieux prince, sachant par Frédéric combien son ami était pauvre, avait voulu l'aider. Antoine avait tout refusé, sans doute par une probité naturelle et aussi par cette logique obscure de l'ambitieux qui sacrifie instinctivement les plaisirs du présent pour acquérir la réputation durable d'un désintéressement absolu, aussi utile aux satisfactions futures de sa passion que lui sont funestes les satisfactions passagères du bien-être et de la vanité.

Le père d'Antoine avait été toute sa vie employé. Antoine dans toute son enfance n'avait eu des rares gens du monde en rapport d'affaire avec son père que des paroles protectrices. Il était des gens à qui on donne en échange d'un service rendu une place de théâtre parce qu'il est impossible de les inviter chez soi. Il voulait que tous ces gens à leur tour fissent des

bassesses un jour pour être invités chez lui. Certains êtres humains désirent, parce que ne le connaissant qu'en imagination ils ne le connaissent qu'en beau, ce qui leur a toujours manqué. La courtisane désire le respect ou l'amour. Le domestique désire l'indépendance. Certains hommes, le chic. Ce qui fait que nous voyons chaque jour, un valet de chambre aimé, choyé, chez des maîtres qu'il a servis toute sa vie et qu'il pourrait servir, avec la certitude d'en hériter un jour, jusqu'à leur mort, les quitter une fois riche pour aller perdre en quelques mois comme marchand de vin les économies qu'il a faites comme domestique. Ce qui fait que la plus grande joie d'un acteur, qui en a connu pourtant de si vives, est d'être décoré comme un sous-chef de bureau, qu'une cocotte quitte le banquier qui la traitant comme une fille lui donne deux cent mille francs par an, pour le jeune panier percé qui lui parle comme à une femme du monde, et en la rendant amoureuse lui fait croire qu'elle en est une. Ce qui fait aussi que tant de jeunes filles ou de jeunes gens nés de parents dont la profession ou la race fut dédaignée, lâchent leurs amis, gâchent leur bonheur, engagent leur fortune, donnent leur vie pour avoir un noble comme témoin dans un duel ou comme invité à sa table. Il est à remarquer que les gens de lettres, fils souvent de parents pauvres, et voyant le monde d'ailleurs à travers leur imagination qui embellit tout, font souvent au monde un sacrifice qui chez eux est plus grand que pour d'autres puisqu'il ajoute à tous les biens immolés que nous venons de dire, l'amour de la solitude, les joies de la vie intérieure, la profondeur de leur pensée, la dignité de leur vie, la solidité de leur gloire.

Mais il est bien rare que les gens de lettres soient aussi naïvement snobs, aussi délibérément ambitieux que le monde les croit ou que le roman les peint, et que se montre par exemple, dans un ouvrage immortel, le poète Lucien de Rubempré. Non, le Rubempré moderne, et faut-il le dire, le Rubempré de tous les temps ne se dit pas : « Je veux arriver, je veux être dans le monde aussi recherché, aussi redouté, aussi riche que Maxime de Trailles, qu'Ernest de Rastignac. » Il se dit : « Je veux avoir tout senti, je veux étancher ma pensée altérée par la fatigue de la spéculation pure, à la source même de la vie. Pour peindre un jour la vie, je veux la vivre » (raisonnement qui ne le pousse pourtant pas à connaître la misère ou la médiocrité qui est au même titre que l'opulence une des formes de la vie). Il se dit : « Cette société sera pour moi un sujet de peintures que je ferai sans

ressemblance si je les fais sans modèle. Combien ces vies spéciales, dont la flore psychologique spéciale, à cette région spéciale de la vie et du monde, qu'on appelle *le monde* sont intéressantes pour un psychologue, et la fleur la plus vénéneuse, mais aussi la plus répandue dans cette terre pourrie, le snobisme. » Et soit que sa perspicacité se plaise à punir cruellement chez les autres la honte de ressentir déjà ces atteintes en lui, soit plutôt que parler de son mal même pour le flétrir, soit encore le nourrir et le flatter, le romancier doublé d'un snob se fera le romancier des snobs. Bientôt par l'ascendant que des êtres pervertis prennent sur des êtres mous, et des plaisirs immédiats et faciles sur des êtres sans volonté, le monde aura façonné le poète à son image d'autant plus vite qu'en l'habituant, par les appâts de la vanité et de la paresse satisfaites, à vivre en société, elle supprimera les forces de résistance qu'il aurait pu trouver dans les énergies de la vie solitaire. Ces êtres, d'ailleurs, que Rubempré considère froidement comme des ennemis à vaincre ou des places fortes à emporter, l'écrivain ira à eux sans préméditation, non par la marche du calcul mais par l'élan du désir, porté sans s'en rendre compte, et sous la couleur menteuse de tant de raisons que nous venons de dire, vers des êtres que son snobisme même ne lui fait pas croire plus puissants mais lui fait paraître plus charmants que d'autres, le désir étant dans le snobisme comme dans l'amour le principe et non l'effet de l'admiration. Il ne s'éprendra pas des duchesses parce qu'il les aura froidement jugées plus désirables que d'autres, mais il les jugera plus désirables parce qu'il en est instinctivement épris. Plus tard il pourra se dire : « J'ai choisi cette vie pour y faire fortune, ou j'ai voulu en me faisant traiter d'égal à égal par un prince rendre à l'homme de lettres abaissé le rang auquel il a droit. » Il ne faudra croire ni à tant de cynisme ni à tant de désintéressement, mais reconnaître une fois de plus l'ingéniosité de tous ceux qu'une passion a conduits à se persuader que, vers des carrières basses ou nobles, ce sont eux qui ont dirigé et qu'au lieu d'en être esclaves ils en sont les maîtres.

Mais Rubempré nous a égaré. En revenant à Antoine Desroches, retrouvons Rastignac. Le Rastignac moderne et pour dire toute notre pensée, le Rastignac de tous les temps ne dit pas à M^{me} de Beauséant : « J'ai besoin de votre protection ; faites-moi aller chez le général de Canigliano », mais a l'air d'avoir si peu besoin de la protection qu'elle lui

offre, et que ce soit pour lui un si gros ennui d'aller chez le général de Canigliano, qu'elle est obligée d'insister pour le décider à y aller et n'y réussit qu'à la deuxième ou troisième fois. Loin de renoncer à ses travaux et à ses cours pour aller voir chaque après-midi M^me^ de Nucingen ou M^me^ de Beauséant, il fait peu de visites, trop pris par des travaux bien plus intéressants à l'en croire que les plaisirs du monde et à l'endroit desquels il éveille chez les gens du monde une curiosité naïve avec un respect mystérieux. Il ne parle jamais de ses invitations mais toujours de ses examens, jamais de ses nobles relations mais toujours de ses vieux amis des Beaux-Arts. Il dit : « Voilà des gens qui ne sont pas ducs, mais je vous assure que j'aimerais mieux passer cinq minutes avec eux que cinq heures avec M. de Trailles » (car même pour les flétrir il ne peut pas s'empêcher de prononcer les noms des grands). Il ne dit pas à M^me^ de Beauséant : « Grâce à vous je vais aller chez M^me^ de Nucingen » mais : « Croyez-vous vraiment qu'il faut que j'aille chez M^me^ de Nucingen ? quel ennui ! » Ou même il ne le dit pas, si son silence sait laisser deviner qu'il le pense et qu'il se tait par bonté, pour ne pas faire de peine à M^me^ de Beauséant, en homme habitué à faire son devoir sans murmurer. À peine alors si au moment de partir il jette sur la chambre qu'il quitte un regard de regret, en disant : « On aurait pourtant été bien à rester ici, au coin du feu. » S'il vante l'esprit de quelqu'un ce n'est jamais d'une duchesse, mais d'une bourgeoise qui ne peut lui servir à rien. On sent bien que le rang ne l'éblouit pas, qu'il n'a égard qu'au mérite et qu'il préfère le mérite obscur. S'il fait l'éloge d'un grand, c'est comme malgré les apparences après une expérience personnelle qui l'a fait revenir de ses préventions. « Je ne suis pas suspect d'aimer cette société-là, eh bien ! il faut reconnaître que c'est un excellent homme et plein d'esprit. » En face des grands qu'il ne connaît pas il est froid, avec ceux qu'il connaît franc jusqu'à la brusquerie. Il ne leur cache pas leurs vérités. Mais il leur dit brutalement des vérités agréables : « Quel paresseux, quel rossard » et tout au plus quand c'est tout à fait nécessaire une vérité désagréable vite rachetée par la faveur d'un mot tendre, sorti du cœur « malgré lui ». Jamais il ne se laisserait aller à leur dire même avec ménagement des vérités blessantes. Il irait bien chercher M^me^ de Nucingen si son père mourant le demandait, car Antoine au fond n'est pas méchant, mais jamais l'accompagnant au bal il ne lui dirait : « Cela me fait quelque

chose de vous voir rire pendant que ce pauvre père se meurt. » Il excusera plutôt M^me^ de Nucingen à ses propres yeux, lui dira : « Je sais bien que cela vous ennuie d'aller à ce bal, mais il faut prendre sur vous. » Au besoin, sa voix habituellement rude s'amollirait ici : « Ce pauvre père, dirait-il, vous devez tâcher de faire ce qu'il vous ferait faire si vous pouviez lui demander conseil. Croyez-vous qu'il voudrait vous voir rester à pleurer, à vous faire mal, dans une chambre viciée par une respiration de malade et manquer un des grands succès de votre vie. D'ailleurs vous n'êtes pas assez forte pour veiller ainsi près d'un malade. Il ne faut pas abuser de ce qu'il n'a plus la force de vous le défendre pour faire ce qui l'aurait chagriné par-dessus tout. » Il ne dirait pas à Nathan : « Comment pouvez-vous être si plat avec un journaliste qui ne vous vaut pas », mais : « C'est presque amusant de voir les nécessités de la vie vous rapprocher d'hommes si au-dessous de vous. Mais vous avez bien raison, il le faut bien. » Jamais Antoine se promenant aux yeux des princes et des ducs ne fera semblant de ne pas reconnaître d'anciens amis journalistes. Il quittera ostensiblement une princesse pour aller leur serrer la main, sachant qu'il se grandit par là aussi bien aux yeux de la princesse que des journalistes. Ainsi, grincheux et assidu auprès des grands, affectueux et rare auprès des petits, Antoine n'aurait que des amis s'il n'était une espèce qu'il ne peut souffrir, qu'il décrie sans cesse parce qu'il y trouve le double avantage d'affaiblir des rivaux, de retarder les concurrents, de se garder pour lui tout seul la proie qu'ils ne cherchaient pas moins que lui, une espèce qu'il flaire du plus loin, dont il dévoile cruellement les manèges, pour qui il ne connaît ni indulgence ni pitié : ce sont les snobs.

Antoine Desroches n'avait pas permis au prince de Brême de l'aider de ses ressources : le prince le protégea de son crédit. Au lieu de lui donner quelques centaines de francs, il lui obtint une place de sous-directeur des Beaux-Arts, de critique d'art au *Figaro*, d'inspecteur des musées, un total de soixante mille francs de rente par an. Antoine Desroches était comme ces femmes dites honnêtes qui n'acceptent pas d'argent de leurs amants et leur coûtent vingt fois plus cher qu'une danseuse. De plus Antoine en refusant les cadeaux du prince l'avait obligé à le traiter non en protégé mais en ami. Il fut de toutes ses chasses, de tous ses dîners. Présenté à plusieurs grands

seigneurs du monde de l'Empire, il leur rendait de grands services par ses connaissances artistiques de premier ordre. Et leur faisant ainsi gagner beaucoup d'argent sans jamais consentir à en recevoir, il forçait leur admiration et leur intimité. À trente-trois ans il épousa Céphise Grimaldi, fille d'un grand peintre qui ne lui donnait pas une grande dot, mais qui devait être un appui sérieux pour son gendre lors de sa candidature à l'Académie des Beaux-Arts dont Grimaldi était le secrétaire perpétuel. Mais surtout, il faut le dire, Céphise Grimaldi était une des plus jolies blondes de Paris. Très intelligente, elle avait des énormes yeux verts et liquides. Antoine Desroches en était très amoureux. Au grand étonnement du monde quand il eut épousé cette femme dont il vantait depuis longtemps la beauté, le délicieux esprit, il ne la présenta pas. Malgré cela la princesse de Breslau et quelques autres amis très intimes des Desroches demandèrent à connaître sa femme, l'invitèrent : il répondit par des faux-fuyants, et enfin finit par avouer franchement que sa femme vivait dans une intimité de peintres et de sculpteurs éminents auprès de qui elle trouvait toute société froide, et qu'il craignait de ne jamais pouvoir la décider à aller dans le monde. Cependant, il ne cessait de raconter les traits délicieux de sa femme et des jugements portés sur elle par des hommes supérieurs, et donnait ainsi à chacun une envie folle de la connaître. Un jour le duc de Traves, l'homme le plus à la mode de Paris était venu demander un conseil à Desroches. « Ah ! c'est plutôt ma femme qui pourrait vous dire cela, dit-il. Demandez à Madame de venir, dit-il au valet de chambre, mais ne lui dites pas qu'il y a du monde avec moi. Elle n'aurait qu'à ne pas venir », ajouta Desroches en se tournant vers le duc. Quelques jours après le duc ne parlait à tout le monde que de la grâce inouïe, de l'esprit enchanteur de M^me^ Desroches. Un soir qu'il dînait chez la princesse de Breslau, elle lui dit, presque piquée de n'être pas « trouvée digne » : « Il paraît que vous connaissez M^me^ Desroches, *vous*. » Un mois après les Breslau rencontraient aux eaux les Desroches.

M^me^ Desroches avouait à la princesse qu'elle avait eu autrefois un peu de méfiance mais qu'elle était conquise, sous le charme de l'intelligence et de la bonté de la princesse. « Promettez-moi qu'à Paris vous viendrez quelquefois dîner avec nous, disait la princesse de Breslau à M^me^ Desroches, sentant qu'elle ne pouvait plus se passer d'elle. — Elle viendra, je m'y engage, dit tout bas Desroches à la princesse. Mais alors

invitez-la avec ce que vous avez de mieux, des gens vraiment charmants : elle est si gâtée ! » ajouta Desroches en regardant avec amour sa femme qui ne les entendait pas.

Un mois après M^me^ Desroches était lancée. Le coup était joué au profit de M^me^ Desroches, diront ceux qui ont vu, pendant les dix ans qui suivirent, son nom dans les journaux à tous les grands dîners donnés dans le faubourg Saint-Germain, qui l'ont aperçue au premier rang de tant de loges impériales ou royales. À ses dépens, penseront ceux qui ayant admiré les étonnants pastels qu'elle faisait à vingt ans, quand elle vivait sans ambition, dans la société des amis de son père, virent ses succès mondains marquer non pas même la décadence mais le brusque arrêt de sa production artistique et les élégances qui habitaient son cerveau changées presque en un jour, comme sous la baguette d'une mauvaise fée, en belles robes, en nobles amis, en meubles précieux. Qui sait si elle-même ne regretta pas souvent de ne pas pouvoir redevenir la Céphise d'autrefois par une nouvelle métamorphose, et si elle ne chercha pas souvent des paroles magiques pour appeler la fée qui d'un coup de baguette eût changé son salon d'aujourd'hui en son atelier d'autrefois ? Qui sait même si souvent la fée ne lui répondit pas souvent : « Je viendrai à toi quand ayant jeté tout ce lest de belles robes, de riches amies, de grandes voitures, tu seras assez légère pour t'élever et me suivre » ? Mais à l'époque où ce récit nous conduit, lasse d'être inécoutée et mourant de n'avoir pas reçu depuis si longtemps de Céphise les songeries dont vivent les fées et en général les esprits, la petite fée dédaignait de fatiguer sa voix expirante pour lui adresser encore ces conseils inutiles. Elle était même peut-être déjà morte. Mais comme une maison habitée par une femme de goût, une personne en qui vécut une fée en garde toujours une grâce qu'on ne trouve pas aux autres. Céphise garda toujours ses yeux insaisissables comme un feu follet, qu'on ne pouvait s'empêcher de regarder comme des présages, sa bouche mystérieuse comme un signe magique, dans toute sa personne un parfum de la verveine qui porte bonheur, des paroles rapides qui changeaient autour de celui à qui elle les disait, comme un enchantement, un pouvoir merveilleux de consoler les autres, comme si elle était à son tour devenue une fée par la mort de sa fée mais qui ne pouvait rien pour elle-même.

Le coup était joué, disions-nous, à son profit ou à ses dépens, comme on voudra. Mais si elle en fut le complice, ce fut sans le savoir car c'est sincèrement qu'elle voulait préserver contre les envahissements du monde sa petite société de sculpteurs et de peintres. Et dans les calculs de Desroches beaucoup d'amour, il faut le dire, se mêla à beaucoup d'ambition. Il aimait tant sa femme qu'il voulait pouvoir lui donner ce qu'il croyait le plus beau au monde : une grande situation mondaine — comme ce jongleur dont Anatole France a immortalisé la piété ingénue et qui ne sachant rien qui puisse faire autant honneur à la Sainte Vierge faisait des culbutes devant son autel.

Mais si M^{me} Desroches était lancée elle l'était seulement dans le monde de l'Empire ou plutôt dans une certaine coterie du monde de l'Empire. Si elle savait garder cette bonne position, elle devait au bout d'un certain temps s'étendre dans les différentes régions du monde bonapartiste à toute la noblesse de l'Empire, à une partie de la haute banque. Mais c'eût été trop peu pour Desroches. Il rêvait déjà pour sa femme cet empire sur la crème de la société parisienne, sur le faubourg Saint-Germain le plus légitimiste et le plus fermé, sur le corps diplomatique, et les familles royales étrangères qu'elle a conquis depuis.

III

L'HÔTEL DE MADAME DESROCHES

La description de l'hôtel Desroches serait sans intérêt pour le lecteur. En un temps où les meubles entraient peu à peu dans une maison selon que celui qui l'habitait les trouvait utiles, les trouvait beaux ou savait que ses parents, ses collègues, les gens de sa classe ou de sa fortune avaient l'habitude de les trouver beaux et de les rechercher, la nuance d'un rideau, la forme d'une chaise, les ornements d'une pendule n'étaient pas choses indifférentes, parce qu'elles semblaient choisies pour ainsi dire par une personne, et une simple chaise pouvait devenir auguste puisque c'était en quelque sorte, conduisant de son geste immense le faible bras d'un homme, toute une époque qui l'avait portée là. Assemblés autour de chaque famille, les meubles semblaient l'entourer des instruments de ses plaisirs, des images de ses goûts, des symboles de son temps. La maison n'était que comme un autre costume, moins étroit mais plus durable, que moulait en quelque sorte à sa ressemblance l'âme de l'individu avec les âmes plus vastes auxquelles elle participe. Et un ameublement apparaissait ainsi comme une sorte d'histoire où côte à côte l'individu, la profession, la classe avaient arrêté leur présence, fixé leur vie, exprimé leur rêve, déposé leur mémoire. Et c'est comme sur les chartes, sur le grimoire poudreux de l'histoire, qu'un Balzac pouvait se pencher sur un appartement comme pour le déchiffrer et, d'après la forme des choses, ressusciter les générations des hommes.

Il n'en est pas de même aujourd'hui, du moins dans cette partie de la société qu'on appelle « la société ». Comme chaque femme, non d'un genre d'esprit mais d'une certaine sorte de monde, non pas bien douée mais bien élevée, va au concert Lamoureux plusieurs fois dans l'année, et à Bayreuth

plusieurs fois dans sa vie sans avoir plus besoin pour cela d'être musicienne qu'elle n'a besoin pour aller tous les dimanches à la messe d'être religieuse, ainsi avec une certaine fortune ou plutôt dans un certain milieu, qui comprend lui-même une infinité de milieux différents, on a son appartement artistique, qu'il soit Renaissance, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Empire ou Anglais. Allez voir la femme d'un grand médecin, d'un grand avocat, d'un grand banquier, d'un grand seigneur. Ce n'est certes pas son hôtel ou son appartement qui pourra vous le dire, vous n'apprendrez pas de lui non plus si sa maîtresse est intelligente ou bête, idéaliste ou positive, paresseuse ou active, mélancolique ou gaie. Il vous montrera seulement des beaux objets d'art Louis XIV, Louis XV, Louis XVI ou Empire, ou des meubles et des tentures de Mapple ; une femme qui n'a jamais appris l'histoire, « travaille » son hôtel pendant deux ans en compagnie d'artistes au Cabinet des Estampes, ou si elle n'en connaît pas en compagnie de connaissances qui se laissent duper par des marchands ou la font duper par les marchands. Une qui n'a jamais rien lu laisse traîner sur la table de sa chambre un seul livre, *la Somme royale* de Turgot parce que cette chambre est Louis XVI. Une petite fille gaie perche son agitation et ses rires entre les deux branches d'un fauteuil Louis XIV élevé. M^me^ S. n'aime pas la peinture, mais parce qu'elle est riche elle recherche les dessins de Watteau et la première manière de Gustave Moreau. M^me^ X., fille d'un banquier protestant ou juif, femme d'un banquier protestant ou juif, si elle tient à avoir de la peinture chez elle nous intéresserait en assemblant autour d'elle les figures âpres ou loyales des banquiers défunts qui furent les parents et les aïeux de ses parents et des parents de son mari. Non, elle habite l'hôtel de La Rochefoucauld et a dans sa chambre à coucher un portrait de M^me^ de La Fayette. Quand se rendra-t-on compte que les ameublements artistiques ne peuvent être intéressants que chez des artistes, parce qu'un appartement d'artiste, s'il est sincère et éloquent, a autant de raisons de nous intéresser que l'appartement du bourgeois, du noble, du magistrat, du banquier, quoiqu'on puisse imaginer que la chambre du poète, comme une sorte d'observatoire où rien ne doit borner la vue du ciel, arrêter les vents, les orages, les pluies, devrait être en quelque sorte nue, pour que le poète puisse y recueillir attentivement le plus pâle rayon de soleil ?

La maison d'un Edmond de Goncourt, d'un Anatole France, d'un Robert de Montesquiou intéressent le romancier et redeviennent pour lui matière à description, c'est-à-dire à résurrection de ces journées. Après de longs pèlerinages incertains vers un dessin de Watteau, une statuette de Clodion, une estampe d'Hokusaï, ils ont enfin trouvé la vraie pierre de l'autel du Dieu et l'ont intronisée à la place qui semblait l'attendre entre d'autres idoles qu'une même ferveur, plutôt qu'une seule enceinte, y a réunies. Quant à l'hôtel de M^me^ Desroches, il était comme l'hôtel Simon Accham, comme l'hôtel Duferny, comme l'hôtel de la marquise d'Ouessant, ou du docteur Guénot, un musée à l'usage de ceux qui ne connaissent pas les musées ou qui les connaissent si parfaitement qu'il faut les collections particulières pour leur montrer quelque chose de nouveau. Seulement l'hôtel Desroches était moins beau parce que M^me^ Desroches était moins riche. Mais si l'on songe que l'hôtel Réveillon, un des rares hôtels de la haute noblesse qui ne fussent pas devenus le banal hôtel décrit plus haut, l'hôtel « grand monde » sans distinction, était nu, glacé, presque hostile comme un château fort, on comprendra qu'Henri éprouvait en entrant dans l'hôtel de M^me^ Desroches le même ravissement qu'une jeune fille élevée dans un couvent sévère ou dans une famille de bourgeois rigides éprouve en se trouvant tout à coup entre des Parisiens de vie facile, de conversation brillante, d'élégance raffinée. Les propos les plus superficiels sur la vie, sur l'histoire, semblent à sa tête enivrée des vues profondes. Ainsi Henri de Réveillon était-il surpris en entendant les divers renseignements bien incomplets et bien vagues que chaque tenture, chaque tableau, chaque bonbonnière semblaient lui donner avec des cours caressés sur des arts qu'il ne soupçonnait pas. Il les entendait avec plaisir mais n'aurait pu les suivre sans fatigue. En même temps, il se sentait troublé d'un parfum violent qui dès le seuil avait indiqué qu'il entrait dans un lieu spécial, maison de courtisane pour le prestige, chapelle pour la volupté.

IV

MADEMOISELLE DES COULOMBES

Le même soir, dans le salon de l'hôtel de Réveillon, appelé le salon des adieux parce que c'était là que saint Louis avant de quitter Paris avait dit adieu à Geoffroy duc d'Aquitaine et de Réveillon, Henri, qui s'était accordé un quart d'heure de repos après le dîner avant de monter copier sa version latine, écoutait avec joie sa mère prononcer l'éloge de Jean Santeuil, que le duc d'une voix plus grave reprit sur le même ton comme un chant alterné. C'était à vrai dire pour l'entendre qu'Henri passait ce quart d'heure au salon au lieu d'être monté dans sa chambre allumer une cigarette, le froid étant trop vif pour fumer au jardin. Mais comme il est arrivé pour tel discours académique, victime particulière de circonstances, ou comme un bourgeois un jour d'émeute où il s'est fourvoyé, cet éloge avait failli ne pas être prononcé. Le duc de Réveillon en parcourant *le Temps* pendant que la duchesse lui sucrait son café avait vu la majorité que les nouveaux ministres républicains avaient trouvée à la Chambre. Le sang lui était monté à la tête et il s'était écrié : « Quel ramassis de canailles. Ah ! Comme je les ferais fusiller tous. Ce ne serait pas long. Et voilà d'Arenberg et Greffuhle qui votent avec eux. Ironiquement, *le Temps* fait l'éloge de ces messieurs. C'est à quitter la France. Canailles ! Dire que ce bourgeois était à côté de moi à l'Opéra-Comique le jour de l'incendie et que Dieu n'a pas voulu qu'il fût rôti comme un petit bouc. » Mais le duc se contenta de jeter dans le feu le journal qui soutenait leur politique en appelant sur les ministres les malédictions d'En Haut. « Scélérats ! » s'écria-t-il, en se renforçant dans son fauteuil.

Il dit, et la divinité sembla avoir entendu sa prière. La flamme nourrie un instant par le malheureux journal qui lui était jeté comme une offrande

agréable et une victime expiatoire brilla d'un éclat plus fort et tordit un instant comme des serpents les signes éclatants de la céleste colère, puis épuisée retomba, rejetant le journal humilié qui n'était plus qu'un mince débris de poussière, glissa sans bruit dans le foyer, puis comme une chenille devenue papillon s'envola ayant pris la forme d'une flamme brillante. Henri avait alors regardé sa montre, et, voyant qu'il n'avait plus que dix minutes à rester au salon, maudit dans son cœur la république et son nouveau ministère d'avoir détourné ses parents d'avoir enfin pu lui dire ce qu'ils pensaient de l'ami qu'il leur avait présenté le matin même, pareil à cet auteur dramatique qui, joué pour la première fois le deux Décembre, gardait rancune à l'Empire d'avoir le soir de son avènement empêché le public, plus attentif aux nouvelles politiques qu'à la pièce, de témoigner à l'auteur ce qu'il en pensait.

Mais la duchesse de Réveillon, désireuse de détourner l'esprit de son mari d'un sujet qui lui faisait mal, et de ne pas priver Henri du plaisir d'entendre louer son ami, obéit encore à un autre sentiment quand elle dit en se tournant vers le duc dont elle devinait la réponse : « Anselme, tu ne m'as pas encore dit ce que tu penses du nouvel ami d'Henri ? » Ce sentiment se rapportait à la seule personne qui fût dans le salon avec eux ce soir-là, M^lle^ des Coulombes, et n'était pas précisément un sentiment charitable. Vieille amie pauvre de la duchesse, qui remplissait quelquefois auprès d'elle les fonctions de dame d'honneur, elle marquait à Henri avec une fidèle amitié le dédain qu'ont pour les jeunes gens ordonnés, exacts, tranquilles et positifs les dames incomprises et poétiques. Comme Jean répondait à l'idéal que M^lle^ des Coulombes se faisait d'un jeune homme et avait vivement excité sa curiosité et son admiration par tout ce qu'Henri racontait de lui, de ses devoirs de français, de ses lectures, avant de le connaître, et qu'aux paroles de la duchesse alors « J'aimerai bien voir un ami comme cela à Henri », elle avait répondu avec pitié : « Oh ! Il ne s'entendrait pas du tout avec Henri. Je vois bien ce que c'est par M. Sully Prudhomme que je rencontre quelquefois à la campagne, chez une amie », la duchesse brûlait de faire savoir à M^lle^ des Coulombes qu'Henri avait excité chez Jean Santeuil la plus vive sympathie. Aussi l'éloge de Jean lui parut-il deux fois plus agréable. M^lle^ des Coulombes parut y prendre moins

de plaisir et fut aussitôt mise en défiance sur le mérite réel d'un jeune homme, dès qu'il devenait l'ami d'Henri.

Le duc qui n'ayant jamais pénétré le dédain de M^lle^ des Coulombes pour son fils n'entrait pas dans la malignité de sa femme porta le dernier coup à la chanoinesse en disant naïvement : « Ce qui me plaît le plus en lui c'est l'extraordinaire sympathie qu'il paraît avoir pour Henri. Il a l'air d'admirer tout ce que tu dis, mon fils », ajouta-t-il en passant sa main sur les cheveux de son fils, et trouvant dans son cœur que Jean n'avait pas tellement tort de l'admirer. M^lle^ des Coulombes commençait à croire que Jean n'était pas le poète qu'elle avait immédiatement annoncé aux premiers récits qu'Henri faisait de sa mise désordonnée et de ses devoirs de français. Elle n'enregistrait pas les éloges qu'elle entendait et attendait maintenant, chose toute nouvelle chez elle, de l'avoir vu pour se prononcer. Qu'on le fît rencontrer avec elle, et du premier coup elle saurait à quoi s'en tenir. Mais il était dur de renoncer au rêve de ce jeune poète qu'elle avait elle-même consacré. D'ailleurs, dès qu'il la verrait il l'aimerait. Et maintenant, le soir, dans l'hôtel de Réveillon, elle aurait quelqu'un à qui parler. Il s'apercevrait vite de l'être prosaïque qu'était Henri.

En attendant, la duchesse tout en travaillant à sa tapisserie louait Jean. Elle le louait parce qu'il lui avait plu, et au fur et à mesure qu'elle le louait il lui plaisait davantage. Selon la coutume constante des femmes de la maison de Dreux qui trouvaient toujours que leur noblesse, leur vin, leur esprit, leurs soirées, leurs grossesses étaient supérieurs à tous les autres et comme d'une autre espèce, Anaïs de Réveillon avait jusqu'ici trouvé que l'alezan d'Henri était le plus beau des alezans, que ses chapeaux ne ressemblaient pas aux autres chapeaux. Ses insuccès même avaient quelque chose de particulier, et dans la régularité avec laquelle il était dernier en composition française elle croyait pouvoir trouver quelque signe d'originalité et comme une raison de se réjouir. Au moins cela valait-il mieux que de le voir à la place de premier, réservée, comme on sait, aux élèves juifs par les professeurs du gouvernement. Maintenant qu'Henri avait un ami, un ami tel que son ambition de voir son fils un peu excité du côté des belles-lettres pouvait le souhaiter, un ami que son fils adorait, dont l'air simple, pensif et doux l'avait séduite tout d'abord, cet ami devenait supérieur aux amis des autres. Et peu à peu elle décernait à Jean toutes les

qualités longtemps tenues assemblées en réserve comme dans une layette, toutes prêtes pour l'ami d'Henri, s'il lui en naissait un.

Cependant le feu qui n'avait plus à purger la terre délivrée d'un monstre tel que *le Temps*, après avoir montré pendant quelque temps une ardeur plus vive et comme une allégresse issue des nobles fonctions qu'il avait eu à remplir, avait repris une allure plus modérée, accompagnant les paroles de la duchesse d'un chant discret et doux. La flamme alerte tissait rapidement une cendre plus légère que la tapisserie de la duchesse. Puis la flamme baissa comme un jet d'eau diminué mais qui tout en retombant s'élance encore. Puis elle s'éteignit tout à fait, et on ne vit plus que la braise subissant ces mystérieuses métamorphoses dans un silence pareil à celui d'un sous-bois d'automne, où de temps en temps une feuille ou une châtaigne tombe. Henri regarda sa montre et se leva : « Il est temps que je monte travailler. » À ce moment la duchesse aperçut le feu affaissé qui semblait avoir besoin de bois, qui laissait par moments entendre un petit cri comme un chat qui attend son lait. « Dis en montant qu'on apporte un peu de bois, mon chéri, dit la duchesse. Mais tu ne veux pas rester encore un peu avec nous ? — Non, maman, il est l'heure que je monte. — L'heure, l'heure ! dit M^lle^ des Coulombes avec ironie, est-ce qu'il vous arriverait quelque chose si vous montiez un quart d'heure plus tard ? Il est doux à tout âge, et surtout au vôtre, de se laisser guider par la fantaisie. Hier je devais dîner chez la marquise de Ribes, avec M. Sully Prudhomme précisément. On était invité à dîner pour sept heures et demie. Je me suis oubliée à lire jusqu'à huit heures et demie. Vous pensez si j'étais confuse, bien heureuse encore de ne pas avoir oublié tout à fait comme cela m'est arrivé il y a huit jours chez les Puybaron. Je m'en suis souvenu deux jours après. Vous voyez que votre cousine est toujours la même », dit-elle en minaudant au duc. Mais intimidée d'avoir osé dire « votre cousine », elle devint rouge jusqu'aux oreilles et s'en serait excusée longuement si Henri, très pressé de monter, ne l'avait interrompue en lui disant bonsoir. « Alors, vous me ferez connaître votre ami Saintfeuil, dit-elle. — Santeuil, Nasta, cria le duc, ne pourrez-vous donc jamais vous rappeler un nom ? — Oh ! pardon, je suis si distraite », s'écria Anastasie. Elle rit et de ses yeux timides chercha autour d'elle un encouragement. Mais la duchesse était occupée à sa tapisserie, le duc arrangeait le feu, Henri venait de partir et M^lle^ des Coulombes se sentit

rougir ardemment. Elle baissa les yeux et pour lui donner une contenance passa sa courte main sur sa figure qui disparut un instant mais reparut bientôt, comme un soleil rouge d'hiver qu'un nuage épais a un moment caché.

Ainsi se passait souvent la soirée, avec une monotone douceur, dans le vieil hôtel de Réveillon. Les sentiments humains, les liens de famille et de société, les sujets de conversation ne se singularisent pas avec le rang. Et quoique la duchesse fût cousine de l'empereur d'Autriche, la vie intime ressemblait chez elle à ce qu'elle pouvait être chez un de ces bourgeois qui l'imaginaient si différente.

★

Quelques jours après, Henri, qui avait toujours entendu louer chez lui la chanoinesse, dont la duchesse détestait d'autant plus le mépris qu'elle révérait son intelligence, dit à Jean : « Je te dirai qui m'avait dit que tu me détesterais. — Qui cela ? — Oh ! tu ne la connais pas. Ça ne t'avancera à rien, M^lle^ des Coulombes. » Jean répondit : « M^lle^ des Coulombes… Oh ! mais ma tante Desroches la connaît : il paraît que c'est un grotesque. »

À ces mots Henri sentit l'édifice de toutes les croyances, ses opinions, ses admirations chanceler. Mais en même temps, il se sentit comme délivré d'un poids immense. Et son admiration pour Jean grandit immédiatement de toute la puissance qu'il avait longtemps attribuée à l'idole qu'il venait de renverser. À vrai dire M^me^ Desroches, femme d'esprit prompte à saisir les ridicules, et n'en détestant aucun plus que le ridicule du pédantisme et de la prétention, était trop disposée à trouver bêtes les gens qui, comme elle disait, « disaient des bêtises ». Elle était arrivée chez M^me^ de Rivoli, un jour où M^lle^ des Coulombes, au milieu d'un cercle de vieilles dames attentives, disait « Je me demande si Cicéron était sincère » à M. Renan, et depuis ce jour-là, elle était jugée. Une autre fois elle l'avait entendu parler de *Warvol*, le roman de Duns Scot, puis elle était devenue rouge et avait dit : « Pardon, je confonds. » Quand un des grands seigneurs qui formait son avis d'après le sien lui demandait avec timidité : « Vous devez admirer M^lle^ des Coulombes ? », elle répondait : « C'est une beauté. » L'ironie prenait la

grandeur de la justice céleste qui remet chacun à sa place. Peut-être y avait-il pourtant dans le pédantisme, la gaucherie, les grimaces agaçantes de M^lle^ des Coulombes des aspirations plus élevées, un plus sincère amour des idées, que la conversation toujours gracieuse et fine, le visage riant, les robes à la mode, le tact parfait de M^me^ Desroches. Dieu le dira un jour au jugement dernier. Mais en attendant, sur cette terre où nous ne sommes pas jugés sur nos intentions, le jour où Jean rencontra M^lle^ des Coulombes chez les Réveillon, il en jugea autrement, c'est-à-dire comme sa tante. Aussi cette entrevue ne donna-t-elle pas à M^lle^ des Coulombes tout ce qu'elle en attendait et la fortifia-t-elle dans cette opinion que Jean n'était pas le poète qu'elle avait cru.

Il lui était dur de s'avouer à elle-même qu'elle s'était, comme elle le dit plus tard, trompée sur lui. Mais elle en avait deux preuves à son sens non équivoques, la froideur de Jean avec elle et le plaisir qu'il semblait trouver dans la compagnie d'Henri. Une des causes de ce plaisir était, il faut l'avouer, les qualités positives d'Henri, marques d'une nature inférieure aux yeux des personnes romanesques comme M^lle^ des Coulombes, mais que nous voyons souvent les poètes goûter vivement et rechercher chez les autres s'ils n'en sont pas toujours pourvus. Toute main agitée qui devra écrire en tremblant que ce soient des vers, les transports d'une amoureuse, une fière réponse à des accusations, recherche toujours une plume qui n'ait elle, aucune incertitude, qui ne tombe pas du manche au moment où le mot imaginé l'attend immédiatement pour le tracer, qui ne tremble pas d'une manière énervante, qui reçoive l'encre sans paresse et tout entière également d'un seul coup, qui n'ait pas comme la pensée qui la guide ses caprices — humbles caprices de la plume, qui tantôt grince sans plus le noircir sur le papier, tantôt lui verse avec excès son encre sous forme de petits pâtés qu'il faut ensuite effacer. Ainsi le poète ne peut s'accommoder d'une amie comme M^lle^ des Coulombes. Il peut faire attendre sa famille à dîner pendant des heures si l'inspiration le possède justement à cette heure-là, mais s'il est pressé de dîner pour travailler ou se reposer ensuite, il est impitoyable pour l'humble inspiration d'une M^lle^ des Coulombes, peut-être aussi respectable que la sienne, qui, sous la forme du désir d'aller voir un tableau ou de regarder le coucher du soleil ou de chanter *J'ai pardonné*

quand elle aurait dû s'habiller, a pour effet de la faire arriver à huit heures au lieu de sept heures, et d'avoir procuré au poète une heure d'anxiété, d'impatience, de malédictions, une heure perdue pour son travail et pour son repos, funeste pour son caractère et sa pensée. Le poète adolescent maudit les qualités positives quand il ne les connaît que par un père qui à des heures qu'il ne connaît pas, lui, vient l'arracher durement à des occupations sublimes au moment même où elles l'élèvent si haut au-dessus de cette terre pour le ramener aux occupations vulgaires de la vie quotidienne comme s'habiller, aller à table, faire ses devoirs, se coucher, sortir. Mais plus tard quand la paresse, le désordre, l'inexactitude, la distraction, la fièvre ont donné peu à peu à sa vie la figure chaotique d'un enfer sublime, combien il goûte ces natures positives et avisées, dont la vie a l'harmonie paisible d'une chose à sa place, d'un mouvement parfait, la monotone douceur des heures qui sonnent régulièrement.

Tous les faux gestes de M^lle^ des Coulombes, ses rougeurs inutiles, ses excuses interminables et inefficaces de ce qu'elle vient de dire, le tremblement de sa main qui laisse tomber aussitôt ce qu'elle essaye de prendre, ses retards agaçants, ses confusions involontaires, ses renseignements inexacts et ses actions contradictoires font peut-être, pour l'oreille de Dieu qui les perçoit à leur place, dans le formidable unisson, partie intégrante et mélodieuse de l'harmonie des sphères. Mais pour l'oreille de Jean qui n'entendait les choses que l'une après l'autre, M^lle^ des Coulombes paraissait offenser gravement cette harmonie. S'il demandait au contraire un renseignement à Henri, ou s'il lui donnait un rendez-vous, il était sûr de son exactitude. Henri ne faisait pas une chose qu'il ne devait pas faire — il est vrai qu'il avait sur ce qu'il ne pouvait pas faire des idées assez larges — aussi ne perdait-il pas après son temps à avoir des remords. Mais aussi, ne faisant que ce qu'il se croyait permis, il n'avait pas, comme Jean, des scrupules. Il parlait moins que M^lle^ des Coulombes, mais aussi ce qu'il disait paraissait comme nécessaire, et il ne songeait ni à le préparer ni à s'en excuser. Il ne faisait pas à beaucoup de gens des protestations d'amitié, mais s'il aimait quelqu'un, il le lui prouvait constamment, par des actes qui ne laissaient aucun doute sur ses sentiments, ni à celui qui l'inspirait ni aux autres. Son amitié pour sa mère n'avait rien de l'impuissante exaltation de celle de Jean. Il avait peut-être moins peur de lui faire de la peine, mais il

lui en faisait certainement moins. Il tenait beaucoup à la vie mais il ne pensait jamais à la mort. Il aimait que ses livres fussent rangés, que son feu flambât bien, que son travail fût terminé à temps pour qu'il puisse avoir le temps de s'amuser, que son jeu de menuisier fût propre et que les outils en fussent exactement repassés. Aussi les habitudes, douces aveugles qui prennent soin de nos actions où elles suivent toujours le même chemin, lui épargnaient de la peine et le conduisaient gaiement tous les jours, dès que le soleil était levé, à la même planche où le dictionnaire de Quicherat culbutait d'une manière identique sous sa main qui le prenait toujours par le haut et aimait à sentir contre la paume la douceur égale de son cuir, écartaient loin de lui le désir de ne pas travailler, l'incertitude entre une certaine action et une autre, le regret de la veille et l'anxiété du lendemain.

Henri était agréable à voir vivre comme une lampe qui, sans filer ni charbonner, éclaire bien, comme un feu qui ne fume pas mais qui répand avec une insouciance affectueuse une chaleur égale et brillante. Il mettait de la gaieté, de la cordialité autour de lui. Dans la vie commune il ne bronchait jamais, comme un outil fidèle, que la vie aime à retrouver, qui vous sert admirablement, et si l'on vous attaquait frappe juste et fort. Il avait le charme d'un accord juste qui satisfait pleinement l'oreille, d'une église italienne qui n'est ni mesquine ni excessive, où la beauté résulte de la parfaite appropriation de toutes les parties à leur destination. Il avait cette justesse des dates qui sonnent les heures, les travaux, les tristesses, les joies et auprès desquelles nos actions déréglées donnent l'impression désagréable de forces perdues, d'efforts disproportionnés, de résultats dérisoires, de démences et d'inharmonie. Il avait cette poésie de la journée bien emplie plutôt qu'écoulée, qui n'est ni la poésie triste d'hier ni la poésie obscure de demain, mais qui aux champs ou près du foyer, dans l'imagination de Jean ou dans la chambre d'Henri, avait bien de la douceur.

V

MONSIEUR DUROC

M. Santeuil entra dire adieu à sa femme. Il allait au ministère. « Tu vas à pied mon petit papa, dit Jean. — Oui », dit M. Santeuil, et il ajouta en se tournant vers Henri, car il aimait à donner les raisons de ses actes : « Je trouve que la marche est un exercice salutaire et prépare au travail si elle n'est pas excessive. — Oui, reprit Jean avec une tendre approbation, mon père travaille mieux après avoir marché. Flaubert était du même avis. » Soit par amour-propre vis-à-vis des autres, soit par piété à l'égard de son père, Jean jetait rapidement un voile sur les faiblesses de sa conversation comme une femme charmante qui répare sans cesse les maladresses de son mari, ou comme un peintre qui enveloppe de brume les parties mal dessinées de son tableau. Et aussitôt craignant que son père pût éprouver quelque jalousie de sa nouvelle amitié pour Henri : « Veux-tu que nous t'accompagnions », dit-il.

Comme ils passaient tous les trois rue Royale, M. Santeuil montra à Jean un jeune homme qui, bien mis sans élégance et beau sans charme, allumait une cigarette chez un marchand de tabac. « C'est Duroc. » Aussitôt Jean le regarda avec curiosité. M. Santeuil expliqua à Henri qui était Duroc. Il avait eu le prix d'honneur au Concours et avait été reçu l'année suivante le premier à la fois à l'École Normale et à l'École Polytechnique. Mais il avait donné sa démission à ces deux écoles pour étudier la médecine. Reçu le deuxième à l'internat, il avait fait représenter la même année au Théâtre-Français un à-propos sur Regnard qui avait obtenu un prix de l'Académie Française. Alors il s'était présenté au concours des Affaires étrangères. Reçu le premier, il était maintenant le chef du cabinet du ministre, ce qui ne

l'empêchait pas de gagner beaucoup d'argent au Palais et d'arriver toujours en tête dans les courses de bicyclette.

Des dispositions si universelles, une telle puissance de travail, une organisation aussi encyclopédique émerveillaient Henri et Jean. Ils avaient très envie de le connaître. « Vous allez voir, dit M. Santeuil, cet homme qui travaille tant n'a jamais l'air absorbé — tu entends, Jean, dit-il à son fils qui était souvent distrait — il est toujours d'une humeur égale. Il trouve le temps de tout lire, de dîner tous les soirs en ville et quant à son exactitude à répondre aux lettres des gens et à se rendre à leurs rendez-vous, je ne sais ce qu'en dirait ta mère, qui s'étonne que je trouve le temps de répondre dans la semaine à tout le monde, quand toi qui n'as rien à faire ne peux jamais répondre à une lettre. J'ai eu à lui écrire ce matin pour une affaire. Il trouvera sans doute la lettre tantôt en rentrant au ministère, et je suis sûr que demain matin j'aurai sa réponse. Et des lettres qui « portent » et d'un joli style malgré cela. »

M. Duroc venait d'acheter des timbres au bureau de tabac et il sortait d'un air mêlé de gravité et d'enjouement, quand M. Santeuil, se mettant devant lui, tendit la main en lui disant d'un air heureux d'une personne qui en surprend une autre : « Eh bien, Duroc ! » Jean reçut une légère commotion en comprenant qu'il allait parler à un homme dont la vie, toute ordre et toute harmonie spirituelle, réalisait l'idéal qu'il croyait inaccessible, et si loin duquel ses chétives bonnes intentions, ses dons si partiels rampaient dans une immense obscurité. M. Duroc ôta vivement son chapeau et Jean fut fier de penser que son père était aussi considéré par un homme pareil. « Permettez-moi de vous présenter mon fils, monsieur de Réveillon. » M. Duroc salua les deux jeunes gens avec l'amabilité heureuse qui implique le sentiment de sa propre supériorité et de la reconnaissance respectueuse de ceux vis-à-vis desquels elle condescend avec souplesse. Par là son salut différait absolument du salut des jeunes médecins, des députés républicains ou des magistrats nommés depuis les décrets, brutal pour rapprocher les distances, ou gêné pour témoigner qu'on en a conscience, qui témoignent la cordialité comme les collègues par un coup de poing, ou le respect comme les servantes par la confusion. Mais il ressemblait encore moins au salut des gens du monde qui charme comme la figure d'un ballet ou l'aveu d'une sympathie. Déjà gouvernemental par sa bienveillance, il

était encore républicain par sa rigidité, et faisait des grâces sans avoir de la grâce, comme la fête que la femme brillante d'un garde des sceaux modéré prépare avec des artifices qui n'arrivent à donner un plaisir d'art dans les salons pourtant spacieux et beaux du ministère.

« À quoi vous destinez-vous, monsieur ? » demanda M. Duroc à Jean. Jean rougit vivement comme un candidat interrogé sur un point qu'il ne sait pas et qui voudrait cependant faire soupçonner à son examinateur le monde de vues et d'inquiétudes que sa question a éveillé en lui, et dont un simple « Je ne sais pas » ne donnerait pas une idée suffisante. Mais M. Santeuil répondit pour lui. « Je le destine aux Affaires étrangères, mais ce jeune homme veut faire de la poésie, je ne sais quoi ! Hanotaux trouve ses vers très bien », ajouta-t-il vivement. M. Duroc s'inclina devant l'autorité de son chef et ajouta gracieusement : « Personnellement, je regretterai que M. Santeuil ne choisisse pas la voie des Affaires étrangères où j'aurais le plaisir de le rencontrer souvent, mais d'ailleurs j'avoue ne pas voir en quoi la carrière nuirait à ses dispositions poétiques. Les qualités littéraires sont d'un grand secours, non seulement pour les épreuves du concours mais après. Nos meilleurs diplomates sont en partie ceux qui rédigent le mieux leurs rapports. Et dès que l'on est secrétaire, il y a dans les rapports que l'on adresse directement au ministère matière à déployer l'élégance de son style. C'est même une bonne fortune pour celui qui vous lit et de qui dépend généralement votre avancement, si vous mettez dans des sujets par eux-mêmes assez arides de l'agrément et de l'imagination. » M. Duroc exhala sur ce dernier mot la fumée de la cigarette qu'il pouvait garder longtemps par une sorte de tour de force entre la gorge et le nez. « C'est ce que je lui dis », s'écria M. Santeuil, charmé de voir la question présentée avec autant de bon sens que de charme. Il regrettait un peu, si gentil que fût Jean, qu'il ne fût pas né plutôt vaguement semblable à Duroc. Mais Jean qui ne s'était jamais représenté la poésie comme un assaisonnement auquel on a recours à volonté pour mettre un peu de piquant dans les affaires sérieuses, mais confiant malgré tout dans l'omniscience de M. Duroc, lui dit avec sincérité comme s'il parlait devant Dieu, certain que chacune de ses paroles et chacun de ses silences seraient immédiatement compris par une âme qui devait lire si aisément dans la sienne : « Je suis déjà trop porté, monsieur, à aimer le monde. Je compte y renoncer bientôt. La carrière que vous dites

m'en ferait une obligation et me dispenserait là-dessus de tout scrupule. Je ne peux pas beaucoup travailler. Si le peu que je travaille est donné à des choses si extérieures — pardon, mais vous ce n'est pas la même chose — ce sera très desséchant pour moi. Ce dont j'ai besoin c'est de me concentrer, de m'approfondir, de chercher la vérité, d'exprimer toute mon âme, ce qui est vrai, pas toutes ces choses en somme très futiles. — C'est une noble bonne volonté, dit en souriant M. Duroc. Mais il me semble que vous prenez la poésie par un côté un peu vague, un peu confus. Clarifiez-vous, croyez-moi, clarifiez-vous. Vous craignez le monde. Mais ses succès sont précisément la récompense de tous les grands efforts de la pensée et de l'action. Tâchez d'y être prisé au contraire. Les plus grands savants, les plus profonds hommes politiques travaillent-ils pour autre chose que pour recevoir un jour le sourire et l'admiration des femmes ? Et si votre pensée scrupuleuse à ce que je vois, trop scrupuleuse peut-être, a besoin d'un but plus désintéressé, ne croyez pas que les études diplomatiques ne puissent vous en fournir d'aussi élevés, d'aussi nombreux, d'aussi variés que les curiosités de votre intelligence ou l'ambition de votre père peuvent les souhaiter. Vous vous sentez poète. Croyez-vous que si, jeune attaché à Rome, la ville éternelle, chez nos voisins d'outre-Manche, parmi les merveilles de Piccadilly, que dis-je à Constantinople peut-être, près de ce Bosphore qui vit naître tant de merveilles et où j'ai eu l'honneur de dîner pour la première fois chez M. Cambon avec monsieur votre père, tant de beautés et si diverses, si vous savez les goûter, ne seront pas le cadre, nécessairement discret mais d'autant plus apprécié, de vos correspondances toutes poétiques ? Vous aimez la philosophie, m'a dit monsieur votre père. N'est-ce pas un sujet philosophique que la question des pèlerinages de La Mecque, qui met face à face l'intérêt des consciences et les risques des individus, le corps et l'âme, la foi et la science ? »

M. Santeuil écoutait avec admiration M. Duroc. C'étaient justement là des sujets dont il avait eu à s'occuper. Il regrettait de ne pas avoir entendu plus tôt ce petit speech qui lui eût fourni une phrase philosophique pour le début et pour la fin. Mais Jean souffrait de penser à l'énergie qu'il lui faudrait chez lui pour détruire tant de spécieuses raisons, pour montrer que ce serait le rétrécissement de sa vie et la mort de son âme, qu'il était déjà assez porté par paresse à laisser sans nourriture, s'il entrait dans la

diplomatie, et que son genre de dispositions poétiques ne s'exercerait pas suffisamment dans l'élégance d'un rapport ou ses dispositions philosophiques dans l'étude de la question monétaire ou du pèlerinage de La Mecque. « Mais, dit-il encore, j'aime tant à vivre près de maman, et la vie est si courte. Si j'entre aux Affaires étrangères, il faudra passer d'abord deux ans à l'étranger ! — Assurément, reprit M. Duroc, en tirant une nouvelle bouffée de sa cigarette. Mais l'amour de la mère prend quelque chose de plus viril et de plus grand quand elle retrouve homme le fils qu'elle a quitté enfant, homme moins peut-être par le poil qu'elle lui trouve au menton que parce qu'il lui a fait sentir l'énergie de ses résolutions par les sacrifices nécessaires. » M. Santeuil admirait combien étaient bien exprimés ici les reproches qu'il avait souvent fait entendre à sa femme sur la puérilité de ses caresses avec Jean. « Vous dites, continua M. Duroc, que vous voulez *exprimer* votre âme. Cela veut-il dire grand-chose ? » M. Santeuil rit de bon cœur de ce trait, et Jean rougit en sentant combien il était en ce moment ridicule. « Vous verrez cela plus tard, j'en appelle à vous dans dix ans, continua M. Duroc. J'ai fait bien peu de physiologie, dit-il modestement, mais demandez à M. Marfeu, l'ami de votre père, ce que c'est que l'âme. J'ai peur qu'il ne vous rie au nez, ajouta-t-il avec une brusquerie qui contrastait désagréablement avec la politesse de ses saluts. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'une chose empêche de s'occuper d'une autre. L'intelligence se montre en tout. Et un homme me paraît d'autant plus réellement doué qu'il est propre à plus d'emplois. Voyez ce que dit Carlyle. Boccace était un excellent diplomate et Shakespeare eût été aussi bien un bon monarque qu'un bon poète. » Jean qui était depuis quelque temps dans la plus complète prostration intellectuelle sentit tout à coup au nom de Carlyle des idées réaffluer à sa pensée comme si on lui avait administré une dose énergique de café et il ressentit un vif mouvement de sympathie pour M. Duroc, comme pour un étranger à qui on eût entendu dire qu'il connaissait une personne qu'on aime et qu'on vénère.

« C'est vrai, dit lentement Jean les yeux fixés sur une pensée qui semblait devant lui. Mais pourtant, voyez, Baudelaire n'a jamais pu passer ses examens. — Aussi sa poésie est-elle bien maladive et à vrai dire surfaite par nos jeunes fin de siècle. » Le mot *fin de siècle* fit rire M. Santeuil et grincer des dents à Jean comme si certains mots avaient selon les personnes

indépendamment de la phrase dans laquelle ils entrent quelque chose en eux de bête ou de spirituel. On était arrivé au pont de la Concorde. Un rassemblement les arrêta. Ils considérèrent un instant un soldat qui se disputait avec un cocher, quand le soldat d'un mouvement brusque envoya le cocher donner lourdement dans le bec de gaz.

« Bravo le tourlourou », s'écria M. Duroc. À ces mots, Jean ressentit un malaise inexprimable, suivi d'un bien-être délicieux. M. Duroc avait beau être tout ce qu'il était, savoir tout ce qu'il savait, il avait dit cela et Jean ne l'aurait pas dit, ni un être vraiment intelligent. Pourtant ce sentiment restait vague, quand Henri se penchant à l'oreille de Jean lui dit, en lui montrant M. Duroc : « Bouchon ! » Ce fut comme un éclair qui jaillit des nuages depuis longtemps amassés. Jean éclata de rire et serra avec tendresse la main d'Henri, qui venait de le délivrer du mépris de soi-même en même temps que de l'admiration de M. Duroc.

★

« Est-ce que nous nous voyons demain dimanche ? demanda Jean à Henri. — Demain, hélas ! je vais avec maman et papa voir M. d'Utraine. » Jean avait entendu parler de sa maison, de son esprit, de sa peinture, de ses costumes. Il dit naïvement : « Oh ! comme je voudrais le connaître. » À quiconque lui eût dit cela, Henri aurait aussitôt répondu : « Vous viendrez avec moi, si cela ne vous ennuie pas trop », comme un homme qui offre sa bourse au premier venu et s'excuse de lui donner une pareille charge, de peur de le blesser en paraissant l'obliger. Mais Henri, dès que ses paroles devaient nécessiter une adhésion de sa mère, redevenait un Réveillon, c'est-à-dire quelqu'un pour qui Jean, c'est-à-dire un petit bourgeois était le nouveau venu, l'étranger, l' « hostis » des Romains. Bien que le code héréditaire de savoir-vivre des Réveillon fût à peu près muet sur l' « hostis » et ne contînt guère de dispositions réglant la conduite qu'on devait tenir vis-à-vis de lui, parce que les relations des Réveillon avec des bourgeois n'étaient pas prévues, néanmoins, une sorte de jurisprudence provoquée d'abord par quelques cas exceptionnels, le médecin de la famille, le professeur des enfants, etc., avait donné à de telles relations un caractère de

prudence extraordinaire, et ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'on devait se décider, dès qu'il s'agissait pour un Réveillon de « comprendre » dans ces relations exceptionnelles avec un hostis d'autres pairs, comme aujourd'hui de comprendre un député dans des poursuites judiciaires. Ayez la gale chez vous si cela vous amuse, mais ne la donnez pas aux enfants des autres, ainsi se résumait la maxime de cette politique.

Quand on était obligé de le faire, on le faisait avec magnificence, mais d'une manière qui n'engageait à rien. Ainsi, un jour, la duchesse de Réveillon avait rencontré chez sa nièce, la marquise de Réveillon-Bouchage, M. Calpin, peintre qui avait fait le portrait de la marquise. M^me^ de Réveillon-Bouchage présenta avec force éloges, M. Calpin à sa tante. (Et une telle politesse lui était douce car elle comptait comme manifestation de sa gratitude, et l'épingle de cravate en améthyste qu'elle comptait offrir au peintre en remerciement se changea immédiatement dans sa pensée en une simple épingle en caillou du Rhin, la présentation à la duchesse comblant et au-delà la différence. Elle entrevit même alors la possibilité de le faire dîner une fois avec le duc et, cela fait, de ne plus rien lui donner du tout.) La duchesse qui était près d'une petite table à thé en train de choisir un petit four bascula complètement sur elle-même par un mouvement en deux parties. Dans la première, en effet, elle s'avança par un salut qui parut prodigieux au peintre habitué aux petits saluts secs des bourgeoises, mais au moment où son corps arriva ainsi presque devant M. Calpin qui semblait n'avoir plus qu'à le saisir, elle le retira vivement en arrière par un mouvement rapide et comme mécanique, et son dos exécuta derrière son centre de gravité, à la façon d'un pendule, un mouvement de recul au moins aussi étendu que l'avait été le salut en avant. Mouvement qui signifiait clairement : « Vous voyez le beau bouquet mon enfant, mais il n'est pas pour vous. »

À partir de ce moment, pendant les trois premiers mois, chaque fois que la duchesse rencontrait M. Calpin chez sa nièce, elle refaisait le même salut avec une expression d'étonnement dans les yeux, non qu'elle ne le reconnût pas, mais afin de lui faire comprendre qu'elle ne le connaissait pas. Après trois mois, et M. Calpin ayant fait une fois, au cours d'une visite, un croquis d'Henri, elle le saluait en ayant l'air de le reconnaître, comme on se rappelle la figure du poseur de tapis ou du garçon qui est déjà venu

plusieurs fois aider à faire le cabinet de toilette. Et certains jours, après une apparente hésitation elle lui tendait la main, comme on tend deux sous en se disant : « Il me semble bien que celui-ci n'a pas eu de pourboire la dernière fois. » Mais le pauvre M. Calpin avait été complètement mis dedans par la politesse du duc, qui dès la première présentation avait eu l'air de le reconnaître, et depuis lui serrait la main comme à un vieux camarade, mais en criant à faire trembler les vitres et comme pour que le ciel pût entendre et attester combien il était poli : « Bonjour monsieur. »

Un soir enfin, Calpin avait dîné chez la marquise de Réveillon-Bouchage (et dès lors il put perdre toute espérance d'épingle de cravate et on lui envoya même des lettres de vente) à côté du duc de Réveillon. De l'autre côté du duc était M^me^ Desroches. Peut-être pour montrer à M^me^ Desroches et peut-être à Calpin ce que c'était que la « politesse des ducs », le duc de Réveillon, au moment où il venait de demander à M^me^ Desroches comment elle trouvait *Don Juan* à l'Opéra, demanda à demi-voix encore assez haut à M^me^ Desroches : « Qui donc est ce monsieur ? » M^me^ Desroches répondit tout bas le nom de Calpin, et tout haut qu'elle trouvait *Don Juan* mieux à l'Opéra-Comique. « Y étiez-vous, *cher* ? », demanda le duc en se tournant vers Calpin comme vers un vieux camarade. Ce fut tout. Calpin voyant affluer chez lui les lettres de vente de la marquise (Bethléem-Club) crut pouvoir demander à la marquise d'amener la duchesse de Réveillon à son atelier. La marquise dit : « Oh ! cela lui plaira, je suis sûre » et sourit un instant comme se reposant sur cette agréable perspective. Mais jamais la duchesse ne vint. Calpin pensa que peut-être la marquise avait oublié. Au bout de quelques mois, il le lui redemanda. La marquise sourit comme la première fois, un peu plus longtemps même. Mais elle n'en reparla pas davantage. Enfin à la fin de l'année, elle amena à l'atelier de Calpin le professeur de ses enfants qui, ayant réussi à faire passer le baccalauréat à son fils, fut aimablement récompensé en étant conduit dans l'atelier d'un peintre de valeur par une marquise de distinction.

Henri sentait bien que ses parents ne traitaient pas du tout Jean en « hostis », au contraire. Et de plus M. d'Utraine avait dû en être un jadis. Mais amant de M^me^ d'Aubergin-Crillot, vice-président du Jockey, il avait conquis le droit de cité le plus complet avec tous les avantages qui y sont attachés. Aussi Henri ne crut-il pas pouvoir répondre sans avoir consulté

son supérieur hiérarchique, son père. D'ailleurs, il ne lui coûtait pas beaucoup de ne pas répondre à Jean : « Tu viendras avec moi. » Sans doute il l'aimait tendrement, aurait tout voulu partager avec lui, lui faire toujours plaisir et lui montrer qu'il ne désirait que lui faire plaisir. Mais cette tendresse et la chaleur sympathique qu'elle avait allumée en lui et qui était à ce moment à son comble, comme ces jours d'hiver où il y a un peu de soleil le matin, ne pouvaient changer sa nature positive et calme. Certain que sa mère voudrait bien qu'il emmène Jean il n'était pas impatient comme Jean l'aurait été de lui témoigner que de tout son cœur il voudrait l'amener avec lui. Il savait que toute chose vient en son temps, et il n'en trouva qu'une opportune à ce moment, il dit : « Oh ! c'est un homme charmant. »

Quand il fut parti M. Duroc dit : « De quel d'Utraine parlez-vous ? De Frédéric ? » ajouta-t-il en souriant, comme si cette désignation était en quelque sorte un trait d'esprit. « Oui, dit M. Santeuil comprenant la plaisanterie. Je n'ai pas voulu le dire devant ce monsieur qui a l'air de le connaître beaucoup, mais c'est un grotesque, un fou. » Jean n'en ressentit que plus de sympathie pour M. d'Utraine. Maintenant que l'idéal de l'homme supérieur ne se présentait plus pour lui sous les traits d'un lauréat de tous les concours, il croyait le discerner sous les traits d'un homme dont les redingotes étaient aussi originales, aussi délicatement colorées, aussi harmonieusement fondues que les pensées, qui était aussi beau, aussi courageux, aussi spirituel, aussi modeste, aussi chic qu'il était artiste et intelligent, qui était aussi ami de la duchesse de Réveillon et de la princesse de Galles que d'Anatole France, de Tolstoï et d'Ibsen, faisait du bien à ses paysans et était pourtant d'une incroyable intelligence, qui, le même jour, avait été élu vice-président du Jockey et avait eu la médaille d'honneur au Salon, dont la maison était un chef-d'œuvre au même titre que ses tableaux, qui avait eu pour M^{me} de Guise une passion noble, ardente, rare, mélancolique, en un mot semblable à lui.

Le soir même un domestique apporta un mot d'Henri pour Jean. « Papa serait bien heureux que tu viennes avec nous voir M. d'Utraine. »

VI

PORTRAIT D'UN AMI

Il y a un ami de Jean dont je voudrais fixer les traits. C'est Bertrand de Réveillon. Même si je ne l'avais pas beaucoup aimé, j'aurais le désir de le faire. Sans doute nous avons des choses plus profondes à faire qu'à fixer des traits, si généraux ou si particuliers qu'ils puissent être. Et il n'est guère que la nature qui nous dicte par moments des révélations dont nous sentons qu'il est essentiel de les écrire sans que nous nous soucions si les écrire mettra en valeur notre esprit et notre brillant, et avec, au contraire, une vive répulsion à rien concéder à l'un ou à l'autre. Mais entre ces moments vraiment poétiques et la simple observation des mœurs il y a des moments où nos semblables apparaissent à une partie de nous qui sans être la partie vraiment profonde l'est cependant plus que la simple finesse observatrice.

Une observation plus profonde nous a tout d'un coup en eux-mêmes mis en présence de quelque chose de plus profond qu'eux qui devient leur raison d'être, leur réalité et où ils sont alors suspendus à quelque distance comme une bulle légère, impalpable et gracieuse.

★

Bertrand de Réveillon était un de ces jeunes gens de l'aristocratie d'une intelligence assez vive sans rien de supérieur, mais épris avec passion d'intelligence, de savoir, de talent, de justice, de progrès, d'égalité, tenant la noblesse pour rien, ayant même tendance, toutes choses égales d'ailleurs, à croire un noble bête parce qu'il est noble, et un roturier intelligent parce qu'il est roturier, s'il se destine à quelque carrière intellectuelle. À un degré

d’intelligence de plus, chez les nobles, cet absolu désintéressement cesse généralement. Ayant plus de finesse, la bêtise de beaucoup de bourgeois les frappe, et aussi de beaucoup de littérateurs, de beaucoup d’hommes politiques, de beaucoup de savants. En dehors des hommes de grand talent, ils voient aussi volontiers des gens de leur monde chez qui ils apprécient une douceur, une élégance, une politesse que les autres n’ont pas, et que Bertrand de Réveillon, dans sa soif de vérité et de justice tient pour nulles. Enfin, leur ralliement intellectuel s’alliant à plus d’égoïsme, ils comprennent mieux le parti qu’ils peuvent tirer d’une grande situation mondaine et se gardent de la laisser dépérir. La société de ces nobles supérieurs est infiniment plus agréable que celle de ceux dont Bertrand de Réveillon reste pour moi le type. Ayant des traits de toute la société bourgeoise dont sortent les êtres d’un grand talent ou d’un charme particulier qu’ils fréquentent, mais pour le reste en restant aux femmes et aux hommes de leur monde qui sont incomparablement plus gracieux, plus séduisants, ils ont surtout un prestige, ne fût-ce que de curiosité pour le vulgaire : ils vivent dans une compagnie en quelque sorte exquise. Et leur noblesse, gracieusement dédaignée dans leurs discours, leurs manières, leurs préoccupations vraiment artistiques, philosophiques et littéraires reste pourtant ingénieusement dissimulée dans le fond de leur vie, dans un cadre de petites couronnes ducales en pourpre sur leur papier, ou valetaille disant sans cesse comme à leur insu et de fait, sans qu’ils s’en aperçoivent, par habitude, monsieur le Duc, madame la Duchesse, de portraits d’ancêtres, de châteaux de leurs noms, d’argenterie à leurs armes.

Bertrand de Réveillon n’avait ni assez de profondeur pour se rendre compte qu’un esprit qui veut s’affranchir a autre chose à faire qu’à changer ces choses-là, ni assez de raffinement, je veux dire d’aptitude, d’un esprit revenu de tous les raisonnements et attentif seulement à goûter les jouissances artistiques des choses, pour sentir le tout petit charme spécial qu’elles peuvent garder, ni assez d’égoïsme pour en jouir lui-même, ni assez de calcul pour s’en servir à plaire et à dominer autrui. S’il avait eu des jouissances de vanité, comme ce que nous avons en nous se déplace sans disparaître — mais il faut dire qu’en lui il y en avait fort peu — ç’aurait été d’avoir une pièce jouée, un article reçu, une élection assurée. Mais si la société de ces nobles intelligents au deuxième degré est moins agréable que

celle de ceux du premier, elle a son charme aussi qui vient de l'absolu désintéressement de leur nature, et qui fait qu'au milieu de tous leurs amis bourgeois, avocats, jeunes journalistes, jeunes artistes, ils se différencient immédiatement par une sorte de charme moral qui n'est que le souffle de leur pureté. Tous ces jeunes qui, pour eux, sont la justice sociale, l'égalité politique, le talent, la beauté morale, sont tout cela comme Bertrand de Réveillon était la jeunesse catholique, c'est-à-dire de nom. Mais leur cœur cachait sous ces noms d'égoïstes aspirations, peut-être inconscientes, car ils n'étaient pas assez intelligents pour démêler à travers les sophismes des belles paroles qu'ils avaient apprises et qu'ils se répétaient au café. Tandis que toutes ces choses, c'est ce que Réveillon cherchait, et toutes ces choses n'étaient pas en eux mais dans son cœur. Il ne cherchait qu'à se faire pardonner d'être noble. Eux au fond étaient flattés qu'il le fût, lui leur ami, mais pour n'en pas avoir l'air affectaient de mettre au pas sa noblesse qui certes n'en avait pas besoin, de le traiter comme un égal, comme s'il avait prétendu être autre chose, ou plutôt, s'il se croyait être autre chose, moins qu'eux, mais déjà affranchi de sa servitude nobiliaire, devenu presque l'un d'eux. Dans sa pureté était son charme. Aussi ne l'avaient-ils pas pu tenir. Il était resté bon au milieu de leurs convoitises, bienveillant au milieu de leurs médisances, inaltérablement loyal en dépit de leurs faussetés, simple malgré leurs prétentions, sauf peut-être un peu dans la phraséologie qu'il s'efforçait d'imiter. Ces différences, sensibles au premier abord pour un observateur fin, le devenaient surtout si quelque circonstance importante de la vie ou quelque crise de sentiment vous mettait en rapport direct avec son cœur. Alors c'était comme si jeté la nuit par un déraillement sur la route on se trouvait dans un village hospitalier et familial, au lieu d'une route peut-être pas dangereuse mais où il ne fallait pas compter trouver de bien chaleureux abri.

Mais il se différenciait aussi par des particularités peut-être plus essentiellement nobiliaires. D'abord cette simplicité si aimable (quand ils n'ont pas l'orgueil du nom ou les préjugés de la caste) de ceux qui n'ont pas d'humilité à dissimuler sous de la forfanterie, du snobisme à cacher sous de la raideur, du mépris perçant pour le voisin moins arrivé dans le monde qu'eux, ou d'admiration inavouée pour celui qui est plus élevé dans l'échelle sociale. Toutes ces diverses contraintes si laides, un noble, je ne

dis pas un nobliau, mais un noble de grand nom et sans orgueil, en est entièrement dégagé. Chez les plus intelligents, chez les meilleurs, chez les plus simples des bourgeois, c'est-à-dire de nous tous, quelle n'est pas la petite expression toute faite, le petit geste déplaisant où un observateur fin ne reconnaîtrait immédiatement le désir de montrer qu'un prince n'est pas pour lui plus qu'autre chose, qui ne dise avec un sourire de personne supérieure : la « Comtesse » en appuyant sur comtesse, comme si, en effet, on ne devait pas dire ainsi, telle petite manière d'être enfin qui est réduite à presque rien chez un homme vraiment supérieur, et qui est souvent le legs héréditaire d'honorables fiertés bourgeoises d'un père ou d'une grand-mère qui savaient « se tenir à leur place » et la vanité des titres et des rangs.

Mais vous voyez d'ici Bertrand de Réveillon, n'ayant pas une fois dans sa vie su ce que c'était que le snobisme, que le dédain, que le besoin de cacher le snobisme, le désir d'affirmer le dédain. Son âme n'avait ainsi pris aucun faux pli. Et ainsi il était aimable selon son cœur, selon la grâce qu'il trouvait à celui à qui il parlait. Car pour lui, il n'était ni plus que lui, et ne craignait pas, par conséquent d'être aimable, ni moins, et aucun dédain ne tempérait ainsi le charme qu'il pouvait lui trouver. Et comme les affections ne sont que les mouvements de notre âme, elles étaient pures comme elle, et c'est pourquoi un ami pouvait compter sur son dévouement, un indifférent sur sa bienveillance, un confident sur sa discrétion, un ami dans la peine sur son secours efficace.

Et il était particularisé par des choses qui tenaient peut-être encore plus à sa race. Car à cette liberté de mouvements dans la vie que sa naissance supérieure aux calculs de l'ambition, aux dédains de la parvenue, aux aigreurs de l'humilité lui avait donnée, il joignait toutes ces grâces qu'il tenait pour rien mais qu'il emportait avec lui et dont il faisait le don charmant à un cercle vulgaire et lourd au milieu duquel il vivait. Il pouvait dédaigner sa naissance aristocratique mais il n'était pas en son pouvoir de se dépouiller de l'élégance aristocratique qu'elle lui avait conféré. Il mettait sa main dans la main d'un avocat, mais il ne pouvait pas faire que ce ne fût une main fine et longue et qui avait pour se tendre un mouvement libre et charmant, et qui s'abandonnait volontiers assez longtemps dans celle des autres, ceci, je crois bien, par une réminiscence inconsciente de cette habitude qu'il devait tenir de son père ou de ses pareils de croire flatter

l'interlocuteur par une familiarité apparente, en supprimant les distances. Cet air de tête, ses traits infiniment élégants du visage, sa tournure surtout, sa taille, sa démarche, tout cela il le tenait de sa race. Mais plus près encore, l'enfance, il l'avait eue aristocratique, toute aux exercices qui assouplissent le corps et à la politesse qui rythme cette souplesse, lui prescrit la grâce à laquelle elle se plie parfaitement, qui fait que pour un jeune homme d'un certain milieu, entrer, sortir, s'asseoir, dire bonjour, remercier, saluer, monter à cheval, prendre le bras d'une femme, faire signe à quelqu'un qui veut se lever qu'on ne le souffrira pas et le faire rasseoir, faire en n'importe quelle circonstance de la vie (qui n'est pas intellectuelle ou morale) le mouvement qu'il faut, dans un bal, dans un café, aux courses, dans n'importe quelle attitude de la comédie humaine, ce jeune homme d'un certain milieu la fait immédiatement, juste, exquise, souveraine, avec une liberté entière, tandis qu'à côté de lui un philosophe, un médecin, un poète seront gauches, absurdes, embarrassés, emphatiques, ou pour le mieux — ou le pire — corrects.

★

Ainsi le jour où Bertrand de Réveillon, pour venir plus vite vers moi, traversa un café encombré de clients en marchant sur les tables et les banquettes, ce jour-là son geste, le même, le plaçait en mon esprit devant quelque chose de plus profond que le pur esprit d'observation, offrait à mon esprit une réalité plus profonde qu'un être d'apparence et ainsi me donnait une sorte de joie, faisait de lui, courant ainsi sur les tables en vertu de puissances qu'il ignorait lui-même, quelque chose d'un peu irréel, de gracieux et de charmant.

Je dis souvent que cette aisance et cette amabilité donnent à l'amitié une grâce que rien d'autre ne peut lui donner. Et en effet, chez ces êtres en quelque façon souverains, rien ne compte, rien n'arrête ni ne domine qu'eux-mêmes ou leur ami. Et leur ami ne sent point entre eux une foule de convenances redoutées, redoutées plus que son déplaisir. Des tables du restaurant nous séparent, je les enjambe et je cours dessus. Et je le fais gracieusement, et je ne fais point rire mais j'en suis admiré, et cette grâce et

cet asservissement des convenances c'est pour toi que je le fais, toi qu'on doit envier et admirer d'autant plus, assis dans ton fauteuil où je cours ainsi te rejoindre. Ces convenances, je les écarte, je les réduis en cendres, j'en fais un trophée qu'avec ma grâce que j'ignore je dépose à tes pieds. Si tu es fatigué je suis fort, si tu es malhabile je suis adroit, tout cela est pour toi. J'ai beaucoup d'amis avec moi ce soir, mais ils savent que tu es mon ami préféré, et ils sont de mon monde où l'on sait que quand on veut marquer une préférence, une déférence, il n'y a pas de « cela ne se fait pas », on n'y est pas toujours effrayé d'une crainte, aigri de la peur du ridicule, formaliste et correct, par impuissance de créer à tous moments la forme correcte. Ainsi je dis à mes amis : « laissez-nous, je désire être seul avec lui » ou bien « allez lui chercher cette chose », car mes amis sont du monde et ne sont pas humiliés.

J'avoue que j'ai quelque tristesse quand je pense à Bertrand de Réveillon à me le rappeler surtout ce soir-là, après avoir renvoyé tous ses amis, courant sur les tables pour me rejoindre. Lui qui ne prisait que l'intelligence, que la justice, que le talent, on se souviendra de lui pour une de ces choses qu'il rejeta loin de lui, dont il ne tenait aucun compte, cessant peu à peu de fréquenter tous ceux qui les possédaient pour tous ceux qui ne les possédaient pas. Et sans doute il a raison. Car un être ne doit pas être jugé sur ce qu'il est, ce qui n'est pas lui-même, sur ce qui vient de sa naissance, de son éducation et ignore cet autre lui-même, né plus tard en lui et qui est le seul qui compte.

Mais les impressions un peu profondes, qui ont frappé plus avant que son moi phénoménal et y ont apporté plus qu'une vérité phénoménale, l'artiste a le devoir de les exprimer en les laissant à leur profondeur. Tout désir de plaire ou de déplaire, bien plus tout souci de respecter, toute crainte de peiner, en tant qu'ils mettent en jeu fût-ce ce qu'il y a de plus respectable et de plus noble de sa personnalité particulière et dans l'objet à peindre lui font voir également une personnalité phénoménale, diminueraient immédiatement la profondeur de l'état d'esprit chargé de réaliser l'impression. Aussi a-t-il le devoir de les écarter. Du reste, Bertrand de Réveillon était, comme tous ses pareils, trop porté à croire qu'une impression particulière, et aux yeux du raisonnement de peu de prix, telle qu'un gamin courant sur des banquettes, est sans valeur et que la grandeur

d'une impression est proportionnée à la généralité des idées auxquelles elle fait directement appel. Ces esprits de second ordre à propos de tout font des théories et d'un livre ne gardent que ce qu'il y a de nouveau dans la façon de comprendre la lutte des classes ou le rapport de l'amour avec l'activité. Mais quand je demandais à Henri de Régnier ce qu'il préférait dans son livre favori *le Rouge et le Noir*, il me répondait : « C'est si bien cette journée de revue où Julien Sorel monte à cheval au milieu de tous les militaires » et d'une nouvelle qu'Anatole France aimait, il disait : « Oui, c'est joli, cette terrasse au bord de la mer. » Peut-être faut-il penser que Bertrand de Réveillon, comme tout individu, n'intéressait pas la Nature, et ne l'intéressait qu'en ce qu'il traduisait inconsciemment d'essentiel et de plus durable que lui, de vérité, et c'est pourquoi la Nature avait doué de beauté une impression où précisément cette vérité était cachée, afin que le poète en fût ému, ne la laissât pas échapper, l'approfondît et en dégageât pour les autres la vérité cachée.

D'ailleurs, quand tu courais vers moi avec tant d'agilité et de grâce ce n'était pas seulement l'être que tu étais à cette minute rapide qu'admirait ton ami. Non, il sentait que toute la libre, alerte, vigoureuse vie de ton enfance était tout entière présente en ce moment à ton service, et que tu la mettais au sien, comme un hôte généreux qui donne tout ce qu'il possède. Quelle joie alors pour l'affection de sentir tout ce qui nous sépare de l'ami, tout ce temps lointain où nous ne l'avons pas connu, toute cette vie brillante si loin de notre vie obscure, toute cette force si éloignée de notre faiblesse, et qui semblait devoir à jamais nous séparer, de sentir tout d'un coup que l'ami dit années passées, éducation différente, tout ce qui est impossible à ressaisir, venu, venu à moi ou plutôt à nous, tenir tout entières dans la souplesse de mon jarret pour qu'en courant vers lui je les lui apporte et qu'il n'y ait plus rien entre nous.

Et votre hauteur d'esprit était présente aussi en cette grâce. Car il n'y a grâce que si nous la tenons pour rien, si elle est inconsciente, si elle nous suit lorsque notre pensée est occupée à autre chose. Et votre cœur aussi qui rendait cette agilité humaine affectueuse, unissait votre passé de vigueur et votre présence d'esprit dans le naturel empressement d'un désir de me revoir qui trouvait à sa disposition des ressources d'une grâce qui s'ignorait.

Aussi cette soirée fut-elle infiniment reposante comme ces rares moments où le charme d'un être dissipant toute jalousie, toute crainte et toute tristesse, fait tenir toute sa vie dans le présent qu'il nous fait de son affection, et où nos inquiétudes se trouvent ainsi abolies. L'ennemi a sa beauté d'où nos raisons de le haïr sont obscures. L'ami a sa beauté d'où nos raisons de l'aimer sont, hélas, absentes aussi. Car la beauté de cette signification est une vérité dont l'individu est porteur et symbole, et non auteur. De là vient que la perception d'un tel rapport, ne s'adressant en nous qu'à l'esprit universel, ne peut nous donner que de la joie. Pardon, Bertrand, d'avoir ce soir-là aimé en vous une beauté dont ne pouvait s'enorgueillir votre amour-propre, et qui ne pouvait entrer dans notre affection.

VII

QUERELLE DE JEAN AVEC SES PARENTS

« Veux-tu venir dîner avec moi ce soir, je suis tout seul », avait demandé Réveillon à Jean, en le quittant après le collège. Mais Jean n'avait pas accepté. Il devait dîner ce soir-là avec Gantaud, Flubiste et trois filles. Et il ne comptait pas rentrer coucher. Il savait que cela serait désagréable à sa mère, mais aussi c'était bien tentant. D'ailleurs sa mère ne le saurait pas. Depuis deux ans, sous prétexte qu'il est plus convenable de ne pas initier sa mère à une vie de jeune homme, il y avait tant de choses qu'il faisait sans lui dire, tant de choses qu'il lui disait sans les faire. Cette pensée lui fit de la peine. Il fit un grand effort sur lui-même et à l'image du dîner et de la nuit qui suivrait, il opposa un dîner calme chez Henri, son retour chez lui vers onze heures et une heure près de ses parents au coin du feu pendant que sa mère jouerait du piano ou leur ferait la lecture. Ou bien elle se reposerait aussi et lui parlerait des gens qu'elle avait vus dans la journée. Et il envoya une petite dépêche à Henri pour le prévenir qu'il viendrait dîner chez lui. Généralement, dès qu'il avait pris une décision, la décision contraire lui paraissait à partir de ce moment comme infiniment préférable. Mais il n'en fut pas ainsi quand il eut envoyé sa dépêche à Henri. Le dîner avec Henri, la fin de la soirée chez ses parents, lui étaient apparus, tant qu'il comptait encore dîner avec Gantaud et Flubiste, comme une soirée médiocre. Maintenant, et comme si en triomphant de son désir il s'était élevé en quelque sorte en lui-même, s'enchantant d'une perspective qu'il fallait ce petit effort pour découvrir, il sentait un bonheur plus vif sourdre en lui-même et inonder jusqu'à sa figure. Il se sentait la figure souriante, le regard pur, la bouche bonne. Réjoui aussi de penser qu'il aurait, grâce à cette

nouvelle combinaison, une heure de plus (il pouvait n'arriver chez Henri qu'à huit heures) pour travailler au petit fusain qu'il voulait achever pour la fête de sa mère, décidé à se mettre au travail, à ne plus jamais voir Gantaud et Flubiste et à rentrer tous les soirs à onze heures, il monta lestement l'escalier, fit tourner la clé dans la serrure de la porte en éprouvant pour elle et dans ses doigts même l'amitié, la tendresse heureuse qui étaient en ce moment répandues dans tout son corps, et entra.

Hélas ! les heures n'apportent pas à chacun les mêmes pensées. Et la reconnaissance pour une bonne action est en train de mûrir pour vous au moment où vous en commettez une mauvaise, tandis que la colère excitée par une faute se produit au moment où vous sentant devenir meilleurs, vous l'avez tout à fait oubliée et voudriez bien que les autres l'aient oubliée et avec cette logique absolue de l'âme pour qui tous les bonheurs palpitants dans le vaste monde ne sont plus rien que des cris intolérables si elle est triste, et qui, si elle est gaie, voit s'allumer partout des feux de joie là où il n'y a que les torches de la vengeance ou de la mort. M^me^ Santeuil était assise à écrire et ne vit pas Jean. Peut-être si elle avait rencontré son regard et s'y était confiée un instant, eût-elle reconnu ses intentions comme ces eaux dont on connaît la direction en livrant quelque chose à leur courant. Peut-être dans un baiser aurait-il fait passer en elle un peu de sa joyeuse espérance, de son optimisme résolu. Surtout s'ils avaient causé un instant ensemble, elle aurait appris le noble combat de sentiments dont l'âme de Jean avait été le théâtre et où il avait ouvertement favorisé les bons et avait décidé pour eux de l'avantage. Car ce genre de victoires lui arrivait trop rarement pour qu'il n'éprouvât le besoin de les raconter à sa mère par le menu, pour tâcher de réconforter sa tendresse et de regagner son estime. Mais M^me^ Santeuil écrivait et sans voir Jean elle n'entendit qu'un pas rapide. Elle venait d'avoir la visite du professeur de Jean qui lui disait qu'il ne travaillait pas du tout. Républicain, il croyait volontiers que les nobles avaient tous les vices et ne sachant pas que Réveillon empêchait au contraire Jean de se laisser trop aller aux mauvaises camaraderies de Gantaud et Flubiste, il l'accusait de le jeter dans la débauche sans toutefois s'y laisser aller lui-même (car Réveillon était travailleur) ce qui lui paraissait à juste titre une toute particulière perversité. « Il s'amuse à l'empêcher de travailler, c'est un jeu pour lui, et il a facilement raison de

votre fils qui est faible. — Tandis que lui, qui a plus de volonté, se retient à temps et se livre à ce petit exercice sans danger pour lui », conclut M^me^ Santeuil avec indignation. Elle respectait les professeurs et croyait à l'infaillibilité de leurs jugements. De plus, elle avait appris par le domestique que Jean avait prévenu qu'il ne rentrerait peut-être que le matin. C'était la première fois. Du moins la première fois qu'on le lui disait. Elle en avait d'abord été vivement peinée, puis s'était dit : « Cela vaut mieux, cela me fait ouvrir les yeux. Cela rend nécessaire une action vigoureuse. Il faut ouvrir la lutte. » Elle avait été trouver son mari et lui avait demandé d'agir, ce que M. Santeuil ne faisait qu'à toute extrémité car il n'y excellait pas, mais faisait alors avec une violence immodérée, persuadé dès les premiers mots de reproches qu'il adressait, que son interlocuteur sentait qu'il ne savait pas s'y prendre, se moquait de lui, avait besoin d'être réduit en poudre.

Quand Jean entra, il voulut poser ses affaires avant d'embrasser sa mère et lui dit de l'antichambre : « Ma petite maman, je dîne ce soir tout seul chez Réveillon », voulant expliquer par là qu'il allait goûter non la fièvre malsaine d'un grand dîner mais plutôt l'innocente félicité, les agréments vertueux d'une causerie sérieuse avec un bon ami. Mais M^me^ Santeuil donnant à ce même *tout seul* le sens de *sans ses parents, avec des femmes, pour nous préparer à une nuit d'orgie*, sentit la colère qu'elle se réservait de répandre à son heure sur Jean salutairement transformée en reproches, en conseils, en menaces, en défenses, en ordres, s'échapper vivement d'elle-même comme une eau destinée à une tisane et qui trop tôt bouillante s'échappe sur le feu et saute à la figure de celui qui la préparait. Et sans se lever, elle s'écria durement : « Oh ! ça non, tu dîneras ici, je trouve que tu vois beaucoup trop Réveillon comme cela, il faut que cela change, du reste ton père te parlera. »

Un chef d'orchestre faisant succéder d'un seul coup d'archet un allégro furieux en mineur à un riant andante en majeur ne change pas plus soudainement l'âme du public que le son seul de la voix de M^me^ Santeuil n'avait en une minute bouleversé la face et l'âme de Jean. Où s'étendait une forêt printanière sous un soleil matinal, maintenant, dans une obscurité d'éclipse, la mer déchaînée dans la tempête ne laissait pas penser que jamais la vie, le bonheur, l'espérance, la lumière puissent luire un jour de

nouveau sur cette sinistre dévastation. Jean était devenu blanc, ses yeux s'étaient immédiatement cernés, il ne se tenait plus sur ses jambes qui, tout à l'heure si rapides à monter l'escalier qui semblait le conduire au paradis, tremblaient maintenant sous lui comme les jambes d'un agneau malade. À vrai dire, il ne pouvait encore penser au sens des mots que venait de dire sa mère, mais il continuait à les entendre, chacun immense et retentissant dans les siècles, comme un élève devant qui l'examinateur vient de dicter le sujet de la composition qu'il ne sait pas et qui décidera de sa vie. Il n'éprouvait pas encore la souffrance mais plutôt l'agitation qui la précède, comme un homme qui vient de prendre une grave maladie n'a encore que le frisson et peut se déshabiller lui-même avant de se mettre au lit qu'il gardera pour longtemps. Près de lui, la vue d'Augustin qui feignant de brosser le pardessus de M. Santeuil écoutait avec intérêt cette scène qui lui montrait assez agréablement que la situation de « fils de la maison » n'était pas exempte des vicissitudes qui marquent la situation de vieux domestique, en montrant à Jean que son malheur était public le rendait pour lui en quelque sorte irréparable. À ce moment M. Santeuil entendant les cris de sa femme jugeant qu'elle devait en être au plus fort de l'action, sortit de son cabinet, action tellement inusitée qu'Augustin laissant son pardessus regarda avec un air de terreur et d'inquiétude qui, impliquant une grande pitié pour Jean, acheva de l'exaspérer. « Tu sais, c'est bien simple, dit M. Santeuil d'une voix rauque, si tu ne veux pas travailler, tu n'as qu'à quitter la maison, je te fiche à la porte. » M^me^ Santeuil avait disparu laissant Jean avec son père et pleine de pitié pour M. Santeuil, qu'elle affectait de croire très sensible — sans doute pour excuser sa rudesse — et dont elle craignait la fatigue nerveuse que pouvait lui donner une scène.

Au bout de cinq minutes, les paroles judicieuses que Jean avait dites à son père avaient été tournées aussitôt dans le sens de sa fureur comme un fleuve irrité emporte vers le but où il tend les branches que les pieux riverains jettent, suppliants, pour apaiser sa divinité. À ce moment, il était en train de dire : « Et quant à Réveillon, qui est franche petite canaille, tu peux lui écrire que tu n'iras pas ce soir. — Jean n'a rien à écrire, dit M^me^ Santeuil qui rentrait alors, je viens d'envoyer un mot à Réveillon en lui disant que Jean ne viendra ni ce soir ni de longtemps. » Jusqu'ici M^me^ Santeuil avait toujours considéré la politesse envers les amis de Jean

comme due à son fils. Et même quand elle était fâchée contre Jean et qu'un camarade entrait, elle recommençait à lui parler comme une tacite trêve de Dieu. Jean sentit une honte inconnue s'emparer de lui à la pensée qu'il aurait à rougir devant Henri, que sa mère l'avait insulté devant Henri et avait insulté Henri, et que ce chagrin qui allait l'empoisonner ce soir et dans lequel Henri eût été sa seule consolation durerait longtemps et l'éloignerait longtemps de lui. Il s'élança pour ravoir la lettre. Sa mère dit : « C'est inutile, on est parti. » Alors, il regarda farouchement ses parents, mit les mains dans ses poches, s'arrêta un instant et dit : « Vous êtes deux imbéciles », sortit lentement, frappa de toutes ses forces la porte dont le verre appliqué au bois (et qui ne savait pas ce qui sous ces espèces était frappé en effigie) se brisa et, comme un Romain, la loi violée, sur le mont Capitole, il se retira dans sa chambre.

Il y arriva fiévreux, sa main tremblait. Aussi le bouton de la porte tourna-t-il difficilement. Il le reprit violemment et le poussa avec colère, au lieu de la refermer doucement. Mais fixée sur des gonds plus vieux et plus immuables que le caractère du jeune maître dont elle gardait le repos, les jeux et la rêverie, elle n'alla pas au-delà du seuil, sur lequel elle se referma. Il marchait vite, et trébucha dans sa table à qui il donna un coup de pied. Il voulut s'asseoir dans un fauteuil mais agacé, sentant le dossier immobile contre son dos agité, le secoua en maugréant, comme on traite avec injustice et mauvaise humeur des serviteurs qu'un hasard a faits témoins de notre honte ou de notre méchanceté. Puis, se tenant tranquille, il entendait la colère qui venait battre de ses coups furieux et impuissants contre son cœur comme des vagues. Chaque fois c'était une nouvelle vengeance qu'elle venait apporter contre ses parents, une plus forte injure qu'elle grondait distinctement. Et chaque fois il éprouvait un soulagement d'un instant comme au bord de la mer notre attente prolongée avec l'aspiration, la formation, l'élan, l'inflexion de la vague se résout agréablement quand la vague se brise, pour se reformer, il est vrai, au même instant avec elle. Il n'en voulait même pas à ses parents de ne pas avoir deviné l'excellence de ses intentions au moment où ils l'avaient puni des actes qui précisément ne se renouvelleraient plus. Car ces intentions les avaient vivement abolis de lui-même, ne pouvant même se souvenir d'une heure où il eût pensé tendrement à ses parents, ce qui lui eût été intolérable. La haine a besoin de

rendre la haine. Et il se les imaginait riant sous cape de leur exécution, ayant concerté froidement ce plan. Il les voyait se disant : « Ça ne fait rien, je crois que maintenant il ne recommencera plus. » Et ses suppositions devenaient une manière générale de sentir qui excusait sa violence, nourrissait sa haine et excitait sa vengeance. Et il y répondait sans cesse : ils verront, ils verront !

Vivement détaché de ses parents par cette injustice, ce n'était pas vers Flubiste, vers Gantaud, vers le plaisir qu'il se reportait. Sa tristesse l'éloignait de ceux qui n'auraient ni pu le comprendre ni voulu le consoler. Et toute sa tendresse errante, chassée du foyer paternel et n'y voulant plus rentrer, se portait tout entière vers Henri. Il se mit à se désoler et à pleurer. Et tous ses chagrins, toutes ses larmes allaient à lui comme dans une plaine inclinée tous les ruisseaux suivent sa direction et finissent par se réunir. Il voulait aller habiter chez lui. La duchesse serait certainement heureuse de lui donner une chambre. Au moins là ses désirs seraient écoutés, ses intentions comprises, son bonheur protégé. Souvent, quand nous sommes pour une personne que nous aimons l'occasion involontaire d'être grondée, chagrinée par les siens, il semble aux scrupules de notre tendresse, ou peut-être seulement à son inquiétude, qu'elle doit nous en vouloir, s'irriter contre nous, nous aimer d'autant moins. Vous qui peut-être à cette même heure vous trouviez dans les soucis ou la peine qu'à cause de vous d'autres avaient causés à votre maîtresse, ou simplement à votre ami, vous eussiez trouvé quelque consolation à voir dans le chagrin de Jean, dont Henri pourtant était la cause, sa tendresse pour Henri se mêler, redoubler, chercher protection auprès de lui et peut-être aussi lui offrir la sienne, comme si c'était surtout pour Henri que sa mère avait été injuste. C'était surtout sur Henri persécuté qu'il pleurait. « Ce n'est pas toi qui m'aurais fait de la peine, ni qui voudrais jamais m'en faire », disait-il dans ses sanglots en attirant à lui dans son cœur l'image d'Henri absent, dont les yeux francs et bons donnaient à ces paroles la réponse que l'on voulait, comme un chien interpellé de la sorte par un maître désabusé de ses autres attachements semble, sans rien changer à son silence habituel, confirmer pleinement ces flatteuses affirmations. Et d'Henri sa pensée retournait soudainement à ses parents, devenait plus furieuse. Rien ne la retenait plus, maintenant que sa

colère avait un motif désintéressé et brûlait de venger moins la peine qu'on lui avait faite que le tort causé à son ami.

Un moment, par scrupule du temps perdu, par crainte de l'énervement, de la migraine et de l'insomnie qui pourrait la suivre, il voulut prendre un livre ou travailler. Mais le livre ouvert devant lui, sa pensée écoutait toujours les grondements de sa colère, comme un homme qui veut lire pendant qu'on joue de la musique près de lui, ou que deux hommes se disputent, et ne peut s'empêcher d'entendre non les paroles du livre mais le son du chant ou l'éclat de la querelle. Alors Jean se soulevait, se remettait bien droit sur sa chaise et les coudes sur la table se bouchait les oreilles comme si le bruit de sa colère venait du dehors. Mais il avait beau, en mettant chaque lettre l'une devant l'autre, essayer de faire un sens, la lame de sa colère venait se briser dessus et il n'en restait pas plus que d'un château de sable à la marée montante. Chaque fois c'était à recommencer et quand il s'efforçait de relire pour la dixième fois une même phrase, il ne la comprenait pas plus qu'un homme qui, lisant dans son lit, à la lampe, sent le sommeil le gagner et effacer, mêler de son eau aveugle et montante un mot dépourvu de son sens avec le sens d'un mot déjà englouti. Alors Jean ferma son livre et il resta à attendre, sentant son énervement grandir, la migraine venir. Et il voyait les instants s'enfuir l'un suivant l'autre, l'aile basse, emportant au néant le message dont chacun était chargé pour Jean et qu'il n'avait pas eu l'énergie de prendre au vol et d'essayer de comprendre. Alors sa colère contre lui-même alla grossir sa colère contre ses parents. Et comme ils étaient la cause de son angoisse, de cette inaction cruelle, de ces sanglots, de sa migraine, de son insomnie, il aurait voulu leur faire mal ou au moins que, sa mère entrant, il pût plutôt encore que l'invectiver lui dire qu'il renonçait au travail, qu'il découcherait toutes les nuits, qu'il trouvait son père bête, inventer au besoin qu'il s'était moqué de M. Gambaud, aliéné sa protection, fait renvoyer du lycée, ayant le besoin de frapper et de lui rendre avec des mots qui porteraient comme des coups un peu du mal qu'elle lui avait fait. Mais ces paroles qu'il ne pouvait pas dire restaient en lui et comme un poison qu'on ne peut expulser gagne tous les membres, ses pieds, ses mains tremblaient, se convulsaient dans le vide, cherchaient une proie. Il se leva, courut à la cheminée et il entendit un bruit terrible : le verre de Venise, que sa mère lui avait acheté cent francs et qu'il venait de briser. Mais la pensée

que sa mère en serait fâchée et verrait qu'il fallait un peu plus y regarder avant de tourmenter Jean, qu'il y avait à compter avec lui, ne le calma pas, car il s'en voulait d'avoir détruit un verre qu'il trouvait si beau et qu'il devait justement le lendemain faire admirer à Henri. Et voyant en miettes ce qu'aucun regret ne pouvait rapprocher, recomposer et refondre, il accusa ses parents de ce nouveau malheur.

Comme il recommençait à pleurer il eut froid, et alla dans son cabinet de toilette chercher quelque chose à jeter sur ses épaules. Comme sa main était déréglée et comme folle, elle n'accomplit pas comme d'habitude la petite révolution mathématique qui consistait, vu l'obscurité de l'armoire, à glisser sur les divers velours, soies et satins des anciens manteaux de sa mère, qui ne les mettant plus depuis des années les avait serrés là, à sentir, au vide qui marquait une dépression, le jambage de bois très en retrait qui séparait ces manteaux de ceux de Jean, et à la seconde étoffe rugueuse de la décrocher de la tringle qui les maintenait droits. Non, elle arracha le premier manteau qu'elle rencontra, C'était un manteau de velours noir bordé d'aiguillettes, doublé de satin cerise et d'hermine, qui, meurtri par la violence du coup, entra dans la chambre au poing de Jean comme une jeune fille saisie aux cheveux par un guerrier. Ainsi Jean le brandissait, mais ses yeux n'étaient pas encore tombés sur lui qu'il reconnut l'odeur indéfinissable de ce velours, qu'il sentait quand il y a dix ans il allait embrasser sa mère, alors jeune, brillante, heureuse, prête à sortir, et que passant ses bras autour de sa taille il sentait le velours écrasé sous sa main, et que les aiguillettes lui caressaient les joues pendant que sa bouche respirait sur le front de sa mère tout le bonheur dont elle resplendissait et qu'elle semblait lui promettre. Troublé, il regarda le manteau qui, dans ses couleurs encore fraîches, son velouté encore doux, ressemblait à ces années qui ne servaient plus à rien, sans rapport avec la vie, mais pas fanées, intactes dans son souvenir. Il l'approcha de son nez, sentit le velours fondre encore sous sa main et crut qu'il embrassait sa mère, le soir où accompagnée de son mari ou de M. Sandré qui était encore valide n'ayant encore pas connu le chagrin ni la maladie, elle partait pour *Ma Camarade*, pièce qu'on donnait cet hiver-là, radieuse du plaisir qu'elle allait goûter, triste seulement de quitter Jean, mais gardant dans son cœur les vastes espérances qu'elle concevait alors pour son avenir et déposant sur sa joue

avant de monter en voiture, de ses lèvres belles alors et fraîches, un baiser limpide comme sa confiance et comme son bonheur.

Il eut l'irrésistible envie d'embrasser encore sa mère ainsi. Et se la représentant si douce, si souriante et si belle, il n'avait plus de colère contre elle. Mais ce n'était plus elle. La mort de son père, la paresse de Jean, la maladie, la fuite de la jeunesse l'avaient changée. Et comme elle ne remettait jamais ce petit manteau trop jeune pour son âge, trop riant pour son deuil éternel, trop étroit pour son embonpoint, trop suranné pour les modes nouvelles, jamais plus il ne la retrouverait ainsi. Et dans quelques années il ne la retrouverait plus non plus telle qu'elle était aujourd'hui. Il se jeta à genoux au pied de son lit et des larmes, en se précipitant, essayaient d'entraîner hors de lui son intolérable chagrin. Il aurait voulu embrasser sur les joues de sa mère les restes de sa jeunesse et de son bonheur, retenir avec ses baisers pendant des heures les instants qui passaient, la vie qui s'écoulait, la beauté qui se flétrissait, les espoirs qui s'enfuyaient, l'existence enfin de la personne par rapport à qui il concevait tout et qui un jour serait anéantie à tout jamais, sans qu'il pût jamais la retrouver, sans que rien d'elle ne subsistât comme si elle n'avait jamais été.

Mais l'égoïsme, ou peut-être la nécessité même de la vie nous empêche de fixer trop longtemps ces pensées de la mort de ceux qui nous sont chers, dangereuses et funestes puisque par horreur de cette mort elles anticipent sur elle et répandent sa tristesse sur le temps où il nous est donné de jouir de leur vie et dans leur insoutenable paroxysme, pour ne pas avoir la douleur d'avoir à y renoncer un jour, nous conduiraient par le suicide à y renoncer tout de suite. Aussi, comme un homme fatigué cesse de penser puis s'endort, la partie du cœur de Jean qu'épuisait cette idée cessa d'y être sensible et entra dans une sorte de torpeur. Jean se sentit rentrer dans la réalité, dans la vie présente et le brusque souvenir des injustices de sa mère au moment même où il avait fait un si louable effort sur lui-même, de la dureté stupide de son père, et l'alliance ironique de leur puissance pour le saper réveilla sa colère, et il se rappela ce qu'il allait faire, partir de chez lui, écrire au proviseur qu'il ne faisait plus partie du lycée, annoncer ses résolutions à son père et à sa mère, comme il avait été injurié par eux : devant Augustin.

Mais les pensées qui s'étaient éveillées en lui tout à l'heure avaient beau s'être rendormies, il ne pouvait pas faire qu'elles fussent comme si elles n'avaient pas été. Il pensait que si sa mère était si nerveuse, c'est qu'elle avait eu beaucoup de chagrins, et que de quelques-uns Jean était la cause. Alors sa colère refluée montait de nouveau. Et elle ! ne lui en avait-elle pas causé ? De quel ton elle lui avait parlé tout à l'heure (car sa colère lui représentait comme la jalousie à un jaloux les images qui lui font le plus de mal). Heureusement qu'elle allait avoir sa réponse et son père aussi. Comme ils seraient ennuyés ! Ennuyés ou tristes même. Car au fond y avait-il au monde une seule chose qu'ils aimassent autant que Jean ? Pas même eux. M^me^ Santeuil aurait volontiers donné sa vie pour son fils, et si après la mort de son père elle ne s'était pas laissée mourir, c'était surtout parce qu'elle sentait que sans elle il serait trop malheureux. Henri de Réveillon en eût-il fait autant ? Maintenant peut-être. Peut-être pas toujours. Et maintenant même il avait les siens. Les siens, pour M^me^ Santeuil c'était Jean. Et pour M. Santeuil aussi. Il savait bien qu'il devenait vieux, mais il travaillait toujours pour laisser de l'argent à Jean, beaucoup d'argent, car Jean était dépensier et souvent M. Santeuil était inquiet de ce qu'il deviendrait quand il ne serait plus là. Oui, quand il ne serait plus là, quand rien ne pourrait plus lui faire de plaisir ni de peine, lui témoigner de la tendresse ni en exciter chez lui (car M. Santeuil était matérialiste) de ce moment-là, il lui souciait tout de même de savoir si Jean y serait heureux. « Oui, mais enfin toutes ces réflexions, mon père et ma mère ne sont pas là pendant que je les fais, ils prennent la vie d'une manière bien plus réelle et ils croient m'avoir fâché. Ce sera une rude leçon si je leur dis cela. Je leur dirai. Si je ne leur disais rien, ils croiraient qu'ils ont eu raison, qu'ils ont triomphé, que je suis bien bête, que j'ai eu peur, qu'on a facilement raison de moi…

« Oui. Mais tout cela n'est pas un jeu. Chaque heure est sérieuse et chaque action fait du bien et du mal. Je peux très bien faire de la peine à maman, personne ne m'en empêche, seulement cela lui fera de la peine, et puis il viendra un temps où je ne pourrai pas lui faire plaisir. Car il n'y a qu'une vie pour aimer ses parents, leur faire plaisir, leur éviter du chagrin. Après il n'est plus temps. Et comme il n'y a qu'une vie et qu'il n'y en a pas d'autres pareilles où on peut recommencer ce qu'on a mal fait dans celle-ci,

de même chaque jour est unique, n'a pas son double. Ce que nous y marquons de bonheur ou de peine pour les autres est une chose sur laquelle il n'y a plus à revenir, qui est telle pour l'éternité. Oui, mais papa m'a dit : « Je te fiche à la porte. » Et il voyait la figure de son père, haïssable dans sa violence, et l'inqualifiable procédé de sa mère vis-à-vis de Réveillon. Il voyait tout cela. Il se disait que ses parents croiraient qu'ils l'avaient intimidé, et pourtant maintenant sa résolution était prise. Ses pleurs coulaient encore mais derrière la pluie d'orage un soleil nouveau brillait qui rendait claires et belles toutes choses. De temps en temps il entendait sa respiration comme un homme qui reprend haleine mais qui a une heureuse confiance de sa force ou comme après l'orage fini on entend par moment tomber une goutte de l'arbre que le soleil commence déjà à sécher. Il appuyait son dos contre le vieux fauteuil, qui le pressait avec la douceur que nous trouvons à ceux qui sont les témoins de nos actes extraordinaires, qui pourraient se porter garants de notre grandeur morale. Et plus loin la table, les chaises rangées, la porte l'entouraient avec sympathie comme des vassaux pleins d'admiration, des serviteurs plus ou moins directs mais qui tous se sentaient fiers d'un tel maître.

Pour que cette tendresse ne l'abandonnât pas, et sans rougir d'implorer l'aide d'une chose qui avait déjà tant fait pour lui, il jeta le petit manteau de velours sur ses épaules. Et quand il entendit son père et sa mère aller dans la salle à manger pour le dîner, il attendit qu'Augustin y fût aussi. Alors il y entra, tremblant légèrement mais très maître de lui. Il s'approcha de sa mère et assez bas, mais pourtant de manière à être entendu d'Augustin, il lui dit : « Ma chère petite maman (c'étaient ces mots-là qui lui coûtaient le plus), je te demande bien pardon. » Et il voulut l'embrasser. Sa mère se détourna mais il lui dit : « Je t'en supplie, je suis si repentant, permets-moi de t'embrasser. » Il l'embrassa, Il avait si envie de pleurer qu'il éclata de rire. Ensuite, il alla à son père qui avait repris en l'apercevant de son expression farouche et bornée. Il dut se forcer davantage pour dire les mêmes paroles. Mais il lui dit aussi : « Mon cher petit papa, je te demande pardon. » Il vit qu'Augustin le regardait mais n'en approcha pas moins ses lèvres du front contracté de son père. Lui, plus faible que sa femme, plus violent et plus mou, ne résista pas, et, triomphant d'une légère répulsion, il posa sur ce front encore chaud de colère et de méchanceté pour lui un baiser repentant.

Ensuite, il s'assit à table. Alors son père aperçut le manteau qu'il avait sur ses épaules, et qui, relevé au bras pour qu'il pût manger, laissait voir sa doublure de satin rose et lui dit : « C'est ridicule, il fait chaud ici, et c'est une chose à ta mère. Ôte cela et tout de suite. » Il éprouva l'amertume qu'il y a à ne pas être compris et l'ôta. Mais alors sa mère le regardant d'un regard pur qui semblait remonter aisément toutes les pensées qui l'avaient tenu depuis deux heures le regarda en souriant. Il comprit ce sourire, qu'elle avait compris et que rien n'avait été perdu pour elle. Courant à elle, il se jeta sur ses joues en pleurant et la tint longtemps embrassée. Mais elle, heureuse d'être aimée, mais ne voulant pas qu'il s'énervât et l'aimât avec un excès qui pourrait un jour lui faire de la peine, lui dit doucement en se relevant et en cessant de sourire comme pour moins exciter sa tendresse : « Non, non voyons, ne sois pas bête, va te remettre à ta place et dînons. » Il ne pouvait pas la quitter et lui avoua tout bas qu'il avait cassé le verre de Venise. Il croyait qu'elle allait le gronder, lui rappeler le pire. Mais restant aussi douce, elle l'embrassa et lui dit à l'oreille : « Ce sera comme au temple le symbole de l'indestructible union[1]. »

1. ↑ Après cette scène Jean écrit dans son testament que les meubles de sa chambre et le petit manteau seront gardés par sa mère et par son père s'ils vivent encore, sans cela par Réveillon — les meubles oui, mais le petit manteau cela lui paraissait plus qu'une profanation. Mais être vendu c'est bien pire. Alors, il ne sait plus que résoudre. À ce moment sa mère entra et lui proposa de sortir. Il cessa de songer à la mort pour jouir de la vie. *(Note de l'Auteur.)*

VIII

UNE SÉANCE À LA CHAMBRE

On vient de clore la discussion sur le massacre d'Arménie. Il est convenu que la France ne fera rien. Tout à coup, à l'extrême gauche, un homme d'une trentaine d'années, un peu gros, aux cheveux noirs crépus, et qui vous aurait semblé, si vous l'aviez observé, en proie à un trouble indéfinissable et comme s'il hésitait à obéir à une voix intérieure, se balance un instant sur son banc puis levant le bras d'un geste sans expression, comme arraché par la coutume qui rend nécessaire cette formalité à qui demande la parole, se dirige d'un pas vacillant et comme effrayé de la grande responsabilité qu'il prend, vers la tribune. C'est Couzon que vous auriez pu voir il y a dix ans interne à l'hôpital Necker, aujourd'hui chef du parti socialiste à la Chambre, élu à la fois dans les quatre grands départements houillers de France, et qui a opté pour le plus malheureux, le plus sombre, celui où la vie noire et triste d'au-dessus de la mine ressemble le plus à la vie du dessous, le département du Nord. Le seul grand orateur aujourd'hui, égal aux plus grands d'autrefois selon les journaux socialistes, anarchistes, antisémites, rien qu'un rhéteur qui emploie à un mauvais usage une véritable facilité, bien vide d'ailleurs si l'on en croit les journaux monarchistes, opportunistes et même radicaux de gouvernement.

Jean, à qui Couzon qui ne pensait pourtant pas parler avait envoyé un billet de Chambre, a vu du haut de sa tribune son ami Couzon, si allègre et si violent interrupteur d'habitude et pendant le commencement de cette séance même, depuis un quart d'heure se taire, ne plus répondre aux collègues qui lui parlent, ne pas paraître les entendre, les yeux fixes comme devant une apparition qui n'est pas visible des autres mais qui semble concentrer dans une délibération mystérieuse toutes ses facultés. Et Jean qui

tout le temps que la discussion avait duré, portant uniquement sur des intérêts de la part du gouvernement et de ses adversaires, sentait vaguement qu'il y aurait eu d'autres choses à dire mais ne pensait pas qu'il fût possible de parler de ces choses-là dans une Chambre, devant des hommes « sérieux », en voyant tout à coup les yeux de son ami s'agrandir, sa main venir sur son front comme pour retenir la pensée difficile à fixer, puis hésiter, dire quelques mots à côté de lui qui tournent les têtes vers lui sans qu'il semble les voir, Jean a compris que Couzon avait été poussé à parler par ce sentiment de la Justice qui le prenait parfois tout entier comme une sorte d'inspiration. Alors ce « quelque chose » qu'il sentait vaguement qu'il y avait à dire mais qu'il croyait indigne d'être écouté de gens sérieux reprend immédiatement pour lui une grandeur immense. Et ce sont les gens sérieux qui deviennent tout petits. Il est profondément ému. Et quand Couzon se décide à faire de son gros bras court ce petit geste de convention au-dessus de sa tête, c'est comme un signal qui retentit longuement dans le cœur de Jean. Et en voyant les petites jambes de Couzon se hâter disgracieusement vers la tribune, il lui semble que jamais corps humain n'a exprimé tant de dignité et de grandeur. Il y a dans Beethoven des mesures à contretemps et sans aucun motif noble qu'on ne peut pas écouter sans frémir.

Mais voici que la majorité de la Chambre, pour qui tout ce qui pouvait être intéressant et sérieux a été dit, sentant ce que Couzon va dire, à quoi il va faire perdre le temps à tout le monde, crie : « Hou ! hou ! assez ! » remue ses pupitres avec violence. Jean tremble que Couzon ne se laisse intimider. Il voudrait crier « canailles », tuer tous ces misérables. Un député hausse les épaules, quelques-uns bâillent tout haut. Un crie : « Ne restez pas trop longtemps en chaire. » À quoi un autre répond : « On ne nous a pas prévenus que nous venions au sermon. » Un autre : « C'est moi qui serais allé me promener. » Oh, si quelquefois Jean, pas devant ses parents, certes, dont l'hostilité le jette dans l'enthousiasme total sur les actions de Couzon, mais seul, quand il réfléchit, s'étonne que Couzon tolère dans ses journaux, énonce dans ses interruptions des attaques aussi violentes, peut-être calomnieuses, presque cruelles contre certains membres de la majorité, il trouverait maintenant que c'est trop peu contre ces odieux imbéciles ironiques, satisfaits, usant de leur supériorité numérique et de la force de

leur bêtise pour tâcher d'étouffer la voix de la Justice palpitante et prête à chanter. À ce moment, rendant de tout son cœur par sa colère les coups que reçoit le plus faible comme au jour où il apprenait qu'un voleur venait d'être dénoncé, puis cerné, et après une résistance désespérée, garrotté par les agents, il aurait voulu qu'il eût été assez fort et eût massacré les agents, sans songer que ces agents, odieux pour lui parce qu'ils étaient les plus forts et devaient rire de leur coup, étaient aussi à leurs heures faibles devant la mort de leur fille ou le coup de couteau qu'un voleur leur plante dans le cœur, Jean ne se dit pas que ces hommes aux opinions émises d'un ton tranchant, ricanant à la vérité et bâillonnant la Justice, ne se sentent pas si forts qu'il pourrait le croire, ont aussi bien des fois par jour peut-être une expression de figure affectueuse, inquiète, vaincue. Plus tard en repensant à ce moment où il aurait voulu lapider les deux cents députés ricanant, interrompant Couzon avant qu'il ait parlé, battant leur pupitre pour couvrir le bruit de sa voix, il s'expliqua mieux que Couzon, voyant chaque jour ses idées, ses projets de loi, ses discours étouffés par leur majorité triomphante, soit sorti chaque jour avec une rage au cœur qui repassait pour lui à une couleur enflammée leurs traits déplaisants d'étroitesse et d'orgueil.

Il est à la tribune et il attend, balancé sur ses jambes comme la barque prête à partir qui n'est pas encore lâchée mais que le flot roule selon son mouvement sans qu'elle s'y livre encore. Une ou deux fois il dit : « Messieurs ! » La voix est forte, presque énorme, une émotion inouïe y tremble et la fait remuer. C'est la rame traînante aux côtés de la barque et qui tremble au fil de l'eau. Quand toutes les voix précédentes étaient grêles, presque indistinctes, surtout en commençant, c'est curieux la force inouïe de cette voix qu'on entendrait, semble-t-il, dans une salle vingt fois plus grande. Détail insignifiant si vous le voulez, mais qui rapporté sur un grand homme de qui vous vous enquerrez curieusement, ne serait pas écouté par vous sans intérêt. Détail bien matériel sans doute mais peut-être pas dénué de toute importance à cause de cela. Il est rare que sur un très grand homme, même un grand peintre, un grand musicien, on ne nous dise pas qu'en une partie tout à fait matérielle de son art il ne fit des choses tout à fait impossibles aux autres. Vous pouvez entendre plaisanter la souveraine qui disait à Talma : « Quelle mémoire ! » Pourtant il est difficile de ne pas être vivement intéressé en apprenant que Sarah Bernhardt peut apprendre

un rôle en deux jours et qu'aucun autre ne le peut. Une telle définition n'épuise certes pas l'essence de son génie, mais elle le vivifie comme tout ce qui le concerne. À ce moment, le président dit avec un sourire : « Je rappelle à l'orateur qu'il n'a qu'un seul droit, celui de répondre strictement sur la question en discussion à l'orateur précédemment inscrit. » Cette fine allusion au dévergondage de l'imagination de Couzon, qui ne savait jamais « se renfermer dans la question », fit rire toute la majorité, mais comme si chacun ne riait pas pour lui-même mais que sa gaîté fût elle-même quelque chose de spirituel qui méritait d'être entendu. Chacun disait avec force : « Ah, très drôle ! voilà qui est joli. »

« Je sais que je n'ai que ce droit, dit alors Couzon en répondant au président de cette même voix énorme et frémissante, mais je l'ai comme tous mes collègues et je vous jure que dussé-je attendre une heure que vos clameurs cessent, je ne suis pas disposé à m'en laisser ôter une parcelle et que je suis décidé à en user jusqu'au bout. » Avec la rapidité dont le lâchage d'une gâchette est suivi d'une détonation, les applaudissements frénétiques de l'extrême gauche répondirent à cette fière déclaration. Le règlement interdisait à Jean d'applaudir mais son cœur battait d'enthousiasme aux paroles de Couzon. Ses yeux étaient en feu. Et tout son corps était dressé frémissant, incliné vers Couzon. Mais la majorité ne répondit que par des cris : « La clôture ! la clôture ! la clôture ! » On mit la clôture aux voix. La clôture fut votée, et presque aussitôt après le projet de loi du gouvernement. Désarmé, comme un homme ligoté qui fait le geste de frapper avec ses mains impuissantes : « Vous venez d'assassiner deux cent mille chrétiens », s'écria Couzon d'une voix tremblante. Son corps aussi tremblait, car il subissait d'abord lui-même les coups dont sa parole déchaînée ferait émouvoir les cœurs et il les roulait d'abord violemment en lui-même comme les vagues roulent les galets qu'elles envoient ensuite au rivage. Et dominant les clameurs de la salle révoltée, debout, hurlante, et les frémissements de son propre cœur, roulé dans les vagues de sa propre parole, haletant, éperdu : « Vous venez d'assassiner deux cent mille chrétiens, nous irons le dire au peuple et le peuple à qui vous avez appris à manier le fusil les vengera. » Ce fut un tumulte indescriptible. « On n'a jamais prononcé de telles paroles dans une Chambre française », hurlait le ministre de l'Agriculture. « C'est une infamie », disait en se démenant le

président du Conseil. Car les hommes dont la politique « exclut le sentiment », qui « n'aiment pas les abstractions » ont toujours prête l'abstraction, et abondant le sentiment de la dignité.

Mais ils pouvaient dire tout ce qu'ils voulaient. Couzon à travers les bondissements de son âme démontée, ayant réussi à plonger en lui-même et rapporter intacte sa pensée, était calme comme un chien qui ayant traversé les flots pour rapporter un objet qui le fascine, arrive près du bord et ne se soucie plus des vagues qui viennent jusqu'au bord éclabousser de leur écume glacée sa chair fumante. Et Jean aussi était heureux, s'essuyait le front en souriant. Car tout le temps, à côté de Couzon, il avait avec lui donné les coups et maintenant que cette assemblée qui avait excité sa rage avait reçu le soufflet, la tension où son âme était montée depuis un quart d'heure s'était soudain détendue et il souriait avec bonheur. Autour de Couzon des mains ravies d'un élan sincère serraient sa main. Plus d'une avait signé bien des articles que Jean n'avait pas été loin à ce moment-là de considérer comme infâmes, mais à ce moment, comme Couzon lui-même, il était bien obligé de les considérer comme des amis, comme attaqué sur une route on va boire fraternellement avec des braves gens qui vous ont défendu sans trop se demander si ces braves gens qui vous ont défendu n'ont pas agi ainsi que par haine de ceux qui vous attaquent et n'auraient pas en d'autres circonstances fondu de la même manière sur vous. Bien plus, nous sommes plus reconnaissants de leur amitié à ceux qui passent pour violents et cruels, comme la douceur a plus de prix chez les forts. Peut-être aussi que c'est là une amitié qui a des pointes et des armes, qu'il fait bon avoir pour soi, et qui somme toute est plus agréable à avoir qu'une amitié qui n'a pour elle que des sentiments désintéressés et des paroles impuissantes. Il n'est peut-être pas très généreux de ne pas préférer cette dernière. Mais combien tout homme, et particulièrement tout homme politique, a de raisons à répondre à cette objection de sa conscience. La vie et surtout la vie politique n'est-elle pas une lutte, et puisque les méchants sont armés de toutes les manières il est du devoir des justes de l'être aussi, quand ce ne serait que pour ne pas laisser périr la justice. On pourrait peut-être dire que malgré le courant de cette figure la justice n'est pas une personne, et que sa manière toute particulière de périr c'est précisément d'être armée, sans s'occuper de

quelle manière. Mais on vous répondra que si les grands révolutionnaires y avaient tant regardé, jamais la justice n’eût remporté de victoire.

IX

MONSIEUR BEULIER

Quelques jours après, la sœur de la duchesse de Réveillon qui était malade ayant besoin d'un air plus doux, ces deux dames partirent pour les Açores où le duc et son fils les rejoignirent bientôt. Leur absence dura une longue année pendant laquelle Jean n'eut dans sa classe aucun ami et quelques ennemis. C'était un petit groupe des trois plus intelligents garçons de la classe, dont un avait une grande vocation pour la marine, apportait en classe des livres de voyage, de science et faisait avec des ficelles et des allumettes des bateaux merveilleux. Ils ne lui disaient presque jamais bonjour, se moquaient de lui quand il parlait, et dans la cour ou dans l'escalier où ils se rencontraient, avant de monter dans la classe, le poussaient ou le faisaient tourner sur lui-même pour le faire tomber. Jean à qui leur intelligence avait inspiré une grande sympathie en gardait une vive déception, sans la moindre rancune. Et si une fois, par hasard, ils lui disaient quelques mots gentiment, il se reprenait à les aimer et à être gentil avec eux. Il ne comprenait pas que ce besoin de sympathie, cette sensibilité maladive et trop fine qui le faisait déborder d'amour à la moindre gentillesse, choquaient comme de l'hypocrisie, agaçaient comme de la pose ces jeunes gens, chez qui l'indifférence d'une nature plus froide se doublait de la dureté de leur âge. Ignorant des causes de leur antipathie, Jean, qui par sympathie s'imaginait les autres pareils à lui, et par modestie meilleurs, s'ingéniait de plus, par scrupule, à découvrir dans sa conduite avec eux quelque faute grave, quelque méchanceté involontaire de sa part qui eût pu les fâcher. Il leur parla, leur écrivit, redoubla leurs cruelles railleries. Il avait écrit une si belle lettre, si sincère, si éloquente que les larmes lui venaient aux yeux en l'écrivant. Quand il vit qu'elle n'avait servi à rien, il

commença à douter du pouvoir de notre sympathie sur les cœurs qui n'en ont pas pour nous, du pouvoir de notre pensée et de notre talent, sur les pensées et les talents qui ne ressemblent pas aux nôtres. Il se la répétait cette lettre, il la trouvait si convaincante, si belle.

Après la classe, il revenait souvent avec un jeune Thenaud, le neveu du général Thenaud, que ses parents, restant tout l'hiver dans leur château pour les chasses, laissaient seul à Paris, gardant leur argent pour le luxe, ne lui en envoyant guère, ni lettres. Thenaud gardait dans une vie triste beaucoup de douceur et de gaîté. Avec Jean, que leur professeur chargeait de lui donner de petites répétitions, il était toujours très doux, admirant sa supériorité, plaisantant ses travers, sa nervosité, son exagération, le désordre de sa mise ou l'exaltation de sa parole, mais si gentiment que Jean qui n'avait aucun amour-propre y trouvait comme de petites marques amusantes d'amitié.

Deux ans plus tard, Jean était allé marcher aux Champs-Élysées et rentrait chez lui déjeuner, quand il rencontra un des « trois élèves intelligents », celui qui l'avait persécuté au collège, celui qui se préparait à Navale. Mais, comme si les rapports d'élève à élève avaient été quelque chose de professionnel, d'obligatoire et de momentané, tels que les rapports de professeur à élève, de caporal à soldat et comme on voit un professeur serrer dans le monde la main d'un élève qu'en classe il tient à distance, ou un caporal qui rudoyait au régiment un jeune homme de famille, le saluer respectueusement quelques années après dans la rue, alors que le caporal est redevenu charretier et le soldat ingénieur, l'élève intelligent non seulement ne bouscula pas Jean, mais le salua avec empressement et timidité. Les amitiés et les haines, comme les désirs et les idées de la jeunesse, s'éloignent de nous avec une telle vitesse que peu de temps s'est écoulé et nous ne les comprenons plus. L'élève intelligent n'avait plus pour Jean que des sentiments aimables. Ils causèrent un instant et Jean s'étonna qu'il ait pu le trouver jadis si intelligent. Jean lui demanda des nouvelles des deux autres qu'il remarquait toujours avec lui. « Mais j'ai retrouvé l'autre jour Fentel, comme je vous retrouve. » Jean ne put se rappeler avoir connu ce Fentel que l'élève intelligent prétendit pourtant avoir été en classe en même temps qu'eux. « Avez-vous été reçu à Navale ? lui demanda Jean. — Navale, dit l'élève étonné. Oh, je n'y ai jamais songé ! Oh oui quand j'étais

petit. Mais plus jamais depuis. Je fais mon droit. — Moi aussi, dit Jean. — Aussi, mais quels cours suivez-vous donc ? — Je n'en suis pas. — Moi, je vais à tous. Cela me prend tout mon temps. » Jean essaya un instant de se figurer qu'il y avait des élèves dont toute la journée était prise par les cours de droit. Mais n'y réussissant pas et ne se sentant plus rien à lui dire, il lui tendit la main avec un sourire affectueux, auquel l'élève intelligent répondit par un salut embarrassé.

★

M. Beulier ne pensait jamais que pour dire la vérité et ne parlait jamais que pour dire sa pensée. Aussi Jean cherchait-il à provoquer et recueillait-il avec une avidité respectueuse les opinions de M. Beulier sur toutes choses. Un esprit profond donne si bien le sentiment qu'en lui sont les lois auxquelles obéit la réalité, que les réponses modestes et hésitantes de M. Beulier étaient plus certaines que des arrêts, plus pleines d'avenir, de réalité, de sens, de vie que les oracles et les prophéties. Il les commentait sans cesse et les rappelait volontiers. Un jour, une triste veille de Noël, M. Beulier au commencement de la classe dit à ses élèves d'une voix douce : « C'est demain Noël, nous allons le fêter à notre manière. Je vous lirai des contes. » Les rois mages en portant le nard, l'encens et la myrrhe ne répandaient pas autour d'eux plus de douceur que n'en répandirent ses paroles dans le cœur de Jean. Jusqu'ici, il n'aurait pas cru raisonnable de cesser de travailler un jour, plutôt qu'un autre. Célébrer Noël lui semblait une puérilité. Tous les jours étaient pareils. Aussi ne lui plaisaient-ils pas. Par ces mots si simples, qui prenaient de la sévérité d'un esprit qui n'obéissait jamais qu'à la raison une irrésistible autorité, M. Beulier unissait par un fil invisible ce jour banal de demain au jour mystérieux où Jésus naquit dans la crèche. La puissance de la raison accordait librement le droit à la fantaisie dans le travail. C'était un peu de poésie versée dans les jours de Jean, la douceur permise à l'imagination de rêver, de n'être pas trop raisonnable. Le lendemain matin Jean se fit acheter *l'Écho de Paris* où il y avait un conte d'Anatole France, et un brin de gui qu'il trempa dans un verre sur sa table. « C'est mon petit Noël », dit-il à sa mère avec la modération d'un philosophe et la douceur d'un poète.

★

Quelques jours avant le jour de l'An, Jean en allant prendre sa répétition chez M. Beulier lui dit en rougissant qu'il lui apportait un petit cadeau de jour de l'An. C'était un tout petit buste d'Hercule de la Renaissance italienne, M. Beulier l'accepta avec plaisir. Il parla d'Hercule à son élève, de l'effort qu'il incarne, du travail. Puis il sonna Mariette, son unique servante, bonne fille de la campagne au visage rouge et gros sous ses cheveux gris, et qui faisait la cuisine et le ménage de M. Beulier, mais lui apportait aussi, quand il ne voulait pas se déranger du travail, ses livres et ses revues, possédait dans son étroite cervelle bosselée comme une marmite, à côté des mots sans gloire de fourneau, de lessive ou de soupe, les noms plus nobles et non moins usuels pour Mariette de Platon, d'Hegel et de Denys d'Halicarnasse. Familiarisée par une habitude quotidienne avec les tomes divers, elle les prenait à leur place dans la bibliothèque sans hésitation, les apportait à son maître avec soin, d'une main prudente et sans respect. Alors elle les posait sur la table, ce qui les distinguait nettement pour elle, comme l'encrier, le café noir et le cure-dents, des chaussons et des chaussures qui choisis aussi d'après une indication plus vague, « la paire que j'ai mise hier », sur un rayon moins nombreux, devaient être au contraire posés contre la cheminée, devant la table, à terre.

M. Beulier ayant sonné, Mariette entra : « Voudriez-vous me donner, dit-il, un livre jaune, en bas de ma bibliothèque à gauche. Il y a écrit au dos *Bible de l'Humanité*. » Mariette connaissait bien pour l'avoir fait souvent pénétrer dans le cabinet de travail la *Bible de l'Humanité*, dans le sens où les domestiques disent qu'ils connaissent bien « M. le duc de S. » pour l'avoir souvent annoncé. Aussi tant de mots « un livre jaune au dos duquel il y a écrit, etc. » étaient-ils inutiles. Mais M. Beulier avait gardé ce luxe ancien d'explications, qui datait de l'époque où Mariette n'avait pas encore l'habitude « des livres de Monsieur, qui étaient plus longs à connaître que son linge ». Il n'avait pas su le restreindre au fur et à mesure des progrès de sa bonne dans la connaissance des grands philosophes, et disait encore « un livre où il y a écrit sur le dos » au lieu de « qui s'appelle », locution plus abstraite mais dont elle eût aisément pénétré la figure. Il n'y avait que pour les livres absolument courants qu'il s'était mis avec elle sur un pied plus

simple. C'est ainsi qu'il disait toujours « Mariette, le *Novum Organum* ; Mariette, *la Critique de la Raison pure* » et si, pendant qu'à genoux devant les bûches elle soufflait le feu, elle entendait un élève matinal, demandant à M. Beulier des explications pendant qu'il finissait son café, prononcer le nom auguste mais familier pour elle de Spinoza, sans se relever mais déposant son soufflet elle demandait à M. Beulier : « Est-ce que Monsieur veut l'*Éthique* ? »

Mariette apparut au bout d'un instant portant la *Bible de l'Humanité* où M. Beulier lut à Jean les pages admirables où Michelet célèbre le Travail en Hercule. Quand M. Beulier fut arrivé à la fin et qu'il eut prononcé les derniers mots : « Il m'a servi mieux qu'un meilleur peut-être. Je mourrai riche sinon d'œuvres au moins de grandes volontés. Je les dépose aux pieds d'Hercule », un flot de larmes monta aux yeux de Jean.

« Hé, oui, tant de richesse est bien belle, lui dit affectueusement M. Beulier, et pourtant la simplicité a son charme aussi. » Il sonna de nouveau Mariette, se fit donner les *Mémorables* de Xénophon et lut l'histoire de cette famille qui s'ennuyait, trouvait la vie mauvaise, vivait dans la division, et que Socrate rendit non seulement utile mais sage, heureuse et bonne, en la faisant travailler. Après les pages de Michelet la simplicité nue, la sécheresse de ce récit causèrent à Jean quelque déception. « Non, lui dit M. Beulier, ce n'est pas moins bien, c'est autre chose, dame, il y a bien des choses, n'est-ce pas, l'Antiquité n'est pas le XIX^{e} siècle. Mais c'est aussi admirable. On n'écrira plus jamais ainsi. C'est tout à fait simple et pourtant tout est dit. C'est une époque où on ne développait pas ses idées, on les présentait ainsi sans les ouvrir, sans faire sortir tout ce qu'elles contenaient. Le duvet, la fraîcheur n'en étaient pas ôtés. À la place où son maître avait semé un seul mot, Jean le cultivant avec amour trouvait au bout de quelque temps une idée florissante. Il trouva plus tard quand il le relut plus de charme qu'il n'aurait cru dans ce récit de Xénophon. Il y revint souvent dans la suite, et quand il avait dans sa chambre des amis intelligents et qui n'étaient point trop pressés, prenant involontairement par moments la voix chantante de M. Beulier il aimait bien le leur dire.

Ne pouvant, dans un récit qui ne peut être qu'une œuvre de sentiment, donner une idée de l'esprit de M. Beulier, je me suis attardé ainsi à rappeler quelques-uns des souvenirs de Jean relativement à l'homme que de sa vie

tout entière il a le plus admiré. Comme il savait que l'esprit n'est point classé, je ne dis pas par les dignités officielles, mais même par cette réputation philosophique ou littéraire qui comme toute œuvre collective est faite d'imitation, de suggestions plus ou moins matérielles, d'ardeur factice autant que de jugement et qui est aussi contestable dans le monde de la Vérité que le succès d'une première ou le prix d'un tableau dans le monde de la Beauté, ou le résultat d'une élection, ou le verdict d'un tribunal dans celui de la Justice, il resta toujours persuadé que M. Beulier était un plus grand homme que M. Renan ou que M. Taine, quelque grands qu'ils eussent été. Si dans les effets on savait découvrir la cause on reconnaîtrait dans le talent des jeunes gens les plus remarquables de ce temps la pensée géniale de M. Beulier. Mais tous n'en conviendraient pas parce que, n'ayant aucun amour-propre, M. Beulier, je n'ose pas dire ne devinait pas ce que c'était, car il devinait tout, mais ne pensait pas que ce fût quelque chose de respectable et qu'il fallût ménager. Un jour il fit de réels compliments à un jeune poète sur des vers qu'il avait faits. Puis il lui dit que pourtant il pouvait les brûler. « Ce sont vos premiers vers, lui dit-il, or, voyez ce que sont les premiers vers d'un Leconte de Lisle par exemple. Nous ne connaissons même pas les premiers. Mais les seconds sont encore très mauvais. Or, comme, à supposer que vous réussissiez admirablement pour vous, si nous représentons le talent de Leconte de Lisle, que je n'aime pourtant pas beaucoup, par un million, le vôtre sera à peu près de quatre ou cinq. » Puis le consultant : « N'est-ce pas ? » puis voyant l'air déçu du poète il ajouta gracieusement : « Non j'exagère sans doute. Oui, nous pouvons vous donner jusqu'à huit ou neuf peut-être, et songez que c'est beaucoup. »

★

Le lecteur trouvera sans doute que tout cela ne fait que ralentir la marche du roman. La faute en est à l'adolescence qui, à une certaine heure, avant de se donner à jamais aux passions du cœur, de l'ambition et des sens, se prête parfois un moment aux passions intellectuelles. Je n'aurai plus que trop peu à mériter ce genre de reproches, car la vie de Jean maintenant ne sera plus comprise entre la maison de ses parents, la maison de M. Beulier et le

collège. Quelquefois dans la suite il retournera voir M. Beulier, de plus en plus rarement, mais ce seront de courtes visites qui l'enflammeront pour une heure et que nous ne rappellerons même pas. Au moment où la Destinée va le prendre rudement par la main et le faire changer de chemin, pendant que s'écoulent minute par minute, sans hâte mais sans retard les dernières heures d'une existence qu'il croit éternelle, je veux ajouter à ces souvenirs un dernier qui est bien peu de choses, si fluidement spirituel que je ne pourrai peut-être pas l'apporter jusqu'à vous et le retenir, mais que je veux essayer de ressaisir, avant que ces journées de calme et d'esprit soient à jamais retournées au néant.

C'était quelques jours avant le jour de l'An que Jean avait apporté le petit buste à M. Beulier. La veille du jour de l'An, M. Beulier vint chez Jean lui donner sa répétition et lui dit : « Moi aussi je vous ai apporté des étrennes. » C'était un livre de Joubert. Pendant deux heures M. Beulier le lut avec Jean ; quand ils l'eurent fini et qu'il lui eut donné rendez-vous pour le soir, pour se mettre au travail qu'ils n'avaient plus le temps de faire, au moment où Jean regardant le livre disait : « Aucun cadeau ne m'a fait plus de plaisir », M. Beulier reprit le livre, le mit dans sa serviette et ne le rapporta jamais. En ayant donné tout le sens, l'âme, le secours moral à Jean, il lui avait tout donné. C'est là qu'était le présent inestimable et pur. Mais il lui avait fait un don plus précieux, en ajoutant ainsi au mince trésor des idées et des sentiments de Jean, cette nouveauté rare et charmante, d'un don tout spirituel, d'étrennes qui se disaient sans modestie, ni précautions oratoires des étrennes, et qui n'avaient rien coûté, qui ne consistaient en rien de matériel ni de vulgaire. Le geste si simple de M. Beulier en reprenant le livre eut à jamais pour Jean la douceur de certaines paroles de l'Évangile qui ne disaient pas seulement le mépris des richesses et l'irréalité de la matière mais qui en étaient empreintes, parce qu'elles laissaient échapper, comme un parfum, une essence naturellement supérieure à ces choses-là et plus fine. Cette essence d'âme, toute la personne de M. Beulier en était comme enduite, comme certains personnages du Titien sont comme enveloppés d'une beauté qui est la beauté de la peinture, et aussi de la vie, et qui nous donne tant de joie à les regarder.

Aussi cet homme plus que mal habillé, qui ne savait ni saluer, ni entrer dans un salon, donnait à toutes ses manières quelque chose de saisissant et

de doux que n'auraient pas eu les manières d'un prince. Il n'était ni beau ni laid, mais Jean regardait ses joues rouges, son nez fort, ses mains gonflées de veines avec un respect si tendre que, si la froideur de M. Beulier ne l'en eût éloigné, il les eût embrassés avec des précautions infinies comme les joues, le nez, les mains de sa mère. Et l'âme conserve ainsi tellement le corps dans lequel elle reste, si vive, et que jamais l'amour-propre, la prétention, le vice, rien d'autre que la pensée et le cœur n'avaient touchés, comme un grain de sel dans un peu de viande la rend longtemps saine et pure, que dans la suite quand chaque année Jean allait voir M. Beulier, il le trouvait sans doute un peu vieilli, mais il y avait toujours dans la joie soudaine qu'il avait de revoir Jean, tant de gaîté, de chaleur, d'ardeur absolument désintéressée à rendre service, sans aucune considération du profit ou de l'honneur que cela pourra donner, considération qui vient contaminer l'âme de millions dès la vingtième année, que c'était en présence d'un jeune homme tout enfantin que Jean se retrouvait. Son corps pouvait bien s'user comme une vieille robe de chambre, mais cela ne faisait pas partie de lui. Et si son âme ne pouvait pas secouer loin d'elle le corps, du moins, comme une eau souterraine mais voisine, dans toute la fraîcheur active de la personne elle trahissait sa présence, jusque dans le bassin miroitant, fluide, sans cesse accru des yeux souriants où elle venait déborder.

IV

Premier séjour de Jean à Réveillon : M. de Traves et le matérialisme littéraire. — Les réveils. — Les paons de la duchesse. — Les demoiselles de Saint-Sauves. — Nouvel aspect de M. Rustinlor. — Les expressions de M. Expert-Foutin. — Perrotin. — Leçons de botanique. — Le rosier blanc. — Journées de lecture. — Le château de la princesse de Durheim. — Le marquis de Porterolles. — Le retour.

I

MONSIEUR DE TRAVES

C'était l'époque où, entre les feuilles vertes, les lilas environnés du plus doux parfum de la Perse penchaient gracieusement leurs claires têtes mauves, d'autres leurs fleurs blanches dont la peau limpide semblait brillante encore des parfums où elle avait été trempée. On sentait que ces fines créatures étaient des étrangères, venues de ces pays où tant de fois nous sommes allés à la suite d'une lecture ou d'un projet, et où tout est dans une autre couleur, jusqu'à la lumière du soleil, que dans nos campagnes françaises. Mais ces étrangères s'étaient penchées dès son enfance sur Jean, quand, fatigué de jouer, il montait se reposer au bosquet du parc à l'heure chaude où l'on marche lentement en frôlant au passage des branches dont les soyeuses fleurs blanches aux brillantes étamines ne cessent de tomber comme une mousseline émiettée, à l'heure où dans le cabinet de l'adjoint Jean avait tant de fois accompagné son père dans ses visites ennuyeuses et où des mouches parlant à voix basse, mais ayant envie de s'amuser, venaient sans cesse taquiner des rayons de soleil endormi sans parvenir à les faire changer de place et s'en consolaient en explorant les cartes départementales clouées au mur, pour renoncer d'ailleurs subitement à ce travail minutieux en s'envolant on ne sait pourquoi avec des bruyantes manifestations, ou, au contraire, prolongeant indéfiniment leur séjour dans tel petit bois sur le striage vert duquel elles semblaient se trouver si bien qu'on pensait qu'elles n'en bougeraient plus.

À cette heure, quand Jean montait lire dans le bosquet, il retenait sa respiration si l'on montait par un autre sentier pour qu'on ne le dérangeât pas. Quelquefois c'étaient des promeneurs qui ne le connaissaient pas, lui jetaient un regard et continuaient leur route en jetant à voix haute une

remarque, le nom de telle plante, tel nouvel aménagement dû à l'oncle de Jean, ou : « Voilà un petit bosquet où il doit faire bon pour venir déjeuner. » Les lilas avaient tenu compagnie à Jean pendant ces longues heures et déjà sans doute il trouvait bien doux leurs enivrants parfums d'Orient. On dit qu'en vieillissant nos sensations s'affaiblissent. Peut-être, mais elles s'accompagnent de l'écho des sensations plus anciennes comme ces grandes chanteuses un peu vieilles dont un chœur invisible renforce la voix affaiblie. C'est ainsi que cette délicieuse odeur des lilas, que cette éblouissante peau d'un blanc d'anis ou cette claire peau mauve des lilas le touchaient beaucoup plus profondément qu'une simple sensation, si délicieuse qu'elle soit. Le passé ouvrait son cœur au présent et l'heure qui s'écoulait était devenue comme de l'âme où Jean s'avançait délicieusement. Aussi ces belles fleurs des lilas, ces étrangères, pour s'être penchées sur l'enfance de Jean, faisaient pour lui partie de ce qui était le plus son pays, et leur parfum réveillait en lui la sensation même, si chaude et si paisible, des étés de son enfance. Beaux lilas du blanc mat de l'anis qui semblaient limpides encore du parfum d'où ils semblaient sortir à l'instant, éclatante et fine Orientale, et vous aussi, doux voiles mauves de lilas rose flottant, immobiles, au soleil.

★

Ce fut par un de ces jours que Jean fit la connaissance du génial romancier Traves avec qui il passa quelques jours à Réveillon. Ni la vue du romancier Traves, ni ce que Jean connut de sa conversation, ni ce qu'il apprit de sa vie ne continuaient en rien l'étrange enchantement, le monde unique où il vous transportait dès les premières pages d'un de ses livres et où sans doute il vivait quand il travaillait lui-même, le fabriquant au fur et à mesure qu'il écrivait et ayant déjà vaguement déroulé devant lui en rêves singuliers la matière précieuse, encore vague comme une voie lactée, dont il devait être peu à peu tissé. Non, ses yeux étaient beaux, grands et clairs mais ils ne laissaient voir que ce que laisse voir une fenêtre donnant sur une chambre vide. Les circonstances de sa vie et ses habitudes ne pouvaient en rien expliquer la mystérieuse ressemblance qu'il y avait entre tous ses livres, qui devaient emprunter à une famille commune leur type si spécial.

Mais la famille avait sans doute son siège dans le ciel, car la vie de Traves ne pouvait nullement être considérée comme remplie des actions de cette famille, comme pouvant donner son nom et expliquer ses particularités, quoique visiblement, pour qui l'eût connu à fond, on eût reconnu dans quelques-uns des matériaux dont il s'était servi quelque douce ou terrible circonstance de sa vie. Car notre vie, quelle qu'elle soit, est toujours l'alphabet dans lequel nous apprenons à lire et où les phrases peuvent bien être n'importe lesquelles, puisqu'elles sont toujours composées des mêmes lettres.

Traves n'eût sans doute pas su dire lui-même vers quel moment il avait pris l'habitude de reconnaître en lui certaines pensées à un certain air, à un certain enthousiasme qui précédaient leur venue et qu'elles exaltaient comme étant quelque chose de réel auquel il devait s'attacher et qu'il devait fixer sans y rien changer. Mais certes, rien dans sa vie, dans son visage et même dans sa conversation ne pouvait vous faire pénétrer plus avant dans la connaissance de ces créatures mystérieuses, que probablement il ne nous est pas donné de pouvoir approcher de plus près qu'à travers le cristal précieux de ses livres. Du reste si vous vouliez tâcher de pénétrer plus avant dans ces nudités mystérieuses, à la chevelure tressée de lotus, qui sont appuyées les yeux pleins de rêve dans tous les tableaux de Gustave Moreau, ou si vous vouliez mieux connaître ces falaises où une statuette s'élève dans une anfractuosité, vous n'y réussiriez pas et vous auriez beau connaître en détails la vie de Gustave Moreau, causer avec lui de l'art, de la vie et de la mort, dîner chaque soir avec lui, vous ne pénétreriez pas plus avant dans le mystère de leur origine et de leur signification, que lui-même à vrai dire ne connaît pas davantage et qui lui sont apportés précieusement, comme d'étranges filles de la mer, dans les marées de l'inspiration qui l'assaillent. Ce qu'il pourrait vous en dire n'aurait trait qu'aux circonstances de leur invention, à la partie terrestre de leur fabrication (tel paysage vu, telle terre cuite admirée) mais non à la mystérieuse ressemblance qui les unit et dont l'essence, quoique unie à son esprit puisque seul il la dégage et seule elle le rejoint et le délivre, lui est néanmoins inconnue.

La figure de Traves était la figure d'un homme et sa conversation exprimant par un enchaînement logique des mots, des idées, était aussi d'un homme et en cela avait quelque chose de raisonnable, de commun à tout le

monde. Néanmoins, cette conversation était fort remarquable (mais si beau que soit l'ostensoir, ce n'est qu'au moment où on ferme les yeux qu'on sent passer Dieu), quoiqu'elle n'eût en rien le brillant de celle de Perrotin. Mais Jean avait remarqué que chez ceux dont l'art est d'écrire la parole est bien plus simple. Ils n'y mettent aucun de ces jeux, de ces fantaisies qui naissent sous leur plume. Auprès de Perrotin, et quand ils causaient ensemble, Traves avait quelque chose de plus simple, de bien moins brillant, répétant les mêmes mots, n'ayant aucun trait, et aussi de plus naïf, tombant presque dans les panneaux de ces jeux de bel esprit (comme quand l'autre lui dit : M. Gallé, qui est venu de Nancy exprès pour vous voir). Mais cette conversation néanmoins, si remarquable qu'elle fût, déplaisait à Jean, le fatiguait et lui paraissait, s'il faut le dire, inférieure.

À ce moment les doctrines spiritualistes identifiées avec la grande intelligence de M. Beulier ayant réfuté dans l'esprit de Jean les sophismes du matérialisme et du scepticisme, un raisonnement sceptique et matérialiste ne pouvait l'intéresser et il ne pouvait s'attarder à ce qui lui semblait définitivement vaincu et d'une fausseté reconnue. Or, M. de Traves était un adepte de la philosophie matérialiste et sceptique et avait pour les spiritualistes des mépris que Jean considérait comme d'infime qualité. Ce que nous admirons le plus chaudement devient pour nous la mesure du reste. C'était dans l'idéalisme que Jean avait mis ce que sa pensée avait de plus élevé. C'est par lui qu'il jugeait des autres, et il ne pouvait admettre qu'un matérialiste fût un homme intelligent. Toute espèce de livre matérialiste lui paraissait un tas de papiers inutilement noircis, un fatigant monceau d'erreurs. M. de Traves les citait, les lisait sans cesse, ne chérissait qu'eux.

★

Quelle que soit l'idée dans laquelle nous avons mis le meilleur de notre pensée, il est presque impossible que nous ne lui conférions une sorte d'excellence et que nous ne jugions défavorablement ceux qui adhèrent à une idée contradictoire. Et pour le sceptique même, le scepticisme, ou plutôt un certain scepticisme devient une sorte de foi, toute espèce de

dogmatique étant considérée comme des païens encore dans l'erreur. Jean prenait secrètement en pitié tous ceux qui croyaient à la Science, qui ne croyaient pas à l'absolu du Moi, à l'existence de Dieu. Et c'était le cas de M. de Traves. Du reste, de quoi qu'on parlât, M. de Traves s'attachait en tout à ces choses qui laissaient Jean si indifférent qu'il cessait bientôt d'écouter. Jamais une idée générale dans le genre de celles que développait M. Beulier, jamais des vues oraculaires sur l'âme, sur l'intelligence. Mais un fait, le sens qu'avait autrefois un mot, l'usage d'où ce mot dérivait, les raisons de fait pour lesquelles on ne pouvait croire que ce fût dans tel sens que l'eût entendu tel écrivain, l'époque à laquelle on pouvait attribuer tel objet par le style qu'on y remarquait, le rapprochement avec d'autres objets semblables, sur tout cela il était inépuisable. Ranger des bibliothèques, chercher des bibelots, tels étaient ses plus vifs plaisirs, auxquels Jean demeurait tout à fait étranger et qui l'ennuyaient à mourir. Quant à la littérature, il n'aimait que celle du XVIII^e^ siècle, que Jean tenait pour nulle, puisqu'elle n'était nullement à sa manière, comme la littérature du XIX^e^ siècle, l'exposé des vérités mystérieuses qui était pour lui la seule vérité. Pour essayer d'aller tout au fond de la conversation de M. de Traves, non dans sa matière mais dans son moule, on y aurait trouvé en dernière analyse toujours cette affirmation implicite que la beauté est quelque chose de réel. « Oui, c'est beau, parce que *Rome*, n'est-ce pas, c'est un bien beau mot ! » « Une *lance*, n'est-ce pas, c'est joli ? »

II

JOURNÉES À RÉVEILLON

Quand Jean sonnait pour qu'on lui montât son premier déjeuner, il était déjà tard. Il le prenait dans son lit, tout en lisant ses lettres. « Monsieur Henri est levé ? » demandait-il au domestique. « Oui Monsieur, Monsieur Henri a été faire une promenade à cheval, mais il est rentré et il a déjà demandé plusieurs fois si Monsieur était réveillé. Je lui ai dit que Monsieur avait sonné. » Et en effet au bout d'un instant on frappait. C'était Henri. Il venait voir si Jean n'avait pas eu froid, s'il ne lui faudrait pas plus de couvertures. Il lui rapportait des journaux et lui demandait la permission de se faire servir son premier déjeuner chez lui. Ainsi ils pouvaient causer tout en buvant leur chocolat, Jean dans l'agréable paresse de son lit, Henri plus agréablement encore à la petite table, tout brillant de sa récente toilette et de sa promenade matinale. Puis il laissait Jean lire, puis s'habiller. Quelquefois une idée qui venait à l'un s'impatientait de ne pas s'achever de l'approbation de l'autre ou une plaisanterie de son éclat de rire, ou une nouvelle lue dans une lettre de son étonnement. Et après avoir regardé dans le couloir si personne ne passait, ce qui d'ailleurs était peu probable — Henri et Jean étaient les deux seules personnes qui fussent logées dans ce corps de bâtiment — Jean en peignoir de peluche, son verre à dents à la main, s'aventurait jusqu'à la chambre d'Henri : « Je suis venu me brosser les dents chez toi, parce que figure-toi qui est-ce qui se marie ? » Ou comme Henri était bon musicien : « Dis donc, j'ai apporté une chemise de jour pour l'enfiler chez toi, parce que tu as un bon feu et que je pourrai la chauffer et surtout parce que je voulais te demander ce que c'est donc que cet air ? » Henri se mettait à son piano, le lui chantait, et Jean ravi l'écoutait, la chemise près du feu, se chauffant les jambes, pendant que le

domestique frappait inutilement à la porte de sa chambre pour lui dire que c'était servi. Jean se dépêchait, vite sortait de son tiroir une nouvelle cravate qui s'harmonisait avec sa figure de manière à produire un effet tout différent des précédents, de sorte qu'on crût chaque fois que c'était une cravate rouge sur un veston bleu, une cravate blanche sur un habit noir, une cravate paille sur une jaquette paille, qui lui allait le mieux, donnant de lui-même comme différents portraits, d'une couleur et d'une harmonie différentes. Quelquefois une fleur cueillie à un bouquet dans la chambre d'Henri enrichissait cette gamme qui paraissait complète d'une plus puissante harmonie.

Henri, pour que son ami n'eût pas l'ennui d'arriver seul, l'avait attendu, et en retard ils couraient vite dans les longues galeries de marbre, entre tous les bustes des Réveillon, rangés chacun sur un piédestal le long de chaque mur où étaient accrochés des portraits. Jean se croyait arrivé : une nouvelle galerie commençait. Puis ils prenaient un autre escalier que celui qu'ils prenaient généralement. Sans Henri il se serait perdu. On entrait seulement dans la salle à manger. Sur la table, aux quatre coins, des touffes bleues de cheveux de Vénus, et au milieu des zinnias roses, jaunes et mauves, des gueules-de-loup, des œillets d'Inde, rapportés par M^lle^ de Réveillon de sa promenade dans le parc, gardaient dans la vivacité de leurs coloris, due à leur fraîcheur, lustrée par un peu de rosée qui n'était pas séchée encore, égayée par le soleil qui venait du fond du parc les poursuivre jusque dans cette salle close, cette rare douceur de ton qui, sur la tête des jardinières en porcelaine de Saxe d'où elles débordaient, faisait le charme d'une fleur peinte, œillet tout droit ou violette fleurissante au bout de sa tige verte et tournée, et sur les boiseries blanches du mur, les personnages des camaïeux immobiles, bleus comme des jacinthes ou roses comme des roses. Mais déjà les œufs chauds fumaient entre les fleurs fraîches. On s'asseyait, et chacun déployait sur ses genoux une serviette candide comme la joie qui brillait dans tous les yeux et que venait d'aviver la découverte, à travers les flots dorés des œufs brouillés, de petites flottilles imperceptibles de lard, à demi englouties, et que chacun se chargeait volontiers de tirer tout à l'heure du naufrage. À vrai dire ce n'était pas une découverte pour la duchesse de Réveillon qui en avait donné ce matin l'idée au cuisinier. Mais pour ne pas avoir le plaisir de la découverte, peut-être parce qu'elle avait celui du

succès elle ne paraissait pas fâchée non plus. L'auteur d'une pièce qui réussit n'a pas comme le spectateur ignorant encore du dénouement des plaisirs de curiosité. Mais les applaudissements lui en causent un autre qui n'est pas non plus à dédaigner. Et le duc et Henri mêlaient les leurs à celui de Jean. Ce n'était pas comme lui la première fois qu'ils mangeaient des œufs brouillés au lard. Mais le plaisir de l'habitude est souvent plus doux encore que celui de la nouveauté. Et un homard à l'américaine, apporté d'avance pour M^lle^ de Réveillon qui ne prenait pas d'œufs, mêlait à l'agréable odeur des zinnias et des gueules-de-loup un parfum qui n'avait pas comme elle sa fin en lui-même, mais qu'allait compléter tout à l'heure une prise de possession plus matérielle. Mais déjà l'on parlait de l'incident de la nuit, petit fait qui prenait au château l'importance d'un événement.

« Eh bien mon pauvre ami, disait la duchesse à Jean qui entrait, vous avez dû passer une jolie nuit. Quel orage ! si c'est pour cela que vous êtes venu à la campagne. — Mais non, madame, j'ai bien entendu un peu la pluie », disait Jean qui se rappelait vaguement avoir été réveillé un instant, avoir compris qu'il faisait mauvais dehors, s'en être plus chaudement blotti dans son lit, et s'être immédiatement rendormi du côté du mur, les couvertures montées jusqu'au cou, qui souvent aussi n'avait rien entendu mais que le domestique, en lui apportant son chocolat, dans une de ces conversations où il savait mêler le bavardage au respect pour intéresser les maîtres sans leur manquer, avait suffisamment averti pour qu'il ne lâchât pas devant la duchesse une erreur trop forte qui décelât sa fausseté. Quelquefois pourtant au mot orage, il répondait au hasard : « Oui, j'ai entendu le tonnerre, mais je me suis rendormi. » Or, il n'avait pas tonné du tout. « C'était la grêle, s'écriait la duchesse, heureuse de cet anoblissement de sa grêle. Ça ne m'étonne pas que vous l'ayez prise pour du tonnerre. Par moment, moi-même qui m'étais levée, j'aurais cru qu'il tonnait. » Et à la visite qui venait l'après-midi ou même sans l'attendre, au domestique qui entrait avec le plat suivant, la duchesse ne manquait pas de dire : « C'était si fort que M. Santeuil a cru que c'était le tonnerre. — Ah ! ça ne m'étonne pas, répondait le domestique de sa place qui était debout près de la porte, de l'air timide de quelqu'un qui est pour un moment en dehors de ses fonctions habituelles. Le facteur m'a dit que depuis deux ans qu'il est dans le pays, même l'hiver, il n'a pas entendu de si forte grêle. — Vous entendez,

Astolphe, disait la duchesse au duc en train de lire ses lettres, il dit que le facteur depuis deux ans n'a pas vu d'orage pareil. » Et le domestique restait immobile, comme honoré de cette familiarité et gêné d'avoir peut-être quelque chose à dire.

D'ailleurs on ne parlait que de cela depuis le matin, bien avant que Jean fût réveillé. Et avant le déjeuner dans le salon, pendant que la duchesse travaillait à son ouvrage, à chaque personne qui entrait elle disait : « Eh bien, mon pauvre ami, quelle nuit ! quel temps ! » Déjà en entrant dans sa chambre le désir d'en parler à sa femme de chambre l'avait fait sortir de sa réserve habituelle. C'était comme un lien de plus qui venait de s'établir entre elles. Et l'événement redoublait chez les femmes le bavardage, chez le duc et Henri l'activité. Ils en avaient pris prétexte pour faire seller les chevaux, pour aller voir si les récoltes n'étaient pas perdues, vérifier les fenêtres, faire faire une nouvelle commande de bois de chauffage et faire venir les gros pardessus en prévision du mauvais temps, avec des précautions comme pour un voyage, et de nouvelles habitudes, comme dans un nouveau pays. On cherchait à savoir la vérité sur l'événement. C'est vers deux heures que le duc avait été réveillé par les premiers coups de tonnerre, la pluie n'avait commencé à tomber qu'ensuite. « Il était plus tôt que cela, dit la duchesse. Vous n'avez pas été réveillé tout de suite. — Vous n'avez pas bien dû voir l'heure, ma chère », répliquait le duc qui en fait de sommeil léger prétendait ne le céder à personne.

★

Laissant le duc et la duchesse faire des visites aux environs ou simplement des promenades en voiture, Jean et Henri préféraient faire de grandes promenades dans la campagne. Parfois un orage les surprenait. Ils se mettaient sous un pommier touffu et regardaient la pluie tomber, certains qu'ils n'en avaient pas pour longtemps. Devant eux, des champs gorgés de trèfles sombres à force d'être verts, les pommiers innombrables dénonçant à la pourpre de leurs pommes la maturité de leur force, le long des haies, l'une enjambant l'autre, les légères aubépines ayant à peine changé leur parure blanche du printemps pour la parure plus soutenue et les petites baies

rouges de l'été, le coquelicot tremblant au vent en haut de sa tige verte comme une flamme rouge en haut d'un mât au milieu des vieilles avoines déjà blanches, le long des chemins le petit clocher du réséda, les innombrables architraves de la reine-des-prés, l'énorme pyramide des foins prêts à rentrer, toutes les fantaisies de la couleur, toutes les pensées de la nature, toutes les créatures du printemps, toutes les œuvres de l'été, tout ce qui est inséparable de l'air doux et ensoleillé sous le ciel bleu, était là pour témoigner que le soleil et le ciel bleu n'étaient pas partis, que dans un moment ils allaient reparaître et qu'entre eux et le reste de l'été la pluie s'était seulement un instant tendue comme un voile sombre à gros fils dans lequel étaient pris les pommiers verdoyants, les pommes rouges où survivait, dans les couleurs mûries par le soleil jusqu'à tout à l'heure, la promesse du retour de l'été, après lequel, s'il était fini, elles ne seraient pas ainsi solidement attachées aux arbres mais depuis longtemps emportées dans les fermes ou pourries sur les chemins. Et bientôt en effet, ils pouvaient repartir, et ils voyaient, comme un autel à l'été, s'élever sur le ciel encore noir une immense pyramide de paille jaune sur laquelle descendait bientôt comme une bénédiction du ciel l'arche puissante et délicieuse d'un arc-en-ciel. Ils allaient assez loin pour voir un nouveau pays commencer, d'un caractère plus triste, d'une individualité différente, qui devait se graver aussi fortement dans la mémoire de ceux qui l'avaient une fois vu. Les chemins passaient maintenant sous bois. Le parfum mystérieux des feuilles et de la terre couverte avait remplacé la franche odeur de l'herbe où se distillait seulement l'encens plus doux mais raréfié par la brise des boutons-d'or et des bleuets. La saison n'était plus ici la même qu'à Réveillon, mais moins avancée. Et c'est du côté de Réveillon que tous les ans leur venait le printemps qui s'avançait à petites journées, ouvrant les églantines sur les chemins, dans les haies, tandis qu'à Réveillon elles étaient déjà presque flétries. En ce moment quand ils avaient à aller vers Réveillon, eux dont le foin n'était pas encore coupé ils rencontraient dès Montoirs des garçons conduisant des voitures de paille, comme dans un autre pays de mœurs différentes et plus avancées. Plus loin les pays devenaient plus sauvages, encore plus étroits.

★

Quelquefois Jean s'étant réveillé plus tôt ou n'ayant pas eu la visite d'Henri descendait une heure avant le déjeuner. Il trouvait la duchesse au salon lisant la *Revue des Deux Mondes*, qui lui disait bonjour mais sans se déranger, sans lui demander de rester près d'elle ou de venir avec lui, prête à reprendre sa lecture comme s'il n'était pas chez elle. Au bout de quelques jours qu'un invité est dans un château, la chambre qu'on lui a donnée, où les maîtres de maison eux-mêmes n'entrent pas sans lui demander la permission, où on fait du feu s'il le veut, dont on ferme les volets à l'heure où on le veut, est si bien devenue sa chambre, qu'il a cessé pour ainsi dire d'être chez les autres. Il est chez lui dans sa chambre, et le salon est un terrain neutre où la maîtresse de maison reçoit moins ses invités qu'elle n'y rencontre des personnes vivant dans la même demeure, avec des habitudes à eux distinctes des siennes. Et souvent elle lui disait dans ce bonjour matinal quelque mauvaise nouvelle d'un ton indifférent comme : « Je ne crois pas que vous trouviez Henri, je crois qu'il est allé avec son père à Étreuilles. » Mais peu à peu ils trouvèrent plus de plaisir à se trouver l'un avec l'autre.

Un jour — elle avait sa fanchon nouée sur sa tête et un pain à la main — elle sortait quand Jean la rencontra. « Je vais donner à manger à mes paons. Vous ne venez pas avec moi ? » lui dit-elle d'un ton distrait qui, sans être un ordre de rester, n'était certainement pas une prière de la suivre, mais plutôt la constatation d'un état de choses. Comment cela aurait-il pu l'amuser d'aller donner à manger aux poules ? Mais Jean, voyant qu'Henri n'était pas là, vint avec elle. Ils allèrent dans la grande cour qui est derrière le château. Comme le lieu est absolument découvert, tous ses pavés chauffaient au soleil leur vieillesse souriante et dorée. Peut-être avaient-ils autrefois de plus rudes besognes, mais depuis déjà deux générations de propriétaires leur seule affaire était de recevoir le matin la petite voiture du garde et c'était fini pour toute la journée. La petite maison du garde était entièrement blanchie à la chaux, n'avait que deux simples fenêtres mais la vigne rouge et les roses jaunes découpaient ses balcons, y suspendaient ses pendentifs d'une légèreté et d'une délicatesse exquises. En ce moment un paon arrêté sur son toit et y faisant étinceler toutes les couleurs qu'à des centaines de lieues devait avoir la pleine mer par un aussi beau soleil, en était le plus riche et le plus merveilleux ornement.

III

LES VISITES

Les journées de pluie en forçant à rester au château, à lire au coin du feu, et quand on était fatigué de lire à descendre à cinq heures au salon, où on n'arrivait généralement qu'au moment de dîner, à causer avec la duchesse, à voir apporter les lampes, le courrier, à regarder les journaux, à entendre dire : « Remettez donc une bûche dans le feu : nous avons encore une demi-heure avant le dîner », avaient bien leur charme. Souvent des visites venaient, les demoiselles de Saint-Sauves par exemple, qui ne craignaient rien. Les visiteurs étaient presque toujours ceux dont on se disait le matin qu'on aurait sans doute leur visite, et assez ennuyeux. Malgré cela la phrase dont la duchesse les accueillait était généralement : « Ah ! voilà une bonne surprise. » Les choses collaboraient à la conversation, la pluie fournissait : « Savez-vous qu'il faut un vrai courage pour venir par ce temps-là. Vous n'êtes pas mouillées, mesdemoiselles ? — Oh ! non, nous avons la berline. — Et puis je trouve que des jeunes filles doivent être élevées à sortir par tous les temps », disait M^me^ de Saint-Sauves qui avait des principes pour tout. D'où chuchotements entre les jeunes filles qui faisaient mine de protester tout bas. « Oh ! voilà une petite futée qui n'a pas l'air d'être de votre avis », disait M^me^ de Réveillon avec finesse et amabilité.

La jeune interpellée s'enhardissait quelquefois jusqu'à prendre la parole afin de répéter ce qu'elle venait de dire tout bas et que tout le monde feignait de désirer savoir. C'était généralement quelque chose comme : « La pluie n'est pas si agréable. » Chacun, qui avait cru s'engager dans un chemin et se trouvait arrêté là, se rengageait dans la conversation. À ce moment, généralement, Jean qui était fatigué de lire arrivait au salon et était surpris d'y trouver du monde. « Henri, dit la duchesse à leur première

visite, présente donc M. Santeuil à tes cousines. » Elles furent étonnées d'apprendre que Jean ne jouait d'aucun instrument. Comme Henri ne venait jamais à leurs chasses, à leurs rallye-papiers, à leurs cotillons, la duchesse l'excusait en disant qu'il était « dans sa musique ». Ces demoiselles, entendant dire qu'Henri avait un ami intime qui n'était pas du monde, avaient cru qu'il était musicien. « Il faudra venir nous voir avec ton ami, Henri, disaient ces demoiselles. Il nous a promis de venir. Nous verrons si cette fois tu viendras. Dire qu'il y a plus de deux ans que tu n'es venu voir tes cousines à Saint-Sauves. — Nous viendrons tous une fois, disait la duchesse. — Oh ! quel bonheur ce serait, je n'oserai pas l'annoncer d'avance à maman de peur de lui faire du mal », disait avec exagération l'aînée qui faisait profession d'une sorte de culte pour sa tante.

M^me^ de Fontanges qui venait chaque semaine s'extasiait chaque fois sur le point de vue comme si elle le voyait pour la première fois. Et quand la duchesse allait faire son thé, disant : « Que ceux qui veulent de *mon* thé viennent avec moi », comme si son thé était une production brevetée, un plaisir délicieux et défendu, un critère qui devait séparer les bons d'avec les méchants, M^me^ de Fontanges la suivait en sautillant, tirait sa montre après avoir relevé son voile et disait d'un air puéril : « C'est bien mal de goûter à six heures, — mais feignait de ne pouvoir résister à la tentation. J'en serai quitte pour ne pas dîner. Dame, on ne vient pas tous les jours à Réveillon ! » Elle y venait quelquefois plusieurs fois dans la semaine ! Successivement chacun venait demander à la duchesse une tasse de « son » thé, en souriant pour montrer qu'on savait ce qu'on demandait. Elle en faisait d'ailleurs autant qu'on en voulait et se montrait prodigue de cette chose si précieuse. M. de Vidaine était touché qu'on eût pensé à son grog, la baronne de Sainte-Euphémie qu'on se fût souvenu qu'elle prenait son thé sans lait, avec un seul morceau de sucre, et deux gouttes de citron seulement. On comparait les passe-temps divers dans les différents châteaux. À Fontanges ces messieurs pêchaient beaucoup. « Oh ! bien, ici pas du tout, répondait la duchesse. Henri n'a jamais aimé cela. Du reste, je ne sais pas s'il y a des poissons dans la rivière, ajoutait-elle avec détachement. — Des poissons, qu'est-ce que vous dites là, ma chère ? répliquait le duc qui n'aurait pas souffert que Fontanges eût un avantage sur Réveillon. Dites que votre fils

ne pêche pas, soit. Mais il n'y a pas d'endroit si poissonneux que Réveillon. Vous ne savez donc pas d'où viennent les brochets que vous mangez ? »

M^me^ Exel nouvelle voisine de campagne immensément riche qui avait acheté les chasses des Montmorency et que les Réveillon recevaient sans enthousiasme, disait se préparer pour aller à la comédie chez la duchesse de Bourgogne, donnant des détails sur tous ses amis qui devaient y aller. « Non, je ne crois pas que nous irons, disait la duchesse. Sophie a eu la bonté de m'écrire, mais je vous avouerai qu'ici nous n'aimons pas beaucoup bouger. Je trouve que la campagne doit être un repos. Pour une jeune femme qui n'est pas encore allée beaucoup dans le monde, ce n'est pas la même chose. » Le soir, à dîner, on faisait à Jean la biographie des personnes qui étaient venues. Généralement le grand-oncle qui était mort l'aurait bien amusé, la nièce qui viendrait peut-être dans une quinzaine lui plairait certainement beaucoup.

★

Comme Jean était allé se promener dans les bois de Réveillon il rencontra un bicycliste qui l'ayant aperçu s'arrêta et vint à lui avec cordialité. C'était M. Rustinlor. Il lui prit la main avec chaleur, et lui dit ce premier bonjour presque instinctif avec sa voix de gorge, ses yeux fixes et chauds, sa manière étriquée, bien différente du ton qu'il prenait immédiatement après, un peu chanteur, avec un sourire ironique et une attitude de « poète lyrique ». On sentait que ce premier fond, qui se montrait pour disparaître aussitôt après le bonjour, devait être son trait de famille, ce qu'il tenait directement de son père ou de sa mère, ce qu'il aurait eu tout de même si, né sans facultés littéraires, il avait été comme son oncle un honnête épicier. Jean lui demanda s'il « préparait quelque chose ». Il dit qu'il ne faisait plus de vers, qu'il s'occupait des choses infiniment plus réelles et passionnantes, et d'un ton sentencieux, en riant et en fronçant ses sourcils rieurs d'un air débonnaire et plaisamment féroce, il ajouta en levant le doigt : « À savoir la politique, la débauche, et la bicyclette. » D'après lui, c'était cela, et non la littérature, ce qu'il y a de réel, puisqu'elle essaye seulement d'imiter ce que ces choses-là donnent, les vraies émotions de la

vie. « Sans doute j'aime toujours le père Hugo, dit-il à Jean, mais il y a plus de poésie à traverser en bonne allure le bois de Vincennes par un temps potable, pour peu qu'on soit en forme, ou dans la couche de certaine demoiselle qui habite derrière la Trinité, que dans toutes *les Contemplations* et *les Feuilles d'Automne*. Et quant aux historiens, aux auteurs dramatiques, au nommé Tacite ou à un certain Shakespeare, ou au sieur Balzac, ils n'ont jamais rien peint de si fort que ce qui se passe en ce moment. Allez au Palais de Justice, mon cher, à la Chambre, regardez Esterhazy, étudiez toute cette histoire, Lanevois, Picquart. S'il vous faut de l'humanité, je vous réponds que vous en trouverez, là, et de la vraie, et de la passion, et des passions, et tout ce que vous voudrez. »

Tout en écoutant, Jean percevait confusément que ce qu'il y a de réel dans la littérature, c'est le résultat d'un travail tout spirituel, quelque matérielle que puisse en être l'occasion (une promenade, une nuit d'amour, des drames sociaux), une sorte de découverte dans l'ordre spirituel ou sentimental que l'esprit fait, de sorte que la valeur de la littérature n'est nullement dans la matière déroulée devant l'écrivain mais dans la nature du travail que son esprit opère sur elle. En sorte que c'est par une sorte de malentendu grossier, d'ignorance de ce qui constitue la réalité de l'œuvre intellectuelle, que des gens qui ont commencé par faire des vers croient trouver la même chose en lisant des faits divers, en voyageant, en faisant l'amour, en devenant joueurs, en se mêlant au monde des spéculateurs ou de la politique, vie infiniment plus littéraire au fond, disent-ils, en réalité à la portée de tous, et qui fait que tant de jeunes gens qui faisaient de très mauvais vers ou même ne pouvaient pas en faire du tout et passaient leur temps comme M. Rustinlor à déclamer ceux des autres, à discuter d'esthétique dans les cafés, se trouvent au contraire très bien doués pour coucher avec des femmes, pour jouer à l'*écarté*, pour aller applaudir leurs orateurs favoris, pour s'exclamer : « Quelle infamie » ou « Quel Balzac ! » en lisant le journal, pour gagner de l'argent, en dépenser, en un mot connaître la véritable poésie de la vie. Et ils ont l'heureux sentiment qu'ils ont lâché l'ombre pour la proie. Et du moment en effet qu'ils ne sentaient pas dans la poésie une proie autre et plus réelle, ils devaient se jeter dans la possession effective des choses, ou plutôt la seule possession qui soit impossible (les choses n'étant possédables que par l'esprit), la possession

matérielle. Mais Jean n'entrevit que confusément ces choses et d'ailleurs trouva plus poli de ne pas insister. Il sentait seulement instinctivement que M. Rustinlor ne paraissait pas devenu plus intelligent (il était bien entendu un homme fort intelligent, mais Jean voulait dire par là qu'il n'était pas devenu d'une intelligence plus haute qu'il n'était jusque-là), et il lui semblait étonnant que la vraie poésie fût pour ces gens-là, qu'on n'eût pas besoin de la « mériter », qu'elle fût là au premier passant sur les feuilles d'un bois matinal, sur la bouche d'une femme.

« À propos, vous ne savez pas que je suis marié. » Il avait épousé la fille d'un avocat antiboulangiste et qui avait eu de grands ennuis du boulangisme. Aussi, quoiqu'il eût toujours été « contre l'ordre établi, pour les aventures » et surtout mis la littérature en dehors et au-dessus de toute idée de parti et même de l'honorabilité de l'homme qui écrit — « *La Légende* aurait été écrite par Ravachol que je ne l'admirerais pas moins, à supposer même, ajoutait-il ironiquement, que je n'eusse pas une certaine sympathie (froncement de sourcil débonnaire et féroce, voix aiguë) pour l'acte de Ravachol. » Quand Jean prononça avec admiration le nom de Barrès, il dit « Assez sale coco, et les œuvres pareillement. Vous savez, je sais ce que c'est que le boulangisme. Mon beau-père qui, quoique peu versé dans les lettres, est un homme, alors, du côté des affaires profondément subtil, et une nature charmante (c'était le type de ce qu'il appelait avant son mariage et sans doute encore maintenant, ce qu'il y a de pire, des imbéciles roués, dangereux et sans couleur) peut vous dire ce que Barrès a écrit de lui et, vous savez, mêlant des questions personnelles où elles n'avaient que faire. Enfin vous savez si je suis impartial, et surtout quand il s'agit de lettres, mais pas du tout une jolie nature. » Jean sentant qu'il s'agissait de choses personnelles à son beau-père se serait cru impoli en insistant. Il sourit en entendant Rustinlor parler de cette impartialité qu'il croyait en ce moment conserver. Il fut plus amusé encore quand ayant ramené dîner à Réveillon Rustinlor, farouche ennemi des aristocrates et qui les voulait tous sur l'échafaud, il vit après le dîner Rustinlor, enflammé par l'amabilité des Réveillon, déclarer que ceux-là étaient « des êtres exquis, avec d'ailleurs un lointain moyenâgeux d'une poésie intense, enfin des gens tout à fait délicieux et bien ».

N’ayant aucun de ces scrupules intellectuels qui sont l’apanage des intelligences véritables, il n’essayait jamais de discuter ses impressions, de faire la part des entraînements de la sympathie ou du charme occasionnel de l’amabilité. Les qualités de son beau-père ou même des Réveillon lui paraissaient quelque chose de délicieux. Il mettait cela bien au-dessus des qualités d’un poète, rompant ainsi avec ce qu’il avait toujours dit. Mais c’est qu’au fond il ne connaissait rien de cette vie qu’il prescrivait et que n’ayant eu aucun scrupule intellectuel avant d’accueillir ces idées (« l’intelligence, l’honnêteté sont stupides ») elles n’étaient pas bien fortes et devaient disparaître à la première vue d’une intelligence et d’une honnêteté. Du reste il avait déjà des exceptions : son père qui était un homme « tout à fait miraculeux » et un vieux notaire qui était « tout à fait bon pour lui », et qu’il admirait pour une profonde connaissance du droit, arrangeant cela pour celui-là en disant qu’il avait des connaissances précises sur « de vieux textes d’un XVII^e^ siècle légiste, au fond bien plus plein de poésie que les élucubrations rationnelles et sans fumet d’époque, des sieurs Boileau, Racine et Molière ».

★

Le lendemain vint dîner à Réveillon un jeune attaché d’ambassade qui était en villégiature dans le voisinage. Comme Jean était très ami avec lui, il demanda au duc la permission de l’avoir un jour. C’était un garçon très intelligent, qui passait même pour supérieur au ministère, qui connaissait toutes les philosophies, l’archéologie, la musique, la graphologie. Dans la conversation il avait un tour d’esprit qui était assez fréquent à ce moment au ministère des Affaires étrangères, ou du moins parmi ses amis qui y étaient entrés en même temps que lui. C’était une sorte de goût pour l’anecdote psychologique, qui permet de dire après : « C’est vraiment beau », « Je trouve que de la part de un tel, c’est épatant », « Ça peint le monsieur d’une façon inouïe », « N’est-ce pas, c’est un trait de La Bruyère ». Mais ces anecdotes que les autres racontaient en riant, ou d’un air péremptoire, Expert-Foutin les marquait de son caractère particulier, fait d’impressionnabilité extrême à ces petites jouissances intellectuelles, de

naïveté et d'une certaine admiration pour les qualités de ses amis qui lui avaient raconté ces histoires épatantes et en somme la naïve gentillesse de sa nature, en les accompagnant d'un petit rire irrépressible qui l'interrompait tout le temps et finissait par lui faire venir les larmes aux yeux. Mais il se livrait également à des conversations très érudites et bourrées d'idées générales, d'idées à lui sur la musique de Beethoven « qui lui paraissait celle d'un homme de son temps, le pendant si vous voulez des traités de droit public de l'époque », ou sur l'architecture des cathédrales flamandes « qui sont toutes, c'est à remarquer, chez un peuple paresseux et d'origine wallone, etc. ».

Un autre trait dominant de sa conversation, et dérivant du tour volontiers moral de celle-ci, c'est l'espèce d'horreur que lui inspiraient les gens de lettres, les critiques, les artistes purs. Et il parlait tant du danger qu'il y a à se servir de l'intelligence ou du sens artistique sans direction morale, disant que pour sa part il préférait infiniment tel bon garçon « qui n'avait pas lu Flaubert, etc. », que sa théorie semblait comme l'expression d'une rancune personnelle, et que Jean pensait qu'il avait été auprès d'une jeune fille le rival supplanté d'un romancier chez qui il avait détesté les défauts réels de l'homme de lettres. Peut-être était-ce simplement une de ses innombrables théories, celle à vrai dire qui exprimait le plus son point de vue dans la vie et à son insu, l'idéal de la famille correcte et bien pensante dont il était sorti. Il considérait Jean comme une intelligence de premier ordre, et loin de le croire impropre aux diverses études, il croyait que c'était la paresse qui l'avait empêché de devenir un administrateur ou un sociologue éminent. Comme Jean avait toujours été gentil avec lui, en lui, il ne voyait aucun des défauts de l'intelligence littéraire et disait : « Pour vous c'est autre chose. » Il était bon, quoique un peu sec, et pour le plaisir de raisonner surtout, se posait perpétuellement des cas de conscience, ne pouvait conseiller à quelqu'un de faire un voyage sans se demander longuement quelle responsabilité morale il prenait.

Aussi, comme on parlait de l'affaire Dreyfus, Jean fut stupéfait de lui entendre dire que si Dreyfus était innocent, ce serait un devoir douloureux mais un devoir pour le gouvernement de le cacher et de le déclarer coupable pour l'intérêt du plus grand nombre. Et dire qu'il sera un jour ministre et le plus savant et le plus honnête qu'il y eût jamais eu ! Jean n'avait plus

confiance dans l'intelligence, dans le raisonnement. Cela ne sert à rien de faire faire de la philosophie, de la sociologie, de la psychologie. Il vaudrait mieux moins de hautes études. Et Jean pensa par contraste à un vieil ami de son père, vieux brave homme qui ne raisonnait pas et n'aimait que l'opéra-comique et les romans de Delpit. Mais il était extrêmement bon et sensible et quand ses filles étaient malades, il passait la nuit auprès d'elles, devenait fou. Le pays était plein de ses bontés. C'est malheureux qu'il ne soit pas ministre, se disait Jean, d'autant que je sais qu'il croit à l'innocence de Dreyfus.

Les journaux de la veille, retardés, arrivèrent avec ceux du jour. Letourneur était précisément nommé président du Conseil et à la tribune il venait d'enlever une forte majorité, en déclarant qu'il était absolument résolu à empêcher la revision du procès Dreyfus.

★

« J'ai reçu un mot de Perrotin qui s'invite pour le dîner », dit M^me^ de Réveillon assez joyeuse à son mari. Et elle commanda des choses particulières pour le dîner, fit cueillir quelques fleurs, arrangea le salon du mieux qu'elle put, car Perrotin qui allait chez les juives, et chez les Américaines, et chez Berthe (la duchesse de Penn), et à Ilisgamault, était très sévère pour le luxe et le confort et M^me^ de Réveillon mettait beaucoup d'amour-propre, comme il était très mauvaise langue, à ce que Réveillon ne lui parût pas trop en retard. « Il ne passera qu'une nuit, dit la duchesse. Il va probablement chez son Espagnole. » C'était une femme admirable et qui l'avait pris pour amant afin de se pousser dans le monde. Et en effet toutes les vieilles amies du vicomte Perrotin, la duchesse de Bellegarde, la princesse d'Arretoilles la recevaient. Jusqu'ici la duchesse de Réveillon ne la connaissait pas. Elle disait volontiers : « Je n'ai rien à faire, il ne m'a rien demandé, je ne l'ai jamais rencontrée, je ne pourrais même pas vous dire si elle est brune ou blonde. » Mais on sentait qu'elle n'avait pas d'objection en principe et que ce n'était plus qu'une question de temps. On disait du reste que sa fille aurait une dot énorme. Et elle pouvait faire un mariage tel que les Réveillon fussent du cortège. Car, pour Henri, M^me^ de Réveillon n'y

songeait pas. D'ailleurs M^me^ de Réveillon s'en tenait au *statu quo*. « Vous comprenez, j'aime autant pas. Mais j'aime beaucoup Perrotin, j'aime beaucoup Julie (la vicomtesse de Perrotin) qui était la meilleure amie de ma pauvre sœur Saint-Point. Je ne lui ferai jamais quelque chose qu'il puisse trouver offensant. Entre nous, je crois qu'il aura le tact de ne me rien demander. » Et en effet tandis qu'il avait amené M^me^ Torreno chez les Sipièges, les Cévoiles, les Prisieux, il n'avait jamais même pressenti M^me^ de Réveillon. Elle en était touchée, heureuse et peut-être un peu agacée.

Il faisait un temps de chien, ce qui agaçait M^me^ de Réveillon, car cela ne disposerait pas Perrotin à l'indulgence. Il arriva avec un feutre mou, un paletot sec, des bottes d'égoutier. Comme c'était Perrotin, on ne se demandait pas : est-ce bien ? On se disait : c'est bien. Et alors on s'apercevait qu'en effet c'était très ingénieux et très hardi, ces costumes ultra-chauds pour la pluie ultra-légers pour la chaleur, qui ne reculaient devant aucune adaptation au besoin du temps. Nécessité des œuvres d'art d'être imposées par le prestige de l'auteur sans passer par les filières de la discussion intime qui ne saurait conclure d'elle-même, et de contenir quelque objet plein de sens à proposer à l'admiration tendre du spectateur. Perrotin répondait modestement : « C'est commode, c'est à cause de la pluie, à cause de cette chaleur. »

Perrotin, petit homme affreux, trouvait énormément à tromper sa femme parce qu'on lui trouvait du chic. Sa laideur, son grand nez, son teint terreux, ses membres étriqués semblaient faits exprès comme ses bottes d'égoutier et son grand chapeau mou. Aussi on trouvait sa figure et son corps chics, comme ses vêtements. Pourtant si ses manières étaient celles de la plus haute condition, ses traits exprimaient l'essence la plus basse, et la courbe inepte de son nez, le feu oblique de ses yeux, la rareté de son poil et les boutons de sa peau étaient franchement crapuleux. Stupide, il passait dans le monde pour un homme étourdissant d'esprit, parce qu'on l'apercevait toujours en train de faire rire des actrices et qu'il racontait perpétuellement des histoires, où il y en avait de raides, d'un air d'ennui et sans mettre le ton à rien. Il était pour les douairières un intermédiaire entre le vice et elles comme d'autres hommes le sont entre la science et elles, parce qu'ils passent pour avoir lu tous les livres, comme il passait pour avoir eu toutes

les femmes. Elles le regardaient en se disant : « Ce que cet homme-là en a vu de toutes les couleurs », comme nous nous disons d'un explorateur : « Dire que cet homme-là a été au pôle. » Pendant tout le dîner, il raconta des histoires, de sa voix blanche et affectée. Comme au théâtre il disait des choses qui doivent faire rire, où on a l'air d'être dupe « Moi je veux bien, c'est convenu, non, non, non », puis faisant subitement de l'acteur le public, riait en se tordant et en regardant tout le monde. « Ce Perrotin tout de même, disait le duc de Réveillon. Sais-tu que cela fait quarante ans que nous nous connaissons ? — Mais oui, en 49 chez la mère des Lacets, mais la propre sœur au duc d'Etoille, ma foi. Je ne veux même pas vous cacher, ma chère amie, ajouta-t-il en se tournant vers la duchesse, que votre mari préférait infiniment à la marquise de Saint-Lieuvin, à Athénaïs si j'ose m'exprimer ainsi, car elle s'appelait Athénaïs, quelque désir que j'aie de vous faire plaisir, ce serait mentir que de vous dire qu'elle ne s'appelait pas Athénaïs, après tout vous n'y voyez peut-être pas d'inconvénient, en fait moi non plus. » Se tournant vers Jean : « Vous non plus, monsieur ? non ? eh bien alors, ça va bien. (Arrêt et rires.) Donc votre mari, qui ne l'était pas encore à ce moment-là, préférait à Athénaïs sa femme de chambre d'un blond cendré — car il faut vous dire qu'à ce moment-là il les aimait d'un blond cendré, je peux peut-être me risquer à dire d'un blond fauve ce ne serait pas exagéré. Donc votre fauve, non votre mari, mais c'était un vrai fauve — ah, madame, ne protestez pas ! pour un fauve, c'était un fauve — Athénaïs en sait quelque chose, n'est-ce pas, mon vieux Justin, dit-il en regardant le duc. Ah, madame, permettez, je sais que votre époux, comme disent les concierges, ne s'appelle pas Justin, pas plus que moi, pas plus que vous et Dieu sait à quel point vous vous appelez peu Justin, madame la duchesse. Impossible de moins s'appeler Justin. (Rire du narrateur et ici il prenait la main de la duchesse à la droite de laquelle il était placé et la tapotant : Ah ! ma bonne duchesse.) » Puis il parla art, de la pièce de M. Donnay, et de M. Lemaître, de M. Pailleron, car en homme bien élevé, il disait Monsieur en parlant des gens qu'il ne connaissait pas, parce que c'était presque en faire des gens du monde et cependant pas tout à fait, car on savait leur nom mais on ne les connaissait pas : c'était comme pour un mariage. « Qu'est-ce que c'est que ce M. Hutchinson qui épouse la fille de Berthe ? On le dit très comme il faut. Je ne le connais pas. Mais Saint-Pieds l'a vu chez Mathilde et lui a trouvé très bonne façon. » Il critiqua une pièce

sur le monde. La philosophie de l'homme du monde consiste en effet à dire ceci : « Ces messieurs peuvent avoir beaucoup d'esprit et d'imagination, mais ils parlent de ce qu'ils ne connaissent pas. Non, un tel a la prétention de nous mener chez une duchesse. Or, il n'y a jamais été. C'est, hélas, trop facile à voir. Les grands romanciers d'autrefois étaient de grands romanciers peut-être parce que c'étaient de plus grands esprits mais aussi parce que c'étaient dans toutes les acceptions des gens comme il faut. Je sais très bien que quand j'étais petit et que j'allais chez ma tante Célestine j'y voyais Balzac, qui a si bien peint cette société parce qu'il y était reçu, et Delacroix qui était au mieux avec mon oncle Fitz-James. On a beau dire, pour peindre une société, rien de tel que de la connaître. Je ne sors pas de là. Je trouve très gentil que M. Lavedan aille au Moulin-Rouge, moi pour ma part je n'y vois pas d'inconvénient, si cela peut l'amuser, mais qu'il ne vienne pas nous dire ensuite qu'il nous a menés chez une duchesse. Ah ! ça non, par exemple. » Jean se sentait stupide en présence de M. Perrotin et se disait qu'il n'aurait jamais d'esprit, essayait de prendre les manières de Perrotin sans y réussir.

IV

PROMENADES

Quelquefois il avait plu toute la nuit, toute la matinée. Après déjeuner la pluie cessait, mais le soleil ne s'était toujours pas montré. Jean et Henri partaient le long du chemin. On entendait seulement la coquette vigne vierge qui faisait sa toilette et séchait ses feuilles rouges en laissant glisser de temps en temps une goutte, qui tombait sur la pierre avec un tintement agréable, bien différent de celui des premières gouttes d'une ondée, et qui est au contraire le timide prélude du beau temps qui revient et du recommencement de la vie au dehors. Bientôt venaient s'y ajouter les petits cris des oiseaux qui, comme au lever du jour avant de se risquer à s'envoler et à chanter, semblaient, en essayant prudemment la sonorité de l'atmosphère, reconnaître le temps. Et quand ils avaient dépassé la barrière, dans le grand silence de la route vide, le travail au dehors ayant été impossible, ils entendaient, partant des fermes silencieuses et comme endormies, l'encouragement plus hardi, la fanfare des coqs hérauts du matin, tranquilles dans leur cour d'où ils s'adressent au voisinage à des lieues à la ronde dans leurs proclamations éclatantes, qui, comme les trompettes du régiment, sonnent le réveil, le départ pour le marché, l'infatigable exhortation à toutes les fatigues, auxquelles ils ne participent pas.

Henri, comme nous l'avons dit, s'occupait de botanique ; l'étude de cette science, la collection d'un herbier répondaient d'ailleurs également à son amour de l'ordre, à son besoin de marche, et à son goût pour la grâce. Aussi aimait-il ce pays dont bien des antres sont cachés sous le roc, des vallées découvertes entre les montagnes mais solitaires (où personne n'est peut-être jamais descendu, car il faut descendre non loin des pentes inextricables puis

se laisser glisser le long de rochers énormes pour arriver à un fond qui ne conduit à rien qu'à une paroi de montagne à pic si bien qu'il faudrait reprendre le même chemin) toujours mouillées par des torrents, rarement séchées par le soleil, où toutes les plantes inconnues ailleurs ont poussé avec une vivacité incroyable et pris ces couleurs auxquelles l'humidité donne tant d'éclat. Souvent arrivés là, n'entendant plus aucun bruit, tandis qu'Henri allait chercher les plantes qui lui manquaient, Jean allait se blottir dans une de ces vastes anfractuosités, retraits plus profonds encore que le silence s'est ménagé au sein même de la solitude, où un pli boisé du rocher lui cache même la vue du reste de la vallée, où il entend la respiration d'un papillon posé sur une fleur. De là Jean ne pouvait plus voir Henri. Il admirait, au fond de la gracieuse vallée, sur une tige élancée une digitale violette, habitante silencieuse et brillante de ce lieu, avec quelques gueules-de-loup qui étaient à quatre ou cinq en famille. Et Jean pensait à ce que c'est qu'un endroit de la terre, un endroit de la terre où l'on passe, mais qui reste là au pied de son rocher ou au bord de son torrent, qui n'a jamais rien vu du reste du monde. C'est là, on y est en ce moment, on y vit, il semble plutôt qu'on devrait y être mort sous cette digitale qui n'a jamais rien vu du reste du monde ; ces petites gueules-de-loup non plus. L'endroit où l'on est né est plus que bien loin d'ici, il en est séparé. Un lieu de la terre est cela. Si habité qu'il soit, c'est aussi loin que s'étend la vue des pommiers, que porte le souffle de la brise de mer. Après sont d'autres lieux, aussi séparés de tout, de tout ce que leurs arbres ne verront jamais au-delà de leur horizon, où la nuit ne tombe pas sur les mêmes choses, mais sur d'autres qu'une pensée de la nature semble avoir arrêtées là, dans l'ignorance de toutes les autres, ayant comme une sorte de figure, formant comme l'air d'une personne, une figure à elle, à laquelle certains s'habitueront jusqu'à avoir pour elle une amitié comme une figure humaine en inspire, plus peut-être, que d'autres verront pour une fois comme une figure étrangère qui ne peut pas les suivre quand ils partent, qui ne se détourne pas, qui reste là à attendre le soir, leur soir à eux, comme ne l'a jamais eu aucun autre, l'ombre glacée d'une montagne, ou la brise de la mer, que peut-être ils ne pourront pas oublier, que la ressemblance d'un autre lieu de la terre leur rappellera tout d'un coup, leur faisant sentir le désir et probablement l'impossibilité d'y revenir de toute la vie. Oui, bien loin un autre lieu de la terre lui ressemblera, preuve que l'autre avait sa figure, on ne saura pas souvent pourquoi, comme

une personne fait penser à une autre. Mais ce ne sera pas la même, la ressemblance ne fera qu'accuser la personnalité. Si un autre me ressemble, c'est donc que j'étais quelqu'un. Et ses yeux se portant sur la digitale qu'il allait laisser aussi, qui ne verrait jamais que les trois gueules-de-loup et ce petit pli de rocher, qui n'avait jamais vu une fleur qui eût senti la brise de mer, une bête qui eût été en Italie. Ah ! et bien plus près c'était aussi loin, il n'y avait pour elle ni loin ni près, elle était séparée du reste de la terre, elle n'en connaîtrait jamais que les trois gueules-de-loup. Jean eut envie de l'emporter avec lui, dût-il la déraciner, qu'importe, et il aurait voulu aussi emporter ce val, le ravir à cet isolement qui lui donnait pour la première fois le sentiment de cette chose qui n'en était pas une autre, qui était hors de toutes les autres, et ne pourrait jamais s'en approcher, et avec quoi le silence seul partagerait la solitude. Puis il n'osa plus. On craint de toucher à ce qui est à ce point soi-même. Prendre la digitale sans les gueules-de-loup… il aurait fallu tout emporter à la fois et la forme de l'anfractuosité, et la particularité de la solitude, la physionomie de son silence. Il dut rejoindre Henri, mais il lui dit : « Reviens jusque-là avec moi, je te montrerai une belle digitale, seulement tu la laisseras », et sans entrer dans la retraite, du bord il la lui montra. « Oh ! ce n'est pas la peine que je la prenne, j'ai la même, c'est la *digitalea corrunbea*, elle existe partout, en France, en Europe, en Amérique. Voilà ce que j'ai vu dans les livres », ajouta-t-il en riant.

Ces parole retentirent avec une sorte de solennité dans l'âme de Jean et il la regarda sans tristesse, si isolée comme fleur périssable, mais si grande comme type, si vaste dans la vie et comme pensée durable dans la nature. « Et moi aussi, se dit-il, bien souvent je me suis senti isolé du reste du monde comme la pauvre digitale. Mais dans d'autres moments j'ai senti qu'il était plein de pensées pareilles à la mienne, depuis le passé le plus lointain, et qu'il en naîtrait aussi dans l'avenir, pour qui j'avais même quelquefois songé à la conserver pour offrir à leur amitié, dans un livre qui serait moi-même, une pensée qui ressemblerait à la leur. »

Ils étaient repartis. Henri, voyant aux yeux de Jean qu'il pensait, marchait devant sans rien dire, pour ne pas le troubler. Peu à peu les idées de Jean se murent avec moins de force. Il avait sans doute éclairci ce qui le préoccupait, et fatigué d'être fortement concentré en lui-même, sa pensée se

porta joyeusement vers son ami. Il le vit devant lui et comprit la délicatesse de sa distance et de son silence. Il le prit affectueusement par le bras et lui dit : « Mon petit Henri, je suis bien heureux de t'avoir sur la terre. — Il est tard : maintenant que tu ne réfléchis plus, marchons plus vite », dit Henri, mais il donna sur la joue de Jean une tape amicale, pour qu'il comprît bien que s'il s'était contenté de cette réponse peu en rapport avec l'épanchement de son ami, ce n'était nullement pour blâmer implicitement l'élan de Jean mais par le prosaïsme de sa nature qui, tout en le trouvant doux, était incapable de lui répondre par des élans semblables, par une amitié égale qui offrait à la sienne, moins comme des présents d'égale valeur que comme des remèdes souverains et introuvables, en échange de son génie, sa sympathie intelligente, contre sa nervosité son calme, et pour sa personne, sa personne à lui, avec ce qui en dépendait, toute sa vie.

★

Jean aimait à se promener dans le jardin des Réveillon, sans chapeau, en suivant à petits pas sur le gravier l'allée bordée de plates-bandes. C'était d'abord un rosier blanc, dont chaque branche portait un énorme bouquet de molles roses blanches toutes pressées les unes contre les autres, comme elles débordaient autrefois des vases du salon, chez l'oncle de Jean, qu'on remplissait le dimanche matin avec les fleurs du jardin et où débordait cette même odeur suave qu'on respirait en passant devant le rosier blanc. Le plaisir que Jean goûtait alors était autant en lui-même que dans le rosier, Henri le sentait et s'éloignait pour le laisser plus à l'aise pour qu'il pût mieux chercher en lui-même tout ce que sentait cette odeur. Il y a des moments de la vie où devant un tableau de Van Dyck, nous sentons qu'il n'y a rien de plus délicieux à aimer. D'autres fois c'est devant un rosier blanc. Quel bonheur alors de voir, comme c'était dans cette plate-bande de Réveillon, tous les chefs-d'œuvre de rosiers, s'élevant à la suite, offrant au cœur embrasé d'amour par le premier rosier blanc plus qu'il ne pouvait concevoir, un rosier aux profondes roses de pourpre, un autre aux petites roses roses comme des coupes peu creusées, un rosier aux pétales violets et simples comme une fleur d'églantine ; c'était une longue galerie de rosiers dont chacun paraissait le plus beau, toujours un rosier comme on le

reconnaissait à sa personnalité voluptueuse et grande, mais chaque fois s'étant enchanté d'une imagination différente, tantôt de la richesse de la pourpre et tantôt de la candeur des pétales blancs, comme un artiste dont chaque toile enferme un nouvel amour pour un autre rêve dans de particulières couleurs. L'amateur ravi d'avoir sous ses yeux une collection si riche s'émerveillait de l'inépuisable fécondité de l'artiste dont chaque conception était si originale et si nouvelle et laissait chaque fois paraître aussi pleinement, sans un seul mélange, sa riche et amoureuse personnalité.

Mais comme on n'aime pas qu'un peintre, on n'aime pas qu'une fleur. Et au pied de ces grands rosiers c'était une multitude de géraniums roses, de géraniums rouges, de zinnias, de roses, d'œillets d'Inde jaunes, et de fleurs violettes, tous ces pétales violets, mordorés ou rouges que notre enfance était habituée à voir pulluler dans les jardins où nous ne les aimions pas, et que maintenant nous sommes heureux de voir encore couronner les plates-bandes des jardins nouveaux, y mettre ces couleurs ravissantes, intenses, musquées, que nous reconnaissons comme l'éclat persistant des années d'autrefois, dont tous ceux qui vivaient alors ne sont pas morts et dont survivent ces créatures qui ne se souviennent pas de nous, ces folles capucines, ces rosiers immobiles, ces fuchsias qui regardent à terre, comme si le monde n'était tout de même pas une suite ininterrompue de tableaux qui ne reviennent pas, comme si les années passées vivaient encore et les plates-bandes d'autrefois persistaient, comme si l'âme de ce temps flottait encore dans des jardins pareils, où à la même heure chaude les papillons se poursuivaient.

Après le déjeuner pendant les beaux jours, quoiqu'il fît un temps « à se promener », comme avait dit le matin le valet de chambre en entrant dans la chambre de Jean, Jean aimait bien rester quelque temps avec les Réveillon à ne rien faire, soit assis sur un rocking-chair, quelquefois même étendu sur l'herbe. La pelouse tout entière était ensoleillée, non seulement blondie, dorée par le soleil, mais toute pénétrée, tout imbibée de soleil, nourrie de soleil comme semble nourrie de sommeil une femme qui a trop dormi, du soleil qui par moment apparaissait visible à la pointe d'une herbe, tout étincelant. « Mettez au moins votre chapeau sur vos yeux, vous prendrez un coup de soleil », disait la duchesse à Jean. Des pigeons foulaient d'une patte lente ce gazon comme pour une investigation prudente, tandis que des

moineaux sautillant le frappaient d'une auscultation plus rapide comme s'ils pensaient ce lieu propice à quelque rite sacré ou à des fouilles savantes, l'endroit gorgé en ce moment de soleil paraissant en effet de ceux que fréquentent les objets d'art, puisque étaient dispersés à sa surface ces mystérieux pigeons d'une matière si précieuse, grise comme l'argent ancien et combien plus douce, si graves dans leur silence que dans chaque ébat de leur vol ils avaient l'air de s'acquitter d'un rite, et si accomplis dans leur forme ciselée jusque dans le délicat ornement de leur bec qu'ils semblaient chaque fois qu'ils se posaient achever pour un moment la perfection de la chose où il avaient élu domicile. Et en ce moment dans ce grand vase antique d'argent, au coin de la pelouse, en s'y avançant ils semblaient montrer combien il était vaste et profond et eût contenu en abondance les choses qu'on oubliait trop qu'il offrait et que le pigeon y semblait chercher, tantôt sur cette statue de Minerve, se posant sur sa tête, lui rendant un de ses noms, lui donnant sa coiffure d'apparat et par ce qu'il avait de palpitant ou même, quand il semblait immobile, de coloré, ajoutant à la statue cette invention d'une couleur de plus, d'une fantaisie empruntée à la nature qui nous ravit dans certaines sculptures anciennes, ou marchant à pas lents sur ce gazon doré mais donnant seulement l'idée des jouissances vulgaires de chaleur, de paresse et de sommeil, la glorieuse apparence d'une terre de beauté, amie des belles formes, où se promenaient de mystérieux oiseaux d'argent gris et où s'élevait, témoignage que ses flancs étaient harmonieux et ne portaient pas que de l'herbe, la statue de Minerve coiffée du pigeon et tendant sa fille à la bénédiction du soleil qui le noyait elle-même de son flot doré.

Mais plus belles que les pigeons, car elles étaient le cri profond de cette journée éclatante où tout était dans son extrême, rien n'affaiblissant la lumière, c'étaient leurs ombres si noires qui passaient sur l'herbe, éclatantes à force d'être noires et comme l'envers de la lumière du soleil qui était partout, si bien que tout ce qui bougeait sur terre ne pouvait qu'en déplacer et la faire apercevoir aussitôt, car comme un dieu caché, comme elle, il était partout. Oui, ce jour-là le soleil était sur la terre et l'homme pouvait comme Josué lui commander. Quand dans le château qui était en face on fermait une fenêtre, dans la petite maison du garde, le soleil chassé bondissait et revenait à sa place. Quand la voiture de M. le duc passait sur le pont du

Loing, on voyait, comme un morceau de vif-argent qui fuit et se noie, courir dans l'eau le reflet du carreau en feu de son coupé et plus bas sur le Loing, contre la pierre verdie par les années et que l'heure dorait, la petite barque qui goûtait comme tout le monde de la paresse délicieuse de cette journée, attachée sur l'eau où elle se balançait comme sur un hamac sur lequel elle se laissait voluptueusement soulever, laissait courir vite à la planche carrée sa poupe, l'impalpable et agile trame d'argent que faisaient passer sur elle les reflets du soleil doré à la cime des petites vagues.

★

Dans ces belles journées dont on se dit en s'abordant : « Il ferait beau temps s'il ne faisait pas tant de vent », le duc souffrait vraiment, parce que le vent lui donnait des névralgies. Mais la duchesse, tout en disant à Jean quand elle le rencontrait en revenant de donner à manger à ses poules et tout en retenant les rubans de sa capote qui s'envolaient : « Vous aimez ce temps-là ? moi je ne sais pas où j'en suis, je n'ai été que jusqu'aux poules et je suis déjà toute décoiffée », avait comme Jean et Henri l'air heureux qu'avaient à ce même moment les bois, les vignes, soufflетés par le vent mais étincelants de soleil. Et, debout sur le toit de la maison du garde, laissant briller au soleil sa gorge bleue à côté de sa queue verte comme est de deux couleurs la mer par ces temps rayonnants et agités, un paon absolument immobile avait à son flanc quelques petites plumes qui tremblaient au vent comme s'il était devenu une chose inerte, qui n'a d'autres mouvements que ceux que le vent lui communique, ni la force d'y résister.

« Qu'est-ce que vous faites tantôt ? » Henri avait à travailler pour son baccalauréat ès sciences, Jean à lire. « Eh bien, voilà ce que je vous conseille, disait la duchesse : allez dans le petit bois de pins, je crois que vous ne connaissez pas encore ce côté-là, disait-elle à Jean, mais Henri connaît bien le chemin. Là vous n'aurez pas de vent et si vous ne voulez pas rentrer pour goûter vous avez une ferme tout près, dans les vignes. » Tout en parlant, elle dégrafait son manteau, car de rester ainsi deux minutes à parler au soleil on avait chaud tout de suite. La duchesse avait raison.

Arrivés dans le petit bois Jean et Henri ne sentaient plus le vent. Ils se mettaient assez loin l'un de l'autre pour ne pas se déranger. Et de fait au bout de quelques minutes Henri ne savait plus où il était. Quelquefois Jean ne s'était pas encore mis à lire, cherchant sa place. Ils entendaient, sans rien sentir qu'un léger souffle, un murmure continu et auraient pu croire entendre le bruit de la mer. Et chaque fois que Jean levait les yeux il voyait le ciel immense devant lui comme une mer sans bornes, calme, bleue et douce au loin malgré le murmure qu'il entendait auprès de lui, faible maintenant car, comme cela arrive souvent par ces après-midi, le vent tombe de bonne heure. De légers nuages blancs voguaient insensiblement dans le ciel comme des voiles qui reviennent. Quelquefois quelques-uns passaient si près qu'on les voyait distinctement avancer même assez vite, suivis de près par d'autres. Mais au milieu de l'immensité calme quelques-uns paraissaient immobiles, comme semblent les barques qui pêchent. Jean se remettait à lire, puis quand il était fatigué posait son livre et le soleil venait frapper et illuminer en lui toutes les pensées que sa lecture avait mises à flot en lui une à une, et le vent par la légère agitation qu'il imprimait à toutes choses, les faisait aller plus vite aussi, sans qu'il eût plus aucun effort à faire. Il les sentait filer. Il aurait voulu parler à Henri et était déçu de le trouver absorbé à lire, tant nous avons de peine à comprendre que l'heure de la joie, le temps du repos, ne sonnent pas à la fois pour les autres en même temps que pour nous, et que tout ce qui vient de luire pour nous soit non avenu pour les autres. Quand à la suite d'un travail fécond nous courons dans la rue, fous de joie, souvent notre vue n'excite chez un passant, absorbé en ce moment dans une pensée morose, qu'une irritation méprisante, et quand nous rencontrons un ami au moment où nous nous sentions au cœur le plus d'amitié pour lui, souvent lui vient précisément de se remémorer avec colère le mauvais accueil que nous lui avons fait dans une journée moins cordiale pour nous, et où au contraire par suite de la plénitude de ses aspirations, il ne respirait dans l'air que des effluves sympathiques. Enfin, Henri prenant son livre, ils revenaient tous deux.

Ils descendaient par les vignes, qui, toutes brillantes de soleil, étaient pénétrées de la même joie que Jean. Et ils arrivaient à la ferme dont les marches caressées par le soleil répondaient par un sourire au sourire de Jean. Et ils se mettaient à boire sous les pommiers qui, mûrs maintenant,

ayant perdu depuis bien longtemps les fleurs de leur printemps, gardaient encore dans le gracieux enchevêtrement de leurs branches délicates quelque chose de leur charme d'alors et qui faisait penser à la jeunesse. Et sur le mur des herbes folles se confiaient au vent avec insouciance. Alors Jean ne se demandait pas comme en rentrant autrefois du théâtre, comme en quittant M^{lle} Kossichef s'il lui était donc impossible de connaître le bonheur, puisque jamais rien ne lui donnait qu'un plaisir incomplet, au-dessous de son attente, et surtout, quelque belle que fût la chose, qu'elle semblait ne pas le mettre à son unisson, laisser son âme impuissante ou incomprise en proie au malaise et son intelligence au désespoir. Dans ses promenades et dans ses rêveries au contraire, chaque chose semblait aller au-devant du plaisir qu'il portait en lui, y répondre, l'exalter. Les bois, les vignes, les pierres elles-mêmes s'étaient harmonisés avec la lumière du soleil et la pureté du ciel et quand le ciel se voilait, comme par un changement de ton, la multitude des feuilles, la terre des chemins, les toits de la ville, tout restait uni dans un monde nouveau. Et chacun des sentiments de Jean semblait sans effort rester aussi à l'unisson de toutes choses, et il sentait cette jouissance parfaite qui résulte de l'harmonie.

V

LES SOIRÉES DE RÉVEILLON

Les soirs où Jean rentrait au moment où on allait se mettre à table, il n'avait pas le temps de faire une grande toilette dans sa chambre. À la hâte il y entrait, se guidait à tâtons le long du mur jusqu'à l'endroit où à droite comme à gauche il s'avançait dans la chambre comme si la pièce était finie là, mais laissait un grand espace libre par où on entrait sans sortir de la chambre, puisqu'il n'y avait pas de porte, dans le cabinet de toilette. Là il mettait le feu à une allumette, allumait une bougie pour prendre vite les choses dont il avait besoin, la soufflait et sortait. Il restait si peu de temps que souvent la bougie n'avait pas le temps de prendre tout à fait ; déjà il l'avait éteinte et était redescendu. Aussi, tandis qu'il prenait son mouchoir ou sa cravate, la lueur hésitante qui éclairait non pas encore tout son cabinet de toilette mais une étroite région de sa commode n'avait rien de bien gai en soi-même. Mais Jean voyait déjà la salle à manger rayonnante de la lumière de la lampe, le dîner servi, ses amis réunis, une lettre cachetée posée sous sa serviette blanche et après avoir soufflé la bougie courait dans les longs corridors, descendait les escaliers. Il avait presque besoin de se préparer au moment d'ouvrir la porte de la salle à manger pour ne pas être ébloui et suffoqué par l'inondation de lumière, de chaleur, de calme, de bonnes odeurs qui allait brusquement le submerger. Et déjà, dans ce cabinet de toilette, devant cette commode sur laquelle la flamme de sa bougie longue à se mettre en marche s'attardait à des velléités de clarté, à des tentatives d'éclairage auxquelles il ne laissait pas le temps de se réaliser, dernière étape dans le froid avant d'être au chaud, dans la faim avant de dîner, dans la solitude avant de se retrouver tous ensemble, dans l'obscurité

avant la pleine lumière, cette petite lueur tremblante le réjouissait comme l'aube du grand jour.

Dans ces instants délicieux où le désir anticipe déjà sur la possession, tandis qu'il prenait vite tout ce dont il avait besoin et se demandait pour n'y plus revenir s'il n'avait rien oublié, les regards de Jean brillaient d'une joie que les petites lucarnes de son cabinet de toilette, derrière leur rideau de mousseline, et où le matin il allait regarder au réveil le temps et au-dessous les champs et les bois, furent seules à voir, à la faible lumière de la bougie crépitante. Joie contenue et diffuse à ce moment dans ce petit cabinet de toilette, qui allait bondir à travers les corridors, frapper d'un talon impatient les escaliers, faire sentir aux marches dégringolées de quatre à quatre le poids de son allégresse et dans le petit escalier qui remontait à la salle à manger s'élever de marche en marche comme sur un étrier qui redonne de l'élan, joie en attendant répandue comme une poussière de germes dans le cabinet de toilette, inondant, abreuvant, caressant et cinglant de regards heureux dans le premier tiroir de la commode, difficile à ouvrir avec sa clef qui n'entrait plus, la rangée molle et blanche de ses mouchoirs que la lumière trempait comme dans du lait. Ah ! tables frappées au passage, soufflet de plaisir donné au rideau qu'on referme, et porte qui se referme de toutes ses forces, et comme poussée par un vent d'espérance, ah ! toute cette joie que son fils laissait en refermant la porte dans sa chambre et qu'il y retrouvait le soir, respirait calmée en bonheur quand il venait se coucher, ah ! si M^{me} Santeuil avait pu venir s'en gorger au lieu de ces murs aveugles cachés dans l'ombre et muets, comme son cœur maternel s'en fût fait de la lumière : cœur maternel qui, dans sa route sublime, a la céleste impuissance des planètes à tirer de soi-même sa lumière, et l'attend éternellement, quand le bonheur de son fils, comme l'étoile attendue de sa destinée, ne vient pas luire et la lui donner.

★

Ainsi chacun de vous voit déjà la vie que Jean menait à Réveillon et se rend compte qu'elle le rendait fort heureux. Cela le jugeait, selon la princesse de Durheim dont le château était dans le voisinage, et chez qui

l'on menait une vie fort différente. Le château comportait un vaste hall tout en fourrures blanches avec des meubles anglais où après le déjeuner la princesse jouait de l'orgue. Et avec un goût exquis d'ailleurs, sans altérer le style du château, elle avait emporté avec elle les Claude Monet, les Pissarro dont elle pouvait le moins se séparer, ceux qui de plus correspondaient le mieux à la nature du pays où elle se trouvait. Il y avait toujours des artistes à demeure et au lieu de jouer aux petits jeux, tous l'un près de l'autre, on écrivait en se donnant un thème chacun ses variations, on peignait les jolis effets de nature. On allait bien à la messe à Réveillon, car rien n'est plus délicieux qu'une église de campagne, mais la princesse avait prié le curé à son arrivée de faire apprendre aux enfants des chœurs de Bach au lieu de la détestable musique qu'on chantait jusque-là, et dont le duc et la duchesse de Réveillon se seraient contentés toute leur vie, s'y connaissant trop peu pour en souffrir. On y faisait bien des promenades comme à Réveillon mais non pas comme à Réveillon, pour aller à la pêche, pour aller faire des visites, pour faire une course au village, pour avoir faim pour le dîner : mais pour aller admirer un paysage par une lumière particulière, pour aller écouter à distance les cloches de l'église, pour rapporter une sensation ou un croquis. Quand il faisait mauvais à Réveillon on se calfeutrait au coin de son feu ou, si l'on craignait d'avoir mal à la tête, on allait faire une course au village, ou faire une visite au château voisin. À Durheim ces temps étaient réputés pour avoir un charme spécial et l'on allait se mouiller les pieds sans autre but que de le goûter. À Durheim on n'eût jamais comme à Réveillon sacrifié le soir après le dîner un effet de lune à une partie de piquet.

Et la vie était bien différente aussi à Réveillon de ce qu'elle était à Soulanges, chez le marquis de Porterolles, homme du monde peu artiste et que la princesse de Durheim considérait comme un imbécile, mais qui « aimait à s'entourer de gens intelligents » et qui déclarait s'ennuyer à mourir s'il n'avait autour de lui des femmes d'esprit et quelque causeur qui pût lui tenir tête. Il avait aussi chez lui des gens de lettres, ceux que les amis de la princesse de Durheim considéraient comme des nullités, qui avaient un nom et recherchaient la bonne compagnie. « Non, ce qu'on doit s'ennuyer à Réveillon ! » s'écriait le marquis de Porterolles, songeant qu'on n'y avait ni bonne musique, ni discussions à table entre gens connus, ni mots charmants d'une jolie dame qui a de l'esprit. Et des gens infiniment

plus sérieux eussent eu bien du mépris aussi pour la vie qu'on menait à Réveillon, où l'on ne travaillait pas la terre, où l'on ne peinait pas sur les récoltes et les semailles, et dont une visite à faire à un château voisin était le devoir le plus pénible et une partie d'échecs l'occupation la plus sérieuse, où Jean ne faisait rien de plus fatigant que de se promener avant le dîner dans la campagne, ou le matin d'aller avec la duchesse donner à manger à ses poules.

Pourtant, si oisive qu'elle fût, cette vie était sans doute assez bonne puisque vous y avez vu Jean si heureux. Plus heureux certes qu'à Paris entre les gens distingués et les femmes d'esprit indispensables au marquis de Porterolles mais dont il supportait l'absence avec la plus grande facilité. Que de fois, après les avoir écoutés, s'être rappelé leurs mots pour pouvoir les raconter, il était rentré chez lui triste, maussade, avec un sentiment de vide et de néant ! Pour vaincre le sentiment qu'il avait tout à fait perdu sa soirée, il était obligé de se dire : « Enfin ce soir j'ai entendu le célèbre S., j'ai fait la connaissance de la belle M^{me} T. C'est tout de même intéressant de les avoir connus. C'est un souvenir pour plus tard. » Et il gardait précieusement, comme une raison d'être de sa soirée et une consolation de son malaise, ce « fait de les avoir connus » qui prendrait dans l'avenir, il fallait le croire, un intérêt que certes, en ce moment, il ne lui trouvait pas. La vie était comme séchée en lui. Quand il était seul un instant, il se racontait à lui-même les mots de S. ou de M^{me} X., n'ayant rien à se dire. Que cela différait de ces après-midi de Réveillon où ses pensées coulaient en lui avec une telle force qu'Henri, voyant ses regards penchés comme sur un gouffre, s'écartait et marchait devant pour ne pas les troubler. Un jour aussi il était allé avec la princesse de Durheim voir un coucher de soleil et elle avait eu de bien jolis mots. Elle avait dit : « C'est tout à fait un Monet, oh ! ce ciel de… » Mais en revenant Jean avait dû s'avouer qu'il n'avait nullement trouvé le plaisir qu'il était venu chercher et le ciel lui avait paru quelque chose de froid, de brillant, d'ennuyeux comme une robe, n'ayant pas plus de profondeur qu'une robe. Il lui semblait que maintenant il pouvait y avoir un ciel rose après un ciel bleu et un ciel vert, et que cela ne lui donnerait pas plus de joie que de voir la princesse de Durheim changer de robe dans la froide vie élégante. La vie, le monde lui semblaient quelque chose de brillant et de froid comme un mot de la princesse de Durheim,

avec le même air ennuyé qu'on avait auprès d'elle, quelque chose d'ennuyeux et de vide comme ses aquarelles. Le bon duc de Réveillon ne regardait pas le ciel. Quand il faisait un beau clair de lune, il disait : « Sacristi, il fait froid, ne marchons pas trop lentement. » Quand il faisait un de ces brouillards que la princesse aimait tant, il disait à Jean : « Si vous sortez un peu pour vous dégourdir les jambes, ne manquez pas de prendre une couverture, il fait un brouillard ! » Et si le temps lui faisait un plaisir quelconque, il le rapportait innocemment à toute autre chose, disant : « Il fait bon marcher, il fait encore beau pour la saison. Oh ! mais comme il fait encore clair, on ne croirait jamais qu'il est cinq heures. » Par le vent il disait : « Quand on n'a rien à faire, on reste chez soi par un temps pareil. » Mais quand il avait à sortir tout de même il disait : « Je ne déteste pas marcher par ce temps-là », et même si la pluie se mettait à tomber, relevant son col, ne paraissait pas trop malheureux de la recevoir dans la figure. Et de fait, il avait l'air plus heureux que la princesse de Durheim, malgré ses exaltations factices et ses mots heureux.

C'est que la nature serait une pauvre chose, si elle n'était qu'une suite de tableaux qu'on ferait preuve de goût en allant admirer. Elle ne peut pas être séparée de notre vie, ni dans le présent où si on la regarde en s'en détachant on ne reçoit rien d'elle, ni dans l'avenir où quand on l'a une fois aimée il suffit de la plus grise journée d'automne où le soleil ne se montre pas au moment de se coucher, d'un chemin qui sèche après la pluie, des premiers vents froids pour nous enivrer du charme de notre passé et de la substance même de notre vie.

VI

LE RETOUR

Pendant ces derniers temps à Réveillon, Jean apprit avec un extrême plaisir à ramer sur la Marne, et se prit de sympathie pour le fils de l'instituteur de Réveillon. Deux plaisirs qu'il regretta toujours d'avoir découverts si tard, presque au moment de partir, car il pensait que connus plus tôt ils auraient donné un charme infini à son séjour à Réveillon. Peut-être se trompait-il et ne les goûta-t-il au contraire si vivement que parce qu'il se savait au moment d'en être privé. Un jour, sa mère lui écrivit que son grand-père avait été très malade, qu'il allait tout à fait bien maintenant et que c'est pour cela que depuis un mois elle lui avait écrit des lettres si courtes et qu'elle avait cessé de lui demander de revenir, pour cela aussi que son père n'avait pas fait le voyage en Belgique projeté. Elle lui avait dit dans ses lettres que c'était le mauvais temps qui retenait son père à Paris, raison qu'elle craignait qui ne fût trouvée par Jean bien invraisemblable, M. Santeuil ne craignant aucun temps. Aussi, que de précautions n'avait-elle pas prises dans ses lettres pour qu'il ne s'aperçût de rien, se faisant apporter de chez elle son papier à lettres pour que Jean ne vît pas qu'elle écrivait de chez son père. Précautions bien inutiles, Jean ne s'était douté de rien. Il répondait aux questions de la duchesse lui demandant des nouvelles des siens : « Maman m'écrit une lettre très courte ce matin, elle a beaucoup à faire, papa reste à Paris à cause du mauvais temps. » Égoïsme ou défaut d'observation, il remarquait très peu ce qui se passait autour de lui, et ne cherchait jamais la raison de l'absence d'une personne, de l'arrivée de l'autre. Il se contentait immédiatement de l'explication qu'on lui donnait. Il fut heureux de savoir que son grand-père était bien et que sa mère n'était plus inquiète. Il partit avec d'autant plus de plaisir ramer avec le fils de

l'instituteur et pensant qu'au lieu de cette vie si agréable, si sa mère avait été d'un autre caractère, il eût dû revenir précipitamment, renoncer à Réveillon, vivre tristement près d'un malade, il sut un gré extrême à sa mère de s'être conduite de la sorte.

Chaque jour il écrivait à sa mère ce qu'il avait fait, les personnes qui étaient venues dîner, les vêtements dont il avait besoin. Il lui donnait des nouvelles de la goutte du duc, qui le premier jour lui avait été bien désagréable parce que la duchesse n'était pas descendue. La table avait un air de départ. Jean craignait à tous moments qu'Henri fût obligé de rester près de son père. Mais dès le lendemain, la goutte allant mieux, mais nécessitant du repos, ce devint une chose habituelle que le duc, et la duchesse ne descendissent plus aux repas, sans qu'on eût à s'inquiéter de rien, à vivre le moins du monde dans l'attente de nouveau. Jean prit une si agréable habitude de ces repas seuls avec Henri, qui d'abord lui avaient paru tristes, que le jour où on lui annonça que le duc et la duchesse reviendraient déjeuner à table, il ne put s'empêcher de ressentir une déception profonde, comme le jour où il faut quitter un pays dans lequel on se plaisait, renoncer à un genre de vie auquel on s'était habitué et qui ne reviendra plus.

Enfin il fallut partir et un soir, Jean, après avoir été reconduit à la gare par le duc et Henri, prit le train de Paris. Dès le lendemain de son arrivée, il comptait acheter un bateau, ramer tous les jours, et le premier dimanche aller à Soissons voir le fils de l'instituteur qui partait pour le service militaire, se flattant de transplanter intégralement de Réveillon à Paris ses goûts habituels et le désir de s'y livrer. Il n'avait pas prévenu de son arrivée. Aussi personne ne l'attendait à la gare. Il faisait nuit, mais non pas la nuit silencieuse sous les étoiles des champs de Réveillon, la pâle lumière des fenêtres du château dans la nuit. Les maisons lui cachaient le ciel, les becs électriques lui cachaient la nuit, le va-et-vient des voitures, des passants, lui cachaient le silence. Pour passer il fallait bousculer des gens, faire attention aux voitures, on ne marchait plus pour marcher comme sur la route, mais pour arriver. Il pensait à tous les endroits où en marchant vite, en prenant une voiture il aurait pu arriver. Et une multitude de désirs qu'il n'avait pas ressentis depuis longtemps se réveillèrent, se croisaient en lui aussi rapidement avec des feux aussi étranges que toutes les voitures qui se

mêlaient, imprimaient à ses nerfs une trépidation aussi forte. En dix minutes, il aurait pu être chez M^me^ Desroches, mais c'était aussi jour de l'Opéra, après dîner il aurait le temps de passer un habit, il fallait seulement vite faire dire au coiffeur de venir le raser. Il passa devant des affiches ; chacune d'une couleur étrange avec les noms de pièces qu'il n'avait pas encore vues, et d'acteurs qu'il aimait, semblait déjà lui donner l'avant-goût de la représentation, l'odeur de la salle, le lever du rideau. Comme cela allait être amusant de revoir tel ami, tel autre. Justement, il passait devant la maison de Sourcier. Mais oui, les volets étaient ouverts. Il y avait de la lumière. Il était revenu de la campagne, quel bonheur. Il s'arrêta un instant et s'assura auprès du concierge. « Oui, monsieur, il y a déjà trois semaines qu'ils sont revenus. — Et il est là en ce moment ? demanda Jean avec la fièvre de toute cette ancienne vie qui recommençait. — Oui, il est là, n'est-ce pas, M. Paul est rentré ? demanda-t-il à sa femme. — Oui, et il m'a dit qu'il serait chez lui toute la soirée, que je pouvais laisser monter. — Hé bien, je viendrai tout de suite après dîner, se dit Jean. »

À mesure qu'il se rapprochait des boulevards, les rues étaient de plus en plus éclairées. Il semblait que la lumière eût pris de ce qu'elle éclairait quelque chose d'excitant, de factice, d'agréable, de malsain. Puis la voiture prit la rue des Saints-Pères, Jean imagina la surprise de ses parents, l'émotion de sa mère, il les voyait, il aurait déjà voulu les embrasser, il leur répondait, ils le faisaient dîner, il était avec eux, il s'impatientait d'être encore loin d'eux. Arrivé à la rue Bonaparte le cocher continua le quai au lieu de la prendre, ce qui rallonge. Jean se pencha hors de la portière, voulut lui dire : Mais ce n'est pas le chemin, mais sentit que maintenant le plus court était de le laisser prendre la rue de l'Université. Mais son désappointement ne s'étant pas épanché en faisant des reproches au cocher dans la voiture, où il savait pourtant qu'il ne pouvait pas l'entendre, il ne cessait de répéter tout haut : « Bête de cocher, bête de cocher », et en lui payant, il lui fit tout de même, maintenant qu'elle ne servait plus, l'observation. Il appela le concierge, lui fit prendre ses affaires demandant des nouvelles de tout le monde. Puis arrivé à la porte, il sonna et s'arrêta tout ému au son de ce timbre qui allait faire dire à sa mère : « Qu'est-ce qui peut venir à cette heure-ci ? » à son père : « Dites que je n'y suis pas », reculer de surprise le domestique. Et il était oppressé, soit de l'attente qui se

prolongeait, soit d'avoir sans s'être aperçu monté d'un seul trait les trois étages de l'escalier.

« Monsieur et Madame sont encore à table ? Tout le monde va bien ? — Non, Monsieur et Madame ont déjà fini de dîner. Ils sont en train de prendre le café au salon. » Comme on n'avait pas encore remis les tapis, il entendait avec émotion chacun de ses pas jusqu'à la porte du salon qu'il tourna. Ses parents allaient avoir cette grande surprise que depuis une heure il se faisait une joie de leur faire, il touchait à l'instant qu'il attendait avec tant d'impatience. Il tomba dans les bras de sa mère, de son père. Sa mère lui trouvait bonne mine, le menait près de la lampe, ne lui trouvait pas si bonne mine que cela, reprochait affectueusement à son mari de ne pas paraître plus ému. Elle lui demandait des nouvelles de la goutte du duc, si son ami le fils de l'instituteur avait pu l'accompagner jusqu'à la gare, si malgré le mauvais temps il avait encore pu ramer le matin. « Non, il n'a pas plu à Réveillon, mais j'avais mes affaires à préparer. » Jean était tout étonné de voir ses deux vies affrontées, ses parents parlant de ceux qu'ils ne connaissaient pas, qu'il avait tant aimés pendant ces deux mois, avec lesquels il n'était déjà plus. Il disait : « Je te raconterai cela tout à l'heure. Qu'on me prépare vite à dîner. — Comment, tu n'as pas dîné ? Pauvre petit. » Jean alla vite dire qu'il dînerait, qu'il coucherait ici, qu'il était tout à fait revenu, heureux de dire ces choses si simples qu'il sentait pour les domestiques tout un événement, une surprise, une joie. Il revint près de ses parents. M^me^ Santeuil lisait un article à son mari, M. Santeuil lui demanda en plaisantant s'il lui permettait qu'elle finisse. Cet instant que Jean avait attendu avec tant d'impatience était arrivé. Les émotions heureuses, que nous nous réjouissons de provoquer ou de ressentir, ne prennent pas racine, ne deviennent pas la substance de la vie qui continue ce qu'elle était la veille. Aussi n'y rentrons-nous pas sans quelque déception, car pour un instant elle avait été ce que nous avions imaginé.

« Viens donc un peu à la lumière, dit M^me^ Santeuil à son fils. Dieu que ton veston est usé ! Comment, tu portais cela à Réveillon ? Il ne faudra pas manquer d'aller demain chez le tailleur. » À ces mots Jean sentit tout d'un coup les portes de la maison paternelle qui s'étaient refermées sur lui, les lieues infinies qui le séparaient de Réveillon et qu'il ne pouvait plus franchir. Ah ! si par un miracle maintenant qu'il avait embrassé ses parents

il avait pu se retrouver dans le grand salon avec le parc et toute la campagne devant lui. Il frappa du pied ce sol d'où il aurait voulu s'envoler : on avait reposé les tapis au salon, il n'entendit même pas le bruit de cette protestation qui s'étouffa sur ce tapis qui lui parut comme les plombs qui séparaient à Venise les prisonniers du reste du monde. Il se mit à table, le dîner était bien peu de choses auprès des dîners de Réveillon. Pourtant sa mère le gronda de prendre tant de dessert, disant qu'il se ferait mal à l'estomac. Puis elle lui proposa de venir se coucher. M. Santeuil les avait déjà devancés ayant paru en bonnet de nuit, son bougeoir à la main et dit : « Je vous laisse causer tant que vous voulez, moi je vais me coucher. » Toutes ses anciennes habitudes froissées se révoltaient contre ces nouvelles habitudes et la tendresse même avec laquelle sa mère lui disait : « Je ne veux pas pour ton soir d'arrivée te parler de tout cela, mais demain matin il faudra que nous parlions sérieusement, etc., pour ce soir, je ne dis rien parce que c'est exceptionnel », l'irritait profondément en lui présentant comme une heure suprême de bonheur et de trêve cette soirée si cruelle où il avait quelque chose de bien plus dur à reprendre que des travaux ou des devoirs, des habitudes, et où toutes les misères de la réalité portées si gaiement quand elle est notre vie nous apparaissent avec la cruauté de la nouveauté et l'agrandissement de l'imagination. Et en se couchant il n'eut plus autour de lui les immenses corridors, les galeries infinies de Réveillon, mais la chambre de son père séparée de la sienne par un mur si mince qu'il l'entendait se retourner dans son lit et que sans savoir quelle utilité il pourrait y trouver et sans songer à une issue pour sortir de sa prison, il épiait comme le sommeil de son geôlier. Enfin, il finit par s'endormir, sans espoir, croyant que le soleil ne se lèverait pas le lendemain.

V

Le scandale Marie. — Un grand ministre. — Le jeune Édouard Marie. — Une alerte. — Apogée et chute de Marie. — Jean intervient auprès du député socialiste Couzon. — Premiers temps de l'affaire Dreyfus : les quinze conseillers. — Jean et Durrieux. — Le général de Boisdeffre. — Rustinlor et la politique. — Le colonel Picquart. — De l'Opéra-Comique au Palais de Justice. — La déposition de M. Meyer. — L'Affaire dans le Figaro. *— Le secret de l'affaire Dreyfus.*

I

LE SCANDALE MARIE : LE JEUNE ÉDOUARD MARIE ET SA MÈRE

Aux jours lointains dont je te parle, lecteur, où M. Santeuil était ce monsieur à barbe noire et M^me^ Santeuil cette jeune femme souriante et blonde à la fantastique robe de velours que vous auriez pu voir, tant que Jean vécut, dans son album de photographies, qui alors n'étaient pas encore devenus une sorte de rêve brillant, indistinct, irrévocable et mélancolique, ayant aussi peu de rapport avec la vie de M. et de M^me^ Santeuil trente ans après et de Jean que ces pâles photographies, et auquel Jean ne croyait pas avoir plus pris part qu'au temps où son père et sa mère s'étaient fiancés — mais qui furent des jours médiocres et sérieux comme ceux d'aujourd'hui, où nous avons une tâche à faire ou un désir à satisfaire, qui nous semblent importants et réels, où nous n'avons pas pour ceux avec qui nous vivons la respectueuse sollicitude que nous devons à ceux qui ne seront pas toujours avec nous et que nous ne pourrons plus un jour adorer — dans ces jours lointains, au temps même où ils étaient des jours de tous les jours, souvent Charles Marie, Marie, le plus vieux camarade de Santeuil, Marie alors député, ancien ministre et l'homme politique le plus influent du monde parlementaire, venait dîner à l'improviste chez les Santeuil. Quoique M^me^ Santeuil s'excusât à table du mauvais dîner qu'il avait fait ce soir-là, le dîner se trouvant justement ce soir-là plus modeste, disait-elle, car elle n'était même pas sûre que son mari rentrât dîner, dès que M. Marie avait apparu elle avait envoyé la femme de chambre, à son vif mécontentement, courir chez le pâtissier, chez le charcutier, chez le glacier. Et de la langue de

bœuf ou un jambonneau, un pâté, une mousse à la fraise, donnant au dîner des Santeuil des proportions inusitées, étaient destinés à resserrer entre Marie et les Santeuil les liens d'une amitié déjà ancienne, à réjouir Marie qui était gourmand, à l'engager à revenir et à donner à M. Santeuil la satisfaction de voir que ses amis, même venus à l'improviste, étaient toujours bien traités chez lui, d'une façon qui faisait honneur à sa femme et à lui.

Marie avait toujours des curieuses nouvelles politiques qui intéressaient vivement Santeuil, et il faut le dire aussi Augustin, qui ces jours-là faisait porter les plats par la cuisinière jusqu'à la porte de la salle à manger de façon à ne rien perdre de ce que Marie annoncerait. Et comme Marie, pour qui Augustin était un vieil ami (Marie était généreux et brave homme, il lui donnait des pourboires et avait trouvé à son frère une bonne place dans l'administration de la ville), ne se gênait pas pour parler devant lui, Augustin avait la fierté d'entendre pendant qu'il tenait la saucière, confier presque à lui-même des secrets d'État. « J'ai rencontré tantôt le ministre de l'Agriculture mais je me suis bien gardé de le lui dire. » Vous pensez si Augustin était fier de penser qu'il était plus au fait des affaires du gouvernement que le ministre de l'Agriculture.

Ce n'est peut-être pas au point de vue spécial de la satisfaction d'Augustin que M^{me} Santeuil, malgré le surcroît de dépenses qu'il occasionnait, se réjouissait les soirs où on voyait arriver M. Marie. Ce n'est pas non plus par curiosité des événements politiques, car M^{me} Santeuil, comme ces planètes qui ne reçoivent la lumière que d'une étoile, était incapable de goûter un plaisir pour elle-même, et le plaisir n'arrivait jusqu'à elle que s'il avait d'abord fait rayonner une des personnes qu'elle aimait. Elle n'était heureuse que de ce qui faisait du plaisir et du bien à son père, à son mari ou à son fils. Or, elle savait tout l'intérêt que prenait son mari à la conversation de Marie, et elle se réjouissait de pouvoir lui rendre agréable cette table de famille que, si honnêtement, il n'avait jamais délaissée. Puis, autant elle eût trouvé étrange d'avoir une affection pour une amie qui aurait vécu en dehors du cercle de sa famille, autant c'est naturellement qu'elle aimait Marie qui aimait son mari, lui avait souvent rendu service, pourrait un jour protéger son fils, prenait plaisir à passer sa soirée chez eux. Marie avait beaucoup de bonhomie, de simplicité, de naturel. Il était serviable, il

était généreux. Et bien souvent à des malheureux auxquels s'intéressait M^me^ Santeuil et dont elle n'osait pas ennuyer son mari, il avait fait donner des secours par l'Assistance Publique. Quand il ne le pouvait pas, il prenait facilement sur sa propre bourse, ayant bon cœur et ne tenant pas à l'argent. Il trouvait des places d'employé pour tous ses protégés, des bureaux de tabac pour les veuves d'anciens collègues de Santeuil. Et puis un lien plus fort unissait Marie à M^me^ Santeuil.

Cette femme qui eût trouvé mal de donner une part sérieuse de son cœur à tout autre que son père, son mari et son enfant, sentant que là était sa tâche, ceux que Dieu avait mis sous sa garde pour qu'elle les conservât bons, heureux et puissants, avait eu une seule amie, peut-être parce que l'affection de Santeuil pour le mari de cette femme lui avait rendu en quelque sorte cette affection permise : M^me^ Marie, créature exquise, femme ravissante et spirituelle, épouse et mère sublime, qui était morte de la poitrine à trente ans. C'était une juive, et il avait fallu l'ascendant de son charme et l'expérience de ses vertus pour que M^me^ Santeuil, issue d'un milieu où pesait sur les juifs la défiance la plus profonde, ait pu s'attacher à une juive comme à une sœur. Mais, à toute créature de bonne foi, une intelligence et une bonté divines, un charme surhumain produisent immédiatement leurs titres. Et nous n'avons plus en face d'eux d'autres sentiments que l'adoration. Et la paysanne la plus bigote aurait senti que l'âme d'une telle juive était un parfum plus agréable à Notre-Seigneur que toutes les âmes des chrétiens, des curés et des saints. En mourant elle avait recommandé aux Santeuil son mari et son fils. Et elle avait dit à M^me^ Santeuil : « Quoi qu'il arrive — et j'espère qu'il n'arrivera jamais rien qui ne puisse rapprocher Charles de votre mari et de vous — en souvenir de moi ne l'abandonnez jamais, et faites que votre mari reste toujours son ami. Croyez ce que je vous en dis. Charles est la bonté même. S'il faisait jamais quelque mal, ce ne pourrait être que par entraînement de son bon cœur pour ceux qui ne le méritent pas toujours. Veillez toujours aussi sur mon pauvre Édouard. Je suis effrayée de penser qu'il a quinze ans et qu'il sait si peu de la vie. »

C'était en effet une idée singulière que celle que le jeune Édouard se faisait de la vie. Devant quelque impossibilité qu'il se fût trouvé, cette

impossibilité qui l'eût été pour tout autre ne l'était pas pour lui grâce aux relations de son père. Quand une division était pleine et que personne ne pouvait y entrer, son père obtenait, au nez des autres élèves, que son fils y fût admis. Au théâtre, s'il n'y avait plus de places et qu'Édouard désirait absolument y aller, son père, pendant qu'au prix d'or toute autre personne se voyait refuser même une mauvaise place, le faisait entrer dans la loge du ministre. S'il avait mal à la tête, on lui donnait de l'antipyrine, et ses petites maladies même dont il était coupable en n'ayant pas mis son cache-nez en sortant ou en s'agitant trop à une petite matinée, lui paraissaient comme des pensums un peu longs que son père aurait pu lui éviter. Comme il s'effrayait déjà étant d'une nature faible et nerveuse à la pensée que dans six ans il aurait à faire son service militaire, son père lui avait dit avec un bon sourire : « J'en ai parlé au ministre de la Guerre, nous arrangerons cela. » Aussi ne croyait-il pas au pouvoir de l'univers de lui faire naître un désagrément que son père ne pût aussitôt écarter de lui ou des siens par une sorte de pichenette. Et quand sa mère fut très malade, il n'envisagea pas un instant la possibilité qu'elle pût mourir. Mourir, cela lui paraissait comme faire son service militaire, une loi fatale pour les autres mais incapable d'atteindre la femme d'un homme « sachant s'arranger », connaissant les plus grands médecins, capable d'intéresser en un instant à la santé de sa femme les ministres, la Chambre, le président de la République, le roi d'Italie. Et le soir il pleurait près de sa mère morte, l'appelait, voulait lui parler encore. Pendant qu'en bas les ministres, un officier d'ordonnance du président de la République, l'ambassadeur d'Italie venaient s'inscrire, il s'arrêta tout d'un coup de pleurer, sentant face à face avec lui une force inconnue, étrange, plus forte que tout ce qu'on pouvait lui opposer de recommandation, d'influence, de pouvoir et sur les vagues gigantesques de laquelle tout cela ne pesait rien, était brisé, sans nécessiter de sa part un effort de plus. Et pour la première fois il sentit qu'il y avait quelqu'un de plus fort que son père et qui n'était pas comme son père au service de ses caprices, et il pleura.

★

Quant à Charles Marie, M^me^ Santeuil et Santeuil lui-même ne lui connaissaient point d'autres défauts qu'un certain plaisir à faire savoir par les journaux les personnes illustres qui étaient ses amis et dînaient chez lui. Santeuil savait bien pourtant que certaines personnes avaient attaqué l'honorabilité de Marie, mais comme on fait de tous les hommes politiques, et il avait pardonné à Charles Marie la faiblesse qui lui faisait souhaiter que deux ou trois personnes qui, prétendant être convaincues de sa malhonnêteté, la lui avaient durement reprochée, apprissent par la voie des journaux le brillant apogée de celui qu'elles avaient cru jadis humilier. Devons-nous penser que M^me^ Marie garda pendant toute sa rapide vie une aussi bonne opinion sur son mari que celle que nous voyons partagée à l'époque où s'ouvre ce récit, par les Santeuil et presque tout le haut personnel politique de la majorité de la France républicaine ? Qui saura jamais dans quelle mesure incertaine et flottante l'extrême aveuglement se mêle, dans une tendresse profonde, à l'extrême clairvoyance ? Nous pouvons à la fois douter des mêmes choses auxquelles nous croyons et dans la mort même. Car tout ce qui pour nous est l'objet d'un sentiment profond ressemble en cela à la vie, qui est pour nous un objet de foi et d'amour. Nous croyons à la durée de nos amours et nous en doutons. Nous croyons à la vie immortelle et nous en doutons. Nous croyons aux serments de celle qui nous aime et nous en doutons. Il est difficile de supposer que la mère ou la sœur qui nous aime absolument ne saisisse pas dans l'essence de notre nature toutes les conséquences, même mauvaises, qu'elle peut porter, difficile aussi de croire que dans son amour pour cette essence elle ne pardonne en elle ces conséquences détestables. Peut-être la valeur morale de son mari fut-elle ainsi pour M^me^ Marie objet à la fois de foi et de doute. Peut-être en disant au moment de sa mort à M^me^ Santeuil que si jamais son mari faisait quelque mal ce ne serait que par entraînement de son bon cœur, pouvons-nous croire à la fois et que c'était une parole en l'air et superflue, à laquelle il ne faut pas attacher d'importance et qui ne se rapportait pas dans son esprit à une éventualité possible, et qu'en même temps c'était l'expression bien adoucie de ce qu'elle savait de son mari et de ce qu'elle prévoyait, une sorte de mensonge douloureux pour tâcher qu'en souvenir de cela on ne jugeât pas trop mal et qu'on n'abandonnât pas son mari qu'elle aimait toujours, même indigne, quand le temps serait venu où, les penchants

mauvais s'étant changés peu à peu en circonstances désastreuses, le moment viendrait pour lui d'être abandonné.

Et qui sait si l'opinion que sa femme avait de lui ne fut pas pour Marie, quand il était près d'elle, un objet de foi et de doute ? Car ne sachant pas si la nature de sa femme était plus charitable ou plus droite, il ne savait pas, si elle avait été au courant de certaines choses, si elle le lui eût dit on le lui eût caché. Mais c'est une question que ne se posait pas souvent Marie, car s'il était bon, intelligent et laborieux, s'il était serviable et généreux, il n'était ni rêveur ni mélancolique. Il aimait les jouissances du travail, du pouvoir, du luxe, et aussi certaines jouissances plus simples comme celles qu'il trouvait dans l'affection des Santeuil, la simplicité de leur vie, la ferveur de leur estime et de leur accueil. On ne sut que bien plus tard qu'il avait aussi aimé presque quotidiennement tripoter dans des affaires véreuses, et à tout prix gagner de l'argent. Jusque-là on ne s'était pas étonné qu'il fréquentât deux ou trois banquiers qui n'étaient pas des plus honorables, car un ancien ministre des Finances qui peut le redevenir d'un jour à l'autre, a besoin d'être en rapport avec ces hommes-là. Plusieurs qui ont disparu maintenant — l'un s'est tué, un autre vit en Amérique, un a réussi à éviter tout conflit avec la justice mais ne rencontre pas sur son passage beaucoup de têtes qui se découvrent ni beaucoup de mains qui se tendent — inspirèrent à Marie une amitié qui, si étrange que cela pût paraître, eut pour lui ses moments de douceur et de cordialité. La fréquentation de ces gens ne lui était pas seulement utile pour accomplir certains actes financiers où il ne pouvait mettre la main directement. C'étaient les seuls avec qui il pût parler de toute cette partie de sa vie qu'il était obligé de cacher au public, à ses collègues, à ses amis, à sa femme elle-même. Toute forme d'activité qui détourne pour elle une partie de nos forces, développe autour d'elle une série de curiosités, de sympathies, de besoins d'épanchement et de conversation qui ont d'autant plus de plaisir à être satisfaits qu'ils sont plus habituellement refoulés. Un homme qui aime la chasse se plaît forcément avec les chasseurs, un attaché à une bibliothèque avec les bibliothécaires, un homme qui a une automobile, avec les autres habitués de ce sport, surtout si dans son intérieur il lui est interdit par une femme capricieuse et despotique de parler chasse, vieux livres ou automobilisme. Il semble qu'à leur vue nous nous sentions joyeusement réunis à une partie de notre vie dont nous

sommes séparés. Je suis sûr que s'il y a des bandes de voleurs il doit exister entre leurs membres des conversations amusantes et cordiales sur les coups à faire, ou sur les coups déjà faits qui doivent entraîner entre eux une sympathie beaucoup plus pure que la source dont elles sortent, une affection capable de connaître les larmes, la bonne volonté, le désintéressement. De tels sentiments existaient, je vous assure, entre Marie et ses acolytes, qui croyaient ne rien commettre de très mal, agir dans un intérêt politique, provisoirement d'ailleurs et jusqu'à ce que la fortune qui était nécessaire à leur desseins fût faite, qui cachaient à leur conscience leur dissimulation, seul signe qui eût pu leur révéler l'illicité de leurs actes, sous le nom de prudence, crainte de la méchanceté des autres, qui dans les autres rapports de la vie pouvaient être, nous l'avons vu par l'exemple de Marie, bons maris, pères pleins de sollicitude, amis pleins de dévouement et de générosité. Je suis sûr que si ce récit n'était déjà trop chargé d'épisodes accessoires pour m'attarder encore à cela, j'aurais excité en vous une certaine envie pleine de bien-être et de confort en vous représentant par une chaude après-midi d'été sous une tonnelle de lilas, Marie et le vieux Duclin, une cigarette à la bouche sous les beaux ébéniers immobiles, causant affaires pendant qu'une guêpe bourdonne autour d'eux et que le soleil, complice par la joie innocente qu'il leur donne de leur inconscience, rit dans l'ombre au fond du bassin noir. Et peut-être j'aurais réussi à vous toucher en vous montrant la confiance que Marie avait dans la délicatesse absolue de Duclin, confiance qui ne fut pas trompée le jour où Duclin ayant été arrêté et pouvant alléger sa peine en dénonçant Marie, n'en fit rien. Ce jour-là encore une fois Marie fut sauf et insoupçonné de personne. Pourtant le sentiment de sa sécurité ne lui fut pas aussi agréable qu'il l'avait été jusque-là.

II

LE SCANDALE MARIE : UNE ALERTE

Vous vous étonnerez peut-être que Marie ait pendant tant d'années mené une vie où chaque jour il pouvait se dire : peut-être est-ce aujourd'hui qu'arrivera la catastrophe finale ? Mais la volonté de vivre et de suivre ses passions n'a d'autre arithmétique que le calcul des probabilités et le postulat que, entre deux probabilités, la plus agréable est la plus probable. Le débauché qui après un dîner capiteux ramasse une femme sur le boulevard sait très bien à quels risques pathologiques il s'expose ; le voyageur qui prend le paquebot pour l'Amérique sait que plusieurs paquebots se sont perdus, que peut-être quand il reviendra il ne retrouvera plus sa vieille mère ou son fils qui est délicat ; le paresseux qui n'écrit pas le livre qui doit faire vivre son nom, ou qui n'écrit pas le testament qui doit assurer à ses enfants la jouissance de sa fortune contre des cousins détestés sait que cette journée qu'il ne met pas à profit ne sera peut-être suivie d'aucune autre pour lui, un homme étant quelquefois tué subitement par une attaque d'apoplexie, ou le choc d'un cheval emballé ; le gourmand sait que la goutte le guette et que l'alcool lui est mauvais. Mais une crainte possible est faible contre un plaisir certain. Déjà la force émanée des bras de la femme, d'une mer inconnue, du canapé ou de la cigarette qui nous retiennent, de la promenade qui nous attire, commence à troubler notre cerveau et le rend très propre à se représenter vivement le plaisir qui, si près de nous, nous fait déjà battre le cœur, mais nullement à sacrifier tant de chances de plaisirs éphémères au risque d'un malheur irréparable. Aussi voyons-nous chaque jour les voluptueux chercher partout le plaisir, les voyageurs voyager, les paresseux paresser et les vivants jouir au jour le jour de la vie sans penser à la mort.

Le gourmand ne pense pas que ce soir c'est ce petit verre-ci qui lui donnera justement la goutte.

Marie n'était pas plus fou qu'eux. Et le matin où, à son réveil, il trouva la lettre l'invitant à se rendre le jour même chez le juge d'instruction, il se trouva acculé à un événement auquel il avait souvent pensé mais sans penser qu'il arriverait jamais, ni jamais de cette manière-là. La mort n'a rien que d'assez noble et nous pouvons très bien en parler. Mais un beau jour nous nous réveillons avec une angoisse au côté qui nous laisse à peine la force de respirer, des gouttes de sueur au front, la main tremblante, les yeux vagues. Et cette douleur au côté qui nous accable de plus en plus n'a aucun rapport avec l'idée de la mort que nous pouvions accueillir et écarter à notre gré, au moment où la vie se montrait souriante et en eût été offusquée. Cette convocation chez le juge d'instruction était faite dans les termes habituels et vous la liriez aussi froidement que dans un livre de médecine les symptômes de la paralysie générale. Mais pour Marie, il éprouvait à chaque mot une de ces sensations inexprimables qui font d'une grande maladie, pour celui qu'elle terrasse, une sorte de cauchemar silencieux où la pendule avec son balancier, le vase bleu sur l'armoire sont des monstres plus terribles, plus pleins d'angoisse et d'inconnu que tout ce que ce même homme bien portant pouvait imaginer de plus inouï dans les tortures des damnés. Une certaine lourdeur de la tête et la vue de ce vase bleu sur l'armoire, voilà sous quelle forme l'épouvante est tout à coup venue à lui, et le bonheur de vivre qui jouait jusque-là avec la pensée de la mort, comme le soleil avec les ombres dans une riante journée, s'est enfui à tout jamais.

Ainsi vous ne vous étonneriez pas que, le Palais de Justice étant situé quai de la Mégisserie, M. Croissin eût convoqué Marie à son cabinet quai de la Mégisserie. Pourtant ce simple détail qui ne se rattachait en rien à la vie antérieure de Marie, mais était une des particularités essentielles au nouvel événement, était comme une douleur nouvelle, plus aiguë encore, par où ce mal nouveau l'agrippait. Et il relisait « en son cabinet, quai de la Mégisserie » comme les signes avant-coureurs de sa torture, d'un regard silencieux et épouvanté, comme le patient dans le salon d'attente du chirurgien entend la voix à côté parlant tout haut à une personne qui, elle, n'a pas besoin d'opération. Mais aussitôt Marie pensa : « Ce petit juge

d'instruction est bien osé de me faire venir, moi qui pourrais si facilement le faire révoquer. Je vais tout simplement lui faire donner un savon par le ministre de la Justice. »

Aller chez le ministre de la Justice qui était non seulement son ami, mais même un peu son protégé, n'avait rien de bien effrayant. Cela ne lui rappelait que des dîners où il était au bout de la table, un cabinet qui s'ouvrait immédiatement pour lui, quand les plus gros personnages faisaient antichambre. Cela le replongeait dans toute sa vie d'honneur et d'honneurs, qui en somme durait encore, et par un mot du ministre de la Justice allait certainement reprendre et continuer jusqu'à sa mort. Ah ! par exemple, cette fois c'était fini les affaires ! Il l'avait échappé de trop près. C'était bien différent de cet inquiétant quai de la Mégisserie.

Il respira. Le plus pressé, si par hasard il avait quelques explications à donner au ministre de la Justice, explications tout amicales et qui se termineraient par une invitation à dîner, c'était de faire venir Voisin, Béziers, ses complices dans cette affaire des sucres de Gisors. Il fit donc porter un mot au ministre de la Justice en lui disant qu'il passerait lui parler à deux heures, à la Chambre, au commencement de la séance, et qu'il fît dire en attendant au juge Croissin que M. Marie ne pourrait se rendre aujourd'hui à sa convocation. Puis il sortit pour aller arrêter avec Voisin et Béziers les termes de son plan de défense. L'air était doux. Il fit atteler la voiture découverte et jouissait du beau temps en fumant doucement une cigarette. En entrant dans la chambre de Voisin, il se sentit respirer. Il arrivait auprès d'un ami avec qui il n'avait rien à dissimuler, de qui il n'avait à craindre aucun blâme. En lui toute une partie de sa vie se mit à respirer plus librement, à redresser la tête. Et auprès de cet homme à qui il pouvait dire couramment : « J'ai touché cette fois-là deux cent mille francs », sans se sentir humilié, diminué, il eut un vif sentiment de plaisir, un plaisir de franchise et de fierté. Pour lui, revenir sur ses affaires, en discuter, c'était l'ancien, l'innocent plaisir. Et niant ce dont il ne pouvait pas y avoir de preuves, donnant un autre sens au reste, ils arrêtèrent ensemble les termes de la défense comme il eût fait d'une déclaration ministérielle.

Il rentra chez lui, déjeuna légèrement et se rendit à la Chambre. Une agitation extraordinaire y régnait. Le ministre venait de demander contre Marie une demande en autorisation de poursuite. Un seul de ses amis vint à

lui, et brusquement, avec cette déplaisante violence de l'affection vraie à qui votre malheur fait mal, et qui semble vous rendre les coups que vous lui portez, lui dit : « Mais monte donc t'expliquer à la tribune. » Il monta et de tout le cercle tumultueux devant lui des clameurs s'élevaient. Il eut peur comme celui qui met le pied dans une embarcation sur une mer démontée. Mais il y a des moments où bien contre son gré on renonce à la vie pour ne pas avoir l'air d'avoir peur, et la main froide, la tête haute mais tremblante, il monta. Il parla. Mais sa parole avait besoin au moins, comme d'un accompagnement nécessaire, d'une harmonie complémentaire, des vagues retentissantes de l'acclamation de la Chambre. Sur ce silence ou ces sourds murmures le ton de sa voix était changé. Au lieu d'être sur la terre ferme avec des houles favorables qui venaient retentir à ses pieds, il était dans une pleine mer où aucune vague ne se brisait, mais où des colonnes monstrueuses se formaient, non plus majestueuses à voir, mais terrifiantes à sentir. On avait coutume de chercher la valeur de ses paroles dans la violence du flux des bravos qu'elles déchaînaient. Et tandis qu'il parlait on le sentait se former, s'élever, s'arrondir, prêt à retomber et retentir enfin comme sa période s'achevait. Privées de l'approbation qui les rendait persuasives, comme de l'accompagnement qui les rendait harmonieuses, ses paroles sonnaient faux et grêle comme les mauvaises raisons d'un coupable ou le chant aigu d'une folle. Et ses paroles ne venant plus se briser dans le bruit des bravos, il ne trouvait plus la force de reflux qui amenait de nouvelles vagues d'éloquence. Ses gestes n'étaient plus mesurés, mais saccadés comme les mouvements d'un homme sur un cheval emporté, et, tant l'acteur humain reste petit auprès du rôle inouï que la destinée lui confie parfois et que notre imagination seule sait voir à sa grandeur, tout petit dans cette grande assemblée qu'il ne dominait plus, on se demandait presque si c'était bien de sa vie qu'il était question, si ce n'était pas un petit acteur jouant la terreur de Saint-Just, dans une séance révolutionnaire insuffisamment reconstituée, sur un théâtre où des faibles murmures des figurants ne donnaient pas une idée exacte de la fureur de la Convention.

Mais dès lors la question avait pris dans la conscience de Marie une forme nouvelle qui devait se substituer à l'intolérable sentiment de la réalité. Il était victime de l'ignoble lâchage des ministres qui préféraient sacrifier leurs amis les plus anciens, ceux qui avaient rendu le plus de

services à la République, à leur portefeuille menacé par une extrême-gauche calomnieuse, vindicative, impérieuse et féroce. À leur place, il faut le dire, Marie n'aurait pas agi comme eux. Il était de ceux qui dans la vie savent que la vertu est difficile et sont indulgents aux fautes du prochain, qui ne pourraient pas se résoudre à faire du mal, et qui jettent le manteau de leur amitié glorieuse sur les fautes de leurs amis, laissant à de plus durs, et souvent à des plus corrompus la triste et laide tâche de leur « refuser la main ». Qui que vous soyez, lecteur, dans quelque village ou quelque capitale que la vie vous ait placé, dans les circonstances historiques d'une vie politique ou diplomatique, ou dans les circonstances semblables mais qui n'apparaîtront jamais au grand jour d'une vie exclusivement privée, je suis assuré que vous vous êtes classé, fût-ce aux yeux de Dieu seul, dans les partisans de l'honnêteté et du puritanisme ou de la charité et de la tolérance. C'est peut-être une de tes amies d'enfance qui a trahi la foi conjugale, un de tes camarades ou la personne en vue et discutée qui donne des fêtes qui t'a donné l'occasion d'affirmer par là ta nature. Même si ta conduite sévère a été inspirée par une sincère horreur du vice, elle a dû paraître cruelle à un des tiens qui dans cette même circonstance a agi autrement que toi et qui, dans cette époque de relâchement des idées morales et de superexcitation de la sensibilité nerveuse, déclare que la cruauté est le seul vice qu'il soit sûr d'avoir le droit de condamner. Tandis que sa conduite à lui-même, si elle n'a d'autre source que la tendre pitié de son cœur et une indulgence à autrui compatible avec une grande sévérité pour lui-même, qui l'a même peut-être incliné en voyant la difficulté de s'y conformer à l'indulgence envers autrui, te semble le signe d'une nature corrompue ou peut-être dictée par des avantages matériels, le plaisir de rester l'ami de cette femme qui a commis des fautes peut-être mais spirituelle et charmante et dont les dîners sont si agréables. Car les jeux et les drames de l'histoire, si brûlants à distance, sont composés des mêmes éléments que nos vies obscures, de la substance même de l'univers. L'histoire est comme l'analyse astronomique, cette science qui démontre la composition des étoiles les plus lointaines parce qu'elles contiennent les mêmes éléments et les mêmes gaz, comme le chemin que nous foulons tous les jours, comme le corps dans lequel nous vivons et les os qui reposeront un jour près de ceux de notre mère.

★

Deux ou trois fois Marie eut ainsi le plaisir, après avoir cru qu'il allait être pris, de n'être même pas soupçonné et de sentir que l'avenir s'étendait encore intact devant lui ; que tout ce qu'il avait fait de mal jusqu'ici était comme s'il ne l'avait pas fait, qu'il n'avait qu'à changer maintenant et que sa vie entière s'écoulerait heureuse et glorieuse. Car ce que nous n'avons pas encore fait, ce qui n'est pas encore décidé, il nous semble que nous en ferons ce que nous voudrons que cela soit, au mieux de notre intérêt ou de notre conscience. Et dans son fauteuil au coin de son feu, décachetant des lettres que lui adressaient chaque jour les grands personnages du pays, Marie avait l'agréable sentiment qu'il ne ferait que ce qu'il voudrait, qu'il était tout à fait maître de ses actes. Seulement au premier besoin d'argent, au premier désir d'en gagner il se sentait se décider, oh ! non pas pour une vie de honte qui le conduirait au déshonneur, mais pour un tout petit acte, qui ne pouvait pas avoir de conséquences, et qui ne pouvait pas être mal puisque les plus honnêtes gens de Paris dînaient ce soir chez lui. Il est vrai qu'il n'aurait pas aimé le leur raconter. Mais lequel d'entre eux n'avait pas ses secrets qu'il n'aimerait pas à raconter aux autres ? Certes depuis son enfance, et surtout depuis la mort de sa femme, Marie était assez pieux. Mais loin d'inquiéter sa conscience la religion l'accommodait plutôt. Ne nous répète-t-elle pas à tout moment dans les lieux communs des sermons, dans les formules des prières, dans la signification des dogmes et des sacrements que le meilleur d'entre nous vit dans le péché ? Tous les malaises de la conscience prirent quelque chose de moins obscur, de moins pénible, prirent quelque chose de touchant qui n'était pas désagréable, quand Marie les retrouva à chaque pas de la religion. Il fut plus à l'aise quand il vit que chacune des personnes qu'il fréquentait n'avait pas à lui jeter la pierre, mais à se frapper comme lui la poitrine pour des méfaits égaux. Le fait qu'il allait à l'église, qu'il dît à Dieu et devant les hommes : « Je suis un pauvre pécheur », lui sembla une sorte de confession qui le dispensait d'aveux plus particuliers et plus pénibles et lui donnait l'illusion de ne pas vivre dans le mensonge vis-à-vis des autres.

Vis-à-vis de lui-même, en face de sa conscience il ne se dit plus : « J'ai volé vingt-cinq mille francs », paroles qui lui étaient très désagréables à

entendre et le diminuaient à ses propres yeux, mais : « Mon Dieu, je ne suis qu'un pauvre pécheur », paroles qui lui causaient une émotion plutôt douce. Et parce que pendant un certain temps il mettait sous les mots vagues de péché, de faute, ses fautes et ses péchés plus particuliers, touché de l'argent indu, concussion, etc., l'un étant venu à signifier l'autre, les mots « touché de l'argent indu, concussion », sortirent peu à peu de son esprit et y furent remplacés par les mots péché et faute. Et comme les faits qui nous séparent le plus du reste des hommes n'ôtent point de notre cœur le besoin profond d'être uni à eux, de ne pas valoir moins qu'eux, d'être l'un d'eux, ces mots de péché et de faute avaient pour lui cet avantage énorme de le rapprocher encore de tous les hommes puisqu'ils ne faisaient que lui faire sentir qu'il participait à leur commune misère et à leur péché originel.

Cependant la situation politique de Marie grandit d'année en année. Il n'y avait guère d'homme plus intelligent à la Chambre, il n'y en avait pas qui fût animé d'un désir aussi généreux du bien public. Et le bien qu'il a fait ne tient pas seulement dans tant de lois excellentes qui ont dégrevé les pauvres de tant d'impôts sans faire courir aucun risque au budget, dans des traités internationaux qui aujourd'hui encore sont la plus grande partie de la sécurité de la France. Il n'est consigné dans aucune histoire écrite, mais dans cette histoire des familles de son département, qui grâce à lui virent leurs revers rendus supportables et eurent plus de bonheur qu'elles n'en avaient connu jusque-là — dans tant de familles secourues de sa bourse quand le mari était malade ou le fils sans ouvrage, dans les établissements procurés à la fille et par l'accès facile de sa demeure et de l'office de sa maison, des allées de ses bois et de la troisième place de sa voiture, dans les reliefs et les desserts ajoutés quotidiennement au dîner des familles pauvres, le bois ramassé en hiver et souvent accompagné d'une pièce blanche, la route faite facilement au galop du cheval de M. le Député quand il y avait de la neige par terre, et surtout dans ce sentiment de dignité ajouté aux existences humbles quand elles sont traitées par les riches avec ce que les riches réservent souvent aux riches, la considération, le salut cordial, la causerie sincère.

Maintenant que vous savez tout cela, quand vous apprendrez par les journaux que les électeurs de la Somme, qui ont maintenant pour député l'intègre Jules Craveil, député qui défend au Parlement les intérêts du

peuple contre cette classe riche dont Marie défendait les prérogatives, qui n'a jamais trempé dans aucune opération financière, dont on ne peut pas dire qu'il ait jamais été l'ami d'aucun homme de bourse, quand vous entendrez les journaux dire que les électeurs de la Somme n'ont pas cessé de regretter Marie, bien qu'il ait été condamné par la police correctionnelle et que même au temps de son apogée, il votât contre les socialistes et contre l'impôt sur le revenu, vous n'attribuerez pas uniquement ces regrets à la corruption du département.

Au fur et à mesure que Jean grandit, Marie connut davantage qu'il avait plus de cœur que d'intelligence. Marie n'appréciait pas beaucoup la poésie, excepté toutefois la poésie patriotique d'un Déroulède « qui du moins veut dire quelque chose et sert à quelque chose ». Quoiqu'il n'eût guère le temps de lire autre chose que les innombrables documents qui étaient comme la matière brute dont il tirait les rapports bien formés, les belles lois à l'image de son esprit, il lisait au contraire volontiers l'histoire. Elle le rassurait sur la portée de son œuvre politique en consacrant les efforts des grands hommes qui avaient travaillé comme lui. Et par le sourire indulgent dont elle signale, comme les défauts aimables d'un enfant gâté, les dilapidations d'un Mazarin, d'un Gortchakoff ou d'un Richelieu, elles lui montraient ses propres fautes comme une sorte de nécessité, non plus nécessité inhérente à la faible nature humaine, nécessité lamentable et contre laquelle la lutte est difficile mais obligatoire, comme faisait la religion, mais nécessité inhérente à la nature des hommes supérieurs, nécessité intéressante pour l'esprit, charme souriant d'une élite et à laquelle il convient au contraire de se conformer. Si la religion était comme l'ascétisme de son âme qui la plongeait dans la maladie, l'histoire en était comme l'hygiène qui, en lui rendant la bonne santé, lui faisait apparaître la vie comme plus tentante et faite pour en jouir.

★

Un jour, les temps étant proches où Marie allait, sans que personne pût le prévoir, être arrêté par la découverte inopinée des pièces compromettantes depuis longtemps cachées, le jeune Édouard Marie, alors dans la vingt-

cinquième année de sa vie étant sorti un soir du théâtre, un soir de grand vent, sentit en rentrant qu'il avait plus froid. Nous savons peu ce qu'il y a dans le vent, et ce qu'il y a dans la fièvre, et en général ce que c'est que la nature et ce que c'est que la vie. Pourtant on pensa que ce vent, puis cette fièvre furent particulièrement pernicieux, car le refroidissement fit une fluxion de poitrine, et en quelques jours la fluxion de poitrine amena la mort. Ainsi quitta ce monde Édouard Marie, sans avoir été détrompé sur la pureté de l'âme et l'éternité du pouvoir de son père. La destinée enlève ainsi à temps ceux qui ne devaient pas voir certaines choses. Et elle ressemble par là à un homme qui ayant à dire les plus graves injures à un autre, retenu par la pudeur, ne les lui dit pas devant son enfant. Ainsi agit la nature car elle sait que les tombes ne voient ni n'entendent. Et les yeux qui nous regardaient avec tendresse, avec respect, avec confiance, maintenant qu'ils sont fermés à tout jamais ne se dilateront pas d'horreur et ne se rempliront pas de larmes, devant ce qui enfin est à découvert au grand jour. Et le monde obscur des morts et le monde des vivants éclairé par l'impitoyable soleil, sont dans une ignorance absolue l'un de l'autre.

Les jeunes gens laborieux espèrent toujours qu'à leur examen on leur demandera tout ce qu'ils ont si bien appris, et qu'ainsi en réponses brèves mais exactement représentatives toutes leurs connaissances apparaîtront aux yeux de l'examinateur, pour l'estime de qui aucune heure de leur long travail n'aura été ainsi perdue. Aussi le candidat, même brillamment reçu, éprouve-t-il toujours une sorte de déception quand son examen est fini. Il n'a pu dire aucune des choses qu'il savait. Et s'il a eu de bonnes notes c'est sur les points dont il ne s'était pas préoccupé, qu'il avait superficiellement ou pas du tout abordés. En sorte qu'il lui aurait suffi de travailler une heure au lieu d'un an pour passer cet examen. Nous ne sommes pas plus raisonnables de croire que quand un filou est pris, que quand un homme de bien est récompensé, le juge tient dans sa main et énumère l'un après l'autre tous les actes bons ou mauvais de l'homme qu'il a en face de lui, sans plus en oublier un seul, que la conscience de cet homme a pu les lui représenter durant des nuits d'insomnie ou des heures de satisfaction. C'est le moins important de ses vols, celui qui était le plus isolé, avait le moins de rapports avec sa vie de voleur, duquel il n'avait jamais pensé qu'on pût lui demander compte, dans lequel il n'est même peut-être pas coupable, qui le fait arrêter.

Et tous ses autres vols désormais inutiles à son châtiment resteront inconnus. Mais comme l'élève qui ne savait pas sur quoi il serait interrogé a été obligé de travailler pendant un an pour que dans cette préparation ce qui sera la matière encore inconnue de l'examen ait été regardé pendant cinq minutes, si bien que ses réponses donnent en somme — comme un verre d'eau pris dans un fleuve montre assez bien s'il est trouble ou clair, fût-il dans d'autres parties plus clair ou plus trouble — une idée suffisante du sérieux de sa préparation, en somme le vol où n'a pu être mêlé qu'un homme d'une conscience oblitérée, communique un mépris suffisant pour cette conscience, sans que la connaissance de ces forfaits fût nécessaire.

Ainsi du jour au lendemain, à la suite d'un mandat d'amener, toute la France sut que Marie était un voleur, bien qu'on ignorât toutes ses opérations coupables, sauf une extrêmement peu importante et où il n'est pas bien sûr qu'il fût coupable. Mais des saisies de papiers chez lui démontrèrent alors ses relations avec certains agents d'affaire véreux où le juge, la Chambre et le public virent non point ce qu'elles étaient réellement, l'indice d'autres actes commis par Marie, mais la preuve de sa culpabilité dans cet acte particulier, avec lequel elles étaient sans liaison aucune. Mais quand un homme a une mauvaise plaie, la toile innocente de sa chemise se change en poison mortel qui le gangrène. Et quand un homme est pris d'une maladie noire, ceux avec lesquels il vit deviennent des ennemis dangereux dont la compagnie le tue. Et quand un homme devient gravement malade, ses plus innocents produits, l'haleine qu'il exhale en soufflant, l'urine qu'il fait couler se changent en témoins accablants qui révèlent au médecin la terrible vérité. Et le domestique qui éclaire soudainement pour le médecin une maladie ancienne en disant que depuis des années son maître se levait toutes les nuits pour aller ouvrir la fenêtre et mieux respirer, est ce même domestique qui répond aux interrogations du juge, tremblant plus de l'autorité de celui-ci et du péril qu'il redoute mais n'aperçoit pas pour Monsieur, que de la gravité de ses réponses dont il ne se doute pas, lorsqu'il avoue que M. Marie voyait tous les jours Graveil.

III

LE SCANDALE MARIE : JEAN INTERVIENT AUPRÈS DE COUZON

Le parti capitaliste et opportuniste étant celui contre les agissements duquel le parti pauvre, appelé socialiste, avait à lutter avec le plus de violence, la ruine de Marie fut pour lui un avantage inestimable dont il convenait de tirer tout le parti possible et de ne pas se le laisser dérober par un adversaire peu scrupuleux. De là les articles qui mettaient chaque matin le désespoir dans l'âme de Marie et pendant les séances, au cours d'une discussion, les injures qui le frappaient au cœur comme une attaque d'apoplexie, mais qui dans la pensée de ceux qui les proféraient ou les laissaient passer étaient des cris de justice destinés à flétrir le vice et annoncer comme les cris des hirondelles mangeant les mauvais insectes la levée du jour, l'aube d'une ère plus équitable et plus pure. La rage de l'extrême gauche contre Marie redoubla le jour où une ordonnance de non-lieu vint leur dérober cette condamnation qui venait marquer le triomphe de leur parti et marquait d'un fer rouge aux yeux du peuple la classe de vendus avec laquelle il fallait rompre. Ce non-lieu passe à raison peut-être pour avoir été obtenu par Santeuil qui en effet était l'ami intime du juge et seul entre tous avait affecté de ne pas abandonner Marie. De là une campagne d'une violence extraordinaire entreprise contre Santeuil par les journaux de l'extrême gauche et particulièrement par *l'Ère nouvelle*, le journal qui soutenait plus particulièrement la politique de Couzon. Chaque matin il était accusé d'avoir eu part aux bénéfices de Marie, on demandait au ministre sa destitution, l'ouverture d'une instruction contre lui. On attaquait tous les faits de sa vie. On inventait sur ses mœurs d'horribles calomnies. Aussi Couzon à son domicile ne fut-il pas étonné, le matin où on vint lui dire que

Jean Santeuil était là qui demandait à lui parler. Et comme il recevait ouvertement à cette heure-là et que d'autres personnes qui attendaient avec Santeuil allaient être reçues, voyant qu'il ne pouvait éviter cette visite, il se sentit extrêmement embarrassé et ennuyé.

Bien des années en effet avaient passé depuis le temps où Couzon aurait rougi de mettre sa main dans la main d'un malhonnête homme ou d'avoir à lutter contre un honnête homme. La passion de l'honnêteté, les difficultés de la faire triompher l'avaient forcé à identifier sa conduite avec celle d'un parti plus fort et auquel en échange du secours qu'il lui fournissait, il était obligé d'abandonner des distinctions personnelles. Depuis des années il avait cessé de penser qu'il pût risquer de passer pour un traître aux yeux des siens, tourner contre lui tous ceux qui se battaient pour lui, ruiner l'œuvre de sa vie et compromettre le triomphe de ses idées pour essayer, tâche bien inutile puisque seul il y échouerait fatalement, de réhabiliter un modéré injustement soupçonné. Depuis des années, et les années n'agissent-elles pas de même en chacun de nous, ses aspirations s'étaient matérialisées en une œuvre moins pure sans doute mais plus solide, et où il était un peu prisonnier. Depuis des années il avait perdu cette générosité de la jeunesse, qui sans aucune espèce d'intérêt se fait du tort pour essayer d'être utile à quelqu'un qui ne pourra jamais que lui nuire. Il ne se battait plus que pour lui, « lui » enfermant à vrai dire pour lui-même ses idées de justice et d'égalité sociale, et la vie lui fournissant assez de luttes à soutenir pour lui même pour qu'il se bornât à celles-là. Si l'on songe encore que depuis des années il s'était habitué à considérer Santeuil, malgré toute l'affection qu'il avait pour Jean, comme un méchant homme non seulement parce qu'il avait refusé de le prendre au sérieux mais parce qu'il soutenait tout ce qui lui paraissait abominable et vil, un de ces gens que la société aurait profit à voir périr et que notre philosophie s'éclairerait à savoir infâmes dans leur conduite, les calomnies qu'on rapportait contre lui lui semblaient des probabilités et plutôt des vérités dont on n'avait pas encore les preuves complètes mais qu'on ne tarderait pas à trouver. Aussi, décidé pour toutes les raisons que nous venons de dire à ne rien tenter en faveur de Santeuil auprès des journaux acharnés contre lui, il n'avait même pas ce sentiment d'une lâcheté nécessaire, devant lequel d'ailleurs il n'eût pas reculé. Il croyait ne pas pouvoir, dans un intérêt personnel et d'amitié, empêcher

l'œuvre de justice de s'accomplir dans l'intérêt de tous, par les voies et moyens par où il plaisait à Dieu de la conduire. Pourtant l'annonce de la visite de Jean fut un coup douloureux quoiqu'il s'y attendît. Il lui fit dire qu'il était prêt s'il le voulait à le recevoir mais qu'il préférait qu'il attendit qu'il lui fixât d'ici un jour un rendez-vous. Jean fit répondre qu'il préférait venir tout de suite : il fit donc dire qu'on le fît monter.

En attendant que Jean entre, il se sentit dans une agitation extraordinaire. Le sentiment des anciennes années où Jean avait toujours été si tendre pour lui et surtout, car ce sentiment moins attendrissant mais plus amer efface bientôt la relative douceur du premier, le sentiment des anciennes années où il avait été pour Jean la mesure même de la justice, l'émouvait profondément. Il ne put s'empêcher de pleurer en pensant à tout ce que son devoir de chef du parti le forçait à sacrifier. Mais il entendit les pas de Jean et aussitôt le deuxième sentiment, celui que Jean n'allait plus lever les yeux sur lui avec respect et confiance mais comme sur celui qui l'avait abusé comme un faux dieu mais qui n'était pas juste puisqu'il couvrait depuis huit jours ces actes abominables, lui donna un sentiment de honte inexprimable qui arrêta ses larmes. Et ce fut rouge, troublé, presque tremblant, que Jean le vit devant lui quand la porte s'ouvrit. Mais contrairement à ce qu'il avait pensé, Jean n'avait nullement une attitude violente, méprisante et révoltée. Car sa tendresse naturelle, jointe à une admiration trop ancienne pour s'effacer ainsi en un moment, lui faisait comprendre non seulement les raisons que Couzon avait d'agir mais celles qu'il devait se donner à lui-même, et surtout il avait pitié du sacrifice énorme qu'il allait lui demander. Et à vrai dire, trouvant qu'on peut mépriser les attaques, il n'aurait peut-être pas fait cette démarche, ayant lui aussi sa lâcheté, si sa mère ne l'en avait prié, le traitant presque de mauvais fils. Il se sentait honteux de venir lui demander pour lui, pour les siens de faire une chose qui, il le sentait bien, allait le mettre en défiance dans son propre parti. Aussi fut-ce d'une voix douce et dont l'amitié ancienne semblait ignorer l'état de guerre déclarée entre eux depuis quelques jours par les articles, qu'il commença : « Pardonnez-moi d'être venu vous déranger et vous demander d'employer pour moi les forces que vous devez aux autres. Mais qui aurais-je pu trouver qui… » Et se sentant en effet si isolé et près de cet homme si génial

et si bon et qui pouvait tout pour lui, il fut presque obligé de se retirer pour ne pas se jeter dans ses bras.

Je vous demande pardon de venir vous déranger pour nos affaires personnelles quand vous êtes si occupé, reprit Jean, mais je ne me suis pas cru le droit, pour ne pas vous ennuyer, de ne pas chercher à éviter de grandes peines aux gens que j'aime le plus. » Couzon prit la main de Jean affectueusement et l'invita à s'asseoir. Qui de nous, dans une heure grave où de la volonté de la personne en présence de qui nous nous trouvons dépendra beaucoup de malheur ou beaucoup de bonheur pour nous, ne les a entendus résonner solennellement, ces paroles conventionnelles par lesquelles on invite le survenant à s'asseoir et qu'on n'entend même pas dans l'ordinaire de la vie, soit que les détails les plus insignifiants des entretiens inoubliables en reçoivent cette force angoissante qui les fera persister longtemps dans notre mémoire, soit que dans une heure où toute convention semble abolie, où c'est l'âme qui vient entraîner à elle une autre âme ou se briser contre elle, les paroles conventionnelles nous frappent davantage, et que nous essayions presque de les prendre, non pour l'effet machinal d'une habitude invétérée, mais pour l'expression sincère d'un sentiment actuel ? Dans ces moments tout ne nous est-il pas bon comme indice ? Par la porte ouverte de la salle où nous attendons le chirurgien nous apercevons le domestique en train de mettre sur la table le couvert, où le soleil met des points lumineux. Dans une heure, nous disons-nous, le chirurgien va recommencer sa vie aimée d'heureux repas et joyeux. La consultation qu'il m'aura donnée, la petite opération qu'il m'aura faite n'auront été qu'un des actes tout spéculatifs, un des rêves sans fantaisie qui exercent son intelligence, aiguisent sa faim et dont il ne se souvient pas le soir, à la grande soirée où il va conduire sa fille. Pourquoi n'en serait-il de même pour moi ? Un événement si petit pour lui, noyé entre des milliers d'événements semblables ne peut être beaucoup plus grave pour moi et toucher sérieusement au fond de la vie réelle, à la trame des plaisirs variés depuis la chaleur des œufs dorés tout servis entre les carafes de bière fraîche, jusqu'à la brillante arrivée à un bal, saluée par les sourires et les propos déférents. Avec la même passion nous nous attachons aux formules conventionnelles pour découvrir sous la lettre morte depuis trop longtemps

pour nous pouvoir rien dire, quelque présage favorable de ce que nous désirons. Notre amie nous écrit pour nous dire qu'elle ne nous aime pas, mais elle nous écrit « mon ami », elle nous parle de sa « tendresse » et nous faisons dire facilement à ces paroles, comme à des entremetteuses complaisantes, ce que nous avons envie d'entendre.

Jean s'assit auprès de Couzon et avec un sentiment de tendresse plus vif peut-être que d'habitude. Le pouvoir que certaines personnes ont à certaines heures sur notre destinée les doue à nos yeux d'une grandeur et d'un charme dont, tout naturellement, et sans mensonge, nous laissons paraître que nous sommes remplis. Et nos nerfs surexcités, capables de percevoir des nuances souvent inaperçues, vibrent délicieusement à leur plus simple politesse, à une attention délicate, à des manières empreintes de douceur. « Avez-vous lu les articles que *l'Ère nouvelle* consacre à mon père dans ses numéros d'avant-hier et d'hier, non, non, d'avant-avant-hier et d'hier ? Il n'y en a pas eu avant-hier », dit Jean. Ce détail importait peu. Mais quand nous avons à dire des choses qui nous émeuvent beaucoup, nous nous raccrochons au premier détail matériel dont l'énoncé interrompt un moment l'effort douloureux que nous faisons sur nous-même pour exprimer ce qui nous coûte tant à dire. « Oui, répondit Couzon, quand on m'a dit que vous étiez là j'ai tout de suite pensé que c'était pour cela que vous veniez. — C'est pour cela », répondit Jean et il attendit un instant pensant que Couzon allait dire de lui-même ce qu'il n'aurait pas ainsi à lui demander. « Mais je ne pense pas, dit Couzon après un instant de silence, que votre père s'énerve outre mesure d'attaques à qui leur violence même ôte toute espèce de portée. » Jean rougit à ces paroles se sentant heurté à une hypocrisie à laquelle il n'aurait pas cru de la part de Couzon. « Vous vous trompez bien si vous croyez cela, dit Jean avec vivacité. Mon père en est excessivement malheureux, et ma mère vous ferait peine si vous la voyiez. » Couzon hocha la tête avec tristesse comme pour exprimer le regret qu'il éprouvait de tout cela et dit : « Oh ! la politique fait bien du mal. Avec les meilleurs intentions du monde. — Je ne pense pas que vous dites cela pour le journaliste qui a écrit l'article, dit Jean avec colère. La seule faute que mon père ait commise est d'avoir eu de la fidélité pour un ami et de la pitié pour un malheureux. Ce n'est peut-être pas assez pour qu'on invente sur son compte des calomnies pareilles. — Nous en parlerons tout à l'heure, dit

Couzon qui savait qu'en divisant bien les questions on en escamote souvent une partie. Pour moi, le plus pressé me semble que vous tâchiez de calmer votre père. Il est tout à fait important, aussi bien dans l'intérêt de sa santé et de la vôtre que dans celui de son honneur, qui doit paraître au-dessus d'imputations semblables, qu'il réduise tout cet incident à ses proportions véritables, qui sont celles d'une polémique de presse, pénible je le veux bien, mais en somme sans conséquence. »

Jean le regarda un instant avec mépris, puis d'une voix plus calme : « Couzon, lui dit-il, vous vous moquez de moi, car vous savez bien que si je suis venu chez vous, ce n'est pas pour en repartir muni de semblables conseils que j'aurais pu trouver tout seul. Je vous connais depuis trop longtemps pour que vous puissiez me faire croire que vous ne valez pas mieux que cela et que vous êtes de ceux qui appellent rendre service le refus de rendre service déguisé en conseils insignifiants, qui font repartir celui qui est venu vous trouver si reconnaissant qu'il n'ose avouer qu'il est déçu. Vous n'êtes pas comme cela, Mais probablement vous croyez mon père coupable ? — Je vous jure que non, dit Couzon. — Vous ne pouvez pas très bien juger mon père, répondit Jean. Il peut avoir des défauts qui vous soient antipathiques, mais cela ne l'empêche pas d'être un homme d'un grand cœur. Et ce qu'il a fait pour M. Marie, sachant très bien la campagne que cela pouvait faire commencer contre lui, cela vous montre déjà qu'il est bien. Songez que si vous vous portez comme le défenseur de mon père contre *l'Ère nouvelle*, vous ferez quelque chose de bien moins beau que ce que mon père a fait en défendant Marie. Vous êtes obligé de le faire parce que vous savez que mon père est innocent, tandis que mon père devait bien croire que Marie était coupable. — Laissez-moi penser une minute », dit Couzon, dont les yeux depuis quelques minutes témoignaient d'une violente attention intérieure.

Jean se tut. Couzon réfléchissait. Il savait bien qu'il avait une chance de pouvoir arrêter la campagne, mais il savait aussi le discrédit qu'il s'attirerait par là. Et il ne se sentait pas dans cette circonstance dirigé par cette sorte d'émotion généreuse d'inspiration presque poétique à laquelle il avait coutume d'obéir. « Non vraiment je ne sais pas ce que je puis faire, dit-il vivement à Jean, — et en ayant l'air de continuer de penser : Voulez-vous que je vous envoie avec un mot chez le directeur de *l'Ère nouvelle* ? Chez le

directeur de *l'Ère nouvelle*, avec un mot, vous êtes fou ? s'écria Jean. Avec un pistolet, oui ? — Non, c'est vrai, vous avez raison, c'est impossible. Je ne sais vraiment pas. — Comment, s'écria Jean avec violence, si vous menaciez *l'Ère nouvelle*, si elle continue ses attaques, de plaider contre elle pour mon père dans le procès qu'il va sans doute lui intenter, et avant cela de la désavouer dans une lettre où vous diriez que vous n'avez rien de commun avec elle, que vous regardez ses rédacteurs comme des calomniateurs et des misérables, vous croyez qu'elle ne cesserait pas ? — D'abord je ne sais pas du tout si ce serait là le résultat, et puis cela je ne peux pas le faire. Hélas, je ne suis pas maître de ma vie. Elle appartient aux idées que j'ai juré de défendre et je ne peux pas, au moment même où votre père vient de commettre un acte que je blâme en sacrifiant à une amitié particulière une part de l'intégrité des pouvoirs publics, l'imiter, et le dépasser de beaucoup en sacrifiant à une amitié particulière le bien de tous, qui a besoin pour se réaliser de l'aide de tous ces gens avec qui vous voulez me faire rompre à jamais. — Je ne sais pas ce qu'ils peuvent pour le bonheur de tous. Je vois seulement qu'ils ont détruit le bonheur d'une personne et même de trois personnes. Je doute un peu que Dieu permette aux gens qui ont fait cela volontairement, de faire le bonheur de tous. Je connais vos idées, ce sont des idées de Justice. Vous êtes le premier qui me les ait fait sentir. Mais enfin vous avez dans votre vie l'occasion de montrer que cette Justice n'est pas une conception vague, un mot vain, où vous pouvez servir en réalité la Cause de la Justice. Et vous refusez.

— Jean, vous ne me comprenez pas. Je refuse parce que je ne me sens pas le droit de préférer le bonheur de votre père et le vôtre, parce que je vous connais, qu'il est pour moi quelque chose de plus sensible, qu'il me tient au cœur, au bonheur de millions d'êtres qui ont autant de droits au bonheur que vous, qui ont mis leur foi en moi, et pour qui je ne peux faire triompher les revendications nécessaires sans l'aide de ceux avec qui vous voulez me faire rompre.

— Vous sacrifiez le bien de tous non à une amitié particulière, mais à un intérêt particulier, votre situation politique. Oui, le bien de tous. Parce qu'en étant injustes pour mon père les journalistes de *l'Ère nouvelle* ne sont pas seulement injustes, ils rendent tous ceux qui les lisent injustes. Ils les rendent méchants. Ils leur donnent envie de lire le lendemain qu'un de leurs

prochains qu'on croyait bon est méchant, qu'il se croyait bien tranquille et qu'il va être destitué. Au besoin, ils feront espérer au public qu'il sera arrêté et tâcheront, en rendant à son tour le gouvernement injuste, de le faire arrêter. Je vois bien qu'ils régneront un jour. Et ce règne sera le règne de l'Injustice. En attendant que le gouvernement devienne injuste, que les lois deviennent injustes et que l'injustice existe en fait, ils préparent ce jour-là en faisant régner par la calomnie, le goût du scandale et de la cruauté dans tous les cœurs. En s'attaquant seulement à mon père, ils n'ont encore fait de ma mère, de mon père et de moi que trois malheureux, mais de tous ceux qui les lisent ils ont fait un grand nombre de méchants. Et c'est peut-être pire. »

IV

LE SCANDALE MARIE
(Fin)

Il y avait à Paris bien des gens à qui la prospérité de Marie était intolérable : Gustave Pointelin, dont il avait renversé le cabinet par un discours célèbre et le vote qui avait suivi, Gaillon, qu'il avait, comme ministre de l'Intérieur, combattu, Rustinlor, qui avait été sous ses ordres aux Beaux-Arts et dont il avait plaisanté les vers comme des jeux sans importance, Victurnien dont M^me^ Marie n'avait jamais voulu recevoir la femme, quelques-uns parce qu'il n'avait pas pu les obliger, d'autres parce qu'il les avait obligés, certains parce qu'ils avaient été tenus à l'écart par des amis de Marie et supposaient avoir été desservis par lui auprès d'eux, tous ceux qui le croyaient heureux d'être ministre, d'être plus qu'eux, et à qui la pensée de cette joie était odieuse. On pourrait croire que pendant les dix années qui venaient de s'écouler, si glorieuses pour Marie, un désespoir sans mélange avait été le lot des ennemis de Marie. Il n'en avait rien été. Comme l'amour, la haine se nourrit de mensonges. Sans doute les journaux annonçaient que Marie avait fait dans le Nord un voyage triomphal. Mais Gustave Pointelin savait pertinemment que « ça avait été loin de marcher si bien que ça, que même dans son propre village il y avait des enfants qui lui avaient lancé des pierres. — Des pierres, Gustave ? s'écriait la belle-mère de Pointelin, avec sa voix paysanne qui roulait les *r*, et avec un étonnement naïf. Il me semble que j'aimerais mieux avoir moins de décorations et ne pas être insultée par les enfants de mon village. Voyez-vous, les innocents ! — Oui oui, disait Pointelin d'un air renseigné, je sais que ça n'a pas marché du tout. » Et savourant cette première goutte de joie : « Oh ! comme je le connais il a dû être bien embêté, ça ne devait pas être tout rose. — Dame,

des pierres ce n'est pas agréable. En voilà un accueil », murmurait la vieille dame ravie.

« S'il n'y avait que ça, ajoutait Pointelin. — Comment, Gustave, il y a encore autre chose ? — Oh ! mais je vous dis que tout ça finira mal. Il a eu des avanies, je sais bien que je n'aurais pas voulu être à sa place pour tous les portefeuilles du monde. Ainsi j'ai su positivement que le sous-préfet ne voulait pas assister au dîner qu'on a donné pour lui à la Préfecture et où du reste il n'y avait personne. La femme du préfet a dit qu'elle était souffrante, et il a fallu un ordre venu du ministère de l'Intérieur pour la forcer à descendre. D'ailleurs on a remarqué qu'elle n'avait pas donné la main à Marie et cela a jeté un froid, je ne vous dis que ça. Il paraît qu'il était triste comme un mort. Dame ! ce n'est pas agréable de sentir que les gens qui sont chez vous sont venus de force. Je sais bien qu'à sa place reçu comme ça, j'aurais préféré laisser tomber ce voyage-là dans l'eau. Ça lui fait un tort dans le pays ! » Telle est la haine qui écrit chaque jour pour nous, de la vie de nos ennemis, le roman le plus faux. Elle leur suppose, au lieu d'un médiocre bonheur humain traversé des peines communes qui viendraient remuer en nous de douces sympathies, une joie insolente qui s'offre irritante pour notre rage. Elle transfigure autant que le désir et comme lui nous assoiffe de sang humain. Mais d'autre part, comme elle ne peut s'assouvir que dans la destruction de cette joie, elle la suppose, elle la croit, elle la voit perpétuellement détruite. Pas plus que l'amour elle ne se soucie de la raison, et elle vit l'œil fixé sur une espérance invincible. Et comme Jean chaque soir s'était endormi en pensant que le lendemain Marie Kossichef viendrait lui dire « je t'aime », chaque soir les ennemis de Marie escomptaient sa ruine pour un lendemain qui ne tarderait pas.

Comme le peuple juif, ils attendirent longtemps le jour béni. Et Pointelin mourut sans en voir l'aurore, mais avec la confiance qu'elle luirait. Il était mort, laissant à ses amis de l'histoire de son temps un récit tout différent de celui qui était généralement accepté. Ceux qui détenaient le pouvoir, il les croyait déjà dans la ruine, et ceux qui ne jouaient aucun rôle, il les sentait marqués pour une destinée prochaine. D'autres plus heureux assistèrent à cette séance de la Chambre, ou y assistèrent par l'illusion d'une photographie animée en lisant les journaux, où dans cette immensité de réalisations successives où chaque possibilité finit par avoir son tour, par la

caducité aussi de tous les hommes et de toutes les organisations humaines, Marie et son parti s'effondrèrent aussi effroyablement que la plus romanesque des haines avait pu l'imaginer à plaisir. Car l'esprit étant fait des mêmes éléments que la nature, il ne peut rien rêver que la suite des événements ne lui présente un jour, et où il reconnaisse dans ce maître tyrannique qui maintenant le dompte le fils souriant de sa fantaisie. Y a-t-il un homme au monde qui dans les soirées d'hiver ne puisse nous dire : « Moi aussi, j'ai assisté, j'ai joué mon rôle dans un véritable roman » ? Ou qui cache dans le secret de son souvenir un roman qu'il n'aime pas à raconter, qui ne sera jamais écrit. Car l'autre acteur dort à jamais sous une pierre lointaine, ou vit dans un autre pays parmi des milliers d'hommes ignorants de son secret, entre lesquels il n'y a pas de chances que vous le trouviez. Mais peut-on dire que ce roman ne sera jamais écrit ? Il l'est de toute éternité dans le cerveau de l'homme, et sans doute il l'a déjà été sur les pages où, par cette sorte d'encre sympathique qu'est la pensée, il se décalque. N'est-ce pas ce que vous voulez dire, cher lecteur, quand vous m'assurez que si vous vouliez parler vous sauriez rien qu'en disant des choses vraies écrire le plus dramatique, le plus incroyable, le plus romanesque des romans ? Mais les romans perdent de leur charme quand ils entrent dans la réalité. Et quand la curiosité et la haine furent assouvies, le public éprouva en face du roman réalisé qu'était la destinée de Marie cette déception qui peut aller jusqu'à l'indifférence et même l'ennui que nous éprouvons à voir enfin un paysage qui nous enchantait quand nous l'imaginions, à reconnaître dans le visage d'un homme illustre et quelconque les traits que nous dévorions à la devanture des photographes.

Marie ne fut pas condamné, mais il dut donner sa démission de député. Pendant dix ans, il avait joui plus que personne de la lecture des journaux qui, lui mettant chaque matin son nom imprimé sous les yeux, dans la caresse des mots : « l'éloquent homme d'État, l'admirable financier, le grand personnage politique » semblaient lui apporter comme une brise délicieuse l'admiration ou l'envie lointaine de milliers de lecteurs fascinés. Maintenant qu'à la manchette même ils portaient : « Les malversations de M. Marie. Un voleur à l'eau », après avoir essayé de ne pas les ouvrir, il connaissait chaque jour une souffrance aussi raffinée qui semblait dans ces petits caractères lui apporter le mépris de milliers de regards, l'ivresse de

millions de haines, l'insulte de millions d'ennemis, et qui, comme la jalousie emprunte ses instruments de jouissance à l'amour pour en faire ses instruments de torture, ressemblait à sa joie, aussi profonde, aussi publique et sans mélange. Et comme renversé innocemment dans son lit, pendant qu'on laissait par les rideaux entrer, premier visiteur et première acclamation, la lumière du jour toute glorieuse dans sa chambre, imaginant l'envie de ses rivaux et la colère de ses ennemis il s'était senti invincible en face d'elles, de même devant l'insulte ignoble et lâche de ses ennemis il se sentait désarmé. Une fois, comme un prisonnier sur qui chacun crache en riant au passage et qui dans un moment de révolte essaye de rendre un coup, mais il s'embarrasse dans ses liens, son geôlier le jette à terre d'une rude bourrade et les rires et les insultes redoublent, ainsi Marie poursuivit un des journaux devant la Cour d'Assises. Mais le journal fut acquitté, Marie condamné aux dépens, et depuis il ne fut pas un seul jour sans publier un article contre lui allant jusqu'à inventer sur sa femme et sur son fils des calomnies ignominieuses.

Je ne sais pas en ces circonstances la conduite qu'aurait tenu M. Santeuil si sa femme n'avait été là pour le guider. Depuis bien des années sa femme avait peu à peu insinué en lui une douceur généreuse que les hommes n'ont pas souvent et qui semblait autrefois avant son mariage faire partie de la nature de M. Santeuil. Mais dès le premier jour, lui racontant la promesse faite à M^{me} Marie avec cette humble autorité, cette tendresse inflexible qui faisait sa force, elle lui imposa la seule conduite qu'il devait tenir et le jour même de la demande en autorisation de poursuite ils allèrent pour voir Marie. Mais il ne les reçut pas. Il avait toujours flétri les politiciens qui faisaient des affaires, à la Chambre, en s'adressant à ses collègues, et silencieusement toute la journée et toute la nuit, s'adressant à lui-même il répétait : « Quelle infâme calomnie ! Vous ne le ferez croire à personne. » Mais il craignait tout de même que les gens le crussent et il n'était pas à l'aise devant eux. Il n'aurait été à l'aise que devant Cerpin et Vieuxdons pour qui ce qu'il avait fait n'était pas mal. Mais il était las, et il ne se sentait pas la force de subir les interrogations de Santeuil et surtout de continuer à dire comme il avait dit toute sa vie « je suis honnête », maintenant qu'il lui semblait avoir à soulever pour cela la lourde conviction des gens retournée

contre lui. Il bénissait Dieu de lui avoir épargné la honte d'avoir rendu sa femme témoin de ces heures.

★

Semblable à la porte merveilleuse qui veillerait comme un gardien doué de pensée sur une demeure enchantée, la paupière, quand une lumière trop vive vient frapper l'œil, se ferme d'elle-même sur le palais fragile où elle donne accès et le protège ainsi d'une attaque qu'il ne pourrait soutenir. Notre sensibilité n'est pas pourvue d'organes moins délicats et moins résistants, qui sous le nom d'évanouissements, d'hébétude, de sommeil ou de fièvre, jettent sur elle, au moment où la douleur trop violente la briserait, leur enveloppe fine et impénétrable. Au plus fort de la mêlée et quand la position devenait vraiment dangereuse, un dieu prenait Ajax par les cheveux et le dérobait aux coups de ses ennemis dans un nuage. C'est ce nuage divin qui flotta pendant quelques jours autour de l'esprit de Marie, jusqu'à ce que les traits de la douleur aient commencé à perdre de leur violence et qu'il pût de nouveau les affronter. La chaleur du jour lui était insupportable. Et il attendait le soir avec l'impatience du malade qui attend le médecin sur lequel on peut compter, mais qui semble bien long à venir, car avant d'arriver à nous il a dû aller chez bien d'autres malades et d'autres malheureux. Mais enfin il arrivait, mettant sur le front de Marie ses froides compresses, lui donnant à respirer un air plus frais et lui donnant quelque espoir pour le lendemain. Un soir qu'il avait ainsi ouvert la fenêtre pour laisser entrer la fraîcheur du soir, étendu sur le sofa qu'il ne quittait guère, la nature le plongea dans le sommeil, comme ces montreurs qui pour vous faire apparaître certaines images sont obligés de faire un moment l'obscurité. Comme il dormait, un souffle frais s'élevant dans la chambre vint se poser sur son front avec une grande douceur. « Marthe, Marthe, dit Marie dans son sommeil, oh ! viens près de moi. Mais tu ne sais donc pas ? » Mais sa femme se contenta de l'embrasser et de le regarder avec tendresse. Alors plus obligé encore de mentir avec elle qu'avec les autres, il lui dit : « N'est-ce pas abominable, ce qu'on a fait ? N'est-ce pas que tu détestes aussi ces méchants ? »

Comme elle ne lui demandait rien et était venue à lui avec tant de douceur, il pensa qu'elle ne savait rien et frémissant de tout lui apprendre voulut l'éloigner, mais elle lui prit les mains d'un air si suppliant de la laisser rester près de lui qu'il comprit qu'elle savait toute sa peine. Et de ses yeux qui avaient beaucoup pleuré elle souriait pour l'encourager. Certes, il n'avait pas peur qu'elle le soupçonnât mais il voulut lui dire comme aux autres : « Tu as raison de me plaindre car j'ai été bien calomnié. » Mais quoiqu'il eût depuis bien longtemps cette habitude de mentir, elle lui semblait plus pénible en ce moment. Mais prenant sa main dans sa main, elle lui dit en riant : « Ne t'inquiète donc pas de cela. Tu n'as jamais fait rien de bien mal, puisque tu as toujours été bon pour les autres, pitoyable et généreux. Tous les honnêtes gens te prendront avec eux et ce sont les méchants qui sont contre toi. Mais dans quelques jours tout cela changera. N'êtes-vous pas de mon avis, Santeuil ? N'est-ce pas que ce qu'il a fait ne valait pas de tant souffrir et que nous lui avons pardonné ? » Et Marie vit Santeuil qu'il n'avait pas encore aperçu et qui se tenait avec sa femme. « Allons, prépare-toi, il est venu te chercher pour te sortir. Allez, tâchez de le distraire, je vous le confie, dit-elle en donnant la main à Santeuil. Allons, qu'est-ce que c'est que cette figure triste ? ajouta-t-elle en embrassant son mari sur le front. Un jour tu seras bien étonné d'avoir eu tant de chagrin pour si peu de choses. » Marie sortit avec Santeuil, il n'aurait plus voulu le quitter jamais. Le pardon d'un honnête homme, non pas obtenu à l'aide d'un mensonge mais parce qu'il savait la vérité, c'était la première fois qu'il éprouvait cette douceur inouïe. Et il restait anéanti en face de ce miracle comme un homme que suit le souvenir d'un malheur irréparable, et qui tout d'un coup voit qu'il a rêvé et qu'il possède tout près de lui, maintenant qu'il est réveillé, ce qu'il croyait à jamais perdu.

Quand Marie se réveilla, ce sentiment de bonheur ne l'avait pas abandonné. Mais il se sentit séparé de Santeuil. Il aurait voulu le retrouver tout de suite. Pour la première fois, il sortit de chez lui, il se fit conduire chez Santeuil, chez Santeuil qui en effet savait tout, mais par l'intercession de la morte et à cause de son cœur généreux lui avait pardonné. Tous les jours il alla y déjeuner ou y dîner. Le plaisir de manger des plats inattendus ou annoncés seulement un instant avant leur apparition fumante, en échangeant avec des amis des regards brillants de bien-être et de sympathie

recommença pour lui. Peu à peu les mauvais jours s'éloignèrent de lui, n'opprimèrent plus sa vie, persistant seulement dans son souvenir comme ces morts dont nous ne pouvons plus contempler que l'impuissante statue. Mais ce n'était pas dans ce sens seulement qu'il comptait voir, vérifier les prédictions que sa femme lui avait faites qu'un jour bientôt tout serait bien changé. Ce jour il pouvait bien tarder, ce jour où il reprendrait de nouveau le pouvoir et où ses ennemis seraient confondus. Sans doute rien ne semblait le préparer. Aucun apaisement ne s'était fait autour de son nom. Presque personne ne lui disait bonjour à la Chambre. Dans la question la plus insignifiante, il n'aurait pas pu prendre la parole sans soulever des clameurs. Mais il savait que la vie a ses retours, la maxime favorite des malheureux. Et son expérience dans la vie politique depuis vingt ans semblait la fortifier encore. Ce jour, il ne pouvait guère s'occuper de le préparer, mais il savait qu'il viendrait. Aussi attendait-il avec impatience. Et il ne pensait pas à la joie de ses ennemis, il n'essayait pas de leur faire du mal parce qu'il savait que ce n'était pas la peine, que bientôt ils seraient confondus et qu'ils *savaient* qu'il était heureux.

Comme il était fier et qu'il n'était pas méchant, c'était toute la vengeance qu'il voulait, mais il la voulait entière. Cependant le temps passait et comme un homme assis dans une barque qui reste immobile, les yeux fixés sur les petits flots qui passent autour, peu à peu victime d'une sorte de vertige croit que les flots conspirent à pousser la barque et qu'elle avance, ainsi le temps en passant lui semblait préparer le jour qu'il attendait. Pendant quelque temps, les majorités du ministère Gaillardi furent écrasantes. Mais comme Marie estimait qu'en politique étrangère, en finances, en agriculture il conduisait la France aux abîmes, par des articles qu'il ne signait pas il dénonçait cette politique désastreuse et il savait que bientôt la France aveuglée, applaudissant chaque jour ceux qui la mènent aux précipices, enfin désabusée se ressaisirait. Chaque fois que le ministère avait une faible majorité, il sentait qu'on commençait à se lasser, qu'une nouvelle ère était proche. Ou si sa vogue paraissait renouvelée, il croyait que de l'excès du mal le bien naîtrait peut-être plus durable, et qu'il valait mieux que la coupe d'amertume fût vidée pour qu'il n'en restât plus rien, rien. Les circonstances ne manqueraient jamais dans un état qui semblait confirmer les opinions des plus pessimistes.

Une fois, on crut qu'il allait y avoir la guerre. Une grève se prolongea. Dans deux départements des députés socialistes furent élus. Et il y eut un attentat contre la Chambre. Marie y voyait autant de symptômes de la ruine prochaine. Cependant le monde continuait à vivre, à être heureux, à poursuivre et à satisfaire ses ambitions autour de lui. Enfin le ministère tomba et comme on restait longtemps à le remplacer par un autre, Marie, comme ces jeunes filles dont la lecture des romans a faussé le sens de réalité, voyait là un état révolutionnaire, une chose qui ne s'était jamais vue. Le changement d'un ambassadeur d'Allemagne lui semblait un signe significatif du mépris de l'Europe et une question de forme à la Chambre, le remplacement d'un juge par exemple, un prodrome plus grave que les actes les plus sanglants de la Convention. Sans compter que son agitation et ses espérances n'étaient pas seulement confirmées par tous ces faits, mais par tous ceux que les journaux de l'opposition inventaient, et que pour sa part il croyait vrais. Le ministère qui suivit fut composé en partie d'amis à lui, et de ceux qui avaient été les plus généreux pour lui au moment de ses malheurs. Mais leur intérêt était d'avoir le moins de choses contre eux. Et aucune n'eût été plus formidable qu'un acte quelconque en faveur de Marie. Ils purent s'excuser à leurs propres yeux en se disant qu'ils se seraient fait du tort sans pouvoir lui servir à rien. Dès lors, il les traita de canailles, les détesta plus que les précédents, regrettait leur départ, épiait chaque jour les symptômes de la désaffectation du pays. À la Chambre il ne les saluait pas, et écoutait tout ce qui se faisait dans un silence farouche, prenant des notes, préparant des projets pour le jour où il serait de nouveau ministre.

Il était maintenant tout blanc, s'était cassé, en éprouvait une caducité prématurée, une tristesse d'être éloigné du pouvoir que sa désespérance n'avouait plus à sa fierté. Il ne doutait pas du jour de la gloire et de la réhabilitation, mais il commençait à se demander s'il viendrait autrement que comme pour Ferry par une présidence du Sénat ou une présidence de la République qui lui donnerait plutôt la gloire paisible que la faculté de réaliser toutes ses idées. Après tout, peut-être valait-il mieux. Cette apothéose oisive convenait mieux à son âge qu'une existence militante et ses successeurs appliqueraient sa politique en lui rendant hommage. Il serait vengé. S'il n'allait l'être qu'après sa mort ? L'Histoire se charge ainsi souvent des réparations que la vie n'a pas pu faire et qu'elle lui confie en

s’éteignant comme une des charges de son héritage. Mais du train dont allaient les choses il n’aurait pas besoin d’attendre jusque-là. Les hommes qui l’avaient remplacé étaient jetés au rancart les uns après les autres. Et c’est à ses anciens collègues qu’on s’adressait de nouveau. Tous les matins, tous les après-midi, pendant sa promenade, il se répétait mille fois de suite les noms des collègues qu’il choisirait quand on lui donnerait mission de former le ministère et les termes de sa proclamation qu’il voyait devant ses yeux dans les journaux, soulignée des applaudissements de la Chambre. La colère du public se lassa. On accueillit ses Souvenirs à la *Revue des Deux Mondes*. Dans les moments de crise, les journaux de l’opposition allèrent une ou deux fois l’interviewer. Il fut question de lui pour présider un banquet des instituteurs de son département. En sortant il prit froid, et mourut après deux jours d’une fluxion de poitrine. Selon sa volonté, il ne fut ni prononcé de discours ni porté de couronnes, et il fut enterré à côté de sa femme et de son fils sous les violettes de Beauceronges.

V

PREMIERS TEMPS DE L'AFFAIRE DREYFUS

Le capitaine Dreyfus fut arrêté sous l'inculpation d'avoir livré des documents intéressant la sûreté de l'État, condamné à huis clos sur des pièces qui ne lui furent pas montrées, et envoyé à Cayenne. Cependant les preuves de sa culpabilité peu à peu divulguées ayant paru plus qu'insuffisantes, une enquête fut menée par la Cour de cassation pour savoir si la révision de son procès s'imposait. Tous les jours à midi l'audience commençait. Dans la salle assez petite, sur des bancs surélevés le long des murs du fond et des deux côtés, coiffés de hautes toques, vêtus de la toge, immobiles, comme ces portraits d'anciens magistrats où on les voit dans le costume traditionnel, avec la figure qu'ils eurent de leur temps, ne bougeant pas, écoutant des dépositions (ils avaient à juger sur le fait), siégeaient les quinze conseillers. Leur coiffure bizarre abritait une tête spéciale où la plus vive puissance de l'intelligence prend une forme si particulière qu'à l'expression d'un jugement littéraire ou artistique, à l'essai de toute originalité dans une causerie ou dans une lettre, l'artiste le plus disposé à goûter une intelligence différente de soi, ne l'aurait sans doute pas reconnue. Quand il faisait beau, et que le ciel était bleu au-dessus du Palais, ses murs dorés, puis roses, et que semblaient ainsi répandues et éclaircies dans le ciel et sur la ville les couleurs des cathédrales, ils allaient à pied au Palais. Quelquefois le soleil donnant en plein sur l'un l'obligeait pendant l'audience à tenir son papier devant son œil. D'autres fois, il pleuvait si fort que très tôt ils avaient besoin de demander de la lumière. Ces jours-là ils venaient en omnibus où ils rencontraient un collègue et causaient avec lui. Et tous réunis, les plus vieux paraissant dormir et montrant tout à coup par

un mot dit à mi-voix qu'ils étaient réveillés — car devant les vieilles gens qui écoutent, nous sommes souvent comme devant ces phoques à tête blanche, à petits yeux usés, en cage, dont nous ne connaissons pas les habitudes et dont nous nous demandons s'ils dorment quand ils sont immobiles — ils essayaient d'extraire, de tous les faits qu'ils recueillaient, la vérité.

★

Chaque soir, maintenant, quand Henri voulait voir Jean, il devait aller au café où il le trouvait avec Durrieux, car chaque soir Jean voulait voir Durrieux. C'est qu'en effet, depuis un mois que sa vie était changée, que le matin il partait de bonne heure pour arriver à la Cour d'Assises au procès Zola, emportant à peine quelques sandwiches et un peu de café dans une gourde, et y restait, à jeun, excité, passionné jusqu'à cinq heures, le soir quand il revenait dans Paris au milieu de gens qui n'étaient pas dans cet état physique, si doux, de ceux dont la vie est brusquement modifiée par une excitation spéciale, il éprouvait bien de la tristesse et de l'isolement à sentir cette vie excitante tout à coup finie. Et retrouver après dîner Durrieux qui était venu le matin le prendre pour aller là-bas, qui était resté là comme lui des heures debout à écouter les mêmes choses, à applaudir aux mêmes moments, à courir pour voir passer le même personnage, à avoir été comme lui témoin de telle inflexion de voix de l'avocat, de tel mouvement dans le public, de telle attitude de tel spectateur influent, c'était comme se prouver à soi-même que cette vie ardente n'était pas seulement quelque chose d'inconsistant comme un rêve, qu'elle avait été vécue par d'autres, c'était s'y replonger, se la rappeler, en raisonner, la perpétuer, l'approfondir. Si une fois qu'elle est venue la mort est quelque chose de si absolu, et si à cause de cela tout ce qui touche à une partie morte de notre vie, tous les camarades de collège, tous les anciens pays nous sont si indifférents, si importuns, tant que cette mort n'est pas consommée nous la craignons, nous ne voulons mourir en rien, nous nous attachons à tout ce qui paraît détenir encore la vie. De là les lettres, les souvenirs avarement gardés, le vieil attachement des compagnons d'armes, les vives affections entre compagnons de voyage, les camaraderies de collège, les amitiés entre confrères. Nous trouvons dans

les peines ou les plaisirs ressentis ensemble le principe de saines affections, de conversations joyeuses. Aucune vie un peu fiévreuse n'est exempte de ces scènes calmes qui la suivent et où l'on sent à la vive satisfaction, au calme joyeux des visages qui échangent des propos insignifiants en vidant un verre de simple bière, que quelque chose de plus grand qu'eux est là, qui les rapproche et qui leur sourit.

Ce sont peut-être deux camarades qui viennent de passer le même concours, qui pendant de longs mois ont travaillé ensemble sur des livres ennuyeux sans doute. Mais leur vie pourtant n'était pas sans charmes, au printemps, quand ils s'arrêtaient un instant de travailler pour écouter le rossignol qui chantait dans l'arbre en face de la fenêtre, pour regarder le lilas immobile qui étageait mollement dans l'air lumineux les molles et fines pyramides de ses fleurs mauves comme un autel parfumé. Dieu que leur couleur est tendre ! Comme elles doivent sentir bon ! Jean, car c'est à lui que je pense quand il préparait son baccalauréat avec Henri, voudrait bien descendre le sentir. Mais non, il faut travailler. Ouvrir la fenêtre ? Mais la chaleur entrerait et puis le bruit des oiseaux, de la rue les gênerait. Puis quand les froids étaient revenus, qu'il faisait tout noir et qu'on venait de bien dîner, le long travail devant le feu qui flambait à toute vitesse, retraite paisible du travail gardée par cette rangée de flammes, que Jean échangerait tout à l'heure pour une plus étroite et plus profonde encore, son lit. Mais il faudrait d'abord aller dehors, et dame il faisait froid, et on entendait le vent dans la cheminée. Mais Henri l'accompagnerait. Henri, n'était-ce pas pour lui le seul ami, si dans la figure de notre ami il faut que ce soit notre vie elle-même et non celle que nous ne connaissons pas, notre vie elle-même, ardente, inconnue et joyeuse qui nous sourie ? Puis quand le concours avait commencé, Henri était venu chercher Jean tous les matins à six heures, quand il faisait encore à peine clair. Ils avaient chacun leur papier, leur encre, leurs sandwiches, et entrés dans la salle, appelés par leur nom, au moment où ils vidaient d'une gorgée leur petite bouteille de café noir, ils l'avaient vite mise en poche. Car c'était le moment solennel où l'on venait de remettre au professeur un pli, un pli qu'il allait briser, un simple papier blanc cacheté sur lequel était écrite la composition encore inconnue de tous, un simple papier que le professeur debout tenait et avec ses doigts allait décacheter, mais qui portait toute la puissance de l'avenir qui en ce moment

leur tenait au cœur, qui portait à vrai dire toute la puissance de la destinée en ce qu'elle a d'inéluctable et d'immense, au moment où déjà réalisée elle est encore inconnue, où elle va piétiner ou épargner ou glorifier notre passé, petit papier qui est en certains jours un verdict, d'autres jours une grâce. La solennité, le frémissement de ce moment résidaient encore le soir, pour Jean, dans Henri qui les avait ressentis comme lui. La vie en les prenant là ensemble les avait rapprochés, et ils se sentaient plus près l'un de l'autre que des autres. C'est ainsi que vous voyez souriant à la vie en regardant celui qui est en face d'eux, causer en riant des soldats dans un bivouac, des témoins, des adversaires après un duel, et chaque soir Durrieux et Jean dans cette taverne, après chaque journée de ce procès Zola.

★

C'est ainsi que dans ces époques agitées par la passion ne manquent jamais les scènes calmes et cordiales, les longues conversations riantes, le bonheur d'un homme de se trouver auprès d'un autre, souriant à la même vie que chacun voit lui sourire en l'autre. C'est ainsi que Jean après s'être lavé, changé, avoir diné chez lui, venait le soir retrouver Durrieux dans cette taverne et que, après s'être mêlé fiévreusement l'après-midi dans ce palais Renaissance qu'on appelle le Palais de Justice, aux immenses escaliers de marbre, aux longues galeries qui donnent sur le fleuve, aux agitations de ces affaires publiques, comme deux Florentins du xv^{e} siècle, ou comme deux Athéniens, comme tous ceux dont l'occupation ardente fut de s'occuper des affaires passionnées de la cité, ils venaient tous deux en discuter, en raisonner longuement, arrêter leur avis sur le lendemain, comme ce devait être aussi la joie paisible, le repos du soir de ces deux citoyens vénitiens, de ces deux Athéniens, que nous nous figurons n'ayant pas de passion plus vive que de se mêler fiévreusement aux discussions, ni d'orgueil plus doux, de repos plus agréable, que de songer qu'ils s'y étaient mêlés et d'en raisonner en voisinant avant dîner sous les ombrages. Ainsi causaient le soir en vidant un bock, qui prenait de leur repos et de leur joie une douceur singulière, Jean et Durrieux. Puis il fallait se quitter. Mais ce

ne serait pas long. « Tu viendras me prendre demain matin, d'ici là je vais vite finir les notes que j'ai à prendre pour Labori. »

À huit heures et demie, comme d'habitude, Jean finissait de s'habiller, Durrieux tout prêt venait le prendre. Neuf heures : « Il faut te dépêcher, c'est ce matin qu'on entend le général de Pellieux, il y aura beaucoup de monde nous ne pourrons plus entrer. » Et Jean alerte, tout frais lavé, prenait ses paquets, ils descendaient vite. « Cocher, au Palais de Justice. » Ils sortirent un instant à midi pour déjeuner. Quand ils rentrèrent dans la salle, une nouvelle extraordinaire : on venait de faire demander le général de Boisdeffre qui lui n'avait pas encore donné son avis sur la question. Une discussion très vive s'étant élevée entre deux généraux, comme on savait qu'il savait tout, qu'il pouvait tout, on l'avait envoyé chercher : Le chef d'État-Major général de l'armée, qui s'il avait voulu aurait pu être président de la République, empereur. Qu'allait-il dire ? Il pouvait dire ce qu'il voulait, la France obéirait aussitôt. L'audience avait été suspendue pour l'attendre. L'officier d'ordonnance était parti en courant le chercher. Tous les curieux, tous les citoyens privilégiés et passionnés des affaires de la cité qui avaient pu pénétrer dans la galerie de Harlay sans entrer dans la salle d'audience attendaient les nouvelles, que rapportait de temps en temps un témoin sortant par le petit couloir qui débouchait dans la galerie et menait à la salle d'audience, et formant aussitôt, accourus de tous les bouts de la galerie, un tout compact et tumultueux autour de lui : « Le général Goix parle, il dit qu'il y a une preuve de la culpabilité, on dit que le général X. va dire que cette preuve est fausse. Il y a eu un incident très vif entre l'avocat et le président », et de temps en temps un même tout tumultueux et mouvant autour de deux avocats qui se battent. Tous ces citoyens privilégiés et curieux se promenant dans la galerie de Harlay avaient vu déboucher en courant l'officier d'ordonnance, mais quand on s'était précipité au-devant de lui il était déjà dans un fiacre.

Puis d'autres étaient sortis. « Il y a une discussion entre deux généraux, l'un a dit qu'il savait l'avis du général de Boisdeffre, le président l'a fait chercher. » Déjà on sortait, on se massait en haut de l'escalier pour voir l'arrivée du général. On regardait l'heure : « Midi vingt. Il faut le temps d'aller au ministère. Il ne peut pas être ici avant un quart d'heure. Qu'est-ce qu'il va dire ? On dit depuis longtemps qu'il veut parler. Cette fois le

ministre ne peut pas l'empêcher de parler. Personne n'est prévenu. Il va être là avant qu'on ait le temps de lui rien dire. Que va-t-il dire ? Ah ! cette fois, ce sera la fin. Si c'est telle phrase, Dreyfus revient la semaine prochaine de l'île du Diable. Si c'est telle phrase au contraire, mon vieux, c'est fini. Jamais plus personne ne pourra même parler pour lui. » On était là, anxieux. Plusieurs étaient sans chapeau, venant de l'intérieur, tous massés en haut et le long du grand escalier. Un peu de soleil se posait sur les marches. Ce ciel était bleu par places, blanc aux autres. C'étaient de ces heures immobiles où l'après-midi semble arrêté dans le ciel au-dessus de nous et avoir posé sur la ville ou dans les champs, ici de l'ombre, là du soleil, là du repos, ici du travail régulier, grue qui lance des fers, laboureur qui pousse ses chevaux, mais comme en dehors du temps, participant au même ralentissement où la vie de l'après-midi semble dans ce retrait lent et silencieux, où le plus petit bruit s'entend comme un moment du reflux de la vague, où le silence se fait, où il semble que la marée va s'arrêter, où on entend distinctement la goutte d'eau glissant entre les gouttes d'eau, et le sable entraîné avec les coquillages.

Un fiacre s'arrêta, un officier en descendait et un monsieur en civil. « Ce n'est pas lui. — Si, c'est lui. — Mais non, ce n'est pas Boisdeffre. — Si c'est lui, je te le dis. » Le monsieur en civil était très grand, et surtout on voyait incliné sur sa tête un très long chapeau haute forme. Semblant écouter avec attention l'officier qui était à côté de lui, il s'avançait lentement, la jambe raide et comme ayant été lassé, s'arrêtant tout à fait par moment. Quoiqu'il eût l'air encore assez jeune, ses joues étaient revêtues d'une sorte de fine lèpre rouge ou violacée comme sont la vigne vierge ou certaines mousses revêtant les murs à l'automne. Les yeux qui semblaient fixés avec attention clignaient par moment, dans une sorte de tic, et de temps en temps il levait sa main sans gants pour tirer sa petite moustache. L'autre tenait un petit papier et du crayon. Il les remit avec sa main dans la poche de son paletot, qui avait l'air assez vieux et qui bâillait au cou, le bouton d'en haut n'étant pas boutonné. Il avait l'air très calme, très lent, quoique évidemment assez préoccupé, et on sentait que le tic, des yeux qui clignaient, des mains qui tiraient la moustache, comme la rouge broderie des joues, comme le mauvais air du pardessus, comme le raidissement de la jambe souvent cassée sans doute dans les chutes de cheval étaient les

particularités habituelles de cette chose auguste qui s'appelait « le général de Boisdeffre », à qui elles prenaient de sa grandeur, puisqu'elle les avait toujours à elle, avec elle, que c'était avec ces yeux clignants qu'il regardait, que c'était en fumant des cigares, en buvant du cognac après des journées trop longues de travail qu'il avait doré et rougi ces joues. Sur son passage on se découvrait et il saluait avec beaucoup de politesse, comme un homme d'un rang tout à fait prépondérant, un aristocrate clérical qui pouvait exciter de l'envie et qui tenait à désarmer en étant très poli. Mais malgré cela, le premier président de la cour ayant passé, et lui ayant dû saluer comme tout le monde, on sentait à ce qu'il y eut d'un peu forcé dans son salut, au petit tic des yeux qui le termina, que malgré tout il trouvait singulier un temps où le général de Boisdoffre devait comme tout le monde saluer le président du Conseil municipal, un homme de rien, qu'il le fallait. Mais il le fit, il savait faire ce qu'il fallait et mieux que d'autre avec plus de politesse. Aussi répondit-il aux coups de chapeau mais sans avoir l'air de les voir, suivant sa pensée, clignant des yeux par moment, tendant sa jambe raide, s'arrêtant, tirant sa moustache, passant sa main sur sa joue rougie comme sur un vieux cheval de bataille qu'il aurait lui-même fatigué. Et tandis qu'il montait ainsi l'escalier, suivi de son officier d'ordonnance, chacun se demandait avec anxiété ce qu'il allait dire et ces joues rougies, ces yeux clignants et jusqu'au pardessus bâillant et l'énorme chapeau haute forme incliné sur la tête, toutes ces choses vulgaires étaient contemplées avec une émotion irrésistible par tous ceux qui n'auraient osé en approcher sans respect, les sentant chargées de toute la force inouïe, immense, européenne, de toute la terre, qui s'y retournait une dernière fois sous ces yeux pleins d'attention, jetait un tic sur les yeux au moment tournant de la réflexion, de cette pensée encore inconnue et déjà réalisée, qui allait soudain éclater, changer avec la vie d'un homme et d'une famille le sort de l'Europe.

Au moment où le général entrant dans la galerie de Harlay se dirigeait vers le petit couloir qui conduit à la Cour d'Assises, mesurant ses pas avec son regard, roulant une dernière fois sa pensée, que personne ne pouvait plus lui empêcher de dire (le ministre n'était pas encore prévenu que le chef d'État-Major général avait été mandé au Palais), cette pensée qui était encore enfermée dans ce long corps, dans cette chose en somme pas extrêmement forte, qu'un homme aurait pu tuer mais que personne n'aurait

osé approcher, qui n'avait pas d'arme, pas de canne, rien que ce petit papier et ce crayon à la main et ce paletot bâillant par en haut dont le dernier bouton n'était pas boutonné, à ce moment il fut arrêté par plusieurs personnes qui sortaient de ce petit couloir où il allait s'engager. Ce ne fut qu'au bout d'un instant — tant on osait à peine lui avouer ce qui semblait une inconvenance inouïe après qu'on eut dérangé le chef d'État-Major général de l'armée — qu'il apprit ceci. Le président, craignant sans doute les complications diplomatiques qui pouvaient naître si le chef d'État-Major général parlait avant que le gouvernement ait eu le temps d'être prévenu, et selon toutes probabilités de l'empêcher de parler, presque au moment où le général arrivait au Palais, venait de lever l'audience. Elle était renvoyée au lendemain. D'ici là le gouvernement aurait le temps d'aviser. La figure du chef d'État-Major ne trahit aucune surprise. Il passa comme un instant auparavant sa main sur sa joue rougie et qui semblait y caresser ou y comprimer une pensée. Ses yeux clignèrent, et il reprit du même pas raide, du même air préoccupé la galerie de Harlay et redescendit l'escalier. Déçue et délivrée de son oppression, car cette parole toute-puissante le chef de l'État-Major général ne la dirait pas aujourd'hui, peut-être jamais, la foule massée dans l'escalier poussait une immense acclamation. Le général rendait quelques coups de chapeau, mais tout en gardant son air préoccupé et en suivant sa pensée de ses yeux gris. Des généraux, des commandants d'État-Major prévenus de son arrivée s'élancèrent à sa suite, jetant dans leur vol leur dolman sur leurs épaules, et l'accompagnèrent jusqu'à son fiacre, dont le cocher hélé rue Saint-Dominique venait peut-être seulement de comprendre qui il avait conduit et pour quelle chose demain historique. Généraux et même commandants après l'avoir salué s'étaient approchés de lui, et descendaient l'escalier à côté de lui familièrement. Car dans les États-Majors, la vie étant moins militaire, la discipline est moins rigoureuse. Et on travaille tous l'un à côté de l'autre.

VI

LE COLONEL PICQUART

C'est une sorte de loi du talion du monde moral, que ceux, si brillante que soit leur intelligence, si vive que soit leur sensibilité, qui, par paresse ou pour toute autre raison, n'ont pas à leur activité un objet intérieur et désintéressé, se trouvent dans leurs diverses appréciations sur la vie tenir un compte énorme de la forme pure. Et cette loi est si l'on y réfléchit en effet inévitable. Supposez un homme intelligent comme M. Rustinlor mais qui pour une raison ou pour une autre ne peut pas se décider à réfléchir sincèrement, à écrire une page profonde, à rentrer d'une manière désintéressée en soi-même. Il n'aura nullement la même paresse si vous lui demandez son nom pour figurer sur une adresse ou son vote pour tel candidat. Ce sera cela l'acte important, l'acte où il aura le sentiment d'avoir fait quelque chose, quelque chose de remarqué, de décisif, de significatif. De telles choses à proprement parler ne sont rien, nous n'y mettons rien de nous-même : comment donc pourraient-elles rien garder de nous ? Il y a beaucoup de bonté à changer ses dispositions un peu aigres un soir vis-à-vis de sa mère et à écouter ses paroles et y répondre avec douceur, avec un air de bonheur qui illumine pour elle cette soirée, peu de chose peut-être, mais aussi importante que toute autre soirée dont finit en somme par se composer sa vie et par lui donner si nous sommes aigres ou simplement l'air malheureux cette tonalité triste qui donnera à son passage sur cette terre occasion seulement à la résignation et si la maladie vient (et de là peut-être) aucune force de réaction. Mais à mettre son nom au-dessus d'un manifeste, exprime-t-il les plus beaux sentiments de justice et de pitié, et fallût-il pour cela donner cent francs (cent francs qui en somme ne sont pas quelque chose à nous, que nous ne tirons pas comme une disposition bienveillante

ou comme une pensée profonde du fond personnel de notre âme), cela ne contient aucune espèce d'effort ou de bonté, de vie personnelle. Et si cela était ainsi par toute la terre il se trouverait tout d'un coup que l'humanité serait immédiatement retombée dans la barbarie, que les actes de sacrifice et de désintéressement, et d'approfondissement volontaire de sa conscience personnelle que vous rencontrez poussant d'eux-mêmes entre des cours délabrés comme le lierre dans les pierres branlantes, dans quelque pays que vous alliez, et grâce auxquels la pauvre humanité reste pourtant debout, cessant de se produire, la vieille mère malade serait abandonnée, les morts délaissés, les frères désunis, l'innocent condamné pour le coupable, le pouvoir inévitablement féroce et fourbe parce que le peuple sur lequel il s'appuie le serait. Et serait-ce quelque chose de réel, et qui continuerait à soutenir la race humaine descendant sous le poids de la maladie et de l'injustice, que même des milliers de prospectus et de listes et d'œuvres, d'œuvres vides de cœurs comme une cité abandonnée, des pierres portant des noms de bienfaisance, mais qu'aucune main humaine, aucun effort viril ne soutiendrait plus, et qui certes, pierres et papiers, ne porteraient pas la race humaine défaillante mais tomberaient avec elle à l'abîme ?

Dans la vie mondaine où aucun objet intérieur et désintéressé n'est donné à l'activité, on peut dire que tout est formalisme. C'est un lieu commun du reste parmi les gens du monde, que le monde juge tout sur les apparences, lieu commun auquel certains pour plus de fraîcheur répondent par cet agréable paradoxe : « Mais bien sûr, il ne faut juger que par les apparences », ou dans une société moins hardie d'esprit : « Dans le monde on est bien obligé de juger sur les apparences, mais on est sévère pour une telle et pas pour telle autre qui en a fait bien plus. » Du reste la vie mondaine est occupée par trois choses qui constituent à vrai dire le formalisme presque tout entier : le snobisme, c'est-à-dire l'admiration de ce qui chez les autres est indépendant de leur personnalité, la médisance, c'est-à-dire la plupart du temps l'attention extrême donnée (sous prétexte de critique) aux apparences, les convenances et l'étiquette, érection du formalisme en chose réelle et même plus réelle que tout le reste. En dehors de ce qu'on appelle à proprement parler le monde, et pourtant où les hommes vivent réunis sans avoir d'objet intérieur et désintéressé à leur activité, on peut dire encore que la chose où on ne met rien de soi, qui

n’exige aucun effort personnel est la plus importante, étiquettes d’école, affirmations brutales de liaisons ou de faveurs littéraires dans les cénacles, étiquettes de partis, cris de « Vive un tel, À bas un tel », votes, etc., dans les assemblées politiques peu sérieuses. À la Chambre comme à l’Académie on remarque beaucoup la présence de M. Un Tel qui a tenu à venir voter. Or, il est certain que rien de ce qui constitue au fond M. Un Tel n’est dans ce vote, des impressions particulières que la vue du soleil, de ce soleil qui est associé à ses espérances d’enfant et à ses joies d’homme, éveille en lui en particulier, de ce qui sera à jamais révolu le jour où la mort aura arrêté l’incessant regard que sa conscience portait en lui. Les votes, les actes de présence, les visites indispensables, les démarches, les cris, autant de refuges pour éviter de rentrer en soi. On voit tel homme intelligent se cantonner dans la critique, et dans la critique éviter de donner une opinion, la maintenir toujours comme sous-entendue, passer le temps avec affectation à donner le titre primitif de l’œuvre, le nombre des éditions, l’accueil que reçut le livre à l’époque, etc., comme ces personnes qui vous trouvant dans le chagrin pour éviter de mettre dans une phrase ce qu’elles sentent, vous demandent avec affectation : « Comment est votre mère physiquement ? Avez-vous pu dormir ? Qu’est-ce que vous avez mangé ? Avez-vous pu le revoir ? » Hommes intelligents qui sont bien heureux le jour où directeurs de revues ils ont une excuse toute trouvée pour ne pas avoir à écrire et servent les lettres autrement. Eh bien, si de telles vies qui ressemblent à un jugement où seraient ponctuellement marquées les indications : « Devant M^{me} Une Telle et M^{me} Une Telle ayant signé », mais dont l’acte n’aurait pas été écrit sont en effet des refuges pour ne pas entrer en soi et éviter la véritable tâche de sa vie, on en peut dire autant de presque toutes les manifestations auxquelles se complaisent les hommes de lettres et les hommes politiques et de l’importance qu’ils attachent à des choses extérieures. C’est ainsi que dans les assemblées où des hommes intelligents et ardents n’ont pas à leur activité un but intérieur et désintéressé, vous les voyez, avec une sorte d’acharnement maladif, comme s’ils avaient besoin absolument de dépenser leur intelligence et leur sensibilité pour qu’elles les laissent tranquilles, prendre un air grave, ressentir une commotion nerveuse en vous apprenant par exemple que le ministre de l’Instruction Publique a servi de témoin dans un duel à tel socialiste et comme pour se persuader

que ce fait est bien digne d'employer toute cette intelligence et cette sensibilité, vous dire : « C'est un fait des plus graves, c'est une chose sans précédents. À mon sens, il y a là quelque chose d'une portée considérable. »

Par une autre application de la même loi les hommes politiques, même sérieux, renversés voient des événements essentiels dans telle mesure prise par le président du Conseil. Que d'émotions dans son rôle de journaliste politique avait M. Rustinlor ! Avec quelle anxiété, quel sentiment de porter en lui une nouvelle mystérieuse et étrange, disait-il en confidence à Jean : « Une chose très grave et qui alors pourrait changer tout. On a tout à l'heure entendu Méline dire dans les groupes qu'il accepterait la priorité de l'ordre du jour Millerand. Quelqu'un de bien informé prétend que le général de Boisdeffre viendrait en personne à la barre et se déclarerait prêt à se solidariser avec les autres généraux. Alors je ne sais pas où nous allons ! C'est la révolution ! » Car ceux qui attachent tant d'importance aux faits se trouvent ne plus tenir compte des lois. Le monde leur apparaît d'une manière romanesque. Ils se croient toujours à la veille d'un changement de régime. « Nous sommes bien bas ! Pauvre France ! Où allons-nous ? C'est un fait sans précédents ! Avant longtemps il y aura du nouveau. C'est la fin de la République. » Cette ardeur, cette sensibilité qu'ils gardent inactives se déploient chaque fois qu'ils n'ont pas d'effort à faire, c'est-à-dire d'une manière passive, à chaque nouvelle. Et ils sortent de chaque séance de la Chambre échauffés, trouvant que cela va mal, par besoin de le dire et de le sentir, pour placer « leur inquiétude » et grossissant les choses pour en parler. Quand le général Goix parla à la Cour d'Assises « du traquenard où voulait le faire tomber Labori », Rustinlor et tous ses amis furent secoués dans leur sensibilité inemployée et chargée d'une secousse électrique. Comme ils parcouraient les groupes après cela dans la galerie de Harlay en criant : « C'est une infamie, c'est une infamie, on ne dit pas cela à un avocat ! L'avocat général n'a rien dit. C'est très grave, c'est très grave, c'est très grave, c'est très grave »… et que Jean demanda avec douceur et en souriant : « Mais pourquoi est-ce si grave ? », Rustinlor, blessé de ce sourire, répondit d'un ton hautain : « Si grave ? Vous êtes bon, mon cher, les droits de la défense, rien que cela, au bon plaisir de nos généraux alors ! C'est-à-dire que ce peut être la démission du barreau tout entier demain. Et alors, si vous avez une affaire… Moi cela ne me gênera pas, je n'ai pas de

fortune, Mais si vous avez une contestation d'héritage… — Mais enfin, cela lui a échappé, ce n'est pas cela qu'il voulait dire. — Échappé ! échappé ! entre un général de l'armée française, le sous-chef d'État-Major de l'armée et le barreau il n'y a pas de mots qui échappent. » Et déjà une masse humaine s'accroissait de minute en minute autour des deux interlocuteurs, et Rustinlor haussait la voix, moins peut-être par l'effet de sa chaleur que pour être entendu de tous les groupes, gesticulant, répondant à la question d'un inconnu, tout le monde fraternisant dans la même fièvre et les renseignés prenant autorité sur les curieux dont ils étaient heureux de pouvoir exciter l'émotion et rassasier l'avidité. Quant à une démission, surtout si c'était celle d'un ministre ou d'un général ou d'un membre du Conseil de l'Ordre, on peut penser à quel point elle faisait courir et voleter tous ces corbeaux qui rien qu'en battant l'air de leurs cris avaient le sentiment d'être des augures de l'avenir. Quant à la démission de Casimir-Perier c'était presque trop pour faire autant d'effet : elle ne laissait au-dessus d'elle plus de place à l'imagination.

Je sais aussi des lettres dont toute l'émotion se passe à se dire : « C'est la fin de la langue française », à remarquer que l'Académie a accueilli tel mot, à dire qu'Heredia a adhéré au vers libre. Ce jour-là, dans la galerie de Harlay chaque personne qui sortait par le petit couloir des témoins disait : « Le colonel Picquart se défend toujours. — Que dit-il, on n'entend pas très bien ? » Cette réponse avait peut-être son explication dans la voix douce du colonel et qui ne portait pas, autant que dans l'air pacifique et assez heureux de celui qui sortait et qui ne sachant pas l'opinion de ces investigateurs préférait ne pas s'exposer à leur brusquerie, de ces gens qui disent : « Cela dépend des opinions. L'un dit comme ça, l'autre dit autrement, c'est si embrouillé qu'on n'y reconnaît rien », de ces gens qui parlent ainsi parce qu'ils se trouvent cette fois-là être de l'opinion de la minorité et surtout de la minorité moins violente que la majorité, être des suspects (ce jour-là les partisans de Dreyfus et de Picquart), gens qui à un certain raisonnement qu'ils sortent (je ne sais pas s'il est innocent ou coupable, je ne dis pas du tout qu'il ne soit pas coupable, j'ai confiance dans la bonne foi du Conseil de Guerre) se trouvent s'avouer pour être de la minorité et se défendent, par des moyens tout intellectuels en disant : « J'ai mon opinion, vous avez la vôtre, toutes les opinions sont libres » exorde qui n'annonce pas le désir

d’en venir aux coups, et qui à chaque chose un peu vive se contentent de répondre : « C’est possible. » Mais Jean lui était dans la salle et écoutait le colonel Picquart.

C’était un ami de son professeur M. Beulier, et comme lui un philosophe, un homme dont toute la vie, bien qu’il portât un uniforme bleu ciel, s’était passée à chercher, tandis qu’en fait il tournait la bride de son cheval au tournant d’une route, ou allait au quartier pour une inspection, à extraire la vérité, à l’aide de raisonnements, de toutes les choses qui se présentaient un peu vivement à l’examen de sa conscience. C’était aussi un cavalier qui revenait d’Afrique et qui ignorait, autrement que par la malveillance qui perçait dans les journaux, tout ce monde de journalistes, d’adversaires, de juges qui emplissait la salle, et qui maintenu, comme un cheval à l’écurie dans la pièce des témoins depuis plusieurs jours, n’avait pas encore vu ce grand cirque de la Cour d’Assises dans lequel à l’appel de son nom une porte ayant été ouverte on venait de lui frayer passage. Et, comme descendant de cheval et gardant à pied la rapide et légère allure d’un spahi, la tête oblique et regardant de droite et de gauche avec un léger étonnement, tout en allant vivement droit devant soi, avec quelque chose de dégagé de corps de quelqu’un qui a jeté la bride de cheval et laisse ses armes, et quelque chose d’un peu ébloui et d’étonné, il s’avança jusqu’au président devant qui il s’arrêta saluant, non pas militairement mais avec un mélange de timidité et de franchise comme quelqu’un dont chaque geste n’a rien de formel et d’extérieur, mais déborde, comme sa marche, le port oblique de sa tête, et tout à l’heure le son tout fin de sa voix, d’une sorte d’élégante, fine et chaleureuse personnalité.

Les mouvements divers de l’esprit se marquant souvent de la répétition uniforme et en apparence tout à fait matérielle d’un acte, sa longue déposition fut marquée tout le temps d’un balancement du corps de droite et de gauche. Toutes choses qui ne constituent pas ce qu’on appelle une attitude correcte, mais qui sont le propre de ceux dont la préoccupation n’est pas à l’extérieur mais à l’intérieur, et dont le corps et l’attitude, au lieu d’être réglés par la volonté et la pensée qui sont portés ailleurs, bien loin à l’intérieur dans un passé qu’il s’agit d’expliquer ou d’une idée qu’on veut approfondir, sont librement agités par les inconscients et involontaires mouvements qui suivent instinctivement les mouvements de la pensée et de

la volonté, et les expriment ainsi bien plus fidèlement que si c'étaient elles qui les dirigeaient.

On avait dit depuis des mois que tous les officiers viendraient au procès excepté le colonel Picquart, retenu aux arrêts au Mont-Valérien. Et la veille du procès une personne très bien informée avait répondu à Jean qui lui demandait : « Tous les officiers viendront-ils ? — Non, je crois aucun, excepté le colonel Picquart qui sans doute viendra. » Idée qui renversant en un instant les notions assises dans sa tête depuis un mois lui avait donné un agréable sentiment de nouveauté, et qui donnait à ce mystérieux colonel Picquart jusque-là enfermé dans sa prison et qu'on laissait sortir pour venir s'expliquer devant les Assises à la réquisition toute-puissante du président, le charme d'un oiseau lâché pour un moment de sa cage, et de toute chose jusqu'ici inconnu et silence, et dont la possibilité de réalisation presque immédiate en paroles et en faits connus se trouve là dans une personne jeune et rapide, portant légèrement à son allure accoutumée de colonel habitué aux étapes, un secret qu'il sait posséder, que chacun, même ses ennemis, regardent avec curiosité.

★

Jean savait donc que le colonel Picquart viendrait peut-être. Mais le premier jour où les témoins n'étant pas encore cités pouvaient rester dans la salle des Assises — il n'en reçut pas moins une vive commotion quand un monsieur, qui était à côté de lui, lui dit : « Tenez, celui qui est pour le moment là-bas, c'est le colonel Picquart. » On entendait un vif bruit de conversations, les sandwiches étaient déployés devant les gens, on en offrait à son voisin, et le soleil entrait dans la salle d'une manière crue, donnant l'idée de la belle journée qu'il faisait dehors et miroitant par hasard à ce moment sur le chapeau du colonel Picquart. Et Jean éprouvait une sensation singulière en voyant là-bas, libre, mêlé à la foule, cet homme qu'il savait prisonnier, et dont l'aspect jeune, le nez un peu trop busqué, la tête jouant assez de côté et d'autres étaient là, dans une réalité physique qu'il ne pouvait pas modifier et dont chaque trait, ce blond roux de la peau, ce dégagement de la tête le gênaient presque par la violence qu'ils faisaient à

son imagination, habituée à le retoucher à sa guise et obligée de se soumettre là devant une donnée qu'il ne pouvait modifier.

Son chapeau brillant était un peu incliné sur sa tête. L'impression qu'il donnait était celle de regards flottants, avec beaucoup de calme d'ailleurs, assez loin de lui, d'une tête pas du tout engoncée dans les épaules mais au contraire comme immobile et portée aussi à droite ou à gauche et l'allure de même, non pas perpendiculaire mais en quelque sorte oblique, allant de droite à gauche, donnant l'idée d'une sorte de légèreté qui n'avait pas à se déployer en ce moment. Jean se l'était figuré alternativement assez vieux, calme, droit, l'air du Devoir mûr, et jeune, beau, ardent, l'air du Devoir jeune. Et il était assez déçu et captivé pourtant par cet homme qui était là-bas devant lui, de temps en temps caché par d'autres personnes, circulant lentement, l'air ni jeune ni vieux, blond mais sans moustaches un peu comme un ingénieur israélite. En cet homme qui circulait ainsi dans les groupes résidait l'étrangeté de l'absence des signes de sa captivité (rien ne marquait que ce monsieur ganté, et à chapeau haute forme qui n'avait ni l'air malheureux ni l'air oisif, ni l'air résigné des captifs vînt de quitter le Mont-Valérien pour venir ici), de l'absence des signes de toute la vie intérieure que Jean lui imaginait (rien ne marquait chez lui ni l'indignation d'un crime judiciaire perpétré par l'État-Major ni la ferme décision de faire son devoir jusqu'au bout, ni même l'indécision, la réflexion, la lutte de conscience, en cet homme élégamment coiffé d'un chapeau haute forme brillant et qui ne regardait nulle part, en laissant flotter un regard paisible et comme sans pensée, comme la petite fumée qui s'élève des villages dans le bleu, par les temps ensoleillés comme celui-ci, de telle sorte que nul ne pouvait deviner s'il venait pour parler ou pour se taire, s'il répondrait ou non aux questions, s'il se rangeait à l'avis de l'État-Major ou, comme on le disait, restait partisan de Dreyfus), de l'absence des signes de sa situation (le fait qu'il fût là, qu'on l'eût laissé venir, pouvant impliquer ou que le ministre le traitait toujours en officier à qui il laissait sa liberté malgré la punition qu'il purgeait en ce moment, ou aussi bien que touché par la citation comme tous les officiers, seul rompant avec le ministre et l'État-Major et voulant parler, à la veille donc peut-être de la réforme *de jure*). De sorte qu'en le voyant ainsi circuler entre les groupes qui par moment le cachaient complètement, on pouvait le tenir pour un officier sûr de son

avenir et de son fait, que, venu qu'il était en civil, on se représentait mieux avec tous ses galons et commandant aux hommes, ou un prisonnier qu'on laissait sortir pour l'exposer à une sorte de torture, la perspective des peines plus grandes devant lui rendre comme un bourreau douloureuses les paroles qu'il prononcerait. Prisonnier dont on aurait voulu savoir, malgré le chapeau haute forme, tout l'élégant vêtement qu'on lui avait donné pour venir et la permission même de venir, l'apparente liberté qu'on lui avait donnée de venir ici, s'il n'était pas trop malheureux au Mont-Valérien, qu'on se représentait, bien que venu ici en civil, plutôt en officier, en petite tenue, comme il devait être dans sa chambre du Mont-Valérien, et pour qui on était heureux de cette liberté provisoire. Prisonnier pour qui on souffrait comme de quelque chose de faux et d'immoral, qu'on le fit sortir ainsi et pour des choses si émotionnantes où il aurait en quelque sorte à décider de son avenir par ce qu'il dirait, comme si l'on éprouvait que cette sorte de torture, de manière de dire : « Tenez, vous êtes libre, vous voyez ce que c'est, eh bien ! décidez vous-même, vous pouvez vous faire retirer vous-même pour cinq ans dans une forteresse » fût une peine de surcroît défendue par le droit moderne, trop cruelle, trop atroce. De sorte que libre et debout, sous son chapeau haute forme incliné comme d'un simple spectateur qui le soir rentrerait chez lui et reviendrait ou non le lendemain, il impressionnait péniblement comme un malade qu'on aurait fait lever le jour de l'opération et sortir pour être opéré, et dont l'air de sortir trop habillé, hélas pour combien de temps de lit futur, n'était qu'un mieux apparent et faux, faux comme ce soleil si éclatant qui en ce jour d'anxiété, d'air impur de foules venait jouer crûment dans la salle.

Le colonel Picquart était lui-même un philosophe, dont les pensées, tandis qu'il cheminait sur les routes au-devant de ses hommes, cherchaient sans cesse à éclaircir les notions qui se présentaient à elles. De cette vie toute vouée à des recherches désintéressées se dégageait une sorte de cordialité qui était très agréable à ceux avec qui il vivait. Le développement de la pensée dans un sens intérieur et moral a pour effet de développer en nous une sorte d'extrême sensibilité, d'allégresse affectueuse pour tout ce qui nous entoure, dans les moments où nos tendances intellectuelles ne sont entravées par aucune préoccupation égoïste. Un poète ou un philosophe qui

a pour défaut, par exemple, la vanité, n'est plus qu'un simple mondain dans les lieux où sa vanité est excitée : aussi n'est-il pas susceptible d'éprouver, auprès des personnes dont la société, par exemple, le flatte, de joie douce et proprement poétique. Même seul dans un salon ravissant, attendant une femme à la mode, il n'éprouve, soyez-en sûr, que des sensations médiocres, et ce sont les mots qui lui font dire quand la maîtresse de la maison entre : « Quel endroit ravissant, on voudrait passer sa vie ici » et non lui qui en ce moment fait parler les mots.

Non, l'endroit où il aurait voulu passer sa vie et qu'il a trouvé proprement ravissant, si profondément que n'ayant à ce moment personne à qui le dire car il y était seul, il se renversait en arrière dans son bon fauteuil et disait à mi-voix : « Que c'est beau, que j'aimerais vivre ici » c'est dans telle petite ville de garnison, une journée où il n'était pas de service, une petite chambre où personne ne pouvait venir le déranger, et qu'en ce moment le feu de bois que le concierge venait de lui allumer avec les vieilles planches de la locataire d'au-dessous remplissait du tonnerre de son activité, et d'une lumière si éclatante que les petits tableaux du mur semblaient éclairés par une lampe, quoique ce fût seulement le petit jour de trois heures qui éclairait jusque-là la chambre. Jour gris, car il pleuvait, comme on pouvait le voir par la petite fenêtre que les petits rideaux à carrés blancs et rouges ne couvraient qu'à demi. Car ce n'est pas que dans les montagnes solitaires qu'a retenti le cri d'amour, de puissance et de joie de l'homme solitaire et bien heureux. Ce n'est pas seulement à la brise dont il entendait s'approcher la palpitation dans le silence qu'il s'est senti uni comme si son âme était en elle et comme s'il avait besoin de retenir son souffle au moment où les petites herbes ondulaient. C'est toutes les fois où son âme débordée animait divinement toutes choses et sentant à côté d'elle comme des dieux plus humbles et fraternels, le dieu du feu secouer allégrement sa chevelure de lumière et de chaleur et faire régner la gaîté dans la chambre, le dieu immobile de la porte témoigner par le petit carreau enclavé dans une stature de bois du souci que cette province avait de cacher les alcôves et de son servage tutélaire à la vie des hommes, qui derrière sa garde solide, par les journées pluvieuses comme celle-ci, par des nuits de vent où il ne bronchait pas, s'étaient réunis pour la causerie, pour dormir ou pour, un homme et une femme, jouer ensemble après avoir retourné le saint

de bois. Peinture, mobilier, foyer commode pour allumer de grands feux de bois, selon la coutume de la province, toutes choses que l'âme débordée considérait, adorait et quelquefois à mi-voix, disant : « Comme je voudrais vivre ici », interpellait sans attendre de réponse, dans le silence.

Dans ses garnisons combien le colonel Picquart avait ainsi laissé de bons souvenirs à des logeuses qui venaient lui faire un beau feu, partaient pour le laisser travailler, et en remerciement de la royauté intellectuelle, de l'indépendance bienheureuse dont elles lui conféraient les signes en lui remettant les clefs de la porte avaient reçu ce sourire vague, ces regards pleins d'effusion qui accompagnent tout vaste épanchement de la pensée et qu'à la dilatation de nos lèvres et ou à la béance de nos pupilles nous sentons flotter encore sur nous quand nous travaillons, pendant que nous écrivons, et qui avec un léger essoufflement manifestent seuls la continuation de la vie physique alors, comme l'haleine régulière d'un enfant qui dort. Regard, sourire, haleine qui comme l'haleine de l'enfant témoignent par leur calme de l'innocence de la vie cachée de ces moments-là. Nous avons beau être différents des autres et même dans les choses que nous tenons pour les plus importantes de toutes, les autres, du moment que nous trouvant intelligents et bons ils ne nous en marquent pas de défaveur, ou seulement un sourire d'ailleurs sympathique (quel fou vous faites !), s'attendent à ce que dans une circonstance importante ces caractères de notre esprit soient comme s'ils n'étaient pas, et jugent nos actions à tout moment de notre vie comme si elles étaient produites par un être abstrait quelconque, en réalité par eux. Ainsi le père d'un jeune homme, qui a de grandes dispositions pour la poésie, n'en sera pas autrement fâché tant qu'il en recevra des compliments, mais le jour où cette même disposition rendra son fils incapable du travail qu'on lui a donné, le fera rester à rien faire, lui fera refuser un emploi, il s'irritera et témoignera par ses reproches qu'au fond il a remarqué les singularités flatteuses de son fils sans pour cela jamais le juger en rien comme « un autre ».

Et ces particularités de notre nature se marquent même dans les simples réponses que nous avons à faire à un questionnaire. Debout, la tête dégagée des épaules, l'air intimidé et libre dans son uniforme bleu devant les juges, le colonel Picquart, à chaque question qu'on lui posait, involontairement se mettait comme jadis comme toujours à essayer de l'éclaircir par la pensée, à

se placer, selon les règles de ce qu'on ne peut pas proprement appeler une méthode, car c'est une méthode que notre esprit s'est faite inconsciemment pour penser, comme les ailes de l'oiseau pour voler, et qu'il sait seulement la meilleure, au moins pour lui, à ce que dans les heures où il sent le mieux, où il est en quelque sorte inspiré, il obéit à une sorte de sincérité intérieure, d'instinct impérieux, en l'appliquant à se placer en chaque être qu'il considérait, à ne plus être lui, à se faire son âme, à aller instinctivement, forcément vers les actions que cet être avait faites. Méthode qui se répand sur le reste de la vie et aux heures où devant un juge d'instruction, devant un homme qui nous menace, il nous semble tout d'un coup que nous sommes tout seuls, que l'univers nous a abandonnés et que nous sommes réduits à une personne réduite à une sorte d'inquiétude. À ces moments mêmes d'abandon, nous retrouvons près de nous comme un fidèle serviteur qui n'aurait pas voulu nous quitter, ou comme les dieux qui restent auprès de nous, mais hélas pas toujours pour notre sauvegarde, nos actions morales, intellectuelles, qui, quoique nous en ayons, touchées par chaque mot qu'on nous adresse, se dégagent irrésistiblement comme une électricité contenue. Le lâche se compose après le beau rôle qu'il aurait dû avoir, mais tandis qu'on l'insultait, sous le coup de la peur, comme il sentait lui-même, dans la chaleur de ses joues, la palpitation de son cœur, la fausse force des paroles qu'il disait, jusqu'à la décharge suprême, l'instant où il a tourné les talons sur un prétexte absurde, toute son âme peureuse se dégageait. Et surtout dans un interrogatoire où nous sommes plus calmes, nous retrouvons avec nous nos habitudes intellectuelles qui ne nous ont pas quitté. Nous avons beau savoir que tout ce que nous dirons de tel sera non avenu car cela ne serait perçu que par d'autres philosophes qui, reconnaissant sous leur langage leur âme, se réjouiraient, nous ne pouvons nous empêcher de penser ainsi. Comme ces héros de la campagne de Russie qui se rasaient le matin du jour où ils allaient mourir quoique la propreté et l'élégance n'aient aucun sens pour la mort, l'esprit, devant des gens d'esprit obscur, ne peut pas s'empêcher de suivre son plaisir à mettre le mot juste, à distinguer dans la question qu'on lui pose deux idées que la logique lui conseille à disjoindre, à se placer dans l'âme de son adversaire et à descendre le cours des émotions par lequel il a dû passer, et à arriver tout naturellement au jugement sévère qu'il a porté sur vous et à le trouver tout naturel : comme quand le colonel Picquart ayant été rappelé par le président

après que l'archiviste Gribelin l'avait accusé de véritables crimes, le président lui ayant demandé : « Que pensez-vous de l'archiviste Gribelin ? », le colonel Picquart au risque de paraître fortifier le témoignage contre lui répondit simplement : « Je le tiens pour un honnête homme, et en particulier pour incapable d'un mensonge. »

C'est qu'au moment de former une idée, d'énoncer une réponse, de tels hommes n'ont pas devant eux les autres mais leur propre pensée. C'est à elle qu'ils répondent. Ils ont beau sentir que telle réponse excite la risée des auditeurs ils savent qu'elle est juste et ne peuvent que la justifier par un argument qui ne sera pas mieux compris. Non qu'ils disent des choses obscures, mais dans le moment même où ils se mettent à la portée de leurs auditeurs, les choses simples qu'ils leur disent sont encore ordonnées par le raisonnement philosophique. Un poète accusé d'espionnage parce qu'il avait regardé pendant deux heures une caserne changer de couleur au soleil couchant, excite les haussements d'épaules des juges quand il explique les raisons de son action. « Je ne vois pas ce que ça a de joli, moi, dit le juge, une caserne au soleil couchant. Si encore c'était dans une cathédrale, je comprends. Il n'y a pas que vous de poète, j'ai été poète à mes heures. » Le poète ne peut répondre que par un sourire ambigu empreint d'une satisfaction amère et reflet d'une contradiction éprouvée, car il sent à la fois le juge en dehors de lui comme un homme réel qui peut lui faire du mal, et en dedans de lui, dans le champ de son observation, comme un personnage assez grotesque, comme au-dessus de lui et plus fort que lui et très à redouter et important à fléchir, et pourtant comme fort au-dessous de lui et dont il dégage en ce moment même les traits pour un portrait littéraire. Et il sent que le mauvais effet qu'a produit sa réponse est bien fâcheux pour lui, mais la réponse du juge en même temps qu'elle blesse sa sensibilité par les fâcheuses suites qu'il prévoit, et par l'impossibilité qu'elle lui dénonce de se faire comprendre, lui donne en même temps dans un ordre purement intellectuel ce vif sentiment de l'infériorité intellectuelle du juge et des autres juges qui rient de bon cœur, croyant cette réponse spirituelle, que c'est leur collègue et non l'accusé qui est un grand poète.

Cette intelligence est plus belle encore quand elle détache tellement l'homme de toute mauvaise passion en lui faisant comprendre le caractère des autres hommes, en sorte qu'il ne peut leur en vouloir et en lui faisant

comprendre combien la richesse, la gloire sont peu de choses, et que la vie, n'ayant de prix que parce qu'elle peut être consacrée à chercher la vérité et à faire du bien aux hommes, ne peut valoir qu'on lui sacrifie ces deux fins — que chacune de nos paroles avec le sourire de l'intelligence se riant de la vie, la met en jeu à chaque instant contre une vérité. C'est ce sentiment qu'on pouvait éprouver en entendant le colonel Picquart et qui nous émeut tant dans le *Phédon*, quand en suivant le raisonnement de Socrate nous avons tout d'un coup le sentiment extraordinaire d'entendre un raisonnement dont aucune espèce de désir personnel n'est venue altérer la pureté, comme si la vérité était supérieure à tout : car en effet nous nous apercevons que la conclusion que Socrate va tirer de ce raisonnement, c'est qu'il faut qu'il meure. Il a donc en ce moment en lui quelque chose de supérieur à la vie puisque c'est pour cela qu'il donne sa vie. Cela est à ce moment dans ses paroles, et aussi nous sommes pris à ce moment d'un trouble extraordinaire. Et pourtant, tant notre minuscule condition est mêlée à ce que nous avons de grand, à ce moment où il est plus que le Socrate qui demain sera mort, c'est Socrate qu'il est encore et dans ces moments suprêmes il fait toujours les mêmes raisonnements philosophiques dont on sent qu'il ne peut se détacher, comme vous reconnaîtrez facilement même dans une circonstance tragique, à certains gestes, à certains tics professionnels, que le forgeron n'a pas pu dépouiller le forgeron. Sans doute c'est bien de la vanité, et même absurde, à nous que de dire que nous aurions voulu pouvoir nous dépouiller de nous-même. N'importe, il y a des moments où on se sent un peu triste en voyant que ce qu'il y a de plus immatériel en nous trace en nous comme ce qui est matériel son sillon, et que les marques en restent, que le vieux philosophe a ses tics professionnels comme le vieux forgeron. Balzac peut nous paraître un peu artificiel quand il fait toujours répéter à un notaire (Grande-Bretèche) les mots d'acte, etc. Et pourtant c'est une vérité dont elle pourrait être l'allégorie que ressentit Jean, un jour où ayant demandé à son vieux professeur M. Beulier s'il aimait les dames et les échecs, il l'entendit répondre comme à une question de métaphysique et paraissant suivre un raisonnement de même nature : « Hé, il ne m'est pas bien facile de vous répondre. Mais voici ce que je puis vous dire, du moins ce qui m'apparaît, car je n'ai pas une grande pratique de ces jeux. Pour les dames voici ce que je vois, et comment je le dirais : c'est un jeu où…, etc. En conséquence, c'est un jeu peu intéressant. Je ne

crois pas, non encore une fois, je ne suis pas bien sûr que je vous répondrais la même chose pour les échecs. Là, il semble bien que l'esprit soit plus directement intéressé. C'est un beau jeu, etc. »

Qu'y peut-on faire ? C'est avec notre tête seulement que nous pouvons penser, et nous la fatiguons avec les années, nous lui donnons peu à peu la forme de ce que nous y avons mis. Certes, il ne faut pas dire que nous ne faisons que tourner tout le temps dans le même cercle : dans le même cercle nous pouvons faire tourner une infinité de choses différentes. Et du reste dans une assemblée, pour un philosophe comme Jean perdu au milieu de deux cents personnes qui ne l'étaient pas, c'était avec un sourire de sympathie qu'il reconnaissait la marque philosophique dans les paroles du colonel Picquart quand il l'entendait dire : « Puis-je finir de parler de cela maintenant ? Je parlerai de cela tout à l'heure. » Il reconnaissait ces petites habitudes en lesquelles ne consiste certes pas la pensée philosophique mais qui l'accompagnent souvent, comme deux grands lettrés prennent plaisir à s'écrire une lettre en latin, ou deux musiciens à transposer ensemble ce qu'ils jouent, divers accompagnements de cultures très hautes et qui les décèlent joyeusement, comme certaines bonnes manières chez certain inconnu révèlent une certaine éducation. Il écoutait aussi avec un sourire sympathique certaines petites particularités de la manière de parler du colonel Picquart (une certaine manière par exemple de dire « sécrets », au lieu de secrets), sourire sympathique qui se serait renouvelé par exemple en l'imitant, comme il faisait pour son professeur M. Beulier : imitation pleine d'admiration, sourire mêlé d'une chaude sympathie qui n'a aucun rapport avec l'ironie ou la notation d'un ridicule.

Et du reste si l'on cherche ce que la vraie grandeur imprime en nous, c'est trop vague de dire que c'est le respect, et c'est même plutôt une sorte de familiarité. Nous sentons notre âme, ce qu'il y a de meilleur et de plus sympathique en nous, en eux, et nous nous moquons d'eux comme de nous-même. Même plus vieux que nous, même ayant quarante ans comme le colonel Picquart, même ayant soixante ans comme ce M. Beulier, ils ne sont pas plus vieux que nous, ils sont presque plus jeunes, leur riche vie intérieure et les mille petites particularités physiques qu'elle anime nous les rendent plaisants comme des enfants. Nous pensions à un colonel, à quelqu'un à qui l'on pense avec une gravité froide : et nous trouvons un

frère que de loin nous plaisantons, en jouant pour ainsi dire avec lui, avec mille plaisanteries sur ses défauts, sur les mouvements de son nez quand il parle, sa manière de courir, mais plaisanteries si sympathiques que si quelqu'un voulait lui faire du mal nous nous ferions tuer pour lui.

VII

DE L'OPÉRA-COMIQUE AU PALAIS DE JUSTICE

Jean devait aller dans l'après-midi au Palais de Justice, toujours pour l'affaire Zola. Mais le duc de Réveillon, retenu à la chambre par la goutte, lui avait demandé de vouloir bien faire pour lui deux ou trois commissions. Il devait d'abord passer au théâtre de l'Opéra-Comique donner au nouveau directeur l'heureuse nouvelle que le duc se chargeait de constituer un jour d'abonnement brillant avec toute la haute société parisienne. Jean dut entrer par l'avenue Victoria où il trouva un concierge, un escalier et toute une immense maison à sept étages, à chambres innombrables, qui était cette moitié du théâtre où le public n'entre pas, qu'il se figure comme d'étroites coulisses où les acteurs sortent après avoir fini leur rôle et qui, comme toute chose où une œuvre en apparence unique se prépare, comprend un nombre énorme d'industries, qui font que l'auteur apercevant vingt femmes en train de coudre des soies coûteuses pour ses plus insignifiants personnages, ceux qu'un instant de sa fantaisie a créés, se demande : « Grand Dieu, de si belles soies pour Floriette, tant d'art, de dépenses faites, cela en vaut-il bien la peine ? Comme cette femme vient de me dire pour « Floriette ». Cette petite femme que, en moi-même, quand je pense, je n'appelle jamais Floriette, et je ne sais même pas pourquoi j'ai laissé ce nom-là. » Tel l'auteur, en parcourant ces vastes lingeries qui occupent un étage entier du théâtre et où tant de femmes travaillent pour Floriette, sent bien peu de chose à côté de cela sa pauvre fantaisie, son rêve d'une heure. Un autre jour sentant ce qu'il y a de précieux et de méconnu dans son rêve, entendant vanter de son œuvre les costumes et les interprètes il sentira combien tout cela est peu, combien c'est son œuvre seule qui est intéressante et comme elle

subsisterait sans tout cela. Entre temps, il entre ayant à dire un mot au directeur dans les coulisses, où il entend plus souvent qu'il n'en aurait l'habitude l'œuvre du confrère à qui il va succéder sur l'affiche et la fredonne, pendant que le regardent les machinistes intéressés de savoir que c'est le nouvel auteur, et que le saluent avec un certain respect les actrices qui espèrent qu'il fera quelque chose pour elles et qui partagent l'admiration qu'une fraction du monde musical a pour sa musique, si bien que dans cet étroit espace où il entend la pièce sans la voir il est dans un décor de forêt, avec un chapeau haute forme sur la tête et quelque livre aimé dans la poche de son pardessus.

La Zerline qui se prépare à entrer en scène, et qui sous ses mantilles noires montre un visage fardé, s'approche de lui gracieusement, et lui parle non pas le langage que doit tenir Zerline mais celui de la dame qu'elle est dans la vie, au risque de s'oublier et qu'on soit obligé de lui crier qu'elle doit entrer en scène, croisant Doña Anna qui sort si vite qu'une seconde après avoir dépassé le portant qui cachait aux coulisses sa fureur si intéressante pour le public, soit qu'elle soit entraînée par la sincérité de son jeu, soit que déjà aperçue des coulisses maintenant qu'elle a dépassé le portant, elle soit encore visible au public et doive rester pour une seconde Doña Anna, elle court au milieu des machinistes, du jeune auteur et de la femme qui tient son manteau pour qu'elle n'ait pas froid en criant encore : « Ô douleur, ô douleur » quoique rien ici ne puisse justifier de pareils cris, comme une folle qui apporte au milieu du public des préoccupations qu'il ne motive pas. Mais aussitôt sa course s'arrête et son chant aussi, elle cherche seulement des yeux sa camériste, relève son voile en disant qu'elle n'a pas bien fait son *si*, et sans doute troublée encore s'excuse de ne pas avoir vu le jeune auteur et cause avec lui, car, malgré son âge il a pour elle de l'importance d'autant plus qu'il ne lui a pas envoyé les mélodies qu'elle lui a demandées et s'est ainsi affirmé. Le jeune auteur lui présente l'ami qui l'a accompagné et qui venant pour la première fois dans les coulisses et doué d'imagination trouve aussi absurde de prétendre attirer un instant l'attention de la célèbre diva au milieu même de ce rôle où tout Paris l'acclame que de faire demander le président de la République au moment où le czar arrive. Néanmoins, elle lui parle fort aimablement et parle beaucoup de son admiration pour la pièce qu'elle joue, de l'intérêt qu'elle

trouve à son rôle, très désireuse de passer pour une connaisseuse et de prendre avec humilité son rôle de dévouée interprète, soucieuse seulement de comprendre les intentions de l'auteur, et vaillante au point de jouer même si elle est malade. En effet elle tousse à ce moment, montrant qu'elle n'est pas bien. Et quel bonheur pour l'ami du jeune auteur, quelle joie d'avoir personnellement assisté à un événement historique, si c'est le même rhume dont les journaux parlent le lendemain, si c'est vraiment un rhume un peu exceptionnel qui a été relaté, même plaisir que celui qu'il aurait eu si, devant dîner avec elle, et elle s'étant fait excuser sous prétexte qu'elle était malade, on voyait sur l'affiche « relâche » pour cette indisposition, ce qui montre qu'on compte pour elle et que ce que vous avez été à même de savoir d'elle était assez important pour compter auprès du public qu'elle respecte tant, qu'elle ne met pas pourtant sur le même pied que vous.

À ce moment sortent en courant Don Ottavio et Don Juan qui s'essuient la figure à peine hors de portée du public et à qui elle tend la main avec un sourire tendre et mutin de bonne camarade, répondant par un baiser à une plaisanterie de l'un. Ils serrent la main du jeune auteur qui les félicite sur la manière dont ils ont chanté et s'éloignent en chantonnant un peu du morceau qu'ils vont avoir tout à l'heure à dire. Cependant un jeune comte se fait présenter à notre auteur. Il est joli garçon, en habit, avec des gants blancs, et en homme de son monde il se sert avec les chanteurs, les machinistes (souvent peine perdue) des gracieux saluts, des phrases aimables, des poignées de main à distance qui ont été apprises dans le vieil hôtel ducal et devaient servir avec un monde tout différent. Mais amant de la cantatrice qui va créer le rôle du jeune auteur, celui-ci est pour lui un personnage d'importance et il viendra plus d'une fois lui demander s'il ne peut rien changer pour elle à son air du premier acte. Du reste, cette femme l'émerveille par son intelligence, et il déclare ne plus pouvoir se retrouver dans le monde au milieu de gens qui ne font rien, qui ne parlent que de chiffons, qui ne lisent rien. Les acteurs, les auteurs, les journalistes au contraire, voilà un monde, dit-il, qui pense, et qui travaille, qui pense à autre chose qu'à la toilette. Car si la sienne est fort soignée il n'attache à cela aucune importance, ce qui donne un grand charme pour les gens mal mis et intelligents à leurs rapports avec lui, car ils ne se sentent pas méprisés, et ce qui fait aussi qu'il a été fort déçu quand on lui a fait

connaître Loti. Celui-ci a déclaré que rien n'était plus important que d'être bien mis, qu'il n'aimait que les chevaux, qu'il détestait lire. Le jeune comte ne peut comprendre que ce soit là le langage d'un homme intelligent. Il déclare qu'il l'a trouvé très surfait. Il a presque peur qu'il ne se soit moqué de lui. Jean à qui on avait dit que le directeur était sur la scène (pour la matinée du jeudi) et qui n'est autre que l'ami du jeune auteur (lequel est Daltozzi), a serré la main au passage au comte qu'il avait vu autrefois chez les Réveillon, et que, quelques années plus tard, ayant été marié par sa famille à une nièce des La Rochefoucauld et étant brouillé à mort avec la diva, il reverra dans les dîners tout autre, ayant renoncé (comme un avocat qui un instant avait voulu être homme de lettres, et qui ne peut même plus reconstituer comment il avait pu se trouver pendant quelques années dans un état d'esprit propre à la composition) aux chanteuses et aux gens d'esprit, et paraissant en être passablement revenu.

Cependant Daltozzi explique à Jean que le directeur est dans son cabinet. Jean arrive dans une antichambre qui donne sur la place Notre-Dame, qu'on aperçoit toute jaunie par le soleil radieux, tandis qu'entre les deux tours le ciel d'un bleu profond sourit avec une douceur indéfinissable. Du reste le plancher de l'antichambre reçoit aussi sa vaste part de soleil, qui flotte jusqu'au bureau où un huissier attend que le directeur fasse entrer la personne suivante.

Mais ce beau soleil répandu sur la place et dans la chambre même ne semble pas, parmi toutes les personnes qui attendent avoir gagné de sa joie un garçon, qui attend là pour une audition d'où va dépendre sa fortune, qui a sans doute mis ses derniers sous dans les bottines vernies qu'il a revêtues. Jean pense qu'il a été en soirée chez le duc de Réveillon en bottines non vernies, et à la tyrannie que l'inconnu, et ce qui pour nous est le puissant, exercent sur nous, au point de changer toutes nos actions. À ce moment où devait entrer le jeune chanteur, le directeur à qui on a fait passer la carte de Jean de la part du duc, vient lui-même, laissant tout le monde, chercher Jean et fait dire qu'il ne recevra plus personne aujourd'hui. Hélas, nouvelle nuit d'insomnie ce soir, nouvelle séance de dix sous chez le coiffeur demain. L'angoisse est prolongée, et le jeune homme quitte la maison du théâtre et traverse la place regorgeante de soleil et de joie sur laquelle il projette une vive ombre noire sans y trouver rien qu'une sombre inquiétude, tant c'est

avec nos soucis qu'est faite notre tristesse comme c'est avec notre maladie qu'est fait notre mal être, de sorte qu'un fiévreux claque des dents au soleil et qu'un malheureux pleure dans la joie générale parce que c'est en nous que sont le bonheur et le malheur.

Et pourtant le soleil entrait partout en ce moment. Et à l'intérieur de Notre-Dame, dans la sombre immensité, après avoir passé par combien de vitraux bleus d'azur et rouges sang qui auraient dû l'intercepter à jamais, un peu de soleil parvenu à entrer se reposait gaiement sur la pierre grise d'un pilier, tandis qu'entre les piliers, dans les allées désertes à cette heure, au milieu du vaste chemin de dalles çà et là une femme était agenouillée, qu'on aurait retrouvée longtemps immobile à la même place.

★

C'était au mois où par un miracle bien plus beau que les pierres qui suent et les statues qui se recouvraient de sang dans l'Antiquité, des arbustes d'un bois noir et fruste se couvraient d'une écume embaumée de fleurs lilas qui, quand Jean lisait pendant les heures chaudes dans un bosquet du parc d'Étreuilles, quand tout semblait sourire, ne cessait de répandre autour de lui une odeur qu'il s'arrêtait un instant de lire pour respirer, si enivrante qu'après cela il secouait sa tête en respirant bruyamment, comme on fait après avoir goûté sur les lèvres d'une amante une ivresse inexprimable, tandis qu'un petit nuage seul, arrêté au milieu du ciel en ce moment et ayant laissé loin derrière lui une flotte d'autres qui semblaient de blanches voiles à la pêche, changeait assez vite de place malgré l'apparente immobilité de tout. Dans le petit salon d'où la vieille Madame X. ne sortait plus, des deux côtés du buffet dans leurs vases de porcelaine les tiges de cinéraire s'étaient revêtues d'étoiles d'un sombre velours rouge qui se fanait à chaque automne, et réapparaissait velouté et neuf à chaque printemps. Mais à Paris tous ceux dont un sombre chagrin ne fermait pas leur âme à la gaîté du soleil en ressentaient la bienfaisante influence. « Voilà un beau temps pour les moissons », avait dit le valet de chambre de Jean, avec une joie où la moisson qu'il ne voyait jamais avait une beaucoup moins grande part qu'il ne croyait. « Voilà un beau temps pour aller se promener », avait dit à Jean

son garçon coiffeur. Et il était certain que l'air de bonheur répandu sur sa personne, et les regards satisfaits que de temps en temps il jetait par la vitre sur le boulevard ensoleillé, n'avaient pas pour explication le plaisir qu'on devait trouver aux promenades, car toute la journée il resterait à raser des barbes et à couper des cheveux. Jean ayant quitté le directeur de l'Opéra-Comique se hâta vers le Palais de Justice. Il arriva pour les dépositions de MM. Paul Meyer, Giry et Molinier.

Que ce soit M. Pinard venant déclarer aux juges que le docteur Laporte qu'ils couvrent d'infamie a bien opéré, M. Meyer venant déclarer à la justice militaire et civile qui tient Dreyfus pour le dernier des traîtres qu'il n'a pu écrire le bordereau sur lequel il a été condamné, ou même M. Chambereaud déclarant qu'à son avis l'arrêt sur lequel la vie politique de la France semblait reposer doit être attaqué, c'est toujours avec une émotion joyeuse et virile qu'on entend sortir des paroles singulières et audacieuses de la bouche d'hommes de science qui par une pure question d'honneur professionnel viennent dire la vérité, une vérité dont ils se soucient seulement parce qu'elle est la vérité qu'ils ont appris à chérir dans leur art, sans aucune espèce d'hésitation à mécontenter ceux pour qui elle se présente de toute autre façon comme faisant partie d'un ensemble de considérations dont ils se soucient fort peu. Le médecin qui soigne un jeune homme ne le laissera pas sortir s'il est encore malade, quelque intérêt que la justice ait à l'arrêter ou l'autorité militaire à lui faire faire son stage. Mais une fois que, par amour pour la vérité professionnelle qui est pour lui la chose importante, il s'est opposé à la sortie du jeune homme, il prendra parti avec une énergie cordiale pour les revendications du jeune homme et n'aura qu'hostilité pour la justice civile et l'autorité militaire, qui dans leur intérêt n'ont pas égard à cette vérité : « Il avait le poumon droit engorgé et quarante de fièvre malgré la quinine que je lui donnais. » Ainsi M. Paul Meyer qui sans doute jusque-là se souciait fort peu de Zola et ne se serait pas dérangé une minute pour lui, et qui peut-être était ami intime du ministre de la Guerre, défendra avec une joyeuse sympathie Zola qu'il a reconnu être dans la vérité et à toutes les pressions, à tous les arguments de l'autorité militaire opposera un certain nombre d'assertions sur certains déliés, certaines courbes et conclura. « Je jure que ce ne peut être de l'écriture de Dreyfus. » Ces paroles sont émouvantes à entendre car on sent

qu'elles sont simplement la conclusion d'un raisonnement fait d'après des règles scientifiques et en dehors de toute opinion sur cette affaire, en sorte qu'on y sent une sorte de sincérité, la seule vraie sincérité car dans une opinion la sincérité n'est jamais que de la naïveté. Tandis qu'ici on sent joyeusement au violent écart qu'il y a entre l'opinion attendue de M. Paul Meyer par le gouvernement et la majorité de ses confrères et cette opinion, entre l'opinion attendue de M. Pinard par le gouvernement et la majorité de ses confrères et cette opinion, que la vérité est quelque chose qui existe réellement en soi, en dehors de toute opinion, que la vérité à laquelle le savant s'attache est déterminée par une série de conditions qui ne se trouvent nullement dans les convenances humaines même les plus hautes, mais dans la nature des choses. Aussi un homme qui a pour profession de rechercher la vérité dans les écritures ou dans les intestins est-il en quelque sorte impitoyable. Les généraux, les juges peuvent venir avec leurs belles robes. Il leur parle de ce qu'il sait et vous pouvez être sûr qu'il ne démordra pas, car comme le médecin qui s'est fait le protecteur et l'ami de son malade parce que quelqu'un qui a une fluxion de poitrine ne doit pas sortir, il est maintenant le défenseur de Zola, de tous ces gens dont il se souciait peu mais qu'il va défendre maintenant avec une grande chaleur, non parce qu'il les aime, mais parce que l'écriture qu'on leur objecte n'est pas de Dreyfus.

Nous aimons ces gens-là qui sont généralement assez gais parce que leur opinion tient à des raisonnements bien faits et que les opinions des autres étant fondées sur des passions, elles peuvent être vaincues tandis qu'ils ne peuvent pas l'être, d'autant plus gais qu'ils viennent parler de choses qu'ils connaissent très bien et beaucoup mieux que tout autre personne et que si quelqu'un osait venir leur en remontrer, ils auraient le plaisir de discuter avec lui, ce qui est très agréable à quelqu'un qui est le plus fort et qui raisonne mieux. Ces gens-là se brouillent avec les ministres dont ils étaient hier l'ami de sorte que leur opinion ne peut en rien être présumée d'avance de leur amitié, de leur milieu, de leurs opinions. Car M. Paul Meyer pouvait être l'ami du général Billot et ne pas démordre d'un pouce et venir miner tout son échafaudage. Il pouvait détester la littérature de M. Zola et en parler avec dédain et même être très religieux et l'avoir en horreur. Maintenant il lui donnera cordialement la main, et ira lui chercher des petits

pâtés pendant les audiences, et rira, et causera avec lui, et s'entendra pour des plans d'attaque. Et plus leur opinion est différente de ce qu'on aurait dû présumer, plus on sent avec plaisir que la Science est quelque chose de tout autre que toutes les choses humaines et politiques. Et si c'est le nom d'un illustre avocat monarchiste et chrétien qu'on lit dans la liste de protestation de *l'Aurore*, l'émotion qu'on éprouve est plus grande encore, sentant à tout cet écart ce que c'est que la vérité. Et c'est aussi un plaisir très grand que de voir une certaine hardiesse et licence en de tels esprits qui légitiment d'un mot les opinions que nous aurions voulu avoir et que nous avions repoussées, car dans notre effort de sincérité perpétuelle (je parle pour les natures comme Jean) nous n'osons pas nous fier à notre opinion et nous nous rangeons à l'opinion qui nous est la moins favorable. Et, juif, nous comprenons l'antisémitisme, et partisan de Dreyfus nous comprenons le jury d'avoir condamné Zola et les pouvoirs publics de flétrir les Scheurer-Kestner. Aussi est-ce une violente et agréable secousse dans notre esprit où se trouve désormais joyeusement installée en haut rang telle idée chassée et humiliée pour n'avoir pas assez de respect pour notre propre sentiment, quand nous lisons une lettre de M. Boutroux disant que l'antisémitisme est abominable, que les juifs sont autant que les chrétiens, que nous entendons M. Bertrand dire que si les jurés avaient l'esprit un peu large ils auraient acquitté Zola et M. Manau adresser un hommage aux Scheurer-Kestner et Trarieux.

VIII

L'AFFAIRE DANS « LE FIGARO »

Tandis que la Cour de cassation achevait l'examen du pourvoi en révision de Dreyfus, l'enquête faite par la chambre criminelle et sur laquelle elle avait à se prononcer paraissait tous les jours dans *le Figaro*. À vrai dire, la seule chose qui était en question dans cette enquête, c'étaient des choses comme celle-ci : Dreyfus restera-t-il à l'île du Diable, sera-t-il recondamné à être fusillé ? Le général de Boisdeffre sera-t-il obligé de se faire sauter la cervelle, le colonel du Paty de Clam sera-t-il obligé de fuir à l'étranger sans plus voir une seule des personnes dont le commerce et la considération lui avaient fait jusque-là ce qu'on appelle une existence enviable ? Le colonel Picquart depuis déjà un an en prison allait-il ou non passer devant un conseil de guerre qui le condamnerait à vingt ans de travaux forcés, c'est-à-dire que jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans il ne pourrait plus jouir de l'existence et de la liberté ?

Mais c'était dans un sentiment tout à fait différent que cette enquête était lue par toutes les personnes qui désiraient l'élargissement de Dreyfus s'il était innocent, l'élargissement de Picquart, et qui ne voulaient aucun mal à du Paty de Clam ni au général de Boisdeffre. Ce sentiment, probablement exempt de l'angoisse des conséquences qui allaient résulter de cette enquête et où tendaient les questions du Président, les réponses des témoins, le fait même de l'enquête, ce sentiment était celui d'une satisfaction profonde manifestée le soir par le sourire sur lequel on s'endormait en se disant : demain matin, qu'est-ce que va nous apporter dans notre lit, sur le plateau, *le Figaro* aussi frais que le croissant placé à côté, d'une essence aussi raffinée ? Car c'étaient les généraux les plus connus qui nous dévoilaient leur opinion sur l'affaire la plus passionnante, et à cause de cela aussi, aussi

réconfortante, aussi salutaire que le café au lait bouillant qui fume dans son bol et que nous boirons à petits coups pendant la lecture du *Figaro*, car on ne peut boire sans s'arrêter ni lire sans s'arrêter. Et rien ne vaut une bonne gorgée de café au lait bien sucré et bien chaud pour savourer l'attente de savoir ce que va révéler M. Bertulus dont nous n'avons encore lu que l'entrée en matière. À vrai dire, cette curiosité n'était pas toujours aussi vive au réveil qu'au moment où nous nous endormions dans la perspective souriante d'un lendemain intéressant. Tel qui a tiré ses rideaux avant de se coucher sur un ciel fourmillant d'étoiles, est réveillé le matin au bruit d'une pluie battante, et souvent les dispositions de notre âme ont autant changé que celles du temps. Nous nous rappelons bien que nous avons eu telles ou telles idées en nous couchant mais ce n'est plus qu'un catalogue de nos idées de la veille que nous pourrions dresser. Elles qui nous paraissaient si belles, qui nous invitaient à prendre la plume, qui auraient eu la force de nous détourner de tous les plaisirs pour nous faire rester en leur compagnie nous ne les retrouvons plus. Aucune beauté n'est plus dans notre âme qui la réjouisse. Et nous n'avons pas de faim à mettre au devant du croissant et du café au lait, ni de curiosité au devant du *Figaro*. Mais le café au lait ranime notre curiosité qui s'étire, et voici qu'on nous ennuierait déjà beaucoup en nous enlevant *le Figaro*. Et de fait nous le lisons pendant plusieurs heures. « C'est effrayant ce qu'il y a à lire dans les journaux en ce moment. C'est un vrai travail. » Mais c'est un travail dont nous ne nous déchargerions pas volontiers sur un autre. Satisfaction dont nous avons si bien conscience que la phrase : « Tout ce que nous demandons, c'est que cela finisse, on commence à en avoir assez » a été remplacée par celle-ci : « Quand cela sera fini, qu'est-ce que nous ferons ? » qui n'est déjà plus beaucoup plus originale.

Chacun s'amusait d'autant plus que cet amusement était goûté par surplus, et qu'en soi-même on n'avait pas le sentiment de chercher un plaisir, ce qui rend plus exigeant, mais de répondre à un problème et de se livrer à une étude bien qu'à vrai dire on sautait vite « tout ce qui était un peu technique ». Au reste, même pour qui n'est pas du côté de l'armée, ce que pensent, ce que font les militaires nous intéresse plus que tout autre chose. Nous savons trop ce que c'est que les paroles d'un orateur de talent, d'un littérateur intelligent. Un militaire intelligent, il nous semble que c'est

peut-être une nouvelle sorte d'intelligence, que nous ne connaissons pas, et dont la révélation nous donnera une sensation nouvelle, qu'elle ne doit pas être aussi verbale. Puis nous aimerions savoir comment se comportent vis-à-vis les uns des autres ces hommes si nettement hiérarchisés et qui cependant doivent à certains moments, causer autrement qu'en se donnant des ordres sans garder la position militaire, sans rendre le salut. Ces actes enfin que de loin en loin nous leur voyons accomplir, nous aimerions savoir de quels jugements sur les mêmes choses que nous avons été appelés aussi à connaître et à juger ils ont été précédés, comment ils en causaient ensemble, si parfois entre le chef et ses subordonnés il n'y eut pas désaccord et comment il s'exprimait. Car nous voyons passer ces hommes qui, même quand ils portent le déguisement des civils, sont plus que ce qu'ils ont l'air d'être, et comme les dieux qui prenaient des formes d'hommes sont les militaires en civil » l'homme pressé au regard vif qui le dimanche matin, par-delà ses vêtements civils, va par la pensée à ses occupations militaires et répond d'un air brusque à tous les soldats qui le reconnaissent sans le connaître et le saluent, qui va vite et qui n'a pas l'air d'une jaquette, d'une cravate surmontée d'un chapeau, mais sous le veston duquel on sent le corps souple du militaire. Nous les voyons passer. Mais nous ne savons rien de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils disent, leur intelligence s'exprime dans des œuvres muettes que nous ne connaissons pas. Quant à leur vie entre eux, elle est restée fermée. Nous ne nous intéressons pas à savoir ce que deux ministres ou deux ducs se disent. Mais savoir comment le général de Boisdeffre causait avec du Paty de Clam, c'est la réalisation partielle de ce qui était tout entier vierge dans le domaine de l'imagination.

IX

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE DREYFUS

Après le dîner comme le hasard du groupement des chaises avait réuni tout le monde autour du général T., le comte de T. ayant dit : « Dire qu'en France on a pu pendant quatre ans soutenir que Dreyfus était coupable et qu'Esterhazy était innocent ! — Esterhazy, ah ! — Mais c'est vrai, général, vous étiez aux Affaires au moment de la liquidation de l'affaire Dreyfus. — Aussi je peux vous dire que je ne crois pas que Dreyfus fut coupable, mais je suis certain qu'Esterhazy ne l'était pas », tout le monde se retourna vivement pour écouter la personne qui venait d'émettre une assertion aussi extraordinaire. « Comment ! » interrompit le comte de T. qui possédait une certitude, celle de la raison et en effet il faut dire qu'auprès des croyances absurdes à la trahison de Dreyfus, la culpabilité d'Esterhazy était une certitude, c'est-à-dire une œuvre claire, élaborée par des hommes sans passion et d'une véritable intelligence, appuyée de faits ceux-là précis. Mais la réalité de l'histoire et ce qui fait son charme ambigu et spécial, qui la fait toujours différer de l'actualité en ce qu'elle n'est jamais connue sur la seule apparence, mais qui la fait différer aussi de la vérité, œuvre du raisonnement, en ce qu'elle ne peut se déduire et flotte entre la vérité et l'apparence, et qui fait qu'elle n'habite ni la rue ni le cerveau de l'homme de génie, mais la tête penchée au regard usé d'un diplomate expérimenté, peut démolir une telle certitude. Le comte de T. ne le pensait pas car il interrompit en disant : « Et le bordereau ? — Le bordereau n'a pas été écrit par Esterhazy, mais c'est son écriture imitée. »

Le comte sourit en haussant les épaules. C'était en effet l'argument des gens passionnés et bêtes au moment du procès. « Mais si Dreyfus avait imité l'écriture d'Esterhazy, quand il a été accusé, il aurait rejeté la faute sur

lui. On n'imite l'écriture de quelqu'un que pour pouvoir s'en servir comme d'une excuse. — Oui, si on est pris, dit le général, mais si on n'est pas pris ? — Mais Dreyfus a été pris. — Mais je vous ai dit que je croyais Dreyfus innocent, dit le général (car les personnes ayant l'habitude de voir attacher du prix à leurs paroles aiment à dire « je vous ai dit, j'estime, mon opinion est que »). — Alors, ni Dreyfus ni Esterhazy ? dit le comte qui n'avait jamais pensé à cette hypothèse et pour laquelle en effet ses raisonnements ne valaient plus. — Oui, dit le général. — Et qui ? demanda le comte. — Permettez-moi de ne pas vous répondre, dit le général. C'était quelqu'un d'assez connu, continua-t-il et dans quelques années, si nous nous voyons encore, je vous dirai son nom. Mais ne cherchez pas car il n'a jamais été nommé à propos de cette affaire et je suis le seul avec le duc de X. président du Conseil du cabinet où j'avais le portefeuille de la Guerre qui l'ait su. Mais nous l'avons su trop tard pour pouvoir faire quoi que ce soit. »

Le moment était intéressant. En effet, on sentait se dégager dans la chambre quelque chose d'immatériel qui pourrait s'appeler la vérité d'un fait historique, et qui en effet ne s'est souvent dégagé qu'autour d'une table où causent des personnages qui y ont été mêlés. La figure des interlocuteurs prend aussitôt quelque chose de grave et de définitif comme s'ils devenaient des sortes de témoins devant l'histoire. « Et Picquart ? s'écria le comte. Voilà quelqu'un sur qui on a dû se tromper. Il est impossible qu'il ait fait le petit bleu et qu'il ait voulu perdre Esterhazy par un moyen frauduleux, car ce serait un scélérat et j'ai toujours cru que c'était un héros. Toute sa conduite fut toujours en face de tant de gens mus par l'intérêt personnel, uniquement dictée par sa conscience. — Pour le petit bleu, je crois que la vérité ne se saura jamais, dit le général. Mais à mon sentiment, le petit bleu était de Picquart. Mais vous avez tout de même raison de l'admirer. » Et il dit avec gravité les paroles suivantes, car c'était un homme admirable d'intelligence et de cœur et c'est à lui que nous devons ces deux admirables romans *Cœur et Volonté* et *Vers l'Île des Mouettes*. « S'il fut combattu par les militaires, par le peuple et par les journaux jusqu'à faire de lui une sorte de martyr, ce ne fut pas pour ses défauts mais parce qu'il poursuivait indépendamment de tout intérêt un but qui était contraire aux intérêts des uns, aux projets des autres. Il a vraiment agi uniquement par amour de la vérité, et de plus je suis sûr qu'il croyait aussi bien Esterhazy coupable que

Dreyfus innocent. Mais ayant à lutter contre la calomnice, le mensonge, l'intérêt, il croyait pouvoir rendre sa croyance sensible par une pièce identique à bien d'autres qui devaient exister. Encore ne la fit-il nullement accablante pour Esterhazy, mais il fit seulement ce dont il avait besoin, prouver les relations d'Esterhazy et de Schwartzkoppen dont il était sûr. Je crois même que plus tard il en fit d'autres pour perdre du Paty, qu'il détestait et dont il voulait se venger car il avait des passions humaines aussi et il devenait souvent rouge de figure et amer de paroles quand on lui parlait de certains. Et sans doute il fut amené à se parjurer quand on lui demandait si le petit bleu était de lui quand il disait que non. Mais le reconnaître aux yeux d'une foule simpliste et hurlante c'eût été dire : « Je suis le faussaire que l'on croit, je voulus perdre Esterhazy loin de croire à sa culpabilité, je suis un fourbe, je suis payé. » Or en laissant dire cela il aurait menti bien plus qu'il ne faisait en disant que le petit bleu n'était pas de lui. Car il n'avait agi au mépris de tous ses intérêts personnels que pour le bien et ému de l'innocence de Dreyfus, et c'est quand il avait su combien il était supérieur à tout ce qui l'entourait qu'il avait cru pouvoir agir comme il l'avait fait. Il était merveilleusement intelligent et en était fier. Cet amour propre de parvenu était la seule chose un peu égoïste qui fût restée en lui et naturellement c'est par là qu'il devait être mené à mal agir et à vouloir, au lieu d'être taxé de rêve et de chimère, pouvoir prouver son dire et montrer la preuve dont il n'avait pas besoin, lui. Mais aucun homme n'est sans tache et celui-ci fut un des plus grands. Et par une conduite uniquement tendue vers un but désintéressé, c'est à juste titre qu'il réveilla la conscience chez toute une partie du peuple français. »

M. Xiron regarda sa femme du coin de l'œil, car il était heureux que sa maison fût le théâtre de révélations si intéressantes, et il semblait lui dire : « Quel salon nous avons tout de même et comme nous servons des mets de choix à nos invités. » Le domestique étant entré pour apporter les verres, M^{me} Xiron lui fit signe d'un air fâché de se retirer pour montrer combien elle était bonne maîtresse de maison, comme on fait quand quelqu'un chante. Puis elle voulut apporter l'orangeade près du général, par reconnaissance et pour qu'il n'eût pas à se lever, qu'il pût continuer à charmer les invités. Mais il se leva et dit : « Mais non, nous allons tous aller prendre de l'orangeade à la salle à manger », condescendant à s'occuper des

choses de la maison comme le fait, sachant faire plaisir, tout grand homme, comme il fait mettre les enfants sur ses genoux.

VI

Les Sauvalgue. — Jean en Bretagne : le téléphonage à sa mère. — Begmeil. — L'église. — Lectures de plage. — Tempête à Penmarch. — Les adieux. — La mer à la montagne. — Begmeil en Hollande. — Impressions retrouvées.

I

LES SAUVALGUE

M^me^ Santeuil ayant rencontré ce jour-là les Sauvalgue, couple pour lequel elle avait toujours eu beaucoup de sympathie, les invita à dîner pour la semaine suivante. Mais ils ne pouvaient pas parce qu'ils partaient ce jour-là pour Begmeil, petite plage de Bretagne dont M^me^ Santeuil avait en effet entendu parler. Les Sauvalgue disaient que c'était un pays enchanteur, ils passaient plus ou moins pour l'avoir découvert et ils conseillaient à tout le monde d'y aller. Ils y avaient acheté une petite propriété. Ils en parlaient à M^me^ Santeuil avec exaltation, disant qu'il n'y avait pas au monde un pays pareil. Et de fait on sentait bien que le bonheur de leur vie — le bonheur de notre vie qui quelquefois en effet se pose et s'allonge doucement dans une molle vallée jusqu'à la mer qui le soir semble une vapeur multicolore d'arc-en-ciel — on sentait que le bonheur de leur vie était là. M. Sauvalgue n'avait pas accepté un poste diplomatique qui ne lui aurait pas permis ses longs séjours à Begmeil. Et à Paris, malgré les traitements élevés de M. Sauvalgue, ils continuaient d'être servis par une bonne et d'habiter au cinquième étage, n'hésitant pas en revanche à faire deux cents lieues pour aller passer deux jours à Begmeil car il avait deux jours de libres, et à Bec-dog un bateau, une voiture et un cheval de selle sur lequel il parcourait ces landes, où toute la journée les ajoncs et les bruyères mettaient déjà sur la terre un peu de la couleur des reflets du coucher du soleil.

« Venez, nous ferons de grandes marches, vous irez à la pêche et le soir vous verrez si vous dormez ! » Là où nous menons une vie saine et une vie heureuse, nous aimons à croire que réside en effet le secret de la force et le privilège de la beauté. « Vous verrez l'air qu'il fait là-bas. Je vous garantis que là-bas vous respirerez ! » Hélas, la respiration ne dépend pas que de

l’air. Jean aurait voulu connaître ce pays dont parlait M. Sauvalgue, il croyait volontiers qu’il n’y serait plus malade et qu’en dehors du monde c’était une terre de beauté. Il rencontra quelquefois de ces hommes pour qui le bonheur s’était posé dans un pays où tous les ans ils allaient retrouver la force, la gaîté, l’inspiration aux lieux où ils ne les laissaient d’ailleurs jamais trop longtemps sommeiller en les attendant. Ces hommes-là lui plaisaient souvent par une sorte d’innocence qui venait de leur détachement des ambitions habituelles. On sentait qu’il leur aurait été indifférent d’avoir une voiture et une loge à l’Opéra. Sans doute ils n’étaient pas plus indifférents que d’autres à la considération des hommes et comme presque tous les hommes ils aimaient à se sentir les premiers, en quelques matières, comme est l’avocat que viennent consulter tant d’hommes importants, comme est l’ouvrier dans sa boutique, comme est l’acteur sur la scène qu’il occupe seul, quand tant de personnages illustres sont dans la salle après avoir pu lire son nom sur l’affiche, comme le diplomate qui traite de pair avec les princes à l’étranger, comme le fonctionnaire qui a ses employés qui le saluent, à qui le ministre écrit deux fois par semaine des lettres non pas de son écriture, il est vrai, mais qu’un municipal lui porte, comme l’homme de lettres qui n’occupe aucun rang mais dont l’œuvre demeure et garde quelque chose de sa propre personne.

II

JEAN À BEGMEIL
LE TÉLÉPHONAGE À SA MÈRE

L'heure de partir était arrivée. Jean, laissant Réveillon dans l'antichambre, revenait sans cesse demander d'une voix irritée si sa valise était prête. « Tu n'avais qu'à prévenir plus tôt de ton départ, c'est ridicule », répondait M^me^ Santeuil très haut. La porte était ouverte. Jean sentit que Réveillon avait entendu, et voyant sa valise prête posa vite ses lèvres indifférentes sur les joues de sa mère qu'enflammaient désagréablement la hâte et la mauvaise humeur. Quelques heures après, à l'hôtel des Roches-Noires à Begmeil, il montait à la chambre où on allait porter ses affaires. Après avoir monté l'escalier, en arrivant à un palier inconnu il se sentit brusquement loin de sa mère. Et au creux de sa poitrine une palpitation faible mais immense s'éveilla, comme au loin l'incessante palpitation de la mer. Étaient-ce des pensées, des désirs, des peurs, des inquiétudes, des élans qui avaient grandi jusque-là sous l'aile de sa mère, qu'il avait emmenés si loin d'elle, et qui tout d'un coup se trouvant abandonnés, sautaient en lui comme pour s'élancer dehors, effrayés, désespérés, fous de n'en avoir pas la force, foule tumultueuse et faible, enfantine et tendre comme une couvée de petits goélands qu'on jette à la mer quand le bord est perdu de vue et qui poussent des cris, brisent leur élan à l'impuissance de leurs ailes, appellent leur mère qui ne peut pas les entendre et sentent leur cœur sauter jusqu'à elle sans qu'allant aussi vite que lui ils puissent la rejoindre ?

Au bout d'un corridor éclairé de beaucoup de fenêtres et où régnait une gaieté inconnue qui lui faisait mal, Jean fut arrêté par le garçon de l'hôtel. C'était sa chambre. En entendant dire sa chambre il tressauta, voulut reculer, comme le condamné au moment où on va le faire entrer dans sa

cellule. Il ouvrit. À Paris quand il allait à sa chambre, il n'avait aucun effort à faire pour y entrer. L'habitude l'attendait dès la porte et l'ouvrait gaiement pour lui. L'amitié lui ouvrait les deux bras du fauteuil dont le chêne, la bourre, et la soie avaient depuis longtemps perdu leur nature première à force d'avoir été saturés de sa fatigue, réchauffés de sa cordialité, frappés doucement de son chagrin qui s'y abandonnait, ou caressés quand s'y prélassait son bien-être. Comme de vieux domestiques qui, peu à peu méritent de connaître nos secrets, et tout en semblant garder avec leur attitude immobile leur condition subalterne sont devenus de vibrants, de sensibles, d'ardents amis, le fauteuil, le lit, les rideaux de la chambre de Jean étaient devenus des créatures assez semblables à lui ; le silence suspendu au plafond et miré dans la glace écoutait encore les dernières paroles de M^{me} Santeuil, ou épiait le bruit de ses pas rapprochés quand elle allait entrer voir Jean, lui faire « une petite visite » et regardant les vieux meubles qui pourtant étaient à elle mais dont elle aimait à faire sentir qu'elle n'avait aucun droit sur eux, par respect pour l'indépendance de son fils, disait que ceux-là étaient bien tenus ou que ceux-ci devenant vieux avaient besoin de soin, faisant éprouver à ces vieux serviteurs cordialement heureux de se sentir à M. Jean et d'être ainsi subordonnés encore à Madame plus qu'aux soldats l'émotion de la revue du général, qu'aux malades la visite du médecin, et à la jeune femme les recommandations de son père qui n'est plus pour elle que le beau-père de son mari. Aussi quand Jean entrait dans cette âme éparse autour de lui qu'était sa chambre, il ne faisait pour ainsi dire que rentrer en lui-même ou plutôt c'était sa chambre qui entrait en lui avec toute la vivacité de la sympathie et la douceur de l'habitude. Il se sentait, seul, le cœur plus riche, plus détendu, plus vaste. Quand il ouvrit la porte de ce qu'on avait appelé, comme pour profaner le passé et pour faire peser déjà sur lui l'avenir, « sa chambre », qu'il aperçut dans un ordre inconnu mais qui semblait se connaître deux chaises qui ne lui disaient rien mais paraissaient se répondre, une glace dans la dureté de laquelle riait ironiquement le marbre d'un lavabo où on n'avait pas encore mis de serviettes — oh ! les serviettes mises par Eugénie dans sa chambre, sa chambre à lui, qui revenaient toutes les semaines du blanchissage un peu plus faibles, mais d'autant plus douces peut-être, et qui essuyaient son corps glacé de toute la vitesse de son corps ardent à se réchauffer, quand sa mère

dans un fauteuil lui souriait sans parler — il venait de la faire taire en disant, sentant l'eau couler dans ses oreilles, « une seconde je n'entends plus, tu vas pouvoir me reparler tout de suite » — il se sentit malgré lui diminué, durci, épointé pour pouvoir pénétrer dans ces choses étrangères que la sympathie ne lui ouvrait pas, briser le faisceau de ces forces qui semblaient lui être opposées, se faire un chemin dans ce monde compact, dur et glacé.

Ah ! ce n'était plus l'entrée dans sa chambre où la sympathie comme un fleuve le portait de lui-même. Dans la glace au contraire, il fallait à grands efforts, tout en se meurtrissant, tâcher de se faire une fissure, entrer. Et la petite palpitation de son cœur qui s'élançait vers sa mère grandissait, frappait là tout au bord de sa peau. Il y avait comme de la cruauté à ne pas ouvrir à ces abandonnés, à ne pas les laisser courir à leur mère. Et c'était lui qui endurait la torture. Il étouffait dans cette prison. Il alla à la fenêtre : il faisait encore clair, mais le jour commençait à tomber et on ne distinguait pas très loin dans la rue. Devant la boutique de l'épicier une femme venait de se lever, sentant la nuit venir, et emportait la chaise sur laquelle elle était restée devant la porte. Elle rentra dans la boutique et disparut derrière les bocaux remplis de bonbons anglais qui tordaient leur émail rose contre la paroi de verre, entre de petits balais, dans une odeur probable de pétrole, de figues sèches et de savons, qu'on devinait à la forme à travers les papiers de soie graissés. C'était encore plus l'étrangère, la ville qu'il ne connaissait pas, le soir qui allaient l'enfermer dans son abat-jour noir si loin de sa mère. Son cœur battit si fort qu'il tourna le dos à la fenêtre et marcha rapidement vers la porte. Mais alors ses yeux rencontrèrent le lit qu'il n'avait pas encore vu, un lit énorme qui étouffait sous un ciel de lit rabattu de tous côtés (on ne pourrait pas les enlever, ils tenaient au mur et au plafond), et qui soutenait sur son édredon rose une odeur de renfermé. Il se voyait dedans ne pouvant dormir, pensant à sa mère, gardé loin d'elle par les couvertures muettes et trop bordées, sentant la palpitation infinie de son cœur grandir dans le silence de la nuit, l'irrévocable de l'absence, l'immobilité du repos, l'angoisse de la solitude et de l'insomnie. La chambre c'était la prison, mais le lit c'était la tombe.

Il s'élança hors de la chambre, bouscula les garçons de l'hôtel qui, comme des geôliers, préparaient silencieusement sa captivité en défaisant sa

malle, en apportant au lavabo des serviettes ; en le mettant en présence du fait accompli de son désespoir. Depuis cinq minutes, il se disait : « Je repars, je serai heureux dans trois heures, ah ! maman… Non, maman sera désolée, furieuse peut-être, c'est impossible, demain je serai plus calme. — Demain ? Alors, cette nuit ici ? Non ! Je pars. » Et son cœur s'élançait de plus en plus fort tantôt d'espoir, tantôt de douleur. Il se sentait cruel de prolonger ainsi cette incertitude de son cœur entre la vie et la mort, et il n'avait pas le courage de la trancher. Et la palpitation devenait de plus en plus puissante, de plus en plus profonde dans son vague. Il en avait peur lui-même. Il mit la main sur son cœur, s'arrêta un instant. Tout mouvement l'augmentait. Puis, radieux de la délivrance, tout son cœur le suivant dans sa joie et sa palpitation changée en élan d'allégresse, il demanda : « Quel est le premier train pour Paris ? Il n'y en a plus avant demain deux heures. »

★

Maintenant il voulait télégraphier, faire quelque chose qui le mette en communication immédiate avec sa mère. « Mais monsieur, nous avons le téléphone. » On sonne. On répond tout de suite. Il demande la communication avec un tapissier qui habite dans sa maison. « Auriez-vous la bonté de dire à M^{me} Santeuil de descendre au téléphone parler à son fils ? Oui. » Mais voilà déjà bien un quart d'heure de cela, on ne sonne plus. Que se passe-t-il ? « Monsieur, dit le maître d'hôtel, c'est qu'il n'y a qu'un fil d'ici Paris. Par mégarde on a accordé une autre communication. Il peut y en avoir pour longtemps. » Alors il se représenta sa mère sonnant au téléphone, l'appelant, ne comprenant pas pourquoi Jean ne lui répond pas (car elle a dû descendre tout de suite, elle doit être déjà depuis déjà quelque temps au téléphone). S'il pouvait lui expliquer, lui dire : « Maman, prends patience. » Et quand la communication lui sera rendue, sa mère partie, lasse d'attendre, fatiguée, déçue surtout (elle avait dû courir si vite, si joyeuse, au téléphone, ç'avait dû être presque le même bonheur que si on lui avait dit : « Voici M. Jean revenu », sans qu'elle ait l'ennui qu'il ait quitté Begmeil). Il s'affole, languit de son attente, aiguise cruellement sa déception, et savoure l'amertume d'être retombé tout seul, sans elle, à deux cents lieues d'elle

quand ils auraient pu être là, l'un à l'autre. D'autant plus que c'est fini, il ne pourra pas déranger deux fois le tapissier.

Mais commotionnant, clair, voici le timbre qui sonne, semble courir çà et là. Vite, il met le tube à l'oreille. La voix forte et dure d'un garçon : « Est-ce M. Santeuil ? » Sans doute on parle pour sa mère, pendant qu'on lui fait prendre le cornet, qu'elle se hâte toute troublée. Une autre voix forte et dure d'un autre garçon. Puis tout d'un coup — c'est comme si tout le monde s'étant allé de la chambre il tombait dans les bras de sa mère — vient là tout contre lui, si douce, si fragile, si délicate, si claire, si fondue, un petit morceau de glace brisé, la voix de sa mère. « C'est toi, mon chéri ? » C'est comme si elle lui parlait pour la première fois, comme s'il la retrouvait après la mort dans le paradis. Car pour la première fois, il entend la voix de sa mère. Toujours il écoute ce qu'elle lui dit, mais sa voix il ne l'avait jamais remarquée, pas plus que sa voix à lui par exemple. Alors, la recevant ainsi tout d'un coup, au moment où il la désire le plus et s'y attend le moins, où il est prêt à entendre encore la voix d'un garçon, il est stupéfait de l'abîme qu'il y a entre ces dures voix et ce tout petit morceau de glace brisée où semblent couler par en dessous des pleurs, tous les chagrins soufferts depuis quelques années qui ne cessent de circuler dans cette voix, sanglots ou gémissements qu'elle n'a jamais laissé éclater pour ne pas faire de peine aux siens et qui sont cachés là tout près, comme les souvenirs des morts dans l'aspect coutumier de sa chambre, à un doigt d'elle, dans les tiroirs. Mais surtout ce qui le frappe et le stupéfie après ces voix d'hommes, c'est de trouver, dans cette voix qui semble à cent lieues d'eux, d'y trouver cette chose qu'il lui semble n'avoir jamais vue au monde et trouver là pour la première fois : la douceur — la douceur, la petite essence divine dont il a souvent rêvé, en l'imaginant pas du tout comme elle était, suave, magnifique, et qu'il a là dans son oreille, tout près, comme les petits morceaux offerts d'un cœur brisé.

Alors, comme on sent tout ce que Jean est pour sa mère. Depuis qu'il est grand, qu'il est presque quelqu'un comme son père, qu'il fait des études auxquelles elle ne participe pas, M^{me} Santeuil s'humilie presque devant son fils. Elle ne se compte pour rien près de lui. Dans ce petit morceau de voix brisée on sent toute sa vie pour lui donnée à ce moment comme à tous, la seule tendresse qui soit toute à lui, sans une parcelle retenue pour soi, la

voix pure comme un petit morceau de glace où il n'y a pas de voix, pas de force, la voix et la force de l'orgueil, de l'égoïsme, des désirs, de l'intérêt, non rien que de la douceur, de la douceur surnaturelle qui était près de lui sans qu'il le sût, qui n'avait pas l'air extraordinaire, et qui ainsi surprise tout d'un coup entre ces autres voix s'entend comme à cent lieues d'elles, de la douceur qui se brise et fond si doucement à l'oreille, au cœur. Mais il est vite repris par la vie ; que faut-il lui dire ? Ils se parlent et il n'entend plus sa voix, comme en vivant avec elle il ne connaît pas sa personne. Elle est là, Tout en lui parlant des choses utiles, il se dit : « Maman, maman, tu es là, approche-toi, je veux t'embrasser, oh ! je ne t'embrasserai pas d'ici longtemps, maman, ma petite maman, maman ! » Il voit que sa mère se fatigue et ne comprend plus distinctement ce qu'elle lui dit… Il sonne. C'est fini.

III

BEGMEIL

Le sémaphore de Begmeil est situé à l'extrémité de cette presqu'île et regarde à gauche la baie de Concarneau qui la baigne à l'ouest, en face de lui et à droite l'océan qui la baigne à l'est, « la grande mer », comme on dit là-bas par opposition à la baie, mais dont les îles Glénan qu'on voit du sémaphore ont brisé la force et dont l'eau vient mourir là presque aussi douce que l'eau dormante de la baie. Cette presqu'île est très fertile, toute en nombreux et grands vergers qui dépendent de petites et rares fermes, et qui répandent leurs pommiers aux pommes rouges jusqu'au bord de l'eau dormante de la baie. Une sorte de ferme transformée en hôtel où on dîne en plein air, sous les pommiers qui laissent voir la mer entre deux branches, n'est guère fréquentée que par quelques peintres qui toute la journée se promènent sur la mer ou peignent à des lieues. Les Parisiens ne peuvent pas y acquérir même à gros prix parce que les fermiers bretons sont riches, et que vivant de rien, ils veulent toujours acheter et jamais vendre, par un obscur attachement, soit à un préjugé que son ancienneté a pu sacrer tradition, soit à la chimère de voir un jour ces terres prendre une valeur fabuleuse. Des millionnaires ont offert de ces champs le quintuple de leur valeur. Au moment où l'affaire allait se conclure, le fermier retirait sa parole et demandait le double. Un paysan qui, au milieu de l'unique pièce de sa ferme, couche avec sa servante dans un de ces vieux lits bretons en bois qui sont fermés comme des armoires possède les trois quarts du pays. Dans ces chemins où on voit à un bout la largeur de la baie et sur l'autre rive Concarneau, on ne rencontre jamais personne. On entend seulement le doux reflux de la baie, ou de la mer aussi calme que la baie, et ce seul bruit ou l'aboiement d'un chien de ferme qui le couvre servent de piédestal à ce

grand silence et le font paraître plus grand encore. À tout instant la baie apparaît entre les branches du chemin et les bois de l'autre rive, fraîche, et, les jours sans soleil, grise comme une limande entre les feuilles. Le soir, la chaude humidité de ce pays s'accroît, et l'odeur de goémons est noyée dans l'odeur plus vive des pommes vertes des arbres et des pommes rouges tombées à terre.

★

Jean monta longtemps un haut chemin creux entre des talus élevés, au pied desquels avaient poussé des grands arbres. Leur feuillage rougissait des feux paisibles de l'automne que chaque soir le soleil couchant revenait enflammer. Le vent l'avait fait tomber et les dépouilles étoilaient le chemin, et Jean prenait plaisir à les voir, c'étaient des dépouilles glorieuses. Par places, les arbres cessaient et une branche des mûriers du talus, dépassant la ligne de l'ombre, semblait flamber doucement dans la lumière, comme un sarment dans un feu d'hiver. Le vent soufflait mais trop faiblement pour pousser les nuages et mettre le soleil en fuite. C'était moins qu'une menace un avertissement rapide et léger de goûter ce dernier reste de douceur, ces jours suprêmes et charmants encore, comme d'une vie épuisée en sa fleur. Par une fente du talus, on apercevait un verger dont les pommiers espacés, dénudés de leurs feuilles et gardant seulement comme une toiture pourpre de pommes rouges, dessinaient des ombres grêles sur la prairie pâle de soleil. Plus loin, s'épaississait un bois et contenu par la ligne de ses cimes, que l'émondeur avait creusée comme une coupe, un bateau imperceptible semblait arrêté par la mer, d'un bleu solide, vif et clair. Le soleil baissait. Jean monta plus vite ; il arriva enfin à l'église qui, comme un gentilhomme, demeurait dans ses terres ; de belles pelouses l'entouraient, où une laie et ses petits couraient en rond sous de grands chênes antiques aux troncs énormes, plantés de chaque côté par deux files en allée de parc. Jean entra dans l'église, vaste et sombre, où dans l'été on devait trouver la fraîcheur et la paix des bois. Sous ces feuillages de pierre, à droite, un bénitier était frais comme une source et commode comme une auge. De petites filles réunies comme pour jouer dans un coin regardèrent Jean d'un air étonné. Dans le chœur une paysanne comme dans sa boutique repliait un drap mortuaire.

Partout régnait une élégance rustique. Puis Jean sortit et se trouva parmi les tombes derrière l'église. Les pâturages où les vaches paissaient côte à côte dans la lumière du soir, les bois, les maisons, les chemins descendaient au loin assez raides pour que Jean pût voir l'horizon tout entier. Au loin, les champs étaient roses et les bois étaient bleus, Puis, au-dessus de la ligne des collines, violets comme elles mais plus clairs, de vastes nuages presque roses s'étendirent traversés de nuages gris, et bientôt, le soleil s'étant caché, l'immensité que Jean avait devant lui perdit ces belles couleurs en restant bleue à l'extrémité des bois et sur les collines. Entre les tombes, le vent faisait trembler les herbes. C'était ainsi l'année dernière, du haut de la terrasse de Saint-Germain, à la fin de l'après-midi d'octobre, quand le soleil était voilé. Jean sentait son cœur devenu grand, comme cet horizon qui rayonnait quand la lumière le touchait sur un arbre, et maintenant que le soleil ne brillait plus allongeait indéfiniment sa tristesse sombre et douce.

★

Une étroite presqu'île baignée à l'ouest par la pleine mer, et à l'est par une baie qui laisse voir entre les pommiers les maisons et le port de l'autre rive, est une retraite tranquille et sûre devant qui défilent sans l'accoster les navires et les barques pleines de vie qui ne s'approchent pas assez pour en donner plus que le spectacle, mais qui passent trop près pour ne pas faire sentir au solitaire la douceur tremblante et profonde d'en être détaché. Le soir, pour monter jusqu'au promontoire, il suit le long de la baie un sentier tracé dans la fougère, le genêt, la bruyère et l'ajonc, qui suit la baie à pic, comme un talus fleuri qui longe un chemin creux. Si étroite entre ces deux rives, la mer s'allonge à ses pieds comme un chemin charmant qui mène au port voisin les barques qui rentrent à la file, comme des vaches, s'arrêtant çà et là pour paître encore. Comme une nouvelle glorieuse que les drapeaux aux fenêtres, l'animation dans les rues, les cris frénétiques des passants ou la solennité du silence vous crient par mille voix diverses et pareilles, le soir avant qu'il arrive à la pleine mer, où le soleil se couche, l'azur tremblant et rose du sable mouillé, les vives couleurs du ciel, la nacre riche et changeante de la baie, un éclair d'or ou un paysage lumineux dans la fenêtre d'une chaumière, les maisons de l'autre rive rouges comme au lever

du jour, semblent préparer le règne du soleil, apporter les échos affaiblis et étouffés du soleil invisible et prochain et préparer le règne de sa gloire. Alors le pas se presse et le regard se réjouit, heureux de reconnaître dans tous ses vivants miroirs sensibles et divers du soleil, sa pourpre mystérieuse. Une heure plus tard, soufflant sur la forêt marécageuse et pleine de nuit, dont le jour barre encore d'une ligne rouge l'entrée rousse de fougères brûlées et de chardons morts, et que parfume violemment l'humidité des feuilles, le vent de mer réveille par sa froidure et excite de son sel le désir de rentrer dans la maison où le feu brille, où la lampe chauffe, où dans le plat servi les poissons sont salés comme la mer, qui, sombre maintenant, luit encore, bleu gris comme un mulet, un maquereau ou une raie.

Quelques tranches de nuages roses et bruns qui restent encore dans le ciel ont la couleur innocente et saine du jambon fumé. Attardées et frileuses, des barques brunes rentrent vers les lumières du port enflant leurs voiles rousses. Puis ce sera le sommeil dans les lits clos, la nuit profonde pleine de rêves obscurs, qu'interrompent, quand le bruit des vitres pliant sous la tempête réveille, les baisers impuissants et doux, les bras qui se collent au cou et les jambes qui serrent les jambes, les caresses qui accroissent le silence, comme le vent se colle aux fenêtres, étreint la toiture et fait crier la trappe de la cheminée, la tête qui se dresse un instant sans dénouer les bras de l'autre pour écouter le bruit, comme un ennemi qui rôde autour de la maison et essaye d'enfoncer la porte, puis se replonge et s'abandonne sous les draps pour faire de la tendresse et de la chaleur au-dedans avec tout le froid et toute l'hostilité du dehors.

★

La petite église de Begmeil était de plus pur style normand, et à vrai dire il n'y avait pas entre elle et les Normands un rapport qui pût être défini clairement, Elle renfermait une suite d'admirables peintures de Moreau, une *Descente de Croix* qu'il n'avait pas signée et dont presque tout le monde ignorait qu'elle était là, car tous les chefs-d'œuvre d'un maître ne reposent pas au même endroit. Et l'église de Begmeil était le cimetière ignoré de

celle-ci, qui dormait là son sommeil séculaire aussi paisiblement que les morts dont le nom se lisait sur la dalle, devant l'église, recevant le soleil aux mêmes heures qu'eux, le sentant vaciller et cesser aux mêmes moments quand un nuage passait, sentant le même vent, car les vitraux étaient souvent ouverts et regardés de temps en temps par les mêmes gens qui avaient pour elle le même respect que pour les morts, respect sans amitié, sans connaissance de leur essence intime et de leur personnalité. Mais un jour quelqu'un épris de l'œuvre de Moreau les découvrirait et irait se pencher sur ces tombes somptueuses et muettes pour leur demander le secret de la vie du maître défunt. Car les œuvres humaines à force d'être fixées dans un endroit de la nature finissent par en faire partie, de sorte qu'il nous attire par une sorte de personnalité à demi humaine et elles par une sorte de charme local, et qu'on aime plus les peintures d'avoir à jamais fixé leurs ailes pourpres et bleues dans la petite église revêtue de pierres grises de Begmeil, et la baie calme de Concarneau de voir s'y refléter les beaux remparts du XIV^{e} siècle. Il semble que la beauté d'art se soit enracinée et soit peu à peu devenue comme le lieu où elle adhère quelque chose d'unique et qui ne dépend pas de l'homme, quelque chose que rien ne nous donne si nous n'y retournons.

IV

LECTURES DE PLAGE

Après le déjeuner qui était très copieux, Jean et Henri allaient s'étendre avec des livres sur des petites dunes de sable qui commencent à l'ouest de la plage. Ils s'étendaient et quelquefois restaient longtemps sans lire. Pour lire et pour ne pas se gêner ils se mettaient à quelque distance l'un de l'autre, et, grâce aux replis de la dune, quelquefois ils ne s'apercevaient pas, et chacun pouvait se croire isolé de tout être humain, ne voyant au-dessus du sable que le ciel et la mer et les mouettes qui ne cessaient de voler. Quand l'un avait fini de lire avant l'autre, il s'éloignait et se promenait sans bruit pour ne pas déranger l'autre, bien qu'à vrai dire le sentiment de quelqu'un qui a fini son travail ou sa lecture soit un désir d'en finir et de causer qui exclut le respect de la lecture de l'autre. Jean avait un même ouvrage qu'il emportait tous les jours. Bientôt ce fut le deuxième volume. Puis le troisième. Il avait écrit à Paris pour avoir des ouvrages du même auteur, des renseignements sur sa vie, et Henri en cachette avait commandé un portrait de l'auteur qui devait bientôt arriver.

Ils sont encore assez nombreux, les livres qui ont ainsi mis dans les jours de notre vie l'intérêt des pages encore inconnues, le charme des pages déjà lues, et qui ont fait converger autour d'un artiste toutes les forces de notre amour et de notre activité, de sorte que par la succession de ces artistes notre vie présente les aspects divers de la vie d'un jeune homme énergique et passionné qui d'abord fut tout au cheval, puis l'abandonna pour le patinage, eut un instant le goût de la danse et du monde, cessa absolument d'y aller s'étant donné au canot et à la voile, images d'ailleurs toutes deux dans la jeunesse de l'activité exclusive et changeante des enfants. Plus tard dans la vie les goûts se fixent davantage. Sa mère étonne le littérateur en lui

rappelant qu'à quinze ans il eut la passion des mathématiques, s'achetait des instruments d'optique, voulait entrer à Polytechnique. Notre histoire comme hommes est moins variée et laisse si peu prévoir des périodes en désaccord complet avec les goûts que nous nous connaissons, que cette période première de notre vie nous paraît presque légendaire. Nous ne comprenons plus notre passion pour une science que nous avons abandonnée, pour un camarade que nous n'avons jamais revu. Mais au sein même d'une vie intellectuelle, nos vives impressions groupent autour d'un homme, d'un pays, toutes nos curiosités, tous nos désirs. Notre mère sourit en nous voyant partir pour la plage en emportant toujours un volume de Stevenson. Elle nous trouve encore enfant, et, écrivant à Paris pour avoir une vie de Stevenson, d'autres livres de Stevenson, son portrait, elle retrouve comme nous la vivacité de goûts de notre enfance, la possibilité de nous refaire des cadeaux. Déjà du reste quand nous étions petits il y avait un certain livre que nous prenions sous notre bras quand on allait au parc et que nous lisions avec amour, qu'aucun autre n'aurait remplacé. Et même à ce moment-là nous ne nous attachions pas si exclusivement à ce que disait le livre sans nous soucier des feuillets que nous tournions. Aujourd'hui sur un manuscrit, dans le feuilleton d'un journal, nous serions ravis de trouver quelques nouvelles pages de George Eliot ou d'Emerson. Mais quand nous étions plus jeunes, le livre ne se séparait pas pour nous de ce qu'il nous disait. D'ailleurs nous en avions peu vus, et souvent celui que nous lisions était le premier que nous eussions entre les mains de ce format, qui eût cette confortable et douce couverture marron, ces feuillets carrés et minces à grandes marges, d'une odeur que nous ne nous lassions pas de respirer. Son charme de corps ne faisait qu'un avec l'histoire que nous aimions et le plaisir qu'il nous donnait, quand par une chaude après-midi, dans la charmille du parc, nous cachant aux regards pour ne pas être interrompus, ou par une matinée pluvieuse, en attendant le déjeuner près du feu de la salle à manger, gêné par la cuisinière qui sous prétexte de nous mieux installer nous dérangeait, nous étions assis le tenant à la main et regardant ses pages, nous ne le séparions pas de la douceur de ses minces feuillets, de leur fine odeur, et des bonnes couvertures solides qui le fermaient de ces coins d'or. Minces feuillets à grandes marges où de temps en temps une date était inscrite comme sur un cahier dont il avait le format, nous donnant le sentiment de nous instruire pendant ces heures délicieuses, et que cette

chose passionnante à laquelle nous nous attachions, c'était la vérité. Dans ma mémoire, son odeur est aussi douce que l'odeur de l'armoire où l'on serrait les biscuits roses et le linge.

Mais avant de se mettre à lire, pendant les longues heures de la digestion (excepté quand un roman touchait à sa fin, alors qu'on se met tout de suite à lire pour avoir la fin le jour même et qu'une fois le livre fermé on n'ose pas avouer sa satisfaction complète, soit honte, soit désir d'être plaint, de ne pas paraître trop heureux, soit que le bonheur dès qu'il est examiné, mis en question, s'évanouisse), ils restaient indéfiniment cherchant à dormir ou causant à de rares intervalles, fumant, se tournant, se retournant, regardant la mer, le ciel, se cachant la tête du soleil avec une couverture. Nous envions le boa pour qui digérer est l'occupation d'une semaine et qui peut alors dormir plusieurs jours de suite. Nous envions le lézard qui reste des journées sur une pierre chaude à se laisser pénétrer de soleil. Nous envions la baleine qui fait de beaux voyages dans le Pacifique, les phoques qui jouent dans la mer au soleil, les mouettes qui jouent dans les orages et se laissent porter par le vent. Car le sommeil, la nourriture, la mer, le vent nous les aimons avec notre imagination pour tout ce qu'ils représentent de force et de douceur pour nous. Et ce n'est que dans la vie des animaux que nous pouvons les envisager tout purs, remplissant la vie tout entière. Mais nous en jouissons plus qu'eux, dans ces heures où digérant au soleil nous regardons le ciel et la mer, où nous nous endormons en plein air au cri des mouettes et nous retournons sur le sable pour nous rendormir encore, où notre esprit vide, notre corps heureux semblent délivrés de tous les soucis, car nous en jouissons en même temps par l'imagination et nous en jouissons d'autant plus si nous sommes de ceux pour qui le sommeil est rare, une digestion qui vous absorbe tout entier chose aussi rare, et la vue de la mer et du ciel et le cri des mouettes. Ce n'est que pour le penseur et pour le malade que la vie animale a tous ces enivrements.

★

Bientôt ils eurent des clairs de lune. En rentrant il faisait encore nuit noire mais dans le jardin tout près d'eux entre les arbres ils apercevaient la

lune énorme hissée peu au-dessus de l'horizon et répandant déjà sur les cimes de l'autre côté de la vallée une vague lumière. Mais après le dîner quand ils sortaient il faisait grand clair de lune. Ils pouvaient aller se coucher sur le sable dans la partie obscure, n'étant vus de personne, et regardaient la mer pâle avec un sillon d'argent. Heures dont la douceur et les merveilles frappent les plus simples qui s'étonnent devant ce grand jour répandu : la nuit, ces ombres énormes et noires, heures que Jean essayait sans le pouvoir d'approfondir pour en garder quelque chose et que son corps aussi essayait d'approfondir. Nous nous penchons vers les choses avec avidité comme si elles pouvaient nous donner, la mer sa force inépuisable, le vent son souffle, l'air sa pureté. Illusion qui enchaîne tant de malades dans les lieux sauvages où la nature est pleine de force, tant de penseurs épuisés là où il n'y a que des forces sans pensée, la mer aveugle, le vent sourd, les animaux qui ne pensent à rien. Au milieu desquels êtres inaltérablement calmes, ou desquelles forces, éternellement vivantes, la mort ou la folie qui les guettait les prend. Nous avons beau nous pencher au-dessus du réservoir de toutes les forces : il n'entre jamais qu'autant d'air qu'en laisse passer notre haleine, et il ne vient jamais dans notre sang qu'aussi impur que l'ont fait nos poumons.

V

TEMPÊTE À PENMARCH

Une nuit — depuis deux jours déjà il faisait un vent terrible, de la pluie, la mer était très forte, comme on ne l'avait jamais vue dans cette baie si tranquille, — une nuit, vers trois heures du matin, Jean qui jusque-là avait dormi bercé par le bruit du vent, tout en entendant, dans de demi-réveils, les volets battre contre les fenêtres, les cheminées trembler, les arbres gémir, sans doute se casser, Jean fut réveillé par Ethel. Pierre était en bas qui venait voir si M. Jean voulait venir avec lui. Il lui avait promis de le prévenir s'il y avait jamais une grande tempête à Penmarch, eh bien c'était le jour. Justement il devait y aller pour voir si l'on avait besoin d'hommes pour le bateau de sauvetage.

Jean était bien dans son lit, avait bien envie de le laisser partir. Il le fit monter.

« Ce sera-t-il une grande tempête ? — Ah ! sûrement, voilà déjà trois jours que ça se prépare ; déjà ici il fait un vent de chien. À Penmarch vous verrez ce que ce sera. » Jean hésitait encore se disant : cela vaut-il la peine ? C'est bête de ne pas y aller, mais ce sera bien bon de dormir encore. Il alla à la fenêtre. Le reflet de la lampe qu'on avait allumée en bas éclairait le chemin devant l'auberge ; Jean vit tous les arbres abattus et des énormes branches par terre qui, prises par le vent, s'envolaient comme de la paille. Alors il sentit quelque chose comme le vent l'entraîner aussi, le besoin de faire des choses inusitées par ce temps fantastique. Il s'habilla. Ethel lui fit prendre des quantités de couvertures. « Je ne suis pas frileux, dit Jean. — Vous verrez ce que ça sera, dit Ethel. Et puis vous serez trempé jusqu'aux os. — Par la pluie ? — Par la mer. Le vent emporte des morceaux de vagues jusqu'à une demi-lieue… » Jean voulait prendre un parapluie. Ethel rit de la

pensée qu'il crût qu'il pourrait le tenir ouvert. Enfin Pierre revint avec de la corde pour attacher Jean si la tempête devenait trop forte. La nécessité de ces précautions inusitées et l'inutilité des précautions habituelles rendirent Jean fou de joie en le fortifiant dans l'idée qu'il allait voir quelque chose d'extraordinaire, faire quelque chose d'extraordinaire. On aurait dû attendre le petit jour parce qu'il était impossible d'allumer les lanternes. Mais comme on voulait être avant le déjeuner à Penmarch et qu'il faut huit heures de voiture (cinq avec celle d'Ethel qui allait comme le vent mais avec ce temps détestable on pouvait être retardé par un accident) on décida de partir tout de même. Pierre et le cheval connaissaient si bien le chemin. « Et puis, dit Pierre, par ce temps nous ne risquerons pas de rencontrer une autre voiture sur la route. — Comment, personne ne sort pour voir ça ? dit Jean. — Bien sûr que non, on se calfeutre dans les maisons, dit Ethel, d'abord c'est très dangereux. » Ces renseignements enflammèrent le courage de notre héros qui voulut bien savoir le danger qu'il courait. Il ne comprenait pas comment on pouvait être emporté par la mer du moment qu'on n'allait pas au bord. « J'espère bien que vous ne le serez pas, lui dit Ethel, c'est même sûr que non, mais enfin c'est déjà arrivé. Vous dites au bord de la mer, comme si c'était comme ici. Sachez qu'avec un simple coup de vent, une vague vient vous chercher à deux cents mètres où vous vous pensiez à l'abri et ni vu ni connu, mon bel ami, elle n'en fait qu'une bouchée. »

Ethel donnait ces renseignements à notre héros sans se douter combien il redoublait sa joie. Jean ne se serait pas recouché maintenant pour un empire. Il était tout fier et rit en s'apercevant dans la glace sous toutes les couvertures qu'Ethel lui avait données. Tout le monde s'était levé dans l'auberge, réveillé par l'arrivée de la voiture. La bonne vint demander si Monsieur voulait du lait chaud. « Oui, mais ne le montez pas, Félicité, je vais aller le prendre en bas, dans la cuisine avec Pierre et Ethel. — En ce cas, dépêchez-vous, car ils y sont déjà. — Ainsi ils ont fini ? Non ils n'ont pas commencé, mais je vous disais seulement de vous dépêcher si vous voulez déjeuner avec eux. » Jean finit de prendre ses affaires. « Vous savez que je vais à Penmarch, Félicité, dit-il. — On vient de m'apprendre ça », dit-elle. Jean avait entendu ses cris de stupéfaction quand Ethel le lui avait dit : « Dites-moi bien adieu, vous savez qu'on peut y rester. — Dame ! ça

s’est vu, dit Félicité, vous ne seriez pas le premier. Aussi je vous demande un peu le besoin qu’on a de partir par ce temps-ci, que tout le monde s’enferme chez soi, et à clef encore, car le vent ne se gêne pas pour ouvrir les portes. Vous aviez bien besoin de choisir un jour comme aujourd’hui, qu’on n’en a pas vu depuis dix ans ! »

« Depuis dix ans et dire que j’aurais pu rester couché ! » se dit Jean dont l’allégresse était à son comble. « Mais c’est Pierre qui est venu me chercher. D’ailleurs il ne me quittera pas », dit Jean, sachant que Félicité blâmait le caractère aventureux de Pierre, et disait souvent : « Si j’étais que son père ou sa mère c’est pour sûr pas à un gars comme ça que je le confierais. Aussi fous l’un que l’autre. » « Ah parlons-en, c’est une belle garantie que vous avez là, dit Félicité, un que les plus anciens de la mer, qui ne trouvent rien de trop hardi, disent qu’il lui arrivera malheur. Il avait bien besoin de venir vous chercher. Comme si vous ne seriez pas mieux à rester dans votre lit que rien ne vous presse, je vous aurais fait un bon déjeuner que vous auriez pu prendre au lit si vous aviez voulu. Car faut pas me la faire parce qu’aujourd’hui vous êtes si brave. Vous aimez aussi vos aises autant et plus qu’un autre, Pour ça, je voudrais vous voir à Penmarch, pour la nourriture. De fins mangeurs ces gens-là, qu’ils ne savent seulement pas accommoder le poisson ! » Jean serait resté longtemps à écouter l’éloquence de Félicité, qui pour ne pas être persuasive ne lui était pas moins agréable à écouter, mais il avait rassemblé ses dernières affaires, et descendit pour rejoindre Pierre et le matelot qui venait avec eux. Il croyait les trouver encore à table et les trouva dans l’escalier. « Vous avez déjà fini ? demanda Jean. — Nous n’avons pas commencé, nous vous attendions », répondit le matelot. Cette attention au seuil de circonstances si périlleuses, et cette délicatesse de la part d’un homme si héroïque parurent à notre héros d’un si favorable augure qu’il faillit sauter au cou de ses compagnons. Ils burent leur café au lait bouillant dans la cuisine, où Jean en voyant le fourneau allumé se demanda s’il n’aurait pas mieux valu rester à déjeuner avec l’hôte et gaiment se promener le long de la baie plutôt que d’aller affronter ces nouveaux périls, et renoncer pour aujourd’hui et peut-être pour toujours au homard à l’américaine dont il n’avait jamais eu si envie que depuis qu’il sentait cette perspective fort reculée. Mais l’amour-propre et la honte de les avoir fait attendre pour rien, le forcèrent de tenir aux yeux de ses nouveaux

compagnons l'attitude hardie qu'il avait prise dès le début et qui lui avait si fort plu à lui-même.

« Il ne faudrait peut-être pas trop nous mettre en retard, dit Ethel, il n'est pas loin de cinq heures. » Jean, voyant que ses compagnons avaient fini, voulut boire d'un trait ce qui lui restait de café au lait. « Ce n'est pas à ce point-là, dit Pierre en l'arrêtant, vous avez tout le temps. Allons, je vois que vous avez fini, vous n'avez plus rien à prendre, je peux faire sortir le cheval. — Oui », dit Jean à qui cette parole parut solennelle. Ils s'installèrent dans la voiture. Jean avait peur de ne pas s'habituer au vent. « Ce n'est pas si fort que ça, dit-il légèrement à ses compagnons, non par amour-propre mais pour répondre à leur gentillesse par de la bonne humeur et du courage. — Ici ce n'est rien, bien sûr ; c'est encaissé, répondit Pierre, mais vous allez voir en arrivant sur la grand-route, et puis à Penmarch, je ne vous dis que ça. — Allons, bonne journée », leur dit l'hôte les regardant partir autant que la lumière de la cuisine les éclairait. « Il reste, se dit Jean, c'est peut-être lui qui a raison. »

De suite on mit le cheval au galop. À tous moments, la voiture sautait sur des troncs d'arbre, Jean croyait que c'était fini, qu'ils allaient se tuer raide. Le matelot, voyant qu'il pouvait tomber, ne sachant pas bien se tenir, lui demanda de se tenir après lui et passa fortement son bras sous le sien, et voyant que son chapeau ne tiendrait pas, lui enfonça son béret sur la tête. Dès lors comme ces guerriers qui, mangeant les entrailles d'un brave, portant son casque, sentaient en eux sa bravoure, Jean n'eut plus peur, attaché à la force de son compagnon, s'en remettant à lui et à la fortune.

Comme le vent devenait trop fort, ils laissèrent leur voiture à Pont-Labbé et prirent le petit chemin de fer qui va de Pont-Labbé à Penmarch. Jean au départ entendit le contrôleur dire à un jeune homme qui montait avec une bicyclette, qu'il devait rester sur la plate-forme avec sa bicyclette, le règlement interdisant l'entrée des bicyclettes dans les wagons. Le jeune homme prit légèrement sa bicyclette et monta sur la plateforme.

Jean n'avait pas besoin d'avoir vu davantage ce jeune homme pour être certain qu'il était d'une extrême distinction de naissance et de nature. Quoiqu'il ne dût pas avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, le regard grave de ses yeux verdâtres donnait à son profil une noblesse singulière. Jean voulut que les deux pêcheurs montassent comme lui en première

classe. Par hasard, dans ce train complètement vide, il y avait dans le wagon de première classe deux dames, surprises sans doute par la tempête au cours d'un voyage en Bretagne, et fuyant sous le vent vers l'abri de quelque ville. Du premier coup dans la jeune femme d'une véritable beauté assise en face de lui, mais disant son nom et ses qualités, dans l'éclat des yeux qui, tantôt se levaient, tantôt se portaient sur Jean et sur les pêcheurs avec une indifférence affectée, un dédain destiné à masquer les suppositions que cette attention aurait pu faire naître et à en faire naître de toutes différentes, dans la bouche qui tantôt se plissait de mélancolie, tantôt faisait sa toilette avec le bout rose de sa langue, dans les phrases prononcées assez haut, dans les apartés, dans les silences, dans les sacs ouverts sans en avoir besoin, dans les regards qui vont à vous et, semblant n'être pas partis pour cela, continuent leur promenade dans tout le wagon, et finissent par chercher la dignité dont tout cela doit vous donner l'impression dans un air maussade et hautain, Jean reconnut une cocotte, une actrice. Mais de celles qui n'ont de nom dans aucune ville, actrice à qui on a promis un engagement à l'Opéra-Comique, demoiselle qui vit en province avec un homme riche, et qui en voyage ne pouvant vous dire qu'elle connaît M. Carvalho ou qu'elle a une voiture à Rouen, vous témoigne par sa mine attentive et rogue de la rage qu'elle a à ne pouvoir vous le dire, du soin qu'elle a de vous montrer à défaut de ces lettres de recommandation combien elle se soucie peu de votre opinion et est au-dessus d'elle, soin qui à toute minute vous confirme davantage dans l'opinion qu'elle se soucie infiniment de votre opinion et souffre de ne pouvoir l'édifier entièrement.

Mais la personne subalterne dont elle était accompagnée exagérait encore la mauvaise impression que Jean eut de sa voisine. Figure de clown passée au rouge, sous un chapeau dont toutes les plumes, toutes les fleurs, tous les nœuds ne projetaient pas assez d'ombre sur la figure pour empêcher de voir la fausseté éclatante des yeux, la bassesse presque criminelle du type, la lèpre écarlate et sordide des joues, on sentait que partageant maintenant le sort opulent de sa maîtresse, dame de compagnie voyageant en première, riant des moindres mots de la jolie dame, et même vis-à-vis de Jean prenant des airs familiers avec elle pour se poser, elle ne pouvait avoir été jusque-là que la principale servante d'une entremetteuse, une vendeuse d'enfant ou une complice d'assassin, à moins que l'extrême vulgarité de son extraction

jointe au mauvais genre de son élégance ne donnassent à l'innocence relative de la dame de compagnie forcément peu honnête d'une riche cocotte cet aspect repoussant. Peut-être était-ce tout simplement une camarade de l'actrice trop vieille pour jouer encore et qu'elle prenait avec elle par bonté, et à qui l'habitude de jouer durant sa vie tant de rôles et dans chacun de donner à ses traits ridicules une signification nouvelle de laideur ou de stupidité leur en avait ôté à peu près toute, jusqu'à leur laisser seulement ce quelque chose de bestial et d'incertain, de louche, que prennent des traits réduits à eux-mêmes, n'ayant plus aucune expression. Il en est souvent ainsi des traits des acteurs. Ou plutôt un reste des sentiments exprimés y flotte encore, lueur dans les yeux, grimace dans la bouche, qui, nullement en rapport avec la circonstance présente et la pensée actuelle, donnent à la physionomie une fausseté, une exagération si désagréable. Exagération et fausseté que semblent rendre plus vraisemblable encore la trop grande mobilité de l'œil, l'excessive souplesse du corps qui, tandis que vous leur parlez des choses les plus simples, continuent comme un pianiste qui sent encore en dormant ses doigts s'agiter, à faire montre de cette souplesse, de cette activité qui, en scène, était destinée à souligner au public tant d'intentions différentes.

Ainsi Jean s'amusait à regarder ses deux voisines qui ne se faisaient pas faute d'ouvrir des sacs et de les refermer, de se demander à quelle heure elles arriveraient à tel endroit, si la voiture les attendrait, comme tous ceux qui sont en voyage de se rappeler un adieu qu'elles n'avaient pas pensé à dire, l'objet pourtant préparé sur la table et qu'elles avaient justement oublié. Oubli compensé par tout ce qu'elles avaient peur d'avoir laissé dans leur sac et qui au contraire était la première chose qu'elles y apercevaient, oubli d'ailleurs qu'elles avaient prophétisé en disant : « Vous verrez que c'est cela, à quoi nous tenons le plus, que nous aurons oublié », oubli d'ailleurs réparable puisqu'on pourrait écrire à Quimper au maître de l'hôtel qui du reste s'en serait peut-être aperçu de lui-même et les aurait peut-être renvoyés… Et elles se plaignaient de la saleté du wagon, de la mauvaise odeur, remettant leur gant, cherchant de quelles délicatesses elles pourraient encore faire preuve. De temps en temps Jean ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux sur la petite plateforme où le jeune bicycliste fixant sur l'horizon son œil grave, et découpant sur le ciel gris le long de l'appui de fer son

délicat profil, gelait au vent. « Quelle injustice, se disait-il, que ce jeune dragon, qui est certainement d'une famille et surtout d'une nature si distinguée, soit là gelant au vent, pendant que pelotonnées dans leurs fourrures, ces deux immondes créatures se plaignent encore. Dire qu'il me confond avec elles, et croit sans doute que comme elles je n'ai pour lui que du dédain ! » Et une ou deux fois il alla sur la plate-forme pour montrer au bicycliste en partageant son sort qu'il ne le méprisait pas. Puis il revint près des deux pêcheurs. À ce moment, il entendit une des deux dames prononcer le nom de la femme du ministre du Danemark comme si elle était une de ses amies. Il ne pensa pas une minute que cela pût être vrai. Mais tout de même, il était si étonné qu'elles en sussent même le nom, sussent qu'elle avait une grande place dans la société et fussent assez chic comme cocottes et ayant assez de connaissances pour user de ce moyen assez raffiné d'éblouir, qu'il se demanda s'il ne s'était pas trompé. « Elle a peut-être joué à l'ambassade de Danemark », se dit-il. Mais non elle ne peut pas être assez connue pour cela. Toute personne connue, même sans l'être beaucoup, prend dans toutes ses manières comme un reflet des gens qui la connaissent, du regard qu'ils ont pu attacher sur elle en sachant son nom, qui éclaire immédiatement celui qui la regarde maintenant sur son degré de notoriété. Or, à l'absence totale de ce reflet on sentait que la jolie dame et sa camériste n'avaient jamais été quelqu'un pour personne.

À Penmarch, Jean et les pêcheurs descendirent, et quel ne fut pas l'étonnement de Jean en voyant le bicycliste partir avec elles deux. La haute opinion qu'il avait jusque-là eue de lui se trouva aussitôt profondément blessée. « Il est sans doute l'amant de la jeune, se dit-il. Hélas, où les sens égarent-ils les fréquentations d'un jeune homme distingué ? Sans doute comme amant de cette femme, il est obligé de jouer son rôle dans les scènes de dédain, de prétention, de vulgarité, de charlatanisme dont elle essaye d'éblouir les hôtels et les wagons. Si elle est sottement impertinente avec un homme qui la rembarre, il est obligé de lui demander raison. Il doit donner tort au directeur qui ne l'engage pas, faire cause commune dans ses ineptes jalousies contre ses camarades, être l'ami des acteurs les plus grossiers qui sont bien avec elle, les recevoir à dîner. Il doit donner des cadeaux à sa camériste, rire de ses plaisanteries, sans doute elle l'aime et par reconnaissance et l'habitude qui finit par faire tomber le masque de nos plus

hideux semblables pour ne plus nous laisser voir que ce qu'ils ont d'humain il a peut-être de l'attachement pour elle. »

Mais Jean, suivant avec peine dans le vent, sur le chemin où les flocons d'écume lui fouettaient la figure, ses deux compagnons, avait déjà oublié ces trois figures qui avaient déjà pris dans sa mémoire cette immobilité où sont restées, et où nous les revoyons si par hasard un événement nous les rappelle, où souvent nous ne revoyons jamais ces figures grotesques ou belles que nous avons vues dans un lieu public, dans un wagon de chemin de fer, un omnibus chargé de monde, véritables chariots de Thespis où nous nous amusons comme Jean venait de le faire tout à l'heure à reconnaître l'Isabelle, le pédant, la Zerbinette, acteurs tout grimés, ayant déjà sur la figure la mine de leur emploi, sur la langue des bouts de leur rôle, mais dont nous ne connaissons ni la nature véritable ni même la comédie qu'ils viennent de jouer, la comédie qu'ils vont jouer, et dont ainsi l'affublement, tout à l'heure ces fourrures le chapeau à plumes, à fleurs et à nœuds de la camériste de la jolie dame, et le masque, aucune interprétation ne se rapportant à leur âme qui est inconnue, ne venant les modifier ou les traverser comme de la lumière, gardent toute notre attention, prennent quelque chose de grossi, de minutieux, d'immuable et d'opaque. Telles, dans un coin de la mémoire de Jean où il n'irait peut-être jamais les rechercher, siégeaient la grotesque camériste aux yeux éclatants et louches sous ses plumes, la maussade coquette aux yeux attentifs à paraître distraits, et plus loin le jeune bicycliste au fin profil, aux yeux pensifs, si calme dans le vent, debout sur la plate-forme.

★

En arrivant à Penmarch, Pierre et le matelot apprirent que leur voyage était inutile, que l'on ne mettrait pas le canot de sauvetage à la mer parce que c'était impraticable et que d'ailleurs toutes les embarcations étaient rentrées, depuis deux jours qu'avait commencé la tempête. Deux avaient péri et sans doute aucun nouveau bateau ne passerait sur ces côtes par un temps pareil. Néanmoins Pierre et le matelot restèrent, disant qu'ils avaient amené un jeune monsieur qui désirait voir la tempête. À ce moment, dans la

salle à manger où ils causaient, le soleil se dora de seconde en seconde, devint plus vif, brillant, ardent, éblouissant comme une lampe dont l'huile a monté. Les assiettes préparées sur la table brillèrent.

Un ravissant effet de soleil par Harrisson — toile qu'il avait donnée à l'hôte en quittant Penmarch et où, par le pouvoir qu'ont la tendresse et le talent, le peintre montrait ce pays à celui qui ne le connaissait pas encore avec tout ce que révèle seulement à la longue un attachement de tous les instants, une sympathie qui doit nous suivre après l'avoir quitté et comme dans le jour du souvenir — fut touché par le soleil qui venant jouer avec son image porta à une intensité inconnue la lumière visible dans cette toile. On sentait avant que la porte fût ouverte, à une bonne odeur qui se répandit, que la servante apportait le déjeuner. Sans le bruit du vent faisant claquer les carreaux, trembler les cheminées, claquer les portes, et le bruit plus aigu et plus continu du vent qui siffle. et qui d'ailleurs, maintenant qu'on n'avait plus à lutter contre lui, était un accompagnement monotone qu'on finissait par ne plus entendre, on se fût cru non pas dans un village maudit qui serait un jour ou l'autre emporté par la mer, qui en attendant lui prenait chaque mois d'hiver plusieurs de ses enfants, mais dans une sorte de retraite heureuse où le charme de l'art souriait complaisamment à la bonne chère, et où le soleil venait se mettre à l'abri du vent… Puis dans la chambre le soleil pâlit, disparut. Maintenant le ciel était tout noir. Jean regarda les fenêtres et remarqua les fenêtres qui étaient ruisselantes. « C'est déjà la pluie, dit-il. Oui, vous feriez bien d'aller à la mer si vous voulez avoir le temps de rentrer ce soir à Pont-l'Abbé (à Begmeil, il ne faut pas y songer) car vous aurez le vent dans la figure, et vous feriez bien d'arriver avant qu'il ne devienne trop fort. »

Jean, Pierre et le matelot déjeunèrent rapidement. Et ce fut par un beau soleil qu'attachés ensemble pour offrir quelque résistance au vent ils montèrent la rue, puis le chemin qui monte vers les rochers, d'où l'on peut voir la mer. La violence du vent devenait de plus en plus incroyable. On ne distinguait pas au passage ce qui vous croisait en volant, tant cela volait vite. Sans voir la mer et à une lieue d'elle on recevait des paquets d'eau dans la figure. Il commençait à pleuvoir et on ne recevait pas la pluie qui au lieu de tomber était emportée dans le vent. Ils arrivaient en haut de l'éminence, quand tout à coup, ils entrèrent dans le royaume du vent dont

ces collines défendaient l'entrée, et ils durent y entrer malgré eux à genoux, car sa force qu'ils n'avaient pas encore éprouvée et à laquelle ils ne s'attendaient pas les souleva de terre et les jeta quelque part plus loin, prosternés, accrochés des pieds et des mains au sol pour s'y retenir, n'osant pas relever la tête pour ne pas être étouffés. Quelques minutes se passèrent. Alors les deux autres restant couchés, le matelot se mit à genoux, puis les mit à genoux, et ils reculèrent de quelques pas à genoux sur les mains. Alors, étant un peu plus protégés du vent ils regardèrent. Là où Jean avait pensé que la fureur de la violence, le vertige de la vitesse étaient à son comble, il vit, comme au commencement du monde après un combat de dieux, toutes les chaînes des Alpes qui s'installaient, chacune cherchant sa place, un autre pic venant un instant se dresser, colossales mais calmes, et entre elles, des vallées si larges et si profondes que du haut de la cime majestueuse et blanche on n'y aurait pas distingué un homme. Le soleil donnant en ce moment rendait éblouissantes les cimes de leurs glaciers et les formidables cascades qui en coulaient avec un écroulement de tonnerre mais comme au sein de ce calme profond qui règne sur les sommets au bord des abîmes. C'étaient comme de calmes jeunes gens, le creusement des abîmes, l'ascension d'une montagne généralement jusqu'à son faîte, d'où elles faisaient entendre leur formidable grondement.

VI

LES ADIEUX

Jean alla dire adieu à la mer, puis il dit adieu à l'aubergiste, à la servante, la chargea de dire adieu au mousse qui l'avait si souvent conduit et qui, à cette heure, était à la pêche. À tous il dit qu'il reviendrait l'année suivante, parla même de rester plus longtemps. Des choses qu'il avait tant aimées, à l'adoration desquelles il avait consacré pendant deux mois toutes ses heures, il ne pouvait penser que c'était maintenant de la tendresse à jamais perdue, que c'était fini. Et à des gens qui lui témoignaient de l'amitié il n'aurait pas su comment dire adieu pour toujours. Réveillon l'empêcha de donner tout ce qu'il avait d'argent sur lui, mais ne put le retenir de laisser plus d'une centaine de francs à ces gens. Il répéta qu'il ne resterait peut-être pas six mois sans revenir, pour s'excuser du peu qu'il donnait et que cela parût seulement le commencement d'un présent qu'il augmenterait chaque année.

Il en fut de ses serments de revenir comme de bien d'autres. Son affection se reporta peu à peu sur d'autres compagnons, sur d'autres lieux, pour la même raison qu'elle s'était attachée un moment à la petite baie de Concarneau, à ces pêcheurs qui tous les matins lui apportaient du poisson, au petit mousse qui l'emmenait sur la mer au coucher du soleil, qui connaissait sa peur des méduses — et changeait de lui-même de chemin si la barque en rencontrait une, son goût pour la grosse mer — et préparait de lui-même la barque si le vent soufflait, pour les cloches — et quand par les jours calmes on les entendait qui sonnaient de Concarneau, il faisait force de rames pour n'être pas trop loin et, arrivé assez près, posait les rames, ne disait plus un mot, ne faisait plus un mouvement regardant l'eau, écoutant aussi peut-être, non seulement jusqu'à ce que les dernières se fussent tues,

mais le faisant indéfiniment écouter le silence qui les suivait, regarder le ciel peu à peu perdre ses couleurs, quelquefois, la nuit venue, la lune se lever, jusqu'à ce que Jean lui dît de repartir, et quelquefois lui tendant de lui-même un encrier caché dans la barque pour s'il voulait écrire quelque chose, le lendemain lui demandant s'il avait bien dormi, étant rentré si tard, et sachant tout ce qu'il avait fait jusqu'au soir puisqu'il avait été avec lui, ayant reçu sinon la même impression des choses, du moins l'impression des mêmes choses, toutes les particularités de ses goûts, de sa santé, de son caractère, ses plaisirs, ses appétits, ses bonnes pêches, ses mauvaises pêches, ses rêveries, ses silences. Ils pouvaient se dire : « Ah ! il fait plus beau qu'hier. Monsieur n'a pas tant de lettres qu'hier. »

Souvent à l'heure où tout le monde allait dîner, Jean le faisait préparer, il aménageait vite la barque. Presque toutes les barques de pêche étaient rentrées au soleil couchant. Maintenant le soleil était presque couché. Ils partaient. La mer loin était rose, plus près jaune, là-bas rouge, ayant le vernis, le velouté de l'huile. Les vagues toutes basses jetaient une écume violette sur le sable. La barque froissait en glissant les riches couleurs de ses eaux, leur faisait perdre un instant seulement leur velours qui, une brasse plus loin, avait repris la douceur de tout le reste de la mer. Comme dans ces promenades que l'on fait dans un pays où on a autrefois été heureux, on respirait quelque chose de doux et d'exaltant comme le souvenir. La lune se levait blanche et quand elle devenait d'or, à l'occident le ciel et la mer étaient encore roses. Puis il faisait tout à fait nuit, les étoiles brillaient et sous la lune un sillon d'argent s'ouvrait sur la mer, s'élargissant à mesure qu'il s'approchait du bord. Ils jetaient les filets tout en continuant à avancer. Il faisait froid. Le mousse couvrait Jean d'une couverture, quelquefois ils mangeaient un peu. Ils passaient dans un silence absolu. Çà et là une barque était immobile au milieu de la mer, s'étant arrêtée là pour y passer la nuit. On croisait une barque attardée, que quelquefois le mousse connaissait, que généralement il ne connaissait pas, et l'on disait à Jean comme c'était lui qui tenait le filet : « Bonsoir, bonne pêche », comme à un vrai pêcheur qu'il devenait du reste. Et heureux d'avoir reçu comme un pêcheur ce bonsoir dit avec simplicité, parce que personne n'est là pour l'écouter et que celui à qui on le dit on ne le reverra probablement jamais, on ne lui demande rien, on ne sait rien de lui sinon qu'il pêche comme vous,

entendant « bonsoir, bonne pêche », il répondait : « Bonsoir, bonne pêche », en tâchant de mettre dans les mêmes mots le même accent, y cachant l'immense tendresse qu'avaient soulevée ces mots dans ces moments portés ainsi par le silence, où l'âme est si calme et si pleine que la moindre sensation inattendue suffit à y réveiller tant de choses, mais malgré lui plus tendre qu'eux, moins simple aussi, et ayant dans son cœur un tiers qui l'écoutait leur dire bonsoir. Quelquefois d'une barque à l'autre passaient quelques mots de plus, portés sur cet immense silence qu'elles faisaient palpiter, comme une mouette qui bientôt a disparu. Quelquefois Jean était devenu si vrai pêcheur qu'il répondait : « Bonsoir, bonne nuit », sans y penser en regardant ses filets. Alors au bout d'un instant, revenant sur lui-même il riait, pensant peut-être que si sa mère le voyait à ce moment elle rirait de son sérieux et qu'il ne pourrait pas s'empêcher de rire quand elle lui dirait : « Quel poseur ! »

Ah ! quand il descendait de la barque étant revenu, qu'il se sentait froid aux pieds ! Il marchait vite et riait dans le vent et la nuit en apercevant de loin à travers les pommiers le feu et la lampe du dîner qui l'attendait. Il se dépêchait. L'aubergiste l'attendait sur la porte : « Nous nous disions tous : Eh bien, il ne va donc pas rentrer. » Il s'installait à table, joyeux, se frottant les mains, ébloui par la lampe, pressé de dîner. « Ah ! mais maintenant, c'est vous qui devez attendre quelques minutes, ce n'est pas tout à fait prêt. Dame ! aussi voilà deux heures que nous vous attendons », disait la servante. Mais il était si heureux que tout ce qui pouvait arriver, retard, incident, devenait immédiatement du bonheur. « Eh bien, en attendant, donnez-moi mes chaussons et mes lettres. » Puis la soupe arrivait. Tout en dînant, il racontait ce qu'il avait fait. La servante savait déjà qu'il avait beaucoup pêché ayant vu les paniers et pendant qu'il mangeait, pour la faire rester immobile devant lui et avoir un ami pour épancher sa joie, il lui racontait sa pêche, et lui recommandait de lui bien préparer son lit.

★

L'automne s'avança. Les rares parisiens qui viennent sur les côtes étaient partis. Il était maintenant seul dans l'hôtel comme s'il en était le maître,

plus que le maître. Le maître n'était-il pas respectueux avec lui, plus au-dessous de lui que de lui les domestiques ? Mais ces distances, Jean aimait à les rapprocher. Il allait avec lui dans sa voiture, quand il avait à faire des lieues dans un village, dans les terres, et à côté de lui sur le siège il répondait aux saluts des paysans. Puis ces beaux jours comme toutes choses ayant pris fin, il partit. Il dit adieu, mais ajouta qu'il reviendrait tous les ans, l'année prochaine certes, et peut-être dans moins longtemps. Car à des gens qui bien mieux que ses parents avaient connu les deux derniers mois de sa vie, qui l'avaient séché le jour où il était rentré mouillé, attendu tous les soirs pour le dîner pendant qu'il se promenait en mer, qui, l'ayant quitté pendant qu'il travaillait, l'avaient des heures après retrouvé travaillant, qui avaient souri de ses défauts, respecté ses rêveries, apprécié son cœur, qui avaient connu assez pour s'en souvenir et pouvoir en parler un jour, si jamais, sur ces plages lointaines, quelqu'un venait leur dire son nom, toutes les particularités de sa santé et de son caractère, il n'aurait pas su comment dire adieu pour toujours.

Heureusement pour notre vie si changeante, et pour qu'elle soit toujours environnée de cordialité, notre sympathie ne reste pas attachée aux choses que nous avons quittées mais demeure en nous et continue à se répandre autour de nous, pour les embellir, sur les lieux et les amis avec lesquels il nous faut vivre. Et l'année suivante il se trouva que c'était sur d'autres êtres et sur d'autres lieux que Jean avait reporté son affection pour la même raison qu'elle s'attachait un an plus tôt à la mer de Bretagne, au mousse et à l'aubergiste, parce qu'ils étaient mêlés étroitement à sa vie. Les villégiatures changèrent. L'affection pour les lieux et les êtres s'enracine avec le désir en les quittant d'y revenir, et sitôt déracinée, dépérit, s'attache à de nouveaux amis pour s'en séparer ensuite avec un regret qui ne durait pas. Et Jean y trouva peu à peu la même mélancolie que si ç'avaient été des amours, où le nombre de ceux qui ont précédé celui qui se croit le plus durable avertit tristement de sa fragilité.

VII

LA MER À LA MONTAGNE

L'année suivante Jean dut accompagner sa mère à des eaux situées dans une vallée qu'enferment de hautes montagnes. Il détestait ce pays, le trouvait affreux et tout en s'en sentant opprimé s'en félicitait presque, trouvant bien fatigante cette nécessité qui nous porte à aimer des choses que nous sommes destinés à oublier si vite. Les années de notre vie que nous avons vécues avec le plus de passion, une fois révolues, sont pour nous comme un roman que nous avons lu jusqu'à la fin : une fois lu, nous n'avons plus de plaisir à le relire. Et les personnes dans lesquelles nous avions l'illusion d'avoir mis le plus de nous-mêmes, sans doute nous n'y avions rien mis, que le vent de notre amour et la fumée de nos sens. Car, une fois cela envolé, combien peu nous désirons les revoir.

Le jour de son arrivée dans cette vallée, Jean avait appris que M^lle^ Kossichef habitait à une lieue de là. Il y avait déjà un mois de cela et pas un jour encore il n'avait eu envie d'aller la voir. Il s'assit sur une roche. Devant lui descendaient à l'ombre — le soleil était couché — des plants serrés de vignes. Il les regardait quand les feuilles les plus hautes lui semblèrent un peu plus claires qu'elles lui avaient d'abord semblé et qu'elles étaient en effet en cette saison. Peu à peu elles semblèrent s'éclaircir encore, presque comme si elles allaient se dorer. Il comprit que c'était, tamisé par les nuages, un rien de soleil qui réapparaissait ; les vignes étaient encore à l'ombre mais une ombre où un peu de pâle soleil adouci les éclaircissait déjà. Aussitôt Jean se revit sur le chemin de la forêt où si souvent un pâle soleil qui s'essayait à traverser la brume jaunissait les feuilles sans se montrer, comme si les feuilles fussent plus claires qu'elles n'étaient en réalité ou plus tard dans cet automne où il allait en voiture à

côté de l'aubergiste à Begmeil. Le soleil à midi enflammait les feuilles dorées par l'automne, on ne savait plus si ces belles couleurs étaient celles des feuilles ou n'étaient pas plutôt celles de la lumière, et si ce n'étaient pas des feuilles encore vertes, rougies par le soleil couchant. Et en effet dans le ciel blanc on devinait le soleil à une place plus brillante où l'œil pouvait encore fixer cette buée mais non sans fatigue. Derrière, sans distinguer sa forme, mais recevant sa lumière il sentait le soleil et profitant de ce qu'il était derrière ce léger voile pour le fixer longtemps, un œil fermé comme par les après-midi blanches qui s'éclaircissent entièrement et s'illuminent seulement un peu avant le coucher de soleil, et qu'il avait connues en Bretagne, dans le chemin qui conduisait à la forêt, ou couché au fond de sa barque, la figure tournée vers le ciel.

Cette ressemblance ne dura qu'un instant. Le ciel redevint tout à fait bleu et le soleil déclinant illuminait le versant de la montagne. Mais Jean se rappelait la Bretagne, et en voyant ces rayons du couchant qui doraient les champs éblouis, il se disait : « C'est le moment où quand je n'étais pas en mer j'allais voir les barques rentrer. Mais aujourd'hui, ce soir, dans quelques instants, elles vont rentrer. Oh ! que ne puis-je y être et les voir, l'une suivant l'autre, ayant sur leur petit bateau leur grande voile levée comme la grande aile du papillon sur leur petit corps quand les deux ailes collées semblent n'en faire qu'une, et aussi brillantes dans la lumière du couchant. Oh ! c'est l'instant, se disait-il. Il faudrait qu'avant cinq minutes je puisse y être. » Et tandis qu'il se figurait les voiles passant une à une, il voyait les eaux éblouissantes s'éteindre peu à peu et en même temps prendre ces couleurs si ravissantes et si rares, prendre, garder, aviver, adoucir encore les reflets les plus magiques du ciel sur le glacis enchanté de leur surface. Et il regardait désespérément les verdures étendues à ses pieds et les labours qui, tout à l'heure illuminés par le couchant, devenaient sombres sans savoir recevoir aucun reflet, rendre aucune nuance, garder une fois le soleil couché son souvenir aussi précieusement que le ciel, devenir pour une heure, rien qu'avec des reflets, les restes d'une lumière déjà disparue une sorte de pays enchanté et dont la richesse de rêve se prolonge, dure, troublée un instant par la seule barque qui la traverse, portant encore ses couleurs affaiblies mais persistantes, encore étranges et douces sous le

ciel déjà presque décoloré, dans le silence et la fraîcheur, et la brise déjà de la nuit qui vient.

Elle venait. Il fallait rentrer dans ce pays qu'il trouvait laid, où il devait passer de longs mois, et qui tout à l'heure encore l'opprimait de tout le poids des hautes montagnes qui l'enfermaient. Mais pourtant maintenant c'est joyeusement qu'il rentrait vite en descendant les pentes, faisant rebondir ses pieds du sol tant ils l'avaient frappé allégrement. Et la nuit ayant confondu tout dans l'obscurité, et lui ayant donné le désir, non plus des rêveries plus vagues d'une autre heure, mais des jouissances plus matérielles de celles-ci, du bon dîner sous la lampe dont la lumière confortable a besoin pour briller dans toute sa vivacité et sa douceur de la noire obscurité de la nature, il se rappelait gaiement les retours à Réveillon, dans la nuit, quand on apercevait au bout du chemin noir la lumière de la salle à manger et qu'il montait vite s'habiller pour redescendre vite dîner, où, en attendant le repas tout le monde était déjà réuni, et où la vive lumière de la lampe éclairait sur chacun la joie silencieuse du bien-être, de la fatigue d'une bonne journée, de l'appétit qui va être satisfait, de la curiosité pour la promenade que l'un a dû faire, pour les nouvelles que l'autre a dû recevoir, le duc déjà à table et parcourant le journal et l'annonce des plaisirs du demain. Et, de plus en plus gaiement, Jean descendait la pente, et au fur et à mesure qu'il arrivait au fond de la vallée, loin de se sentir opprimé, il lui semblait au contraire que dépassant ces montagnes, sa pensée n'était arrêtée par rien. Comme Jupiter, son crâne semblait contenir le monde. Il rencontrait quelques promeneurs attardés qui rentraient, et à vrai dire, dans son air heureux, sa démarche rapide, la fièvre de sa main qui faisait subir à une feuille arrachée en passant et roulée en tous sens la rapidité de sa pensée, il était difficile de lire exactement ce qui se passait dans son cœur. Mais peut-être si à ce moment, dans la petite auberge d'où vous lui regardiez ces façons allègres si différentes de son air habituel de mélancolie, de sa démarche lente et découragée, de sa main décemment immobile le long de son corps, vous lui aviez approché d'une table éclairée par une bougie une chaise et que vous lui eussiez donné de grandes feuilles de papier blanc, de l'encre et une plume pour transporter l'encre à sa guise, avec toute la vitesse que vous auriez peut-être admirée de la porte si vous l'aviez regardé, en lui laissant croire toutefois qu'il était seul et en ne

faisant pas de bruit, sans doute vous eussiez pu, une heure après, en contemplant les caractères tracés avec la vitesse de la pensée sur cette feuille de papier par une main fiévreuse, regarder comme dans un miroir toutes les idées qui se succédaient, s'agitaient, se multipliaient en foule dans sa pensée tout à l'heure et lui donnaient l'air si ahuri quand le conducteur d'une charrette de foins en passant l'avertissait rudement pour la troisième fois, sans avoir été entendu jusque-là, de se garer, et un instant après lui redonnaient cet air heureux, cette démarche déhanchée et faisaient subir à la petite feuille des tortures si monotones dans sa main.

★

D'autres fois, c'était un temps nouveau succédant à celui-ci qui durait depuis quelques jours, le froid déjà de l'hiver débarqué un beau jour en septembre avec encore un soleil d'été et un vent terrible avec l'ombre bougeante des feuilles sur les tables au soleil qui lui rappelaient la Bretagne. Le vent en lui soufflant à sa figure n'entrait pas seulement dans sa poitrine. L'âme de Jean respirait en même temps le souvenir. D'autres fois un silence absolu dans la solitude d'une montagne, d'une plaine qui détache la pensée de tout, la rend légère et libre comme les petites herbes sèches qui à ces hauteurs tremblent seules au vent qui passe. Alors il suffit d'un rayon de soleil qui descend pour l'enflammer, d'une source rencontrée pour l'entraîner. Et il se mettait à marcher vite comme nous l'avons vu, se perdait, rentrait encore heureux portant plus légèrement qu'Atlas le monde entier sur ses épaules. Un reproche agacé de sa mère sur son retard, un ordre un peu impérieux de son père le faisait retomber net et durement à terre. Ou peu à peu il retombait dans le bien-être du dîner qui alourdissait son esprit, dans la vanité d'un rendez-vous d'amis ou d'une soirée au casino pour le soir. Pendant la première partie du dîner pourtant, ses yeux semblaient regarder autre chose que son père, sa mère et le domestique et il avait l'air plus heureux que de coutume. Il parlait à sa mère avec une sympathie profonde et les choses qu'il disait l'émotionnaient jusqu'à lui faire trembler la voix et jusqu'à humecter ses yeux. Nous racontons une histoire, et n'avons pas à parler ici des lois de l'esprit et regretter tant de forces perdues qui se soulevaient aussi pendant une heure sans plus rien

laisser d'elles qu'une tempête qui a élevé si haut les flots, une fois que le calme est revenu. Cela pourrait intéresser seulement les poètes et serait mieux à sa place dans un livre qui traiterait de leur art.

Mais de telles heures furent bonnes pourtant pour Jean. Non pas peut-être comme elles auraient pu l'être, pour lui redonner, par le souvenir qu'il en avait été capable, quelque confiance en lui-même dans les mois d'inaction et de médiocrité. Il était trop opprimé pour cela par sa médiocrité présente. Et ce qui avait pu jaillir de lui un jour, il croyait que c'était fini pour jamais, n'étant pas capable d'apercevoir en lui plus de puissance qu'il n'en était actuellement contenu. Elles ne furent pourtant pas perdues pour lui. En redescendant avec un si grand désir des couchers de soleil en Bretagne dans la vallée située si loin de la mer et dont les paysans n'avaient jamais vu de leur vie une voile et un mât, il comprit que si nos amours pour les choses ressemblent à nos amours pour les personnes ou pour les vanités, en ce qu'elles changent d'objet, et que tout ce que nous avons aimé, nous devons le quitter avec un regret qui ne peut pas durer pour aimer d'autres choses et d'autres êtres, pourtant nous aurions tort de croire qu'il y a dans ces amours le même néant que dans les autres, et que comme dans les autres elles n'ont rien gardé de nous-mêmes. Il comprit que s'il ne voudrait plus recommencer à aimer M^{lle} Kossichef, à prendre de la peine pour aller chez la duchesse de Réveillon, il recommencerait toujours avec les mêmes délices à aller se promener dans la barque de Pierre sur la mer, à écrire au soleil malgré le vent en regardant la mer, sur la petite terrasse où le soleil éclairait les feuilles déjà rouges et les feuilles encore vertes de la vigne. Peut-être il ne les reverrait jamais. Qu'importe, le désir qu'il se sentait encore pour ces choses était pour lui un assez grand signe qu'il ne les avait pas aimées en vain, qu'il avait gardé quelque chose d'elles. Un rayon de soleil comme il le sentait tout d'un coup là-bas, un vent soufflant par un jour de soleil ne touchait pas seulement ses yeux, n'entrait pas seulement dans sa poitrine : ils savaient le chemin de son cœur et y apportaient des souvenirs. C'est donc que ces heures où il s'arrêtait d'écrire pour regarder l'ombre des feuilles sur la table ensoleillée et, devant la mer pâle, couché au fond de sa barque, où il regardait le soleil se coucher sous les nuages, avaient donné son cœur à quelque chose de plus profond que la vanité, de plus durable que l'amour. Ce n'était pas seulement le ciel que souvent et

bien loin de là il revoyait aussi immensément bleu, aussi profondément doux, comme un témoin fidèle de ses gaies promenades en mer et qui semblait leur sourire encore. Ce n'étaient pas seulement les timides rayons de soleil, faisant leur première réapparition quand se dissipent les nuages, qu'il voyait s'essayer à éclaircir les feuilles qu'ils n'illuminent pas encore, la chaste caresse silencieuse du vent froid et bien connu, qui n'avaient pas changé. En lui-même, il sentait que quelque chose aussi qu'il avait seulement senti pendant ces heures-là était resté le même. Et à ces moments-là il n'avait plus de doute, plus d'inquiétudes, plus de tristesse. Et son calme profond semblait, comme le ciel bleu au-dessus de sa tête et les verdures bruissantes à ses pieds, cacher une sérénité, une joie silencieuse.

VIII

BEGMEIL EN HOLLANDE

Un jour qu'il pleuvait, Jean se trouvant à La Haye, que, ne sachant pas de géographie, il croyait tout à fait dans l'intérieur des terres, reçut le conseil de prendre un tramway qui en une demi-heure le mettrait à Scheveningen, et en effet, il arriva aux bords de la mer du Nord. Et très près de là, c'était Ostende, qu'il croyait très loin dans une tout autre direction. Il éprouva une sensation très singulière en sentant ainsi un passé si différent se relier au présent, en pensant qu'en suivant le rivage gris de cette immense mer grise sur laquelle la nuit tombait il arriverait à Ostende, à cette Ostende où, petit, il était un jour tombé après une nuit de chemin de fer et qui était pour lui une plage isolée du reste du monde, ne sachant pas par où il y était venu, et qui se trouvait, soudainement rapprochée de lieux qu'il croyait à un tout autre endroit de la terre, devenir quelque chose d'autre, bien qu'il l'aurait certainement reconnue.

Il est singulier de voir les lieux que nous ne connaissons qu'en imagination. Il est peut-être plus singulier encore de revoir les lieux que nous avons vus mais comme s'ils avaient changé de place, là où nous ne nous attendions pas à les trouver, développant la figure bien connue de leur rivage découpé sous un ciel gris que nous croyions couvrir de bien autres choses mais certes pas celle-là. Oui, ce ciel brumeux de cinq heures, en faisant quelques pas de plus qu'allons-nous trouver, que couvrira-t-il de son aile grise et mouillée ? Quelque chose qui est presque comme un rêve, tant cela nous semblait exister en soi, loin de tout avec son ciel à soi et non certes incorporé dans ce sol couvert d'herbes rabougries, qui se relie lui-même par des chemins boisés qui ne sont pas très longs à ces Flandres qui étaient ce qui pour nous était le plus loin de cela, un pays où il semblait

qu'il n'y eût que des villes et des campagnes, et la mer peut-être comme circonférence, mais si loin. Tel était l'étonnement que Jean éprouvait à trouver ici la mer du Nord. Dans son voyage il poussa plus loin, alla jusqu'à des plages de la Baltique qu'il n'avait jamais vue.

Il arriva à une de ces plages quand la nuit tombait et malgré qu'un peu de pluie mouillât, il alla sur cette plage déserte (c'était déjà décembre) jusqu'au bord de la mer qui, dans tout l'infini de la plage, montait à toutes petites vagues perlées sur le sable. C'était une plage où jamais de sa vie il n'était venu, une mer qu'il ne connaissait pas, où tout lui donnait l'impression de l'étrange, et pourtant ces petites vagues il les connaissait. Peut-être tout au plus avaient-elles changé un tout petit peu de couleur, une couleur grise et froide qui leur donnait comme un accent du Nord. Mais pourtant, c'étaient bien les mêmes qu'il avait vues tant de milliers de fois, sur la Manche, dans tant de plages qu'il connaissait. Leur forme, leur mouvement, leur enchaînement l'une à l'autre formaient cette physionomie qui fait que les choses nous affirment qu'elles sont les mêmes, que nous les connaissons. Aussi avait-il à cette tombée de la nuit cette triste impression, plus triste peut-être que de ne pas reconnaître des choses que nous connaissons. C'était un peu de reconnaître des choses que nous ne connaissions pas, mais surtout c'était de ne pas être reconnu de choses que nous connaissons, de les sentir devenues étrangères. Dans une plage que nous connaissons, où la colline de dunes où s'élève le sémaphore a l'habitude de recevoir le matin notre salut matinal quand nous nous mettons à la fenêtre, et notre regard d'ami quand nous nous interrompons de notre lecture pour jeter un instant les yeux autour de nous, et même d'être foulée gaiement ou tristement par nos pas quand nous nous promenons le soir, gaiement surtout ou plutôt heureusement, car nous voyons toujours de là les belles couleurs de la mer toujours harmonieuses entre elles et passer les bateaux et revenir pour dîner, dans une telle plage quand nous voyons les flots bien connus s'avancer, se retirer, avec les mouvements, le bruit, la forme que nous connaissons si bien, il semble qu'ils nous connaissent aussi. Ce sont des amis presque dans notre demeure, dans ce que nous aimons et qui nous connaît. Mais dans cette plage de la Baltique qu'il ne connaissait pas, ces flots qu'il connaissait prenaient à toutes ces choses étrangères et qu'il n'avait jamais vues l'air de ne pas le reconnaître, et le pays étranger

sur lequel s'assombrissait ce ciel inconnu donnait à la voix bien connue de ces petits flots dont la figure enfantine, le mouvement léger, les gestes harmonieux et rythmés étaient restés les mêmes que quand il les voyait sur la Manche, donnaient au sable même l'air de lui dire : nous ne vous connaissons pas. Des petits flots tout pareils battaient en ce moment toutes les îles inconnues, tous les récifs où l'on meurt, caressant après la tempête, le calme revenu, la carcasse échouée du navire, de la cale duquel les cadavres des matelots noyés n'ont pas encore été retirés, et qui sert aux petits flots, tout leur est bon pour cela, de rivage où rebondir et jouer quand le temps est serein. Et d'autres, oui, tout pareils à ceux qu'il connaissait et qui pour cela avaient l'air de le connaître, jouaient aussi sur des rivages où aucun homme n'est jamais venu, qui depuis le commencement du monde n'ont pas connu un homme et ont le même air d'être ceux qu'il connaît, de lui parler, de jouer familièrement devant lui, et après la mort de Jean, quand rien ne le connaîtra plus, joueront de même, gardant cette physionomie que nous donnons aux lieux que nous aimons, que nous leur retrouvons chaque fois que nous les revoyons. Car la figure des lieux change moins vite que celle des hommes, et celle des flots ne changera jamais, des flots qui semblent nous dire : « C'était hier », et nous invitent à commencer la vie véritable comme alors. Mais il y a déjà longtemps. Pour ceux qui ont l'éternité ce n'est rien, mais pour nous c'est trop tard, nous sommes déjà vieux. Espérons que d'autres hommes en profiteront, peut-être pas des flots qui pour chacun sont connus, mais des lieux, qui ne se ressemblent pas entre eux, et dont beaucoup que nous avons aimés sont des inconnus, gardent cette physionomie dont nous avons emporté l'unité qui en faisait un air de personne, et ne montrent plus que des traits épars et étrangers aux yeux qui les contemplent.

★

Ainsi se souvenant de la mer du Nord, de la Baltique, de Dieppe tandis qu'il tisonnait le feu de la cuisine pour se réchauffer par du vin chaud avant de se coucher, Jean se souvenait-il, emporté par le vent, dont le premier bruit tout à l'heure lui avait fait battre le cœur, l'avait rempli de joie, avait gonflé ses ailes, comme s'il était de la race des mouettes et se sentît appelé

vers les tempêtes et quand le vent grossissait était invité par les lames et les rivages. Ainsi tout en tisonnant le feu s'était-il rappelé. Et le vent l'avait bien conduit, avec sa vitesse inouïe, avec sa force que rien ne fatigue, avec son élasticité qui avait permis à l'enfant bien-aimé qu'il avait assis sur ses ailes immenses, caoutchoutées et froides comme des nageoires et bercé de son bruit de rester en l'air, de ne pas être pris par les vagues, de passer entre elles, de s'accrocher après elles, de rester au-dessus d'elles, de rester au ras du sable éparpillé sous le ciel noir et bas, qu'il avait ainsi conduit partout où il y avait une idée, quelque chose à trouver, un sentiment qui valait la peine qu'il le déterrât dans le sable, qu'il essayât de le saisir, le gardât, l'exprimât, et pendant ce temps ne cessant de bruire tandis que Jean tisonnait dans la cuisine, et par son bruit de montrer sa vitesse à la fois dans les cheminées, dans les fenêtres, dans les rues, dans les vagues devinées, pour entretenir, accroître l'enthousiasme nécessaire pour continuer le voyage, la recherche de l'idée précieuse cachée dans le sable envolé sous la tempête qui par moment lui donnait un battement de cœur de son brusque ébranlement de la cheminée et de sa plainte inimitable. Tant la nature sait où est ce que nous avons à exprimer et nous y conduit à coup sûr, vérité exprimée en disant que le poète travaille mieux à la campagne qu'à la ville ou qu'il est plus inspiré dans la solitude que dans la société. Et en effet, comment saurais-je que, tandis que toute ma vie passée à entretenir tant d'amitiés et de plaisirs, qui me semble offrir perpétuellement tant d'idées justes, de remarques générales, de faits permanents, ne m'inciterait (et m'inciter est trop fort car je n'y sens aucune incitation) qu'à écrire des pages banales, comment saurais-je que sur le sable de telle plage de Belgique vue une seule fois sans grand plaisir, pendant une heure, gît une vérité précieuse, si un bon vent ne m'y conduisait, par les seules voies qui y mènent, celles de l'imagination, en me donnant un enthousiasme à sa vue, signe de son prix et force prêtée pour m'y arrêter, m'y acharner, cette fois me mettre à travailler ? La nature sait où sont ces vérités. Et elle le sait seule. Seule, en nous faisant sentir ce que nous avons senti une fois, elle nous mène droit à quelque point de ce monde fabuleux de nos souvenirs qui est devenu le monde de la vérité. Et qu'un jour vous sentiez seulement en prenant une serviette l'odeur fine du linge propre, et vous vous souviendrez de l'arrivée à la campagne, quand après le dîner votre mère vous couchait après vous avoir revêtu d'une fine chemise blanche, dans des draps blancs, la tête sur un oreiller blanc, la

fenêtre donnant sur un petit jardin que vous ne pouvez pas voir à cause de l'heure où l'on était arrivé (on vous avait servi à dîner après le dîner « de tout le monde ») mais qui demain matin vous montrerait sa corbeille de pensées, et, le long du mur chauffé de soleil qui vous invite à sortir et à aller dans les champs, près de la pompe, ses pois de senteur.

IX

IMPRESSIONS RETROUVÉES

À Begmeil, Jean parcourait le pays tantôt en voiture avec la duchesse, le duc et Henri, tantôt en boghei avec Henri, tantôt seul dans le petit baquet avec le cocher. Et à tout moment au bout des champs on voyait la mer dans un si grand repos qu'elle ne prenait même pas la peine d'effacer le sillage des bateaux, de sorte que, immobiles çà et là, ils semblaient avoir laissé pendre derrière eux un long cordage, peut-être au bout d'une sorte de chaîne, peut-être rester échoués dans une sorte d'ornière de la mer qui paraissait là plus basse, comme ensablée. Et rien n'était plus confondu, ici flottant une couleur, une autre là ; comme une huile nageant ici et là-bas l'eau était comme sèche. Le regard que retiennent de tels spectacles en cherche la beauté, la raison supérieure de leur charme. Mais l'esprit a beau chercher, l'œil a beau s'ouvrir, il semble que ce ne soit pas eux qui peuvent recevoir la jouissance esthétique. Est-ce même la mémoire ? Non. L'année suivante Jean essayait de se souvenir de ses promenades, de les décrire, il n'en avait aucun plaisir. Non, il faudra qu'un jour dans bien longtemps peut-être, un jour où cherchant le charme d'un jardin il regarde avec avidité les roses, les zinnias, les buis, les géraniums, un jour où il aurait voulu voir telles fleurs et ne les aura pas vues, sa journée se trouvant manquée, M^me^ d'Aleriouvres fasse atteler une voiture pour le faire reconduire à une station voisine de Genève.

Il s'en désolera, sa journée est perdue. Cependant le boghei part, le cheval trotte. C'est la fin de l'après-midi, l'heure où l'on partait pour les promenades. Le cheval trotte, l'air est assez vif, les villages traversés regardent par les habitants sur le seuil des portes et la chapelle regarde sans voir de son mur ensoleillé. Mais tout cela ne fait, sans rien lui rappeler, que

lui faire plaisir, quand au bout des champs le lac de Genève tout le long apparaît, dans ce repos de quatre heures où les sillages s'étendent et se nouent comme de longs fils blancs sur la mer, tracé de la vie qui garde la mer, beau comme le cerne des yeux et l'emmêlement des boucles. Curieux aussi, ce tableau de toute eau que le soleil descendu rend si sensible aux moindres dessins que les bateaux qui y semblent arrêtés font, comme suivis de quelque chose de plus immatériel que leur route, de leur itinéraire conservé par les eaux, comme si la vie humaine avait appris la géographie à la nature qui l'inscrit maintenant, s'est assez approprié ces souvenirs humains en notation de nuances et de lumières. En apercevant ainsi la mer (c'est presque la mer à cette heure-là) au bout de la route qu'il parcourt du trot rapide du cheval, Jean s'est aussitôt souvenu. Et voici qu'il la voit telle, qu'il en sent le charme, de cette mer d'autrefois, en la retrouvant là devant lui. Et soudain toute cette vie de là-bas qu'il croyait inutile et inutilisée lui apparaît charmante et belle et son cœur se gonfle à la pensée de ces retours de Begmeil, quand le soleil baissait avec la mer devant soi.

Entre le lac qu'il voit et lui, qu'y a-t-il donc qui n'était pas entre la mer et lui, qui ne serait pas entre le lac et lui s'il n'avait pas été autrefois ainsi à la mer ? Serait-ce que la beauté, le bonheur pour le poète, c'est dans cette substance invisible qu'on peut appeler l'imagination, qui ne peut s'appliquer à la réalité présente, qui ne peut s'appliquer non plus à la réalité passée que nous rend la mémoire, et qui flotte seulement autour de la réalité passée qui se trouve prise dans une réalité présente ? De sorte qu'entre elle et l'œil qui la voit, qui la voit aujourd'hui et autrefois, flotte cette imagination divine qui est peut-être notre joie et que nous trouvons dans les livres et si difficilement autour de nous. Ce lac qui est devant moi n'est plus un spectacle dont j'aie à chercher la beauté, c'est l'image d'une vie longtemps vécue et dont la beauté et le charme retentissent trop vivement dans mon cœur pour que j'aie besoin de chercher en quoi elle consiste. C'est, par-delà le spectacle indifférent de la vie présente, de trouver tout d'un coup dans le souvenir ressuscité du passé, le sentiment qui l'animait, un charme d'imagination qui nous attache définitivement à la vie et nous l'incorpore, comme si notre passé laissé fuir par la jouissance, incompris par la pensée, présenté si vague par la mémoire, était à jamais ressaisi par la contemplation. Ce sont là les belles heures de la vie du poète, celles où le

hasard met sur son chemin une sensation qui enferme un passé et qui promette à son imagination de faire connaissance avec le passé qu'elle n'avait pas connu, qui n'était pas tombé sous son regard et que l'intelligence, l'effort, le désir, rien ne pouvait lui faire connaître. Il lui fallait le souvenir, non point précisément le souvenir, mais la transmutation du souvenir en une réalité directement sentie. Cette odeur que je sens tout d'un coup en entrant dans cette maison où certes je ne venais pas chercher la beauté, mais je la reconnais. C'est l'odeur de certaine maison que nous habitions au bord de la mer, une irritante villa tout en bois où dès que je rentrais je sentais cette odeur spéciale, et où j'ai été si triste, où tout me présentait si peu de beauté. Mais elle enveloppait ma vie de son arôme peu agréable. Dès que, ayant poussé la petite porte et traversé le vilain petit jardinet du bord de la mer, j'entrais dans la maison, c'est accueilli par cette odeur, suivi par elle que je montais les marches de bois qui craquaient sous les pieds, que je changeais mes vêtements dans ma chambre, qu'à la lampe, que notre cuisinière dépaysée, faisant office de tout, ne savait pas bien allumer, je lisais, puis je dînais en tête à tête avec ma mère. Toute cette vie, toutes ses attentes, ses ennuis, sa faim, son sommeil, son insomnie, ses projets, ses tentatives de jouissance esthétique et leur échec, ses essais de jouissance sensuelle et leur brusque terminaison, ses essais de captation d'une personne qui plaît et leur dérisoire enlisement, cette odeur a enveloppé tout cela. Aussi en la sentant ai-je senti toute une vie remonter, que mon imagination n'avait pas connue, qu'elle recueille à cet instant, et qu'elle goûte, je ne sais si c'est dans l'odeur que je sens ou dans la même odeur que ma mémoire lui présente, plutôt j'aime à le croire dans l'essence commune aux deux, dans l'identification des deux, comme s'il fallait cela pour qu'une sensation perdît ce quelque chose de personnel qu'elle a dans le présent qu'on perçoit, et que la mémoire ne peut pas lui retirer. Car ce sont les croquis rangés du présent qu'elle garde mais qui est resté le présent.

Le présent peut être mort, il n'en reste pas moins accidentel. Tandis qu'en cet instant où une sensation se présentait dans le présent comme étant celle du passé, du rapprochement jaillit comme une sensation située hors de la prise des sens et dans le champ de l'imagination, qui maintenant ayant devant soi un objet éternel peut le connaître, si bien que tout d'un coup voici quelque réalité dégagée de ma vie, vue passer jadis comme des

tableaux, gardée dans la mémoire, et, au lieu de la tristesse de quelqu'un qui n'a que des collections, au lieu de vivre sans vivre, avoir vécu, ou plutôt avoir vécu quelque chose qui vit encore et qu'on pourra vivre demain. Alors je sens sous les espèces du raisin dont dans le jardin je détachais une à une et goûtais les grappes blondes en commençant à travailler, sous les espèces de ces sombres et épicées compotes, rougeâtres, violacées ou marron qu'on me servait dans ma chambre dans tel hôtel dont les meubles sentaient la poussière et où je m'apprêtais tristement pour le train, dans telle odeur du cabinet de toilette où les savons ont été trempés, et l'eau de Cologne et l'eau dentifrice débouchées et où le soleil et l'air du jardin pénètrent et volatilisent, je sens la trame de ma vie d'autrefois, senteur de wagons, hâte de l'heure, bruit des cloches boiteuses et retentissantes palpiter en moi, plus haut que la mémoire et que le présent, non point plates comme une image mais pleines comme une réalité et vagues comme un sentiment. Sentiment de la vie qui peut m'être ravie, mais que je ne regrette pas parce que je l'éprouve avec quelque chose d'identique à elle, qui n'en cherche pas la jouissance prolongée, mais y trouve un sentiment suffisant en dehors de toute durée. Sentiment qui peut-être ne sera pas conservé, mais se rit de l'être comme si la conservation si longue qu'elle soit était dans cette sphère du temps, si au-dessus de la zone indéterminée dans laquelle il plane.

Et nous nous demandons s'il n'est pas plus beau que l'imagination, que le présent ni le passé n'avaient pu mettre en communication avec la vie, ne puisse la connaître et sauver ainsi de l'oubli, de la méconnaissance de l'esprit et de la triste mémoire, l'essence variée et individuelle de la vie en bateau, en wagon, dans une chambre d'hôtel, dans une senteur de rose, en mangeant de la compote, dans un cabinet de toilette, dans une route où on voit la mer parcourue d'une manière élégante en voiture, que quand jaillissant du choc d'un présent et d'un passé identique elle s'est dégagée du temps. Car le plaisir qu'elle nous donne est un signe de sa supériorité, auquel je me suis suffisamment fié pour ne rien écrire de ce que je voyais, de ce que je pensais, de ce que je raisonnais, de ce dont je me souvenais, pour n'écrire que quand un passé ressuscitait soudain dans une odeur, dans une vue qu'il faisait éclater et au-dessus duquel palpitait l'imagination et quand cette joie me donnait l'inspiration. Ce plaisir qui me semblait une preuve suffisante de la supériorité de cet état, ce plaisir est peut-être le signe

de la supériorité d'un état où nous avons comme objet une essence éternelle et comme si l'imagination ne pouvait connaître que d'un aussi sublime objet. Et ce plaisir profond, en justifiant que nous donnions à l'imagination la première place, puisque nous comprenons maintenant qu'elle est l'organe qui sert l'éternel, nous relève peut-être aussi nous-même en nous montrant à nous-même si heureux, dès que nous sommes dégagés du présent, comme si notre vraie nature était hors du temps, faite pour goûter l'éternel et mécontente du présent, attristée du passé. C'est pourquoi vivons, connaissons toutes les heures, soyons tristes dans des chambres, ne nous désolons même pas trop d'avoir vécu dans des voitures élégantes et dans des salons. Nous ne savons pas quel jour où nous chercherons la beauté dans une montagne ou dans un ciel, nous la trouverons dans le bruit d'une roue de caoutchouc ou dans l'odeur d'une étoffe, dans ces choses qui ont flotté sur notre vie où le hasard les ramène flotter encore, mais mieux armée cette fois-ci pour en jouir, détruisant leur image passée de leur réalité présente, nous arrachant à l'esclavage du présent, nous inondant du sentiment d'une vie permanente.

VII

Deuxième séjour à Réveillon : la mauvaise saison. — La marquise de Réveillon. — Les quartiers d'hiver de Balzac. — Les plaisirs de l'automne. — Le comte de Saintré. — Le prince de Borodino. — Une petite ville de province. — Les militaires. — L'hiver. — La vicomtesse Gaspard de Réveillon. — Souvenirs du régiment. — Fontainebleau. — Les huîtres. — Le colonel Brenon. — L'orage.

I

LA MAUVAISE SAISON

Il n'y avait presque jamais de monde à demeure à Réveillon, car la duchesse avait horreur d'avoir des invités à la campagne, et pour que quelqu'un lui parût digne de venir à Réveillon, il fallait qu'elle lui trouvât des qualités si particulières qu'elle ne le demandait presque à personne. Le duc se pliait à ce genre de vie puisque c'était le goût de sa femme. Mais il est à peine besoin de vous dire, maintenant que vous le connaissez bien, que ce n'est pas celui qu'il aurait choisi et qu'il regrettait souvent silencieusement que sa femme n'ait pas consenti à faire de Réveillon quelque chose comme Versailles, puisque n'y ayant plus de roi, et lui étant le premier seigneur de France, c'était chez lui qu'aurait dû se tenir la cour. Et ses regrets étaient plus cuisants encore depuis le mariage de son cousin le marquis de Réveillon-Saint-Patrice, simple cadet de sa maison qui, ayant épousé une Américaine ravissante, richissime, qui adorait le monde, avait racheté non loin de Réveillon, sa mère étant Soubise, l'ancien château des Soubise et y donnait sans cesse des fêtes éblouissantes qui tenaient chaque fois plusieurs colonnes dans les journaux. Même quand il n'y avait pas de fête à Soubise, le malheureux duc de Réveillon ne pouvait ouvrir *le Gaulois* ou *le Figaro* sans y lire que le nouveau cheval de son cousin venait de gagner aux courses, et la description, de la longueur d'un article, de la toilette que la marquise de Réveillon portait à telle comédie de château, à telle réunion hippique. Dieu sait qu'on n'avait jamais décrit, et pour cause, les toilettes de la duchesse de Réveillon !

Peu à peu les vrais Réveillon étaient devenus pour les fournisseurs ceux à qui ils vendaient tant de voitures, tant de chapeaux, tant de bijoux, pour le public ceux dont ils lisaient sans cesse le nom dans les journaux. Dans les

bourgeois, les uns quand on disait : le duc de Réveillon, disaient : « Vous voulez dire le marquis. — Ah ! je croyais qu'ils étaient duc. — Je ne sais pas ce qu'ils sont, mais enfin les vrais Réveillon, ceux qui reçoivent, vous savez, qui sont amis de la reine, enfin ceux dont on parle, se font appeler marquis de Réveillon. » Mais c'était encore de l'érudition. Pour la plupart, le duc de Réveillon, c'était le marquis de Réveillon. Peu à peu la marquise de Réveillon prit un genre que le duc eût été désolé de voir prendre à sa femme mais dont il était agacé pourtant à cause du bruit qu'il faisait autour du nom de son cousin. Puis les confusions devinrent continuelles, mortifiantes, lamentables. Lui qui avait épousé une princesse de Champagne, cousine de l'empereur d'Autriche, qui n'avait jamais voulu monter à cheval ni aller aux petits théâtres, il avait constamment le plaisir de lire dans le journal une note comme celle-ci : « Parmi les fervents du cycle, aperçu à Longchamp, le duc de Réveillon, qui a épousé, comme on le sait, une charmante Américaine. Côté de ces demoiselles, Miss Footit, la pimpante Clara Timour, Tekita inconsolable du lâchage de G., côté des femmes du monde, M^me^ Guypper, la femme du richissime banquier Israël, la duchesse de Réveillon, s'il vous plaît, qui pour être née dans le pays des dollars n'en est pas moins une de nos plus grandes dames et une Parisienne authentique, M^me^ Bering-Granval, la vaillante créatrice de *Vers de Honte*, etc. » Ou encore « Une indiscrétion au sujet d'une de nos plus grandes dames auquel notre ami Intérim faisait allusion l'autre jour. Nous pouvons aujourd'hui la nommer. C'est la duchesse de Réveillon, excusez du peu, qui travaille chaque jour avec M^lle^ Yvette Guilbert à la Pocharde. Et la chanson : *Ah ! laissez-moi me tordre* qu'on redemande chaque soir à l'Alcazar à la délicieuse divette et qui, croyons-nous, cet été, à Réveillon, dans ce château gothique où vécut Louis XIV, est enterré saint François de Sales, ne sera pas l'une des moins suggestives et moins piquantes attractions », comme disent nos voisins d'outre-Manche, de la saison à laquelle la duchesse, une femme de progrès, bien de son temps et bien de son pays, compte imprimer un cachet tout nouveau. *Le Gaulois* qui tient à renseigner toujours ses lecteurs sur tout ce qui touche aux légendes a envoyé un de ses rédacteurs chez la duchesse pour l'interviewer sur cette surprise *di primo cartello*. Il n'a pas pu malheureusement la joindre, car la duchesse dont on connaît la sympathie pour les personnalités de la presse

parisienne n'était pas à l'hôtel, d'un beau caractère, d'une silhouette piquante, enrichie de peintures estimées de Vandore, qui est la demeure héréditaire des Réveillon. Mais en revanche, il a pu rencontrer M^lle^ Yvette Guilbert qui a bien voulu lui donner les renseignements suivants : « Ce que je pense de M^me^ de Réveillon, ami ? nous a dit la toute gracieuse divette. D'abord c'est qu'elle est avant tout, passez-moi l'expression, « bon zigue, et pas duchesse pour deux sous. » Et l'article finissait : « On sait que le duc est le chef actuel de la maison de Réveillon. Il avait épousé en premières noces la duchesse défunte, née princesse de Champagne. » Enfin le marquis de Réveillon s'étant rallié à la République, de temps en temps le duc, fidèle à son roi jusqu'à refuser à son cousin l'empereur d'Autriche de rester ambassadeur auprès de lui sous le Maréchal, lisait dans le journal : « Les convictions républicaines du duc de Réveillon dont la sincérité, qui n'est à bon droit suspectée par personne… »

★

Mais si la duchesse n'aimait pas recevoir à Réveillon, elle n'aimait pas non plus y être seule. Aussi des amis venaient-ils constamment s'installer pour quelques jours. Comme la duchesse exigeait de grandes qualités de ceux qu'elle jugeait dignes de venir à Réveillon, elle le demandait à très peu mais aurait toujours voulu les avoir sous la main. Or chacun avait les empêchements de son âge, l'un était amoureux à Paris, l'autre malade en Suisse, l'un devait accompagner sa mère aux eaux, l'autre recevoir ses petits-enfants à la campagne. On écrivait pour réquisitionner les amis : « Votre chambre bleue vous attend, Boniface a maintenant un fourneau pour vous faire le lièvre à l'allemande comme vous l'aimez, M^me^ de Septcœurs annonce justement son arrivée pour la fin de la semaine, et Henri complote avec son ami M. Santeuil, un garçon remarquable dont l'esprit vous enchantera, une petite comédie qui est ma foi fort gentille. Enfin le beau temps semble installé, — Dieu m'entende — et vous savez que l'air à Réveillon vous a toujours fait du bien. » Tous ne répondaient pas à l'appel. « Avez-vous des nouvelles, ma chère ? disait le duc à déjeuner. J'ai vu que vous aviez un gros courrier ce matin. — Eh bien oui, d'abord une lettre de

Sergueux qui ne croit pas pouvoir venir. Le pauvre garçon a l'air désolé, mais il a ses tantes de Beauvisage. — Ah ! s'il a ses tantes il ne peut pas, interrompit le duc, qui ne voulait bien qu'on vînt que si, en étant prié, on ne venait pas à Réveillon. — Oh ! tel que je le crois, reprenait la duchesse, il doit être désolé, d'abord je ne connais rien d'ennuyeux comme les Beauvisage, quoiqu'elles soient mes cousines puisque leur mère était Montmorency, et puis il aime tant Réveillon. — Oh oui, répondit naïvement le duc, c'est un si gentil garçon. » Aimer Réveillon n'était-ce pas à ses yeux avoir toutes les qualités de l'esprit et du cœur ?

Aussi, s'il aimait à avoir du monde à Réveillon, il aimait avant tout à ne pas compromettre la réputation de Réveillon, et il pensait que c'était le faire que laisser des invités venir dans la mauvaise saison. C'est donc d'assez mauvaise grâce qu'il laissa Jean venir en octobre. Il craignait alors les froids trop vifs qu'il y a dans cette partie de la Champagne dès septembre, où les pluies durent plusieurs jours sans arrêter, tenant à ce que ses invités fussent distraits par les promenades, égayés par le soleil, à l'abri des rhumes, des rhumatismes et de l'ennui, par sollicitude moins pour leur santé et pour leur plaisir peut-être que pour le souvenir qu'ils emporteraient de son château. Mais jamais Jean n'y avait été si heureux. Il ne craignait plus comme l'été de voir arriver le facteur avec une dépêche et d'entendre la duchesse dire : « C'est Agénor qui arrive ce soir. Il faudra atteler la calèche pour cinq heures, nous irons tous le chercher. » Puis, chaque jour, on se croyait obligé de faire des promenades en voiture pour distraire l'invité. On voyait beaucoup de choses sans en jouir, on ne rentrait que pour le dîner sans avoir eu le temps de lire ni de se reposer. Le soir, des familles du voisinage venaient dîner. Quelquefois Henri devait les reconduire et Jean n'avait personne pour venir causer avec lui quand il se déshabillait. Il fallait pour la vingtième fois aller voir les ruines de l'ermitage que le premier duc de Réveillon fonda vers 887. Dans la mauvaise saison ce n'était plus la même chose. On n'attendait plus d'invités. On pouvait prendre des habitudes, faire des projets, n'en pas faire, sans crainte d'être troublé.

★

En octobre, tant qu'il faisait beau, on faisait une promenade avant dîner comme l'été, vers sept heures. On traversait le village au soleil couché. Puis quand on arrivait dans les champs, la lune se levait déjà. Bientôt il faisait nuit. D'innombrables étoiles brillaient au ciel. On allait par un de ces sentiers très étroits qui sont tracés au milieu des champs. On marchait un par un, deux par deux tout au plus, dans de grands manteaux pour ne pas avoir froid, Jean roulé dans une grande couverture blanche rayée de rouge que la duchesse lui avait une fois prêtée et que, lui étant si commode, il ne voulait plus changer contre une autre. Au plus loin dans les champs, il n'y avait absolument personne. Il y avait quelque chose d'exaltant à partir ainsi, sans avoir dîné, quand la nuit venait déjà et à allonger sa promenade, avant de revenir dîner, par la pleine lune, sous les étoiles, dans cette campagne endormie, dans ce silence absolu qui faisait presque peur tant on le sentait près de soi, quand, dans les villages déjà éloignés, tout le monde dormait. Quelquefois, car la duchesse n'aimait pas se coucher avant huit heures et demie, on allongeait encore la promenade, on passait par ce pays plus sauvage, tout en forêts, en petites montagnes et en descentes rapides qui commence à une demi-lieue de Réveillon, vers l'ouest. Il fallait monter sous bois, et il y avait un tel silence qu'il semblait qu'on violât quelque chose. Les branches écartées par Henri pour faire passer sa mère, retombaient avec un bruit solennel, dans une seule des dernières vibrations duquel le silence de toute la forêt ne faisait pas grâce à l'émotion de Jean. À ces moments, resté souvent seul en arrière avec la duchesse, ils parlaient ensemble de ces sujets tout intimes, sérieux, graves qui, abordés pour la première fois entre gens qui ne se voyaient jamais jusque-là qu'au milieu des autres, marquent une date. Pour la première fois, la duchesse parlait à Jean de la tendresse qu'ils avaient pour lui. C'étaient des choses qu'il ne se figurait pas qu'elle pût dire. Il y eut toute une partie de sa nature qu'il ne connaissait pas encore et dont le souvenir pour lui resta lié pour toujours comme aurait été le souvenir d'une caverne profonde et douce, au souvenir des bois et de l'obscurité. La lune arrivée au milieu du ciel ajoutait son illumination étrange au fantastique de ce pays inconnu. Les ombres ressortaient au milieu d'une flaque de clarté jusqu'à paraître des choses, et Jean, ayant cru poser son pied sur une branche, le sentait retomber plus bas, butant dans la lumière fantastique qui créait des obstacles imaginaires. La voix du duc et d'Henri arrivés en bas du chemin les appelait, et il leur fallait cesser leur

entretien, mais ils le cessaient plus amis, Jean du moins, car la duchesse disait souvent naturellement des choses qui pour lui étaient émotionnantes, ayant l'habitude, comme beaucoup de gens d'un autre temps, de ne jamais parler du sentiment mais d'en mettre beaucoup dans les choses, si bien que des choses qu'elle se trouvait une fois dire et qui étaient implicitement contenues dans ce qu'elle avait fait jusque-là étaient écoutées avec avidité et étonnement. Et Jean, en répondant à Henri et au duc qui criaient que les perdreaux ne seraient plus bons, sentait sa voix trembler de l'émotion d'avoir à parler fort au milieu de tous ces arbres endormis, d'être en société dans ces solitudes, du retentissement que sa voix allait prendre dans ce chemin couvert, de ne pas bien voir ceux à qui il parlait qui étaient déjà dans le chemin d'en bas, et peut-être aussi de l'exaltation où il était d'avoir dit à sa compagne et écouté d'elle des confidences affectueuses. Et quand il revenait près des autres en train de parler du dîner et des chasses, c'était comme quelqu'un qui envoyé au cours d'un jeu dans l'obscurité pour attendre qu'on lui trouve un mot à deviner rentre tout d'un coup dans les lumières, ébloui, et ne sait plus de quoi il est question.

Tout de même c'était bien bon quand, commençant à avoir froid, à avoir faim, on retraversait le village et qu'on apercevait derrière les arbres du parc les lampes dans le salon et dans la salle à manger, et qu'anticipant par l'imagination sur ce qui était déjà là à attendre, mais qu'on ne trouverait que dans deux minutes, on se sentait près du feu, puis à table, sous la lampe et la soupe chaude qu'on versait dans votre assiette et qu'on allait manger. On faisait tourner la barrière, et quand la duchesse n'était pas venue, elle disait : « Eh bien, à quelle heure arrivez-vous donc ? — Ah, c'est que nous avons fait une belle promenade. — Je les ai fait aller par Montjouvain en revenant par la descente de Gelos. — Ah ! si vous êtes allés jusqu'à Gelos, je comprends que vous soyez en retard, disait la Duchesse en posant sa *Revue des Deux Mondes* pour aller dîner. — N'allez pas vous changer, allez, il est trop tard, vous êtes tous très bien comme ça. » Et la lumière de la lampe presque éblouissante noyait dans un flot de bien-être, de chaleur, de clarté, de gourmandise, de paresse frileuse, de matérialité, les vagues rêveries flottant encore sur Jean avec l'odeur des bois, l'humidité de la nuit et le froid du clair de lune.

★

Le soir on jouait aux petits jeux, aux cartes, où le bonheur d'être assis près du feu pendant que le vent souffle dehors sert de base aux plaisirs bien assortis de la curiosité, de la vanité ou de l'intérêt. À onze heures, chacun allait prendre son bougeoir, mais ce départ n'était pas trop triste pour Jean, car Henri montait avec lui dans sa chambre et restait à causer avec lui jusqu'à ce qu'il commençât à s'endormir. Et ici nous avons à faire un aveu que beaucoup de gens ne trouveront pas favorable à notre héros et qui eût été un des plus prodigieux étonnements de la duchesse, ou plutôt qu'elle se fût refusée à croire. Mais à l'âge de Jean, la gourmandise, le besoin d'activité physique et de bien-être se doublent d'un autre plaisir qui est presque de même nature, presque aussi innocent et qui par les nuits venteuses le gardait du froid presque aussi agréablement que ses doubles volets, le feu de la grande cheminée gothique et ses couvertures. Vers minuit, la grande jeune femme de vingt-deux ans, bonne et gaie, forte et fraîche, à qui la duchesse ne connaissait pas de défauts parce qu'elle ne connaissait pas son défaut, se glissait, protégée par l'énorme éloignement d'où cette chambre était des autres et par le bruit assourdissant du vent dans les cheminées, dans la chambre de Jean. Il l'attendait dans son lit, rêvant de cette chaleur nouvelle. Elle jetait ses affaires sur le fauteuil, fermait la porte à clef ayant écouté encore le long des couloirs, où le vent entrait seul, et entrait dans son lit. Ils mêlaient leurs jambes, leurs bras, serraient leurs corps l'un contre l'autre, unissant leur froid, leur souffle, leur désir, leur chaleur, leur douceur, leur brusquerie, leur vie. Un soir, en passant dans un couloir, le désir de chacun avait découvert le désir de l'autre, parce que le désir rend ingénieux et peut-être surtout parce que ce qui est fait physiquement pour s'unir, s'unit sans hésitation. Hélas, les lois ne sont plus les mêmes quand on entre dans le monde des âmes. Ils n'entendaient que le vent, riaient qu'il fît si mauvais dehors et dans le lit c'était encore meilleur. Et le bruit du vent, l'heure insolite, la peur, le bien-être, l'attitude différente dans le jour qui les empêchait d'user leur désir en caresses au moment où elles ne sont pas impérieuses, cet instant de jouissance le lendemain presque aussi mystérieux que les deux rêves entre lesquels elle s'était insinuée, comme elle, dans le lit (et les rêves étaient aussi voluptueux qu'elle) tout

leur garda, pendant tout le séjour, et après dans les longs regrets, ce trouble du premier moment où dans un corridor, alors qu'ils ne s'étaient encore jamais vus, le désir de l'un avait découvert le désir de l'autre, et, comme le soufre s'unissant au phosphore, s'en était enflammé.

II

LES QUARTIERS D'HIVER DE BALZAC

Bien étendu à lire dans la petite bibliothèque de Réveillon, Jean revoyait avec plaisir tous ces noms des Jardies, de la Grenadière, de Frapesles où Balzac allait en villégiature. Nous l'imaginons très bien arrivant là avec bien des choses à faire. Il a sa chambre qui donne sur des champs de vigne ensoleillés et là il travaille, il ne descend que pour le dîner, ivre, fou de tout ce qu'il a écrit, le regard fixe encore, les mouvements un peu exaltés, répandant sur chacun un peu de son exaltation et de sa joie attendrie, car on ne se réveille de l'inspiration, comme du chloroforme, que progressivement. Après cela par exemple il cause, il fait des farces, il écrit des lettres. L'habitude du travail peut faire que la causerie, que la correspondance soient comme des mécanismes inférieurs entraînés dans le vaste mouvement des organismes plus grands et plus hauts et que la précision, l'élégance, l'esprit mènent d'un doigt, sans même y penser, la conversation et la correspondance. Mais aussi il peut se faire que le travail cérébral s'amorçant uniquement dans la solitude pour cette fin spéciale, le langage intérieur suivi par la plume ne s'amorce pas pour la conversation, inverse de ce qui arrive pour les grands causeurs qui n'ont pas de talent en écrivant. Et cela doit arriver surtout pour ces grands écrivains qui, fixés toujours sur la réalité, écrivent pour elle et n'ont jamais une forme qu'ils perfectionnent, comme Balzac, ou dont la réalité littéraire — une forme qui les fascine — comme Flaubert, est si intérieure qu'elle ne peut s'appliquer dans la conversation ou dans la correspondance, de sorte que leur correspondance donne cette matière brute dont ils extraient la beauté et par moment en effet on a une phrase d'eux qui se trouve coupée dans cette

matière, comme un chanteur causant avec vous, pour expliquer quelque chose donne un instant le ton. Cela arrive pour Flaubert.

Nous voyons Balzac ainsi à la Grenadière ou à Frapesles. L'hiver autour d'un château est l'hiver qu'il n'est pas à Paris, et d'être ainsi plongé dans la vérité de la nature on garde cette vive intuition de la réalité qui fait que le pouvoir des hommes ne s'exerce pas sur nous, et que nous avons à tout moment besoin de monter dans notre chambre écrire, de confus mouvements se faisant dans notre cerveau. C'est tout entier qu'on se met au travail, avec un corps chaste mais caressé de désirs dont on remet la satisfaction pour plus tard et qui vous font envisager avec plus de gaîté et de confiance la réalité. Le vieux Victor Hugo suivait encore les bonnes dans la rue. Et souvent je suis sûr que la fréquentation de tel château pendant l'hiver vient de ce qu'y séjournent de belles filles qui se laissent caresser et auxquelles pense peut-être un instant avant d'écrire l'écrivain, comme il pense au dîner qui sera copieux et gai après les heures de sobriété et de silence dans lesquelles il s'embarque, comme il tisonne le feu et va à la fenêtre regarder le temps, et va s'assurer que la porte est bien fermée avant de se mettre au travail.

Gourmand, sensuel, surtout s'il sait les garder comme des désirs, un grand écrivain peut très l'être. Snob, Balzac l'était aussi mais le travail lui faisait passer tellement plus d'heures avec des personnages imaginaires, c'est-à-dire avec lui-même qu'avec des personnages réels, que cela n'avait pas pour lui grande importance. Quand il avait fini de travailler les gens du monde reprenaient pour lui leur importance et il écrivait au comte Apponyi pour le prier avec une modestie bien rare chez lui, d'accepter ses œuvres : mais dans la même lettre on voit qu'il lui dit qu'il n'a pas eu depuis bien longtemps le temps d'aller voir sa femme, et c'est cela l'important. Car les livres une fois faits peuvent rester sur la table des comtesses, ils sont achevés, personne n'y pourrait plus rien changer. Mais un auteur jusqu'à ce qu'il soit mort reste une chose qu'on peut modifier et il faut que la pensée qui est en lui absorbe peu à peu tout son être, si bien que tout ce qu'il dira sera le langage même de la pensée, mais non pas que les autres puissent tirer à eux jusqu'à sa pensée, si bien qu'il penserait simplement leurs paroles et serait anéanti. Tandis que l'espoir de se passer soit un peu de vin blanc, soit une joue rose et fraîche sous les lèvres et de faire sauter une

jeune fille sur ses genoux entretient seulement cette gaîté et cette vie, qui est si utile au travail de l'esprit que très souvent l'absence de sommeil ou l'absence de nourriture, ou la fièvre empêche l'état matériel de l'esprit ou les phénomènes de l'inspiration de se produire.

Quelquefois un reste de pudeur l'oblige à écrire à des vieux amis qui l'invitent, qui sont froissés de son silence, comme un grand homme prend une heure d'inspiration pour aller voir une veuve, tenir un cordon de poêle, aller dîner chez la femme de son éditeur. Mais tout cela, sa conscience sent qu'il serait dispensé de le faire, que ce n'est pas cela sa besogne. De là aussi l'apparent égoïsme de l'homme de lettres, indifférent aux œuvres des autres. C'est qu'il n'y a que sur la nôtre que nous puissions quelque chose. C'est par moralité que nous nous occupons de la nôtre et non de celle des autres. Nous serions trop enclins à nous occuper de celle des autres. Mais nous ne devons nous occuper que de ce sur quoi notre préoccupation agit, à savoir ce qui dépend de nous. De là les lettres de remerciement à de jeunes auteurs à qui on se contente de parler de soi et pour qui on fait une belle phrase, une pensée qui peut naître de ce fait qu'ils nous ont envoyé une lettre, comme un peintre pour remercier un critique ou une maîtresse de maison qui l'a souvent invité, lui envoie une esquisse. Et pourtant, malgré cela, la vie la plus sincère a sa fausseté : la personne que l'on doit faire semblant d'admirer et à qui notre intelligence nous fait facilement découvrir des qualités que nous ne sentons pas, mais que nous justifions d'une manière si persuasive que même sans avoir lu leurs livres nous savons les toucher infiniment. Ce qui fait que telle lettre ou telle parole de compliment d'un France ou d'un Daudet, compliment qui porte la marque de leur suprême intelligence, fait l'effet de la photographie d'un souverain avec sa signature et ses armes chez son usurier. Ce qui fait que nous nous excusons en lisant des lettres même de Flaubert qui (celles à George Sand ou sur Renan) ne sont évidemment pas plus sincères. Ce qui nous fait trembler en pensant à ce que croiront de nos idées littéraires ceux qui plus tard retrouveront certains articles, ou, si notre correspondance était publiée, liraient certaines lettres.

★

Je vois Balzac aimer par-dessus tous ceux de ses livres qui nous plaisent le moins (*le Lys dans la Vallée, le Médecin de Campagne*). C'est qu'en effet nous sommes presque forcés d'estimer plus haut ce qui nous manque que ce que nous avons, et quand nous avons fait un effort que nous aurions craint parfois de ne pouvoir jamais faire, nous sommes plus fiers de nous que quand nous avons donné simplement ce talent qui nous est si naturel que nous le donnons aux autres sans presque nous en apercevoir nous-même. Notre charme comme ce qui fait la particularité de notre figure pour les yeux des autres et que changent si peu nos efforts pour nous embellir nous échappe ou du moins ne nous semble pas méritoire puisque nous l'avons eu sans effort. Resterait à savoir dans quelle mesure l'effort est nécessaire, nous élève au-dessus de cette petite originalité première, ou l'adultère. Joubert disait à Chateaubriand de ne pas s'efforcer de faire un livre, simplement de faire briller aussi souvent qu'il le pourrait son talisman et qu'on lui en saura plus de gré. J'ai entendu Barrès dire que la valeur d'un livre consistait dans les belles pages qu'il contenait et qu'il n'y en avait pas besoin de beaucoup. Et pourtant nous sommes tentés par l'effort des grands écrivains, qui n'en était peut-être pas un pour eux. Sans travail nous voyons Racine en rester aux élégies sur Port-Royal, Balzac aux détestables romans qui ne sont même pas réimprimés !

Au fond dans le régime de notre pensée aussi bien que dans l'hygiène de notre corps, que dans la recherche du bien et du bonheur, dans la confiance dans nos amis ou la confiance en une maîtresse, ou la confiance dans un but, nous flottons entre la foi et le doute ou plutôt nous les éprouvons presque à la fois. Et nous ne savons jamais si nous ne sommes pas en train de manquer notre vie. Dans notre travail en particulier, nous ressemblons tous un peu à M. Cabusson de *Middlemarch* qui avait travaillé toute sa vie pour une œuvre insignifiante et absurde. Littérairement pourtant, il reste des traces parfaitement belles et dont on jouit complètement. Il est vrai que je les ai vues consoler quelqu'un que je considère comme un impuissant et qui sous son orgueil cachait peut-être au fond autant de défiance mélancolique et de sentiment navré, révolté de son impuissance, que M. Cabusson se consolant avec elles. Mais elles devaient aussi consoler Chateaubriand (qui avait aussi son ennui, ce qui permet peut-être à l'ami dont je parlais de croire que son ennui est aussi peu fondé que celui de Chateaubriand). Au

fond un grand homme, une belle œuvre nous redonnent confiance dans la vie et dans la pensée, une médiocre nous laisse sans espoir. Peut-être notre foi ou notre doute expriment-ils seulement la valeur, le degré d'être de notre pensée ? Et notre découragement ou notre satisfaction après avoir écrit, la valeur de ce que nous avons fait. Ce qui serait grave pour le chapitre que je venais de finir quand j'ai écrit ceci.

Mais même à cela peut-on se tenir ? N'y a-t-il pas des hommes de génie mécontents d'un chef-d'œuvre, des sots épris d'une médiocrité ? Peut-être au fond cela ne s'est jamais vu et une belle œuvre cause-t-elle toujours de la joie à qui la produit quelle que soit d'ailleurs l'atmosphère générale de mélancolie, de doute, d'hypocondrie où elle éclate comme un rayon de soleil dans un nuage, nuage qui peut nous faire illusion sur la vivacité du rayon. Je n'ai plus jamais à écrire les joies extrêmes d'autrefois. Est-ce que j'ai moins de talent, est-ce que je suis plus blasé (mais je ne crois pas qu'on se blase sur ce plaisir-là) ? En un mot le plaisir accompagne-t-il nécessairement la beauté, comme Descartes croyait que la certitude accompagne la vérité et peut-elle ainsi en être le critérium ? Peut-être.

★

« Si je pouvais avoir cela, dit Balzac dans une de ses nouvelles, je n'écrirais pas de romans, j'en ferais. » Et pourtant chaque fois qu'un artiste au lieu de mettre son bonheur dans son art le met dans sa vie, il éprouve une déception et presque un remords qui l'avertit avec certitude qu'il s'est trompé. En sorte qu'écrire un roman ou en vivre ce n'est pas du tout la même chose, quoi qu'on dise. Et pourtant notre vie n'est pas absolument séparée de nos œuvres. Toutes les scènes que je vous raconte je les ai vécues. Comment pouvaient-elles valoir moins comme scènes de la vie que comme scènes de mon livre ? C'est qu'au moment où je les vivais c'est ma volonté qui les connaissait dans un but de plaisir ou de crainte, de vanité ou de méchanceté. Et leur essence intime m'échappait. J'y eusse fixé les yeux avec force qu'elle m'eût échappé de même.

VI

LES PLAISIRS DE L'AUTOMNE

Jean passa ainsi à Réveillon une partie de la mauvaise saison, un temps qui a son charme aussi, un de ceux pendant lequel on est le plus heureux. Aux plaisirs réputés les plus vifs ne se mêle-t-il pas toujours un peu l'ennui qu'ils ne fussent pas ce que l'on avait espéré, et surtout que cela, qui en somme n'avait rien d'extraordinaire, vous soit compté par tout le monde pour du plaisir, vaille qu'après cela vous ayez de longs mois d'ennui ? Est-il rien de plus triste que le bal où l'on a permis à l'écolier d'aller pour ne pas le priver d'un plaisir extraordinaire, et après lequel on lui dit : « Maintenant nous t'avons laissé bien profiter de ton plaisir, il est temps de s'ennuyer aux choses sérieuses » ? Tandis que le plaisir secret goûté pour ainsi dire en cachette qui se mêle sans que nous l'ayons cherché au travail ardu sur un texte latin, pendant que tout le monde n'osant ouvrir la porte de notre chambre et ne pouvant pénétrer dans notre cœur nous plaint, nous admire, se dit : « Il faudra pourtant qu'il se distraie un peu après », ce plaisir n'est-il pas sans mélange ? Et quand après avoir ainsi travaillé de longues heures notre mère nous embrasse et nous dit : « Quelle journée, mon pauvre petit, nous tâcherons de t'amuser pour la peine », quoique nous nous laissions plaindre, car il est indispensable à la pureté de notre plaisir qu'on ne nous le compte pas pour un plaisir, l'heureuse expression de nos regards, l'épanchement joyeux de notre tendresse, notre besoin d'activité physique, le plaisir que nous laissons déborder au nom du visiteur qu'on annonce, de la pièce de théâtre qu'on va aller voir, ou, sans aucune cause apparente, qui s'épanche en sourires spontanés adressés et réclamés à notre mère, en gestes où l'on ne prétend exprimer que la fatigue, mais où la fatigue même trahit le bien-être, prouve assez que nous avons passé une bonne journée.

Ainsi de la mauvaise saison, dont le nom même, en nous empêchant de nous en promettre du plaisir, en ne laissant pas les autres supposer que nous avons pu y avoir du plaisir, garde à ce plaisir qu'elle nous donne cette innocence qui n'a pas besoin d'être rachetée par la peine, cette pureté sans mélange que l'homme ne trouve plus sur la terre dans les plaisirs depuis le péché originel et qui s'est conservée seulement en cachette dans ceux qu'on prend, qu'il prend lui-même pour des ennuis. Et si vous cherchez dans votre mémoire quand vous avez connu les joies pures du paradis terrestre je me figure que vous vous arrêtez avec plaisir au souvenir des lits de caserne où vous faisiez la sieste à midi quand vous étiez soldat, ou des routes où vous passiez en marche, d'une maison de campagne où vous dûtes passer un automne qui fut froid et pluvieux, d'une chambre d'auberge où le mauvais temps vous avait arrêté et où vous avez travaillé tout le jour en attendant que la pluie ne cessât pas, et qu'une voiture rencontrée sur la route, s'arrêtant à vos prières, vous arrêtât non loin de votre logis, dans le vent et dans les éclairs.

Et à Réveillon, la mauvaise saison cette année-là avait commencé de bonne heure. Dès septembre, il y avait les jours entiers où le soleil ne paraissait pas. La forêt, les cultures, le village sous le ciel doux et gris, comme la plume qui est sous le ventre des oiseaux, semblaient clore tout le pays, comme à l'abri de tous les bruits du monde, dans le silence des choses qui sont séparées des autres, qui forment un tout, le silence d'un jardin vide. Aussi les heures vous arrivaient une à une comme dans une chambre si grande qu'elle soit, où on entend tout ce qui y fait le plus léger bruit. Et les heures d'un village voisin arrivaient comme l'heure sonne dans la chambre à côté. Le criaillement d'un oiseau, qui seul dans ce temps si triste se hasardait à gazouiller, le froissement des feuilles de marronnier, quand par hasard un souffle d'air passait, le bruit d'un marteau dans le village de l'autre côté de la colline, les aboiements indistincts mais reconnaissables d'un chien qui chassait avec son maître dans le bois peut-être à deux lieues, tout vous arrivait, rien n'était perdu. Comme dans une pièce d'eau où le moindre souffle éveille dans le calme de cette eau bornée de toutes parts des vibrations jusqu'à ce qu'elles aient gagné toute la surface, les faibles aboiements du chien qui chassait tout à l'autre bout de l'horizon, éveillaient les aboiements encore plus faibles à cette distance du chien de la ferme des

Aigneaux, et le murmure des feuilles de marronnier se prolongeait du murmure plus faible des autres marronniers jusqu'à ceux plus éloignés qu'on écoutait des yeux, comme font les sourds, aux mouvements imperceptibles de leurs feuilles. Aucun promeneur ne venait plus prendre un verre de bière, un verre de lait dans les auberges, dans les petites fermes dont les petites tables entourées de chaises, restées sous les pommiers comme au temps de la belle saison, restaient vides tous les jours et avaient maintenant à leurs pieds les pommes tombées des pommiers et les châtaignes tombées de l'arbre, tantôt l'écorce seulement, tantôt tout un rameau avec ses feuilles. Aussi, souvent, le maître de l'auberge au lieu d'attendre inutilement le client qui ne venait pas, fermait les volets de bois de ses portes, et le fusil en bandoulière, suivi de ses deux chiens, descendait son petit escalier en pierres entre les fentes desquelles les chardons, les pissenlits et les clochettes n'étaient plus en fleurs, mais dont la vigne vierge qui sortait aussi de la pierre jaillissait, retombait comme une fontaine et se laissant glisser le long des marches était maintenant entièrement rouge, et partait chasser. Du voisinage, on entendait l'aboiement de ses chiens, si bien que par moment, sans l'avoir pourtant vu, on pouvait dire : « Il ne doit pas être loin. » Si à un moment, vers cinq heures, un rayon de soleil venait se poser un instant sur les tuiles de la ferme à ce moment-là roses, comme heureuses de recevoir le reflet du feu qui aurait déjà pu être allumé par ce temps froid, ce rayon s'envolait bien vite n'ayant retrouvé aucun de ses pareils.

★

Cependant, dans le milieu du jour, au tintement net des cloches de l'église dont la voix affaiblie par la distance mais aussi distincte annonçait exactement l'heure, puis se taisait, si bien que dans le silence qui suivait le laboureur qui s'était arrêté pour compter les coups disait : « Mais non, ce n'est pas trois heures, c'est quatre heures », répondaient non seulement le jappement d'un chien éloigné mais le souffle sinueux du vent, qui avec une activité incessante contournait les bois, reprenant sans cesse la besogne ininterrompue, faisant enfin tomber les châtaignes déjà ébranlées, secouant en n'arrachant que quelques feuilles celles qui étaient encore solides,

préparant la place pour l'hiver. À tous moments retentissaient des coups de fusil, et les laboureurs s'arrêtaient pour les écouter avec cette gaîté que nous éprouvons par sympathie en pensant aux plaisirs des autres quand ne s'y mêle pas l'envie d'en jouir plus directement. Quelquefois la lumière plongeait sous des nuages, mais à l'autre bout de l'horizon on l'apercevait déjà émergée jouant sur une colline ensoleillée sous un ciel pur. Les festons des pampres laissaient voir des grappes suspendues à la naissance de la feuille et dont chaque perle s'irisait déjà. Quelquefois, un lièvre arrêté au soleil entre les vignes semblait regarder, comme incapable de fuir, les garçons qui quelques pas plus loin travaillaient dans la vigne et qu'il n'avait pas encore vus. L'un cependant le montrait de loin à un autre et faisait en riant le geste de le viser pour montrer que s'il avait un fusil comme le seigneur il ne le manquerait pas. Il se contentait de lui jeter une pierre, moyen plus à la portée de son sort de se donner le plaisir d'intervenir dans la vie du lièvre. Mais celui-ci ne l'ayant peut-être pas entendue ou ne voyant pas qui l'avait jetée, restait immobile et continuait à se chauffer au soleil. Puis tout d'un coup, il faisait deux bonds, on ne le voyait plus. Et les garçons riant encore se remettaient à leur dur labeur, égayés par la vue du lièvre, le rêve de la chasse, de s'être livré à une plaisanterie aussi drôle, à force d'invraisemblance, que de dire : « Si j'avais un fusil », d'avoir fait peur au lièvre et de l'avoir vu si bien courir.

Et le crépuscule venait sans qu'on eût vu le soleil se coucher, comme la nuit viendrait après sans lune et sans étoiles. Mais même à cette heure-là, celle où Jean était encore sur les routes, la campagne de Réveillon était belle. L'heure le pressait de rentrer. Il laissait à regret derrière lui les pommiers, qui plantés de travers au bord de la route portaient droit l'énorme éventail de leurs feuilles et de leurs pommes, passaient la nuit là, en tête à tête avec ce ciel qui s'assombrissait, prenant eux aussi leur vêtement de nuit, cet éclat de bronze que prend alors par un temps gris leur feuillage sombre, où la verdure presque bleue semble arrivée aussi à son extrême maturité. Laissant les arbres stériles s'adresser au ciel avec des gestes immenses, ou s'emplir du vain murmure des paroles du vent et les répéter à satiété, ils semblaient seulement de leur pied tordu se tenir fortement au sol sur lequel devait tomber un jour l'averse de leurs pommes et sans bouger laissaient le vent, à qui ils n'offraient pas de vaste feuillage

où s'engouffrer, claquer leurs feuilles qui ne lui répondaient que par un bruit sec. La petite église elle-même, obligée de passer ainsi les nuits comme les jours à sa place sans pouvoir chercher un refuge, cherchait de son mieux à s'harmoniser à cette vie commune de toutes choses. Et son clocher, en se préparant à la nuit, semblait avoir cette bonne volonté dont font montre les novices pour se faire accepter de leurs camarades, mais ne parvenait pas par son petit air brave à arracher un sourire d'encouragement aux vieux arbres qui continuaient à se plaindre éternellement de leurs douleurs aux pommiers qui observaient sans sourciller la consigne. Par moment, quand le vent devenait plus fort elle essayait en faisant crier sa girouette de dire son mot comme les autres. Mais on le reconnaissait tout de suite, malgré tout, à son air à lui pour n'être pas un bruit de la nature. Sans doute elle ne vivait pas dans l'intimité de l'année comme eux, qui étaient nus l'hiver, en fleurs au printemps et maintenant étaient encore chargés de leur fruit. Mais à sa manière et autant qu'elle le pouvait par l'agréable couleur jaunâtre qu'avait prise son portail et l'ébréchure de sa porte, elle témoignait de la beauté des lois suivant lesquelles le soleil et la pluie changent la couleur de la pierre, suivant lesquelles la pierre usée s'entrouvre. Et déjà abandonnée ainsi pour une église plus neuve si loin du village, parmi les lierres et les vignes vierges habitant le cimetière voisin, après s'être considérés quelques mois avec défiance comme une chatte et un chien forcés de vivre ensemble, ils s'étaient peu à peu pris d'amitié et déjà la vigne vierge et le lierre jouaient sur le dos de l'église, se mêlant tous trois, si bien que par places on ne savait plus les reconnaître et les séparer. Obligés de sauter par-dessus les marches, de s'enrouler aux arceaux, de laisser libres les vitraux sur lesquels ils ne pouvaient se tenir, lierre et vigne vierge exécutant leurs variations sur le thème primitif qu'avait imposé l'art, leurs festons, leurs entrelacs spontanément accrus d'année en année et sans qu'une main humaine y ait rien pu, mais obligés de répéter dans leurs dessins le mot d'ordre donné par l'artiste, avaient à la fois comme un abandon naturel et des intentions décoratives. Et c'était comme si la nature avait pris la place de l'homme pour orner l'église et usant de son architecture propre et de son coloris changeant, faisait sortir du mur, épanchait le long des murs, tout en semblant comprendre la nécessité de respecter les intervalles et de tourner aux cintres, des flots délicatement ouvragés mais d'année en année plus envahissants, verts l'été, vert rouge à

l'automne, tout rouges à l'entrée de l'hiver, d'intarissable vigne vierge. Certaines places du mur de l'église étaient intactes et elles étaient belles aussi, car le vent, le soleil et la pluie l'avaient déjà comme semée d'une poussière de germes bruns et verts. Et puis c'était exactement la place que la végétation n'avait pas encore recouverte. Pour cela on n'avait pas tort, parce qu'elle était vieille, de venir admirer cette église qui avait été autrefois laide, tandis que la nouvelle était l'œuvre d'un architecte de goût. Car une belle église ne témoigne que de la beauté de l'imagination d'un architecte, tandis qu'une vieille église abandonnée témoigne des lois suivant lesquelles la pluie et le soleil jaunissent la pierre, le vent y sème des poussières, lois qui sont plus belles que les plus belles choses du monde.

Quand Jean rentrait par le village, il faisait noir, et quelquefois au milieu d'une rue il voyait devant lui au rez-de-chaussée, éclairée par une lampe dans ses moindres détails, les petits boutons de ses vases, sa balance, le comptoir, et sous le verre de sa fenêtre comme un aquarium, une petite épicérie, ou une salle basse où l'on allait dîner. Pris dans l'enchantement de ce cercle de feu dont le rayon magique venait le toucher jusque sur le trottoir, il restait à contempler ce petit monde fermé maintenant à tous les autres et où une vie propre, inconnue à tous les autres allait se manifester jusqu'à l'heure où l'obscurité se fait aussi dans les boutiques, sous les hangars, dans les fermes. Personne. Il aurait pourtant voulu voir les habitants de ce petit royaume étrange qui venait de lui apparaître ainsi pour un instant, avant qu'il retourne dans la froide et obscure réalité. La clarté était encore aussi intense. Quel était donc le petit homme, nain ou gnome sans doute curieux à voir qu'attendait ce poulet qu'on apercevait sur le fourneau ? Que n'arrivait-il là jouer son rôle dans l'apparition, laissant voir sans s'en douter chacun de ses mouvements et sans voir Jean invisible dans la nuit, comme c'est la coutume dans ces fragments d'une existence qu'un magicien nous fait apparaître au théâtre, et où ceux dont nous contemplons la vie ne se doutent pas qu'ils sont regardés ? Et Jean, en voyant dans la nuit ce petit monde de lumière, n'y reconnaissant pas pourtant la lumière du jour, plus belle, plus froide aussi peut-être, reconnaissait bien dans cette lueur plus humaine, pleine de bien-être, bornée, sans poésie, pleine de pitié, d'utilité faite pour protéger, la lumière créée par l'homme, l'art qu'il a tiré

de lui et qui lui ressemble, qui éclaire un monde qui n’est pas celui de la nature d’une lumière qui n’est pas elle, le feu.

VI

DEUX OFFICIERS

Cependant le troisième régiment d'infanterie de Fontainebleau où Henri devait s'engager l'année prochaine était en ce moment caserné à Provins, à deux heures de Réveillon. On venait d'endosser la tenue d'hiver, les capotes longues et les lourds shakos. Quand la journée était finie on n'avait pas envie de sortir de la caserne mais on faisait du punch — les soldats à la cantine, les sergents dans leur chambre — qu'on buvait avec gaîté. Les jeunes soldats qui entraient, surtout les jeunes gens riches étaient saisis par la chaleur et l'odeur du tabac, mais bientôt ils ne la sentaient plus et se sentaient devenir plus soldats d'être là, et quand la porte s'ouvrait levaient la tête d'un air fatigué et indifférent comme s'ils eussent été là de tout temps et eussent bien voulu laisser entrer les autres. Quelquefois l'un disait même : « Fermez vite la porte, il fait froid. » Mais un vieux soldat lui rabattait son caquet, voulant se garder ce privilège d'apostropher les arrivants, invoquant au besoin l'autorité des anciens qui lui donnaient raison. Tous riaient de la prétention du jeune soldat, les autres jeunes soldats, ses amis et lui-même qui n'osait bouder. Quelquefois des sergents avaient un punch à côté, car la cantinière, comme tous ceux qui, médecins, avocats, hôteliers, dames patronnesses exercent une profession rétribuée par le client, était obligée de compter l'argent qu'on lui donnait et non les galons de celui qui le donnait. Les groupes se saluaient et, une fois cela fait, semblaient ne plus se connaître. Quelquefois, heureux de s'assurer la sympathie de ses camarades, un jeune soldat payait le punch dans la chambre. Le caporal passait son verre à chacun, qui ne pouvait s'empêcher en le recevant de rire de plaisir. Quelquefois un sergent entrait et s'en allait aussitôt prenant un air sévère, on en riait. Mais plusieurs, malgré le froid,

étaient déjà en ville où ils avaient une maîtresse avec qui ils allaient au café-concert, se plaignaient d'être obligés de vivre au milieu de brutes qui ne savaient que rester dans la chambrée, boire du punch et se coucher avant huit heures. Certains jours, une compagnie allait faire l'exercice dans les bois près de Réveillon. Du château on entendait leur musique, mais on ne pouvait pas toujours bien déterminer où ils étaient, souvent bien plus loin qu'on n'aurait cru. Deux fois, pendant que le duc, la duchesse, Jean et Henri étaient sur la terrasse, le régiment tout entier passa devant la grille et, de temps en temps, sur son cheval qui faisait à côté des petits pas rapides des soldats de grands pas lents et gracieux, un officier qui connaissait le duc le saluait. C'était le comte de Saintré, petit-cousin du duc dont le père avait été sous Napoléon III maître des requêtes au Conseil d'État. Vaniteux, désireux de tenir brillamment son rang au milieu de ses amis de Paris, il avait senti qu'il mangeait ses revenus et avait demandé à reprendre du service, ayant donné autrefois sa démission presque en sortant de Saint-Cyr, se disant qu'au milieu de gens sans importance et qui n'étaient pas du monde, il n'aurait pas besoin de faire de dépenses d'apparat. Et il s'était arrangé pour vivre dans sa garnison et ne pas revenir à Paris de quelques années. Mais alors ces gens sans importance en avaient pris à ses yeux, ces gens qui ne vivaient pas dans le monde étaient devenus pour lui le monde. Les autres officiers, même ceux qui étaient riches, n'ayant qu'un cheval, il avait voulu en avoir deux. Il se piquait que ses dîners fussent les mieux servis de la ville, ses réunions les plus élégantes de la ville, et lui qui jadis n'appelait élégante que la coterie dite « des cinq duchesses » se délectait de l'élégance d'une fête qu'il donnait s'il y avait tous les nobles de la province, et s'il avait réussi à lancer les invitations assez tard pour ne pas avoir la femme du commandant franc-maçon. Celui-ci était à la tête d'un parti tout autre, qui se composait des officiers pauvres, républicains et qui prétendaient que la coterie Saintré voulait livrer le régiment aux prêtres, aux nobles. Il est vrai que chacun d'eux pour l'exemple allait en tenue le dimanche à la messe, un livre sous le bras. Pourtant, les deux ou trois fois où Saintré pour rendre les dîners qu'il avait reçus à Réveillon invita Jean et Henri à des dîners d'officiers, il y avait quelques lieutenants roturiers qui d'instinct s'étaient au régiment comme au collège sentis portés vers les nobles et que ceux-ci avaient immédiatement reconnus à une certaine réserve n'attendant que l'occasion de pouvoir se montrer gracieux sans trop d'empressement, une

coiffure et des vêtements soignés, des opinions royalistes et religieuses. Un autre, très intelligent et d'une famille d'ailleurs plutôt pieuse, sans être mal avec le groupe du commandant franc-maçon acceptait avec plaisir les dîners de Saintré qui était un officier remarquable et intelligent. Saintré croyait d'ailleurs de bonne politique de montrer que son parti acceptait parfaitement les républicains et les roturiers, du moment qu'ils n'étaient ni sales, ni bêtes, ni sacrilèges.

★

M^me^ Santeuil, à qui Jean avait écrit combien il se plaisait dans la société de tous ces officiers qui étaient si aimables pour lui, lui avait dit qu'il devait y avoir parmi eux le prince de Borodino, neveu du duc de Marengo le protecteur de Desroches, et arrière-petit-fils de l'illustre soldat de Napoléon dont le père avait été maréchal de France et ministre de la Guerre sous le Second Empire. Aussi un soir où Henri et lui étaient allés dîner chez Saintré avec de nombreux officiers qui étaient tous maintenant amis de Jean et lui prêtaient quelquefois des chevaux pour venir faire des promenades avec eux, il demanda si le jeune prince de Borodino n'était pas dans le régiment, qu'on ne le voyait jamais. Mais son nom n'ayant pas paru faire plaisir à Saintré, il n'insista pas. La vérité est que ce jeune officier sentait que sa noblesse qui n'avait pas un siècle, arrière-petit-fils d'un homme dont les Saintré n'auraient pas voulu comme garde-chasse à cause de sa basse extraction juive et de ses opinions révolutionnaires, était peu de chose pour le comte de Saintré. Mais en revanche, à ses yeux qu'était auprès de lui, prince portant un nom glorieux, fils d'un ministre de la Guerre, ami de l'Empereur, le fils du plus obscur des maîtres des requêtes de son Conseil d'État ? Aussi un mépris réciproque les tenait-il à distance l'un de l'autre. Ce dîner chez Saintré était excessivement gai et Jean était d'autant plus heureux qu'il était à table à côté d'un jeune officier nommé François Lesaule, déjà connu par une conduite admirable en Afrique, qui n'avait encore vu Jean que deux ou trois fois et était déjà ami avec lui avec cette rapidité que mettent deux intelligences de même nature, deux caractères qui ont des affinités à prendre possession l'un de l'autre. Jean se sentait une

vive sympathie pour lui et avait été bien heureux quand Saintré lui avait dit combien de son côté Lesaule avait éprouvé de sympathie pour lui. Ce soir, Lesaule avait paru tout de suite heureux de l'apercevoir, comme si dans la réunion sa seule présence l'intéressait, et assis à côté l'un de l'autre à table, par une pensée amicale de Saintré qui toucha Jean de la part de cet homme de plaisir, ils causaient ensemble, leur sympathie semblant tendre un rideau entre leur conversation et la conversation générale. Très curieux de toutes les choses de l'armée qui devenaient pour lui intéressantes comme tout ce qui se mêle un peu étroitement à notre vie, Jean ardent à mieux comprendre en quoi consistait l'intelligence militaire questionnait sans cesse ces officiers, leur demandant quel était à leur avis le chef le plus remarquable dans ce régiment, dans l'armée. Dès qu'on lui disait un nom sortant de l'obscurité, un officier moins connu, confirmant une renommée aux dépens d'autres, ou trouvant un mérite plus grand à un officier généralement déprécié, Jean se sentait envahi d'un véritable enthousiasme, comme quand autrefois — le théâtre était alors sa passion — il éprouvait une secousse quand un camarade amateur du théâtre lui disait quel était à son avis le premier comédien, comme plus tard ayant lu un livre il voulait avoir sur lui le jugement d'un homme intelligent qui l'avait lu, cherchant dans ce qu'il aimait quelque chose de plus assuré à aimer, d'encore inconnu à ressentir. Et il demandait sans cesse à l'officier qui lui avait répondu : « Mais en quoi ? Mais comment ? Mais pourquoi ? » Et il écoutait avec ravissement tous les détails.

Il fallut quitter ces hôtes aimables et gais. Une voiture envoyée de Réveillon les attendait. Saintré de peur qu'ils n'eussent froid leur prêta une grande couverture, qui sentait un peu le cheval, et dont en les mettant dans la voiture il les enveloppa, rentrant pour lui vite au chaud. Les chevaux partirent, Lesaule du perron avait fait un adieu plus affectueux à Jean qui semblait comme un signe d'intelligence, avoir pour eux seuls le sens des conversations plus intellectuelles, plus fines qu'ils avaient eues ensemble. Et Jean un peu grisé par ce dîner (il s'était cru obligé de boire après dîner du cognac et de fumer en envoyant longtemps après la fumée en l'air pour bien se persuader qu'il était comme ses nouveaux amis, qu'il était l'un d'eux), par cette gaîté, palpitait de bonheur à côté d'Henri dans la grande

couverture, qui semblait les enfermer encore dans l'intimité de ces officiers, l'odeur des marches à cheval, et le souvenir de ce qui leur semblait dans leur imagination comme une sorte de bivouac. Jean se demandait déjà comment il pourrait à Paris obtenir de sa mère d'avoir un cheval et d'aller suivre les manœuvres d'hiver qu'allait faire Lesaule. Il ne pouvait concevoir l'avenir et le bonheur que toujours aussi gâté de ces officiers, de plus en plus versé dans les choses de l'armée, suivant toutes leurs étapes, étant de tous leurs dîners. En racontant cent fois au duc et à la duchesse cette délicieuse soirée, il prononça le nom de Borodino. Le duc l'arrêta et dit à la duchesse : « Voilà ce que je ne pouvais pas retrouver depuis hier. — Quoi ? dit la duchesse. — Ce que vous me demandiez à déjeuner si j'avais retrouvé : c'est que Borodino est venu mettre des cartes ici. — Ah ! il ne faut manquer de l'inviter, dit la duchesse, vous savez qu'Eugène est toujours très gentil pour nous. Ils croiraient qu'on ne veut pas être aimable pour ce côté de la famille. » Eugène était le duc d'Austerlitz. Oncle maternel de Borodino, il avait été une première fois repoussé quand il avait voulu se marier dans la société des Réveillon. Mais s'étant rejeté sur une Américaine milliardaire qui était morte peu de temps après, il avait pu grâce à cette immense fortune et à un titre de duc dont les Réveillon avaient seulement vu alors toute la grandeur historique, épouser la propre nièce de la duchesse.

Jean fut heureux de dîner avec quelqu'un qui connaissait aussi, même s'il était mal avec eux, Saintré et Lesaule. Les manières de Borodino formaient d'ailleurs avec celles de Saintré un contraste complet. Tandis qu'un seigneur légitimiste vous accable des témoignages excessifs de son amabilité trompeuse, de sa familiarité méprisante, s'amuse pour vous jouer à vous honorer, à vous enivrer de sa poignée de main tendre, comme à un ami, de sa caresse sur l'épaule, de ses assurances dont l'exagération vous fait rougir, un Borodino, immobile, digne, vous observant majestueusement de ce front qui a été habitué depuis deux générations à gouverner, à pénétrer, à récompenser, et tandis qu'il ne pense à rien semble vous scruter encore de cet œil qui reste vague du regard de l'Empereur qui rêvait, vous tend enfin la main avec une bonne grâce assez réservée et assez digne pour qu'en ne cachant pas qu'il vous honore, il ne veuille pas sous-entendre qu'il

vous joue, où il vous montre la distance au lieu de la cacher, mais pour vous la faire franchir au lieu de vous enfoncer plus loin encore.

Et parce que leur aïeul comme le premier Empereur pénétrait les hommes, parce que leur père dans le conseil du second suivait ses rêves, ceux qui portent aujourd'hui ces grands noms de l'Empire, qui leur ont survécu, ont encore quelque chose de perçant dans cet œil qui ne va plus au fond de personne, et tantôt quelque chose de vague dans le regard qui ne songe plus à rien. C'est un trait de physionomie qui n'est plus motivé par rien mais que le génie de la race a gardé, comme un sculpteur qui laissera d'une pensée d'un jour une image éternelle. Et en fait sans raison, comme les statues dont l'expression correspond à une réalité antérieure qu'elles continuent de refléter sans la comprendre et sans pouvoir la modifier, ces hommes continuent, sans hommes à gouverner ni talent pour le faire, à fixer sur ce qui est devant eux, que ce soit un dîner servi ou un ami qui parle, un œil profond et autoritaire ou un regard mélancolique et songeur. Tel était le prince de Borodino, tel dans son expression, tel dans sa politesse, grave et solennelle. Fils d'un homme ayant exercé une haute fonction comme presque tous ces grands nobles de l'Empire, son autorité fondée encore il y avait à peine douze ans sur quelque chose de réel puisque son père était ministre de la Guerre et qu'il avait un grand avenir dans la diplomatie, son autorité n'avait pas eu le temps comme celle des nobles de l'Ancien Régime de se rouiller dans la désuétude et de devenir de la protection. Elle n'était pas encore devenue un simple jeu qu'on apprend comme la chasse, un exercice auquel on est dressé comme le cheval. Elle était quelque chose de sérieux, manifestant l'exercice d'un droit de prééminence, l'accomplissement d'un devoir de clairvoyance et de bonté. Un roturier n'est jamais, pour des hommes qui ayant des fonctions sérieuses à remplir où ils ont besoin d'hommes, et où les hommes sont estimés à leur valeur, ce qu'il est pour un noble qui depuis un demi-siècle ne voit en eux que les gens qu'il ne voit pas. Il peut cacher l'étoffe d'un homme supérieur comme était Rouher, comme était Ollivier. Leur père d'ailleurs n'était-il pas un simple soldat de fortune ? Enfin ayant un autre air, une autre politesse, ces nobles du second degré, plus rapprochés des mérites réels, de la vie effectivement supérieure où la noblesse prend sa source, ont aussi de meilleures manières. Ils ont été élevés dans une cour, près d'ambassadeurs

étrangers devant qui l'on est tenu en respect, tandis que les nobles légitimistes prenaient par laisser-aller, dans une vie purement de plaisirs, des façons auxquelles leur prestige seul peut entre eux faire donner encore le nom de bonnes façons, formés eux-mêmes pour des emplois que l'avenir si différent de ce qu'ils pensaient leur a retirés mais pour lesquels ils avaient reçu une éducation, au moins extérieure si complète que comme ces statues tout éperonnées, qui semblent n'attendre que le moment de monter à cheval, ils semblent au bureau du ministère, dans le régiment de cavalerie, dans la compagnie d'assurances où la nécessité les a placés et où ils demeurent inutiles et charmants comme une porcelaine d'art dans l'armoire vitrée d'une ferme prospérant sur les débris d'un château, être prêts pour une grande ambassade, une magnifique situation de représentation où ils feraient merveille. Que de tact perdu avec un chef de bureau, de grâce que sa femme seule verra, de même que les reliques du grand-père accrochées dans son salon, quand il recevra ceux avec qui maintenant c'est sa destinée de vivre !

Ainsi puisque Borodino ne frayait pas avec les officiers nobles du régiment qui trouvaient sa solennité peu justifiée et son dédain de la noblesse sans illustration politique ou talent quelconque ridicule, c'était dans ses rapports avec le commandant Soreau, homme peu fait pour le goûter, qu'il déployait les qualités cultivées pour la carrière diplomatique, pour répondre aux invitations de M^{me} Soreau qu'il employait son papier à lettre à couronne de prince et son écriture formée pour les ambassades et c'était pour la nièce du lieutenant-colonel, petite bourgeoise qui aimait le naturel de Borodino quoiqu'elle déclarait « ne pas aimer les de » et qui disait « celui-là n'en est pas un », comme disent d'un ami juif certains antisémites, que Borodino faisait sortir par son valet de chambre l'argenterie donnée à sa mère par l'Impératrice et, présent plus intime et plus mystérieux, le regard du vainqueur de Borodino et les façons copiées du second empereur et retouchées par lui-même, quand il jouait avec l'enfant et s'occupait de son éducation.

Il rit d'entendre Jean parler des amis de Saintré comme d'officiers remarquables. Jean éprouvait cette mauvaise humeur qui vient peut-être en partie de ce que l'opinion d'un nouveau venu à qui rien ne nous empêche de supposer un jugement plus profond que le nôtre, nous fait nous demander si

nous ne nous sommes pas trompés, si ce que nous admirions jusque-là est bien réellement admirable. Si la jeunesse est l'âge où l'on admire le plus, elle est aussi celui où l'on s'est le moins demandé ce qu'avait de discernement, ce que valait notre admiration, où l'on est plus épris de la valeur des autres qu'on n'est fixé sur la sienne. Aussi Jean, chaque fois qu'il entendait ainsi d'un air assuré détruire une de ses admirations, était-il partagé entre la fidélité à l'objet de son enthousiasme, et une défiance de lui-même, l'admiration toute prête pour son interlocuteur qui, placé à un point de vue souvent bien inférieur au sien mais qu'il ne connaissait pas, lui en imposait, qui l'aurait porté à croire son enthousiasme mal fondé. Et ainsi la jeunesse est cet heureux temps où l'on devrait plutôt dire qu'on ne doute de rien plutôt que de dire qu'on n'y doute pas de soi. Car l'esprit ayant une grande force d'imaginer et une faible de juger, imagine les autres grands comme lui et se juge petit lui-même. Aussi met-il une confiance sans borne dans l'univers, mais est-il à tout moment obligé de se défier de lui-même. Puis il craignait que le duc et la duchesse de Réveillon, qui lui avaient entendu vanter ses nouveaux amis, ne lui crussent aucun jugement.

Aussi était-il très mal à l'aise. Mais quand Borodino fut parti, la duchesse et le duc qui l'avaient traité avec tant d'amabilité, avaient paru si heureux de le voir, et dans l'arche sainte de la salle à manger, avaient paru pactiser avec lui comme avec le seul digne d'être élu pour juger le genre humain, dirent, sans plus de malveillance qu'ils ne lui avaient témoigné de bienveillance particulière — mais le fait de causer avec quelqu'un des autres n'a-t-il pas l'air d'impliquer une élection et une alliance — que « c'était un charmant homme mais comme on le leur avait dit, très peu intelligent ». Jean fut à son tour surpris, mais en somme heureux de pouvoir remonter dans sa propre estime et recommencer à admirer en toute confiance les amis de Saintré et plus particulièrement Lesaule.

Il le croyait du moins. Mais en réalité, depuis le sourire de Borodino, si son affection pour eux était restée profonde, il n'avait plus en leur supériorité cette confiance absolue qu'ayant éprouvée une fois il avait jusque-là nourrie dans son admiration solitaire. Il n'avait plus dans son respect pour leur mérite cette paix profonde que ne retrouve plus en pensant à une chose celui qui en a une fois douté. Il se sentait même moins d'élan à les voir et leur en voulait presque un peu comme quelqu'un qu'on a fait

courir en pure perte. Quant à lui, la duchesse l'aurait bien étonné si elle lui avait dit qu'il était plus intelligent que Borodino. Il lui semblait impossible qu'un jeune homme fût plus intelligent qu'un homme mûr, et quand il se moquait des idées bêtes en poésie ou en autre chose d'un homme mûr, il ne se croyait pas supérieur à lui, mais croyait supérieures à lui les idées adverses, indépendantes de lui qui étaient celles de ses amis et de ses maîtres. Mais surtout, son étonnement serait venu de ce que le jeune homme est tout en ce qu'il aime, dans l'univers qu'il essaye d'embrasser, dans la vie. Il sait que tel livre est beau, que tel homme est ridicule, que la vie est agréable, que tel inconnu est enivrant ou plutôt à peine le sait-il, il aime le livre, il se moque de l'homme, il se réjouit de la vie, il marche en le portant dans sa tête vers l'inconnu. Mais lui-même, pour aimer ou craindre ou rire de ces choses, est-il intelligent, qu'est-il ? Il n'en sait rien, il ne se l'est jamais demandé étant tout dans les choses, jamais en lui-même. Il serait étonné d'entendre dire qu'il est intelligent dans un autre sens qu'on le dit au collège, comme une réalité au même titre que les hommes qu'il voit devant lui dans la vie, parce que comme il est la seule chose que n'ait pas encore embrassé son amour, cherché son désir, essayé de pénétrer son intelligence, il serait tout étonné de savoir qu'il est quelque chose, qu'il fait partie à titre réel au point que les autres l'admirent ou le jugent comme il admire les autres, de cet univers qu'il voudrait connaître et où il n'a pas l'idée qu'il est. Étrange désillusion, sérieux profit pourtant quand cet immense effort pour connaître l'univers n'aura réussi qu'à la seule chose qu'il ne cherchait pas, à se connaître lui-même. Et la duchesse de Réveillon eût fait plus que l'étonner, elle l'eût chagriné si elle lui eût dit qu'il était plus intelligent que Lesaule. Car parce qu'il y a ce grand détachement de soi-même dans la jeunesse, il n'y a pas d'égoïsme en elle, il y a un immense désintéressement. Ou plutôt, soi, alors, n'est-ce pas ce qu'elle aime, ceux qu'elle admire ? Elle ne se connaît encore qu'en eux et elle s'aime au-dessus, infiniment au-dessus, croit-elle, de ce qu'elle est. En rapetissant ce qu'elle admire au niveau du peu qu'elle croit être, vous lui feriez la peine la plus profonde qu'on puisse ressentir à cet âge où toute déception garde encore quelque chose de généreux, parce que ce n'était pas en soi qu'était placée l'espérance.

V

UNE PETITE VILLE DE PROVINCE

Pendant une quinzaine où Henri dut venir tous les jours, du matin au dîner, suivre les exercices à Provins, Jean prit une chambre à l'hôtel d'Angleterre. Le nom n'y faisait rien. C'était une belle demeure française du XVIII^e^ siècle, l'ancien hôtel des Chevreuse, sur la place d'Armes, en face le château. Dans toutes ces places magnifiques et silencieuses comme des cours d'honneur de ces anciennes résidences royales, toutes les maisons avec leurs larges fenêtres basses et claires ont un aspect vaste et charmant d'orangeries. À l'heure où aux deux bouts du parc un bassin est déjà plein de l'eau violette du clair de lune, et un bassin plein encore de l'eau d'or du soleil couchant, on est étonné en voyant ces belles vitres de palais éclairées, de voir dans les belles chambres les employés de la poste ou les fourriers de l'intendance à leur travail, dans la pâle lumière d'or du gaz ou de l'électricité. Certes, quand Jean avant de rentrer, ayant besoin d'aller acheter du papier ou des cigarettes allait dans la ville, dans les petites rues escarpées que bordent de chaque côté d'innombrables petites maisons, il aimait mieux voir les bocaux pleins de bonbons des épiciers, l'échoppe profonde du savetier, l'établi du menuisier, l'accumulation d'une famille miséreuse à la lumière rouge ou jaunâtre de la bougie ou de la lampe.

Mais dans cette place spacieuse où il faisait encore jour, ces vastes vitres étaient plus belles, éclairées de la lumière dorée et large du gaz ou de l'électricité.

Dès quatre heures, si Jean fatigué rentrait, il pouvait apercevoir, à la façade de l'hôtel d'Angleterre encore sombre, sa chambre seule opposant à la nuit qui venait la lumière riche d'une grosse lampe déjà allumée comme son feu devait l'être, tous deux l'attendant en répandant dans la chambre

des torrents de chaleur et de clarté. Il rentrait par cette belle place d'Armes où les cris des marmots jouant se rapprochaient, s'éloignaient, faisaient incessamment le même tour comme les chauves-souris qui volaient au-dessus d'eux. L'escalier dont les marches basses et tapissées se laissaient doucement fouler l'une après l'autre comme du gazon était pratiqué, comme un escalier privé qu'il avait été, entre les peintures et les tapisseries. Quelquefois il arrêtait à une galerie ornée de tableaux, encombrée de vieux fauteuils ne menant à rien. À chaque pas on se sentait marcher sur des choses qui se taisaient, mais qui étaient pleines encore d'une vie ancienne qui les avait disposées, fatiguées, qu'elles avaient attendue tous les jours, qu'elles avaient accueillie à leur retour, s'étant refait silence, chaleur, bien-être, isolement, charme une fois que cette vie était rentrée de la promenade, pour la garder de tout ennemi. Et comme ces nymphes du statuaire semblent encore attendre, quoique devenues marbre elles aient cessé de sentir, ces tapis, ces escaliers si doux, si discrets, conduisant droit où le maître fatigué avait à aller semblaient l'attendre encore. Comme dans ces promenades de l'automne où on s'avance avec frémissement comme dans de la beauté, on foulait en passant de la vie. On ouvrait une porte sur une chambre qui vous attendait, on brisait en passant le silence, l'atmosphère presque résistante de la vie.

Jean resta une fois à coucher à l'hôtel d'Angleterre. Pour la première fois de sa vie dans une chambre nouvelle il ne fut pas angoissé, pas triste. Comme il entrait et la mort dans l'âme allait poser ses affaires, un petit fauteuil les reçut dans ses bras de bois blanc et les garda gentiment près de lui. Une table attendait, l'encrier tendu, qu'il voulût écrire. La double porte s'était refermée et la tenture ayant fait faire le silence avait comme éloigné tous les autres si loin, qu'il avait envie de sauter de joie et d'embrasser à travers la molle tenture la petite porte close sur laquelle il pouvait compter pour ne plus se rouvrir. Cependant, derrière la table une petite cheminée en bois sculpté lui faisait du feu et un fauteuil en était approché, la faisant si basse, si large et si ronde qu'il n'aurait pas un mouvement à faire pour se bien chauffer. Touché de la sorte d'attention dont témoignait la position des bras, la petite statue de cette jolie chose, il lui dit pourtant en souriant : « C'est bien, il fait bon ici, je n'ai pas besoin de me chauffer maintenant. » Mais le fauteuil avait l'air de lui dire : « Ne te soucie pas, tu me trouveras

toujours là si tu veux. Fais ce qui te plaît, tu es chez toi. » Les murs qui semblaient contenir tendrement la chambre, l'isoler du reste du monde, qu'on voyait là tout près, s'occupant de vous, veillant sur vous, tournant vivement aux angles pour faire place à la table, aux fauteuils, ou s'effaçant devant la petite bibliothèque, s'écartaient en même temps des deux côtés au fond de la chambre pour laisser l'espace au lit qui se trouvait ainsi accueilli dans une sorte d'alcôve mais nullement perdu tant les murs en s'écartant s'éloignaient peu, comme disant « Je suis toujours là », le laissaient bien dans la chambre tout de même et derrière même le serraient de près comme pour mieux le maintenir dans la chambre. Et comme pour l'aider dans la peine qu'il prenait pour notre ami, des colonnes, mais sans nul ornement, soutenaient le plafond au-dessus du lit, s'élançant sans retomber, lui laissant voir tout ce dont il pourrait avoir besoin, sans l'y conduire de force. Non loin de la cheminée une petite porte était presque à portée de sa main quand il se déshabillait. Elle ouvrait sur trois petites pièces qui avaient tout ce qu'il fallait pour lui rendre tous les offices qu'il pouvait souhaiter. Mais elles étaient toutes petites, de façon qu'on sentait bien qu'on restait toujours dans la chambre dont on pouvait s'isoler en fermant la porte, mais qu'enfin on y était toujours, qu'on n'entrait pas dans un nouvel endroit, qu'aucune porte, aucun escalier, ne pouvait conduire là qui que ce fût, que c'était l'extrémité de ce petit monde clos et qu'âme qui vive ne pouvait par ce côté-là en approcher. Quand Jean avait fermé la petite porte lui montrant le passage de sa chambre sur ces trois petites pièces, laquelle petite porte se refermait discrètement et restait là attendant qu'il voulût sortir, il allait à la troisième minuscule pièce qui donnant aussi sur les deux premières était assez longue. Mais s'il préférait qu'elle fût plus étroite et se sentir plus isolé de tout ce qui l'attendait dans sa chambre, il pouvait en fermant la deuxième petite porte lui donner seulement l'espace de deux petites pièces, ou en fermant la troisième seulement l'exiguïté d'une seule. Toutes ces portes comme des compartiments se tiraient vivement, et il changeait ainsi d'un seul mouvement les proportions de sa petite pièce qui était doublée, triplée, ou réduite à moitié, au tiers tout en restant parfaitement commode et jolie, et en même temps l'étendue de son regard et le sentiment de son isolement, étendu dans le vide ou resserré dans la concentration. Ainsi close, cette petite pièce ressemblait à une petite cellule où il serait venu se livrer à quelque exercice solitaire. Et ainsi il y avait un sentiment exalté,

presque désordonné de sa puissance et de son isolement. Tantôt tout était fermé du sentiment qu'à cause de cela personne n'y pourrait entrer, tantôt tout était ouvert du sentiment que malgré cela personne n'y pourrait entrer. Là, il aurait pu en toute sécurité cacher des secrets ou commettre des crimes. Les murs pas trop espacés, les plafonds pas trop hauts se tenaient toujours près de lui, jolis à voir, doux à toucher, le protégeant, faisant le silence et l'isolement autour de lui, en silence. Et l'hôtel attenant à une vieille maison du XIV^e^ siècle, la fenêtre donnait sur une de ces petites cours fermées de tous côtés par des maisons, où le regard était aussi étroitement enfermé par de beaux porches, de larges fenêtres. Aucune ouverture sur rien. C'était comme ces petites cellules attenant à la chambre, plutôt un dernier compartiment qui le fermait qu'une nouvelle chose sur laquelle elle donnait. Pourtant toute une vie spéciale mais close à tout le reste l'animait, car les quatre maisons qui donnaient sur cette cour étaient habitées de tous temps par les cochers de la ville, reste de la vieille population disparue et qui ne se mêlait pas au reste de la ville. Ils lavaient leur voiture sans bruit et d'ailleurs trois larges volets de bois dociles au moindre mouvement de Jean faisaient taire le bruit pendant qu'il dormait. Mais s'il se mettait à la fenêtre, l'un de ces cochers qui l'avait aperçu faisait signe aux autres de ne pas faire de bruit. Ils ne parlaient plus, posaient leur seau sans bruit à terre et on entendait seulement l'eau en train de couler des roues, et s'il appelait ou avait l'air de vouloir quelque chose, ils appelaient vivement, du seuil de leur écurie à la cuisine de l'hôtel de Chevreuse, situé sur la même cour et s'ouvrant en face, un domestique qui montait immédiatement chez Jean.

★

Ce jour-là, Jean conduisit Henri jusqu'au bureau du sergent-major de la compagnie commandée par Saint-Gerin. C'était là en effet que le plus souvent Saint-Gerin lui donnait rendez-vous. Et souvent Jean venait y chercher Henri. En ce moment, il n'y avait là que le caporal fourrier, un grand garçon maigre et maladif dont Jean avait remarqué souvent l'air si bon. C'était le fils d'un cultivateur des environs. « Bonjour, monsieur Santeuil, dit-il d'un air joyeux, est-ce M. de Réveillon qui vous amène, est-

ce vous qui amenez M. de Réveillon ou est-ce le hasard qui vous amène tous les deux ? » En ce moment Saint-Gerin entra, et demanda à Jean et à Henri de le suivre, mais Jean se promit de revenir voir ce caporal fourrier par qui il avait été stupéfait d'entendre naturellement prononcer cette phrase charmante. Si vous trouviez dans la chambre de votre aubergiste dans une province éloignée les poésies d'Alfred de Vigny, les *Essais* d'Emerson et *le Rouge et le Noir*, ne vous sentiriez-vous pas comme en présence d'un ami plein de vous-même, avec qui vous auriez envie de converser ?

Quelques jours après, dans un repas qu'ils prirent ensemble, Saint-Gerin parla d'un enterrement. Jean demanda : « L'enterrement de qui ? — De mon caporal fourrier, dit Saint-Gerin. Le pauvre garçon s'est tué avant-hier. Il était un peu fou. — Il était bien intelligent, dit Jean qui se rappela la phrase qu'il avait dite. — C'est que vous ne l'avez pas beaucoup vu, dit Saint-Gerin. Il était assez ordinaire. » Jean cita la phrase, on parut la trouver plutôt prétentieuse. Et pourtant elle ne l'était pas. « Il aura voulu briller pour vous », dit Saint-Gerin. Jean n'insista pas. Il savait quelle intelligence une telle phrase dénonçait certainement, de l'intelligence qui ne servait pas du tout à bien comprendre la mobilisation, à faire vite des résumés, à comprendre vite des ordres. Au contraire. Il n'était pas bien sûr non plus que souvent cette intelligence-là n'allât pas avec une certaine folie. Mais alors était-elle donc sans valeur aucune ? et peut-être elle ne lui plaisait que parce que, fou prédestiné peut-être, il lui semblait de temps en temps la posséder aussi.

★

Souvent, pendant qu'Henri était à prendre des leçons avec Saint-Gerin, Jean allait sur le Cours, où, à cause de l'exposition qu'il y avait eue cette année-là, à Provins, des artistes de différentes villes, payés pour la saison, jouaient tous les jours à cinq heures. Ils habitaient des hôtels bon marché, par deux ou trois, quelquefois plus, et ne connaissaient guère personne à Provins quoique après le concert souvent deux vieux amateurs, un mari et sa femme, dont on voyait toujours au premier rang les têtes s'agiter en

mesure comme deux instruments à musique, vinssent souvent les féliciter et serrer la main au chef d'orchestre. Le concert fini ils partaient tous ensemble, puis à chaque rue un groupe de deux ou trois les quittait ; tout au bout de la ville ils n'étaient plus que deux qui habitaient dans une mauvaise auberge.

De ces musiciens, il y en avait un que Jean connaissait de vue. Un jour qu'il passait dans la rue, Saint-Gerin le lui avait montré. Il s'appelait Paul Serran et était célèbre à Provins par une intrigue qu'il avait eue avec une lady de passage. Elle s'était compromise pour lui jusqu'à aller habiter avec lui et en partant lui avait laissé deux grosses bagues de diamants avec la promesse de l'épouser bientôt. On disait un peu dans Provins qu'il n'en serait rien, malgré les grands airs de Paul Serran qui, toujours droit, soignant son air froid et hautain, ses moustaches relevées, ses joues rouges, son regard impénétrable, ses grands macfarlanes, sa démarche d'écuyer, tout ce qui était « lui » et le faisait tant aimer, montrait volontiers les deux bagues et quelques lettres plus récentes, indices que son bonheur n'était qu'ajourné. Tout cela était regardé avec admiration par les deux petits violons placés derrière lui à qui il voulait bien faire de temps en temps sur le chef d'orchestre ou le vieux violoncelle une plaisanterie à froid qui les comblait de gaîté et de reconnaissance. On sentait que pour eux c'était « un homme » et que tout le reste de l'orchestre ne comptait pas. Au reste tant de femmes qui l'aimaient, ou, en ayant tant entendu parler, venaient pour le voir, admiraient qu'il fût là, à son rang, suivant les mouvements donnés par le chef d'orchestre, jouant la même chose que les autres musiciens, et l'un d'eux. Ainsi, si dans une famille vous savez qu'un des fils est un homme célèbre par son talent ou par sa mondanité, êtes-vous surpris de le trouver, quand ses parents reçoivent, faisant les honneurs entre ses frères. Ainsi tel acteur célèbre, que vous voyez tenir un petit rôle dans une comédie. Tant il nous est difficile de nous représenter ce qu'habituellement notre imagination isole, comme une partie seulement d'un tout différent.

Un des violons, un garçon de dix-sept ans, avait de longs cheveux sur le front, la tête qu'on est convenu d'appeler celle des musiciens. Il gardait perpétuellement un air grave, pendant les entractes ne bougeait pas de sa place ou s'en allait à l'écart tout seul. Jamais il ne parlait aux autres ni ne revenait avec eux.

★

Rentré à cinq heures, quelquefois Jean ressortait dans la ville qui, dressée dans la nuit comme une église, faisait briller dans l'obscurité ses centaines de bougies et de lampes. Il frôlait des femmes qui revenaient de leur travail, des gens qui allaient au cabaret, des inconnus qui le regardaient au passage pour l'oublier à jamais et qui se hâtaient vers telle maison où à travers les vitres la lampe fumeuse éclairait une vie où il ne pénétrerait jamais. Aussi avec le vent du soir qui s'engouffrait au coin des rues ou avec l'odeur des cuisines, ou avec la pluie qui lui mouillait la figure, dans le son d'une heure qui palpitait un instant dans le silence de l'église Saint-Matthieu — et dans l'ombre si noire qu'elle projetait on s'apercevait seulement à le toucher qu'il y avait quelqu'un près de vous —, il sentait de la vie, de la vie inconnue mais sentie pourtant par des hommes comme lui, visibles comme des ombres à ce premier étage éclairé et fermé et destinés comme lui à ne plus le sentir un jour, à être précipités tout à coup dans les incommensurables profondeurs noires du néant, mais qui resteraient quelque temps dans la forme de ces portes basses, la crasse de ces murs noircis. Cette vie que l'habitude ne nous laisse plus sentir dans la ville où nous vivons et où les rues ne sont que des chemins qui ont un nom, et les maisons les possibilités de rencontrer telle ou telle personne, excitait étrangement son imagination à s'y unir, sa sensualité à en profiter.

Que de fois, apercevant une femme qui marchant dans la rue avait rencontré son regard, ou rentré à l'hôtel ayant dîné dans la salle à manger avec une femme à l'heure où le bien-être de la chaleur, du confort nouveau, la fascination des visages nouveaux, l'excitation du dîner agissant sans qu'on y pense, la lumière des lustres si charmante, avant de repartir dans la nuit pour Réveillon, la politesse des maîtres d'hôtel plus grande, leur respect plus curieux pour un étranger de distinction, exaltaient ses sens et surchauffaient son imagination. En un instant, il s'était imaginé lui plaire, que dans un moment ils allaient se l'avouer, qu'elle lui ferait cadeau pour lui tout seul de sa beauté et de sa vie. Qu'ils étaient agréables ces dîners où la salle à manger nouvelle, les convives nouveaux vous empêchent de penser que vous dînez, si bien que tout d'un coup toutes vos inquiétudes, toutes vos tristesses, toute votre angoisse de tout à l'heure avant d'arriver

sont disparues. Il n'y a plus qu'une seule chose de bonne, ce que vous faites en ce moment, plus de gens de qui vous ayez à vous occuper que ceux entre qui vous êtes en ce moment. Ceux que vous avez laissés chez vous et que vous étiez si tristes de quitter sont bien effacés dans votre souvenir. Et vous êtes si heureux que vous n'en êtes pas triste. Hélas, le maître d'hôtel regarde l'heure, dit qu'il faut prendre la voiture. Mais vous êtes si content que vous n'en êtes pas triste, et vous gardez entre vos deux voyages dans la nuit le souvenir illuminé et chaud de cette salle à manger de fête où tous les projets que vous avez formés à l'endroit des désirs que chaque nouvel objet charmant que vous voyiez dans cette ville nouvelle excitait en vous ont laissé quelque chose de tendre comme un rêve.

VI

LES MILITAIRES

Jean et Henri se lièrent ainsi avec Saint-Gerin, quelques lieutenants de ses amis et quelques jeunes gens de bonne famille, qui, faisant leur service militaire dans la ville, leur étaient recommandés. L'un nommé Luce, qui était ami de M^me^ Marmet, invita Jean à venir dîner un soir avec lui. Jean choisit un jour où Henri dînait avec Saint-Gerin et arriva vers six heures. Chacune des chambres de la maison était occupée par un ami de Luce, car faisant leur service ensemble ils avaient voulu habiter en ville les uns avec les autres. Et ils avaient en bas une salle à manger commune où ils dînaient tous les soirs. Il y avait bien dans la maison un lieutenant qui avait sa chambre, mais le propriétaire s'était chargé d'arranger les chambres et d'ailleurs, comme il était de bonne famille, il mettait son savoir-vivre à ne pas gêner ses jeunes gens, les saluant même s'il les rencontrait dans l'escalier avec une amabilité qui, étant donné la défense du colonel (le frère d'un mercier) d'avoir des chambres en ville, était comme une raillerie à son endroit, et un scepticisme à l'endroit de la discipline, un pied d'égalité avec eux qui les transportait.

Comme Luce devait rentrer à la caserne avant neuf heures et que Jean d'ailleurs devait rentrer de bonne heure à Réveillon, il avait promis de ne pas venir tard. Dès six heures, il monta à la chambre de Luce où flambait depuis longtemps déjà à voir les nombreuses bûches rouges et brisées, mais où était en pleine force tant il était bien nourri (et le long de la cheminée il y avait des bûches encore) un de ces feux qui attendent dans leur chambre en ville les militaires qui vont rentrer ayant froid. Et la lampe envoyée certainement de Paris par une famille élégante et tendre était de celles qui éclairent une chambre pendant bien des heures avant d'avoir besoin d'être

remontées. Luce vint au devant de Jean en s'excusant dans une sorte de robe de chambre qui laissait voir son pantalon rouge qu'il n'avait pas encore ôté, et se levaient aussitôt quatre ou cinq jeunes gens, l'un encore tout à fait habillé en militaire, l'autre en chemise les bras nus, un troisième de la toilette devant laquelle il avait demandé à Luce la permission de venir se faire la barbe, car les chambres étant contiguës, chacun venait lire ses lettres, prendre son thé chez l'autre. Deux ou trois fois un autre entra, s'arrêtant au seuil en apercevant Jean. C'était pour demander à Luce, l'un de lui prêter une feuille de papier à lettre, l'autre un de ses biscuits anglais pour le thé, l'autre jusqu'à où on avait à apprendre dans la théorie.

« Je vais vous présenter mes amis, dit Luce, si vous le permettez : M. Singlin, M. de La Tour-Hivette, M. Seurau, le marquis de Poitiers, M. Kahn. » Chacun saluait à son tour avec amabilité. L'un s'excusa de leur tenue et fit une plaisanterie sur le beau métier de militaire, à laquelle sa bonne figure et son air intelligent ôtèrent tout ce qu'elle aurait pu avoir de désagréable. M. de La Tour-Hivette reprit son rasoir pour aller finir dans sa chambre l'occupation commencée. Luce ne savait plus ce qu'était devenu M. Seurau. Mais M. Kahn et M. de Poitiers dirent qu'il avait été demander du thé frais pour Jean, ce qui le toucha infiniment. Jean voulut se laver les mains et Luce voulait demander de l'eau chaude. Mais M. de Poitiers à qui on venait justement de monter de l'eau chaude dans sa chambre voulut absolument y emmener Jean et en passant sur le palier qui était obscur, comme s'il s'excusait de la simplicité de leur maison, Jean aperçut par les portes laissées entrouvertes par ceux qui étaient pour le moment chez Luce d'autres chambres éclairées. Un en entendant passer Poitiers ouvrit sa porte et la referma après avoir salué, ayant aperçu Jean. Puis Jean et Poitiers revinrent dans la chambre de Luce où un jeune homme nommé Planteau qui avait eu étude jusqu'à six heures et demie entra. En apercevant Jean il s'arrêta sur le seuil, et salua militairement, sans ôter son shako, regardant les autres d'un air interrogateur. Luce le présenta à Jean et tout de suite on commença à le plaisanter sur ce qu'il avait eu plus à faire que les autres. Et il continuait à se plaindre, à maugréer, ce qui amusait tout le monde et surtout Poitiers. Il était facile de voir qu'on se moquait toujours de lui de cette manière et qu'il maugréait toujours et prenait d'ailleurs le service très au sérieux. On lui annonçait toutes les corvées du lendemain, et quelquefois

on en inventait pour obtenir un grognement plus violent. Comme il était bon garçon, par moments il hochait la tête en souriant, comme s'apercevant de la malice de ses camarades. Mais il reprenait tout de suite son ton furieux, car c'était son caractère, et d'ailleurs il sentait obscurément que c'était là son charme aux yeux de ses camarades. Il maugréait comme un enfant qui siffle quand il fait le chemin de fer, ses petits amis faisant les voyageurs.

L'atmosphère étant très ennuagée car tout le monde fumait, Luce demanda à Jean si cela ne lui était pas désagréable, et lui offrit une cigarette. Jean ayant refusé, Poitiers lui offrit une des siennes, qui était russe, et Jean en effet l'aima beaucoup. Bientôt ils descendirent dîner : l'un s'excusa sur l'heure si proche de la rentrée au quartier de descendre tout habillé, Luce qui n'avait pas fini sa toilette s'excusa de dîner en robe de chambre, Planteau qui n'avait pas eu le temps d'apprendre sa théorie fit prévenir par le propriétaire qu'il ne pourrait descendre qu'au poulet, ce qui fit rire tout le monde. Et comme il aimait beaucoup le champagne, quand on l'entendit on cacha par terre les bouteilles pour lui faire croire que tout était fini. L'un arriva en riant et quand la porte fut fermée il raconta en riant et avec passion qu'il venait de rencontrer M. Saulces dans l'escalier et que l'autre lui avait demandé du feu. À cette nouvelle si importante le silence le plus complet se fit. Seurau, c'était lui qui avait eu cette chance, raconta qu'il s'était mis dans la position réglementaire et avait dit : « Voici, mon lieutenant. » Et qu'en le quittant il avait très bien vu le lieutenant apercevoir par la porte ouverte les soldats qui buvaient du champagne et sourire.

« Ça lui en a bouché un coin, ça, mon vieux, ne put s'empêcher de s'écrier Poitiers avec une satisfaction qui était partagée par toute l'assemblée frémissante d'inquiétude et de bonheur. — Alors, tu ne crois pas qu'il nous foutera dedans, demanda Kahn pour forcer Seurau à peindre à nouveau cette scène mémorable. — Tu n'es pas fou, répondit Seurau, lui, foutre quelqu'un dedans ! Mais je te dis qu'il regardait d'un air d'envie votre champagne. Tu comprends que ça le ferait plus rigoler de dîner avec nous que d'aller s'embêter à quarante sous l'heure avec Cotonet et les autres. — Tu aurais pu l'inviter de notre part, on l'aurait très bien reçu », dit Luce en riant, plaisanterie aimable comme celle d'un bon bourgeois disant à quelqu'un qui a vu passer l'empereur de Russie : « Vous auriez pu l'amener dîner, lui dire que j'aurais été enchanté. » En revanche, Planteau avait

rencontré Cotonet qui avait répondu à son salut comme il avait l'habitude de faire en se grattant immédiatement après la tête pour qu'on ne crût pas que c'était par politesse qu'il avait porté la main à son képi (on sentait que leur manière de saluer, de parler à chacun les intéressait, les ravissait comme chez un amateur de théâtre la particularité vocale de Baron, ou le fait que Sarah Bernhardt mange des tirades entières sans qu'on distingue). Et il avait regardé avec attention. « Tu aurais dû lui dire : Je vais chez moi, rue des Bons-Enfants, est-ce que ça vous regarde ? — Je crains qu'il ne se doute de quelque chose. » Mais la logeuse qui les servait elle-même leur dit qu'elle connaissait bien M. Cotonet qui était très bon, très drôle, bien plus aimable avec elle que leur fameux M. de Saint-Gerin. « Pas avec nous », dit Luce.

À ce moment entra de Saint-Serves qui revenait de permission. Chacun lui demanda des nouvelles des siens, ce qui rappela à Luce d'en demander à Planteau de sa sœur qui était souffrante. Mais Saint-Serves avait bien d'autres nouvelles. À la Paix la veille au soir il avait vu Saint-Gerin avec le duc de Frettes, qui soupaient avec des dames. Tout le monde était tout oreilles. Pour lui, Saint-Serves, quoiqu'il fût en civil, il croyait bien que Saint-Gerin l'avait reconnu, car il l'avait plusieurs fois regardé. « Qu'est-ce que ça peut faire, dit Luce, il est trop chic pour rien dire. Il avait un pardessus bleu avec des fourrures, je ne te dis que ça », dit Saint-Serves. Kahn qui attachait une extrême importance à la toilette et, quoique venu dîner sans s'être rhabillé, laissait voir un linge des plus fins, une cravate et des chaussettes qui s'accordaient, raconta que les deux fois qu'il avait vu Saint-Gerin à Paris, il avait un habit des mieux faits et que même dans le service il avait quatre pantalons de fantaisie de rechange qui lui donnaient un chic unique d'officier de cavalerie.

Jean intéressa tout le monde en racontant qu'il connaissait Saint-Gerin et avait même été invité à dîner par lui pour ce soir-là et trop tard, ayant déjà accepté chez Luce. « Ah ! c'est ça, son ordonnance qui couche dans ma chambre nous a dit qu'il avait du monde à dîner, dit Kahn. — Il m'a réinvité pour jeudi, dit Jean. — Oh ! sans doute vous allez dîner avec Lepureau, avec le capitaine de Traverse, avec Toulié, dit Kahn. — Toulié ? tu n'es pas fou, dit Luce, tu crois que Saint-Gerin invite des gens comme Toulié à dîner ? » Jean leur parla de Servier pour qui il avait tant de sympathie. Mais

il était nouvellement arrivé au régiment, ils ne le connaissaient pas, ils savaient seulement qu'on le disait épatant et pourtant très sec. Il avait donné deux jours de salle de police à un homme qui ne l'avait pas salué, mais en marche, comme il était très riche, il payait du vin à tous les hommes. Ils racontèrent sur sa manière de faire faire l'exercice des détails qui intéressèrent énormément Jean. Et le cri « Face en arrière, demi-tour droite » au lieu de prolonger les sons comme leur capitaine, il le disait vite en levant très haut son sabre, avec un chic inouï. Et tout en ayant, quand il a son képi de côté, les cheveux si courts qu'on le croit à l'ordonnance, l'autre jour Poitiers l'avait vu dans le bureau de son chef qui signait des permissions, et il avait une raie magnifique et des cheveux blonds bouclés. Son chef le trouvait très sec, mais comme neveu du général de Terrainville commandant la division. il avait beaucoup d'influence : il lui avait fait avoir un bureau superbe et lui avait payé des poêles dans toutes les chambres. On disait qu'il était très mal avec Cotonet. Du reste il n'avait pas vingt-sept ans.

★

Comme on avait fini de dîner, pendant que chacun restait assis devant son petit verre à demi vidé et allumait une cigarette, Poitiers avait transporté cigarette et petit verre sur le piano et se mit à chanter à Jean tout ce qu'il demandait : les accompagnements nombreux, doux et retentissants, couraient sous ses doigts, il chantait d'une voix charmante, sa cigarette au coin de la lèvre et penchant dans une sorte de frémissement à demi nerveux sa tête sur son cou, quoique ce fût un gros garçon très calme. On entendait distinctement chaque parole de la chanson, ou de l'air d'opérette. Sans s'arrêter, l'accompagnement toujours rythmé, il faisait les réponses de la femme sur une voix de tête, reprenait les chœurs si fort que tout le monde était transporté de temps en temps, esquissant avec une justesse saisissante l'imitation d'un acteur connu. Jean l'écoutait avec une admiration prodigieuse : tous les chanteurs, tous les pianistes lui auraient paru glacés et bornés auprès de ce brio merveilleux, de cette voix qui charmait, de toutes ces drôleries si bien retenues, si finement dites qu'on l'admirait à ce moment comme s'il les avait trouvées, de cet accompagnement multiple où,

en regardant les notes de son air indolent et en ayant l'air d'hésiter à plaquer les accords, il montrait et apprenait aux autres qu'ici c'était un violon, là des trombones dont il donnait ensemble, déchaînant toutes ces sonorités qu'il semblait conduire d'un air distrait et fatigué, la délicatesse et la violence.

Jean l'écoutait comme un causeur incomparable, comme un homme pour qui tout ce que les autres ne savent point apercevoir est un jeu à comprendre, à retenir, à reproduire, dont la puissance merveilleuse et aisée tire de ce piano qui pour les autres semble un abécédaire de la musique, épelant les phrases musicales, des flots dans lesquels il se jouait, planant comme une mouette sur la tempête, y mêlant sa voix sans se hâter mais toujours à temps, sa cigarette restant au coin de la bouche. Et quand arrivaient les imitations, ce qu'il y a de plus particulier en chacun, ce à quoi Jean le reconnaissait quand il l'entendait au théâtre, mais qu'il n'avait jamais défini et qui à cause de cela avait sur sa sensibilité un empire bien plus fort, Jean sentait avec une vivacité presque trop forte (tant l'exactitude de l'organe évoquait, impliquait la nature elle-même découverte, l'originalité pénétrée, l'essence même d'un autre être dérobée, la particularité de sa personnalité reproduite) tout le mystère de son plaisir d'autrefois à l'entendre éclairci, la définition pour ainsi dire de son plaisir et de cette personne. Aussi plaçait-il en ce moment Poitiers au-dessus de toutes les personnes qu'il avait jamais connues. Certes s'il avait pu amener sa mère ou Réveillon à goûter pour partager avec lui la sensation la plus extraordinaire qu'il avait ressentie, ce n'aurait pas été en leur lisant tel livre, en leur faisant connaître tel homme supérieur, mais en leur faisant entendre Poitiers dans un chœur de *Lohengrin* ou dans l'imitation d'Yvette Guilbert. Et Jean admirait encore comment avec tant de simplicité Poitiers ne paraissait nullement prétendre chanter un chœur mais évoquer avec eux des souvenirs, rappeler à leur mémoire indécise tel air, telle parole qu'il cherchait s'interrompant de temps en temps pour dire : « Il me semble que c'est cela », et se souvenant tout à coup de telle drôlerie, se plaignant de ne pouvoir rendre le jeu de scène que Granier faisait à ce moment-là, la petite phrase que le violon aurait alors, montrant, chaque fois qu'il signalait son insuffisance, que rien ne lui échappait, qu'il avait tout compris, que tout, de la finesse du librettiste aux richesses de l'instrumentiste et à l'esprit de la

chanteuse, était aussi bien de son ressort. Et il raconta ensuite une ou deux choses qui étaient arrivées dans sa chambrée le jour même avec le même esprit, comme si, laissant pour un instant la musique, il continuait à donner cours dans un récit parlé au même esprit si fin sur chaque chose que Jean ne pensait pas qu'il pût en rien avoir des limites.

Mais l'heure de se séparer était arrivée. Déjà par les fenêtres de la salle à manger qui était au rez-de-chaussée on voyait passer des soldats qui regagnaient la caserne. Luce s'était déjà esquivé depuis un moment pour se préparer, les autres prirent leurs ceinturons qui étaient sur des chaises. Planteau était déjà parti en avant, disant qu'il n'avait pas envie d'être privé de permission dimanche et grognant. Chacun dit adieu à Jean qui attendait Luce à qui on criait de se dépêcher, et Jean les remerciait avec d'autant plus d'embarras qu'il ne savait si ce n'était pas de tous en réalité qu'il avait été l'invité. Enfin, il sortit avec Luce, Kahn et Poitiers, leur demandant la permission de les accompagner jusqu'à la caserne. Il était d'autant plus gêné vis-à-vis de Poitiers que n'ayant à aucun degré aucun de ses dons, non seulement il s'en exagérait le prix, mais il s'exagérait sa médiocrité à lui et le mépris où Poitiers devait le tenir, se sentant continuellement, devant lui qui étalait avec tant d'aisance le savoir merveilleux de sa facilité musicale, de sa mémoire, de sa voix et de son doigté, la même gêne qu'un étudiant mal mis et gauche devant un brillant homme du monde à la tenue et aux manières exquises. « Ayant tous ses talents, il ajoute le charme, le savoir-vivre de paraître trouver cela peu de choses, et tous les autres pleins de mérité. Mais au fond que doit-il penser de moi ? »

Les camarades de Poitiers, quoique plus blasés sur son talent et connaissant les limites de son répertoire, admiraient néanmoins sans réserve cette facilité qui faisait de lui à leurs yeux un garçon d'esprit et un musicien « dans l'âme ». Tandis que Planteau et Seurau, qui tous les deux avaient reçu une éducation musicale complète, sans savoir d'ailleurs ni improviser, ni imiter, ni chanter, lui trouvaient un goût détestable, aucune intelligence musicale, un maniérisme fatigant, et savaient qu'en dehors de cela et malgré la drôlerie de ses récits, la parfaite ressemblance de ses portraits (un autre talent que Jean ignorait) et le charme de ses manières il n'était pas du tout intelligent. Mais les autres le croyaient au contraire doué pour tout et, sans sa paresse, pensaient qu'il serait arrivé en ce qu'il aurait voulu plus loin

qu'aucun autre. Mais Jean qui, ayant seulement entendu leurs compliments, ne savait pas qu'on pouvait penser de Poitiers autrement qu'il en pensait en ce moment lui-même, se sentait terriblement honteux de n'avoir rien à lui offrir en échange, et en le remerciant et en voyant l'autre hausser les épaules et le remercier au contraire avec grâce, se sentait l'embarras de quelqu'un qui vient de recevoir une hospitalité princière et ne pourra pas la rendre. Peu à peu le groupe se grossissait de soldats qui regagnaient la caserne. On marchait vite, car on était en retard et il faisait un froid glacial.

« Après l'appel, dis donc à la cantine qu'on monte du vin chaud pour mes hommes de la chambre, dit Luce à son ordonnance qui passait. — Vous allez vous coucher tout de suite ? demanda Jean. — Oui, dit Poitiers, nous partons en marche demain matin à cinq heures et demie et pour toute la journée. Demain je ne crois pas que nous aurons le temps d'aller à nos chambres, car il y a après étude le soir. On n'aurait que dix minutes pour se laver et dîner. » Le tambour qui battait brusqua les adieux, car Luce et ses amis entrèrent en courant. Jean alla chercher Réveillon qui l'attendait devant la porte de Saint-Gerin, et tandis qu'ils revenaient dans la calèche du duc de Réveillon il exagérait à Henri les tours de force que faisait Poitiers au piano, sentant que c'était la seule manière de lui donner une idée, pas même approchante, de sa puissance et de son esprit merveilleux.

VII

L'HIVER À RÉVEILLON

Le froid qui avait déjà paru deux ou trois fois pour quelques jours, et puis qui était reparti, semblait cette fois s'être définitivement installé. Dès que Jean était réveillé, on venait allumer les énormes bûches couchées dans la cheminée qui occupait toute la longueur de sa chambre. Et tout en faisant très vite sa toilette, dans le froid cabinet de toilette, il s'interrompait de temps en temps, courait tout d'un coup pieds nus dans sa chambre pour venir chercher un peu de chaleur auprès du feu. De même dans les galeries, les couloirs du château, on passait sans s'attarder, et dans le salon, dans la salle à manger, on faisait place à chaque nouvel arrivant près de la cheminée. Tout en s'approchant du feu rouge de la cheminée du salon, tandis que tout se préparait pour le déjeuner, Jean ne pouvait s'empêcher de regarder par la fenêtre du salon le soleil sorti malgré le froid, les peupliers jaunis qui s'étaient soudain dorés, l'eau de la Marne, pâle, azurée, brillante comme le ciel pur mais qui ne parviendrait pas à se réchauffer. C'est à peine si tout de suite après déjeuner, Jean et Henri qui n'étaient pas frileux, pouvaient aller se promener en voiture découverte. Encore de temps en temps Jean serait obligé de faire arrêter le cheval pour courir un peu sur le chemin pour se réchauffer les pieds, car le ciel avait beau sourire, l'eau briller, les bois être d'or, ils semblaient ne pas savoir les comprendre, leur refuser d'un air caressant la chaleur dont ils avaient besoin. Le bien-être maintenant n'était plus dans les bois, au soleil, à l'air. Il était dans le salon où on prenait bien garde de ne pas ouvrir la fenêtre, devant la cheminée où l'on mettait pour plus de chaleur du charbon qui donnait un feu rouge, et près de laquelle ceux qui entraient du dehors, ayant laissé leur paletot dans l'antichambre, entraient la figure rouge de froid, et surpris de la bonne

chaleur de la pièce, ne pouvaient s'empêcher de sourire, de passer les mains sur leur figure soudain chaude, de se frotter les mains moins de froid que de plaisir, en mettant un pied dans la flamme au risque de brûler leur chaussure. Aussi n'ayant plus de force, d'avenir, de chaleur, si agréable mais sensuelle au printemps, et presque matérielle l'été, la nature semblait n'être plus que charme. L'hiver était déjà venu, et avant de n'être plus qu'un squelette noir, les arbres étaient dorés, et avant d'être recouverts pour des mois par un brouillard gris et bas, le ciel était si pur, et avant d'être sombre, caressante et morne, puis cachée sous la glace, la rivière était si bleue et semblait se mettre en fête pour un printemps qui ne viendrait plus, qu'ils semblaient pour la première fois montrer toute leur grâce. C'était comme un de ces sourires qui s'évanouissent au milieu du silence, qui ne répondent à aucune question, n'amèneront aucune parole et où une personne dont nous n'avions pas encore vu de si près la grâce semble laisser seulement voir son âme douce et fine.

Mais le froid, après avoir laissé encore quelques jours le soleil paraître dans cette nature qu'il aimait, mais sur laquelle après avoir régné en possesseur il ne pouvait plus rien, le chassa aussi. Et il fit un temps gris qui tira des harmonies toutes différentes et bien plus énergiques de la campagne dépouillée. Le temps des regrets, des survivances inutiles, des sourires suprêmes était passé. Les bois que ne protégeaient plus les couleurs du soleil perdirent toute poésie. Et Henri montait dans les marronniers, jusqu'en haut, les secouait et Jean jusque-là les mains tendues, ayant peur du bruit des châtaignes qui tombaient, courait les ramasser parmi les feuilles. Les feuilles de la vigne vierge étaient tombées et leur couleur rouge semblait par ce temps gris plus vive. Les dernières moissons étaient rentrées, et dans les champs on ne voyait plus çà et là que deux chevaux conduits par un laboureur, qui retournaient la terre sur laquelle des oiseaux volaient. De temps en temps on entendait le coup de fusil des chasseurs. Et le chant du coq semblant fêler en passant l'air dur comme du givre prenait quelque chose de vif comme les dernières baies rouges qui se flétrissaient aux haies. Les quelques fleurs qui survivaient le long des chemins, les quelques arbres qui avaient gardé des feuilles avaient l'air malheureux et chétif des fleurs sans charme, des rares arbres qu'on trouve au bord de la mer. À chaque instant, ils avaient à se courber sous le vent qui semblait

vouloir les arracher, ces bleuets à demi fanés, ces tristes marguerites jaunies au sol. Mais dans la situation d'enfants que leur père menace d'un coup pendant qu'il les tient immobiles par leur collet, elles ne pouvaient fuir ses menaces et ces violences perpétuelles, elles se baissaient et ne se relevaient souvent qu'avec une corolle de moins. Les arbres se plaignaient, faisaient avec leurs bras décharnés des gestes impuissants. Et dans le parc, devant le château qu'avaient fui le soleil, l'air doux, l'été, les deux statues que ne couvrait plus aucun ombrage semblaient avoir été oubliées là et ne pas savoir comment faire, dans leur air éploré, leur attitude à la fois immobile et fuyante, pour y passer l'hiver, pendant que tout ce qui allait si bien avec elles était parti.

★

L'hiver était tout à fait venu, apportant avec lui ces plaisirs inconnus au rêveur l'été, celui, quand le matin étincelant et beau riait dans les fenêtres mais qu'on sentait le vif froid du dehors, de s'approcher du fourneau qui dans la cuisine au milieu assez obscure jetait des lueurs rouges tout à fait différentes des pâles rayons qui se jouaient dans la cour, et qui ne nous accompagneraient pas à la promenade mais qui avaient un air autrement actif, déjà fort empressées, grondantes et grommelantes en se mettant à l'ouvrage car dans trois heures il faudrait que le déjeuner soit prêt — et maintenant, car il n'est encore que huit heures, de faire remplir son bol de café au lait fumant et de le boire à chaudes gorgées, tandis qu'entrent et sortent les domestiques occupés à leur ouvrage et nous saluant d'un « Bonjour, déjà levé ? » et d'un sympathique « Il fait bon ici, il fait froid dehors » avec ce sourire qui se montre seulement sur les visages de ceux qui pendant un instant pensent aux autres, et dont la figure, alors entièrement débarrassée d'égoïsme, prend une expression vacillante et bonne : sourire qui consomme le plaisir commencé par le sourire doré du ciel au fond des vitres, la bonne chaleur du feu du fourneau dans notre dos et le goût clair et chaud du café au lait, et la nuit, quand il fallait se lever pour aller en grelottant dans la tourelle glacée où l'air entre par la fenêtre disjointe, le gai retour dans sa chambre en sentant un sourire de bonheur ruisseler sur sa figure, en ne pouvant pas s'empêcher de sauter de joie à la

pensée du grand lit chaud de notre chaleur, du feu brûlant, de la boule, des édredons et des couvertures de laine qui ont passé leur chaleur au lit dans lequel nous allons nous couler, nous murer, nous fortifier, nous cacher jusqu'à la figure, comme contre des ennemis qui frapperaient au-dehors et dont nous nous égaierions de penser qu'ils ne nous attraperont pas, ne savent pas où nous sommes tant nous sommes bien tapis, riant du grand bruit que fait le vent heurtant au-dehors, montant par toutes les cheminées à tous les étages du château, perquisitionnant à tous les étages, essayant toutes les serrures, et quand nous sentons son froid qui nous arrive, refermant bien nos couvertures, nous glissant encore un peu plus à fond, saisissant notre boule avec nos pieds, la remontant trop haut, pour que quand nous la ferons redescendre le lit à cette place-là soit tout brûlant, nous cachant jusqu'à la figure, nous pelotonnant, nous retournant, nous enfermant, nous disant : la vie est bonne, trop gais pour trouver de la mélancolie dans la constatation même du bonheur et de la médiocrité de son essence.

Et comme Jean faisait de bons dîners à ce moment-là ! M^{me} de Réveillon disait : « Nous dînerons exactement ce soir, parce que je vous ai fait faire un soufflé et qu'il faut le manger exactement. — Un soufflé, oh ! quel bonheur, disait Henri. — Mais, mes pauvres enfants, il faut bien au moins que je vous fasse bien manger, vous n'avez pas beaucoup de distractions par un temps pareil. Aussi, bien exacts à sept heures et demie ! Oh ! vous avez encore du temps, il n'est que quatre heures, il fait nuit si vite maintenant. » On aurait bien du temps pour lire jusque-là, monter se déchausser d'abord, se chauffer et dire au domestique qui venait prendre vos chaussures : « il fait froid. » Car il est si agréable de dire : « il fait froid », quand on a un bon feu et qu'on commence à se chauffer.

VIII

LA VICOMTESSE GASPARD DE RÉVEILLON

On eut la visite de noces du jeune couple Gaspard de Réveillon. La jeune femme née Crispinelli était une poétesse de dix-neuf ans dont la *Revue des Deux Mondes* venait de publier des vers admirables. Son corps, ses traits, ses yeux étaient incessamment animés d'un charme si vif qu'on ne songeait pas un instant à se demander si telle ou telle chose en elle était plus ou moins bien, tant on était fanatisé par sa personnalité, par ce qu'elle avait d'original et qui se retrouvait dans chacun de ses traits. Aussi Jean fut-il aussi étonné quand il entendit dire qu'elle avait le nez un peu fort, que, quand il était dans la passion de tel livre, s'il entendait une de ces personnes dites de goût dire que tel caractère était bon mais que la composition ne valait rien, ou autre chose. Car il ressentait violemment l'essence des choses mais ne pouvait pas les observer elles-mêmes. Ce qui constituait la nature même de ce grand poète — (M^me^ Gaspard de Réveillon) — n'apparaissait jamais dans ce qu'elle disait. Et, au contraire, par ses plaisanteries continuelles, par ses railleries sur telle ou telle personne qui parlait du printemps, de l'amour, etc., elle aurait plutôt semblé mépriser de telles choses. Quand on lui parlait d'elle-même, elle semblait une personne aimant seulement la bonne cuisine, la paresse, le lit. Ce n'est pas du tout que ses poésies ne fussent pas sincères, mais au contraire, qu'elles exprimaient quelque chose qui en elle était si profond qu'elle n'avait même pas pu y penser, en parler, le définir comme une chose différente de soi, qu'elle y aurait peut-être vu aussi une sorte de sacrilège, comme eût trouvé M^me^ Santeuil s'il lui eût fallu parler dans la conversation de sa tendresse pour M. Sandré. À écouter causer M^me^ Santeuil, on entendait seulement

d'incessantes plaisanteries sur tout et même, mais toujours affectueuses, sur son père, la seule manière dont elle pouvait témoigner qu'elle l'aimait étant de trahir involontairement son admiration pour lui en ne pouvant pas s'empêcher, sous prétexte de s'en moquer, de rapporter ses manies, de raconter mille traits de lui. Ainsi M^me^ de Réveillon n'aurait parlé de l'hiver que pour nous dire qu'elle n'aimait pas le froid, ou qu'il lui donnait des douleurs, ce qu'il contenait pour elle de plus intime et de plus doux étant ressenti pour ainsi dire instinctivement et ne pouvant pas faire l'objet d'une conversation. Mais cette essence intime des choses dont elle ne parlait pas était en réalité la seule qui fût vraiment importante pour elle, qui la jetait dans un état véritablement délicieux et exalté, comme on pouvait le voir en voyant que ses vers s'y rapportaient toujours, nos poèmes étant précisément la commémoration de nos minutes inspirées, lesquelles sont déjà souvent une sorte de commémoration de tout ce que notre être a laissé de lui-même dans des minutes passées, essence intime de nous-même que nous répandons sans la connaître, mais qu'un parfum senti alors, une même lumière tombant dans la chambre, nous rend tout d'un coup jusqu'à nous en enivrer et à nous laisser indifférents à la vie réelle dans laquelle nous ne la sentons jamais. À moins que cette vie ne soit en même temps une vie passée, de sorte que dégagés un instant de la tyrannie du présent nous sentions quelque chose qui dépasse l'heure actuelle.

De même les vers de cette jeune femme étaient toujours tristes, et on sentait par la continuité de la tristesse dans ses vers que son âme était en effet véritablement triste et que sa tristesse, comme cette essence intime des choses, ce souvenir d'elle-même qu'elle goûtait dans les parfums qui reviennent dans la vie, l'odeur des mandarines qui flue dans une chambre chaude, comme le souvenir de toutes ces gaîtés luxueuses de Noël où souvent autour d'une table gaie et fleurie nous avons apporté une âme pleine de la pensée d'une qui n'y était pas, qui n'y viendrait jamais et dont l'absence donnait à la neige qui dehors nous séparait d'elle, aux levées des lettres qui ne nous apportaient pas de lettres d'elle, quelque chose non plus de vide, mais de rempli d'une sorte de charme, était pour elle un point de départ de rêves exaltés, c'est-à-dire une des seules choses réelles pour elle, cette exaltation étant le seul signe où nous puissions reconnaître la vérité des idées qui nous viennent. Et pourtant sa conversation était d'une gaîté

continue, elle faisait rire perpétuellement par des rapprochements comiques, une manière spirituelle de raconter la moindre chose, si bien qu'elle n'avait nul besoin de raconter des histoires drôles, et qu'un mot drôle raconté par elle ne l'eût pas été plus, mais bien plutôt que dans toute circonstance de la vie elle découvrait quelque chose de drôle, dans toute conversation qu'elle entendait, dans toute action car une personne fine, que la faculté de sympathie met à la place de chacun au lieu de rester tout le temps en soi, voit partout du comique, chacun au contraire ne pensant qu'à soi en disant forcément quelque chose qui, du point de vue de l'autre personne, est comique. Mais l'observation n'étant égoïstement au point de vue de personne, sa gaîté en quelque sorte centrale n'a rien que d'indulgent et de sympathique.

Sans d'ailleurs tant chercher les causes de cette possibilité de trouver de la gaîté à toute heure près de soi, l'évidence de cette possibilité que nous enseigne toute personne spirituelle, par la drôlerie qu'elle trouve en tout, nous montre que si nous croyons qu'il y a peu de choses drôles, c'est que nous ne savons pas les y voir. Et l'esprit nous montre que la gaîté est un élément fondamental de toute chose et qu'on peut dégager de tout fait qu'on rencontre sans le chercher, comme l'analyse chimique nous montre que le carbone n'est pas un corps qu'il est nécessaire d'aller chercher dans la lune, mais qu'il se trouve dans tous les corps que nous avons à notre portée, où que nous soyons, et qu'on n'a qu'à le dégager. Or, le don merveilleux de sentir sa propre essence dans les choses, ou l'essence des choses, et qu'on appelle don de poésie, essence dont la révélation est si merveilleuse qu'elle nous jette alors dans l'enthousiasme et nous fait écrire, de sorte que l'inspiration devient pour le poète le signe de l'excellence des choses qu'il voit, cet état merveilleux n'étant pas constant, étant lié à des sensibilités intérieures qui peuvent être liées elles-mêmes à une puissance organique que les changements de saisons excitent peut-être en rapportant des souvenirs et en modifiant les choses auxquelles on s'était trop habitué pour pouvoir les sentir, le poète peut en somme se dire avec tristesse qu'au sortir de l'adolescence (alors que peut-être il était déjà inspiré mais ne le savait pas n'ayant pas fait de retour sur les véritables choses de lui-même), quand il commençait à voir que tout ce qu'il avait cru n'existait pas, si on lui avait dit alors : « L'inspiration existe, les poètes ne sont pas des hommes comme

des autres », il eût été radieux, le monde redevenant féerique et beau comme si on lui avait dit que les fées existaient ou que l'hypnotisme était vrai, tandis que maintenant au contraire il sent trop que l'inspiration est quelque chose de vrai. Il l'attend, elle ne vient pas, il cherche à se mettre dans un état d'esprit où les choses s'entrouvrent, dans son sommeil où toute sa tête répète ce qu'il a senti et où il retrouve en quelque sorte mais en vain les forces qu'il n'a plus, il sent des choses s'entrouvrir, il a de telle campagne une sensation profonde et exaltante et il se réveille ne pouvant la ressaisir avec la fureur d'un impuissant qui aurait fait une fausse couche (Goethe mourant trouvait des épithètes dans son délire, et combien les dernières pièces de sa vieillesse étaient fades !). Mais alors quel charme a pour lui l'inspiration, comme celui qui meurt d'amour sait bien que l'amour est réel et n'en est pas plus heureux, cela étant près de lui comme la vie même, et le malade qui est couché tous les jours ne trouve pas à cela le charme singulier qu'y voient les autres. Mais que l'inspiration revienne, et sans doute il ne s'amusera pas à penser que le monde est plus féerique, les poètes étant des gens inspirés, mais l'inspiration lui donnera de véritables joies.

Or, ce don merveilleux existe chez des êtres supérieurs qui trahissent le reste du temps cette supériorité sans doute par la difficulté à dormir, la paresse, le gâchage de leurs dons, l'inexactitude, les passions, les névralgies, l'égoïsme, la tendresse passionnée, la nervosité excessive, mais aussi par un brillant excès de facultés intellectuelles, qui dans la conversation sont la cause de cet esprit perpétuel par où se trahit le don de sympathie, de sorte que tous les poètes se sont trouvés être dans leur intimité des causeurs charmants et toujours gais, ce qui n'est la preuve d'aucune insincérité de leur part mais la preuve de la loi de coexistence entre ces brillantes facultés intellectuelles et ce don merveilleux, qui lui, à ce moment, sommeille et ne s'exerce que dans la solitude. De là aussi on trouve que les poètes feraient mieux d'écrire des histoires comiques sur le monde ou des choses d'éloquence (car s'ils soutiennent une cause dans la conversation les mots leur viennent avec une facilité, un feu merveilleux). Mais eux sont secrètement avertis d'avoir à écrire tout autre chose, c'est-à-dire les choses seules qui excitent chez eux l'enthousiasme poétique. Et quand ils en écrivent d'autres, ils sentent que ce n'est point d'eux, ils le font

par besoin d'argent ou pour plaire au public, mais n'ont pas à ce moment le plaisir mystérieux. Et M^me^ de Réveillon devait aussi avoir forcément sur des choses qui ne se rapportaient pas à la poésie des idées qui, nées de ce brillant tempérament intellectuel, devaient être si différentes de celles de son milieu qu'elle devait forcément choquer énormément au point d'y passer pour très mal élevée, un peu détraquée dans ses idées et exerçant une influence déplorable sur son mari. Ne venait-il pas de signer la protestation pour Dreyfus, ce qui étant donné son nom excitait l'indignation sans le mépris, et surtout était à ce point contraire à ce que son nom impliquait que cela n'avait plus aucune espèce d'importance, mais était tout de même bien ennuyeux pour la famille et prouvait un triste oubli des devoirs attachés à son nom. Et pouvait-il être autrement avec une femme qui foulait aux pieds les plus saintes choses, qui parlait légèrement de la religion, de la noblesse, qui arrivait à dîner une heure trop tard, qui écrivait, qui portait des fichus extraordinaires comme les personnes qui n'étaient pas du faubourg Saint-Germain, qui recevait une quantité d'auteurs de fort mauvais livres, qui dans l'affaire Dreyfus avait très ouvertement pris parti contre l'armée et fait cause commune avec les pires anarchistes (dame oui !) (on n'aurait pas pu penser, n'est-ce pas, qu'un Réveillon serait avec les anarchistes ? Voilà ce qui prouve qu'on doit faire bien attention en mariant les jeunes gens — car le pauvre garçon, lui, il était amoureux de sa femme, c'était bien excusable qu'il ne vît que par elle, et que c'est avec bien de raison que dans le monde on se méfie des personnes qui écrivent, des femmes qui font des vers, etc. car tout cela se tient avec les véritables abominations qui sont une honte, parenté entre ces choses que l'exemple de la comtesse Gaspard de Réveillon ne prouvait que trop). Enfin elle choquait encore plus par une sorte d'aplomb intolérable qui venait de ce que, souvent silencieuse, n'ayant rien à dire par timidité, ce qui paraissait déjà assez mal élevé, quand au contraire elle commençait à raconter des choses, son propre esprit lui versant sans cesse de chaleureuses expressions, de réconfortantes saillies, d'enivrantes drôleries, elle se grisait de sa propre parole, parlait quelquefois cinq minutes de suite, ce qui la faisait trouver drôle mais fatigante, occupée d'elle-même et coupant la parole aux personnes âgées. Ajoutez que parfois elle riait de toutes ses forces avec un artiste rencontré dans un salon, de

sorte que toutes les douairières qui n'avaient rien dit n'en avaient pas moins fait toutes leurs réflexions.

Mais si l'on songe que l'automatisme appelé bonnes manières détruit toute spontanéité, tout exercice véritable de l'esprit, toute possibilité de poésie, on concevra aussi que la poésie, le véritable exercice de l'esprit, détruise tout automatisme et toutes bonnes manières. Si un être doué vient dans le monde, sans doute il y deviendra automate et ne fera plus rien. On le déclarera assagi, formé, ayant gagné, et en effet lui qui à vingt ans ne pouvait passer un examen, écrire même un article de journal, sera capable à trente d'entrer aux Affaires étrangères et d'écrire pour les revues. Mais supposez cet être né dans la partie la plus élevée du monde, de telle sorte que le désir d'y parvenir ne puisse pas exister pour lui et qu'alors l'ennui de son intelligence ne soit pas compensé par les jouissances de sa vanité. Les gens du monde n'auront pour lui aucun prestige capable d'exciter ses instincts d'imitation. Alors la jeune fille restera ce qu'elle est et comme dans son organisme son don merveilleux se manifeste par des palpitations de cœur, de l'urticaire (oui, pourquoi pas ? l'été se marque non moins par ses mouches et moustiques que par ses roses et ses nuits d'étoiles) de même dans l'organisme social pour lequel il n'est pas plus fait il se marquera par les mauvaises heures où elle arrive à table, par son air rêveur pendant que des personnes d'expérience parlent, par son incapacité à réprimer ses fous rires, par le choix exquis et involontaire de ces adjectifs qui lui arrivent, tous plus beaux les uns que les autres, tandis qu'elle parle, comme ces figures de cotillon qu'une personne placée dans la coulisse passe au conducteur, choix qui semble le comble de la prétention et peu fait pour la conversation, comme tout poète qui fait un article de journal écrit avec préciosité, par son aplomb à parler si fort et à faire des remarques si drôles sur les gens eux-mêmes à qui elle parle avec une certaine impertinence involontaire. Aplomb qui vient d'ailleurs aussi de ce que si beaucoup la critiquent, quelques-uns l'admirent, la gâtent, encouragent ses récits, y applaudissent, qu'elle a peu à peu conquis sa parenté la plus proche qui est devenue un public charmé et gâteux, ayant reconnu sa supériorité non à ses preuves mais parce que dans les autres circonstances de la vie elle se révélait en tout, par une meilleure manière de tourner les lettres sur lesquelles on se consulte en famille, par des vues profondes et plus justes,

ce qui fait qu'on trouve qu'elle est de bon conseil pour les autres (et puis les critiques qu'on ferait encore, elle est si ingénieuse à les faire tomber, connaissant tout ce qu'on peut répliquer), par les médisances qu'elle excite chez certaines mères de filles intelligentes qui trouvent que ses vers sont tout au plus gentils et que si elle ne s'appelait pas Réveillon et ne faisant pas des excentricités personne n'y ferait attention, en recevant des gens qui non seulement ne sont pas nobles mais ne sont ni le peintre Z. ni le poète X. qui sont anoblis par un droit de cité conféré et même en ne les admirant pas, de sorte qu'elle ne se tient pas à sa place, n'a que des ennuyeux, perd son salon, gâche son nom et n'est même pas intelligente. Car elle aime mieux causer avec sa femme de chambre qu'avec un homme de la valeur du peintre Z. et elle ne lit presque jamais. Appelez-vous cela une femme intelligente ? Pourtant Jean l'avait trouvée délicieuse et il enviait ce mari qu'elle avait l'air d'aimer et qui courait chez les éditeurs corriger ses épreuves. Mais elle ne disait jamais qu'elle l'aimait, elle le regardait quelquefois en riant et le plaisantait d'aller chez les éditeurs. Car son amour comme sa poésie dont il était souvent l'objet était absent de sa conversation. Mais ses yeux graves, son corps gracieux et faible semblaient impliquer l'âme profonde pour laquelle ils avaient été créés et qui avaient d'ailleurs peut-être depuis approfondi encore ses yeux et débilité son corps.

IX

SOUVENIRS DU RÉGIMENT

Les seules belles choses qu'un poète puisse trouver c'est en lui. Donnez-lui un moment d'inspiration c'est-à-dire faites qu'il entre en communication avec lui-même et vous lui donnerez le bonheur. Mais donnez-lui des richesses, des honneurs, des plaisirs, vous ne lui donnerez rien car vous le ferez d'autant plus sortir de lui. Mais cette prise de possession de soi-même n'est pas directe. Il faut qu'il se reçoive soi-même des mains mystérieuses qui le détiennent. Aussi montrez-lui une personne belle, une personne intelligente, ce n'est rien. Mais il peut y avoir telle personne qui, placée devant ses yeux à une époque ancienne de sa vie, se trouve en avoir gardé pour lui seul l'impression à jamais. Peut-être en la voyant la retrouvera-t-il toute, et cette présence lui donnera quelque chose car elle lui donnera un peu de lui-même.

Plusieurs fois par semaine, quand Jean était au régiment, il allait dîner chez son capitaine et souvent il y dînait avec une demoiselle d'une trentaine d'années, belle et souriante, et qui devait à un magnifique talent de chant et à des relations aristocratiques une bonne position malgré sa pauvreté dans la ville d'Orléans. Sa tête avait l'air d'une tête du buste tant par la régularité des traits, par leur perpétuelle malice qui ciselait chaque trait, faisait saillir les joues, dessinait la bouche, que par la généralité assez convenue de sa figure. Habituée aux compliments et ayant par genre de caractère, et par genre de beauté, l'habitude d'accueillir avec scepticisme les compliments : « Dites-vous vrai ? Le pensez-vous ? » (trait d'esprit de la personne qui est spirituelle et modestie de la personne qui est bien élevée, cachet mondain en un mot que la province avait immobilisé), elle redoublait d'interrogations de ce genre dites sur un ton gai qui était au fond de la fatuité : il n'était

drôle de paraître mettre en doute la sincérité du compliment que parce que son bien-fondé était évident. C'est ainsi que notre expression habituelle et notre expression dans les circonstances habituelles révèlent le fond de notre caractère. L'air d'un homme dans la rue est l'image de son attitude en face de la vie. Elle se masque sous un air ahuri, une attitude imperturbablement majestueuse, un air ennuyé que le sourire éclaire un moment, mais qui reprend aussitôt devant les passants.

★

Quand le sergent avait donné la permission de sortir il faisait bien froid, bien nuit. Tandis que Jean se préparait, son brosseur achevait de l'astiquer, de lui donner ses affaires. « Est-il bien, mon ceinturon, tu sais que je dîne en ville ce soir ? — Chez le lieutenant, que tu dînes ? » demandait, couché sur un lit, un des soldats. Car souvent les gens qui ne le laissent nullement paraître dans leurs manières avec nous, savent, nous l'apprenons un beau jour par une incidence, par telle chose qu'on nous rapporte qu'ils ont dit, toutes les belles connaissances que nous avons. « Oui, dit Jean, et toi mon vieux, tu ne sors pas ? » Il était heureux de lui dire mon vieux, d'être l'un d'eux. « Non, je ne sortirai pas ce soir, je descendrai un moment à la cantine, et puis après on se mettra au pieu. »

On entendit une sonnerie. Déjà quatre heures, les jours baissent. « Je voudrais pourtant bien laver une fois le plafond… Il ne fait plus assez clair, c'est malheureux tout de même. Faudra attendre que les jours rallongent. » Car nous avons tous des projets et un but placé en dehors de nous, et pour tout le monde le temps passe. Puis Jean fut prêt, cinq heures sonnèrent et il sortit avec Lachaud qui depuis cinq minutes l'attendait, demandant tout le temps qu'il se dépêchât, le menaçant de ne pas l'attendre. Ils descendirent le faubourg Bannier et arrivèrent à la petite maison où ils avaient leur chambre. Ils poussèrent la porte, prirent leurs lettres et montèrent à leur chambre. Heureusement qu'il y faisait chaud, et Jean demanda à M^{me} Ranvoyzé de monter chez lui du punch pour en offrir aux autres. « Pouvez-vous m'en faire ? — Bien sûr, je vais aller chez l'épicière vous acheter deux sous de sucre. Il doit me rester un peu de rhum à moi. Je vais

vous prendre deux bonnes oranges bien mûres. C'est-il ça ? Il y en aura pour tous ces messieurs. » Et elle sortit.

Mais dès six heures, Jean dit : « Il ne faut pas que j'oublie l'heure, il faut que je commence à m'habiller. » L'eau chaude était prête sur sa toilette. Il la commença, ayant ôté son ceinturon et sa capote. Il se représentait, tout en se lavant, avec grand plaisir le dîner qu'il allait faire, quand ayant retraversé Orléans dans la nuit, il allait arriver au Café du Loiret et monter dans le joli cabinet avec le beau feu flambant où son lieutenant donnait le dîner. Un dîner est une sorte de musée de la gourmandise où les différentes œuvres, auxquelles notre imagination a souvent rêvé dans la solitude avec une telle intensité que la pensée de pouvoir un jour les trouver devant soi était presque trop forte, se trouvent à notre portée, elles-mêmes et non d'autres.

Oui, il y a des moments où la pensée des Rembrandt, le désir de Rembrandt nous envahissent. Nous avons faim de cette obscurité, nous voudrions voir cette lueur, nous nous représentons ces chairs dorées. Ceci ne nous arrive-t-il pas aussi pour les lieux ? Aujourd'hui par ce jour d'automne je voudrais voir toute une forêt, ces arbres jaunis que je désire, que je sens, je voudrais me promener sous eux, et que les choses viennent assouvir la faim de mon esprit. Mais je voudrais plus, ce n'est pas seulement une forêt que je voudrais voir, c'est Fontainebleau. Combien alors le plaisir serait plus profond le besoin étant plus exigeant, plus difficile à satisfaire, puisqu'il n'y a qu'une chose au monde qui peut le satisfaire, un endroit unique, vivant, personnalité qui ne se retrouve à nul autre endroit du monde, faite de l'âge de ses rues, de leur ouverture sur la forêt, des traits des collines, de la figure de la plaine, cette chose unique qu'est un lieu, individualité symbolisée par son nom qui n'est en effet à aucun autre. Fontainebleau, nom doux et doré comme une grappe de raisin soulevée. Ce lieu auquel je pense tant, que je désire tant voir, existe lui, tel que le détermine sa distance de Paris, œuvre de la vie qui lui a jauni telle ou telle maison, donné telles ou telles autres dans les quartiers neufs, ajouté de nouveaux arbres, cassé d'autres, projeté au travers du chemin ou jeté sur tel autre, l'inflexion de la Seine qui se courbe ici et passe, sans quais ni ports, douce et nue entre les bois. Oui, si je prends le train, si je vais là, c'est Fontainebleau que je verrai, ce n'est pas une chose plus ou moins belle, c'est cette chose même, c'est celle qui répond à ce nom qui m'évoque de si

belles choses, qui s'appelle vraiment Fontainebleau, qui, quand je marcherai dans ses rues, quand je toucherai de la main ses maisons, quand je passerai entre ses arbres et m'assiérai sur un de ses rochers, pourrait me dire : oui, tu es à Fontainebleau, tout ceci est Fontainebleau. Toutes les volontés de tous les souverains du monde ne pourraient faire que, où que tu sois, dans tel lieu cent fois plus beau ou plus original, ce soit Fontainebleau, tandis que cet officier qui passe peut dire qu'il est en garnison à Fontainebleau, et que la dame qui habite là quand elle t'invite à dîner peut dire qu'elle t'invite à Fontainebleau, et que ses lettres portent sur le timbre de la poste, comme une obscurité de sous-bois, ce nom glorieux et doux Fontainebleau, le pharmacien d'ici peut se dire pharmacien de Fontainebleau comme le concierge de celle que tu aimes est son concierge et son coiffeur son coiffeur. Ici les pavés sont ceux de Fontainebleau et tu peux te dire : je suis à Fontainebleau. Quand tu es loin de moi et que tu penses à moi ce n'est pas d'aussi belles choses que moi, de plus beaux bois, une ville plus curieuse que tu voudrais voir. Tu voudrais voir cette chose unique qu'est une ville ou un lieu et qui fait qu'elle n'est pas un autre, sur laquelle tu ne peux rien, à qui tu ne peux pas retirer un jour des jours qu'elle a vécus, faire plus vieille ou plus jeune, qui est elle, résidu savoureux de son existence passée sur lequel tu n'as aucun pouvoir que d'en jouir. Rien, si beau cela soit-il, n'équivaut à ce qui est elle. Et ce que tu demanderais alors à voir pour bien sentir que tu es près d'elle, que c'est bien elle, que la rêverie de ton cerveau a rencontré la réalité : oh ! ce n'est pas nécessaire que ce soit très beau ce serait seulement cette grande avancée de la salle à manger de l'hôtel de France et d'Angleterre sur la rue, et les voitures stationnées qu'on prend pour aller dans la forêt.

★

Hé bien, d'autres fois, ce dont nous rêvons ce n'est pas de Fontainebleau, ce n'est pas d'un tableau de Rembrandt ou de Watteau. C'est du goût de la mer, d'une huître, la petite eau marine que nous avalerions sur la conque nacrée qui a vraiment vécu dans la mer, comme nous voudrions voir un autre jour des hêtres d'Hoblener ou la couleur qu'il, lui Hoblener, y a posée, tour à tour embrasée et éteinte jusqu'à cette indéfinissable teinte qui y est

encore. C'est une huître que nous voudrions porter à nos lèvres et avaler, tandis que le vin de Sauternes est versé devant nous dans un petit verre qu'il remplit de sa couleur jaune, de son goût vif et doux, couleur inimitable, goût qui peut arriver jusqu'à une profondeur qu'on n'égalera pas et qui fait que ce vin a ses amateurs comme des toiles ont les leurs, et qui donne des joies plus fugitives mais non moins mystérieuses et moins profondes, non moins nobles puisque, comme au maître d'un chien, comme à un amant, ils donnent à l'amateur le sentiment d'atteindre à quelque chose qui est le produit unique de circonstances qui ne se renouvelleront pas.

Le joli musée qu'un dîner, quand ce goût d'eau de mer, dont, dans notre ville du milieu des terres, nous rêvions jusqu'à le sentir, nous est présenté, presque facile à toucher, humide à la fleur de la coupe argentée et pierreuse, quand la couleur du vin brille comme la couleur d'un tableau sous la protection transparente du verre, quand les plats apportés sans relâche dans des plats d'argent sur la table éblouissante nous donnent en une heure la sensation pleine et directe de ces divers chefs-d'œuvre dont le désir de l'un suffit à remplir de charme une heure oisive et d'appétit. Ici comme dans les musées, comme dans les bibliothèques ce n'est pas seulement notre immense désir d'une chose rêvée qui nous la présente et qui nous donne traduits ces jugements de Ruskin sur Rembrandt que nous désirions tant connaître et pour lesquels nous aurions appris l'anglais, ces nuages de Turner pour lesquels nous avons voulu passer la Manche, ce Fontainebleau qui existe à un endroit où, où qu'on aille, on est à Fontainebleau.

Mais un livre tout différent de notre rêve présent en éveille d'autres qui trouvent en lui leur satisfaction. Vous cherchiez un George Eliot. Vous trouvez un Stevenson. À la dixième page c'est de Stevenson que vous avez maintenant besoin, et la onzième et les suivantes le satisfont, car nos rêves n'ont pas la forme des vues mais la forme qu'un Dieu leur donne. Ainsi vous n'avez pas seulement les huîtres que vous désiriez, ces huîtres sorties de la mer. Mais c'est tout un musée qui se déroule devant vous, et où chaque chef-d'œuvre excite les désirs qui ont en lui sa satisfaction, comme ce noir chevreuil, aux chairs brunes, chaudes, marinées, sur lesquelles la gelée de groseille va jeter une nappe fraîche et fleurie, tandis qu'au hasard d'une libre causerie, vous sentirez les compagnons en linge blanc, les compagnes décolletées de cette séance artistique vous devenir plus chers

que toute votre vie passée laissée à la porte de cette salle claire et chaude et que chaque mouvement que votre bras fera en faisant une remarque, sa passivité même en écoutant celles de vos voisins, vous donnera une sensation délicieuse comme si l'élément dans lequel vous vous mouviez, esprit et corps, était un élément nouveau de plaisir, élément exaltant et corrupteur, où vous vous sentirez toutes les audaces, aucun scrupule et l'entier oubli de vos devoirs d'avant.

★

Une autre fois, le colonel Bresson avait demandé à Henri si dans tous ces derniers temps les Jésuites n'avaient pas cherché à l'embaucher et Henri répondit avec force que non, qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans toutes les allégations du journal *l'Aurore* et il était presque ennuyé d'avoir tout le temps à dire non, à montrer son absolue innocence. Il aurait voulu avoir quelque chose à répondre contre lui pour prouver sa sincérité au colonel qui n'avait pas l'air de le croire. Et alors par sincérité, quoique personne ne le lui demandait, il raconta qu'il y a deux ans le Père Z. lui avait fait demander de tâcher de savoir ceux de ses camarades qui étaient restés dans les saines idées et de les y encourager, sans plus. « S'il y avait eu quelque chose depuis, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? »

Mais le colonel y avait vu au contraire la preuve jusque-là inutilement cherchée de ce qu'il croyait et qui était faux et il dit à Henri : « Vous pouvez vous retirer », et aux premières démarches que fit le général de brigade que Henri était allé trouver et qui quoique franc-maçon aussi aimait beaucoup le duc de Réveillon et Henri, le colonel répondit : « Impossible de dégager en quoi que ce soit Réveillon de mon instruction, il a lui-même fini par tout avouer. » Le général de brigade Tortille travailla à arranger les choses et Henri allait le voir de temps en temps pour savoir où cela en était. Quand il sut que le colonel avait parlé d'aveu, il protesta avec indignation et raconta ce qu'il avait dit. Le général quoique dans les mêmes idées politiques et ami du colonel Bresson dit à Henri : « Cela ne fait rien, cela s'arrangera mais vous n'auriez pas dû lui raconter cela. — Mais il m'avait dit de tout lui dire. — Cela ne fait rien, dit le général, vous avez été trop scrupuleux, il ne

fallait rien dire », dit-il en secouant sa bonne figure rouge et ses beaux yeux bleus si gros qui avaient l'air d'être et étaient en effet parmi les plus merveilleux instruments de précision qu'on eût trouvés (et pas seulement de précision, comme le montrait cette lumière changeante, s'adaptant perpétuellement, et infinie, et qui s'imprègne de qualités morales qu'on nomme le regard humain), une de ces lentilles qui au contemplateur qui les regarde montrent seulement leur brillant et leur dimension mais qui à celui qui est placé derrière, à celui-là seul (et il n'y a jamais qu'un seul homme qui soit derrière des yeux, c'est un microscope dont les autres ne peuvent pas se servir) servent à regarder très avant dans les choses et sur lesquels quelquefois après avoir pensé on passe le revers de sa main, comme on essuie la lentille après s'en être servi. Et ses beaux yeux bleus si gros, si lumineux, bien posément fixés sur cette idée qu'il n'aurait rien fallu dire, montrent qu'il n'y avait pas de doute, que c'était bien cette idée : « Il n'aurait rien fallu dire », qu'ils voyaient en ce moment.

Et pourtant personne n'était aussi bon, aussi droit, aussi esclave de la discipline que le général Tortille. Aussi Henri éprouva un très grand sentiment de bien-être en lui entendant dire cela comme si le général Tortille, de juge devenait un peu son complice, et par là, comme il le savait si droit et si militaire, élevait de beaucoup sa faute. Il était heureux d'entendre dire par le général Tortille que ce colonel qui avait été si dur pour lui, en somme c'était quelqu'un dont il aurait fallu se méfier, à qui il n'aurait pas fallu tout dire avec tant de confiance, le général Tortille tout en respectant absolument le colonel ayant l'air de dire qu'il était par esprit de parti et prévention capable de mal juger. Nous aimons un homme plein d'honneur et d'intelligence qui dans une vue de justice et de connaissance des hommes nous dit : « N'ayez pas trop d'honneur. » Un magistrat qui nous dit : « Ce n'est pas à moi de vous dire cela, mais si j'étais vous, je n'avouerais pas trop, vous savez, les lois, les juges…, mon collègue est un excellent homme, mais il serait capable, etc. » Un général qui vient tous les jours à cheval surprendre les compagnies à l'exercice, punir les capitaines, priver de permission les hommes, qui inopinément vient au quartier répondant poliment au salut de la sentinelle qui immédiatement a fait sonner l'air dû au général, qui punit tout homme qui n'est pas au quartier à l'heure réglementaire et qui vous dit : « Vous êtes fatigué, partez pour Paris

sans rien dire, ne demandez pas de permission, tâchez de ne pas être pris. » Nous aimons l'homme de la loi qui à un moment sait se rire de la loi et l'homme de discipline qui sait à un moment nous dire : « Tâchez de passer à côté de la discipline. »

Alors nous ne nous sentons plus trop un coupable puisqu'un homme d'honneur semble prendre la moitié de notre faute. Nous avons toujours le respect du juge militaire mais nous voyons le général tout de même dire : « Le mieux serait de ne pas trop passer devant lui. » Et nous sentons que le bon droit, l'innocence, la vérité, pour cet homme qui connaît la vie et les hommes, et les hommes que sont même ces honnêtes juges, ce n'est pas tout et que c'est même peu de chose. Mais qu'il y a les préventions, les partis pris et qu'il vaut mieux tâcher de sauter hors du filet. Nous aimons certes les livres ou les circonstances de la vie, où nous voyons l'innocence aller trouver le juge et y découvrir la justice, la bonté, le convaincre en un instant et nous donner l'idée que les hommes sont bons, que la vérité a sa force invincible et que tout se passe dans la société comme dans une tendre famille où la mère, même sévère, croit son fils et l'embrasse s'il le mérite. Mais l'homme d'honneur qui nous dit : « Ne comptez donc pas tant sur la bonne foi, vous avez eu tort d'être aussi sincère, moi je suis général : eh bien vous n'auriez rien dû dire au colonel, moi je suis haut magistrat, eh bien, si j'étais vous, je tâcherais de faire un voyage et de ne pas aller devant le juge de paix ; moi je suis honnête homme, eh bien, à l'honnête homme qui vous accuse je n'essayerais pas de me justifier mais je tâcherais de laisser sa colère tomber, de laisser tout cela s'oublier et les années enlever très vite l'importance que le monde et vous y attachez », un tel homme, en disant à notre conscience aux aguets devant les circonstances : « Il n'y a rien à faire pour vous là-dedans, détendez-vous donc, ne vous en souciez plus », un tel homme nous donne une grande impression de soulagement, de détente, de satisfaction et de repos. Et notre conscience n'a rien à répondre, car elle sait que c'est un admirable général qui nous dit : « Je tâcherais surtout que le colonel ne sache rien. » C'est un magistrat qui nous dit : « Ne renseignez donc pas trop la magistrature, la loi n'oublie pas. » C'est un homme d'honneur qui vous dit : « Ne croyez pas que la voix de l'honneur suffit à persuader un homme d'honneur, tenez-vous tranquille. »

Henri écoutait le général Tortille. Et la vie lui paraissait moins dure depuis que l'homme qui le condamnait avec tant de sévérité ne lui semblait plus la Justice même mais au dire même du vieux général qui le connaissait, quelqu'un à qui il eût mieux valu ne pas dire toute la vérité.

X

L’ORAGE

Il ne faut pas croire que l’hiver même Réveillon fût dépourvu de charme. Sans doute, pour le passant qui s’arrêtait à la grille d’honneur à la fin d’une après-midi d’été, c’était un spectacle doux et gai que de voir entre les arbres les tables sorties, sur l’une un goûter servi, aux deux bouts de l’autre Henri et le duc jouant aux cartes et poursuivis moins par quelques mouches que par un long rayon de soleil qui les forçait à tout moment à changer de place, tandis que Jean et la duchesse se promenaient lentement sous l’allée des marronniers, Jean sans chapeau, et ayant jeté sur ses épaules une vieille mantille à la duchesse, qui lui était si commode que même pour se promener le soir dans les champs il la prenait au lieu d’un manteau. Alors, si les tables du salon se hasardaient dans le parc, l’air tiède, embaumé, mobile du parc était répandu de même dans le salon du château dont les fenêtres étaient grandes ouvertes, et les rayons du soleil venaient jusqu’au fond du salon déranger la duchesse en train de faire sa correspondance et la forcer d’éloigner sa table. Parfois même des hôtes plus indiscrets passaient du jardin dans le salon, un papillon, une guêpe, et tournaient longtemps jusqu’à ce que brusquement ils filassent tout droit par la fenêtre grande ouverte dans le parc. Alors le passant pouvait admirer la luisante pelouse où dormait, ou plutôt faisait semblant de dormir, le lévrier du duc, car si vous passiez près de lui il vous voyait parfaitement de ses yeux à demi ouverts, clignants seulement à cause du soleil, mais sans d’ailleurs se déranger autrement, ayant à cette place le moelleux oreiller vert exactement incliné comme il convenait à sa petite tête racée et à son flanc palpitant.

Mais l’hiver, plus courte sans doute et plus sombre, l’herbe continuait à s’étendre au loin devant le château. Entre les arbres dénudés du bois elle

s'étendait aussi pendant des lieues, comme si toute la grâce de l'été, toute la vie de la campagne s'était réfugiée là, humiliée, abaissée, à l'abri, mais persistante et vivace, seule couleur de la saison des papillons dans cette grande chrysalide noirâtre de l'hiver. L'herbe restait là comme la mer reste après les tempêtes, sans barques, sans voiles mais étendant à la même place sa même étendue verte où le soleil ne vient plus jouer.

Quand Jean sortait le matin elle était encore cachée, tant le froid de la nuit était encore vif sous la blanche couverture de la gelée. Les plates-bandes étaient entièrement vides comme une plage avant la saison ; pourtant quelques tulipes bien à l'aise, car aucune autre fleur ne leur faisait concurrence, s'étaient montrées pour quelque jour sous leur belle tente orangée qui claquait au vent. Ah ! le parc, le bois, tout le pays ne donnait aucune idée de ce qu'il était en été, quand chaque matin on pouvait signaler au milieu des violettes et des coucous déjà en fleurs depuis un mois la présence des iris et des roses du Bengale, le retour des hirondelles et des messagers, le passage d'un papillon, l'arrivée des deux hiboux, princes dédaigneux de la région qui ne se montraient guère mais dont on apprenait l'honorifique venue quand, la nuit, à l'heure où les bourgeois dorment, on les avait entendus qui allaient se promener en forêt, s'y perdre et s'y répondre en chantant à de lointaines distances. Mais pourtant, quand Jean partait au village (car, tout seul avec Henri et le seul garde-chasse pour faire le ménage, il était obligé d'aller chercher les lettres s'il ne voulait pas les attendre jusqu'au soir, et les porter lui-même, s'il voulait qu'elles prissent le train) il trouvait du moins devant les corbeilles nues sous les branches mortes, maisons fermées pour longtemps des hôtes brillants du pays, l'herbe hiver comme été se déroulant pendant des lieues, verte comme la mer, mais plus sombre et sans les blanches voiles des primevères.

On disait à Jean : « Comme ce doit être ennuyeux d'être à la campagne par ce froid ? » Mais comme au contraire c'était joli d'apercevoir tous les arbres qui n'avaient aucun feuillage sans doute mais dont on ne goûtait que mieux les beaux tons verts et dorés dont tant de printemps passés avaient enduit leur écorce et qui, seuls souvenirs des couleurs printanières dans la chrysalide hivernale, en attendant qu'ils s'effacent et se laissent presque oublier sous la verdure plus intense des feuilles et la coloration plus tendre des corolles, brillaient bravement, pour peu qu'un peu de soleil parût

glorieusement dans la campagne où ils étaient encore seuls. Flore bien appropriée aux rudes intempéries de l'hiver que cette lumineuse et brillante flore d'écorce, cette lente coloration des troncs qui n'apparaît qu'après des années mais qui dure toute l'année et bien des années, et qui avec l'herbe, les mousses, les moineaux restants sont les seuls habitants non humains de la campagne qui y demeurent toute l'année. On trouvait autant d'incommodités qu'il fallût aller au village pour chercher ce qu'on n'avait pas pensé de commander deux jours d'avance, pour chercher ses lettres ou les porter. Mais c'étaient des incommodités qui, le matin, si Jean avait besoin de papier écolier, le faisaient sortir par le froid, et souvent, au moment où il passait la rivière, gai et actif comme l'eau froide, comme les nuées pressées, comme la petite herbe guillerette qui frémissait au vent, et la terre dure qui sonnait sous ses pas assez gaiement frappés malgré cette incommodité dont on le plaignait, et qui lui donnait d'apercevoir un peu de soleil qui se posant sur la haie nue glissait sur la terre pâle, le fond du ciel dans la rivière à peine pâlie, déjà ensoleillée, et sur le village dont l'église d'ardoises miroitait malgré un grain prochain, et fondait sa bonne humeur en une sorte d'allégresse. Le village était encore assez loin. Au-dessus de Jean le ciel était bleu. Mais plus loin, du côté du village, il était noir, et pourtant en ce moment un rayon de soleil qui s'essayait timidement sur les champs faisait briller tout un côté des maisons du village. Mais trop vivement : la pluie n'était pas loin. Et en effet la pluie commençait à tomber, mais ce n'était rien, il pouvait refermer son parapluie. Et c'était avec une vive satisfaction que Jean tournait le bouton de la porte vitrée du papetier-épicier-droguiste qui sonnait en s'ouvrant, et demandait du papier écolier. « C'est une main, qu'il vous faut, monsieur ? » demandait le patron aimable et boiteux, et sautant sur sa béquille il apportait une belle main si vaste, si unie, si douce, si brillante que Jean pensait souvent que c'était une de ces choses belles qu'il se désolerait de ne pouvoir acheter si elles coûtaient trop cher. « Vous pouvez même m'en donner deux mains », ajoutait-il en souriant. C'était un de ces marchands qui font toujours payer moins cher qu'on ne s'y attendait, qui ne vous comptent pas la petite dépense qu'on leur occasionne en surplus en leur demandant tel ou tel supplément, de sorte que montrant un caractère noble, une sorte d'indépendance privilégiée dans le commerce de marchandises charmantes, ils donnent l'impression du bien-être et vous laissent au moment où vous

tirez la porte qui tinte en se fermant l'impression d'une vie plus heureuse dont la matière est exquise et qui n'est assujettie à aucune loi triste. De sorte qu'on sort le cœur plein de sympathie et de gaieté, et que souvent on rentre un instant après, ayant été acheter pour la petite fille qui tient le comptoir à côté de son père une poupée dans le magasin de nouveautés qui à l'approche des fêtes reçoit de Provins quelques jouets.

Quand Jean revenait, la route séchait, un peu de soleil chauffait la campagne et lui-même revenait avec une douceur plus détendue que sa marche rapide et pourtant gaie du matin. Quelquefois il poussait l'enthousiasme pour le doux vernis dont le soleil laquait la terre jusqu'à le suivre par un long détour jusqu'au plateau de Vervins auquel cas il ne rentrait que juste pour le déjeuner. D'autres fois, la pluie reprenait. Alors il revenait vite. La grêle s'en mêlait, mais qu'importe, sous son manteau il avait chaud. Le vent dans sa figure lui soufflait comme une sorte d'inspiration, car il marchait vivement, la figure rayonnante des idées qui s'agitaient dans sa tête, aux reflets joyeux desquelles se mêlait, il faut le dire, bien de la pluie ruisselante, mais dont il ne se souciait guère car tout à l'heure il serait dans sa chambre au coin de son feu et travaillerait en attendant le déjeuner avec d'autant plus de gaieté. Le glissement et le fri-fri du beurre dans la poêle n'auraient pas excité un frétillement plus voluptueux dans son estomac vide que la complainte de la pluie coulant le long des toits, et auquel son esprit n'était attentif un instant que pour mieux se reporter à la bonne omelette parsemée de lard qu'on allait apporter tout à l'heure dans la salle à manger. Il allait descendre, et en l'attendant, se chauffer à la grande cheminée en riant, en disant à Henri : « Comme j'ai froid », en sautant de joie et en regardant en se frottant les mains de bien-être la campagne désolée sous la pluie ruisselante et le ciel noir. Mais pour le moment il n'en n'était pas encore là, il revenait rapidement et raidissant ses bras comme un guerrier contre le vent il opposait la rondelle de son parapluie comme un petit bouclier aux traits que sous la forme dure et gelée de grêlons le ciel ne cessait de faire pleuvoir contre lui. Ainsi marchait-il, se protégeant de son mieux et n'y réussissant qu'à demi. Dans cette pluie son âme s'était retrempée, le vent lui avait soufflé son courage et il avait repris les dispositions hérissées du froid. Mais il aimait cette heure dramatique, cette nature batailleuse contre laquelle il luttait. Et pas plus malheureux que

les chrysalides secouées des pommiers ou que la rivière qui de tant d'eau ne faisait que se grossir, se zébrer et aller plus vite, avide de sympathiser avec toute la nature qui était en lui comme autour de lui, il se retournait même (ô folie, si quelqu'un l'avait vu) pour bien apercevoir encore, malgré les grêlons qui lui fouettaient la figure, le bourg à quelques lieues, noirci par un gros nuage qui obscurcissait tout au-dessous de lui, voilé par l'averse qui l'empêchait de paraître aussi noir, paraissant se cramponner sur la pente de la campagne et maintenu par sa grande église pointue, maintenant toute violette. Le vent, la pluie filaient vite derrière lui, passaient sur lui, en lui, sans encore l'emporter, et filaient devant. Déjà à gauche un peu de bleu se montrait au ciel au-dessus du plateau de Vervins et — ô miracle — la vallée qu'il dominait et qui bornait l'horizon s'ouvrait, sans qu'on pût deviner d'où ils lui venaient, dans un frémissement printanier, dans un étincellement vaporeux de soleil.

★

Vers la fin de décembre, une vraie tempête s'éleva un jour. Le bouleversement des éléments était tel qu'un éclair brilla, suivi d'un coup de tonnerre, au milieu d'une tourmente de neige, comme au milieu d'une crise de délire dans nos maladies graves un souvenir d'une époque très ancienne revient tout à coup à côté des pensées actuelles. Les journaux avaient annoncé des tempêtes effroyables pour toute la France. Le soir on espérait que la tempête tomberait, mais il n'en fut rien, et toute la nuit elle demeura dans la même force. Jean tout en se déshabillant s'arrêtait pour écouter les ondes du vent qui tantôt accouraient en gémissant, enveloppant tout le château d'une étreinte palpitante, tantôt se retiraient avec une plainte diminuée et déjà lointaine. Puis le bruit devenait plus terrible. C'était comme une mitraille dont le bruit ne cessait pas, tantôt rapproché faisant trembler les vitres, tantôt lointain, continuant pourtant, et si faible qu'elle parût, faisait ses ravages car on entendait des bruits mats de choses qui tombaient, tandis que le feu recommençait semblant venir d'ailleurs, se rapprochant, comme si on eût assisté à un combat peu éloigné qui avait lieu on ne sait trop où et qu'on ne pouvait voir. Mais Jean cependant s'arrêtait, ne voulant rien perdre de ce bruit délicieux du vent, comme nous respirons

avec délices l'odeur de la fleur d'oranger, comme nous regardons indéfiniment les belles couleurs de la mer, du haut de la falaise, par une après-midi radieuse, quand nos yeux s'enchantent de tout le soleil dissous dans la mer en riches nuances bleues, prenant par surcroît celui qui y étincelle en brillantes paillettes lumineuses, allant même butiner sur la voile éclatante et sur la proue brillante le soleil qui imbibe l'une et mouille l'autre, semblant devenir aussi heureux que la mer, se pénétrer comme elle du bonheur de ce beau jour.

Ainsi Jean écoutait le vent, s'exaltant de sa force, et enchanté de sa douceur si poétique en effet, car elle est toute pure d'éléments étrangers, elle semble sans cause, elle ne peut faire penser à rien d'humain, à aucune action. Aussi, lui que la moindre conversation, le moindre roulement de voitures, le moindre air de musique, le plus petit pas, le plus léger froissement du rideau empêchaient de dormir ou réveillaient, comme il avait bien dormi la nuit précédente quand la tempête s'était levée, bercé par ce bruit que n'accompagnait l'idée d'aucune cause, qui ne marchait pas à terre, qui ne venait pas du toit, qui était partout à la fois, qui battait le pays, qui enveloppait tout le château. Il avait beau se représenter la tristesse du duc demain matin, les sinistres qu'on lirait, les bois décimés, la fureur du métayer que d'ailleurs il n'aimait pas, il riait de plaisir et son cœur se soulevait d'ivresse quand au lieu d'entendre le vent diminuer, il l'entendait prendre de nouvelles forces, s'enfler, les arbres tomber de plus en plus fort, comme à la mer par une tempête nous voudrions chaque vague plus haute, plus haute, pour combler l'élan que chacune imprime en nous et qui devance celle qui va suivre. Et ne s'y mêle-t-il pas aussi en nous un peu de l'instinct de révolte qui fait que quand un criminel traqué par vingt sergents de ville va être pris, nous sautons dans ses bonds, nous nous ramassons dans son énergie, nous voudrions qu'il s'échappât hors du cercle féroce et déjà inéluctable ? Car la gaieté des gens qui disent d'un ton supérieur : « Il sera pris » nous irrite, excellentes gens l'ailleurs et qui, s'il n'était pas pris et leur fît subir des deuils qui les montreraient abattus et moins sûrs d'eux, nous auraient avec eux. Cet instinct de révolte qui fait que quand un sanglier ou un lion qui a causé des dommages va être pris, nous sommes de tout notre cœur dans les sauts et dans les rugissements de la noble bête et nous écrions intérieurement : s'il pouvait échapper. Or, quand ce dommage

est une tempête, la prudence de l'architecte, la force du métayer est nulle. On ne peut pas chasser le vent, faire un cercle autour de lui, s'en rendre maîtres. On ne peut pas tirer des balles sur les vagues, tuer la mer. Tout d'un coup leur élan diminue, le calme arrive… Mais en attendant quelque chose en nous se gonfle avec elles, monte aussi haut qu'elles. Et quand un vent inouï souffle ainsi, si parfois il semble se ralentir nous voudrions pouvoir l'encourager, comme, tant qu'ils ne le connaissaient pas, ceux qui savaient de loin Picquart défenseur de la Justice auraient voulu pouvoir lui dire : ne vous découragez pas, n'allez pas faiblir, dire au procès Esterhazy que vous n'avez pas d'opinion, vous laisser chambrer. Mais il arrive que dans ces cas-là ceux qui agissent ainsi agissent par une raison intérieure à eux-mêmes et sur lesquels aucune menace n'agira comme les exhortations n'auraient pas agi. Et nous n'avions rien à craindre. Tout ce qu'ils avaient à faire ils l'ont fait.

Ainsi le vent n'a paru se calmer un instant que pour reprendre de plus belle et quand il l'entendait se calmer, caché sous ses couvertures, comme murmurant un mot de sympathie au criminel cerné par les gardiens, Jean se laissait aller à lui dire tout bas : courage. D'ailleurs, il l'aimait ce bon vent qui ne l'empêchait pas de dormir comme les hommes, ne le réveillait pas, l'aurait laissé dormir jusqu'à midi s'il en avait envie, comme un bon forestier chez qui le jeune homme de la ville descend le laisse dormir, battant les bois pendant ce temps-là, attendant qu'on l'appelle. Et puis le vent lui parlait de la mer qui en ce moment devait être bien belle. Oh ! s'il avait pu partir à Penmarch ou à Saint-Malo ! Il regardait avec colère cette terre n'ayant même pas d'herbe qui puisse se courber en sifflant sous le vent et il pensait à ces montagnes d'eau qui s'élevaient et s'écroulaient sous ses coups, à cette mer de Bretagne qui devait donner l'aspect d'un soudain paysage de montagnes avec des vallées si profondes qu'on semblait y voir le fond de la mer, qu'on aurait pu, si on n'avait dû être écrasé de la chute d'une montagne à la même seconde et entraîné dans l'ascension vertigineuse de l'autre, y marcher à pied sec. Chaque nouvelle plainte du vent c'était comme le sentiment de la permanence de ce spectacle, qu'il n'était pas aboli encore. Et il pensait non pas à de vagues tempêtes mais à ce que devait être cette plage de Penmarch, cette pointe du Raz, si loin l'une de l'autre mais qui sont pourtant des morceaux de la France qui se suivent,

car de Penmarch il avait aperçu à droite un petit point qui est cette Baie des Trépassés qu'il avait vue, à gauche de la pointe du Raz, qui est dans les brumes de la légende, et que pourtant dans les brumes de l'hiver et de la mer parfois même éclairée d'un vague soleil on peut voir d'une plage, plage elle-même non moins désolée que l'idée d'elle-même qu'on a. Plages que nous avons été étonnés de voir tant elles étaient pour nous quelque chose d'imaginaire, qui depuis sont redevenues imaginaires n'étant plus que dans le souvenir mais d'un imaginaire plus troublant, celui qui s'attache à une chose où nous avons laissé de nous-mêmes et qui est située non plus dans l'abstrait mais en nous, dans un point qui jouit et qui tremble quand on le touche, plages assises dans la fumée poudreuse des tempêtes ou simplement des récifs écumants et des brumes qui barrent la mer, assises au bord de l'infini comme des légendes, bientôt légendes troublantes et bien-aimées de nos mémoires. Oui, par ce vent qui nous en parle, nous voudrions bien y aller à ces plages, non point à telle ou telle autre qui lui ressemble, mais à celle-là dont le soulèvement de granit à gauche, puis la petite ligne de rochers, le long défilé où passent les barques dessinent la physionomie. Car il ne s'agit pas de qualités, ou de ressemblances, les lieux sont des personnes et nous savons que toutes les plus belles choses de la terre ne nous donneraient pas ce que le vent nous fait à ce moment tellement désirer, aller à Penmarch. Les lieux sont des personnes, mais des personnes qui ne changent pas et que nous retrouvons souvent après bien longtemps, en nous étonnant de ne plus nous y retrouver les mêmes, ou surtout en nous étonnant de nous y retrouver les mêmes n'ayant rien fait depuis que nous les avons quittés, n'ayant rien fait pour nous rapprocher du bonheur où nous invitaient leurs flots aussi bleus, aussi enfantins alors qu'ils le sont aujourd'hui. Les lieux sont des personnes à qui l'humanité qui est en nous a donné une physionomie non pas humaine, car c'est une physionomie de lieux, mais une physionomie de personne, de personne qui se configure avec une cathédrale sur une falaise, un enfoncement d'estuaire dans le lointain, des champs surélevés quand on sort dans la campagne après la petite ville. Physionomies qui font que rien ne nous les remplace, que nous pensons bien souvent au plaisir de les revoir, physionomie qui est en nous autant qu'en eux, que rien qu'eux ne pouvait nous donner, mais que rien que nous ne peut peut-être leur donner, si bien qu'ils la garderont après notre mort.

Car les lieux changent moins vite que les hommes pour qui le rideau de saules, le chemin montant ou le remous de l'eau sous le pont entre les nénuphars sont comme les photographies qui restent dans une maison, que ne reconnaissent pas ceux qui ne les ont pas connus, et qui leur présentent une physionomie dont non seulement la douceur mais le sens, la vie et l'unique ont disparu avec ceux qui les aimaient, comme un de ces secrets dont on ne peut hériter, qui ne se trouvent point dans les papiers des morts et qui sans doute nous sont pour cela même, quand il s'agit de lieux, plus chers que tout au monde, parce que rien en dehors de nous ne peut nous rendre une impression que nous avons eue, trésor qui ne peut se conserver que dans un seul écrin, la mémoire, et ne peut se faire présenter aux autres que par une sorte d'illusion, la poésie.

La poésie, l'inspiration, ce vent semblait les réveiller en Jean car au fur et à mesure qu'il prenait plus de plaisir à l'entendre, il pensait de plus en plus à découvrir de nouvelles idées qui en faisaient naître d'autres, non pas de ces folles idées qui se rapportent à nous et que les enfants d'imagination (et plusieurs restent toujours enfants pour cela) ont indéfiniment en se déshabillant, en se promenant, qui se rapportent à nous et nous imaginent ce que nous désirons : « Je vais trouver en rentrant une lettre de celle que j'aime et pourtant que je ne connais pas, et qui va m'avouer son amour. Voici ce que je répondrai. Et nous irons dans un salon où le monsieur que je n'aime pas sera, et voici les discours impertinents pour lui qu'on tiendra, et voici ce que je dirai. » Mais de telles idées sont des idées creuses qui en appellent d'autres mais creuses aussi. Elles imitent la réalité en s'y substituant mais sans la dépasser (la personne, dans un an nous la connaîtrons peut-être, elle nous aimera peut-être, nous serons peut-être en mesure d'accabler notre ennemi) de sorte qu'elle donne comme les diverses péripéties de la vie cette impression. Et puis après nous ne nous sentons pas contents, tout cela est inutile, c'est comme les romans impressionnistes et naturalistes. Alors il en faudra de nouveaux chaque fois qu'il y aura des choses nouvelles. C'est une concurrence inutile à l'inépuisable et insatisfaisante réalité. Tel est ce langage intérieur, peut-être moins fatigant pourtant que celui de la vanité qui se répète sans cesse un nom (M^{me} Une Telle, née de…), qui imagine son propre nom dans ce journal témoin d'un empereur, et qui fatigue tant.

★

Mais ces idées qui venaient à Jean en écoutant le vent étaient des idées autres qui semblaient non pas creuses mais pleines, à la fois dans le passé, son passé à Penmarch, et le présent, et plus profondes, les reliant, plus réelles, montrant par là le prix de la minute passée et de la minute présente, quelque chose qui, lui, existait vraiment et ne finirait pas à la minute même. De sorte qu'il ne se disait pas : « Encore un rêve insensé, je n'irai pas plus cette année que l'année précédente à Penmarch », mais qu'y aller ne lui paraissait presque pas nécessaire, car le désir excité par le vent et le souvenir de Penmarch se résolvait non dans le plaisir égoïste qu'il aurait à Penmarch, mais dans la réalité de la poésie faite du sentiment de sa propre existence, sentie dans ces minutes retrouvées de Penmarch, et qu'ainsi, ne se disant pas du plaisir passé, cela a duré un instant, cela ne signifiait rien, du plaisir présent, cela ne signifie rien, cela va être passé, il ne mépriserait pas non plus d'y retourner, pas plus qu'aucune autre des joies de la vie. Et en effet il ne dévorait plus la vie avec une sorte d'angoisse de la voir disparaître sous la jouissance, mais il la goûtait avec confiance, sachant qu'un jour ou l'autre la réalité qu'il y avait en ces minutes, il la retrouverait à condition de ne pas la chercher, dans le brusque rappel d'un coup de vent, d'une odeur de feu, d'un ciel bas, ensoleillé mais proche de pluie, au-dessus des toits. Réalité qui est celle que nous ne sentons pas pendant que nous vivons les moments, car nous les rapportons à un but égoïste, mais qui, dans ces brusques retours de la mémoire désintéressée, nous fait flotter entre le présent et le passé dans leur essence commune, qui dans le présent nous a rappelé le passé, essence qui nous trouble en ce qu'elle est nous-même, ce nous-même que nous ne sentons pas au moment, mais que nous retrouvons comme un miel délicieux resté après les choses quand elles sont loin de nous, qui nous enchante en ce qu'elle est les choses et les différencie si bien à distance, et nous fait d'un Penmarch une chose si personnelle et que quand nous voudrions la revoir rien ne nous remplacerait, réalité que nous répandons tandis que nous écrivons des pages qui sont la synthèse des divers moments de la vie.

VIII

La soirée de M^me^ Marmet. — Rencontre de Marie Kossichef. — Le vicomte de Lomperolles. — La chambre de Jean chez ses parents. — L'école des Sciences politiques. — Les Guéraud-Houppin. — Le salon de la duchesse de Réveillon : Jacques Bonami. — Le duc dans le monde. — Autres visites. — M^me^ de Thianges et M^me^ Lawrence. — Le lieutenant de Brucourt. — Histoire de l'Anglaise. — La « première » de Frédégonde. — *Daltozzi et les femmes. — L'affront. — Réparation. — Le baron Scipion. — La salle de garde de la Pitié. — Un dîner en ville.*

I

MADAME MARMET

« Vous savez que, quoique quatorzième, vous avez droit à la glace », dit d'une voix cristalline à un jeune homme placé au bout de la table, et qui venait de refuser de la « Vivandi », la belle M^me^ Marmet, dans l'esprit de qui ce trait charmant était moins destiné à éblouir les convives qu'à leur montrer qu'un accident de la dernière heure avait été nécessaire pour lui faire admettre à sa table élégante un jeune homme sans nom et sans situation. Le jeune homme sourit sans répondre et sans doute il était plus sensible que vaniteux, car dès qu'il eut cessé de sourire, sa figure prit une expression non fâchée mais triste. Il fit un léger mouvement d'épaules comme une femme qui a froid. Puis ses beaux yeux pleins de pensée se posèrent sur ceux de M^me^ Marmet qui ne le regardaient pas en ce moment pour descendre légèrement jusqu'au fond de son âme. Et quand, tournant la tête, ses regards clairs réapparurent à la surface liquide de ses prunelles, ils brillaient faiblement, imperceptiblement, comme d'un mince butin rapporté de cette expédition souterraine, de faibles parcelles de mépris. On se levait de table. À côté du jeune homme se trouvait le vieux comte de Nefforden, qui, étant un peu sourd, n'avait peut-être pas pris connaissance des circonstances atténuantes de sa présence et aurait pu dire dans les salons : « Oui, j'ai dîné hier chez M^me^ Marmet, il y avait des gens qu'on ne connaissait pas. » Aussi M^me^ Marmet jeta à Jean au passage : « Votre père n'a pas été fâché qu'on vous enlève ainsi au moment de se mettre à table ? » Traduction : « Vous entendez bien, vous tous, c'était pour que vous ne soyez pas treize, c'est tout à fait à la dernière heure, où on n'a pas le temps de demander qui on veut. Vous ne pouvez pas m'en vouloir. »

« Allons, Julien, dit-elle en se tournant vers son fils, as-tu présenté ton ami à ces messieurs ? » Traduction : « Car ne croyez pas que ce soit de mes relations, c'est un camarade de classe de mon fils. On ne choisit pas. Et vous voyez, je suis aussi polie avec lui qu'avec les autres, je veux qu'on le présente. Vous voyez que je connais tous les trucs de votre faubourg Saint-Germain, si je n'en suis pas. » Enfin elle ajouta : « Votre père est si bon de recommander Julien chaque fois qu'il se présente à un examen au ministère des Affaires étrangères. » Traduction : « Ce n'est pas si bête de l'inviter, puisqu'il est utile à Julien et le sera encore. C'est encore très faubourg Saint-Germain. — N'est-ce pas, votre père est quelque chose au ministère des Affaires étrangères, je ne sais pas au juste ? » Traduction : « Des gens qui se respectent ne savent rien de ce qui touche au gouvernement. » Et M^me^ Marmet agitant son éventail, tournant d'un geste coquet sa taille pleine dans son corsage de satin rose, allait se diriger vers d'autres convives pensant qu'elle avait assez fait pour le quatorzième, quand prise d'une de ces inspirations du moment, qui dans l'art du snobisme comme dans l'art d'écrire font gagner des années de travail, elle s'écria en fixant sur un monsieur d'une quarantaine d'années ses yeux vifs : « Ah ! mais, marquis, vous qui avez un grand fils qui se prépare aux ambassades, je vais vous présenter M. Jean Santeuil dont le père sera trop heureux de vous donner des recommandations pour votre Aymar. — Mais, madame, c'est un bon ami dont vous allez me faire faire la connaissance, je connais beaucoup le père de monsieur et je crois le connaître lui-même, répondit en tendant la main à Jean le marquis de Ribeaumont. C'est un homme remarquable à côté de qui j'ai souvent l'honneur d'être assis dans les commissions. Comment, mais je vous croyais si sauvage et souffrant, m'avait dit votre père au moment où vous finissiez votre philosophie il y a deux ans ? Je vois heureusement qu'il n'en est rien », dit M. de Ribeaumont à Jean pendant que M^me^ Marmet heureuse de cette reconnaissance, de la conversation qui allait s'en suivre entre Jean et le marquis, du ton animé que prenait sa soirée, alla échauffer de sa beauté, de son esprit les autres groupes, ceux qui lui paraissaient encore engourdis. Jean sourit avec reconnaissance à M. de Ribeaumont qui l'amena fumer dans le petit salon une cigarette. « Qu'est-ce que vous faites maintenant ? lui demanda-t-il en allumant une cigarette. Votre père trouvait que vous preniez trop au sérieux la philosophie, que cela

vous portait sur les nerfs. » Peu habitué encore à une politesse inconnue dans le milieu bourgeois où il vivait, et où chaque fois qu'on le présentait à un homme il en recevait selon l'âge un pincement de joue protecteur (soixante ans), un hochement de tête menaçant (quarante), une révérence intimidée (vingt), profondément et tendrement ému par la sympathie que M. de Ribeaumont lui témoignait, et voulant y répondre sincèrement avec une minutie de détails qu'il croyait devoir l'intéresser, Jean lui raconta que sa santé toujours délicate s'était particulièrement ébranlée à la suite des fatigues de sa classe de philosophie, que maintenant il faisait du droit qui l'ennuyait. Aussi, que manquant de volonté et trop paresseux pour travailler si un vif intérêt ne l'y incitait pas, il ne faisait plus qu'aller dans le monde et devenait stupide, mais aussi qu'il se portait mieux, faisait de l'exercice, devenait fort.

« C'est drôle, dit M. de Ribeaumont qui avait cessé de l'écouter, qu'on puisse aimer la philosophie. Si la vie était plus longue ? Mais la vie est bien courte pour faire de la philosophie. — Mais, monsieur, reprit Jean avec ardeur, au contraire. Ce que vous dites est vrai pour toutes les choses, excepté pour la philosophie. La vie est trop courte pour faire de l'histoire, pour aller dans le monde. » M. de Ribeaumont fixa sur lui ce regard bleu et doux qui avait suivi tant de fois avec une patience distraite et pensive les projets et les conseils de M. le comte de Paris, quand il allait faire auprès de lui la garde d'honneur. « Vous êtes jeune, monsieur Santeuil, et je vous en félicite, dit-il en jetant sa cigarette, je dirai tout cela à votre père quand je le verrai. Allons, venez faire la cour aux femmes, c'est de votre âge. C'est à votre tour à nous remplacer, nous autres vieux », dit-il en mettant son monocle, geste qui dans la dignité de ses manières correspondait au clignement de l'œil, antique tradition d'une autre classe. « Ah, mais j'ai entendu parler de vous par quelqu'un qui vous aime beaucoup et que vous allez revoir, dit-il, par le fils de M^{me} la duchesse de Réveillon. — Comment, il revient, dit Jean en pâlissant de joie. — Oui, je les avais d'abord retrouvés à Vienne, Réveillon m'a invité à dîner avec son fils qui est charmant, et qui est parti en sortant de table pour aller vous écrire. — Nous nous écrivons toutes les semaines », dit Jean tendrement. M. de Ribeaumont et Jean causèrent longtemps des Réveillon. Jean était transporté d'avoir des nouvelles, avide d'en avoir d'autres. Il se faisait tout

raconter. « Si vous aimez le monde vous serez content d'apprendre que la duchesse de Réveillon va beaucoup recevoir cet hiver. » Mais cette nouvelle était bien indifférente à Jean et lui fit même peur, car il craignit de ne plus pouvoir passer ses soirées seul avec Henri comme il faisait si doucement au collège. « Elle donnait de si belles fêtes, dit en levant la tête M. de Ribeaumont. — Dans le genre de celle-ci ? demanda Jean. — Oh ! non, n'est-ce pas, dit d'un ton doucereux le marquis, ce ne sont pas du tout les mêmes personnes. — Est-ce que M^me^ Marmet va chez elle ? — Je ne crois pas qu'elles se connaissent », répondit M. de Ribeaumont. Mais Jean comprit l'hypocrisie de cette incertitude. M. de Ribeaumont sous-entendait : Elles se mettent peut-être des cartes une fois par an et encore cela m'étonnerait. Mais si vous me demandez si elles se fréquentent, je peux sans le savoir vous répondre non avec autant d'assurance que si vous me disiez : croyez-vous qu'en me promenant dans la forêt de Saint-Germain, il y a des oranges qui perchent dans les arbres ? Alors Jean éprouva, à la pensée qu'il fréquenterait un hôtel chez qui M^me^ Marmet et toutes les M^mes^ Marmet qui l'invitaient en quatorzième ne connaîtraient jamais que le concierge, un peu de cette vanité qu'il avait au collège à dîner chez le proviseur et s'étant senti sourire aux paroles de M. de Ribeaumont, il eut honte de sa bouche qui s'ouvrait ainsi dans une joie vulgaire, de sa parole satisfaite, et de sa personne brusquement et laidement illuminée quand s'y allumait soudain un reflet vif de l'amour-propre naïf de son père.

« Qu'est-ce que vous dites des Réveillon ? demanda M^me^ Marmet qui passait à ce moment près d'eux. Comment voulez-vous que M. Santeuil sache seulement qui c'est, Ribeaumont. — Non, c'est de leur fils que je suis ami, dit Jean à M^me^ Marmet. — Ah, c'est vrai, vous avez été dans la même classe au collège. Vous n'avez jamais vu la duchesse ? demanda, ou plutôt affirma M^me^ Marmet. — Si, madame. — Eh bien, si vous la revoyez jamais, vous lui direz que j'ai un culte, une admiration pour elle. Si j'étais homme, cette femme-là m'aurait fait tourner la tête. Et pourtant c'est une sainte. » Un peu plus loin la princesse de T. causait avec deux hommes assis sur des tabourets des deux côtés de son fauteuil. La baronne Sheffler, la femme du grand financier, dit à M^me^ Marmet : « Comme la princesse est belle ! Elle m'est très sympathique parce qu'on dit qu'elle est très intelligente, mais je

ne la connais pas quoique nous ayons les mêmes amies. » Traduction : Allons, présentez-moi. « Oh ! elle est délicieuse », répondit M^me^ Marmet. Traduction : Ah ! tu crois que je vais te présenter pour que tu la prennes pour toi. Je l'ai invitée pour te montrer qu'elle venait chez moi et non pas pour qu'elle aille chez toi. Et elle ajouta : « Mais vous ne prenez pas de thé, vous ne voulez rien, ma chérie ? » Traduction : Tu vois, non seulement je l'ai, mais cela ne m'épate pas de l'avoir, je m'occupe de toi et de tout le monde. Que je suis grande dame ! Puis elle alla vers la baronne Kuerf, autre femme de grand financier et montrant la princesse de T. dit : « Comme elle est charmante ! — Je le crois bien qu'elle est charmante, répondit M^me^ Kuerf, c'est chez moi que vous l'avez connue. » Traduction : Dans votre salon je suis membre fondateur, je crois que vous alliez l'oublier.

★

Jean entendit annoncer M^me^ et M^lle^ Kossichef et reconnut Marie Kossichef dans une belle jeune fille qui entrait. Mais comme il avait dû regarder dans le bureau de M. Marmet sa collection de papillon, il quitta bientôt le salon. « Santeuil, Santeuil. » C'était M^me^ Marmet qui venait chercher des renforts de jeunes gens pour le flirt. « Allons, venez faire la cour aux jeunes filles. Je vais vous présenter à M^lle^ Kossichef. — Je n'y tiens pas, dit Jean qui savait que la maison des Kossichef était très ennuyeuse. — Si, si », insistait M^me^ Marmet qui voyait M^lle^ Kossichef rester seule. Jean consentit facilement et s'assit un instant à côté de Marie. « Je crois que nous nous sommes connus autrefois, aux Champs-Élysées, lui dit-elle. — Oui, répondit Jean, votre sœur va bien ? elle s'appelait Sonia, n'est-ce pas ? — Oui », dit Marie en souriant. Il était dix heures et demie et Jean voulait encore aller au bal. Il voulait se lever. À ce moment arriva M^me^ Kossichef à qui sa fille le présenta. « Comment, vous vous êtes connus autrefois ? Mais j'espère que vous viendrez nous voir. Nous sommes là tous les dimanches », dit M^me^ Kossichef, pour qui la présence de Jean à une soirée de M^me^ Marmet était un passeport suffisant et une recommandation flatteuse. Jean remercia et partit. Mais tous les dimanches il eut quelque chose qui l'amusait plus à faire que d'aller chez les Kossichef. Puis il n'osa

plus y aller, étant resté si longtemps sans y aller. Quelquefois en passant devant l'hôtel il se rappelait les jours de pluie où il emmenait jusque-là sa bonne en pèlerinage. Mais il se les rappelait sans la mélancolie qu'il pensait alors devoir goûter un jour dans le sentiment de ne plus l'aimer. Car cette mélancolie, ce qu'il projetait ainsi d'avance sur son indifférence à venir, c'était son amour. Et cet amour n'était plus. On pouvait le toucher aux points jadis sensibles sans que Jean éprouvât rien, comme une peau morte que nous portons encore avec nous mais qui désormais ne ressentira plus ni caresses ni piqûres, qui n'est plus nous, qui est morte. Quelquefois aussi en passant devant l'hôtel Kossichef il se disait : « À quoi bon tant nous désespérer de ne pas avoir ce que nous désirons. Car au cours de leurs perpétuelles révolutions les choses finissent par venir à nous. Les situations changent, et ce que nous désirions nous finissons toujours par l'avoir. Oui, mais elles changent moins vite que notre cœur et ce que nous désirions, si nous finissons toujours par l'avoir, c'est quand nous ne le désirons plus. » Il pensait aussi que s'il était amoureux aujourd'hui de M^lle^ Kossichef, la permission de la voir chez elle tous les dimanches, fût-ce tous les jours, ne lui suffirait pas plus qu'autrefois de la voir tous les jours aux Champs-Élysées. La présence de celle qu'on aime ne peut calmer le désir, étant encore un tel éloignement, et celle qu'il aime en accordant au pauvre amant un jour de plus par semaine, ou une heure de plus par jour, n'épuise pas mieux sa tristesse qu'une enfant qui goutte à goutte voudrait vider la mer.

★

Jean aperçut un vieux monsieur qui, renversé dans un fauteuil, appuyait contre le dossier une perruque grisonnante et bouclée, immobile mais qui faisait jouer ses poignets et ses chevilles. L'ayant rencontré chez les Réveillon, il alla le saluer. C'était un cousin de la duchesse, le vicomte de Lomperolles. Sa femme à qui il prodiguait les soins touchants d'une amitié ancienne, étant marié depuis l'âge de vingt ans, était assise à côté de lui. Elle tendit gracieusement la main à Jean. M. de Lomperolles dit bonjour à Jean avec politesse, mais avec froideur et ne le présenta pas à sa femme. Jean ne s'en étonna pas, lui ayant entendu dire chez les Réveillon qu'il

n'aimait pas les jeunes gens, ne les trouvait pas seulement sans esprit et sans goût, dépourvus de mérite et sans égards pour celui des autres. Il ne les trouvait pas seulement sans éducation, sans politesse, sans bonne grâce, sans tact. Il les tenait pour une race trompeuse jusqu'à la perfidie, insensible jusqu'à la cruauté, méchante et bête jusqu'à la folie. Il montrait parfois un peu plus d'indulgence pour les jeunes gens du temps d'autrefois, du temps où il était jeune. Mais la jeunesse, disait-il, avait empiré au fur et à mesure qu'il vieillissait et ce qu'il pardonnait le moins aux jeunes gens d'aujourd'hui c'était d'être, comme il le disait à tout moment avec mépris, « de vraies femmes ». De Santeuil il avait dit à la duchesse : « Il est peut-être moins bête que les autres, mais qu'est-ce qui a fait un homme comme cela, qui ne peut pas dormir, qui pleure à propos de rien ? Ce n'est pas un homme, c'est « une vraie femme. » Jean était frappé combien la perruque de M. de Lomperolles était plus courte que le jour où il l'avait vu. M. de Lomperolles le devina : « Vous ne me trouvez pas en beauté, lui dit-il d'un ton à la fois minaudier et grincheux. Je me suis fait couper les cheveux hier. » On raconta plus tard à Jean qu'il avait quarante perruques très légèrement plus longues les unes que les autres. Quand il était arrivé à la plus longue, il mettait sans transition la plus courte pour faire croire qu'il se faisait couper les cheveux. Et à partir de ce jour, les cheveux repoussant, il mettait chaque jour pendant quarante jours une perruque de plus en plus longue. Au moment où Jean s'en allait, M^{me} de Lomperolles le regarda avec une méfiance timide. Elle ne parlait jamais des jeunes gens mais ne paraissait pas les aimer non plus.

Jean rentra tard. Le lendemain matin M^{me} Santeuil, flattée par le récit de la maison si brillante où son fils avait dîné entre un académicien et un ambassadeur, mais ne voulant pas l'avouer ni surtout le lui laisser voir, lui dit : « Je suis contente quand je te vois aller comme cela dans un milieu intelligent. »

II

LE RÉVEIL À PARIS

La chambre de Jean était à côté de celle de son père. M. Santeuil se levait vers sept heures. Souvent, à cette heure-là, Jean rentré du bal au matin dormait depuis une heure. Son père en se levant le réveillait. Puis il entendait comme une mouche irritante le bruit de la robe de sa mère qui venait vers la chambre de son mari. Ils se mettaient à causer, et Jean, renonçant à dormir, énervé, se levait et sortait. Quelquefois il se mettait à lire. Bientôt, comme dans une course de montagne, son malaise tombait. Il se sentait respirer plus largement, une humanité comme ensevelie émergeait dans sa tête, se mettait à s'y mouvoir ; ses yeux brillaient de joie. Alors, sa porte s'ouvrait brusquement et son père lui demandait avec cette brutalité paysanne dont une longue vie d'honneurs n'avait pu le dépouiller : « Qu'est-ce que tu fais ? » et appelant Augustin, se faisait raser dans sa chambre. D'autres fois, c'était sa mère qui, ayant ouvert la porte, se mettait sur la pointe des pieds comme dans la chambre de quelqu'un qui dort, faisant craquer le parquet sous les pointes, et, achevant de réveiller sa mauvaise humeur, faisait signe à son mari et lui montrait Jean ardent à lire comme un enfant qu'on voit s'amuser d'un rien, avec la satisfaction toujours un peu méprisante qu'on a pour les jeux de cet âge.

L'idée qu'on le trouvait heureux, qu'on se montrait presque en souriant l'émotion qu'il avait à lire, excitait chez Jean une révolte comme si on l'eût soudain excité contre ses parents. Il affectait de trouver ennuyeux ce qu'il venait de lire, et comme pour se venger de son père et de sa mère de tout le bonheur qu'il goûtait avant leur entrée et auquel il avait dû renoncer par peur de le laisser paraître, il les contredisait violemment, s'accusait faussement de toutes les actions qui pouvaient leur déplaire et s'étant juré le

matin même de ne plus rentrer désormais plus tard que minuit, se disait décidé à passer à danser toutes les nuits qui allaient venir. Ces jours-là, il ne pouvait se décider à aller s'asseoir à la table de ses parents en face de ses adversaires. Il arrivait en retard, s'asseyait d'un air dur et, assis sur sa chaise, mâchant en silence sa haine avec la viande et le pain qu'elle lui rendait amers, ne pouvant tromper son envie immense de battre son père, comme il le faisait souvent dans son bureau en exécutant une marche rapide contre la table, en se fendant contre le mur, ses paroles du moins volaient comme des flèches. Mais si l'une, atteignant sa mère ou son père, semblait leur faire mal, et qu'ils la souffrissent en silence, avec une légère pâleur seulement chez sa mère, chez son père l'air d'abattement que prenait parfois sa figure, alors, comme à la vue du sang dans la blessure, son cœur défaillait sous les flots subits de sa tendresse comprimée qui le réenvahissait. La paroi fragile, transparente, de ses yeux, contenant à grand-peine ses larmes, et sa bouche ne pouvant plus garder les baisers dont elle s'emplissait, il se levait de sa chaise et mettait sur les joues de son père, sur les joues de sa mère, comme les marques mêmes de sa tendresse.

III

L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES

« S'il a des dispositions littéraires, qu'il fasse son droit », avait dit à M. Santeuil, qui lui demandait des conseils pour son fils, un éminent professeur de droit. Mais ce qu'on avait cru des dispositions littéraires était sans doute tout autre chose, car le droit ennuyait Jean et il fut refusé à son premier examen. Après s'être fâché, sur l'intercession de sa mère son père lui demanda avec douceur : « Enfin, qu'est-ce que tu aimes ? » Transporté par cette bonté, Jean sauta au cou de son père en pleurant et demanda à aller réfléchir dans sa chambre. Il n'osait plus dire qu'il aimait les lettres car on lui avait cité nombre de magistrats, de médecins qui étaient des esprits « littéraires ». Et pourtant quand il avait essayé la médecine, puis le droit, il s'était énormément ennuyé et ses « qualités » n'avaient nullement paru lui servir. Il dit : « La philosophie. » M. Santeuil invita cette fois le recteur à dîner. Il déclara que la médecine et le droit étaient bien arides pour un esprit littéraire, il cita l'exemple d un écrivain qui avait été refusé à un examen de droit. Ce qui lui paraissait le mieux, c'était la diplomatie. Ayant appris que Jean aimait la philosophie, il le recommanda à un professeur de l'École des Sciences politiques dont il devrait suivre les cours. Le lendemain Jean se présenta chez lui. « Je suis sûr que nos cours vous intéresseront, lui dit-il, si vous avez l'esprit philosophique. Nous avons entre autres ici un esprit éminemment philosophique, M. Ralph Savaie, de l'Académie des Sciences morales. Je ne vous dis pas qu'il ne se perde souvent dans la fantaisie. Mais fantaisie, philosophie, n'est-ce pas tout un ? Aujourd'hui la philosophie se résout entièrement dans la physiologie et la géographie. » Et il regarda Jean du coin de l'œil, pour voir l'effet de cette assertion destinée à lui montrer qu'à l'École des Sciences Politiques on n'était pas de vieilles bêtes mais

qu'on savait à quoi s'en tenir sur la philosophie. « Lisez, si vous voulez, avant de suivre son cours, pour être familiarisé avec ses idées, quelques-uns des livres de Savaie. Malgré leur brillante portée métaphysique, ils sont plus solides qu'ils n'en ont l'air. » Et il tendit à Jean deux ou trois volumes. Les titres étaient à la fois si vaguement généraux et si étroitement précis qu'on sentait que l'objet de l'étude était à la fois impalpable et mesquin : *Le Sentiment de l'infini au bord du lac Tchad*, *l'Élan vers le meilleur dans la péninsule balkanique*.

« Un esprit aussi vaste peut-être est M. de la Selle-Moutier. On m'a dit que vous étiez un peu imaginatif, voire mystique. Mon Dieu, l'imagination a du bon. Quand vous aurez mon âge, vous en serez bien revenu : vous verrez qu'à côté de la poésie il y a la prose, et malgré tout, voyez-vous, je suis un vieux romantique impénitent. Vous demanderez à ma femme — car j'espère que vous nous ferez plaisir de venir dîner chez nous : elle vous dira qu'en voyage on peut me voir encore un Dumas père à la main, et puis, voyez-vous, j'aime la jeunesse avec ses excès, ses folies, qu'importe ; les jeudis soirs, vous verrez, il n'y a que des jeunes gens. Mais enfin, si vous avez du penchant au mysticisme — dans la vie il en faut un peu mais pas trop, comme de tout (Jean crut devoir sourire) — vous vous intéresserez sûrement à son cours sur les revendications religieuses des jeunes Tchèques. Je n'ai pas besoin de vous parler des cours de mon maître Boisset dont la gloire a dépassé l'enceinte de cette école. Tout jeune homme qui a des goûts littéraires doit savoir son *Histoire de l'unité allemande* par cœur. D'ailleurs la langue est admirable, j'en relis souvent pour mon plaisir. C'est beau comme du Montesquieu. Vous n'avez jamais lu : *De l'autre côté des Alpes ?* Mais qu'est-ce que vous lisez donc en littérature ? En voilà, et de la meilleure. Moi je trouve cela aussi bien que de l'About. » Jean balbutia qu'il lisait Anatole France. « C'est un esprit aimable, une plume alerte, élégante, dit Boisard, mais ce n'est pas un esprit de la portée de Boisset, de son envergure. C'est charmant, voilà tout. Et puis ce n'est pas viril, passez-moi la comparaison, il y a plus de nerfs que de muscles. » Jean garda le silence. « Maintenant à côté de cela il y a des cours moins brillants sans doute et plus terre à terre. Mais aussi plus pratiques. Dame, vous ne venez pas ici que pour rêver. »

Jean frissonna. Au moment où il allait prendre congé de M. Boisard, M. Ralph Savaie entra. Il était rouge et dit : « Pardon, Boisard, si je vous dérange, mais je viens d'acheter une gravure qui représente le Vert Galant, je ne sais plus où j'en suis, pardon mais vous savez, pour moi c'est une grosse émotion d'art. » Et il s'agitait. Boisard regardait Jean en riant d'un air de lui dire : « Vous voyez ce que je vous avais dit ? C'est un poète, celui-là. » Et il se remettait à regarder Ralph Savaie avec l'admiration étonnée que lui inspirait une nature si différente de la sienne, et la piété railleuse qui se mêle toujours à la sympathie, à l'admiration même d'un homme froid pour un enthousiaste. M. Ralph Savaie s'excusa de ne pas avoir vu Jean. Toujours échauffé, toujours exalté, toujours enthousiaste, il était convenu qu'il ne reconnaissait personne, n'arrivait jamais à l'heure, avait toujours sa cravate en désordre. Boisard la lui remettait droite en souriant, en hochant la tête et en disant : « Je n'en connaîtrai jamais deux comme vous. — Merci, mon ami, merci, mon ami », répétait Savaie avec exagération comme au théâtre. Puis il se mettait à parler avec chaleur sans s'arrêter et comme sans voir les sourires que son enthousiasme excitait chez ses admirateurs qui l'invitaient souvent à dîner, pour le servir à ceux qui ne le connaissaient pas encore : « Nous nous mettrons sur un de ses dadas, et quand il est parti, vous verrez, c'est extraordinaire. » Et en effet il partait. On le regardait comme un homme de génie qui ravit, comme un hystérique qui intéresse, on rentrait chez soi ravi ne sachant pas si on revenait de la Sorbonne ou de la Salpêtrière. En ce moment, il venait de partir brusquement sur un opéra qu'il avait vu la veille au soir : « C'est fait, c'est fait, je ne vous dis que ça, il y a une orchestration fouillée de main d'ouvrier avec une certaine flûte, je ne vous dis que ça. » « Une orchestration fouillée de main d'ouvrier, se disait Boisard, il n'y a que lui pour trouver des mots comme cela. »

Il partit comme il était venu, sans dire adieu, continuant à parler et Boisard dit à Jean : « Eh bien, qu'est-ce que vous en dites. » Jean dans une intention polie et avec un sourire intelligent répondit : « Oh, il est étonnant. — Mais ce n'est rien, ce que vous avez entendu, dit Boisard ; il en a toujours de nouvelles dans son sac. Et remarquez que sous la fantaisie charmante, voire paradoxale, de la forme, l'idée est toujours juste. Cette orchestration *fouillée de main d'ouvrier*, l'image est un peu hardie, je le

veux bien, cela ne s'écrira pas, ni vous ni moi ne nous risquerions même à le dire ni, disons-le franchement, ne l'aurions trouvée, mais voyez comme cela caractérise à merveille l'art de certains de nos compositeurs modernes dont les chefs-d'œuvre en effet ressemblent aux chefs-d'œuvre que l'ancien patron était tenu de fournir. » Jean montra par un geste de connaisseur qu'il n'était pas insensible à cette pointe. « Oui, on peut avoir de l'imagination tant qu'on veut, dit Boisard, mais la justesse du jugement voyez-vous, tout est là », ajouta-t-il en regardant Jean avec méfiance et comme s'il avait déjà flairé à travers le parfum de sa politesse qu'il n'était pas des leurs. Puis il dit à Jean : Monsieur, je voulais vous dire que je suis chez moi les jeudis soirs. J'espère que vous serez un de nos fidèles : je vous préviens, il n'y a que des jeunes. Et dame, je les laisse libres de faire toutes les bêtises qu'ils veulent. Ils savent à qui ils ont affaire, ils ne se font pas prier. Chaque jeudi c'est une nouvelle faribole qui fait rire tout le monde, j'appelle cela ma petite classe. Vous verrez, quoique vieux, qu'ils ne se gênent pas devant moi. Ils prétendent que je suis un des leurs. Et pas le moindre respect pour ma caboche blanchie. Ah, dame, il y a des emballements, on reçoit des pochons pour un tableau, pour un opéra que l'on aime, que l'autre n'aime pas. »

IV

LES GUÉRAUD-HOUPPIN

M. Santeuil avait vers le moment de la naissance de Jean une sœur plus jeune que lui, mariée à un financier du nom de Guéraud. Ce Guéraud, peu de temps après la mort de sa femme, réalisa dans une exploitation de chemins de fer turcs une fortune énorme qui lui permit de se remarier à M^lle^ Houppin, fille d'Hector Houppin, un des frères Houppin, de la grande finance parisienne, presque la haute banque, jeune fille qui, à cause d'une claudication prononcée n'avait pu trouver à se marier. Dès lors, c'est à peine si deux fois par an il vit les Santeuil, bien qu'il continuât à dire tu à Santeuil, comme vous portez toujours sur vous une montre, don d'une personne avec qui l'on n'a plus aucune relation, et que vos enfants entendent peut-être pour la première fois quand ils vous demandent qui vous l'a donnée. Bientôt les Santeuil apprirent par les journaux que M^lle^ Guéraud-Houppin fréquentait la société la plus élégante. À vrai dire quand M^me^ Marmet, bien qu'elle n'eût pas de filles à faire danser, donnait une « sauterie », M^lle^ Guéraud-Houppin n'était pas de celles que le nouvelliste avait remarquées « pour leur élégance et leur entrain », bien qu'en réalité elle eût ce soir-là comme tous les autres captivé les regards et les sympathies non seulement des jeunes gens, mais des jeunes filles, et même des mères qui lui pardonnaient d'éclipser leurs filles et ne l'accusaient pas d'avoir mauvaise tenue, ne disaient pas : « Ce n'est pas difficile d'avoir du succès avec ces moyens-là. » Mais M^me^ Marmet préférait dans la liste qu'elle envoyait aux journaux s'en tenir à M^lles^ de Fontanges, de Fontanet, de La Cour des Hardes, de Pistours, de Vollancelles, de Revailles. Mais peu à peu comme le nom de M. Hanotaux garde son caractère et tranche même assez heureusement sur une liste de

diplomates grands seigneurs, chez toutes les dames de Thianges, de Tournefort, de Beyrinte qui n'avaient pas comme M^me^ Marmet à redouter dans leur liste le piment d'un nom bourgeois et qui faisaient par là une politesse à cette jeune personne si sympathique, le nom de M^lle^ Guéraud-Houppin fut envoyé aux journaux entre ceux que nous venons de citer. Et quand un journaliste avait à rendre compte d'un bal dans le grand monde sur lequel il n'avait aucun renseignement, après avoir loué la bonne grâce de la maison, le luxe des fleurs, la verve de l'orchestre Waldteuffel, l'animation des soupers par petite table, l'heure tardive à laquelle on s'était séparé, non sans avoir fait promettre à la toute gracieuse maîtresse de maison de donner promptement un lendemain à cette inoubliable fête (car il n'est pas d'art, si humble soit-il, qui n'ait ses « lieux communs » et ses « généralités »), le journaliste ajoutait qu'il avait reconnu M^lles^ de Vollancelles, de Revailles, de Pistours, Guéraud-Houppin, de Fontanet, de la Cour des Hardes, quitte à avouer le lendemain que l'une de ces personnes avait été nommée par erreur, étant en deuil, loin de Paris, ou à toute extrémité.

Mais malgré ses ailes de tulle rose, sa grâce à danser la pavane, ses saluts aux douairières pleins d'une timidité assez factice pour se gouverner et rester charmante, M^lle^ Guéraud-Houppin n'aimait pas le monde. Et le monde des études, des artistes, des musées et des cours avait, pour son imagination qui n'en avait jamais goûté, le charme que peut avoir pour un étudiant qui n'est jamais sorti de ses livres le monde étincelant de bougies, de fleurs, de bijoux, des danseurs en fracs et des comtesses aux épaules nues. Avec une amie d'enfance, M^lle^ Guersnet qui était laide, pauvre et aigre, elle allait tous les matins au Louvre et étudiait méthodiquement chaque école de peinture. Elle avait lu dans un journal qu'à un dîner chez Alphonse Daudet, Jean Santeuil était parmi les convives et elle déplorait que ses parents n'eussent pas gardé de relations avec un jeune cousin qui connaissait des gens de lettres et des artistes. De son côté, M^me^ Santeuil, quand Jean commença à aller dans le monde, souhaita silencieusement qu'un jour vînt où M. et M^me^ Guéraud-Houppin rencontreraient Jean et verraient le fils de leur beau-frère dédaigné dans une situation plus brillante qu'eux-mêmes. Un soir que M., M^me^ et M^lle^ Guéraud-Houppin dînaient

chez la baronne de Vieuxbatour, le baron demanda si l'on savait qui était un jeune Santeuil et eut l'imprudence de ne pas ajouter qu'il l'avait vu chez les Réveillon. À ce nom de Santeuil M. et M^me^ Guéraud-Houppin gardèrent le silence. M^lle^ Guéraud-Houppin voulut s'écrier : « Mais c'est mon cousin germain. J'ai justement été avec papa voir ma tante Santeuil hier. » Mais elle eut peur de déplaire à son père. « Et vous, Guéraud, vous savez qui c'est ? demanda le baron. Santeuil. — Canteuil ? » demanda M. Guéraud-Houppin, qui semblait ne pas pouvoir retenir du premier coup un nom aussi nouveau pour lui. — Non, Santeuil, dit le baron, avec un *s*, comme Sainte-Croix. — Ah ! Santeuil, reprit M. Guéraud-Houppin. Il me semble en effet avoir entendu ce nom-là. Je dois connaître ça. Mais je ne sais pas bien qui c'est. — Pourquoi nous demandez-vous ça, Antisthène ? demanda la baronne. — Parce que la duchesse de Réveillon m'a demandé la permission de l'amener ce soir. » M. et M^me^ Guéraud-Houppin éprouvèrent aussitôt un violent besoin de rentrer chez eux. Et M^lle^ Guéraud-Houppin regardait ses parents avec indignation et ce sentiment mystérieux que nous éprouvons chaque fois qu'une particularité inconnue de la vie ou de l'âme des gens que nous croyions connaître nous est subitement révélée.

Mais M. et M^me^ Guéraud-Houppin n'eurent pas le temps de dénouer par la fuite la situation difficile où ils s'étaient mis. En effet, la porte s'étant ouverte, la duchesse de Réveillon entra avec Jean, et Jean apercevant son oncle alla d'abord le saluer. Se sentant vu, M. Guéraud-Houppin se tourna vivement vers le baron de Berlinges et lui dit : « Ah ! je voudrais bien avoir votre avis sur la dernière pièce. — D'où ? », demanda le baron étonné, car il n'allait jamais au théâtre. — Ah ! la dernière pièce, oui, je veux vous dire, j'y tiens beaucoup, je vous dirai pourquoi », reprit M. Guéraud-Houppin qui ne savait plus ce qu'il disait. Car il lui était impossible de faire deux choses à la fois. Et son esprit ne cessant de se dire : « Que vais-je devenir ? Comment faire ? Faut-il faire semblant de ne pas le connaître ? » sa langue était incapable de mettre quelque suite dans un discours qui n'exprimait qu'indirectement les idées qui l'agitaient en ce moment. Mais nos interlocuteurs prêtent à ce que nous disons une attention si distraite ou si indifférente, que l'on nous croit distrait quand nous sommes les plus attentifs, et que les jeux de physionomie, les gaffes, les méprises que nous croyons devoir le plus crever les yeux passent presque toujours inaperçues.

Et le baron lui dit avec douceur : « De quoi qu'il s'agisse, je suis très flatté que vous teniez à… » Mais le mot n'était pas encore prononcé que, l'interrompant sans égard à la politesse, M. Guéraud-Houppin adressa au baron en tournant sa figure contre la sienne, sans reprendre haleine et d'un ton véhément, un discours interminable et entièrement dénué de sens. C'est que, incliné devant lui, Jean venait de lui dire bonjour. Et de cette façon paraissant absorbé par les plus graves intérêts, M. Guéraud-Houppin put donner la main à Jean sans avoir l'air de le voir et sans avoir à lui parler. Jean avait bien dit : « Bonjour, mon oncle. » Mais cette appellation offrant à l'esprit du baron quelque chose d'absurde, il la rejeta aussitôt soit dans l'hypothèse qu'il avait mal entendu, soit comme ces faits trop en désaccord avec la réalité pour pouvoir être admis et qui sont aussitôt rejetés comme une hallucination ou une étrangeté dont il vaut mieux ne pas tenir compte. Au regard de notre connaissance, de telles choses sont dites et ne sont pas dites. Ce sont comme certaines phrases qu'un personnage prononce dans une pièce. L'autre l'entend, puisqu'il fait un geste. Mais le premier se reprend, ou caché derrière un meuble fait croire qu'il n'est pas là. Et l'autre personnage recommence à parler sans que le propos insolite qu'il a entendu semble être resté le moins du monde dans son esprit comme un motif d'inquiétude, de curiosité, ou de doute.

Vous serez peut-être plus étonné de voir le baron, à qui M. Guéraud-Houppin, voulant avoir l'air de n'avoir dit bonjour à son neveu que sous l'empire d'une préoccupation qui expliquât à son neveu comment, le connaissant si bien, il a pu lui dire bonjour si froidement, et aux autres personnes comment il a pu lui dire bonjour ne le connaissant pas, a tenu avec vivacité un discours incohérent et fort long, opiner simplement de la tête, ne lui demander aucune explication et ne pas paraître le moins du monde étonné. « Vous prétendez nous peindre la vie, me direz-vous, et c'est de plus en plus à une pièce que vous nous faites assister. Comment, le baron ne s'étonne pas de ces paroles incohérentes ? Mais c'est un personnage falot et dénué de vraisemblance. » Cher lecteur, ne vous est-il donc jamais arrivé de ne pas comprendre ce que vous dit un monsieur à côté de qui vous êtes placé à table ? Vous dites-vous donc : Cela doit cacher quelque événement qui se passe à côté de moi en ce moment ? Je suis sûr au contraire, si vous êtes aimable, que vous avez marqué la fin de la phrase

d'un assentiment sympathique et intéressé. Le baron de Berlinges, — que je regrette de ne pas pouvoir vous faire connaître davantage car il ne paraîtra pas dans le cours de cette histoire, pour la bonne raison, quoique rien ce soir-là dans sa mine rose, ses bonnes jambes courtes et son gros ventre ne pût faire deviner une imminence aussi tragique, qu'il mourut peu de temps après ce dîner, si bien que les différents convives purent dire quand on parlait de sa mort : « Dire que pas plus tard qu'il y a huit jours, je dînais encore avec lui. Il était gai comme toujours. Il a fait sa partie comme d'habitude… — Je ne suis pas de votre avis, interrompit alors une vieille dame, depuis quelque temps je lui trouvais l'air bien fatigué. Il était bien rare qu'il ne s'endormît pas après le dîner » — le baron de Berlinges, dis-je, considérait la conversation comme certains joueurs inexpérimentés ou incapables de réflexion considèrent les dames, comme un jeu où le coup de l'adversaire est une occasion de placer son pion, mais sans se livrer sur le coup même de l'adversaire à des calculs qui dévoilent sa pensée intime et son dessein. Aussi dès que la phrase d'un vieillard bavard ou d'un jeune homme confus devenait un peu longue et ne paraissait pas lui fournir la matière d'une réponse facile, il cessait de s'y intéresser et regardait la fumée de sa cigarette ou le bout de ses souliers. Ajoutez à cela que, n'étant pas également instruit sur toutes les matières, par exemple sur la musique, sur l'esprit, etc., on faisait souvent allusion devant lui à une certaine particularité de la vie de Mozart, ou une plaisanterie dans laquelle il ne pénétrait pas. Mais trouvant inutile de le laisser voir, il ne demandait jamais d'explications. En sorte que si quelque fumiste, en l'entendant professer qu'il ne fumait jamais que des cigarettes faites à la main, lui eût demandé : « Est-ce en souvenir de Tristan et Iseult ? », pas assez faiseur pour choisir arbitrairement entre une réponse affirmative et une réponse négative, il se fût contenté de sourire, témoignant par là que votre plaisanterie n'était pas perdue pour lui. Il faut dire qu'avec une humilité souriante, il croyait trop facilement que tout ce qu'il ne comprenait pas était une plaisanterie, de sorte que, quelqu'un lui expliquant une affaire grave d'une manière inintelligible pour lui, il croyait immédiatement à un trait d'esprit, et, trop courtois pour paraître ne pas l'apprécier, il répondait par un sourire exaspérant pour l'interlocuteur, imitant en cela ces étrangers qui, écoutant une pièce de Molière ou de Musset, restent tout le temps de la représentation le sourire à la bouche, de peur qu'une des innombrables

finesses dont le dialogue est sans doute semé pût paraître leur avoir échappé. Mais de pareilles méprises n'arrivaient pas encore trop fréquemment au baron de Berlinges, car, à la façon des sourds pour qui les paroles prononcées sont perdues mais qui suivent la conversation les yeux fixés sur la bouche de l'interlocuteur, le baron de Berlinges, dès qu'on commençait à parler d'une façon générale, c'est-à-dire dès qu'il cessait d'écouter, ne perdait pas de vue la figure de celui qui parlait, de façon à voir l'expression grave ou plaisante des yeux qui l'avertissait si les paroles dont il ne pouvait saisir le sens devaient être prises comme un badinage ou sérieusement. De là, venait peut-être sa haine des pince-sans-rire, personnages qu'il considérait en quelque sorte comme des tricheurs au jeu de la conversation, faisant toujours une chose qui n'était pas de jeu.

Après ces explications peut-être ne vous étonnerez-vous plus de voir le baron de Berlinges écouter sans sourciller les propos incohérents de M. Guéraud-Houppin, tout en envoyant au plafond la fumée de sa cigarette. Cette fois, à l'air troublé de M. Guéraud, il n'était certainement pas question d'une plaisanterie, et quand la phrase fut finie il le regarda d'un air calme, sans répondre, de cet air qu'il avait quand on lui exposait une affaire d'honneur et qu'on n'avait pas encore fini de le mettre au courant. Puis voyant que M. Guéraud-Houppin ne reprenait pas immédiatement la parole, il alla au cendrier et fit tomber la cendre de sa cigarette pour lui en donner le temps. Il supposait vaguement que Guéraud-Houppin devait avoir de l'argent, ou peut-être une actrice en vue dans le théâtre sur le succès de laquelle il paraissait vouloir l'interroger. Mais il attendait placidement de l'avenir l'éclaircissement de cette hypothèse à laquelle il préférait ne pas penser. Voyant que décidément Guéraud-Houppin ne lui disait plus rien, il se proposa d'aller causer un peu avec la duchesse de Réveillon. Mais il aurait craint par-dessus tout que Guéraud-Houppin pût croire que dans cette circonstance probablement difficile, il se dérobait et ne lui donnait pas son avis. Aussi : « Voyons, je vais saluer la duchesse de Réveillon », lui dit-il en le prévenant. Et il ajouta pour prouver ses bonnes dispositions : « Venez donc déjeuner un de ces matins avec moi au Cercle. » Puis il s'éloigna et fit de loin à la duchesse des gestes qui étaient destinés à peindre avec une emphase railleuse son admiration pour sa nouvelle robe.

V

LE SALON DE MADAME DE RÉVEILLON

Quand Jean venait dîner dans l'intimité chez les Réveillon, il était bien rare qu'il ne retrouvât pas la marquise de Tournefort, le comte de Thianges et Bonami, le vieil ami du duc, le vice-président du cercle, Jacques Bonami, celui qu'on appelait Talondebois. Il avait perdu le pied gauche à la chasse. Et le duc de Réveillon affirmait l'avoir connu avant qu'il eût l'élégant pied de bois qui expliquait son surnom, et, on peut ajouter, sa vogue. Il lui avait donné d'abord une identité mondaine, premier élément indispensable à la formation d'une « personnalité ». À un Bonami pourvu de ses deux pieds, de longues années n'auraient pas été épargnées pendant lesquelles la personne prête à inscrire son nom sur la liste des gens du monde se serait inutilement informée : « J'ai dîné avec un M. Bonami, qui est-ce donc ? — Ah ! oui, je crois, Georges Bonami ? — Ah ! je ne sais pas s'il s'appelle Georges : un blond. — Peut-être, je ne sais pas si c'est cela. » Et le nom prêt a être accueilli par la mémoire ouverte, eût été comme ces épaves glissantes qu'aucun clou ne peut accrocher, renvoyées par le reflux du doute sur la mer de l'inconnu, en proie à des remous sans nombre. Bonami n'eut pas à passer par ce stage. Si même on hésitait un instant : « Jacques Bonami. — Je ne sais pas s'il s'appelle Jacques. — Enfin, Talondebois, un monsieur qui a un pied en bois ? — Ah ! oui, c'est cela. — Oui, c'est Jacques Bonami, un grand ami des Réveillon, etc. »

Mais ce n'est pas tout. Bonami étant bel homme, ayant surtout ce qu'on appelle du chic — et où une démarche traînante (causée ici par ce pied de bois) peut entrer comme un élément important — sa légère claudication, son coquet pied de bois ne détournèrent pas la sympathie des femmes, et ne l'ayant pas détournée la retinrent comme un léger strabisme, un monocle

bien porté ont quelque chose de plus particulier que la beauté d'un œil clair, d'un regard franc. Avoir une physionomie à part, n'être pas comme tout le monde sont un incontestable prestige, et l'amour vit de prestiges. Sous un pantalon irréprochable, dans une petite bottine vernie, avoir un pied en bois et n'en trahir la présence que par une démarche dont l'irrégularité a l'air d'une élégance et la paresse d'un raffinement, c'est avoir plus qu'une distinction, presque un vice, qui semble promettre à la femme heureuse qui irait jusqu'au fond de cet homme, des caresses dont personne n'imaginera jamais la lenteur brutale et les ressources artificielles. Aussi fallait-il voir dans le monde, quand, parlant de Bonami, une femme disait : « Je ne peux pas comprendre qu'une femme aime un homme qui a un pied de bois », le mépris qu'une telle manière de voir inspirait à des jeunes élégantes qui trouvaient que personne n'avait « autant de chic que lui », et qui ne lui auraient plus trouvé de charme s'il avait eu ses deux pieds, comme tout amateur passionné du talent de Sarah Bernhardt verrait sa passion diminuer le jour où, tout en restant grande artiste, Sarah Bernhardt ne parlerait plus en serrant les dents, tout en riant, très vite, sans qu'on entende bien ce qu'elle dit. Les femmes d'un avis opposé continuaient à trouver bien quelque chose de contre nature à aimer un homme ayant un pied de bois. Ainsi on entend un cavalier plaisanter un de ses amis qui a vendu sa voiture et son cheval pour acheter une voiture automobile qui ne va pas plus vite, est moins commode et plus laide.

Bonami avait été marié quelques années et après la première année de mariage M^me^ Bonami, une nièce du duc de Réveillon qui s'était éprise de lui, parut ne plus subir, comme toutes les jeunes femmes qui le voyaient arriver en se dandinant sur le turf, le charme étudié de sa démarche. Car les choses perdent peu à peu pour nous l'attrait de leur singularité, et en fin de compte il n'y a pas d'homme chic pour sa femme qui voit ses abcès, sa peur d'arriver en retard, et la teinture dont il rajeunit le matin ses cheveux vieillissants. À la mort de sa femme, Bonami prit tous ses repas au cercle ou chez quelques amis intimes comme les Réveillon. Dès le premier soir on lui présenta Jean. En toute autre circonstance il eût vivement blâmé le duc de Réveillon d'admettre dans son intimité un roturier comme lui, Bonami. Nous aimons bien qu'un ministre nous décore, même si nous n'avons aucun titre à cela, mais après cela s'il décore d'autres personnes qui n'y ont pas de

titres, nous voudrions volontiers l'arrêter et l'empêcher d'abaisser follement par là le prix de ce qu'il nous a donné. Aussi Bonami était-il très pénétré de cette maxime qu'il leur répétait constamment qu'il y a des gens que des hommes d'un certain rang peuvent voir, mais d'autres qu'il leur faut savoir éviter de fréquenter, et que c'est un des devoirs de leur rang. Il disait souvent au duc de Breuvas, trop enclin à inviter des géographes, car il aimait les voyages : « Pourquoi verriez-vous M. Un Tel ? Il n'y a pas de raison pour cela. Ce n'est pas quelqu'un pour vous. Qui voyez-vous le recevoir dans votre entourage ? » Mais Bonami ne vit aucun inconvénient à ce que le duc de Réveillon dont il aimait d'autant plus à louer la simplicité qu'elle n'avait jamais éclaté — dans le choix de ses relations du moins — et sa femme choisissent pour leur fils un camarade travailleur et obscur. Il accepta cette dérogation intelligente et exceptionnelle avec un sourire et il s'en montra satisfait, presque satisfait de lui-même comme si dans ce fait que le duc de Réveillon n'imposait pas à son fils un ami titré, c'était de sa part à lui Bonami, vieil ami de la famille et du rang du duc, qu'il y eût condescendance. D'ailleurs, Bonami n'était pas toujours bienveillant en parlant des Réveillon et il assurait aux yeux du monde son indépendance et sa dignité, qu'on aurait pu croire compromises par son servage bien connu à cette famille, en ne lui épargnant pas les critiques. Je vois déjà le lecteur généreux et indiscret — trouvant le duc de Réveillon bien plus sympathique que Bonami et s'étonnant qu'il pût l'avoir pour ami — qui s'indigne maintenant de la fausseté de Bonami et a envie d'aller tout répéter au duc et de désabuser cette famille trop crédule sur celui qui abuse ainsi de sa générosité. Peut-être le lecteur mal élevé qui se livrerait par amour de la justice à cette opération, rencontrant aussi peu de succès qu'un philanthrope qui veut protéger une femme contre un mari qui la bat ou une région contre un député qui l'exploite, serait-il bien étonné de voir que le duc savait sinon exactement tout ce qu'il lui répète, au moins des choses équivalentes, et que s'il est parvenu à soulever en lui de la mauvaise humeur ce n'est pas contre Bonami, c'est contre l'indiscret rapporteur ? Rapportons-nous-en donc à l'obstination des Réveillon à aimer malgré tout Bonami, et supposons qu'il doit avoir des qualités qui, pour être habillées trop à la mode, traîner aristocratiquement la jambe, se revêtir de l'aspect irritant du snobisme, de la malveillance et de la servilité, sont pourtant de ces rares qualités humaines que sous tant d'apparences désagréables vous n'avez pas su apercevoir,

mais dont le duc connaît bien l'essence précieuse pour l'avoir, en telle ou telle circonstance que nous ne connaissons pas, rencontrée toute pure.

★

Le duc de Réveillon parlait peu dans le monde. Et encore en parlant répétait-il plutôt une de ces banalités, un de ces lieux communs, comme un usage auquel on se conforme, et qui ne pouvait passer pour l'expression individuelle de sa pensée particulière. Peut-être, comme il se trouvait de plus en plus dans le monde avec des gens avec qui il considérait qu'il ne pouvait pas avoir de rapports intimes, tenait-il à montrer qu'il n'accomplissait qu'une simple formalité, et ne voulait pas laisser croire qu'il laissait pénétrer ces gens inconnus, non pas chez lui, certes — qui en aurait eu la pensée ? — mais dans son opinion, dans un de ses goûts, dans rien qui fût à lui. Si on avait l'imprudence de lui demander : aimez-vous telle musique ? non seulement il se méfiait, mais il prenait l'air glacé qu'on a avec une personne qui vous a fait une avance excessive, qui veut entrer de force dans votre intimité. Si vous lui demandiez : « Comment allez-vous ? » et que ce fût une simple formule, il vous répondait : « Vous êtes bien aimable, je vous remercie. » Mais si, ayant par exemple l'air fatigué, vous lui demandiez avec intérêt : « Comment allez-vous, monsieur le duc ? » et qu'il ne voulait pas être désagréable, néanmoins, afin de vous faire renoncer de suite à ce fatal projet des personnalités, il répondait vivement pour brouiller tout de suite les cartes : « Jolie soirée ; je suis charmé de vous voir. »

Dans ce sens tout l'inquiétait, et comme sa bonhomie s'effrayait d'avoir à sévir, il allait quelquefois jusqu'à rougir comme une honnête femme à une parole un peu vive d'un homme qui va l'obliger à ne plus lui dire bonjour. Pour cette première raison il se gardait donc de dire aucune parole qui spirituelle, imaginative, sensible ou simplement personnelle pût paraître vous livrer quelque chose de lui, les transactions de la vie mondaine vous ayant mis sur son chemin comme un fournisseur à qui on rend la monnaie de sa pièce, mais avec qui l'on n'échange pas des présents. L'autre raison était sans doute qu'à la façon des chefs d'État dans leurs allocutions il

pensait que ses moindres paroles étaient attendues, écoutées, commentées. Mais précisément parce qu'aucune de leurs paroles n'étant prononcée qu'à dessein, on leur donne immédiatement toute la force d'un acte véritable, elles créent des situations nouvelles. L'empereur de Russie en s'adressant à la France se sert-il de l'adjectif « allié » au lieu de l'adjectif « ami », le lendemain la France par les millions de voix indistinctes des conversations et par les voix nettes à plusieurs milliers de lieues des grands journaux dit : « À la prochaine guerre la Russie enverra cinq millions d'hommes au secours de la France. » Un mot dit pour un autre par le duc de Réveillon, et le soir même celui devant qui il avait daigné le laisser tomber se réjouissait en pensant qu'au bal de Réveillon, il serait invité avec sa femme et sa fille. Aussi chaque morceau oratoire de l'éloquence du genre le plus terre à terre, — d'où l'on aurait tort de conclure qu'elle est du genre le plus familier — qu'on nomme conversation mondaine, du duc de Réveillon était-il remarquable, sinon par le fond des idées ou même les phrases elles-mêmes ou la forme qui ne lui appartenait pas, au moins par la façon dont, comme un musicien habile en usant ici de telle note et là de telle autre, il savait y mettre des nuances infinies. Et leur recueil qu'on devra un jour peut-être moins à la mémoire irritée de ceux pour qui elles furent prononcées qu'à la malignité de ceux qui y assistèrent ferait peut-être changer d'avis les gens dits « intelligents » qui le prenaient pour un imbécile. Nul n'excellait dans la dernière variation dont s'enjolivait un thème consacré, renversant toutes les espérances que le début du morceau avait fait naître. Avec lui on était comme en musique où il faut attendre l'accord pour savoir dans quel ton on est. Souvent, un banquier qu'il rencontrait constamment à Paris sans être en relation, et qui aux eaux avait fait chaque soir sa partie, s'était réjoui en l'entendant le jour du départ dire : « J'ai été charmé de vous rencontrer, grâce à vous j'ai passé un temps très agréable. J'espère avoir le plaisir… » « de vous voir à Paris chez moi », terminait mentalement l'heureux banquier qui se croyait sûr de son fait. Mais ce texte numéro un était remplacé par ce texte numéro quatre qu'il écoutait atterré comme une condamnation sans appel « de vous retrouver ici l'année prochaine ». Ce qui voulait dire que pour Paris, il n'y avait rien à faire. Nous avons dit formule numéro quatre parce qu'il y avait une formule numéro deux qui comportait également, avec le même début : « à Paris », ce qui était plus qu' « aux eaux » mais moins que « chez moi » et une formule numéro trois

« J'espère vous revoir », qui sans spécifier rien de bien certain, ni non plus rien d'irrévocable comme « nous retrouver ici » et laissant place aux états opposés de l'âme, une douce espérance chez les optimistes, et chez les pessimistes une inquiétude que l'événement, il faut le dire, venait souvent justifier. Quant aux naïfs, ceux qui l'étaient le plus ne s'avisaient pas de répondre : « Bien certainement j'irai vous voir », car la figure du duc de Réveillon était éloquente et on pouvait en quelque sorte y lire ce qu'il eût répondu dans différents cas. Dans celui-ci on entendait d'avance le glacial : « C'est trop aimable », suivi de la brusque suppression de la poignée de main qui eût à jamais détourné l'infortuné de donner suite à un projet aussi insensé.

Les derniers mots étaient donc attendus avec la plus légitime impatience comme ceux qui pouvaient altérer tout le sens de ceux qui avaient déjà été prononcées. Aussi dans ces mêmes villes d'eaux où il y avait le discours d'adieu qui faisait naître tant d'espérances et causait souvent tant de déceptions, il y avait le discours de bienvenue, quand on le rencontrait la première fois et — bien entendu — qu'il vous rencontrait depuis longtemps à Paris sans être en relations. Il était souvent aimable plusieurs minutes de suite. Alors on se disait : « Certainement, comme il s'ennuie, il va me dire d'aller le voir. Pour l'hôtel cela me posera. » Enfin, la fin du discours arrivait. « Eh bien, au revoir, j'espère que ce n'est pas fini (sourire de remerciement tout près. « Mais à quelle heure êtes-vous chez vous ? ») et que j'aurai encore le plaisir (encore ! qu'est-ce que cela signifie ?) de vous *rencontrer*. » C'est-à-dire : « Ne vous avisez pas de venir chez moi. » Comme il était très aimable dans ce cas, chaque fois qu'on le rencontrait on se disait : « Aux yeux des domestiques de l'hôtel, c'est très bien. On croit que je ne vais pas le voir parce que ça m'embête (quelle illusion !) ». Mais la vue du poli et impassible Francis n'était pas sans donner des inquiétudes. Ce diable d'homme soit que son maître lui dît celui-là n'est rien, celui-ci est quelque chose (non pas si crûment, d'un certain ton, peut-être avec les mêmes procédés signalés plus haut), soit qu'il devine tout cela sur tant d'indices, doit savoir qu'il me rencontre mais ne me reçoit pas. Et un domestique, si bien qu'il soit avec un duc, est bien avec les autres domestiques. Il méprise leurs maîtres mais non pas eux. Et alors dès le premier jour ils ont dû lui dire : « Tiens, il connaît votre maître » et alors :

« Oh ! il connaît… Il ne vient pas chez nous, même ici. » Enfin cet arrêt pouvait se changer en une invitation à venir le voir. On comptait sur le départ de ses amis, sur les jours de pluie. On aurait voulu le forcer à capituler par l'isolement, par la famine. On allait jusqu'à insinuer qu'on ne serait pas à Paris l'hiver suivant. L'hiver suivant quelquefois il était plus aimable quand il vous rencontrait, causait beaucoup avec vous dans les soirées. À la fin d'une causerie où on l'avait intéressé, où il avait paru se livrer, on se disait en pensant à la visite à l'hôtel Réveillon : « Sera-ce pour cette fois ? » Et d'un ton affectueux qui ne lui était pas habituel, il vous disait : « Adieu, j'ai été bien heureux de causer avec vous, je serai enchanté de vous revoir… *ici*. »

★

Quand Jean venait voir Henri avant le dîner, de vieux landaus blasonnés à huit ressorts, des coupés tout neufs avec des armes minuscules comme sur un papier à lettres à la mode, une voiture de la Compagnie stationnant l'un devant l'autre bordaient la façade de l'hôtel et, la dépassant, s'allongeaient devant les hôtels voisins comme s'ils y attendaient des visiteurs. Sur une moitié du siège des landaus s'élevait le cocher. L'autre, momentanément privée du valet de pied, restait vide comme un socle qui attend sa statue. L'intérieur des coupés pourvu d'une pendule, de crayons, de poires en caoutchouc était étroit et compliqué comme un appareil, capitonné, factice et doux comme une boîte de poupée. De la chambre d'Henri, Jean à la fenêtre voyait par moment, un valet de pied paraissant à la porte, une voiture se détacher de la file, approcher tant bien que mal, et, passant entre les têtes des chevaux, une dame y monter en repliant sa robe, tirer son carnet de visites, donner des ordres au valet de pied qui rattrapant la voiture déjà élancée se plaçait sur le siège à côté du cocher. Puis une nouvelle voiture arrivait, la file était allongée et le valet de pied courait jusqu'au concierge, revenait en courant toujours, ouvrait la portière et parfois la dame levant la tête apercevait Jean, le prenait pour Henri et lui faisait bonjour de la main. Souvent une dame qui entrait, sur le trottoir, avant d'arriver sous la porte, dans le chemin des voitures en rencontrait une qui sortait et toutes deux, comme après une allusion spirituelle, échangeaient de

loin en riant un signe d'intelligence. Quelquefois deux dames descendaient d'une voiture et y remontaient bientôt, faisant leurs visites ensemble, et avant que la voiture repartît, le valet de pied attendant à côté de la portière, se consultaient longtemps avant de rien décider. Souvent aussi un monsieur en gants blancs accompagnait une dame jusqu'à sa voiture et montait avec elle. Des voitures, leur maîtresse descendue, repartaient au grand trot pour que le cheval ne prît pas froid et passaient de temps en temps devant la porte pour ne pas faire attendre.

La duchesse invitant Jean à dîner plusieurs fois par semaine, quelquefois il entrait lui faire une visite. Des dames entraient, écartaient leur fourrure, parlaient du froid, s'approchaient du feu, l'ôtaient tout à fait, admiraient la table servie, se disaient tentées, se laissaient apporter une tasse de thé par un monsieur qui s'asseyait sur un tabouret à côté d'elles, ou, disant préférer aller elles-mêmes choisir un petit gâteau, ôtaient leurs gants, s'excusaient de faire un vrai goûter, disaient merci au domestique qui annonçait que leur voiture était là et, rencontrant dans le petit salon une amie qui entrait, restaient quelquefois dix minutes avec elle comme pour un conciliabule, saluées par un monsieur qui en entrant au salon annonçait comme une nouvelle qu'il les avait rencontrées. Bientôt la dame annoncée entrait. « Je sais que vous avez rencontré Marthe qui sort d'ici », disait la duchesse en souriant comme si elle découvrait un complot. L'autre s'étonnait : Comment pouvait-on savoir ? Le dénonciateur riant, elle comprenait et tout le monde s'amusait beaucoup de l'avoir intriguée. Mais généralement si elle était restée en arrière c'était pour parler d'une amie malade dont elle n'avait pas de nouvelles. Aussitôt, comme dans un ballet, toutes les femmes, même celles qui ne savaient pas de qui il s'agissait, prenaient un air triste ; et si l'une s'ennuyait, elle se levait d'un air honteux comme si c'eût été un péché, « enlevant » une amie qu'elle emmenait avec elle, l'autre n'ayant pas sa voiture.

Jean restait dans un coin avec Henri, de peur que la duchesse ne le présentât, qu'il ne fallût causer, servir du thé. Mais quand il venait dîner il fallait bien qu'il fût présenté aux amis de la duchesse. Plusieurs l'invitèrent, chez qui il connut d'autres personnes. Alors il fut obligé à quelques visites. Souvent au grand étonnement de Jean, une dame à qui on le présentait lui

disait avoir entendu parler de lui. « Vous dîniez la semaine dernière chez les Réveillon, n'est-ce pas ? Vous étiez à côté de mon amie S. à qui vous avez beaucoup plu. Monsieur votre père est directeur au ministère de l'Intérieur. » Jean ne pouvait s'imaginer comment on avait pu en venir à parler de lui, une conversation dont il fût l'objet et que des gens qu'il ne connaissait pas fussent au courant de ce qu'il avait dit chez la duchesse, alors que parfois les choses restent ignorées de ceux qui paraissent devoir les savoir d'abord et qu'il aurait pu être malade pendant un mois sans que sa tante Desroches l'ait appris. Ainsi nous passons la soirée au même théâtre qu'un ami, dans une loge voisine, sans le savoir, et la promenade que nous avons faite à minuit dans le Bois de Boulogne où nous ne voyions personne, aperçue par hasard par un Anglais de passage, racontée par lui à son retour à Londres devant un Allemand que nous n'avons pas vu depuis dix ans, lui permettra de nous intriguer à sa première visite en France.

★

Quoiqu'il montrât seulement des dispositions pour la peinture, on le croyait un artiste, non à cause de ses dispositions, mais parce qu'il était lié avec Victor Hugo, avec Leconte de Lisle, avec Saint-Saëns, parce qu'il avait l'air timide, qu'il avait de grands yeux et que, n'étant pas né dans le monde, il y était reçu d'une manière qui témoignait chez les plus grands de l'intention qu'il en fût. Aussi quand il répondait qu'il n'avait encore rien produit à ceux qui lui demandaient à quoi il travaillait « en ce moment », soit qu'on le crût modeste, soit trop absorbé par la préparation d'un examen, on admirait sa simplicité, on maudissait les études. Si le premier jour on le donnait comme artiste, le deuxième on lui donnait du talent. « Il paraît qu'il en a beaucoup. La duchesse de Réveillon le protège d'une manière ! Celui-là fera son chemin, allez ! » On croyait l'intéresser davantage en l'invitant avec les hommes du faubourg Saint-Germain qui cultivent la littérature, ou les femmes qui y connaissent un homme de lettres. Et M^{me} de Lavardin fut étonnée d'apprendre qu'il ne connaissait pas Léon de Tinseau. Elle réfléchit un instant et lui dit : « Je tâcherai de vous le faire connaître ; il ne demandera pas mieux que de vous donner des

conseils. Il est si simple. » Et elle l'interrogea sur Anatole France, sur Marcel Prévost. Pour elle comme pour toute sa société, un homme de lettres était quelqu'un qui ne disait rien devant le monde, mais était charmant « dans l'intimité, au coin du feu ». « Ainsi, ma chère, Céline Hacqueville a eu Dumas à un grand dîner avec les princes. Il n'a pas desserré les dents pendant le dîner. Mais à minuit, quand tout le monde a été parti et qu'il ne restait plus que des intimes, non, vous savez, c'était un feu roulant. Je vous assure que je ne m'ennuyais pas. Cela ne fait rien, Céline était bien ennuyée parce qu'enfin le dîner était donné pour lui. Mais aussi, elle n'a pas voulu m'écouter. Je le lui ai dit. Mais elle ne sait pas ce que c'est que de recevoir ces gens-là. Il ne faut pas être plus de quatre. »

On trouvait Jean charmant et il en était heureux sans en être fier, car il voyait trop d'imbéciles admirés et tous les mots justes qu'il disait tomber inaperçus. Mais souvent à une phrase quelconque on se récriait. Il en éprouvait une vraie honte qu'on mettait sur le compte de la modestie. Un jour à un dîner chez M^me^ de Thianges, personne excellente et bornée, M^lle^ Nora de Ziewitch qui représentait à M^me^ de Thianges la femme la plus intelligente du monde, presque une femme de génie, parla à Jean de la marquise de Lavardin. Comme Jean ne savait pas si c'était celle qu'il connaissait, il demanda : « Est-ce celle qui a les cheveux filasse ? — Ah, que c'est drôle, s'écria M^lle^ de Ziewitch, fillasse est ravissant. » Tout le monde rit longtemps, sans écouter les protestations de Jean. Dès qu'on se leva de table, M^me^ de Thianges, qui n'avait pas entendu, mais qui forte de l'approbation de la difficile M^lle^ de Ziewitch sentait qu'elle tenait un des hommes les plus spirituels de Paris, engagea Jean à dîner pour les deux mardis suivants et elle en profita pour connaître le mot. « Ah ! c'est ravissant, ce que vous avez dit. Comment donc avez-vous dit cela ? Elle a les cheveux… — Mon Dieu, Madame, dit Jean confus, je vous jure que je n'ai pas cru être drôle, je dis qu'elle avait des cheveux filasse. J'en suis désolé. — FiLLasse, dit M^me^ de Thianges en se tordant. Ah ! c'est raide, mais c'est bien joli ! — C'est vous qui y mettez maintenant de l'esprit, madame, dit Jean, faisant allusion au redoublement de l'*l*. — Non, non, ne faites pas le modeste, s'écria M^me^ de Thianges qui ne voulait rien entendre, c'est ravissant, Nora l'a dit », ajouta-t-elle, naïvement, et sans laisser

ignorer son critérium de l'esprit des autres. Après tout, se dit Jean, puisque Nora l'a dit et que cela leur suffit, ce n'est pas la peine de me désoler. Seulement c'est agaçant qu'ils croient que je suis aussi intelligent que M. de Bellièvre quand je le suis mille fois plus. Il est vrai que s'ils me voyaient comme je suis, ils me trouveraient peut-être stupide. « Filasse » fut raconté pendant huit jours avec le ravissant mot de M. de Bellièvre, qui avait répondu à l'annonce d'un conseil où M. Faure avait offert la présidence du Conseil à M. Bourgeois : « Ce n'est pourtant pas fort », comme deux pièces charmantes qui tiennent l'affiche en même temps.

★

Chez la princesse de Lunéville qui « ne savait pas garder sa place » Jean rencontra M^me^ Marmet qui l'appela Jean. La duchesse de La Tour Acquevive, dont le salon est un des plus fermés de Paris était là, et M^me^ Marmet l'examinait avec une attention qui trahissait sa convoitise, mais aussi une sorte de raideur destinée à faire connaître à la duchesse qu'elle n'était pas une de ces femmes qui vont se jeter à la tête des duchesses, une snob, qu'elle était réservée et digne. Certes si les regards avaient la propriété d'absorber un peu de la substance sur laquelle ils se fixent avec intensité, depuis dix ans que M^me^ Marmet rencontrait la duchesse sans avoir trouvé le moyen de se faire présenter, on aurait pu croire que c'était sa contemplation ardente et impuissante qui avait réduit la duchesse à ce squelette ratatiné et poussiéreux que sous une vieille robe de laine noire elle offrait à la méditation des snobs, opposant sa grandeur immatérielle à l'humilité de sa chair, et la chétive apparence de cette proie peu désirable à l'impossibilité de la saisir. Mais n'osant lui adresser la parole, M^me^ Marmet profitait des incidents et comme on parlait à la duchesse de ses fils et qu'elle disait modestement qu'ils n'avaient pas encore eu de bonne place au collège, M^me^ Marmet, sans regarder la duchesse, dit distinctement à sa voisine : « J'ai pourtant entendu dire par le professeur de mon fils et par tout le monde que les fils de la duchesse étaient de petits génies. » La duchesse sourit d'une façon qui aurait pu faire craindre qu'elle ne fût sur le point de vomir. M^me^ Marmet se leva, fit une

profonde révérence et se rassit. Ce fut tout. Une autre fois, comme Jean était en même temps que M^me^ Marmet chez M^me^ de Lavardin, M^me^ de Thianges entra en disant : « Je viens de chez Louise de Zietwitch. — Y avait-il beaucoup de monde ? demanda M^me^ de Lavardin. — Mais non. Pas grand monde, Marie Sosthènes arrivait quand je m'en allais. » M^me^ Marmet se leva comme frappée par l'annonce d'une victoire, car elle savait que celle que ses amis appelaient Marie Sosthènes était la duchesse de Doudeauville et que M^lle^ de Zietwitch avait l'habitude de toujours présenter tout le monde. Elle dit vivement adieu. Hélas, sa voiture qui ignorait que la duchesse de Doudeauville irait chez M^lle^ de Zietwitch et que M^me^ de Thianges viendrait le dire devant M^me^ Marmet, jouant ainsi le rôle du vent qui porte le pollen du platane mâle sur l'ovaire des platanes femelles, n'était pas encore arrivée. Elle dut attendre au pied de l'escalier, imaginant pendant tout le temps qu'elle attendait tout ce qu'elle manquait. Enfin au moment où sa voiture arriva, elle croisa dans la cour une autre voiture ; c'était celle de la duchesse de Doudeauville qui en quittant M^lle^ de Zietwitch s'était fait conduire chez M^me^ de Lavardin. Ce jour-là M^me^ Marmet renvoya son cocher et se mit au lit avec un accès de fièvre qui dura plusieurs jours.

★

Née Thierry-Montespan, cousine de Croquemottes, des Puysalé, des La Tour-Espivette, M^me^ de Thianges, également amie de la duchesse de Réveillon et des Escouflac-Le Gorne (brouillés avec les Réveillon), des Porbois et des Sévinelles (brouillés avec les Porbois), M^me^ de Thianges était aussi bien née, aussi bien apparentée, aussi bien posée que qui que ce fût. Mais si nos défauts nous paraissent moins graves que ceux des autres, nos privilèges nous semblent aussi moins prestigieux. Aussi apprenait-elle qu'une personne qu'elle connaissait et aimait depuis longtemps était goûtée par la marquise de Réveillon, dînait souvent chez les Mirepoix, était des intimes de M^me^ de Cèbres ; la sympathie de ces personnes, dont aucune n'était plus intelligente ou plus chic qu'elle, conférait à cette personne une supériorité, ajoutait une séduction dont elle aurait été impuissante par sa

sympathie personnelle à la revêtir à ses propres yeux. Aussi les mérites qu'elle trouvait en une personne étaient-ils proportionnés aux relations de cette personne. Si ces relations s'accroissaient, la personne prenait peu à peu des mérites nouveaux. Et si après n'avoir trouvé aucun charme à un jeune homme qu'elle croyait isolé, M^me^ de Thianges apprenait tout à coup qu'il allait beaucoup chez telle ou telle de ses amies, elle changeait d'avis sur lui, avouant qu'il « gagnait à être connu ». Mais les relations lui paraissant découler en vertu de lois mathématiques d'une position première, si cette position première ne les impliquait pas, elle se refusait d'abord à y croire, et si on les lui disait, croyait à une erreur, à une information fantaisiste. Le jour où M^me^ Marmet (M^me^ de Thianges allait une fois par an chez M^me^ Marmet à cause des œuvres dont elle était la « zélée présidente » et pour lesquelles M^me^ Marmet donnait beaucoup) lui avait présenté Jean Santeuil, timide et mal habillé, fils d'un fonctionnaire républicain, M^me^ de Thianges lui trouva l'air stupide. Quand il fut parti et que M^me^ Marmet pour s'excuser dit : « C'est un ami de la duchesse de Réveillon », M^me^ de Thianges dit : « De Marie ! Mais ma petite, vous ne savez pas ce que vous dites, c'est impossible », du ton dont un noble de 1789 eût répondu à la prophétie que les nobles et les bourgeois seraient égaux devant la loi. Mais plus tard quand ce fait étrange fut entré dans la somme de vérités scientifiques avec lesquelles elle vivait et qui l'aidaient à discerner la vérité encore inconnue, quand on lui parlait de Jean, elle disait naïvement : « Oh ! il est charmant, ainsi il est très ami des Réveillon, et des Tournefort. » « J'avoue que je me plais beaucoup avec lui, tout ce qu'il y a de plus lié avec les La Rochefoucauld. » Elle disait ces mots « très ami des Réveillon ou des Tournefort » les lèvres souriantes, les yeux brillants et plissés, comme si ces alliances avec les Réveillon et les Tournefort dussent être grosses de conséquences dont il fallait se méfier, ou de félicités inconnues qu'il fallait être tout prêt à recueillir. Si un jeune homme ou jeune femme n'était protégé que par une personne de la société, ce suffrage, ne suffisant pas à entraîner le sien, l'empêchait pourtant de prononcer une condamnation absolue. Elle restait en suspens, n'osait pas se prononcer et disait : « Berthe (M^lle^ de Tournefort) en fait grand cas, moi je le connais très peu », et elle réservait son jugement pour le jour où le nouveau venu aurait trouvé d'autres appuis ou aurait été lâché même par Berthe. Au contraire de

tant de gens qui trouvent délicieux chez eux les gens qui les ennuient chez les autres, M^me^ de Thianges ne pouvait disposer de son admiration que pour ce qui ne venait pas d'elle. À la table des autres, les gens qu'elle eût facilement réunis à dîner chez elle prenaient à ses yeux une magnificence incomparable. Elle disait : « Il paraît qu'il y a eu chez les Puyfrettes un dîner merveilleux, les Treflebarbe, les Escouflac, les Pabaule », c'est-à-dire des gens à qui réciproquement M^me^ de Thianges apparaissait comme une puissance d'autant plus impressionnante qu'elle était plus mystérieuse.

VI

MADAME LAWRENCE

Un jour au moment où Jean arrivait à l'hôtel de Réveillon, il rencontra Henri sur la porte qui lui dit : « Oh ! quel malheur ! il faut que j'aille faire des visites. » Henri remonta demander à sa mère s'il ne pourrait pas s'en dispenser, car c'était elle qui l'avait prié de les faire, mais elle dit : « Si Jean était assez gentil pour t'y accompagner, cela arrangerait les choses. » Jean aurait mieux aimé se promener librement avec Henri. Mais la duchesse déclara qu'il ne pouvait pas tarder plus longtemps à aller voir M^me^ Lawrence, sa tante de La Rochefoucauld et sa tante de Réveillon qui étaient furieuses de ne l'avoir pas vu depuis le premier janvier. Jean vit qu'il n'y avait pas que M^me^ Santeuil qui tînt aux visites de famille et qu'il n'était pas plus amusant d'aller voir sa tante de La Rochefoucauld que sa tante Friedel. Ils partirent tous les deux, devant aller d'abord chez M^me^ Lawrence. Jean en avait souvent entendu parler. Il savait qu'elle était excessivement snob, avait peu à peu rompu avec toute la colonie américaine, voyait maintenant toute la haute société. La duchesse de Réveillon lui avait fait autrefois quelques-uns de ces saluts glacés qui étaient pour M^me^ Lawrence comme le pavillon qu'elle avait accoutumé à voir hisser à son arrivée dans un nouveau milieu. Mais sans en vouloir à ceux qui croyaient devoir l'arborer devant elle, le respectant plutôt comme une marque du prix d'une alliance difficile à acheter, elle continuait à s'avancer avec une lenteur majestueuse, apportant ses présents comme un roi d'Orient. Et maintenant, la duchesse de Réveillon obligeait Henri à aller la remercier pour le magnifique fusil de chasse qu'elle lui avait envoyé le jour de l'An.

Jean avait aussi souvent entendu parler de sa liaison avec M. de Ribeaumont, liaison si peu dissimulée que tout Paris la connaissait, et que la bourgeoisie même en parlait. Bien qu'elle fût célèbre depuis six ans, M. Santeuil l'avait apprise la veille au ministère et s'en était réjoui comme nous trouvons du plaisir en recevant la lumière d'une étoile en voyage peut-être depuis des milliers d'années. Mais les bourgeois apprennent les liaisons des femmes de la haute société comme certaines, mais quand elles sont finies, de même que c'est seulement le jour où l'on annonce la mort de Verlaine qu'un duc apprend que c'est un poète et qui a du talent. Ce n'était peut-être pas tout à fait la première fois que Jean allait chez une femme en le sachant, ou au moins le sachant avant d'y avoir jamais encore été. Aussi était-il troublé, comme s'il allait voir une personne atteinte d'une maladie particulière, à laquelle il faut prendre garde de faire allusion, et dès les premiers mots qu'ils échangèrent, il surveillait ses paroles comme quelqu'un qui se promène avec un aveugle fait attention à ne pas le cogner. Et il avait expulsé pour une heure de son cerveau les trois mots de *snob*, *mauvaise conduite*, *M. de Ribeaumont*. Mais ayant dit à M^me^ Lawrence comme Henri le présentait : « J'ai beaucoup entendu parler de vous par M^me^ Marmet » M^me^ Lawrence lui répondit : « Vous m'entendrez moins parler d'elle. Oh ! ce n'est pas parce qu'on dit qu'elle a été un peu légère, j'avoue ne pas aimer beaucoup cela, mais je ne sais pas du tout si c'est vrai. Mais je n'aime pas du tout les femmes si snob qui ne cherchent qu'une chose, c'est à arriver. Oh ! je suis sûre que la duchesse est de mon avis », dit-elle en souriant du côté d'Henri. « Pourtant je comprends que vous y alliez », dit-elle gracieusement à Jean, car elle croyait due à la timidité ou à la honte d'aller chez une femme dédaignée par elle la double rougeur dont s'était voilée sa figure et, jusqu'à son regard au moment où elle avait dit : « elle a été légère » et « elle est snob ». Elle ne se doutait pas que c'est pour elle que Jean avait alors été gêné et que ces mots l'avaient blessé comme une maladresse qui eût dû atteindre M^me^ Lawrence avant même de s'apercevoir que c'est elle qui les avait prononcés et ne paraissait pas s'apercevoir de son imprudence. « Oui, je comprends que vous y alliez, reprit-elle d'un ton de concession comme un abbé dit à une dame israélite : toutes les religions sont bonnes. Ça doit être très amusant pour un jeune homme. Je sais que j'ai des amis qui s'y plaisent. Un des hommes que

j'aime le mieux, pour l'esprit duquel j'ai le plus de goût, qui est je crois le plus attaché à mon mari et à moi, M. de Ribeaumont (le double halo violacé qui palpitait autour du visage de Jean empêcha M^me^ Lawrence de voir le nouveau flot pourpre qui le traversa et vint trembler et écumer au bord de la figure ardente du jeune homme) va volontiers chez elle et la défend toujours quand on en dit du mal. Moi je la connais surtout très peu et ne tiens pas, j'avoue, à la connaître davantage. D'ailleurs cela n'est pas difficile, nous ne connaissons pas du tout les mêmes personnes. »

Jean ne fut pas étonné de l'hypocrisie de M^me^ Lawrence en l'entendant parler de conduite légère, de snobisme et de M. de Ribeaumont. Dans ce tête-à-tête de la conversation mondaine où tout, depuis la soie pâle des fauteuils jusqu'au parfum des fleurs et au regard franc des femmes, tout semblait amollir son cœur entrouvert comme les roses penchées dans l'air chaud hors de leur gaine de cristal et comme la bouche de M^me^ Lawrence que la confiance desserrait à tous moments d'un sourire, il donnait son âme à celle qui lui parlait avec douceur, et avec son âme sa confiance absolue. Aujourd'hui c'était M^me^ Lawrence qui avait ainsi sur les étamines déliées de son regard recueilli le pollen ardent et léger de sa sensibilité. À toute personne qui lui eût dit maintenant que M^me^ Lawrence était légère, était snob, était la maîtresse de M. de Ribeaumont il aurait dit : « J'ai la preuve du contraire, elle m'a dit que non. Ou plutôt elle a mieux fait que me dire non, elle m'a parlé d'une manière qui indique le néant de ces calomnies et en fait comme la contre-épreuve en montrant que ce qu'elle aime chez la duchesse c'est son esprit et son cœur, que ce qui prête à dire aux méchantes langues pour M. de Ribeaumont, c'est l'amitié profonde et avouée qu'elle a pour lui. Snob ou légère ? Pour être sûr qu'elle ne pratique pas ces vices, il n'y a qu'à voir comme elle les blâme chez les autres. » Jean aurait pu venir un tout autre jour, parler de toute autre personne que M^me^ Marmet, M^me^ Lawrence ne lui aurait pas moins parlé des snobs comme des gens qu'elle méprisait, de l'éloignement que lui inspirait la conduite légère, du caractère si respectable de M. de Ribeaumont. Au commencement, il est possible qu'il y eût dans sa prédilection pour ces thèmes une sorte de calcul, maladroit d'ailleurs, malgré le succès qu'il avait rencontré auprès de Jean. Mais maintenant, quand ces mots commençaient à crier doucement sur les

vieux gonds de l'habitude, ils remplissaient pour elle un office plus désintéressé. Tout ce que notre misérable intérêt particulier nous fait jeter dans notre vie, la vie s'en empare et le fait servir aux fonctions plus générales de la vie de l'individu. Ces paroles entretenaient M^me^ Lawrence dans des idées malsaines pour elle qui lui étaient chères et qui étaient le plaisir dangereux de sa vie. Et elles les lui présentaient à cette dose modérée où elles semblent acceptables et où nous ne pouvons pas les rejeter. Il n'y a aucun mal à admirer l'esprit d'une duchesse, à avoir pour un homme qui le mérite une solide amitié. Si au lieu d'un demi-verre de chartreuse on donnait pour la première fois à un enfant une bouteille de cognac à avaler, il est probable qu'il n'en reprendrait pas de sa vie. Les premiers temps, M^me^ Lawrence dut bien sentir le mensonge qu'elle commettait en parlant ainsi de la duchesse de Réveillon, de M. de Ribeaumont. Mais ce mensonge lui était doux, car tous ceux qui aiment aiment à parler de ce qu'ils aiment.

Peu à peu dans l'impossibilité de passer à ses propres yeux pour une menteuse, elle finit par croire qu'elle disait la vérité. Elle ne se crut pas snob en recherchant les duchesses, ni légère en couchant avec M. de Ribeaumont. Les actes matériels de sa vie continuaient à porter l'empreinte de ces deux vices. Mais elle les accomplissait sans plus y penser. Et quand elle y pensait, ils prenaient ses couleurs qui, dans sa conversation, étaient si riantes et si agréables. Elle ne se croyait pas de tort envers M. Lawrence parce qu'elle en parlait bien, et la manière fidèle, émue dont elle en parlait régnait dans son âme, quand elle pensait à sa manière d'agir avec lui. Alors, elle se sentait gré de cette émotion, de cette fidélité, de cette manière d'agir. Et ces paroles qu'elle redisait si souvent étaient comme la petite dose de morphine qui ayant peu à peu anesthésié sa conscience, la faisait vivre en paix avec elle-même et lui donnait une nouvelle ardeur pour commettre de nouvelles fautes dont elle épongeait par habitude, sans même que cela fût désormais nécessaire, les couleurs un peu crues, autrefois désagréables.

★

« Comment tu connais Guy de Brucourt, mon ancien lieutenant ? demanda Jean à Daltozzi. Oh ! je t'en prie, dis-moi, le trouves-tu

intelligent ? » C'est qu'en effet les hommes que nous avons connus soit dans notre enfance, soit dans un monde autre que celui où nous avons pris l'habitude de faire des comparaisons entre l'intelligence des différents individus, ces hommes-là nous apparaissent avec le souvenir du charme qu'ils avaient pour nous et l'impossibilité de savoir s'ils nous eussent semblé intelligents, c'est-à-dire plus intelligents que Destreu et moins que Luperceaux, ou entre Luperceaux et La Sisterade.

Le lieutenant de Brucourt qui passait au régiment pour un officier d'une intelligence hors ligne avait pour Jean tout le prestige que ses galons, sa situation sociale exceptionnelle, sa beauté quand il commandait, son amabilité exquise lui valaient. Et volontiers si M. de Brucourt n'avait pas paru saisir quelque remarque que Jean avait faite, quand il voulait bien le recevoir chez lui dans sa grande maison de la place d'Armes (ces jours-là son brosseur l'astiquait longtemps lui disant : « Sois au moins propre puisque tu vas chez le marquis »), Jean se serait dit « c'est que cela ne veut rien dire du tout » et si M. de Brucourt disait à Jean quelque chose qui ne lui paraissait pas très juste, il pensait qu'il ne le comprenait pas très bien et que cela devait être trop juste pour lui. Car la politesse, le savoir-vivre et le bon ton n'empêchaient jamais M. de Brucourt de dire quelque chose de déplaisant qui aurait pu mettre Jean en défiance sur sa haute valeur. Toutes ses manières, le tact de son amabilité, les distances qu'il aidait gracieusement Jean à franchir, donnaient assez à Jean l'idée qu'il avait affaire à un être supérieur dont l'intelligence avait dû depuis longtemps résoudre et écarter tout ce qui intéressait Jean à cette époque. (« J'ai aussi fait des vers à votre âge », « Je ne lis plus de romans ».) En revanche il s'occupait à des choses auxquelles Jean ne s'était pas encore élevé et quand laissant tomber son monocle en dînant il lui expliquait l'intérêt qu'il y aurait à entrer en Mandchourie par le nord, Jean ne cessait de l'écouter avec attention. « Du reste, je compte écrire pour cela à la reine de Serbie, qui est un peu ma cousine. Très proche même, quoique ça mette en fureur ma mère, qui n'admet pas que nous soyons parents avec des nobles d'Empire (son père étant duc de Moldavie par Napoléon I^{er}). » Jean se sentait si écrasé, si humble devant cet homme si noble, si laid devant cet homme si beau, si mal habillé devant cet homme si chic, si bredouillant devant cet homme si discret, qu'il en éprouvait une sorte de honte.

Un jour qu'il allait pour le voir pour une chose importante, au moment où il arrivait devant chez lui M. de Brucourt partait en voiture pour une promenade. Jean s'arrêtant le salua, pensant qu'il allait le prendre avec lui ou au moins s'arrêter et lui faire des excuses. Le lieutenant répondit militairement au salut sans qu'un muscle de sa figure ne bougeât, comme si ç'avait été un militaire qu'il ne connaissait pas et qui lui donnait le salut comme il le lui rendait, en vertu du règlement. Il est myope, se dit Jean, il ne m'a pas reconnu. Quelle ne fut pas sa stupeur en entendant quelques jours après le lieutenant lui dire : « Comme j'ai été désolé l'autre jour, de vous rencontrer au moment où je partais. » Il se rappela ce salut qui avait eu l'air de ne pas voir le désir qu'il avait de l'arrêter. Et il eut l'impression d'une sorte de duplicité dans la politesse de M. de Brucourt. Un jour que M. de Brucourt l'avait invité à dîner, ses camarades pour le faire beau lui avaient relevé et collé à la joue avec du cosmétique ses moustaches naissantes. Jean ne se figurait pas qu'il était tout à fait ridicule et il fut un peu gêné de la gaîté de M. de Brucourt qui le montra à ses amis, mais passa là-dessus tant d'amabilité que Jean fut persuadé malgré les soupçons que le rire de M. de Brucourt avait éveillés, en lui que s'il partait à ce moment il ne se moquerait pas de lui avec ses amis.

Le régiment fini, Jean ne revit plus M. de Brucourt et quelques années après quand il le rencontrait à Paris, ce fut comme les professeurs d'autrefois qu'on rencontre, il crut que la règle était de faire semblant de ne pas le reconnaître et il ne le salua plus. Pourtant une ou deux fois M. de Brucourt qui avait quelque chose à demander à Jean lui écrivit : mon cher Jean. Mais par une sorte d'entente tacite ils ne se disaient pas bonjour dans la rue comme s'ils ne se connaissaient pas de vue. Une fois pourtant dans le monde Jean se nomma à M. de Brucourt qui dit : « Charmé » d'un air distrait et passa. Il avait envie de lui dire : mais vous ne me reconnaissez donc pas, je suis le cher Jean, j'ai dîné chez vous. Mais se rappelant le salut de la voiture pendant qu'il était soldat il pensa que M. de Brucourt le savait et qu'il dirait simplement : « Je le crois bien. » De sorte qu'il avait le sentiment bizarre de le connaître beaucoup et à peine.

VII

HISTOIRE DE L'ANGLAISE

Maintenant Jean sentait chez M^me^ Marmet grandir cette antipathie inexplicable pour lui qu'avait eue la coterie des « trois élèves intelligents » qui le croyaient insincère et poseur. Il se rappelait cette lointaine expérience mais n'en avait pas profité. Il parla à M^me^ Marmet, lui écrivit. Mais les manières de M^me^ Marmet avec lui se hérissaient de plus en plus de duretés et d'ironies, comme une lande au printemps se couvre de genêts. Et Jean, sans connaître les causes de cette sourde germination, n'en pouvait arrêter ni ralentir la violente poussée.

Les sensations, les goûts, les réflexions d'où les opinions de Jean tiraient leur origine, leur raison d'être et leur vérité étant tout à fait inconnues à M^me^ Marmet, elle accueillait ces opinions avec ironie. Il y avait par exemple dans la société de M^me^ Marmet une dame anglaise dont on se moquait un peu, qui s'appelait Miss Smitson ; mais Jean trouvait autant de plaisir qu'à aller au Jardin des Plantes voir les phoques des mers d'Islande ou la girafe de Numidie, à goûter la saveur spéciale de ce poème si particulier que la nature écrit en chair, en cheveux, en accent, en parfum de thé ou en esprit d'association et qui s'appelle une Anglaise, où ce que dit le teint, ce que dit la couleur des yeux, ce que dit la manière de prononcer, ce que dit la robe, ce que dit l'esprit poétique, le sens pratique, est si bien d'accord, si heureusement composé, et nous apporte un sentiment si caractéristique des bords de la Tamise, des parcs du pays de Galles, de Burne-Jones et des sociétés de tempérance. Son nom même, antique création galloise, lui plaisait infiniment, surtout si elle voulait bien le prononcer. Il lui demandait vingt fois de dire les mots *belle*, *Trouville*, *Bretagne*, et goûtait à écouter cette précieuse musique locale une de ces

joies raffinées qui ont la vivacité ravissante des joies les plus simples. Mais aller la voir dans son petit appartement, jouer à l'écarté avec elle avec des cartes anglaises que non seulement le dos de la carte, mais les attributs du roi, de la reine, du valet, la figure de l'as rendent si différentes des cartes françaises, boire avec elle ce thé qui était la flamme subtile qui brûlait sa vie, mettait ce reflet rouge sur son teint, regarder au mur des photographies des parcs de la campagne de Londres partout interrompus de petites claies blanches, était pour Jean un plaisir bien plus vif que la très médiocre satisfaction qu'il avait à aller dans des hôtels luxueux au five o'clock des dames spirituelles.

M^me^ Marmet qui n'avait jamais reçu aucune de ces impressions, pour qui Miss Smitson était une femme pareille à toutes les autres mais moins chic qui passait pour très ennuyeuse, et qui n'avait pas de jolies choses dans son appartement, éclata de rire quand elle entendit Jean dire qu'il aimait beaucoup voir M^me^ Smitson et aller chez elle. Jean ne put pas s'expliquer, rougit légèrement, dit : « C'est si amusant de penser que c'est une Anglaise. — Comme tout ce qu'il dit est prétentieux et bête », dit tout bas M^me^ Marmet à sa voisine. Et Jean qui admirait chez M^me^ Marmet une facilité d'élocution, une chaleur d'éloquence, une concision dans le résumé, une symétrie dans l'esprit qu'il ne possédait pas, sentit confusément qu'il avait dit une naïveté, fait une erreur, commis un faux jugement, que M^me^ Marmet devait sentir ce qu'il sentait et qu'il était trop évident pour l'être le plus borné qu'une Française n'est pas une Anglaise, mais que ce n'est qu'à partir de là qu'elle commençait à juger, que lui n'était pas encore arrivé au seuil de l'intelligence, et il eut honte de lui.

VIII

LA PREMIÈRE DE « FRÉDÉGONDE »

M^me^ Marmet avait invité Jean à l'Opéra pour un lundi assez éloigné. Mais la première de *Frédégonde* fut reportée à ce lundi-là, la représentation promit d'être très brillante et M^me^ Marmet fut agacée de ne pas avoir plutôt donné sa place à quelque monsieur de l'Union ou de l'Agricole qui ferait remarquer sa loge par les dames du faubourg. La vue de Jean ravivant cette déception elle fut moins aimable avec lui quand il vint la voir. Mais plus âprement attaché qu'elle-même au succès de sa femme et le poursuivant avec autant de brutalité qu'elle le préparait avec souplesse comme si dans cet organisme qui était leur couple social il avait été l'armée et elle la diplomatie, M. Marmet ne leva pas même les yeux de son journal quand Jean entra. Bientôt il dit bas à sa femme : « La seule manière de s'en débarrasser est de vous brouiller avec lui. — Cela n'a aucun inconvénient, maintenant que Julien a passé ses examens. — C'est toujours inutile de se brouiller et de ne pas rester gentil », répondit M^me^ Marmet qui, quand elle se trouvait à cours d'expédient répétait les maximes de sa diplomatie. M. Marmet qui entendait la politique d'une façon plus réaliste haussa les épaules : « Dites donc, dit-il à Jean d'un ton brusque en fronçant les sourcils, est-ce que lundi vous avez l'intention d'arriver comme les autres fois à huit heures et de partir à minuit ? Vous êtes d'une indiscrétion pour cela. — Mais je peux surtout ne pas venir du tout. Je suis invité d'un autre côté. — On dit toujours cela dans ces cas-là, grommela M. Marmet. — Et comme ce sont des amis que je n'avais pas vus depuis longtemps, je vous aurais de moi-même redemandé ma liberté si je n'avais craint de vous blesser. — De nous blesser, dit M. Marmet en éclatant de rire. Monsieur est

trop bon vraiment, de nous blesser ! quelle fatuité ! Apprenez que vous nous ferez toujours plaisir en reprenant votre liberté. »

Jean sortit. M^me^ Marmet se hâta d'inviter M. de Minuls. Elle avait déjà M. de Lutz et le prince de T. Le lundi, la duchesse de Réveillon vit après déjeuner chez le duc de Chartres M. de Lutz, M. de Minuls, et le prince de T. Ils dirent qu'ils allaient tous les trois le soir à la première de *Frédégonde* dans la loge de M^me^ Marmet. Elle s'approcha du duc de Chartres et lui dit quelques mots à l'oreille : « Vous me feriez bien plaisir », lui dit-elle. Le duc de Chartres s'approcha des trois hommes et leur dit : « Messieurs, je vous invite à venir tous les trois avec moi au Français — Mais, monseigneur, M^me^ Marmet ? — L'invitation de Son Altesse vous délie de toute invitation antérieure. Ce sont des raisons que M^me^ Marmet comprend. Je vous assure qu'elle vous lâcherait tous pour monseigneur. Alors, c'est convenu, messieurs. » À cinq heures, M^me^ Marmet reçut un télégramme de Lutz, à six heures un télégramme du prince de T., à sept heures un télégramme de Minuls. Elle envoya chez Ribeaumont, chez Tourkett, chez le baron Shleier. Personne n'était plus libre à cette heure-là. Elle ne pouvait pourtant pas rester en tête à tête avec son mari. Elle envoya demander à Jean Santeuil s'il ne pouvait pas, pour « éclaircir un malentendu qui ne l'empêchait pas de bien l'aimer, plus qu'il ne croyait ». Jean avait le cœur si tendre qu'il fut touché, serait venu, s'il avait été libre. Mais il ne l'était plus et l'écrivit. « Quel poseur, s'écria avec fureur M. Marmet en lisant sa lettre, car son acceptation était leur dernier espoir. Je suis sûr qu'il est libre ! Tu comprends en tout cas qu'il ne connaît personne dans les abonnés de l'Opéra, ma chère, et surtout qui l'amène un jour comme cela. Je vais inviter Shelchtenbourg. — Je te le défends, dit M^me^ Marmet, il vaut mieux rien. Si Shelchtenbourg n'était qu'un coulissier juif qui ne connaît personne, les gens pourraient encore croire que c'est quelqu'un de mieux. Mais il a escroqué les Réveillon et les La Rochefoucauld qui le reconnaîtront, et je ne me soucie pas d'être disqualifiée aux yeux des deux plus grandes familles de France. Merci ! — J'aime mieux tout que de rester en tête à tête avec toi, c'est parfaitement ridicule. Nous nous ferons moquer de nous. D'ailleurs puisque le duc de Chartres est au Français, les La Rochefoucauld seront sans doute avec lui et les Réveillon ont ce soir à dîner le roi du Portugal, tu l'as vu dans *le Gaulois*. — C'est vrai. Invitons

Shelchtenbourg. » Shelchtenbourg accepta car il était toujours libre. Il était dans la loge quand M. et M^me^ Marmet arrivèrent. La salle était très brillante. La grande avant-scène des Réveillon était libre. « Tu vois ce que je t'ai dit », dit M. Marmet à sa femme en lui montrant l'avant-scène. Mais à ce moment on aperçut du monde dans le fond de l'avant-scène, puis apparurent, prirent place et s'assirent : le duc et la duchesse de Réveillon, Henri de Réveillon, la duchesse de La Rochefoucauld, S. M. le roi du Portugal, le prince d'Aquitaine, la duchesse de Bretagne et un jeune homme dont M. et M^me^ Marmet ne virent pas d'abord la figure car le roi du Portugal en lui rajustant sa cravate empêchait de le distinguer. Mais le roi du Portugal s'assit et M. et M^me^ Marmet reconnurent Jean Santeuil. Ses regards rencontrèrent ceux de M. Marmet qui le salua profondément. Être vus par cette loge-là avec Shelchtenbourg et personne d'autre, c'est dix ans d'avancement mondain de perdu.

« Rentrons, dit M^me^ Marmet hors d'elle. — Non, les deux duchesses nous ont vus, cela ne servirait plus à rien, dit-il, le mal est fait. » Au premier entracte Jean voulut sortir. « Je suis sûre que c'est pour aller voir M^me^ Marmet, lui dit la duchesse en l'arrêtant. — Oui, madame la duchesse, dit Jean, honteux de son beau mouvement. — Mon petit Jean, je vous le défends, entendez-vous, reprit la duchesse. Je vous aime comme mon fils, je peux bien vous parler comme votre mère, et quand vous le lui raconterez, je suis sûre qu'elle me donnera raison. Depuis que je sais ce qu'elle vous a fait, je défendrai à tous nos amis d'aller jamais chez elle. Je ne parle pas de mes amies, car Dieu sait qu'il n'en est pas une, excepté cette folle d'Éléonore qui soit allée se fourvoyer dans cette souricière. N'allez pas chez tous ces gens-là. Vous aurez bien assez, si vous voulez sortir, de nos amis qui vous adorent déjà tous, qui vous traiteront comme si vous étiez le frère d'Henri, un frère plus intelligent et qui nous flatte beaucoup en voulant bien causer avec nous. N'est-ce pas que j'ai raison, sire ? » dit la duchesse en se tournant vers le roi à qui elle avait raconté pendant le dîner l'histoire des Marmet invitant puis désinvitant Jean Santeuil. « Cela m'amuserait d'aller regarder la salle de l'amphithéâtre, dit le roi. — Je vais accompagner Votre Majesté » dit le duc de Bretagne à qui cet honneur revenait comme au plus ancien duc de France. — Non, Bretagne, dit le Roi, laissez-moi emmener plutôt mon petit Jean qui va finir de me raconter le

procès de Ruskin et de Whistler qui m'intéresse beaucoup et puis nous défierons M^me^ Marmet. Puisque j'ai un nouvel ami, il faut que les Parisiens le sachent en le voyant avec moi. Vous ne m'en voulez pas mon cher ? dit-il en se tournant vers Bretagne. — Comment, sire ? » dit le duc de Bretagne, qui ayant beaucoup de sympathie pour Jean et beaucoup d'antipathie pour les Marmet était enchanté. Alors tout bas pour que Jean Santeuil ne l'entendît pas et prenant la main du Roi avec effusion : « Je remercie Votre Majesté », dit la duchesse, car elle sentait bien que le roi n'agissait pas moins pour lui faire plaisir que pour faire plaisir à Jean.

Pendant que Jean se promenait avec le roi du Portugal plusieurs personnes vinrent saluer la duchesse dans la salle : le comte de Penmarch, Jules Lemaître du faubourg, selon quelques vieilles dames, entra d'abord mystérieusement en glissant sur les pointes, souriant, le monocle à l'œil. « Vous amusez-vous, Penmarch ? demanda la duchesse. — Oh ! mon Dieu, ma tante, vous savez, sait-on jamais si on s'amuse ? qu'est-ce que nous savons, n'est-ce pas ? En définitive une heure de plaisir mon Dieu, que peut-on demander plus, et combien de choses nous le donnent, n'est-ce pas, après tout ? » Il regarda en souriant M^me^ de La Rochefoucauld et prit un bonbon que lui tendait la duchesse. Mais elle posa la boîte et tendit la main à M. de Lomperolles qui venait de se faire ouvrir l'avant-scène. « Bonjour, mon cousin, asseyez-vous. — Je viens de rencontrer Sa Majesté, avec qui, avec ce petit Santeuil. Vraiment on gâte aujourd'hui les jeunes gens d'une manière, sans se douter de tout ce dont ils sont capables. Ah, ma cousine, si vous connaissiez la vie comme moi, qu'est-ce que c'est que cette fleur que ce Santeuil a à la boutonnière. Moi, à mon âge, je n'oserais pas porter une fleur à ma boutonnière, et lui un jeune homme ! Mais ce n'est pas un homme, une vraie femme, une vraie femme, gronda-t-il en prenant un marron glacé. — J'ai entendu dire des choses délicieuses de vous par quelqu'un qui vous adore dit M. de Penmarch, c'est la petite M^me^ Ador qui est d'ailleurs un amour. » Il avait pour profession d'obtenir les faveurs des jolies Américaines qui débarquaient à Paris, en leur promettant de les faire dîner dans sa garçonnière avec les dames du faubourg qu'elles ne connaissaient pas encore. M^me^ de Réveillon ne répondit rien. « Oui, elle vous adore, reprit M. de Penmarch. — Mais comment peut-elle m'adorer, dit la duchesse, puisqu'elle ne me connaît pas ? — Oh ! cela ne fait rien, a-

t-on besoin de connaître pour aimer ? Et qu'est-ce qu'on connaît au fait, après tout, n'est-ce pas. Mais justement elle voudrait vous connaître. » La duchesse se mit à manger des marrons d un air distrait. « Voulez-vous venir dîner avec elle chez moi ? dites le jour. — Oh ! Penmarch, vous savez que j'aime bien dîner chez vous, c'est toujours charmant chez vous, mais entre nous, je vous en prie, c'est toujours si ennuyeux de dîner avec des gens qu'on ne connaît pas. » « Sacristi, pensa Penmarch, toutes celles que je lui ai promis qui ratent. Elle va encore croire que je n'ai aucune influence. Il ne reste plus que Jacqueline de La Rochefoucauld ? Pourvu qu'elle n'ait pas entendu cela » « Mais vous savez, dit Penmarch que M^me^ Ador va chez M^me^ de Thuringe. — M^me^ de Thuringe sait ce qu'elle a à faire, répondit M^me^ de Réveillon. Mais laissez-nous notre genre à chacune. — Ce n'est pas la peine que je vous parle de M^me^ Marmet, alors. — Oh ! celle-là non, répondit la duchesse. J'aimerais mieux aller dîner chez M^me^ Ador que d'être obligée de donner la main à M^me^ Marmet, depuis ce qu'elle a fait à un de mes amis. Et Dieu sait que je ne dînerais jamais chez M^me^ Ador. — Dites au moins à M^me^ de La Rochefoucauld que M^me^ Ador est charmante, qu'on peut très bien l'avoir chez soi. — Mais pourquoi voulez-vous que je dise cela à Jacqueline ? Elle n'a pas besoin de moi pour arranger son salon qui est un des plus agréables de Paris. Et puisque je ne connais pas M^me^ Ador, comment voulez-vous que je lui dise qu'elle est charmante ? — Au moins ne répétez pas que je vous ai demandé de la voir et que vous n'avez pas voulu. — Je ne répète jamais rien », répondit la duchesse avec douceur. Penmarch le savait et était à l'abri de ce côté. Au moins sa démarche n'aurait pas d'autre mauvais résultat que son insuccès. « Vous lui enverrez bien une lettre de vente pour vos enfants. Elle est très généreuse. — Non, pourquoi voulez-vous que je trouve les gens assez bien pour prendre leur argent quand je ne les trouve pas assez bien pour les recevoir chez moi ? — Ce n'est pas du tout faubourg ce que vous dites là, duchesse. »

À la sortie, M^me^ Marmet salua la duchesse qui s'inclina avec une légère exagération de politesse, comme à quelqu'un qu'on ne reconnaît pas. M^me^ Marmet sentit qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle de ce côté-là et malheureusement pour elle, ce côté-là tenait tout le faubourg Saint-

Germain. Shelchtenbourg les voyant ennuyés quitta les Marmet. « Quel mufle ! il ne nous ramène même pas, à quoi cela sert-il alors d'amener des gens riches ? » dit M. Marmet. Ils allèrent héler un fiacre et furent croisés par la duchesse qui montait dans son landau et faisait monter Jean avec elle. « Son salut tient sans doute aussi à ce que Santeuil lui a tout raconté », dit M. Marmet atterré.

IX

DALTOZZI ET LES FEMMES

Quand il fut rentré de l'Opéra, Henri monta dans sa chambre. Mais il ne commença pas à se déshabiller, la duchesse n'ayant pas voulu faire veiller sa femme de chambre un peu souffrante lui avait dit : « J'entrerai chez toi tout à l'heure te demander de vouloir bien dégrafer mon collier. » Comme il ne fermait jamais ses volets afin d'être réveillé par le jour, il voyait par la fenêtre la pluie tendue comme d'innombrables cordes que le vent gonflait, chassait de temps à autre du ciel noir au pavé miroitant de lumière et d'eau. Devant les jardins un fiacre s'arrêta. Il n'y avait pourtant à cet endroit aucune porte. Un monsieur dont la cravate blanche éclairait de loin le haut du pardessus descendit, paya le fiacre et commença à descendre la rue. Il n'avait pas de parapluie et de temps en temps, s'arrêtant, sortant de sa poche sa main gantée de blanc pour la mettre devant sa bouche, avait le dos secoué. Henri comprit qu'il toussait. Il continuait à marcher sous la pluie. Il était maintenant tout près de l'hôtel de Réveillon. Tout d'un coup Henri le reconnut, c'était Daltozzi. Pourquoi ne s'était-il pas fait conduire chez lui ? Mais arrivé devant la porte, Daltozzi ne s'arrêta pas et continua. Comme il passait sous la lumière du bec de gaz, Henri vit qu'il portait de petits escarpins qui, ouverts pour laisser le pied découvert, seraient sans doute bientôt pleins d'eau. Il alla jusqu'au bout de la rue et revint, s'arrêta un instant devant sa porte comme s'il paraissait hésiter, puis repartit. Comme il arrivait au bout de la rue, la porte d'une de ces dernières maisons s'ouvrit, une femme sortit, Henri devina que c'était Rose, la femme de chambre de sa mère, son beau-frère habitant dans cette maison où elle passait la soirée. Effrayée par la pluie elle marchait vite, sous son parapluie levé, n'ayant d'ailleurs que quelques pas à faire pour arriver à l'hôtel. Mais à ce moment

Daltozzi revenant sur ses pas l'aperçut. Il se mit à courir. Henri entrouvrit la fenêtre. Il entendit Daltozzi qui chantait comme pour faire retourner la femme qu'il voyait devant lui. Elle eut peur, se mit à courir aussi. Mais il la rattrapait, courant de toute sa vitesse, l'air d'un fou. Quand il la vit s'arrêter devant l'hôtel et sonner, il s'éloigna vivement et se remit à marcher.

Daltozzi s'arrêta net. Une femme en robe de bal les cheveux couverts d'une dentelle nouée au cou payait le cocher. Mais déjà il s'était précipité et était auprès d'elle. Sans doute la femme cria. Henri ne l'entendit pas car il avait refermé sa fenêtre, mais le cocher qui repartait s'arrêta, revint sur ses pas et pendant que la femme effrayée tirait à coups répétés le timbre de la porte cochère, le cocher faisait des gestes de menaces à Daltozzi qui s'éloigna. Quand la femme fut entrée, le cocher repartit mais se retourna encore une fois en levant les épaules pour prendre à témoin la rue déserte, à défaut de passants, de l'ignominie de ce personnage. La pluie tombait si fort que Daltozzi revint devant sa porte. Protégé par l'avancement du mur, il regardait de tous côtés s'il ne passait personne. Un monsieur vint et Daltozzi fit mine de sonner. Mais le monsieur rentrait dans la même maison. Et sans doute croyant n'avoir pas été reconnu, et pour ne pas être obligé de rentrer, Daltozzi quitta sa porte et s'éloigna. À ce moment la duchesse entra dire à Henri que Rose étant rentrée elle n'aurait pas besoin de lui. « Qu'est-ce que tu fais devant la fenêtre. Tu ne te couches pas ? — Si, maman, je vais me coucher », répondit Henri et quand sa mère fut sortie il commença à se déshabiller. Mais avant de se mettre au lit il revint encore une fois à la fenêtre. Daltozzi était toujours là. À la fin, il parut se résigner, regarda encore une fois de tous côtés et retournant à sa porte sonna. Un premier coup, un second coup, mais à ce moment une ouvrière tête nue, couverte d'un caraco de laine, apparut sous un parapluie au bout de la place de la Concorde qu'elle traversa rapidement La porte s'ouvre. Daltozzi jette un dernier regard, aperçoit l'ouvrière. Alors sans hésiter il repart en tirant la porte qui se referme et court vers elle. Henri fatigué se coucha et tout en pensant que Daltozzi devait avoir bien froid dans ses petits souliers pleins d'eau, il allongea ses pieds au fond de son lit contre sa boule bouillante.

Presque tous les soirs c'était ainsi. Peur de la solitude, penchant à la curiosité, trop plein de la chair ou vide de l'âme, Daltozzi, quand le moment

de rentrer venait, ne voulait pas rentrer seul et s'il n'avait pas trouvé de femme avant d'arriver devant sa porte, restait parfois une heure à attendre. D'autres fois il allait dans les rues, marchant, à la recherche d'une femme, eût-on dit, à la poursuite de son rêve, croyait-il, mais ayant besoin d'un corps où pussent se crisper ses membres que ce rêve agitait, d'une autre vie où il pût croire qu'un rêve frère du sien viendrait de très loin, du fond de l'infini où il le cherchait, le retrouver. Dans le désert des rues vides ou dans le désert des rues pleines de monde, une femme élégante, femme du monde ou du demi-monde désœuvrée, parfois aussi une ouvrière avait senti qu'il la suivait et avait à demi tourné la tête. Ne sachant rien de lui elle avait compris son désir comme il était allé vers le sien ne sachant rien d'elle, et dans l'inconnu profond qu'était pour chacun la vie de l'autre, par ce muet consentement ils échangeaient en une seconde électriquement, sous les espèces de l'aveu de l'envie la plus basse, le secret inexprimable et doux de leur être, le rêve vague et vain de leur vie. Fuyant quand il se rapprochait d'elle, n'ayant pas encore montré sa figure, elle ressemblait à la Destinée. Elle semblait lui faire signe de la suivre. Et il s'élançait à la suite moins d'un plaisir presque certain que d'un bonheur imaginaire. Il y avait renoncé, non après qu'ils s'étaient étreints dans son lit ou dans un fiacre, mais dès qu'ils s'étaient parlés, la voix suggérant aussitôt l'idée d'une personne semblable à nous qui peut nous causer des plaisirs et des peines mais des plaisirs humains et des peines humaines. Souvent il marchait dans les rues sans projets, n'ayant pas d'intention de rien chercher pour le soir, mais comme tous les hommes à la recherche du bonheur et de l'inconnu. Comme tous les hommes il croyait volontiers ce qu'il désire. Et souvent quand une femme effrayée d'être suivie marchait plus vite, il prenait sa fuite pour un encouragement. Aussi avait-il tout connu, les injures de passants, les coups de canne des maris, l'effroi plus meurtrier pour la conscience d'une innocente épouvantée. Il avait peur de ces affronts passés, mais non des affronts à venir, car les maux que le raisonnement prévoit comme inévitables, l'espérance en recule si loin la venue qu'à de si grandes distances ils ne semblent plus effrayants mais comme irréels. D'autres fois les yeux troublés à force d'avoir regardé, il ne savait pas comprendre les encouragements d'une femme qui désirait être ramenée et quand elle se retournait, croyant que c'était par crainte d'être approchée, avait tout d'un coup honte et s'éloignait. D'autres fois c'étaient des prostituées qui, jetant

hardiment un regard de feu sur ses désirs, les enflammaient comme une branche de bois mort. Et même si leur crasse ou leur peinture trahissait la misère de la vieillesse, leurs baisers n'en étaient parfois que plus doux, comme ce cidre que les jours de grande soif on a plus aimé que jamais dans un verre grossier et ébréché dans une auberge. Si ramené en voiture par un ami, ou ayant fait le chemin à pied seul, mais sans avoir eu de femme à suivre, il se trouvait devant sa porte, il n'avait pas le courage de rentrer : il repartait, quelque temps qu'il fît, n'étant pas arrêté par la faiblesse de sa santé, et la peur des fluxions de poitrine. Au contraire il était excité par le brouillard qui enveloppe les femmes comme un mystère et qu'elles défont en passant comme un voile, par le froid et par la pluie qui lui donnaient, l'un avec une ardeur plus brutale, l'autre avec une douceur plus énervante l'envie de se réchauffer contre des bras, de se protéger. Et la lassitude de son esprit et la faiblesse de son corps déjà vieilli s'attachaient aux existences vierges et jeunes avec l'illusion d'un malade qui cherche la santé dans les bois, comme si à force de se repaître par le regard et le toucher de chairs brillantes et belles il avait dû se les assimiler, comme si en sa bouche ouverte sur un baiser il avait pu en capter la fraîcheur et détourner le souffle et l'imposer dans son sang.

(Il y a eu avant la vue par Jean chez Daltozzi de la photographie de sa mère. Un jour que Henri le lui montre ainsi dans la boue, il pense aux regards que sa mère laissait tomber sur lui d'en haut. Elle ignora tout cela ! Et il se jure de ne jamais exposer sa mère à pareille contemplation.) (Note de l'Auteur.)

X

L'AFFRONT

Le lendemain Jean arriva chez M^me^ Marmet. Au moment où il défaisait sa pelisse devant un domestique prêt à la recevoir, il rencontra la duchesse de Soria et sourit en comprenant que M^me^ Marmet avait enfin réussi à l'avoir à dîner et qu'elle partait tout de suite après. Mais l'importance que la duchesse de Soria avait pour M^me^ Marmet, Jean, préféré à tous dans une société où la duchesse de Soria était considérée tout au plus comme une élégante étrangère, l'avait aux yeux de la duchesse. Il le savait. Aussi comme la duchesse passait sans le voir, cessant de défaire sa pelisse, il se mit devant elle, et s'inclinant légèrement il lui dit en souriant : « Bonjour, duchesse. — Bonjour, cher ami, s'écria la duchesse avec vivacité. Que devenez-vous, on ne vous voit plus ? Voulez-vous venir dîner demain, après-demain ? » Jean l'écoutait en souriant. Debout autour de lui, les domestiques de M^me^ Marmet, le valet de pied de la duchesse, les valets de pied de la marquise de Montfort, de la vicomtesse de Brieux, de la princesse Bonchalon qui savaient par le valet de pied de la duchesse qu'elle avait des relations plus huppées que leur patronne, le considéraient avec respect. « Je viendrai un de ces jours », lui dit-il avec gentillesse. Elle lui tendit sa main et lui dit merci. Jean s'inclina, donna sa pelisse en souriant, sourit encore en donnant la main au marquis de Puybes qui passait, car avec tous ceux dont l'admiration ou le respect nous donnent bonne idée de nous-mêmes nous sommes aimables comme une femme ne peut s'empêcher de sourire devant un miroir qui lui présente une ravissante image d'elle-même. « Oh ! que c'est gentil », s'écria M^me^ Marmet et chacun tourna la tête. Il saluait en passant les femmes qui tendaient leur sourire et leur main. Il serrait la main des vieux messieurs, des officiers, des hommes de lettres. Et il se sentait

comme de l'âge, de la bravoure et du talent. À tout moment M^me^ Marmet venait à lui pour le présenter à une dame qui désirait faire sa connaissance, et quand elle lui parlait des Réveillon il faisait comme s'il les connaissait à peine. Quelques-unes y voyaient de la modestie, d'autres de la prétention. Quelques-unes croyant s'être trompées, s'adresser à un autre, ne savaient plus quoi dire. Quelques jeunes gens se faisaient présenter à lui pensant qu'on ne pouvait pas ne pas le connaître, d'autres pour qu'un peu plus tard il les fît mettre sur les listes des bals, les présentât aux actrices à la mode ou aux dames du faubourg Saint-Germain qui font danser. Il accepta une glace, prit une partie de cartes et bientôt joua dans le boudoir avec M. Saylor à qui on venait de le présenter. Les autres tables délaissées parce que Reichenberg récitait, la pièce était vide. Elle donnait sur l'escalier d'honneur, et de temps en temps, une dame montant avec son mari lui envoyait un bonjour, ou répondait à son salut. Une entra même lui dire bonjour : « Qu'est-ce que vous faites là ? », et regardant son jeu le conseilla. Puis elle sortit. De temps en temps, les portes du salon étant ouvertes, les messieurs en passant s'arrêtaient au seuil, puis continuaient, car M^me^ Marmet n'aimait pas qu'on jouât aux cartes pendant qu'il y avait de la récitation et de la musique. Une fois elle entra pour ramener Jean et se tourna vers Saylor en lui disant : « Vous m'enlevez mon plus jeune premier et toutes les femmes sont seules, le réclament. Vous m'immobilisez mon premier sujet. C'est bon pour vous, vieux joueur, allons ! venez, on ne fait pas ça chez moi. Avez-vous jamais vu cela ? »

Jean rit, car les airs d'impertinence, c'était une des formes consacrées de sa politesse, de sa drôlerie et de son autorité. Mais Saylor qui perdait s'obstina et craignant que Jean ne revînt pas si on ne le laissait pas libre, car elle savait que chez les Réveillon on lui laissait faire tout ce qu'il voulait, et croyant d'ailleurs en changeant perpétuellement de ton et d'opinions donner une impression plus ineffaçable de son entrain et de son détachement, elle ajouta jouant la bonhomie : « Mais non, restez, si cela vous amuse ; c'est de votre âge. Et puis chez moi vous savez bien que vous faites tout ce que vous voulez, enfant gâté. Mais ne soyez pas trop long. » Et elle disparut courant à petits pas, majestueusement suivie par sa longue traîne. Et Jean tout en jouant l'entendait de temps en temps dire bonjour aux arrivants, exhaler devant les autres et comme involontairement son admiration pour la beauté

de la duchesse de Soria. « Était-elle assez belle ce soir ? C'est vrai un Titien, quelles chairs » (les duchesses lui semblaient toujours plus belles chez elle), croyant la voir, comme si elle franchissait seulement la porte et qu'un peu de la queue de sa robe fût encore dans la maison. Puis elle faisait l'étourdie, feignait par drôlerie de ne plus se rappeler le nom du monsieur qui venait d'entrer, se disait excédée, ayant envie de tout planter là et d'aller causer tranquillement avec quelques amies (celles que le hasard avait à ce moment placées près d'elle). Puis les premiers mots de l'accompagnateur annonçant que Van Zanol allait chanter, elle faisait faire silence et si quelqu'un parlait le regardait impérieusement, puis effaçait sa brusquerie par un sourire comme une danseuse qui joue le rôle d'un lieutenant. Et tout en jouant, Jean écoutait en souriant le joli air de don Juan, accompagné quand le mouvement se pressait d'un murmure unanime et léger des auditrices charmées, comme si une brise soufflait tout à coup avait tourné les pages et fait palpiter les éventails. Tout d'un coup M. Saylor se leva et dit avec une figure incertaine et comme illisible, avec une familiarité blessante : « Cela suffit, monsieur. — Monsieur », dit Jean stupéfait se levant aussi. À ce moment Jean entendit plus distinctement sa phrase : « Bon bon, monsieur, dit M. Saylor se démasquant tout à coup, vous ne jouerez plus avec moi. Vous êtes un tricheur, monsieur. — Misérable », s'écria Jean sautant sur lui et il s'élança sur lui. Mais plus grand et plus fort, M. Saylor lui prit les deux mains et les maintenant violemment : « Du calme, monsieur, du calme, tout ceci ne servirait à rien. J'aurai la générosité si vous m'envoyez des témoins de me battre avec vous, quoiqu'on ne se batte pas en général avec les gens de votre espèce. » Et il entra dans le salon.

Jean s'élança à sa suite, mais il pensa que les cinquante personnes assises là, seraient aussitôt au courant de ce qui venait de se passer, et par bêtise, jalousie, malveillance, tendance à croire à l'extraordinaire sans ajouter entièrement foi aux imputations de Saylor, garderaient toujours un doute sur l'honorabilité de Jean. Attendant la fin du morceau pour aller en parler de suite au marquis de Trailles et au vicomte de Boisieux, il s'assit à côté de la vicomtesse de Boisieux et à tout ce qu'elle lui disait, il souriait avec exagération pour avoir l'air d'entendre. En face de lui Saylor semblait rire avec deux ou trois amis. Et ce rire lui paraissait détestable comme un forfait

intolérable et hideux comme une maladie. Le marquis de Trailles et le vicomte de Boisieux n'étaient pas d'avis qu'il se battît. Enfin ils cédèrent. Le duel eut lieu le surlendemain. Saylor fut légèrement blessé. Déjà sans dire qu'il y aurait duel pour ne pas l'effrayer, Jean avait raconté l'affaire à sa mère. Elle détesta Saylor comme elle eût détesté la maladie si son fils avait été malade, ou un cocher qui l'aurait renversé, comme tout ce qui eût fait du mal à Jean. Pendant plusieurs jours chaque fois qu'il lui en parlait elle lui prenait la tête dans ses mains, lui parlant d'une voix tendre comme quand il était malade. Et comme elle lui disait alors : « Ce n'est rien, tu seras guéri demain », s'il lui disait : « J'ai vu au salut de M. X., de M^{me} Z. qu'ils le savent ; je n'ai pas été invité chez les X., X., Saylor a dû leur raconter cela à sa manière » ; elle haussait les épaules et faisait semblant d'en rire comme d'une chose sans importance, d'une véritable folie. Puis elle le grondait doucement de se faire du mal parce qu'il avait plu à un misérable de le souhaiter. Elle le câlinait, disant : « D'ailleurs c'est un homme peu estimé (ce qui était vrai), personne ne le croira si même il le raconte. » Il savait bien qu'on le croyait déjà, mais il laissait dire à sa mère et si l'impuissance de sa tendresse l'agaçait, sa douceur le charmait.

XI

RÉPARATION

Le lendemain, Jean, étant allé à une soirée chez M^me^ de Thianges, entendit, au moment où l'on annonçait son nom, une réflexion si désagréable qu'il se retira aussitôt. Lorsqu'il descendit l'escalier, tous les domestiques le regardaient avec mépris et quelques-uns riaient grossièrement à son passage. Jean avait, en effet, une spécialité qui auprès des domestiques lui fit rencontrer quelquefois de la sympathie et lui ôtait généralement toute considération : il était aimable avec eux. Notre amabilité envers les autres nous retire généralement tout droit à leur respect. Noble, riche, beau, intelligent, trouvez-vous dans un hôtel le voisin d'un bourgeois pauvre laid et bête ? Tant qu'il ne vous connaîtra pas, il sera plein de considération pour vous. Il parlera peut-être de vous à l'hôtelier et aux garçons d'un ton méprisant, afin de faire croire que vous n'êtes pas « plus que lui », mais au fond il sera persuadé du contraire. Vos moindres faits et gestes l'intéresseront. Mais soyez aimable avec lui, vraiment aimable, pendant un jour ou deux. Je ne vous donne pas plus : tout son respect tombera. Du moment que vous êtes aimable avec lui, c'est que vous n'êtes pas plus que lui, au contraire, car lui n'est aimable qu'avec ceux qui sont situés au-dessus de lui dans l'échelle sociale. Si vous étiez réellement riche vous lui parleriez insolemment, si vous étiez authentiquement noble, vous ne voudriez pas parler avec lui. Les paroles par lesquelles Lohengrin avoue à Elsa son nom n'étaient pas plus dangereuses pour lui, elles ne marquèrent pas plus irrévocablement la perte de tous ses avantages, que votre « je suis charmé de vous voir, faites-moi donc le plaisir de venir dîner avec moi ». S'il accepte votre initiative, c'est à la lettre en croyant que c'est à vous qu'il fera plaisir. Si vous aviez dit « l'honneur », il croirait vous honorer. S'il ne

restait que vous avez tout un appartement dans l'hôtel où il n'a qu'une chambre, et que votre domestique, que vous avez amené avec vous, vous dit « Monsieur le Comte », il le prendrait de haut avec vous.

Mais si l'amabilité est si funeste à ceux qui la pratiquent, envers les domestiques elle se présente comme un fait si exceptionnel que les domestiques d'une maison bourgeoise où vous venez quelquefois dîner et avec qui vous êtes aimable, quoique vous leur ayez donné des étrennes (sans cela, votre amabilité apparaissant comme un calcul et devant tenir lieu d'étrennes, vous seriez méprisés, mais vous seriez compris), vous considèrent comme une sorte de jocrisse, de lâche ou de faible d'esprit, avec lequel on est gai si l'on est gai, grossier si l'on est en colère, et dont on ne s'occupe pas si l'on est pressé. Vous passez peut-être dans leur cœur avant ceux qui ne sont pas aimables avec eux. Mais comme vous passez infiniment après eux dans leur considération, vous êtes servi après eux, c'est-à-dire après tout le monde, avec les domestiques. En étant aimable avec eux, ne leur avez-vous pas signifié qu'entre vous et eux il n'y a pas de distance ? Ceci donc est vrai pour les domestiques de la bourgeoisie et pour les domestiques d'un certain monde riche. Et en effet, comment serait-on aimable avec eux ? Les bourgeois payent mal leurs domestiques et leur font des scènes. Aussi ils ne tiennent pas à la place et montrent à tous moments qu'ils ne tiennent pas à la place, dans l'insolence de leur ton envers le fils de la maison, dans leurs réponses à Madame, dans leur façon d'accueillir l'arrivant qu'ils détestent comme ami des maîtres et qui souvent est timide, mais qui quelquefois pourrait se plaindre.

En sortant de chez M^{me} de Thianges Jean avait donné son adresse au cocher mais quand il eut fini de pleurer il se sentit le besoin d'agir en organisant la vengeance, de cesser de souffrir de l'affront sans cesser d'y penser, ce qui lui était impossible. Il dit au cocher : « Allez rue de Varenne, à l'hôtel de Réveillon. »

Il alla d'abord à Henri et lui dit : « Je voudrais parler à ton père. » Henri lui dit : « Est-ce encore pour cette stupide affaire, mon chéri ? Que tu es bête de te tourmenter pour cela, mon cher petit ! Mais viens, papa sera bien content de te voir. » Henri après l'avoir introduit, voulut se retirer, mais Jean lui dit : « Non, mon petit, tu peux très bien rester, cela me fera même plaisir. » Jean sortit de l'hôtel de Réveillon, ayant après une longue

résistance, promis au duc d'aller le soir à la soirée de Lustaud, soirée qu'il avait acceptée il y a un mois mais où il ne comptait pas plus aller que nulle part maintenant. Le duc l'avait exigé, ne voulant pas qu'il eût l'air de fléchir devant la calomnie. Jean rentra. Il dit à sa mère qu'il avait du chagrin. Il finit par lui raconter la froideur de M^me^ de Thianges et des autres dames. Mais il lui passa sous silence qu'il avait aussi rencontré l'affront des domestiques. Soit pitié parce que sa mère, l'aimant devait plus en souffrir, soit que sa mère le connaissant mieux, s'était trouvée vis-à-vis de lui, et devait sans doute se retrouver dans cet état de lutte qui caractérise parfois la vie domestique, il ne voulait pas avoir trop à rougir devant elle, et ménager de quelque façon son orgueil. Peut-être allait-il jusqu'à penser qu'elle n'aurait pas une occasion de triompher en songeant au passé dans leurs batailles futures, qu'il lui donnerait par là des armes. Horrible sentiment, que M^me^ Santeuil n'eût jamais ressenti. Mais elle méritait sans doute que son fils le lui attribuât même confusément. Il fallait en effet pour cela que dans le fond de son passé et de son oubli, qui sait peut-être dans de récentes alluvions de sa mémoire, saignât encore quelque plaie qu'elle lui avait faite pour le faire rougir. Quelque « Ce n'est pas quand on est faible comme toi et hors d'état de se venger qu'on se permet de telles insolences avec un camarade ». Car parfois la haine serpente au milieu du plus immense amour où elle semble comme perdue. Parfois le souvenir d'un coup arrête les lèvres qui allaient aux joues où elles ont trouvé tant d'infinis baisers. Et dans l'éternité tous les mots que nous n'aurons pas dits à ceux que nous aimons le plus, arrêtés dans notre gorge par un mauvais souvenir, ces mots que nous ne pouvions pas dire, les seules formes de notre tendresse qui sans eux n'en aurait pas eu, seront la cruelle contrepartie des torts que leur tendresse s'est permise avec nous.

★

Jean arriva le soir chez les Lustaud comme à un supplice, où il devinait déjà pour se torturer les mains qui se retiraient à son approche, les yeux qui s'éteignaient ou s'animaient avec affectation pour autre chose, les dos qui se tournaient, les chuchotements plus effrayants que le sifflement d'un

serpent voisin, le rire des gens qui le regardaient plus diabolique que le rire des démons qu'on entend parfois en rêve, et dont on suffoque encore sans oser ouvrir les yeux, une demi-heure après s'être réveillé, enfin la figuration hideuse de cette sorte d'excommunication morale cent fois plus terrible que l'autre et où le snobisme, la bêtise et la malveillance déploient naïvement pour faire souffrir le patient un génie où n'atteignent ni le talent de la cruauté ni l'instinct de la folie où du moins l'on n'est plus soi-même. Se peignant la figure de M^me^ Marmet, de M^me^ de Thianges, de M^me^ de Perdan avec leurs figures de la veille il extravaguait quand il fallait supposer la figure de M. ou de M^me^ de Lustaud. Il en avait oublié qu'il avait à traverser un premier enfer, le vestibule où les domestiques attendaient leurs maîtres. S'il y avait pensé, sans doute il serait revenu sur ses pas. Mais il n'y pensa qu'en apercevant à travers la vitre qu'il écartait en ouvrant la porte le domestique de M^me^ de Thianges. Il blêmit, mais il était trop tard. Et comme quelqu'un qui se jette dans le feu, il s'engouffra dans l'antichambre, sans pensée, les yeux ne voyant presque pas. Il lui semblait pourtant que tous les domestiques qui attendaient là (il était déjà tard et la soirée commençait à battre son plein) ne riaient pas, quand, ayant fait deux pas, il vit le valet de pied de M^me^ de Thianges respectueusement immobile devant lui : « Que Monsieur veuille bien me pardonner ma liberté, dit le domestique, mais Monsieur le duc de Réveillon, qui a demandé à la comtesse de se servir de moi en attendant que son valet de pied arrive, m'a dit de venir prendre les ordres de Monsieur. Monsieur le Duc m'a dit : « Demandez à M. Santeuil s'il voudra bien nous faire l'honneur de revenir ce soir avec M^me^ la Duchesse et moi dans notre voiture, et dans ce cas allez renvoyer la sienne. » Et pénétré de respect pour la première personne à qui de sa vie le duc de Réveillon (pour le domestique des Thianges c'était le roi de France) eût jamais fait demander pareille chose (les domestiques se connaissant entre eux connaissent très exactement non seulement la position respective de leurs maîtres, mais leur attitude vis-à-vis des autres personnes, leur manière d'agir, leur snobisme), le domestique attendait la réponse incliné, au milieu de tous les domestiques respectueux. Il ajouta : « Voici du reste une carte que Monsieur le Duc m'a remise pour Monsieur. » La carte était ouverte, il était trop évident que tous les domestiques l'avaient lue avant de la remettre.

« Mon bon Jean, pardonnez-moi de vous faire faire cette commission d'une manière si incorrecte. Je vous ai attendu longtemps en bas mais ma goutte me fait si mal que j'ai craint de rester trop longtemps sur mes jambes. Et puis je vous aime trop pour ne pas agir avec vous comme avec ma chère femme ou mon fils. Vous allez me trouver bien compliqué, mais c'est pour qu'on renvoie votre voiture sans avoir à déranger quelqu'un en haut. »

« Renvoyez ma voiture, dit Jean. Pour M. le Duc je vais lui répondre de vive voix », et il monta. Maintenant il ne craignait plus rien et pourtant en arrivant en haut, quand il vit une nouvelle haie de laquais qui n'étant pas depuis le commencement de la fête en contact avec ceux du bas ignoraient certainement cela et n'ignoraient pas les incidents de la veille, il tremblait un peu, quand il reconnut un autre des domestiques de M^{me} Marmet, celui qui riait la veille le plus fort avec les domestiques de M^{me} de Thianges. Au même moment Jean aperçut dans son dos M^{me} de Cygnerolles et M^{me} de Thianges qui montaient. Mais au moment où il allait dire son nom pour être annoncé et où M^{me} de Cygnerolles détournant les yeux pour ne pas le voir attendait pour dire le sien, le domestique de M^{me} Marmet, loin de ricaner comme la veille, alla à Jean et lui dit sans s'occuper de M^{me} de Cygnerolles et de M^{me} de Thianges qui étaient à côté : « Madame la duchesse de Réveillon serait bien reconnaissante à Monsieur Santeuil s'il avait la bonté de ne pas trop tarder à aller près d'elle dans le salon vert, et prie d'ici là Monsieur Santeuil de ne pas laisser engager par les personnes qu'il pourra rencontrer son déjeuner de demain car M^{me} la Duchesse veut demander à Monsieur de le lui réserver. » « Comment c'est vous ? dit M^{me} de Cygnerolles, vous étiez de profil je ne vous reconnaissais pas. — J'ai bien des excuses à vous faire, lui dit alors M^{me} de Thianges. J'étais furieuse contre Boisieux, je voulais le mettre à la porte ; justement Delphine (M^{me} de Cygnerolles) prétend que la langue m'a fourché et qu'au lieu de Boisieux c'est Santeuil que j'ai dit. Vous avez filé si vite que je n'ai pas pu vous expliquer cela en vous disant adieu comme je pensais ! — Mais, Madame., vos excuses sont bien inutiles », dit Jean en riant, car on n'est pas long à se reprendre au bonheur et à l'espérance. « Pourquoi diable voulez-

vous que je prenne pour moi qui n'ai rien eu avec vous ce qui était pour Boisieux, à qui il faut pardonner du reste car il est charmant ? »

Il salua le maître et la maîtresse de la maison ainsi entouré de ces deux femmes qui le protégeaient involontairement et M^me^ de Lustaud lui coula à l'oreille : « Tâchez de trouver le duc qui est en train à cause de vous de nous faire des bouleversements… qui nous ravissent. » Ayant salué M^me^ de Lustaud, Jean entra dans le premier salon. La première personne qu'il rencontra fut M. Marmet qui causait avec M. de Beust. Jean le salua. Mais M. Marmet remua à peine la tête, les yeux sévères, sans lui tendre la main. Jean entendit qu'il grommelait quelque chose avec colère. Il crut entendre : « Quel toupet » et M. Marmet dit quelque chose à l'oreille de M. de Beust, puis de M. de Tours-en-Langues et ces deux messieurs regardèrent Jean avec curiosité. Bien des années plus tard il revit le regard de M. de Tours-en-Langues et l'intérêt amusé de ses petits yeux bruns à voir le monsieur qui avait triché. Il fit deux pas de plus en avant. Les gens qu'il connaissait quand il s'approchait faisaient demi-tour vers un interlocuteur ou partaient pour un autre salon. M. de Thianges se tourna en riant vers une dame qui prit son bras et se tournant vers Jean le regarda un instant avec son face-à-main. Cependant M^me^ de Cygnerolles était encore assez près de lui. Jean se sentant faiblir lui offrit son bras. Mais la lâcheté ne sait pas profiter des leçons que la générosité lui donne. Elle se dit : « Ces domestiques auront exagéré la commission des Réveillon. D'ailleurs, ce n'est pas écrit sur sa figure que les Réveillon le soutiennent et tous ces gens-là croiraient mon salon bien tombé pour me promener avec ce grotesque qui n'a pas encore pu trouver une main à serrer. Quand les Réveillon verront cela, cela aura vite tourné. D'ailleurs il paraît que la duchesse se promène avec monseigneur et le duc avec la princesse. Ils ont d'autres chats à fouetter ce soir que ce petit Santeuil. » Aussi répondit-elle à Jean par un geste qui signifiait : « Je n'ai pas besoin de bras. » M. Marmet lui offrit le sien : elle l'accepta. Mais à ce moment fendant au bras du duc de Lithuanie le flot des hommes et des femmes ricanants qui s'écartèrent respectueusement, la duchesse de Réveillon, qui depuis qu'elle avait entendu annoncer Jean le suivait de loin, s'avança. M^me^ de Cygnerolles fit une profonde révérence et M. Marmet espérant peut-être une présentation (que ne lui eût pas donné sa femme en rentrant ?) se courba jusqu'à terre. Mais la duchesse comme sans

les voir dit à Jean : « Souffrant comme vous êtes ces temps-ci, vous avez besoin d'un bras plus fort que celui de M^me^ de Cygnerolles pour vous soutenir », et quittant le bras de monseigneur qu'elle avait prévenu, elle tendit le bras à Jean. « Mais je crois que Votre Altesse ne connaît pas M. Santeuil, dit-elle. C'est mon second fils, monseigneur. Vous l'aimerez, car tous ceux qui m'aiment savent qu'il faut l'aimer. Il est trop supérieur pour ne pas avoir d'ennemis, ajouta-t-elle en riant, et trop au-dessus d'eux pour avoir envie de les punir. Aussi cela, c'est moi qui m'en charge. Asseyons-nous. » Sur son passage M. de Thianges assis à côté de M^me^ de Beust se leva. La duchesse prit sa chaise et y fit asseoir Jean. Foudroyé par ce spectacle M. Marmet n'avait pas bougé d'un pas. « Vous allez boire, monseigneur, dit la duchesse au duc de Lithuanie en voyant qu'il tenait un verre d'orangeade. — Non, je ne crois pas, dit le duc, c'est trop froid pour moi. — Tiens, mais Jean, cela vous ferait du bien de boire. » Et se tournant gracieusement vers les hommes qui étaient là : « Quelqu'un, dit-elle, aurait-il l'amabilité d'aller chercher un verre d'orangeade pour M. Santeuil ? » M. de Beust, M. de Thianges et tous les autres qui étaient là quittant une dame, sautant d'une chaise, fendant la foule, s'élancèrent, mais M. Marmet les avait devancés. Car ils n'avaient pas vu le duc de Lithuanie tendre son verre à Jean : « Buvez, je vous en prie », dit-il, et comme Jean confus refusait : « Vous m'éviterez peut-être une crise d'asthme. C'est très mauvais pour moi de boire aussi froid quand j'ai eu chaud. » Cependant en tête des autres hommes confus qu'il les eût prévenus s'avançait M. Marmet, un verre d'orangeade à la main, marchant aussi vite qu'il pouvait sans le renverser. Mais Jean lui fit signe qu'il en avait déjà un et M. Marmet n'eut plus qu'à s'éloigner.

XII

AUTRE DUEL

Ayant été publiquement insulté au théâtre par un monsieur, Jean résolut de lui envoyer deux témoins. À qui demanderait-il ce service ? Or, Jean était très affectueusement reçu depuis de longues années chez un homme, le baron Scipion — « ça s'écrit comme dans l'histoire romaine » était la réponse familière, sans qu'ils se fussent entendus, de tous ceux à qui on demandait l'orthographe du nom — dont personne n'aurait osé prononcer le nom sans une nuance de reconnaissance, car c'était l'homme le plus serviable et le plus délicat de Paris. Quels services avait-il exactement rendus ? En quelle circonstance avait-il témoigné particulièrement sa délicatesse ? Il y avait trop longtemps qu'il était l'homme le plus serviable et le plus délicat de Paris pour que ceux qui avaient pour lui un véritable culte (et c'était tout le monde), ceux qui répétaient son nom avec ferveur, s'attardassent à ces vaines recherches d'exégèse religieuse. Saint Louis quand il donnait sa vie, son armée, son royaume à la conquête du saint Sépulcre commençait-il par s'enquérir soigneusement des témoignages sur lesquels reposait la croyance à la divinité de Jésus-Christ ? C'était cette même croyance qu'est « une bonne réputation », chose platonique pensent quelques-uns, chose très réelle au contraire comme toutes les croyances et capable d'engendrer en faveur de celui qui en jouit autant d'actes utiles pour lui qu'une mauvaise réputation comporte de conséquences fâcheuses et positives, qui avait poussé Gravier-Bertrand le plus riche notaire de Paris à lui donner sa fille, et la Société des Secours aux Blessés à le nommer son président d'honneur. Il n'avait pas à proprement parler de situation, mais il avait ce qu'on appelle une grande situation et que les plus grandes situations ne donnent pas toujours. Quand un provincial ou un étranger

demandait qui c'était, on disait toujours : « C'est très difficile à vous expliquer, ce que c'est. Mais enfin c'est quelqu'un de très très bien, c'est tout ce qu'il y a de mieux. Vous savez c'est un homme d'une serviabilité, d'une délicatesse ! » Quoiqu'il fût légitimiste le Conseil municipal le nommait toujours chaque fois qu'il s'agissait de nommer une commission d'honneur car il était « de ceux devant qui tous les partis s'inclinent ». Dans le monde, dans la presse, les gens malhonnêtes eux-mêmes avec qui il se tenait sur une extrême réserve ne lui en voulaient pas, trouvant que « celui-là avait le droit de faire le difficile ».

Il ne disait pas souvent : « Vous pouvez compter sur moi » mais quand il le disait, on savait qu'on pouvait compter sur lui. Or, il l'avait dit plusieurs fois à Jean. Aussi l'idée d'un service à demander évoqua-t-elle immédiatement dans l'esprit de Jean le nom du baron Scipion. Il fut d'autant plus content de son idée qu'à cause de circonstances assez critiques où M. Santeuil avait fait avoir un bureau de tabac à la mère de Scipion, Scipion n'avait comme on dit rien à lui refuser. Et surtout le baron Scipion avait depuis quelques années pris Jean en affection. Enfin cela se trouvait d'autant mieux que Jean avait déjà eu deux ou trois fois des services presque insignifiants à demander au baron Scipion et que celui-ci (c'était vraiment jour de malchance avec un homme si serviable) n'avait jamais pu, à son grand regret, les lui rendre. Ces circonstances n'avaient pas bien entendu découragé Jean plus que la Sainte Vierge en n'accordant pas une prière au catholique ne le décourage de la prier, mais cela lui ôtait toute gêne pour aller trouver le baron Scipion, car il sentait que celui-ci devait avoir à cœur de lui rendre service et allait être ravi de l'occasion qu'il lui offrait de lui marquer enfin la sincérité de ses affectueuses assurances. Quand il arriva à l'appartement de la rue de Rivoli, on lui dit que le baron était sorti. Il lui laissa un petit mot lui demandant un rendez-vous ; si près du Louvre, il n'eut pas le courage de résister au désir d'aller voir le duc de Richemond de Van Dyck, et rentra chez lui se croyant un petit duc de Richemond parce que, pensif et beau comme lui, il allait se battre en duel. Son concierge lui remit la carte du baron Scipion qui était déjà venu deux fois pour voir Jean, ayant trouvé son mot quelques instants après lui. Jean fut confondu de cette bonté et qu'un homme de cette importance se fût, toutes affaires cessantes, dérangé ainsi pour lui. Il courut chez le baron en

voiture, avec l'empressement de la reconnaissance plutôt que de la sollicitation. Plusieurs personnes l'attendaient au salon. Mais au nom de Jean, le domestique de l'homme le plus délicat de Paris et dont la vue donnait d'abord le sentiment de la confiance et déjà de la reconnaissance, comme le domestique d'un dentiste répand l'anxiété et l'effroi, lui demanda : « Monsieur n'est-il pas Monsieur Santeuil ? — Si », dit Jean. À ces mots le domestique avec une réserve qui excita autant de transports dans l'âme de Jean que l'amabilité du domestique du dentiste disant : « C'est monsieur qui a rendez-vous pour trois heures » cause une pénible impression, le domestique dit : « Alors, Monsieur recevra Monsieur avant tout le monde. Si Monsieur veut venir par ici. » Après un silence pendant qu'il le conduisait dans un petit salon où il revint au bout d'un instant remettre une bûche dans le feu, il ajouta : « Je vais mettre le couvert de Monsieur, Monsieur le Baron m'a dit qu'il espérait que Monsieur voudrait déjeuner avec lui et M^{me} la Baronne. » Jean sentant d'ailleurs la douce chaleur du feu le gagner avait besoin de se retenir pour ne pas danser, tant la perspective de ce duel qui marchait si rondement lui était délicieuse et surtout tant il se sentait au cœur de dévouement ardent pour Scipion. Il aurait voulu lui donner sa fortune, sa vie, et se contenta pour le moment de marquer les forces qui débordaient de lui en passant la main sur une terrible Gorgone de Gérome qui se tordait là en marbre. Mais sa vue n'inspirait pas plus d'effroi dans ce sanctuaire de l'attente confiante, de la respectueuse gratitude, du dévouement attendri, que ne cause de gaieté dans le salon d'un dentiste, la vue du journal amusant qui semble raconter plutôt que ses histoires drolatiques les souffrances des victimes qu'il a déjà eu la prétention de distraire. Et en entendant du bruit dans l'autre pièce, bruit si sinistre chez le dentiste où il évoque moins le spectacle de l'horrible présent que celui d'un avenir plus terrifiant, Jean se disait : « Un heureux de plus qu'il fait, quel homme ! »

Ces réflexions durèrent une minute car le baron (Quand tant de gens qui n'ont rien à faire vous font attendre une heure, se dit Jean) arriva au bout d'un instant. Dans l'excitation d'une reconnaissance que chaque parole de son bienfaiteur ne pouvait plus qu'exalter, Jean n'osa même pas lui demander un service et au lieu de lui demander d'être son témoin, pensant

qu'il le lui proposerait de lui-même, lui demanda seulement de le recommander à des personnes qui pourraient être ses témoins, et ne lui en voulut nullement quand le baron lui expliqua successivement pourquoi il ne pouvait pas être son témoin, pourquoi il ne pouvait demander ni aux uns ni aux autres de l'être, comment il ne pouvait lui donner de mot pour personne. Enfin il lui conseilla de s'adresser au duc de Réveillon. « Puis-je au moins lui dire que vous me l'avez conseillé ? dit Jean n'osant pas de lui-même faire une démarche si hardie. — Oh ! non, je vous prie de ne pas prononcer mon nom. Je peux y compter, n'est-ce pas ? » Quand vint le moment du déjeuner, Jean sentant qu'il n'était pas plus avancé que le matin eut envie de s'excuser et de partir au plus vite pour avoir le temps encore de trouver des témoins avant la fin de la journée. Mais il n'osa pas, au moment où Scipion ne pouvait lui rendre service, le quitter ainsi comme un égoïste, et il resta au déjeuner, pendant lequel la baronne fut charmante et parut, car son mari était aussi discret que serviable, n'être au courant de rien. Après le déjeuner il n'osait pas partir et ce fut le baron qui lui dit : « Allons, je vais vous quitter, il faut que je sorte. Je vous laisse avec ma femme. — Non, il faut que je sorte aussi », dit Jean. Et le baron fit monter Jean dans son coupé, disant : « Je vous déposerai. » Il dit au cocher : « Vous vous arrêterez devant l'hôtel Réveillon. » Jean ne savait comment le remercier. Au moment ou ils arrivaient, ils aperçurent la duchesse qui sortait. Le baron Scipion se rejeta vivement au fond du coupé. « Vous comprenez, je ne veux pas qu'on me voie. Il vaut mieux pour vous que je sois en dehors de tout cela. — Merci, merci, lui dit Jean, je n'oublierai pas, qu'elle réussisse ou non, que c'est vous qui m'avez donné cette idée et quelle affection vous m'avez montrée dans ces circonstances difficiles. — Ne sommes-nous pas deux vieux amis ? », dit le baron comme pour le mettre à l'aise. Jean le salua très bas pour lui montrer qu'il n'était pas dupe de cette prétendue égalité et qu'il ressentait toute la gentillesse de sa condescendance.

En montant chez le duc de Réveillon Jean sentit toute l'immense affection qu'il avait pour lui, lui monter au cœur. Mais en arrivant auprès de lui il ne parla nullement de cette affection au duc dans les quelques paroles qu'il lui adressa. Car, ayant à lui demander un service si important (il ne dissimulait pas que le duc de Réveillon n'avait jamais été témoin qu'une fois du roi de Hesse) pour la première fois, il n'aurait pas osé exprimer son

affection au duc dans la crainte que celui-ci pût la croire dictée par l'intérêt. Le duc accepta tout de suite. Au bout de quelques instants Jean voulut le quitter pour aller à la recherche d'un second témoin. « Attendez, dit le duc, je crois que le général de Beauvoil est avec ma femme, voulez-vous que je lui demande ? » Il revint avec le général de Beauvoil qui avait accepté. Ils partirent tout de suite chez X., laissant toutes leurs affaires. Jean sentait que malgré sa simplicité le duc ne se dissimulait pas l'importance du service qu'il lui rendait. Aussi Jean s'étonnait de ne pas ressentir dans son cœur une reconnaissance plus grande que celle, infinie et vraie, que telle ou telle gentillesse du duc avait éveillée en lui. Le duc pour ces gentillesses-là eût été étonné d'apprendre que Jean éprouvait de la reconnaissance. Pour celle-ci il eût trouvé très mal qu'il n'en éprouvât pas une très grande. Pourquoi donc, se disait Jean, n'ai-je pas cette fois une reconnaissance proportionnée à l'importance du service ?

Puis le duel fut décidé pour le surlendemain. Jean crut gentil, au moment où Scipion ne pouvait lui servir à rien, d'aller lui en donner des nouvelles comme il le lui avait demandé, et ne se fit pas faute de lui exprimer son affection, aucune pensée d'intérêt ne devant le vicier aux yeux de Scipion. Celui-ci ne put dissimuler complètement la stupéfaction que lui causèrent les noms des deux témoins de Jean. Il avait mal calculé la puissance de Jean et n'aurait jamais cru que le duc de Réveillon eût fait cela pour lui. Comme ce duel devenait un événement parisien, il fut encore intéressé par la nouvelle qu'il était pour le lendemain, les noms des deux témoins de l'adversaire. Mais à ce moment l'électricien venant pour arranger les lampes pour une soirée qu'il devait donner, il cessa complètement de s'occuper de Jean. Bientôt Jean le quitta, il lui pressa la main avec une cordialité distraite tout en examinant les bougies qu'on apportait et sa femme ayant demandé à Jean s'il leur apporterait tout de suite des nouvelles, il ne put contenir un léger mouvement d'irritation en ce qu'elle ne fit pas plus attention à cet arrangement qui leur coûtait fort cher et devait au moins être le plus joli possible. Jean remarqua qu'ils ne s'étaient informés aucun, quoi qu'ils eussent tant d'amitié pour lui, s'il savait tirer du pistolet.

Tout d'un coup Jean qui avait pensé jusque-là à ce duel avec tant de plaisir, surtout depuis que le duc et le général étaient ses témoins, car au cas

où il ne serait pas tué il aurait le plaisir de lire cela dans le journal le lendemain, de ressentir l'impression de tous ses ennemis lisant cela, eut une crainte bien désagréable. Il crut se rappeler qu'on allait à cheval sur le terrain et depuis quelques années il avait une sorte d'aversion, de véritable peur nerveuse pour cet exercice depuis un jour où, sans s'être fait mal d'ailleurs le moins du monde, il avait glissé de son cheval et eu un étourdissement si pénible. Il savait trop bien monter et ses témoins étaient de trop excellents cavaliers pour qu'il pût craindre de retomber encore mais il avait gardé du cheval une répulsion instinctive si pénible qu'aussitôt il regretta que l'affaire ne se fût pas arrangée et se demanda si l'on ne pourrait plus rien faire dans ce sens. À leur entretien suivant, le duc rit de son idée d'avoir cru qu'on allait à cheval jusqu'au lieu du duel et lui dit qu'on y allait en voiture. Jamais Jean n'aima plus le duc qu'au moment où il lui ôta cette cruelle inquiétude. « Dire que j'aurais pu pour cela faire arranger l'affaire », se disait-il. Son cœur maintenant était en repos.

XIII

LA SALLE DE GARDE DE LA PITIÉ

« Jean, viens-tu demain avec moi ? demanda Réveillon à Santeuil. — Non, demain je ne peux pas, je vais déjeuner à la salle de garde de la Pitié. »

Jean étant sorti un instant, Mme Santeuil dit à Réveillon : « Monsieur Henri tâchez donc d'empêcher Jean d'aller demain à cette salle de garde. C'est un nommé Savone, mais du reste vous savez, le frère du Savone qui était avec vous en classe, qui est mort. — Oui, dit Réveillon, j'ai été à son enterrement. Son frère faisait peine. On a été obligé de l'emmener. — Oui, il aimait beaucoup son frère, dit M^me^ Santeuil. Mais ce n'est pas un ami pour Jean. Il est brouillé avec son père qui est un excellent homme ; au collège, au régiment, partout il a des histoires avec ses chefs. Il est venu dîner un jour ici. Il a tenu tête à mon mari sur la question de l'impôt sur le revenu. Je vous assure que sa violence nous a tous effrayés. Comme il est tout ce qu'il y a de plus intelligent, qu'il parle admirablement c'est un garçon très dangereux pour Jean qu'il a pris en amitié en souvenir de son frère. »

Mais Henri n'eut pas de succès dans sa mission auprès de Jean. Il n'avait causé que deux ou trois fois avec Savone, mais il sentait en lui, avec tout le respect dont sa jeune âme enthousiaste était capable, une ardente volonté, une lumineuse intelligence du bien qui le mettait bien au-dessus de Jean et des autres personnes que Jean connaissait (à l'exception de M. Beulier). Parfois sentant combien sa vie mondaine déplaisait à Savone, il n'aimait pas beaucoup à penser à lui. Mais s'il le rencontrait, si Savone lui disait quelques-unes de ces fortes paroles où le sentiment de la pensée et l'accent

de la voix entraient profondément dans le cœur de Jean, son admiration pour lui était le sentiment qui le relevait le plus à ses propres yeux. Et souvent quand il éprouvait de lui-même cette sévérité passagère, sorte de sentiment du peu de valeur de notre âme, à ce moment-là, qui semble ôter tout d'un coup tout intérêt, toute raison d'être aux années qui nous restent à vivre, comme la pluie en commençant de tomber nous ôte toute envie de continuer une promenade, il appelait à lui le souvenir de certains jours où Savone lui avait témoigné une estime particulière, pour reprendre confiance en lui-même et du même coup en la valeur de l'existence. Malgré cela depuis trois ans que Savone était interne, il n'avait pas encore été à la Pitié. Savone aurait pourtant voulu le voir souvent. Mais Jean craignait toujours que Savone le blâmât, s'il venait à voir sa vie d'un peu près. Et du moment que sa famille trouvait la vie qu'il menait bien, et préférait voir Jean aller dans le monde plutôt que fréquenter Savone, il était bien de sa part d'agir ainsi. Mais il ne donnait raison à sa famille sur Savone que dans ce cas où, le jugement probable de Savone lui étant désagréable, il trouvait nécessaire de lui ôter toute autorité à ses yeux. Dans tout autre cas il savait que sa famille ne le comprenait pas, et il fut irrité de voir sa mère revenir encore sur ce grief qu'elle faisait à Savone d'être mal avec ses chefs, avec son père, de s'être querellé avec M. Santeuil, car il savait que tous ces actes blâmés avaient tous eu pour cause le vif et profond sentiment de la justice qui était en Savone. Sans doute lui, Jean, sentait qu'en lui-même une sorte de sensibilité, de faiblesse l'eût arrêté au moment de résister à ses chefs, de rompre avec son père. Mais aussi justement il se sentait incapable de faire aucune des grandes actions qu'il voyait faire à Savone, être dur à ce point pour lui-même, donner tout son argent aux pauvres, employer toute son intelligence, ses journées et souvent ses nuits à réfléchir sur les questions sociales. M. Santeuil, exceptant Savone, croyait que les salles de garde composées de l'élite de la jeunesse, élaboraient continuellement, dans des conversations incomparables, la science de l'avenir. Aussi si Jean n'avait dû s'y trouver en contact avec Savone, n'eût-il pas été fâché de le voir mêlé à ce milieu si intelligent. Mais Daltozzi que ses nerfs avaient empêché de continuer la médecine les avait fréquentées pendant un an et avait dit à Jean qu'on y respirait une atmosphère fétide de médiocrité suffisante, de gaîté macabre, et de matérialisme imbécile.

Mais notre présence au milieu de nouveaux individus nous hypnotise pour ainsi dire de la fixité de leur réalité individuelle, nous fait oublier les questions abstraites que nous pouvions nous poser sur ce qu'ils représentaient jusque-là à notre imagination et établit entre eux et nous des rapports originaux et vivants qui ne se soucient point, dans leur poussée spontanée, des idées préconçues que nous pouvions avoir. À tout moment, des six ou huit jeunes gens qui étaient là, un ou deux jetaient à un autre une plaisanterie ou une injure sur une faute probablement connue de tous les autres, qui riaient, s'unissant pour la lui reprocher, ou le défendant avec d'aussi bonnes injures, d'aussi solides plaisanteries. Mais celui qui, quand il parlait haut pour les autres et du bout de la table était ainsi violent, disait avec douceur « mon petit » à son voisin qui s'était blessé, avait le bras en écharpe et se levait chaque fois pour lui apporter ce dont il avait besoin pour qu'il ne se fît pas de mal. Et les voix criant les injures s'interrompaient et se faisaient douces pour demander à Jean avec politesse s'il ne voulait pas d'un autre plat, si le vent qui venait de la porte ne le gênait pas. Entre eux, avec la bouteille de vin qu'ils se passaient de l'un à l'autre, circulait cette gaîté d'enfant, cette heureuse inconscience de ceux qui n'ont jamais le temps de penser à leur plaisir, qui ne lui font aucune part dans leur journée si bien qu'il accompagne, sans qu'ils s'en aperçoivent, toutes les actions de leur vie. Vivant toujours ensemble dans cette grande demeure où ils partageaient entre eux l'autorité sur les sœurs et les surveillants, ayant les mêmes études, les mêmes chefs, les mêmes devoirs, les mêmes camarades, les mêmes sujets de préoccupation, de réflexion, de satisfaction, de plaisanteries, leur amitié les réunissait par mille liens différents et entrecroisés comme ces lierres qui semblent se trouver si bien sur les murs. Et entre les plus intelligents et les meilleurs, la satire des défauts des plus bêtes et aussi la connaissance de leur faiblesse et leur protection s'ils étaient trop attaqués, étaient une alliance plus étroite, paisible et souriante. Souvent si quelqu'un du parti de Savone commençait à se moquer d'Etrat qui essayait de ne jamais donner dans les souscriptions, qui faisait cirer ses bottines par la gouvernante et apportait des fruits dans un sac en cachette pour les manger sans être obligé d'en offrir aux autres, Savone et un ou deux autres disaient : « Laissez donc Etrat tranquille, c'est un bon garçon », ou gardaient le silence qu'Etrat n'avait pas espéré, connaissant par des blessures sans cesse rouvertes l'invincible pouvoir de leurs paroles

retentissantes, se contentant de sourire. Celui qui avait commencé l'attaque, les regardant, se taisait et souriait aussi. Et tous semblaient, comme de jeunes dieux se reposant sur leurs forces, regarder à leurs pieds, volontairement déposées, leurs armes d'or.

Pour avoir dit une bêtise qui fut couverte d'un vacarme assourdissant Etrat fut condamné à payer une tournée de champagne et comme il résistait, un ami de Savone, le voisin de Jean, un grand jeune homme blond, à l'air doux, Servais, lui prouvait avec tranquillité et un luxe d'arguments ironiques qu'il devait le payer, quand un garçon entra. On venait chercher l'interne de garde. « Qu'est-ce que c'est ? demanda Servais. — C'est un homme qui étouffe, répondit le garçon, il devient violet. — Bien, ne dérangez pas l'interne, je vais y aller. » Le garçon partit et Servais continua à prouver tranquillement à Etrat qu'il devait payer le champagne. Les dernières résistances d'Etrat tombèrent devant l'indignation générale. Et ayant dit à la bonne qui entrait en ce moment : « Apportez du champagne que paye M. Etrat, du meilleur, du plus cher », il descendit près du malade non sans avoir dit de la porte à Etrat : « Et fais attention à ne pas me chiper mon verre. » Quand il remonta, on était en train de plaisanter Etrat sur ce que son champagne était de la tisane et Savone demanda à la bonne : « Félicie, avouez que M. Etrat vous a défendu d'apporter du vrai champagne. — Monsieur Etrat ne m'a rien dit, Monsieur Savone », répondit Félicie avec un sourire doux où était empreint le respect qu'elle avait pour Savone, et le respect qu'elle savait que lui portaient tous. Pendant ce temps Servais était revenu reprendre sa place à côté de Jean. À peine eut-il goûté qu'il dit : « Cela du champagne ? c'est de l'eau ! » et il le jeta en éclaboussant Etrat et il cria : « Félicie, M. Etrat demande une autre bouteille de champagne, et du vrai cette fois-ci, ou c'est vous qui payez tout. — Et votre malade comment va-t-il ? demanda Jean à Servais. — Il est mort, lui répondit Servais. — Oui ? — Vous entendez, Félicie, du champagne pour M. Etrat et un peu vite. Moi je n'en ai pas encore eu… »

« Eh bien, demanda Savone à Servais pendant qu'on fumait, as-tu intrigué M. Santeuil avec ce que tu voulais ? — Oh ! non, c'est vrai, j'allais encore oublier, s'écria Servais. Oui, oh, ce n'est pas bien important. Je voulais vous dire que je connaissais très bien votre voyage à Penmarch par un jour de tempête. — Comment, dit Jean, mais qui a pu vous le raconter ?

— Personne ne me l'a raconté, je vous ai vu. — Comment, mais moi je ne vous ai pas vu ? — Si vous ne m'avez pas vu, moi je vous ai vu, mais même vous m'avez vu. Seulement comme vous ne me connaissiez pas vous ne vous rappelez plus. Moi je ne vous connaissais pas non plus, mais votre figure m'avait frappé. — Où donc étiez-vous, à Penmarch ? non dans le petit train ? dans le petit train… vous étiez le bicycliste ! » s'écria Jean qui n'avait pas repensé à lui depuis ce moment-là et qui le revoyait immédiatement debout au soleil couchant et en effet Servais n'avait rien qui empêchait que plus jeune, s'il avait en quelques années beaucoup changé, il eût pu être le bicycliste. « J'étais le bicycliste et j'aurais bien aimé causer avec vous. Je m'ennuyais et j'avais bien froid. — Et les deux dames ? » s'écria Jean dans un transport de curiosité. Mais il devint aussitôt rouge en se rappelant que l'une devait être la maîtresse du bicycliste. « Oh ! Pardon. — Mais non, pas pardon, c'est la marquise de Lieureux, la fille de M^{me} de Miraibout Tournefort, et l'autre, la vieille, était la femme du ministre de Serbie. Je ne les ai jamais revues depuis du reste. — Comment, mais vous les connaissiez beaucoup, vous êtes parti avec elles. — Pas du tout, elles m'avaient demandé de leur montrer le chemin en descendant. J'avais été présenté à la femme du ministre du Portugal précisément chez la duchesse, dit-il en regardant Henri de Réveillon. — Comment, c'étaient elles ? Je n'aurais jamais cru », s'écria Jean et l'énergie de sa voix qui avait soudain éclaté, soulevée par la surprise et l'intérêt, l'ardeur de ses yeux concentrés sur ces souvenirs soudain réapparus à cette lointaine distance, la vive coloration de ses joues faisaient que les autres l'avaient regardé avec curiosité. Puis voyant qu'il se rappelait des souvenirs d'un voyage en Bretagne, ils virent que cela n'avait pas d'intérêt pour eux qui n'en avaient pas été et ils se remirent à causer. « Non, c'est inouï, s'écria Jean. Mais comment, la vieille aussi ? Je l'aurais cru… enfin je n'ose pas dire, enfin tout à fait autrement qu'une femme bien : et on m'a dit que cette femme du ministre de Roumanie était très bien. Il est vrai qu'une différence de pays peut bien faire autant qu'une différence de classe. Non, mais vraiment c'est trop fort ! Et comme j'ai dû vous sembler antipathique, dit Jean, pour être plus certain que Servais l'avait remarqué et trouvé sympathique. — Vous, vous étiez avec deux pêcheurs, lui dit-il. — Oui, vous, vous avez mieux deviné que moi. » Et il revoyait les deux dames tantôt comme une cocotte et

sa camériste, tantôt comme la marquise de Tournefort et la comtesse Pickitz, tantôt comme les deux à la fois. Et il s'émerveillait de cette découverte.

Mais une fois en voiture, se rappelant ce petit chemin de fer de Pont-Labbé disparu à jamais de sa mémoire et auquel sans la surprise de cette phrase il n'aurait sans doute jamais pensé de sa vie et à qui personne après n'aurait plus jamais pensé puisque personne d'autre ne l'avait vu, mais qui maintenant filait dans le soleil couchant devant ses yeux, ce qui le frappait le plus ce n'était pas ce qu'étaient les deux dames, mais que ce bicycliste qu'il croyait ne plus jamais revoir, qui faisait partie du paysage comme l'appui du chemin de fer, comme les arbres, comme tout ce qui était devant ses yeux alors sans qu'il pût y voir une volonté qu'il connut, fût son ami aujourd'hui. Et que, les deux fois, comme dans une apparition de reflet de féerie où avait trembloté à ses yeux cette image, la nature ne fît que comme dans ces féeries où d'abord un personnage apparaît ainsi en reflet, mais bientôt après un vrai acteur prend sa place et dit quelques mots, pour disparaître il est vrai lui aussi comme le reflet, et n'était-ce pas ce que Servais allait faire dans quelques jours ? Il ne l'aurait jamais vu qu'entre deux trains.

★

Au moment où Jean s'en allant descendait l'escalier, accompagné de Savone et de Servais, on vint appeler Servais pour un autre malade. C'était justement dans la salle voisine. Jean y entra avec Servais pendant que Savone était allé chercher ses affaires. Jean fut étonné et ravi d'entendre Servais parler au malade avec douceur, d'un ton presque tendre : « Eh bien, mon pauvre petit, ça ne va donc pas ? Votre abcès vous fait mal ? Voyons, mon vieux, laissez-moi faire, je ne vous ferai pas de mal. » Jean lui était reconnaissant comme d'une bonté qu'il aurait eue pour lui-même. Alors il vit les fortes mains de Servais, qui tout à l'heure avaient frappé si durement sur la table pour le vacarme contre Etrat, s'approcher avec précaution du pansement, le prendre doucement et l'enlever si lentement que le malade ne

parut presque rien sentir. Touché d'admiration pour une bienveillance qui n'était pas inerte et aveugle comme nos vagues et inutiles bienveillances, mais qui se traduisait immédiatement avec précision, avec audace, avec douceur, en souffrance épargnée, en guérisons préparées, en crises interrompues, Jean regardait ces mains, ces mains subtiles et savantes comme une intelligence, ces mains adroites et bonnes, et les aurait baisées comme des objets sacrés. Et l'aversion que lui avait tout à l'heure inspirée le calme de Servais ne se pressant pas de courir près d'un mourant et buvant si gaîment du champagne, plaisantant si tranquillement au moment où il venait de le voir mourir, avait disparu. Servais trouva qu'il fallait ouvrir l'abcès. Il fallait pratiquer plusieurs incisions. Au moment où il finissait la première le malade fit un mouvement et Servais se piqua. Jean qui savait le danger de ces piqûres courut avertir Savone qui voulut que Servais se fît un pansement tout de suite et remît à plus tard la fin des incisions. Servais haussa les épaules et continua. Savone se fâcha. Mais soit scepticisme à l'égard d'une science qu'il voyait chaque jour déjouée par la vie et par la mort, soit effet de ce même calme en présence du danger que sa répétition fréquente lui rendait indifférent soit pour les autres soit pour lui, soit scrupule professionnel qui remplaçant la pitié, comme une pensée remplace un sentiment, l'empêchait de laisser le malade avant que le pansement ne fût convenablement achevé, Servais refusa.

Peu de jours plus tard (sa piqûre n'avait rien été) Servais guéri quitta la Pitié, ses années d'internat étant finies. Comme il n'avait pas pensé autrefois à faire la carrière des concours, il allait s'installer à Amiens où il allait tâcher de se faire une situation et une clientèle. Il était triste de quitter les amis avec qui il avait pendant plusieurs années si étroitement vécu et semblait ne pas voir clair devant lui quand il pensait aux années qui allaient venir. Mais celui qui l'eût regardé, ayant déjà un ou deux poils gris dans ses cheveux blonds avec un léger embonpoint d'un homme calme et qui aime ses aises, ses yeux intelligents mais pas au-delà d'un savoir scientifique rapproché et du bien-être pratique, le voyant ce jour-là arrêté près d'un homme qui lui demandait un renseignement, pourrait très bien se le figurer tel qu'il serait désormais, vieillissant seulement peu à peu, grossissant, se rougissant, se ridant puis se courbant comme se développe une plante, dans les rues d'Amiens où il aurait une bonne situation, arrêté ainsi au passage

par un homme, la casquette à la main, qui demanderait à M. le docteur Servais (un personnage en province) de venir voir son petit garçon atteint du croup et lui promettant d'y passer en revenant dîner. Ses amis en le quittant lui promirent d'aller le voir un jour à Amiens et il leur promit de leur écrire et à la vérité sa vie était tellement faite de la leur qu'il ne voyait pas ce qu'il deviendrait sans eux. Mais peu à peu à Amiens des nouvelles relations prirent la place laissée vide par l'absence des anciennes et s'implantèrent profondément dans son cœur encore vivace. Il les oublia peu à peu. Quelquefois pourtant et même après la cinquantaine venue trottant dans sa voiture pour rentrer chez lui dans la rue Basse où il allait près d'un malade, il pensait tout à coup à Etrat et aux autres, il pensait aux mieux aimés sans tristesse, sans désir de les revoir, et s'ils lui eussent annoncé leur visite il aurait été très ennuyé, très pressé de les voir partir pour se retrouver tranquille au milieu de ceux au milieu desquels se mouvait commodément sa vie, comme elle l'avait fait jadis avec eux. Mais il y pensait avec douceur, comme à sa jeunesse.

XIV

UN DÎNER EN VILLE

La duchesse de T. avait invité G. avec le grand médecin M. Ils se rencontrèrent à dîner. G. avait entendu dire que M. était le médecin le plus intelligent qui fût. Aussi espérait-il un peu en lui expliquant ses maux qu'il les guérirait peut-être : M. qui avait lu les livres de G. était intéressé de faire sa connaissance. Et autant les maladies de G. l'intéressaient peu, autant il était curieux de l'entendre parler de ses livres. Car un médecin est un homme qui aime bien entendre chanter une chanteuse qui chante bien et connaître un artiste de valeur, et la chanteuse a beau être grippée il lui dira : « Qu'est-ce que cela fait puisque vous chantez si bien », et l'artiste a beau souffrir d'insomnie il lui dira : « Qu'est-ce que cela fait puisque vous écrivez de beaux livres. » Car il sait qu'un homme qui écrit de beaux livres est quelqu'un qui ne dort pas, qui se croit malade, qui a des crises d'asthme qu'on ne peut soigner, qui consulte les médecins et que cela fait partie du talent. Néanmoins, il aime bien avoir un tel homme pour client car s'il ne compte rien faire à son asthme, à ses insomnies, à son hypocondrie, choses qu'on n'a jamais pu guérir et qui sont l'effet même de son génie, l'admiration qu'il a pour lui et qui est faite du sentiment de la notoriété de cet homme et de la mesure où son intelligence s'étant assimilé l'intelligence générale de son époque s'est assimilé la possibilité de goûter des romans naturalistes ou des poèmes « de grande envergure ». Aussi aime-t-il faire attendre au besoin ses clients pour le recevoir, non pour s'occuper de ses insomnies qui pour lui sont une chose comme vulgaire et qui font partie d'un homme de génie comme l'inconvénient des moustiques d'un beau voyage en Italie, mais pour le faire causer sur mille sujets, ce qui fait que quand G. sera mort il pourra en causant avec un confrère plus âgé lui

raconter beaucoup de souvenirs sur G., si bien que le confrère en rentrant dira à sa femme que T. a beaucoup connu G., qu'il lui a raconté des choses très intéressantes, qu'il faudra l'inviter à nos dîners, diverses impressions favorables susceptibles de se changer un jour ou l'autre en un bulletin de vote à l'Académie de médecine. Et pendant sa vie il reçoit G., G. qui ne va nulle part et qui dîne chez lui avec promesse que cela ne lui fera pas mal et en effet il le pense car comme c'est un médecin très intelligent, il sait que les écrivains qui ont des insomnies redoutent les dîners en ville et ne pensent pas que tous les dîners en ville du monde puissent rien contre cette grande loi de la nature. Aussi G. ne peut-il qu'avoir une grande déception de T., qui ne lui donne aucun remède contre son asthme et dont par contre l'œil brille d'une façon admirative en lui parlant de ses livres, en voyant qu'il fut l'intime de Flaubert, si bien que G. qui faible, souffrant, inquiet, comptant s'appuyer sur la solide base de T. voit au contraire avec effroi celui-ci qui cherche en lui un point d'appui pour lui. D'éminents confrères viennent pour se rencontrer avec G. On invite très gracieusement toute la famille de tel maître éminent dont la fille s'intéresse à la littérature et sera très heureuse de connaître G. Mais son père inflexible n'en votera pas moins contre T. dans les élections futures. Et en effet, sans doute, les médecins ont pu constater que les gens de lettres dorment mal, souffrent de maux qu'on guérit difficilement, sont difficiles à soigner et désireux d'être drogués, qu'ils sont une proie facile pour les hypnotiseurs et les charlatans. Les hommes d'affaires peuvent constater que les poètes sont désordonnés et sont une proie aussi pour les charlatans. Les savants peuvent remarquer que les poètes disent volontiers des choses qui étonnent chez des gens intelligents et qui pourraient les faire trouver bêtes, à savoir de parler quelquefois de pressentiments, de superstitions diverses sans trop de doute. Et on pourrait trouver aussi qu'ils sont indulgents aux vices, même à certains crimes, qu'ils encouragent la paresse des jeunes gens, qu'ils estiment très haut une flânerie à la campagne, une passion, et qu'ils sont très sévères pour les professeurs, pour les classes, pour les études, qu'ils plaisantent en riant beaucoup de pensées et de phrases qui semblent très raisonnables, dans tel livre ou dans tel journal et qu'ils se pâment sur un nom, sur un fait qui semble si purement formel qu'il ne puisse contenir rien de capable de retenir un être pensant, et qu'ainsi ils arrivent à avouer avoir été conduits à telle préférence, à telle décision par tel motif purement

extérieur, vers tel pays à cause du nom qu'il porte, d'une façon qui doit faire honte à tout être de raison, qu'ils se plaisent avec les ouvriers et les paysans et trouvent bêtes des hommes d'une grande réputation, qu'ils sont généreux et égoïstes. Et on trouve aussi bien souvent qu'ils sont bien supérieurs à leurs livres, car sur tous les sujets capables d'intéresser un homme intelligent ils ont des vues supérieures, tandis qu'ils ne prennent la plume que quand ils sont sollicités par un démon intérieur qui semble ne se plaire que dans certains endroits où ils ont vécu, dans des lits trop larges où ils dormaient enfouis sous les couvertures, dans un village où les heures sonnaient dans la nuit sur la place et où avant de s'endormir ils pouvaient en tirant le rideau voir le ciel bleu plein d'étoiles et les maisons mêlées d'ombre et de clair de lune.

En rentrant le soir, Jean trouva le petit mot de sa mère qu'elle lui laissait chaque soir en se couchant et où elle lui demandait de bien lui dire l'heure au lieu de s'en tenir à de vagues « il n'est pas trop tard », s'il se coucherait enfin ce soir plus tôt, sa grande préoccupation. Chaque soir c'était demandé sous une forme différente. Ce soir elle avait représenté un cadran et lui avait dit de marquer dessus l'heure ou il était rentré. Chaque fois que nous nous appliquons sur un nombre d'idées que nous n'avons pas choisies, qui nous sont fournies par les circonstances et qui sont très limitées, nous arrivons à trouver entre elles des rapports sans cesse nouveaux et charmants. Ainsi des amants spirituels, qui appellent certaines choses de certains noms figurés, arrivent à s'écrire sur ces choses tous les jours des traits nouveaux et exquis. Ainsi pour cette petite chose du coucher, M^{me} Santeuil trouvait chaque soir une invention nouvelle et charmante. C'est sans doute pour cela que les pages les plus brillantes d'un écrivain sont souvent un morceau imposé comme par exemple une préface demandée, un certain article. La matière sur laquelle l'esprit s'exerce n'est pas l'esprit lui-même, toujours fuyant et à approfondir. C'est un terme fixé qui ne change pas, sur lequel l'esprit va revient, rebondit chaque fois plus fort et plus brillamment. Et qui avait l'habitude de s'étonner de mon étonnante invention dans une lettre, dans un devoir, dans une conversation, ne retrouvera rien de cela dans un tel ouvrage où la matière donnée est invisible et infime.

IX

De l'amour. — Les amis de Françoise. — La bille d'agate. — Hiver aux Tuileries. — La marquise de Valtognes. — M. de Villebonne. — M^me^ de Thonnes. — Jean et M^me^ Desroches visitent l'exposition Bergotte. — Le dîner de M^me^ Cresmeyer. — Henri Loisel et M^me^ Delven. — La duchesse d'Alpes. — Les cadeaux. — Premier échec. — Les aveux. — Soirées perdues. — La sonate. — Le rêve.

I

DE L'AMOUR

Stendhal qui est si matérialiste, pour qui les choses en dehors de nos dispositions, même de nos dispositions physiques, semblent avoir une importance réelle pour nous — « nous sommes moins heureux qu'en…, quoique nous ayons le punch à la romaine » (il faudrait pour un idéaliste mettre à la place : l'appétit) « telle personne par ses conversations n'apportait, etc. » — a toujours mis au-dessus de tout l'amour, qui pour lui semble faire un avec la vie intérieure. Ce qui fait qu'on aime la solitude, qu'on y a mille pensées, que la nature nous devient compréhensible et éloquente, pour lui c'est l'amour. Il semble n'avoir connu la poésie que sous la forme de l'amour. Nous ne pouvons pas aller jusque-là. L'amour en effet ressemble à la poésie par l'affranchissement des autres, le replongement dans la solitude, le charme dans la nature. Mais c'est une phase bizarre de la vie que cette sujétion de la poésie qui exclut toute préoccupation individuelle à un individu, cette unité de la nature ramenée à une double individualité. Un individu, si remarquable fût-il — et dans l'amour il n'a généralement rien de remarquable — n'a aucun droit à limiter ainsi notre vie intérieure. Il n'y a aucun rapport réel et profond entre tel profil, momentanément charmant pour nous, et notre vie intérieure. Les pensées entre lesquelles il s'interpose et qui se groupent autour de lui ne lui appartiennent à aucun titre. Nous ne pouvons voir là-dedans rien de réel. Et pourtant c'est bien toute notre vie intérieure qui se trouve ainsi systématisée, de sorte que l'univers se trouve une sorte d'attelage à conduire à deux. Et il est incontestable qu'un artiste, qu'un philosophe, qu'un poète peut tout d'un coup, sans que cela vienne d'une diminution de son génie qui l'abaisserait à sa chétive personnalité, à des individualités,

voir sa pensée dédoublée et systématisée de cette manière bizarre, pendant des mois quelquefois.

C'est justement à Stendhal que nous citions tout à l'heure que Jean pensait toujours, en songeant au profil pur et décoiffé qui mettait depuis un mois un charme nouveau dans sa vie. Il ne pouvait pas dire qu'il fût très amoureux de M^me^ S. mais justement, peut-être à cause de cela, il jouissait du plaisir qu'il avait à sentir qu'il était amoureux, qu'au lieu d aller tous les soirs dans le monde il allait voir M^me^ S. chez elle, qu'il y restait fort tard, et en revenant dans la nuit avait devant les yeux le profil pur et souriant, toujours à une même distance, de même qu'il avait à une même distance de sa voiture découverte, par les belles nuits brillantes, la face pure de la lune. Et il était heureux de se sentir envahi, chez elle, en revenant de chez elle, chez lui en restant à penser à elle, par ce plaisir qui nous détache des autres et nous en fait connaître de nouveaux, dont il avait vu la vivacité chez Julien Sorel, chez Fabrice Del Dongo, dans le livre *De l'Amour*, sans l'avoir éprouvé depuis. Il s'était bientôt rendu compte qu'il ne pourrait coucher avec cette jeune veuve indépendante (elle le recevait tous les soirs de dix heures à deux heures du matin ; il ne la désirait d'ailleurs que très peu) mais honnête, qu'il ne pourrait même pas l'embrasser. Cette quasi-certitude venue de déclarations très catégoriques aurait dû suffire à tuer l'amour, puisqu'il semble résider dans une sorte d'attente de la façon encore inconnue dont se réalisera notre prise de possession de la personne aimée et qu'on a raison de dire qu'il vit d'espérance. Mais certaines paroles, certaines lettres, une sorte d'assurance d'être pour elle ce qu'elle était pour lui, cette façon de le recevoir tous les soirs et de ne s'en point cacher vis-à-vis de plusieurs personnes, de s'en cacher vis-à-vis de quelques autres, suffisaient pour quelque temps encore à entretenir en lui cet amour dénué en quelque sorte de l'objet de l'amour qui régnait en lui, comme bien des passions que nous n'éprouvons plus qu'en idée, par la connaissance que nous avons prise de l'impossibilité de leur réalisation, comme nous gardons en nous des organes de l'homme sauvage bien qu'ils ne trouvent plus à s'exercer dans notre civilisation, comme bien des passions que nous sommes obligés de ne goûter que d'une façon bien réduite, comme on joue au piano une partition par l'impossibilité d'avoir un orchestre. Mais cette

absence d'espérance précise dans la personne retournant ses pensées sur la satisfaction qu'il y a à aimer, il jouissait plus de son amour que de son amante. Ainsi cette sensation amoureuse lui était peut-être plus voluptueuse et c'est ainsi qu'il y pensait comme à une sorte de plaisir plus vif que ceux qui jusque-là agrémentaient sa vie et par là lui rappelaient Stendhal, lui faisant considérer l'amour comme une façon infiniment plus agréable de goûter la vie et de trouver du charme à la solitude.

D'ailleurs, à partir d'un certain âge, dès que nos idées philosophiques se sont assises, nous jouissons mieux des choses car nous n'en cherchons plus le bien-fondé métaphysique. Nous savons que les sensations qui se présentent à nous d'une manière vive et particulière et éveillent en nous un retentissement poétique sont réelles en cela, et nous ne cherchons pas à les discuter, ce qui nous donne une sorte de repos pour en jouir. On jouit certes mieux du théâtre quand on l'aime et qu'il est mauvais, que quand, blasé, on est dans une belle loge devant des acteurs de choix. Mais quand on l'aime et qu'on y cherche l'absolu, qu'on dévore chaque intonation pour tâcher de saisir en quoi elle peut avoir de l'importance pour notre esprit et de la valeur, on ne connaît non plus aucun plaisir. L'amour nous donne ce tourment-là dans notre première jeunesse, sans compter les autres. En est-il de l'amour comme de ces maladies qui nous reprennent de temps en temps pendant le cours de notre vie mais qui vont toujours en s'affaiblissant et dont aucun accès n'égale en violence le premier ? Savons-nous que nous ne retrouverons jamais la violence du premier amour ? Peut-être aussi nos amours suivants sont-elles moins sincères parce que nous connaissons mieux la vie, et cherchons plus égoïstement le bonheur. Si un homme intelligent, jaloux et craignant de souffrir se dit comme se disait Jean : « Si elle est seulement bien gentille comme cela et que je puisse la voir tout le temps pendant quinze jours, dans quinze jours je ne l'aimerai pas. Pourvu qu'elle ne me fasse pas de peine, car alors je pourrais lui être rivé », il dira à sa maîtresse : « Quand une femme me fait de la peine, je ne l'aime plus. Je ne l'aime que pour la gentillesse qu'elle a avec moi. » S'il craint de l'aimer longtemps, il lui dira qu'il craint de ne l'aimer que pour quinze jours, s'il est fidèle qu'il est volage. Et si elle lui dit « je ne peux pas vous voir ce soir », il lui dira en pâlissant : « Mais, je vous en prie, rien n'est plus naturel. » Car ce qu'il veut d'elle, c'est de l'amour, et sait que ce qui y

conduirait ce n'est pas l'aveu du sien. De sorte que bien des passions quand elles viennent sur la tige déjà grande, et en ayant déjà porté plusieurs, de sa vie, ne ressemblent pas plus à la passion primitive qu'aux églantines les roses cultivées, ou plutôt qu'aux plantes autochtones les mêmes plantes transplantées et affaiblies. Sans doute il y a un premier aveu. Mais bientôt on craint de le renouveler, on l'enveloppe de fausse indifférence, de fausses menaces, de fausse infidélité. Et comme tout en nous a été adultéré par la vie, sensibilité, sincérité, mémoire même, et jusqu'au sentiment bien net de notre personnalité et de la réalité de nos sentiments, nous ne savons même plus parfois si nous sommes amoureux ou non. Nos actes seuls, restés en rapport avec l'instinct véritable que notre cerveau ne perçoit plus, témoignent de la survivance. Nous nous demandons si la mort de notre grand-père nous fait l'ombre de chagrin mais en approchant de sa chambre, nous éclatons en sanglots. Nous ne savons pas si nous avons encore du cœur, mais nous donnons notre bourse à un malheureux. Nous avons comme près de nous, sans avoir plus la faculté de lire dans son âme, un enfant qui pleure et qui fait du bien. Nous ne savons pas si nous aimons encore M^{me} S. et tous les soirs nous allons la voir, et la visite que nous allons lui faire en nous demandant si cela lui fait plaisir, la décommande-t-elle que nous avons reçu un coup en plein cœur.

Tant il semble que ce soit dans les parties cachées à notre conscience que notre vie instinctive continue à se dérouler tout le cours de notre vie, comme bat notre pouls et circule notre sang.

Et pour revenir à ces mensonges de l'amour, il faut dire aussi que la vie, en nous habituant à ne pas trop attendre des autres et en nous ayant déjà présenté l'image de ce qui nous plaît, nous incite à ne pas attendre que le hasard nous le fournisse et à le demander nous-mêmes. L'amour nous apparaît plus comme une sensation subjective : aussi est-ce un plaisir dont nous savons les conditions, plutôt que la recherche d'un objet auquel il faudrait nous subordonner entièrement. Aussi insinuons-nous volontiers à la femme que nous aimons les choses que nous souhaitons, soit sous prétexte de faire durer notre amour, soit en lui assurant que cela l'exalte, de façon que notre plaisir soit plus grand et qu'elle nous semble plus charmante. « Ne vous dérangez en rien, disait Jean à M^{me} S. — pour n'avoir pas l'air de trop y tenir — mais si nous pouvons nous voir chaque soir, cela

prolongera mon sentiment. Dites-moi des mots tendres, défaites vos cheveux, mettez-vous de profil, soyez gaie. » Et en effet certains soirs où de profil, les cheveux défaits, très gaie, elle lui avait dit des choses plus tendres, il s'était senti la réaimer davantage et le lui faisait savoir pour l'exciter à recommencer. Il ne cherchait pas à se demander ce qu'elle avait été avant lui, ce qu'elle serait après, le temps ressemblant pour lui à l'espace et toute la partie qui ne tombait pas immédiatement sous son rayon visuel étant cachée derrière cet horizon vague que l'œil, en arrière ni en avant, ne cherche pas à pénétrer et après lequel il semble qu'il n y ait plus rien. Et tout cela, la gentillesse pour lui, la gaîté qui semble effacer toute chose qui ne se rapporterait pas à nous, tout souci, les cheveux défaits sur le profil parce que c'est ainsi qu'elle était elle, c'est-à-dire cette tête mystérieuse interposée entre lui et le bonheur dont les rayons ne pouvaient venir que d'elle — une femme, quand nous y pensons, n'étant pas toute elle-même, mais cet aspect d'elle-même que nous associons à tant de rêveries — tout cela c'était pour qu'elle fût plus à lui : ce qu'il cherchait de toute manière, en lui faisant plaisir, en lui rendant service, en cherchant à lui paraître doué de tous les prestiges, en tâchant qu'elle dît ouvertement qu'il venait tous les soirs, en ne la quittant pas, ce qui prouvait bien alors, si elle le disait, que ce n'était pas seulement pour lui faire plaisir, mais en réalité comme un fait qu'elle reconnaissait susceptible d'être reconnu de tous, qu'elle lui faisait cette situation privilégiée. Et s'il y menait un ami, il était content qu'elle lui demandât devant l'ami de rester après lui, qu'elle dît son petit nom, qu'elle fît de lui des éloges ou des critiques qui impliquaient qu'ils avaient une vie à eux, qu'elle dise : « Si vous le connaissiez aussi bien que moi », qu'elle parlât des choses qu'ils avaient lues ensemble, pour montrer que leurs idées étaient communes, qu'il y avait en elle quelque chose de déposé par lui, qu'elle dise : « Voilà ce livre que vous avez oublié, pensez à répondre à M^{me} S., voilà dix jours que je vous le dis » pour montrer qu'elle se souciait qu'il fût poli, que leurs obligations étaient les mêmes, et que leurs projets du lendemain, ils les arrêteraient ensemble, qu'elle dît : « Irez-vous là ? si oui j'irai, sans cela si vous aimez mieux venir ici, venez, tout ce que je veux c'est vous voir. »

Un soir, en quittant une soirée où ils étaient, il alla à une où elle n'était pas invitée et peut-être pour faire une de ces choses qu'il lui avait dit lui

faire si plaisir, elle lui avait dit : « Il est onze heures, allez là-bas. Je rentre, mais je vous attendrai, ne manquez pas de venir à minuit et demie. » Il savait bien que cela lui était égal, mais était ravi d'une si grande gentillesse, qui fermait d'avance la porte à toute jalousie, doute sur ses soirées. Dans l'autre soirée il s'amusa et vers minuit et demie était bien ennuyé de partir pour aller la rejoindre. Il pleuvait, il ne trouva qu'une voiture découverte et pendant tout le trajet n'était qu'à demi content. Car du moment que par sa demande il savait qu'elle n'avait que lui à voir, il eût mieux aimé dormir chez lui sur cette certitude que de lui redire encore une fois bonsoir. Mais pourtant il se disait : « Je ne reste pas à cette soirée car il y a une femme que j'aime et que je vais voir. Elle-même m'attend, cet ami que je viens de saluer voit que je ne rentre pas chez moi. C'est que maintenant il y a autre chose dans ma vie que les plaisirs mondains, quelque chose de plus doux puisque je les lui sacrifie. Et c'est un grand charme quand nous ne sommes pas la clef de voûte de notre existence, quand elle tient ainsi à une personne, que nous ne nous sentons pas seuls, mais deux, de sorte que nous avons presque en nous-mêmes une sorte d'inconnu étant à la fois nous-mêmes et quelqu'un que nous ne connaissons pas d'avance comme nous. » Et bien qu'il n'ait pas eu grand plaisir à revenir ainsi aussi tard la voir, il la remercia avec effusion pour qu'elle comprît que ce genre de propositions, en supprimant d'avance toute supposition de soirée prise avec d'autres que lui, en empêchant la naissance de la jalousie, devait perpétuer, comme il le disait, devait au contraire, il le savait, amener la mort douce de son amour. Et à vrai dire il ne voyait plus rien qui pût interrompre et attrister son plaisir.

Le lendemain elle lui dit qu'elle était fatiguée d'avoir veillé si tard l'autre nuit (il était resté longtemps après sa soirée) et dès minuit lui demanda de la laisser se coucher et de partir. Il lui dit au revoir, non sans avoir regardé dans l'autre chambre, et partit. Rentré chez lui il eut envie de ressortir, il prit un fiacre qu'il lâcha non loin de chez elle et entra dans la rue. Et tout de suite il aperçut entre les volets fermés des deux petites fenêtres la lumière dorée qui emplissait sa chambre.

Quand il arrivait vers dix heures, c'est à cela qu'il savait qu'elle était rentrée et cette lumière était comme un gage doux de sa présence. Maintenant, depuis plus de deux heures qu'il l'avait quittée, c'était la

preuve détestable qu'elle avait avec elle ce quelqu'un pour qui elle l'avait fait partir. Il aurait bien voulu savoir qui c'était. Sans faire un bruit il se baissa, colla ses yeux contre l'auvent pour voir par la fente, mais les volets obliques ne laissaient rien voir. Mais la fenêtre évidemment était ouverte. Ils avaient chaud. Il entendait le bruit d'une conversation. Le premier doute qu'il avait eu quand elle lui avait vers minuit demandé de la laisser dormir, ce sentiment de sentir que quelque chose de soi peut-être aliéné, détaché de son cœur, donné à d'autres, il l'avait retrouvé chargé en une certitude presque intéressante, quand il avait vu la lumière dans sa chambre. Sans doute il souffrait, il détestait cette lumière qu'il voyait et où se mouvait le couple ennemi, il exécrait ce bruit de voix qui avait été la révélation de la présence de l'autre, qui signifiait la complicité, l'entrée après son départ, la fausseté de son amie et leur tranquille bonheur maintenant. Mais du moins il venait de remporter sur eux comme une sorte d'avantage, il les tenait là et s'il frappait pour se faire ouvrir la fenêtre, ce serait tout de même lui qui serait en ce moment-là le vainqueur, puisqu'elle serait prise, confondue, honteuse, obligée de se réfugier dans il ne savait pas quels mensonges, qu'en ce moment ce n'était pas lui qui était trompé, qui était le dupe, mais eux. Et puis, il avait comme la connaissance d'un fait dans ce mystère qui le troublait si douloureusement. Il se disait : au moins j'ai appris cela, je sais cela. Bien que sa vie à elle fût quelque chose qu'il ne connaissait pas, qui échappait à ses prises, voici qu'un hasard, comme un grand coup de filet, lui en amenait toute une partie. Il était un peu honteux de frapper, de montrer qu'il était revenu, mais d'un autre côté il ne pouvait pas résister au désir qu'ils sachent qu'il était là, qu'il avait tout su. Et puis toutes ces choses qui de loin, quand il pensait que cela se passait à son insu, sans qu'on voulût de lui, presque contre lui, le troublaient, il semblait qu'en les voyant, en y survenant, quelque honte qu'il en eût, quelque ennui qu'il eût à repartir, après du moins il leur aurait enlevé leur mystère. Il allait frapper au volet. Et son cœur battait fort dans sa poitrine, comme quand il va se faire un grand changement en nous. Et en effet il sentait qu'à sa vue, dans l'embarras de sa survenue, son angoisse allait se changer en confusion, en colère et en dégoût de lui-même et d'une vie qui avait subitement perdu son charme.

Il éprouvait une sorte de plaisir à sentir ces faits qu'il allait toucher et qui se manifestaient à lui derrière ces volets éclairés, dans ce bruit de voix qu'on entendait par la fenêtre ouverte et pendant sans doute qu'ils se déshabillaient, lumière et voix qui gardaient pour lui la même pointe douloureuse que quand ils l'avaient frappé, car ils signifiaient en effet : « Elle attendait bien quelqu'un, il y a quelqu'un maintenant qu'elle te croit parti. » Mais l'amour qui met tant de passion dans la personne que nous aimons, et qui quand nous voyons qu'elle n'est pas toute à nous, qu'elle est peut-être toute à d'autres, met par la jalousie, qui est comme son envers, une curiosité si passionnée à savoir tout ce que fait la personne que nous aimons, faisait pour lui de ce morceau de vie secrète, de cette page introuvable de réalité qui s'annonçait à lui par cette lumière, quelque chose d'un intérêt immense et qui malgré ce qu'elle avait de douloureux donnait à son intelligence comme une certaine satisfaction. Il savait bien d'ailleurs que cela ne servirait à rien qu'à le faire détester d'elle, qu'à lui donner comme un avantage à cause de son honteux retour, mais qu'importe : nous mettons souvent la satisfaction immédiate d'un besoin, quand il ne dépend que de nous de le satisfaire et qu'il n'est pas besoin pour cela d'une série d'actes dont la nécessité nous permet alors de nous en remettre à l'inertie, nous mettons souvent la satisfaction immédiate d'un besoin bien au-dessus de plaisirs plus grands et plus durables, s'ils sont plus lointains. Presque tous nous fauchons en herbe les biens qui nous auraient été de riches moissons. Son cœur battait, il frappa. Il entendit venir à la fenêtre, commencer à ouvrir et alors, satisfait qu'elle sût qu'il n'avait pas été trompé, qu'elle était prise, pour n'avoir pas l'air d'y tenir, avant même qu'elle eût ouvert, il dit : « Ne vous dérangez pas, n'ouvrez pas, je voulais seulement voir, étant repassé par ici et ayant vu de la lumière, si vous n'étiez pas souffrante. » Le volet s'ouvrit tout à fait, un vieux monsieur parut et un autre qui était auprès de lui. Un instant il resta déconcerté. Le monsieur lui dit : « Mais je ne sais pas à qui je parle. » Il comprit — et du reste la chambre inconnue par les volets maintenant ouverts s'offrait à ses yeux — qu'il s'était trompé de fenêtre, que la fenêtre éclairée n'était pas celle de son amie, mais la troisième là-bas, qui était tout obscure. Quand il allait chez elle de cette manière, en effet, la seule chose qui le guidait c'était cette lumière qu'elle laissait pour qu'il sût qu'elle était rentrée. Et ayant vu

une petite fenêtre éclairée, s'attendant par l'effet de sa jalousie à trouver sa fenêtre éclairée, il n'avait douté un instant que ce fût la sienne.

Il s'éloigna en s'excusant et rentra assez penaud. Il ne lui raconta pas cette aventure. Il garda le souvenir de ce nouvel état de doute et d'angoisse qu'il avait connu, bien que la contingence des faits ne l'eût pas justifié, mais qui logiquement, au point de vue de la possibilité des circonstances, aurait pu, pouvait même être justifié. Puis sa douceur noya cette impression sous des impressions contraires si souvent répétées. Et pourtant quand elle lui disait : « Je ne vous verrai pas ce soir », il avait un petit coup, disait qu'il en était heureux, mais au bout d'une heure elle-même s'étonnait de sa tristesse, de sa langueur, n'en devinait pas la cause.

Et il y avait un homme charmant dont elle avait fait la connaissance, dont elle se louait, qu'elle allait voir. Jean n'allait jamais la voir l'après-midi. Une après-midi il y alla, sonna, entendit du bruit, puis eut beau sonner on n'ouvrit pas. Il se dit qu'il y avait peut-être quelqu'un, voulut les déranger, frapper au carreau mais on n'ouvrit pas. Deux heures après, il revint. Elle lui dit qu'elle était chez elle quand il avait sonné mais dormait, avait couru après lui, il était déjà parti. Elle avait entendu frapper au carreau. Si elle avait entendu, elle aurait pu ouvrir. Mais il ne lui faisait pas remarquer les contradictions qu'il relevait. Il était curieux de l'entendre parler, peut-être mentir, sentant que c'était toutes ces choses qu'il aimait, qu'il eût voulu et ne pouvait pas savoir, qui étaient là devant lui, qui se développaient maladroitement sous la pression de sa curiosité triste. Et ce qui lui parut le plus révélateur fut l'air si ennuyé qu'elle avait, que, pour une fois qu'il était venu le jour, elle n'ait pu le recevoir. Elle en avait l'air profondément affligé, avait la voix triste, ce que ne pouvait suffire à expliquer le regret de l'avoir manqué, puisqu'elle le voyait en ce moment. On sentait sous sa tristesse comme l'ennui d'une mauvaise action, la peine qu'elle avait à mentir pour des choses compliquées, un peu comme si elle croyait devoir demander pardon de ce qu'elle avait fait, tout en disant qu'elle avait fait tout autre chose. Il voulait revenir dans une heure. Elle l'en dissuada. Et il n'y prit pas garde. Car dans l'inconnu des événements qui nous sont cachés, il est bien difficile que tout ce qui est faux éveille nos soupçons et que la vérité soit ce que nous imaginons. Car elle n'est pas déterminée par les possibilités seules que nous imaginons mais par une réalité antérieure que

nous ne connaissons pas. Le soir il revint. Mais elle dit qu'elle était plus souffrante, elle lui donna des lettres à mettre à la poste. Il se retira, prit un fiacre et rentra. Au moment de rentrer, il se rappela les lettres qu'elle lui avait données à mettre à la poste. Il alla jusqu'à une boîte, mit les lettres en regardant les adresses. Toutes pour des femmes. La dernière était adressée à l'homme charmant qu'elle semblait voir assez souvent en ce moment. Il la tenait en main. Il se dit : « Si je savais ce qu'il y a dedans, je saurais comment elle lui parle, ce qu'elle lui dit. » Il rentra, mais il avait gardé avec lui cette dernière lettre et, il l'approcha d'une bougie. D'abord il ne pouvait rien lire. Puis il put lire la fin, l'enveloppe étant assez mince et vit avec plaisir que les formules étaient très froides. Néanmoins, il aimait mieux avoir lu toute la lettre, une chose insignifiante pouvant avoir de l'intérêt pour lui. Il fallait maintenir la carte qui dansait dans l'enveloppe, la faire glisser chaque fois qu'il avait lu un mot pour que la partie double de l'enveloppe ne lui barrât pas la suite. Mais il ne pouvait lire, il s'agissait de quelque chose qui n'avait rien d'amoureux, et où il était question d'un petit événement quelconque se rapportant au père de la femme. Il y avait « j'ai bien fait » mais il ne comprenait pas très bien ce qu'elle avait bien fait de faire. Quand tout d'un coup, deux lettres qu'il n'avait pu lire se montrèrent et alors la phrase s'éclaira tout entière : « J'ai bien fait d'ouvrir, c'était mon père ».

D'ouvrir ! Alors il était là quand Jean était venu et elle l'avait fait partir, d'où le bruit qu'il avait entendu. Alors il put lire toute la lettre, comprit pourquoi elle s'excusait d'agir sans façon avec lui et lui disait qu'elle avait oublié chez lui ses cigarettes ce qu'elle lui avait dit à lui-même. Mais à lui Jean, elle avait ajouté : « Si vous aviez pu y laisser aussi un peu de vous-même je l'aurais précieusement gardé », là rien. Du reste rien de tendre, rien qui pût faire croire qu'il y avait eu quelque chose, pas une allusion. Et pourtant pourquoi n'avoir pas ouvert, pourquoi avoir dit : « J'ai bien fait, c'était mon père. » S'il n'y avait rien eu à ce moment, comment se serait-il expliqué qu'elle n'ouvrît pas ? Il restait là éperdu, désolé, mais tenant de la vérité dans sa main, tenant par hasard à travers le vitrage transparent d'une enveloppe qui, dans sa croyance à elle en sa délicatesse, aurait dû le protéger (car c'était une gentillesse qu'elle avait, cette distinction, cette

confiance) mais qui le laissait voir un peu de la vie secrète, de la vie cachée à sa connaissance de son amie.

À vrai dire, les événements d'une vie ne présentent aucun intérêt car ils sont contingents pour le savant et pour l'artiste, dépourvus du sentiment qui en fait la poésie. Mais la jalousie et l'amour en plaçant notre spéculation, notre vie intérieure sous la dépendance d'une personne, donnent non seulement à nos rêveries, comme nous le disions, un caractère individuel, mais encore à ce qui fait l'objet de notre pensée. De sorte que, en tant qu'ils se rapportent à la personne qui préside pendant cette époque à la vie de notre esprit, les événements se trouvent prendre momentanément une sorte d'intérêt à être découverts et connus, qui fait que la confidence, l'espionnage, la curiosité deviennent comme les moyens de connaître ce qui alors fait l'objet de notre connaissance et qui, étant individuel, ne peut être atteint que par le particulier. Alors l'inconnu pour nous, ce devant quoi rôde et aboie notre pensée, c'est une contingence, la réalisation particulière des événements d'une vie individuelle, ce qui sans doute n'arrive à aucun autre moment de notre vie intérieure. Qu'a-t-elle fait aujourd'hui quand elle nous a dit qu'elle faisait telle chose, quels sont en eux-mêmes, comme l'œil de Dieu a pu les voir, ses rapports avec X., voilà ce qui répondrait aux questions que nous nous posons sans cesse ; voilà ce qui pour notre pensée qui ne reçoit d'autre lumière que par cet individu est vraiment intéressant. Ce qui est, ce qui a été aujourd'hui, non d'après ses récits mais en soi, tel que c'était pour l'autre, pour Dieu, voilà ce que voudrait notre pensée, et voilà l'inconnu, voilà ce qu'elle ne peut atteindre. Voilà un peu de ce que cette lettre, comme une sorte de section faite dans l'inconnu, lui ramenait, lui mettait sous les yeux, un peu de cette vie véritable, le secret d'un événement qui probablement n'aurait jamais été connu de lui, qu'elle n'eût pas raconté, qui faisait partie de cet inconnu qu'il ne voyait guère moyen d'atteindre et que le hasard, un moyen sûr, lui illuminaient brusquement, lui faisaient apparaître, faisaient sortir de l'obscurité de sa chambre aux volets clos.

Jusque-là, s'il sentait qu'il était possible que quelqu'un fût venu il ne pouvait dire qui il soupçonnait et pouvait attribuer le seul fait de ne pas l'avoir reçu au désir de ne pas lui avoir fait rencontrer une personne qui peut-être ne l'aimait pas. Il ne remarqua que la contradiction d'avoir couru

après lui et d'avoir entendu frapper au carreau et l'air triste (qui venait probablement de ce qu'à ce moment elle attendait X. et que tout le temps craignant de le voir arriver, il en résultait une sorte de supplice nerveux qui se manifestait par cette tristesse). À vrai dire il y avait d'autres contradictions dans son récit, et sans doute elle le sentait, et cette tristesse venait de la difficulté d'inventer. Mais comment Jean s'en serait-il aperçu ? Nous pourrions connaître les caractères vrais des gens, leurs sentiments et ne pas pouvoir reconstituer les circonstances, tant la réalité des événements nous échappe, tant ce qui a été est différent des hypothèses les plus ingénieuses, des pressentiments les plus justes, des calculs fondés sur la connaissance la plus parfaite du sujet. Un homme n'est que sensuel et voit les femmes pour coucher avec elles, mais qui nous dit que celle-ci n'est pas pour lui tout autre chose, une simple connaissance ? Et cette autre chez qui il va chaque soir des heures, vous ne direz pas qu'il n'y a rien, d'ailleurs leurs manières l'indiquent assez. Eh bien non, il n'y a rien et d'ailleurs il a pour elle ce qu'on n'aurait jamais cru de lui, une passion platonique. Il est vrai que le raisonnement contraire, il est possible qu'il n'y ait rien, etc. n'est pas plus juste, aucun raisonnement ne s'appliquant aux contingences de la réalité. Quand il sut que la personne qui était là et qui s'était sauvée était X., il en conçut une extrême jalousie, bien que le fait qu'elle l'eût aussi trompé en lui disant : « C'est mon père » et l'espoir de le lui faire savoir un jour diminuât sa colère.

Et de même que toutes les personnes qui invitaient Jean avec M^me^ S., les rapprochaient, lui donnaient ce plaisir qu'il n'osait pas espérer de leur faire passer l'été ensemble, lui paraissaient bonnes, l'attendrissaient, lui inspiraient les plus grands éloges, les personnes qui invitaient M^me^ S. avec X. (ce pouvait être au bout de quelques semaines les mêmes) excitaient sa tristesse, son dépit, et leur gaîté avec M^me^ S., leurs prières pour forcer X. à venir lui inspiraient cette espèce d'amertume dans laquelle tout ce qu'on fait autour de nous nous apparaît d'une manière déplaisante où nous relevons impitoyablement chaque ridicule, chaque laideur. Les gens passionnés trouvent volontiers toutes les qualités aux personnes qui sont aimables pour eux, tous les défauts à celles qui sont désagréables. Chez un poète se servant de son intelligence dans la vie, cela aboutit à des panégyriques ou à des diatribes motivées, fondées en apparence sur des

raisons profondes, dont la faiblesse réelle apparaît si, une brouille ou une réconciliation intervenant, les tableaux se trouvent changés. Mais dans l'amour, combien ces sentiments sont plus forts. À toute minute, une maîtresse de maison comble nos vœux les plus chers ou nous met au supplice le plus intolérable par exemple en insistant pour que M^me^ S. et X. reviennent ensemble et en nous disant : « Bonsoir, vous reviendrez bien seul. » Alors combien les mêmes sourires qui nous plaisaient tant, ces conversations faciles, ces invitations quotidiennes, où nous trouvions une douceur charmante, trouvant que c'était le seul milieu agréable à fréquenter, nous attendrissant sur la bonté, l'esprit, la gentillesse d'une maîtresse de maison, en ayant les larmes aux yeux, combien ces mêmes sourires, ces mêmes invitations quand elles nous enlèvent pour la livrer à notre rival notre amie nous percent le cœur et nous paraissent antipathiques, odieux, comme nous sentons le faux de tout cela (La Bruyère : Rien ne ressemble plus à la vraie amitié que ces liaisons que nous cultivons dans l'intérêt de notre amour). Alors les grands mots se pressent dans notre bouche, nous trouvons qu'une personne a agi avec nous avec noblesse, ou sans noblesse. En réalité la noblesse était absente non seulement de leur conduite mais de nos sentiments. Une conduite noble n'eût pas causé en nous cet enthousiasme, mais la perspective de revoir M^me^ S. dans le château où nous serons ou de nous la voir enlevée dans un château où nous ne serons pas et où X. sera, nous cause des sentiments bien plus vifs et qui se manifestent avec éloquence et provoquent dans notre bouche tous ces mots de magnanimité, de noblesse, qui impressionnent nos interlocuteurs. En attendant chaque fois que M^me^ S. ne veut pas nous voir ce jour-là, a l'air trop gêné et trop pressé nous sommes malheureux, notre tête cherche ce qu'elle peut faire. Et ce qui nous assurerait la mort de toutes les personnes qui lui plaisent ou même la sienne pour qu'elle ne puisse plus nous faire souffrir, nous ferait plaisir. Un jour, Jean rencontra une parente de M^me^ S. qui lui parla de la vraie et profonde affection qu'elle avait pour lui, combien elle l'aimait. Jamais Jean n'avait tant aimé cette parente. Mais il était heureux autrement que par ces bonnes nouvelles. Pour un instant sa jalousie tombait parce qu'on lui disait qu'en son absence elle faisait tant de cas de lui alors qu'en réalité il s'imaginait n'être rien pour elle. Mais de plus, comme quand on ferme un roman et qu'on se retrouve dans la vie, son

amour se trouvait changé en une sorte d'amitié émue de cette sorte de réciprocité, et ne demandant rien de plus, trouvant plaisir, au lieu de cet amour que tout le monde eût blâmé, à savoir cette amitié connue, approuvée, fortifiée de l'assentiment de toutes ces personnes.

Ceci n'est qu'une interruption de l'amour. C'est quelquefois la personne elle-même qui, n'ayant pas d'amour pour nous mais une grande amitié, nous attendrit de cette manière, en faisant succéder pour un moment à l'amour malheureux l'amitié parfaite. Il cesse quelquefois par des circonstances terribles, scènes de sa famille, ruine, colère du père ou du mari de la femme qui lui associent des choses trop désagréables et donnent l'idée que tout cela était une rêverie sans fondement et que la réalité est absolument autre, qu'il faut y revenir, comme si en lisant *les Trois Mousquetaires* nous voulions entrer à l'Élysée et irions au poste. Mais en réalité cette vie des scènes de famille, des dettes, des colères n'est pas plus réelle que l'autre et les livres comme *De l'Amour*, etc., nous indiquent assez la réalité de ce sentiment. Mais la crainte perpétuelle, en avouant son amour, de lasser celle qu'on aime, en étant sincère de ne pas avoir assez de prestige à ses yeux, en avouant sa jalousie de la rendre coquette, font de nos lettres, de nos paroles un perpétuel mensonge qui éloigne trop les apparences de ce que nous éprouvons.

La mémoire se met quelquefois tellement contre nous dans l'amour qu'alors que nous pouvons nous représenter toutes les personnes insignifiantes, nous ne pouvons nous représenter celle que nous aimons, ce qui arrive aussi du reste pour les morts que nous aimons par-dessus tout. Alors si l'absence se prolonge, l'amour semble tout à fait fini, nous regrettons de ne plus être en rapport avec cette force singulière de la nature qui pouvait nous faire souffrir, mais du moins donnait ouverture à notre vie sur un courant si réel, si curieux, si impossible à nous donner. Et si alors un nom lu par hasard nous donne un sentiment de jalousie, nous sommes contents de penser que nous aimons encore, comme un dernier moustique ou de grosses chaleurs qui nous mettent en eau nous donnent le plaisir de nous sentir encore en été. Mais il est triste de penser que notre mémoire, notre cœur, notre imagination fonctionnent si mal qu'ils ne nous représentent pas plus fidèlement à nous-mêmes la personne que nous aimons, que dans ces billets où nous travestissons à plaisir nos sentiments

pour prolonger les siens, nous ne les lui représentons. Impossible de voir son image, impossible de ne plus sentir la douceur de l'amour. Nous ne le sentons qu'aux actes, il se trahit pour ainsi dire devant nous, comme nous nous trahissions devant elle. Le nom de M. Z. près de l'endroit où est M^me^ S. nous donne un coup. Si M^me^ S. était à Paris et nous fît dire de venir la voir et que trente personnes délicieuses nous le demandaient, nous n'irions peut-être pas voir M^me^ S. Dans ses lettres les mêmes expressions qui en toute autre nous laissent froid, impliquent un rapprochement entre telle figure insignifiante et la nôtre, nous ravissent en mettant un regard tendre pour nous dans ses yeux, presque un serrement sur son cœur. Et aussi ses lettres nous voulons être bien disposés pour les lire, nous attendons de pouvoir bien les goûter car nous savons que cette lecture pour un temps semble changer étrangement les conditions intérieures de notre vie, mais avec tant de charme, et cela venant si bien des sources de la nature auxquelles nous ne pouvons pas toucher que nous nous en souvenons avec un sentiment que nous avons quand nous sentons près de nous quelque chose où vit la nature, par exemple, à quelque âge que ce soit, quand la nuit nous voyons un mur tout près de nous illuminé par le clair de lune et le dessin des ombres des feuilles peint tout près de nous avec une puissance extraordinaire, ou quand, tandis que nous avons parlé, ou nous sommes promenés dans ce silence où parlent seuls la lumière et les ombres, nous voyons la lune à une tout autre place dans le ciel et argentant les eaux de la mer là où tout à l'heure encore elles étaient toutes noires, si bien que sortant du port à l'heure où chacun va généralement se coucher, les barques qui dans un instant auront dépassé la jetée vont être éclairées en plein par le clair de lune.

Et de même que dans l'heureuse ou mélancolique rêverie amoureuse nous recevons d'une personne toute notre poésie, de même dans la douloureuse nervosité de la jalousie, la vérité consiste pour nous en événements, en actions, en sentiments personnels.

★

Le désir de Jean, comme de tous les amoureux, se rapportait à quelque chose d'impossible.

Nous nous rendons bien compte quand nous ne sommes pas aimés que nos imaginations relativement à une personne et nos innombrables désirs n'ont aucun rapport avec la réalité. Mais à défaut de pouvoir donner une sorte de réalité objective à nos espérances en les trouvant favorisées par la personne, nous éprouvons un grand bonheur à les trouver dans les poètes, dans les musiciens. Et comme les sentiments que nous y retrouvons exprimés avec tant de force et qui donnent quelque chose de plus réel à notre amour, en l'affirmant comme autre chose qu'un rêve personnel, nous ne pouvons pas les séparer de celle qui les cause pour nous, nous en arrivons à considérer tous les serments d'amour, toutes les paroles passionnées qu'il y a dans la poésie et dans la musique, comme les souvenirs d'un amour réciproque qu'il y aurait réellement eu entre notre amie et nous, qu'il y aurait dû y avoir, de sorte que nous nous rejouons ces airs et redisons ces vers en nous essuyant les yeux comme en relisant des billets d'amour d'une femme qui depuis nous aurait trahi. Et à ce moment-là toute la poésie amoureuse, toute la musique amoureuse nous paraissent supérieures aux autres. Ou du moins nous le disons, bien que cela n'exprime peut-être pas absolument notre pensée. Mais l'expression de ce jugement est une manière dont s'échappe le bonheur que ces paroles nous causent. Comme quelqu'un qui vient d'être maladroitement cogné dit : « Quel imbécile, peut-on faire quelque chose de plus bête que marcher sans regarder », le plus souvent nous disons aussi des choses où s'échappe notre nervosité, notre plaisir, notre peine, plutôt qu'elles ne sont l'image d'une idée sincère. Quand nous sommes amoureux nous trouvons le plus grand plaisir à voir toutes les personnes qui peuvent nous rapprocher de notre amie, nous parler d'elle, nous goûtons infiniment le charme de notre amie et ce qu'elle dit. Aussi cela se manifeste-t-il si par exemple son milieu est le milieu médical en disant : « J'avoue qu'il est plus intéressant de passer sa vie au milieu de ces gens qui, etc. », et si elle est ignorante : « L'instruction est-elle quelque chose d'agréable, je ne le crois pas ? Je trouve plus de prix, etc. » De même les poètes d'amour, les musiciens d'amour, qui sont encore des personnes pouvant nous parler d'elle, font que nous disons : « Voilà pour moi les plus beaux vers de la langue française », ce qui veut dire que

ce sont ceux qui nous font le plus de plaisir à nous répéter parce qu'ils alimentent notre espérance et consolident notre amour par des raisons tirées non de la personne mais de l'amour et de l'espérance même, puisqu'ils ont été faits il y a deux cents ans.

Du reste, pendant que nous sommes amoureux, ayant des buts égoïstes à atteindre pour lesquels nous employons notre logomachie, combien écrivons-nous de lettres où nous disons : « Il n'y a qu'une chose vraiment infâme, qui déshonore la créature que Dieu a faite à son image, le mensonge », ce qui veut dire que ce que nous désirons le plus c'est qu'elle ne nous mente pas, et non pas que nous pensons cela. Jean ne lui avoue pas qu'il a regardé sa lettre à travers l'enveloppe, et comme il ne se tient pas de lui dire qu'il sait qu'un jeune homme est venu la voir, il lui dit le savoir par telle personne qui l'a vu : mensonge. Ce qui n'empêche pas qu'il a les larmes aux yeux en lui disant que la seule chose atroce est le mensonge, et ce qui n'empêche pas non plus qu'il fera le même soir mille mensonges aux personnes qui ne doivent point savoir qu'il a vu son amie. Cette exaltation qui nous fait proférer de belles paroles dans un but et pour quelque fin intéressée est le contraire de la littérature qui s'efforce d'exprimer avec sincérité ce que l'on sent. D'où sans doute l'antagonisme qu'il y a entre l'art et la vie : et les gens qui écrivent trop de lettres, ont trop de buts sentimentaux dans la vie (le contraire : Flaubert) ont moins de talent, et surtout ceux qui parlent trop. Dans Musset il est vrai, Fantasio (je n'ai jamais pu le lire sans avoir envie d'aimer quelqu'un), et lui-même quand il dit toutes ces choses où il y a de saint ce qui fait plaisir à son amour, etc, il y a ce défaut. Mais ces mensonges, en tant qu'ils donnent fidèlement le sentiment de quelqu'un qui étant amoureux parle ainsi mensongèrement, ont par là leur vérité et leur charme.

Dans cette même période de l'amour, les traités sur l'amour nous intéressent infiniment et les romans aussi, car il semble que l'auteur va nous donner le moyen de nous faire aimer, comme quand nous sommes malades nous pensons qu'un médecin va nous guérir et les romans nous semblent un exemple de la manière de réussir en amour, comme un chapitre d'histoire nous semble une leçon de politique. Car au moment où nous voyons que tel homme soupçonné a traîné ses accusations, etc., nous croyons pouvoir en dégager cette maxime : « Traînons nos accusations, etc. » Mais ce n'est pas

seulement les poètes, les musiciens qui viennent, en nous donnant l'impression d'une vie fondue avec la nôtre, comme nous mettons sous le nom de cette vie celle de notre amie, redoubler notre amour ; c'est souvent la personne elle-même, qui, par une action qu'elle fait, par un objet qu'elle nous donne ou qu'elle accepte, par un mot qu'elle dit, par une même aventure qui nous réunit ou le fait d'entendre ensemble un morceau de musique, ou d'avoir un secret ensemble ou d'être pris pour des amoureux par un passant nous ravit. Mais en réalité notre plaisir correspond à nos illusions et non à ses intentions. Car quand on n'est pas aimé, tous les cadeaux qu'on reçoit et qu'on fait accepter, toutes les paroles, toutes les situations de la vie ne contiennent pas un soupçon d'amour. Théocrite dit qu'il n'y a pas de poudres pour faire aimer, mais il n'y a aussi aucune autre chose. Néanmoins nous nous enchantons de ces illusions mais elles peuvent nous être brusquement retirées. Par exemple un vieil amoureux de M^{me} S. se promenait avec elle, et Jean, sachant qu'elle ne l'aimait point encourageait cette promenade. Le petit nom du vieux monsieur échappe à la dame. Et le vieux monsieur a les larmes aux yeux et dit à Jean : « Ce que c'est gentil ce qu'elle vient de dire là, ce que cela m'a fait du bien. » Et ils se rappelèrent un air qu'ils avaient aimé tous les deux un soir et ils le redemandèrent aux tziganes. Il y avait justement un peu d'amour dans les paroles. Le vieux monsieur était transporté et Jean sentait ce qu'il y avait de purement subjectif et en même temps de hideux dans son plaisir (hideux, peut-être, parce que du coup il lui montrait la vanité de l'amour) et que ces choses, le petit nom dans la bouche de la femme, la musique, etc., n'avaient pas l'ombre de réalité amoureuse et simplement pour l'imagination du vieux semblaient des liens entre lui et la femme, comme de garder une photographie etc., alors que l'amour seul peut contenir de l'amour.

II

LES AMIS DE FRANÇOISE

Deux ou trois fois par semaine, vers neuf heures et demie, il s'éloignait d'elle d'un mouvement brusque. La sonnette venait de retentir. C'était Saint-Géron, Griffon ou Vésale, généralement Vésale, qui, vivant seul, était libre plus tôt que les autres. Pendant qu'il donnait ses affaires dans l'antichambre, Jean se jetait sur Françoise, et de sa bouche hâtive, soigneuse, il faisait comme des provisions d'elle-même, pour trouver, pendant que leur présence l'obligerait à rester loin d'elle, un peu du goût de sa peau sur ses lèvres où sa langue, silencieusement, pourrait aller le chercher. On entendait les pas de Vésale qui venait vers le petit salon. Françoise repoussait vivement Jean, mais il avait oublié d'embrasser son cou, il le voyait là tout près de lui, il ne pouvait exactement s'en rappeler l'odeur, et courait encore une fois à elle, la baisait vite au cou et allait se placer loin d'elle, comme la porte allait s'ouvrir, avait soin de lui dire, pour qu'elle ne lui comptât pas cette faveur : « C'était trop vite, je n'ai pas eu le temps de sentir. »

Quelquefois, Vésale arrivait avec Saint-Géron. Le docteur Potain l'avait recommandé comme le meilleur de ses internes à la marquise de Saint-Géron, dont la maladie de langueur avait besoin d'être trop exactement surveillée pour que le professeur pût se déranger chaque fois, et souvent Vésale choisissait l'après-dînée pour l'heure de sa visite à M^{me} de Saint-Géron. Guy de Saint-Géron se préparait pendant qu'il était auprès de sa mère, et tous deux arrivaient ensemble chez Françoise. Vésale apportait son violon, Saint-Géron son violoncelle. Bientôt Griffon, toujours un peu en retard, parce que, fatigué par les soucis de sa grande maison de houille, il faisait une courte sieste après dîner, arrivait avec sa flûte. Bien que de

professions et de milieux si différents, il régnait entre eux la même harmonie que la musique établit entre ces trois instruments. Et si Vésale était un Alsacien robuste, aux joues rouges, aux cheveux blonds, un médecin jovial et calme, si Saint-Géron, dont la mère était une Lucinge avait cette beauté froide, mélancolique et basanée qui donne à cette famille un caractère presque oriental, si Griffon avait surexcité dans la fièvre des affaires la vivacité nerveuse, l'activité pratique de sa nature méridionale, la musique, autant que la profession ou que la race, avait à son tour donné à leurs figures cette expression spéciale qui élève si noblement le visage de ceux qui s'adonnent habituellement à des plaisirs désintéressés. C'était surtout dans les yeux, dans une certaine douceur de la voix aussi, que la musique avait pour ainsi dire établi son emprise et manifesté son pouvoir. Entre les yeux bleus et tranquilles de Vésale, les yeux noirs et dédaigneux de Saint-Géron, les yeux gris et pétillants de Griffon, et leurs regards, entre leurs voix et leurs accents flottait perpétuellement comme un reste de cette âme que la musique délivre en nous. Il leur restait un peu aux yeux cette sorte d'émotion calme où vivent ceux qui, assis sur une chaise sous une bonne lampe goûtent à s'enivrer de musique une tristesse pleine de joie, une agitation qu'ils produisent volontairement, qu'ils entretiennent des mouvements fiévreux de leur archet ou de leurs lèvres, et qui en quelque sorte est calme, car ils n'y recherchent rien pour eux-mêmes, et ne sont pas à sa merci. Cela était surtout sensible dans les yeux de Vésale dont la corpulence, les traits beaux mais gros, la gaieté un peu lourde annonçaient plutôt une existence matérielle. Mais même quand il buvait de la bière, ou jouait aux dominos, on pouvait voir dans ses yeux, car rien de ce qui a passé en nous n'en disparaît complètement, cette belle expression ou le regard semble dans l'objet de son admiration chercher avec une sorte de foi et d'inquiétude quelque chose de plus, qu'il croit à la fois et ne croit pas pouvoir trouver.

D'autres amis venaient encore quelquefois. Souvent on ne faisait pas de musique parce que l'un des exécutants manquait, ou était venu sans son instrument, ou qu'on aimait mieux causer. Les premières fois Françoise disait encore : « Je crois que vous connaissez mon ami M. Santeuil. » Puis Jean fut bientôt lié avec ces jeunes gens. Françoise était dans la vie de chacun d'eux située aussi haut, tenait autant de place que la musique elle-

même. Au moins aussi bonne musicienne, elle leur semblait bien plus intelligente qu'eux, peut-être parce que merveilleusement intelligente en effet elle avait de plus pour eux le prestige de son sexe, l'autorité de son charme et de son caractère. Elle leur disait volontiers qu'elle n'avait jamais rencontré dans sa vie quelqu'un d'aussi intelligent que Jean. Aussi avaient-ils pour lui une sorte de sympathie admirative en même temps que de la considération pour quelqu'un qui ayant une sorte de célébrité mondaine préférait passer ses soirées à les écouter, et à les applaudir avec une amabilité qui les touchait d'autant plus qu'ils savaient qu'elle ne manquait pas d'objets où s'exercer. Jean connaissait les sentiments qui animaient à son endroit Vésale, Saint-Géron, Griffon et les autres comme envers le justement préféré de Françoise. Aussi leur présence lui aurait été agréable si elle ne lui avait déjà paru réconfortante et belle pour toutes les raisons que nous avons dites, et si leur esprit et leur talent ne l'avaient beaucoup intéressé. Dès qu'il leur disait bonjour, il éprouvait cette pure satisfaction que donne à un homme aimable l'exercice de son amabilité quand il n'est déterminé par aucune intention d'intrigue, de politesse, d'intérêt, ce repos qu'on a avec les gens près de qui on n'a pas à penser à soi-même, à se faire valoir, ou à se faire tolérer, et où laissant librement se répandre son silence ou sa gaieté, ses remarques ou ses questions, on sent d'autant plus, développée dans le bien-être d'une atmosphère cordiale, la douceur de sa propre personnalité qui s'épanche naturellement. C'est ainsi qu'étendu dans un fauteuil ou debout devant la cheminée, serrant parfois furtivement les doigts de Françoise quand les autres ne voyaient pas, Jean écoutait de la musique, écrivait ses lettres, échangeait avec Françoise, Saint-Géron, Griffon et Vésale des vues sur le caractère des gens de leur connaissance, qu'ils jugeaient à peu près de même, généralement avec une indulgence pleine de finesse. Des plus bêtes ils se consolaient en en riant ensemble, avec cette joie de ceux qui se sentent goûtés et compris au premier mot et qui, parfois entre une mère spirituelle et son fils, entre deux frères, crée une si indéfinissable gaieté. « Je voyais tous les jours M^{me} S., dit un jour Jean à Vésale, pour parler ensemble de la bêtise de nos contemporains. Mais elle a pris des proportions telles que nous sommes débordés, et je suis obligé de venir ici jusqu'à cinq fois par jour. » Quand il avait dit quelque chose de drôle, ou fait sur la musique une remarque profonde, Jean voyait Françoise

montrer à ses amis, comme pour le leur faire partager, l'air d'admiration qui se peignait alors dans ses yeux et dans sa figure. Elle avait aussi une manière particulière de faire semblant de ne pas avoir entendu, riant déjà pourtant si c'était une remarque drôle, pour le faire répéter et mieux goûter des autres, qui faisait briller dans le bonheur de Jean comme une flamme plus vive.

★

Dès le deuxième soir, Jean revint avec Vésale, demeurant un peu dans le même quartier. Et ils causaient ensemble avec cette timidité, cette sincérité de ceux qui sont encore en partie inconnus l'un à l'autre mais qui se devinent et voudraient se connaître. Chacun des deux a pour l'autre des attentions délicates, qu'on ignore entre hommes qui se connaissent depuis longtemps et entre qui règne toujours une certaine rudesse. Et les paroles pleines d'âme et de signification jusqu'au bord émeuvent celui même qui les prononce et qui sent qu'il se révèle, jusqu'à faire trembler sa voix comme un vase qu'une liqueur trop brûlante fêle légèrement.

Ils prononcèrent le nom de Saint-Géron. « Oh ! celui-là, dit Vésale ; c'est un ami, c'est un cœur comme il n'y en a guère, à qui je confierais n'importe quel secret, qui ne dira jamais de moi que du bien. » Bien des années plus tard, revenant de chez une danseuse dont il était épris avec un de ses amis contrôleur du théâtre du Châtelet où elle était engagée, comme le régisseur lui avait dit l'admiration que M^{lle} Zita avait pour lui et qu'ils commençaient à causer avec une gravité plus cordiale, Jean lui demanda d'un acteur qui était venu un moment chez Zita le même soir et qu'elle lui avait présenté, ce qu'il en pensait. « Oh ! lui dit-il, c'est un être exquis comme je n'en connais pas d'autre ; aussi il sait qu'il peut compter sur moi comme je compte entièrement sur lui. » Ces paroles rappelèrent aussitôt à Jean comme une harmonie identique réveille un air oublié, ce retour déjà lointain avec Vésale qu'il ne voyait plus jamais maintenant. Il n'est presque pas d'être, se dit-il, pour qui un autre être n'existe dans l'amitié de qui il ne puisse déposer son cœur comme dans un asile fait pour lui. Chacun croit avoir rencontré un être unique mais le grain de pollen qui va dans l'ovaire ne sait

pas que tous les grains de pollen ont leur ovaire. Et la beauté de ces amitiés n'est pas comme elles le croient elles-mêmes dans une faveur mystérieuse du destin mais dans une loi bienfaisante de la nature. Puis Jean se rappela que Saint-Géron plaisantait certains ridicules de la mère de Vésale. Même une fois devant une femme qu'ils aimaient tous deux, ils s'étaient moqués l'un de l'autre avec un peu d'aigreur. Mais en pensant à l'ensemble de leur vie telle qu'elle avait pu lui apparaître dans le court moment où sa destinée avait comme une étoile errante croisé la leur et y avait projeté un instant sa lumière, Jean conclut que Vésale n'avait pas tort de croire que Saint-Géron fût cet ami excellent qu'il disait. Tout autre, comme tout corps terrestre, aurait un jour montré son défaut. En repensant à ses amis à lui, il n'en trouvait pas un seul qui en fût exempt. Réveillon lui-même lui avait fait de la peine. Il y avait des jours où il avait l'air de n'être rien pour Daltozzi. Et sa mère elle-même l'avait un jour traité de snob.

III

LA BILLE D'AGATE

Jean voulait envoyer à Françoise une petite jumelle. Et pour lui donner davantage, cherchant dans quoi il pourrait l'envoyer il avisa un sac de jolie tapisserie claire, qui pendait depuis qu'il était enfant au coin de sa cheminée. Il dénoua facilement les cordons qui la retenaient. Mais quand il la souleva il sentit quelque chose qui roulait au fond. C'était une bille d'agate. Il se rappela aussitôt que c'était celle que Marie Kossichef lui avait donnée un jour aux Champs-Élysées. Comme on ne lui donnait jamais d'argent, il ne pouvait acheter de billes et si on lui en donnait c'étaient des billes de pierre, d'une seule couleur, opaques, des billes d'un sou. À part dans une sébille, dans laquelle les grands seulement, riches, eux, osaient les manier, les comparer, en choisir une, les billes d'agate coûtant une petite pièce blanche de dix sous chacune, grosses, transparentes, avec une lueur douce comme un regard, inspiraient à Jean l'admiration, le désir, l'effroi d'une beauté merveilleuse et défendue. Jamais il n'aurait songé à en avoir une. Les seuls garçons qui en eussent étaient ces garçons avec qui on ne lui permettait pas de jouer qui portaient des pantalons longs et fumaient des cigarettes. À cet âge où on n'a encore subi aucune tentation, les vices qu'on croit les plus grands sont ceux qui vous sont les plus défendus et dont on a le moins d'idées. Fumer des cigarettes sembla longtemps à Jean une corruption si repoussante que dans sa première année de collège, dans les récits qu'il faisait à sa mère, cherchant non pas à l'effrayer mais à lui donner une idée de l'importance nouvelle de sa vie, de la distance prodigieuse qui le séparait de sa vie à la maison il lui disait : « Notre professeur est charmant mais il mène une vie épouvantable, on le plaint, je crois qu'on ne le chassera pas parce qu'il est aimé mais sa santé ne résistera

pas longtemps. Enfin il fait des choses, je ne peux pas te dire, tu sais… Il n'y a pas d'heure où il ne fume une cigarette. » Et de peur d'être allé trop loin il ajoutait : « Je ne l'ai pas vu, mais ça se dit tout haut dans la classe. »

Mais s'il ne prétendait pas à avoir une bille d'agate, il ne pouvait pas s'empêcher de les regarder. Plus tard à la devanture des bijoutiers, sous la vitrine des musées, au cou et dans les cheveux des femmes, il vit bien des diamants, bien des rubis et bien des perles. Mais on était obligé de les lui faire remarquer. Leur éclat fatiguait ses yeux sans même attirer son attention. Jamais aucun Régent, aucun diamant de la Couronne ne lui fit éprouver même faiblement cette convoitise mystérieuse, cette admiration effrayée que lui inspiraient au comptoir de la boutique près des chevaux de bois, derrière la grenadine et les plaisirs, les billes d'agate bleues ou blondes, les billes d'agate souriantes. Un jour Marie Kossichef lui en donna une. À tous moments il allait l'embrasser. Il lui demandait si Marie l'aimait. Il la mouillait de ses larmes en lui disant : tu vois, tu restes avec moi. Le soir il la prenait avec lui dans son lit, et avant de s'endormir la glissait sous son traversin, l'enfermait dans le creux de sa main, ou la faisait couler au fond de son lit, entre ses pieds qui jouaient avec elle. Et quand il fallait aller dîner, surtout si Marie[1] ou quelque autre étranger qui ne connaissait pas Marie et se serait moqué de son amour dînait ce soir-là, il prenait sa bille avec lui, la gardait sur ses genoux, dans sa poche ou dans sa manche, et ayant l'air de mettre un morceau de pain dans sa bouche la baisait furtivement. Elle aurait ramassé un morceau de bois et le lui aurait donné qu'il aurait agi de même avec lui. Mais la bille d'agate lui était plus douce. D'abord parce qu'elle était si précieuse, il se persuadait que pour la lui avoir donné il fallait que Marie l'aimât, et en l'adorant c'était pour ainsi dire sa bonté pour lui qu'il bénissait, sa confiance en elle dont il tâchait d'approcher de son cœur la justification sensible. Et puis si inaccessible à lui jusque-là, si mystérieuse, tellement plus belle que ce qu'il connaissait, différente de toutes les autres avec sa lueur blonde qui semblait veiller au fond d'elle, cette bille lui paraissait comme une sorte de créature à la fois vivante et surnaturelle, attachée à jamais à la personne de Marie ou plutôt à sa personne à lui mais par la volonté de Marie, à lui donnée comme une esclave ou bête favorite, comme une esclave à qui il donnait tout le temps des commissions pour elle et à qui il demandait sans cesse des nouvelles de

Marie, et ce qu'elle pensait de l'amour de Marie, et qui sans quitter la poche de Jean pouvait faire ses messages et réunir les amants séparés, car esclave favorite de Marie et de Jean elle était aussi pour lui comme leur fée silencieuse, mais pleine de divination et de pouvoir, à tout le moins, comme une étoile au ciel, une petite étoile prisonnière de la bille, petite lueur qu'on tenait dans sa main mais qu'on ne pouvait pas toucher, aussi lointaine que celles qui au fond du ciel semblent comprendre les paroles que nous leur confions pour notre bien-aimée, qui semblent nous conseiller en souriant la résignation et qui en effet à la même minute reçoivent peut-être de notre amie les mêmes serments qu'elles ne peuvent nous dire mais dont leur sereine douceur nous est comme un gage mystérieux.

Ainsi Jean retrouva la bille d'agate, la posa dans le tiroir de son bureau et alla demander à la femme de chambre de sa mère de fermer soigneusement par un point le col du sac au-dessus de la jumelle pour qu'elle ne pût tomber. Puis il alla déposer le paquet chez le concierge de Françoise, mais en rentrant il ne rouvrit pas le tiroir où il avait mis la bille. Car il n'avait pas eu de plaisir à la voir et comme elle roulait avec un bruit insupportable chaque fois qu'on déplaçait le bureau, il la fit jeter. Autrefois dans les soirs de doute, il se disait : « Si un jour je ne vois plus Marie, si je parviens à l'oublier, si elle n'est plus rien pour moi, tout ne sera pas anéanti. Je t'aurai toujours, ma chère petite bille, toi qui es si belle, je te garderai toute ma vie, et pendant deux ans je n'aurai pas aimé en vain. » Ce ne fut pas le jour où il fit jeter la bille que ces beaux rêves furent détruits. Car depuis des années, si la bille était dans le sac, elle n'avait plus de charme pour lui et elle était comme si elle avait été jetée, puisqu'il n'allait jamais la voir, ne savait même pas qu'elle existait et l'aurait jetée depuis longtemps sans regret. Quand le corps lui-même de celle que nous aimions perd, aussitôt que notre sentiment ne le consacre plus, le charme prestigieux qu'il avait pour nous, comment une bille d'agate, une lettre, un ruban le garderaient-ils plus longtemps ? Nous vivons tournés vers l'avenir et quand nous paraissons trouver encore la même douceur aux choses qui avaient charmé notre passé, c'est que ce passé dure toujours et que c'est pareil à lui que nous rêvons l'avenir. Un tel passé n'est jamais bien vieux. C'est le livre donné l'été dernier par une amie que nous croyons aimer encore le printemps prochain. Et encore combien il est pour nous bien mort auprès de la rose qu'elle nous

a laissé prendre hier, qui est elle-même un peu pâle auprès des paroles qu'elle nous dira demain.

★

Sorti de chez lui pour aller prendre l'air, car la pluie avait cessé et le soleil séchait vite les avenues, Jean s'attristait de penser ainsi que les choses qui nous touchèrent ne touchent plus, que les souvenirs sont morts parce que le passé n'a plus de sens pour nous. Cependant le long des quais où il était arrivé, avec une allégresse infinie, mais une douceur aussi qui l'empêchait de chanter et de courir et lui faisait presque retenir sa respiration et ses pas, il voyait devant lui une troupe, arrêtée à l'ombre, de beaux arbres, leurs fronts jeunes et rapprochés ceints d'éparses et brillantes couronnes de feuilles, couronnes toutes récentes dont ils étaient encore dépouillés il y a quinze jours et qui semblaient nées tout à coup, si riches qu'en se frôlant les unes et les autres elles semblaient étendre au-dessus d'eux comme un seul et même dais plus léger qu'eux, et qui tandis qu'ils restaient immobiles, ondulaient en riant au vent dans le soleil. À terre, sur le sol rayonnant de soleil, les ombres des feuilles flottaient toutes sombres, donnant cette impression de fraîcheur, de la vie profonde et riche que donnent à la surface de l'eau les plantes qui s'y étalent. Il alla jusqu'au parapet du quai. À travers l'eau bleue et claire on voyait le sable qui descendait, s'enfonçait pendant quelques instants. Et puis en s'éloignant ainsi du bord l'eau plus bleue devenait impénétrable et on ne voyait plus que sa surface foncée, étincelante, où le flux lançait au soleil les uns près des autres de petits flots qui jouaient, se mêlaient, inclinés, chavirés quelquefois par le vent. Au milieu dans l'eau il y avait, comme un trou d'un beau rouge clair, l'ombre de la proue rouge d'un bateau amarré là. Et cette eau couverte de soleil et pourtant fraîche venant baigner le sable torride, il semblait à Jean en sentir à la fois le charme ici aux bords de la Seine en ce moment, et en ce même moment au bord de la mer sur le sable éblouissant et chaud près des petites vagues arrondies en cristal, comme autrefois dans les après-midi bleues quand il allait y tremper ses mains pour se mettre de l'eau fraîche sur le front, et quand dans le bruit de l'eau transparente qui se brisait sur les coquillages il lui semblait boire de la fraîcheur et étancher sa

soif. Et ces milliers de petits flots qui se poussaient sur la rivière, qui jouaient et se mêlaient lui faisaient éprouver le même ravissement d'une vie innocente et aimable, alerte, joyeuse, infatigable, mais aussi douce, légère, petite comme une fossette ou une bouche, et infinie, qui ne se lassait jamais, se reprenait sans cesse, que lui faisait ressentir l'éternel frémissement de ces petites feuilles enflées, désenflées, contournées par la brise, mais tout le temps vernies, brillantes, dorées par le soleil, sous le ciel toujours aussi bleu, sans que le roucoulement des oiseaux cessât à leur ombre.

Il revint sous les arbres. Par moment le soleil semblait filer comme une ombre devant lui et le ciel restait aussi bleu, la terre aussi ensoleillée, mais c'était comme si dans une salle toujours éclairée on avait éteint un bec près de lui, c'était un nuage qui avait passé et le soleil près de lui se rallumait, son intensité croissait de seconde en seconde et recommençait à chauffer sa figure, à lutter gaiement contre le rayon perçant aussi de son œil. Et Jean croyait ressentir cette joie brillante et profonde des lieux devenus beaux comme dans une fantaisie de peintre, recueillie dans un bonheur rayonnant et silencieux agité de frémissements à la fois sous ces arbres fraîchement et déjà partout vers le Cours-la-Reine plein d'ombre, et en ce même moment dans les bois de Saint-Germain, comme autrefois quand il allait cueillir des violettes et que, quand il avait trop chaud, on s'asseyait à l'ombre, et qu'il écoutait, avec autant de ravissement le silence et les chants d'oiseaux qui semblaient passer sur lui sans le troubler comme des enfants qui caressent un patriarche, ce silence et ces chants également inouïs. Il se sentait heureux et il ne s'inquiétait plus que le passé fût mort pour lui et que les objets qui en survivent n'eussent plus de charme et en réalité plus de vie. Et c'était sa joie irraisonnée qui avait au fond raison. De ces choses qui nous charmèrent autrefois et qu'il nous est donné de revoir, est-il bien vrai qu'il n'y en ait pas certaines dont la présence nous rende avec une volupté pareille et peut-être plus rêveuse encore le charme mystérieux d'autrefois ? Qu'est-ce donc que ces petites ombres noires flottant à terre sur le chemin rayonnant de soleil, comme les plantes sur une rivière, ces premières petites feuilles des lilas penchant leur tête délicate et douce entre le grillage des petits jardins de la banlieue, ces vastes arbres fruitiers, comme un enchantement blanc ou rose fleuri tout à coup derrière un mur comme l'apparition d'une beauté enivrante et fraîche, enveloppée dans sa grâce

éblouissante et légère, qu'est-ce donc que tout cela sinon des témoins de nos premiers printemps, des reliques des souvenirs de nos premières émotions en face de la nature, mais qui n'ont rien perdu de leur pouvoir sur nous, qui ouvrent soudain notre cœur aux mêmes félicités délicieuses, qui nous font échapper aux années pour nous rendre à la nature, aux transformations mystérieuses de l'année qui baignent les choses et les événements autour de nous dans une sorte de vie plus grande qu'eux, que nous reconnaissons pour en avoir approché déjà autrefois, qui n'est pas dans notre jeunesse plutôt que dans notre vieillesse et qui pour un moment semble nous montrer le monde qui nous entoure non comme le monde médiocre, bientôt fini pour nous, tout humain et connu, mais comme un monde éternel, éternellement jeune, mystérieux, plein de promesses inouïes ? Ainsi au fond d'un petit jardin on voit souvent s'approcher et se raidir des ciels violets ou noirs d'orages, bientôt dissipés comme des pays inconnus et repartis pour des voyages immenses, se reculer, se fondre des ciels safranés d'été radieux, s'étendre et se bomber au zénith bleu des gros nuages blancs qui flottent sur le travail des moissonneurs, ou des nuées grises qui font route avec les voyageurs, filant devant eux sur les chemins, ciels violets, ciels jaunes, ciels bleus, hôtes gigantesques, dieux passagers du petit jardin sur lequel ils étendent un instant leur lumière brillante et tremblante ou leur ombre glaciale, bleus, violets ou jaunes de la couleur des pensées qui semblent leur emprunter leur couleur et leur figure vague, des pensées qui s'éclairent à la chaleur de leurs soleils passants, ou tremblent à leur vent d'orage, précurseur des pluies qui les mouilleront.

1. ↑ Le ministre Charles Marie *(N. d. l'Éditeur)*.

IV

LES TUILERIES

Par la fenêtre, pendant qu'il déjeunait, Jean voyait la maison d'en face pavoisée de soleil et comme prête pour une fête, et à côté de cette maison il les devinait facilement toutes parées de même, à peine un peu de neige dorée par la lumière restant aux portes comme ces derniers échafaudages, ces traces du travail de la ville qu'on n'a pas eu le temps d'enlever et qui mêlées aux drapeaux et aux lampions égaient comme une note joyeuse de plus, semblent en fête malgré eux, comme ces vieilles que les jeunes gens forcent à s'amuser. Tout d'un coup une clarté lui éblouit les yeux, vola dans la chambre, et remontant au ciel disparut : au cinquième étage de la maison en face on avait fermé une fenêtre et le rayon qui suspendu au soleil mollement appuyé sur l'appui de la croisée jouait jusque dans la salle à manger, effrayé, avait disparu. Mais bien vite Jean le retrouva assis tranquillement près du feu, comme si, glacé par l'air encore froid, il voulait se chauffer. Comme les jours de fête où on ne peut tenir chez soi, à peine le déjeuner fini et bien qu'il ne fût pas encore l'heure d'aller chez Françoise, Jean sortit, et comme si marchant dans le soleil il eût revêtu une éclatante et fine cotte de mailles d'or, la tête levée, l'air intrépide et joyeux, il marchait en marquant le pas et en chantant comme ceux qui suivent les régiments et que le bruit d'or des fanfares comme les longs rayons de soleil qui éclataient à tout moment devant lui, excite de leur hennissement anxieux et pur. Il allait vers la fête passant par les rues les plus embellies de lumière, cherchant, comme un mendiant qui espère attraper quelque chose ou comme un bavard enfiévré, le passage du soleil. Et la vue des maisons resplendissantes comme sous une armure d'or, des voitures heureuses, des hommes au visage reposé qui allaient et venaient comme un matin de

grande réjouissance, répondait maintenant comme une réplique harmonieuse et magnifique, comme un immense renforcement à l'allégresse qu'elle avait d'abord inconsciemment éveillée en lui. Et il y avait si peu de vide, tout était si uni dans cette matière vivante et tremblante à l'unisson qu'une ombre se mettait à courir sur le mur avant que Jean eût pu apercevoir un cavalier passer, une ombre et une clarté, comme deux petits instruments aux deux bouts d'un orchestre se répondent pendant quelques instants, l'un suffisant à éveiller, à exciter, à arrêter l'autre, ou comme deux oiseaux qui semblent discourir de deux arbres éloignés qui les cachent.

Arrivé à la place de la Concorde il aperçut la Madeleine, et devant ses piliers une buée violette, comme si au seuil des temples l'encens fumait déjà. Il fit un détour jusqu'au pont de la Concorde. La Seine elle-même était éclose à une vie merveilleuse et les bateaux en la déchirant mettaient à nu des veines de pourpre et dans un éblouissement faisaient s'envoler sans la recueillir une poussière précieuse qui retombait comme dans des abîmes d'or. Sur une berge la neige était restée, mais comme on voit des femmes elle-mêmes monter courageusement sur une baleine échouée une fois que les hommes l'ont tuée, des enfants foulaient en riant comme la toison inoffensive et rare d'un monstre égorgé cette dépouille magnifique et douce de l'hiver qu'on n'avait plus à craindre aujourd'hui. Jean redescendit pour prendre par les Tuileries. Sur le sol tout couvert encore des derniers restes de la neige vaincue, les dieux de marbre, en gardant à peine une éclaboussure sur la figure apaisée, s'élevaient victorieux, avec un geste majestueux de la victoire. Dans un petit parc où la neige encore épaisse et couvrant tout le sol témoignait d'une lutte plus récente et plus difficile, un dieu semblait défier encore. Et l'apaisement divin n'avait pas encore détendu noblement ses membres animés. Plus loin des jeux déjà s'organisaient sur le sol encore humide du récent carnage, et le soleil dans les yeux deux Hermès de plâtre se défiaient à la lutte. Autour de la fontaine les déesses, hier encore étreintes jusqu'aux yeux par la glace, souriaient victorieuses et dans sa main l'une tendait une gemme, comme pour montrer les dépouilles d'un vaincu, et gardant près d'elles le jet d'eau incessant briseur de la glace qui les avait aidées à vaincre, et qu'elles laissaient caresser leur visage comme un animal aimé. Jean aurait voulu rencontrer Tecmar, Riquet, tous ceux dont l'apparent triomphe sur lui l'avaient

découragé. Par quelles paroles superbes et souriantes il eût fait briller devant eux sa joie, sa confiance dans son bonheur et dans sa beauté. Il se sentait en lui un bonheur à défier toute prétention d'autrui d'avoir mieux réussi que lui, d'être plus intelligent, plus heureux.

Il se mit à courir dans les Tuileries, comme en courant dans son jardin il s'y serait promené sans chapeau. Puis il s'arrêta. Et le soleil s'avançant jusqu'à ses pieds semblait le lécher comme un animal heureux de la joie de son maître, qu'au même moment il aperçoit bondissant au loin devant lui. Comme un homme légèrement ivre qui en se souvenant des détails les plus insignifiants de la soirée, en remarquant les objets les plus vulgaires auprès de lui, s'en réjouit comme d'un ineffable bonheur ou les caresse comme d'incomparables amis, il pensait aux différents avantages de sa vie, immédiatement gonflés de la jouissance positive qui l'emplissait, à l'amour d'une femme telle que Françoise, aux soirées des Réveillon, des La Rochefoucauld, des Tournefort où il pouvait paraître encore, souriant et beau (comme il s'apercevait maintenant), comme à des avantages inestimables. Et, état d'esprit auquel il était conduit chaque fois qu'il pensait aux gens dont il était jaloux dans l'impossibilité où son cœur était de se sentir vaincu et une sorte de nécessité intérieure qui le poussait au moins en imagination à leur tenir tête, il se représentait tout ce que les autres avaient et que lui n'avait pas, le talent de peintre, une situation brillante et un pouvoir effectif dans l'état, une réputation intacte, comme des biens sans importance, tellement sans importance qu'il croyait non pas s'en passer sans souffrance, mais les abandonner volontairement à ceux qui n'étant pas occupés de ces sublimes jouissances (l'amour de Françoise, l'espoir de paraître beau chez les Réveillon où Grisard n'allait pas) pouvaient, eux, avoir le temps et le désir de goûter ces plaisirs mesquins. Sans doute il se disait bien que ces moments de joie où tout paraît beau, Grisard les avait aussi, et qu'en dehors de ces instants de joie la bienfaisante illusion que Dieu a donnée à chacun de nous lui faisait regarder les belles relations comme quelque chose d'insignifiant dont il n'aurait pas voulu. Et même tout d'un coup, se rappelant qu'il n'avait eu aucun droit à cette ascension dans le monde dont il se protégeait en imagination vis-à-vis du dédain de Grisard comme d'une supériorité qui paraissait incontestable à force d'être matérielle, il se demandait pourquoi s'il le voulait Grisard

n’arriverait pas à la même chose. Mais nous aimons facilement à croire que les choses que nous désirons nous arriveront en vertu d’une loi mystérieuse qui nous favorise, que par la même loi celles que nous craignons n’arriveront pas. Et ainsi il lui semblait, (sans qu’il vît aucune raison, mais par cette impression qui sert plus que les raisons à prévoir les choses de la vie mais qui est souvent déjouée, surtout quand c’est notre désir que nous prenons pour elle) que Grisard n’aurait jamais de position mondaine. Et quant à lui, au pouvoir politique, à la réputation intacte qu’il n’avait pas, le désir, bien qu’il ne se l’avouât pas, qu’il en avait continuellement, lui en faisait toucher le rêve comme presque réel et en plaçait la réalisation, sans qu’il essayât en rien de la préparer ni de la rendre vraisemblable, dans un avenir glorieux, indéterminé et prochain.

Mais toutes ces pensées n’apparurent que vaguement ce jour-là à Jean, suscitées seulement au fond de sa conscience parce que c’était par ces pensées qu’il répondait toujours intérieurement à la nouvelle d’un nouveau succès de Grisard ou de Dubonnet, comme s’il existait au fond de nous comme un besoin de riposter par une offensive de l’espérance à un coup porté à l’amour-propre. Aujourd’hui, sincèrement, tout ce qu’il n’avait pas lui paraissait nul, et il s’enivrait de tout ce qu’il avait comme un homme ivre qui s’enivre de tout ce qu’il a autour de lui. Souvent, après un repas copieux, légèrement ivre, il prenait une voiture pour aller en soirée. Et comme un homme au milieu des spasmes de l’amour tient passionnément dans ses mains crispées les cheveux de sa maîtresse, les dentelles de sa robe, le bord du drap auquel elles se sont involontairement accrochées, ainsi ce soir-là il ne pouvait s’empêcher de faire aller son corps, de tenir la portière, et quand il avait commencé un mouvement ne pouvait l’arrêter, comme s’il eût interrompu et violé quelque musique intérieure frémissante en lui, et il éprouvait une incroyable douceur à laisser aller son épaule jusqu’à choquer la paroi du fiacre, à laisser échapper tout haut et à entendre raisonner trop fort les paroles de reconnaissance qui lui venaient aux lèvres pour le cheval rapide qui l’entraînait vers sa soirée et dont il voyait la tête sauvage et fine secouée devant lui à travers la glace. Tel il allait, répétant de toutes ses forces ce que lui chantait le soleil qui l’accompagnait à son tour de toutes les choses illuminées comme d’instruments retentissants, frémissants d’une musique divine.

Puis il se fatigua. Le soleil se voilait. Peu à peu il ne lui resta plus rien de sa confiance et de ses rêves. Et quand il rentra, il avait les jambes cassées et l'humeur irritable comme après une fausse joie, une bonne nouvelle qui n'est pas venue, une grande espérance qui ne s'est pas réalisée.

V

LA MARQUISE DE VALTOGNES

Un jour que Jean, venant de chez Françoise, descendait la rue de Rennes, il vit sortir d'une pauvre maison qui fait le coin de la rue une femme qu'il reconnut pour sa tante Desroches. Elle l'avait tout récemment invité à une petite soirée qu'elle avait donnée en l'honneur de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie, dans son nouvel hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, l'ancien hôtel Vanderbilt, gigantesque charpente de pierre dont d'innombrables valets, chevaux et équipages étaient les membres mouvants, que le prince de… avait laissés en mourant, avec la plus grande partie de sa fortune, au moins soixante millions, à Desroches. Leur puissance morale, leur force latente, s'était enfin incarnée. Passant toutes ses soirées chez Françoise, Jean n'était pas plus allé à cette soirée qu'aux autres. Et le soir en rentrant chez lui, comme il avait croisé pont de la Concorde le marquis de C. qui revenait de chez M^me^ Desroches, tout en blanc de sa chemise plissée à son œillet et à sa cravate, il avait regardé, comme avec le plaisir d'une élégance plus rare, le simple veston qu'il portait chez Françoise, et avec plus de plaisir que n'en avait le marquis à être allé à une des plus brillantes soirées de l'année il s'était dit en se couchant, comme presque tous les soirs : « Encore une soirée à laquelle je ne suis pas allé. Il faudra seulement penser à mettre des cartes. »

Il n'en avait pas mis. Sa tante n'était pas susceptible. Mais il était bien aise de pouvoir s'excuser. Et il alla droit à elle. « Bonjour, mon petit Jean, lui dit-elle, comment vas-tu ? » Et ils se mirent à marcher ensemble. « Vas-tu beaucoup dans le monde ? lui demanda-t-elle. — Oh ! plus du tout. Cela m'ennuie tant. Il y a tant de choses plus intéressantes et de gens plus intéressants que les gens du monde. — Oh ! oui, s'écria M^me^ Desroches

avec un feu soudain, et dire que les gens du monde s'en aperçoivent si peu. — Dire qu'il y a des gens qui croient que tu aimes tant le monde ! — Il y a des moments où j'aurais envie de leur dire : C'est vrai, je l'ai aimé à ce moment-là, pour qu'ils voient que c'est bien vrai que je ne l'aime plus maintenant. Mais les gens sont si bêtes. Et puis on est bien heureux de leur cacher ce qu'on aime. — C'est vrai, dit Jean avec vivacité. Au fond pourquoi ? — Parce que dès qu'on sait ce que vous aimez, on vous en sépare. Il ne faut jamais que personne le sache. » Une force inconsciente soulevait ses paroles et la portait à révéler ce qu'elle disait vouloir cacher. Elle continua pendant quelques instants à dire que si jamais elle aimait quelqu'un, elle le cacherait à tout le monde, comme si dire qu'elle le cacherait, c'était en parler du moins et par là lui était doux. Jean l'écoutait avec plaisir mais déjà l'amour ne lui suffisait plus il s'élançait vers celle qu'il aimait et dit : « Mais quand on est absolument libre de part et d'autre, qu'est-ce qu'on peut vous faire ? » Mais ne s'appliquant plus au cas de M^me^ Desroches, ces paroles cessèrent de l'intéresser. Jean avait fait comme ceux qui à cache-tampon, après avoir été tout près de l'objet, s'en éloignent subitement. Car ceux qui sont amoureux croient avoir un plaisir désintéressé à voir les gens qui connaissent l'amour, à parler de l'amour. Mais c'est dans l'espoir d'y retrouver leur amour à eux. Dès que ce qu'on dit de l'amour ne peut leur convenir, ils ne s'y plaisent plus. Et un amoureux sera moins heureux de causer de l'amour avec Stendhal que de sa maîtresse avec son porteur d'eau. Pourtant M^me^ Desroches répondit : « Mais on n'est jamais tout à fait libre. » Jean pensa au docteur qui pouvait revenir et à toutes les tantes de Françoise, et il dit : « Comme c'est vrai. »

Le lendemain Jean rencontra encore M^me^ Desroches. Elle était à pied. Elle avait une prédilection pour les bijoux qu'on porte dans son corsage, pour les vêtements simples dont la doublure cachée est précieuse, elle aimait, sans qu'on sût son nom, à monter en seconde dans les wagons de la Compagnie dont son mari était directeur. Trouvant peut-être la même douceur à mettre à un amour vulgaire un prix inestimable, elle renonçait peu à peu à sa situation mondaine pour un ténor hollandais de l'Opéra-Comique, qui habitait un pauvre appartement au coin de la rue de Rennes et de la rue de Lamoignon, où tous les jours elle faisait porter un nouveau tableau, laissait un nouveau bijou. À cause de sa mère occupée le jour dans

un bureau de tabac, il avait défendu qu'elle le vît le soir et le conduisît au théâtre. Elle restait au coin de son feu à penser à lui, à regarder des bouts d'affiche qu'il lui avait donnés, les coupures des journaux où on le nommait, ses photographies. Et quand un ami venait la voir, elle parlait sans cesse de l'amour, de l'Opéra-Comique, de la Hollande et du chant, doucement, à intervalles réguliers, comme on exhale par bouffées la fumée de la cigarette qui sans cela nous étoufferait. Ce second jour où Jean rencontra M^me^ Desroches, elle allait chez la marquise de Valtognes. Elle lui dit : « Mais, viens donc. Elle m'a dit qu'elle aimerait te voir. » Il était trois heures de l'après-midi et au milieu de ces jours de janvier, c'était une journée de printemps hésitante et dorée qui s'était trouvée prise. Dans les maisons on laissait mourir les feux et on ouvrait les fenêtres à l'air doux. Il semblait que le confort, le loisir, la tiédeur paresseuse eussent abandonné les maisons pour s'asseoir en plein air devant les maisons et dans les jardins publics. On marchait vite dans la maison pour sortir, comme la veille on marchait vite dans la rue pour rentrer. C'était l'heure où les collégiens étant obligés d'entrer dans leurs salles d'étude, l'un demandait au professeur la permission de laisser la fenêtre ouverte. Aussi, de la classe, on entendait de loin les pas des élèves qui passaient dans la cour, et tâchant de prolonger la promenade s'arrêtaient un instant pour regarder leurs camarades. De sa chaire le professeur faisait un salut à un collègue qui regagnait sa classe. Et un miroir caché dans une serviette ayant attrapé un rayon le faisait courir en tremblant sur les murs de la salle, sauter sur la chaire et jusque sur le nez du professeur. Personne n'avait envie de travailler et les garçons de salle eux-mêmes avaient l'air heureux comme à la veille des vacances.

Ils traversèrent les Tuileries. Des hommes et des femmes marchaient, lents comme s'ils eussent eu à faire l'effort d'ouvrir l'air ambiant, heureux comme s'il les eût en passant frôlés. Et beaucoup avaient l'air riant et paresseux de ceux qui sont dans un bain. Au balcon des maisons de la rue de Rivoli, des gloires s'élevaient jusqu'au faîte comme des annonciations et semblaient sourire dans le ciel. À une fenêtre un rayon tombé du ciel avait rayé la vitre de sa griffe de pourpre, comme un éclair immobile dû au talent d'un verrier. Le bassin des Tuileries n'était qu'à demi dégelé. Mais entre les blocs de glace l'eau était bleue comme au printemps. Ils prirent la rue Boissy-d'Anglas qui était à l'ombre, mais en arrivant au faubourg Saint-

Honoré ils faillirent buter dans le soleil qui était répandu à terre à telle foison que son reflet aveuglait et que Jean dut mettre sa main baissée à ses sourcils pour voir devant lui. Toutes les marchandes de fleurs avaient repris place au coin de leur boutique en plein air, déserte la veille, chargées de primevères, de lilas, de jacinthes, de giroflées, de coucous. Et à vingt pas d'elles, comme si on entrait sur leur territoire, on sentait tant de parfums que des femmes traversaient, se sentant étourdies. Ils arrivèrent rue de La Rochefoucauld où habitait la marquise. La rue monte, puis descend si raide que les voitures y passent peu. On entend mourir les rares bruits qui s'élèvent. Il semble qu'on vienne de quitter Paris. Pour arriver au rez-de-chaussée que M^{me} de Valtognes occupe, il faut traverser un petit jardin. Les allées sont extrêmement étroites et des touffes de pensées, de pissenlits y ont poussé. Le buis par moment s'infléchit, et entre dans l'allée et on manque de tomber dessus. Le mur très bas donne sur des terrains vagues de sorte qu'on voit un grand morceau de ciel au niveau du mur qui seul l'empêchait d'inonder le jardin. Les arbres, à peu près à la moitié du tronc pour les plus grands, baignaient dans la lumière du soleil couchant, qui par une chimie mystérieuse semblaient volatiliser leurs branches brunes, leurs feuilles vertes, en un vague feuillage d'or, et la réalité rustique du jardin devenait à cette hauteur, un tableau céleste.

Jean, devançant sa tante, tira une petite sonnette, qui comme les sonnettes de campagne continua longtemps à égrener les gouttes aigres d'un son clair. Ils entrèrent dans le salon où la marquise était assise devant quelques amis près du feu. Mais l'œil allait involontairement aux fenêtres que le soleil peignait en ce moment avec une vivacité extraordinaire. Et le ciel bleu qui semblait contre elles, et une lueur dorée avancée sur le tapis semblaient faire déborder, dans la vie tranquille des personnes présentes, comme l'ineffable sérénité ou le souvenir radieux d'une personne toute proche, invisible et plus grande et qui étalait silencieusement près d'elles et jusque sur elles ses émotions profondes avec une puissance incomparable. Jean après avoir salué la marquise alla dire bonjour au comte de Villebonne. Il avait comme la marquise beaucoup d'intelligence, la science et le goût des bibelots, une mauvaise santé. C'était là, selon leurs amis, la raison d'une liaison qui durait depuis vingt années sans qu'un jour ils ne se fussent vus quatre ou cinq fois, déjeunant ensemble chez la marquise, ou chez une de

ses amies quand par hasard elle acceptait à déjeuner, puis allant se promener chez les antiquaires. À cinq heures (la marquise recevait tous les jours à cinq heures) M. de Villebonne n'était pas encore là. Mais il ne tardait pas à arriver. Et souvent, devant tous deux dîner en ville à huit heures, à sept heures et demie il était encore chez la marquise, qu'il saluait une demi-heure après entrant dans le salon au moment où on allait passer à table (car elle était inexacte), avec le respect d'un étranger et le plaisir de quelqu'un qui ne l'aurait pas vue depuis longtemps. Dès qu'on lui demandait un conseil elle disait : « N'est-ce pas, monsieur de Villebonne ? » et il lui donnait toujours raison. Ils s'étaient fait mutuellement l'abandon de leurs biens mais non le sacrifice de leur caractère. La maison de campagne de la marquise ne s'ouvrait pas quand M. de Villebonne désirait être seul, la loge de M. de Villebonne à l'Opéra, aux Français, au Conservatoire était comme à elle. Mais il tenait à ce qu'elle ne fréquentât pas certaines femmes nouvellement introduites dans la société, et après vingt ans elle ne lui permettait pas de venir dîner seul avec elle autrement qu'en habit.

Mais à peine M^me^ Desroches et Jean étaient-ils assis chez M^me^ de Valtognes que M^me^ Desroches se rappelant qu'elle devait être chez elle se leva. « Mais je croyais que maintenant vous ne receviez à six heures que les jours où vous étiez rentrée, dit la marquise. — C'est vrai, dit M^me^ Desroches, mais ce soir on m'a demandé un rendez-vous : M^me^ de Thonnes, dit-elle en souriant. — Comment, madame, vous recevez M^me^ de Thonnes maintenant, depuis quand ? demanda M. de Villebonne. — Oui, il me semblait que vous n'aviez pas voulu que je vous la présente un jour où elle me l'avait demandé, ma tante ? dit Jean. — C'est vrai, reprit en souriant M^me^ Desroches, mais que voulez-vous, elle a eu beaucoup plus d'insistance à vouloir que moi à ne pas vouloir. Voilà trois fois qu'elle me fait demander un rendez-vous. — C'est très flatteur, dit M^me^ de Valtognes. — Même pas, dit M^me^ Desroches. Vous savez bien que ce n'est pas pour moi, c'est parce qu'elle croit probablement qu'il y a du monde chez moi. En quoi elle se trompe bien. C'est une femme qui veut arriver. Mon Dieu, je l'envie d'être encore si jeune, et de désirer si ardemment si peu de chose. » *Si peu de chose* parut déplaire à M. de Villebonne, qui ne dit rien, et M^me^ de Valtognes se tut pour ne pas le mécontenter. Il n'aimait pas plus qu'elle

parlât en riant de leur monde, comme M^me^ Desroches et certaines jeunes femmes, qu'il n'aurait voulu lui voir lire certains livres, aller à certaines pièces, fréquenter certains salons, dire certains mots. Et elle aimait non seulement à observer ses défenses, mais elle en parlait volontiers, disant en riant et comme fâchée d'un tel esclavage : « Oh ! Agénor ne me laisserait pas aller là », sa sévérité lui semblant un doux gage de son amour.

Comme Jean descendait avec sa tante, ils rencontrèrent dans l'escalier M. de Valtognes, qui plus jeune de quelques années que M. de Villebonne était aussi plus beau et, semblait-il à Jean, plus intelligent. Mais M^me^ de Valtognes imposait facilement au monde, dont elle s'était à demi retirée comme pour le dominer de plus haut, ses opinions comme des vérités et ses préférences comme des modes. M. de Valtognes était éclipsé par M. de Villebonne devant lequel d'ailleurs il s'effaçait volontairement. Il était toujours en courses, allant disait-il chercher une poudre pour la migraine d'Agénor, une étoffe pour sa chambre, un éditeur pour ses plaquettes. Les uns l'accusaient de complaisance, les autres d'aveuglement. M^me^ Desroches disait qu'il avait voulu quitter sa femme quand il s'était aperçu de sa liaison, mais qu'il l'aimait au point de n'y avoir pas pu parvenir. Deux ou trois fois la duchesse de Réveillon l'avait entendu parler à ce même Villebonne qu'il admirait, chérissait, servait avec tant de complaisance d'un ton si soudainement impératif et brusque, qu'elle craignait toujours depuis qu'il ne fît un jour un malheur, comme ces lions soumis qui caressent leur dompteur et finissent par le dévorer. Aussi ne manquait-on pas de dire que si M. de Valtognes gardait si longanimement M. de Villebonne, c'est que celui-ci le tenait par des secrets compromettants, des pièces accablantes. Et quand M. de Valtognes disait un de ces mots, qui, ressemblant aux mots des maris de théâtre, donnaient à ceux qui les écoutaient l'illusion d'être des auteurs dramatiques observant la réalité, quand, sa femme et Villebonne étant en Norvège, il tirait sa montre au milieu d'un goûter et disait : « À cette heure-ci Villebonne prend le thé dans la chambre de ma femme à New-Hotel », on ne savait pas si c'était peut-être la terrible ironie de quelqu'un qui se vengera ou d'un impuissant qui ronge son frein, peut-être la naïveté d'une dupe ou la plaisanterie cynique d'un scélérat qui s'amuse.

M. de Valtognes ne paraissant pas reconnaître Jean, Mme Desroches le représenta et Jean le salua avec honte comme si M. de Valtognes eût dû se

dire : « Encore un qui se moque de moi. » Mais rien du moins n'en parut. M. de Valtognes salua Jean et lui adressa quelques mots avec cette grâce parfaite qui l'avait déjà conquis une première fois. M^me^ Desroches se sentant en retard lui dit adieu. Il s'excusa du paquet qu'il tenait sous le bras en disant : « C'est un petit Clodion, une surprise que je veux faire à Villebonne, il m'en fait assez pour que je lui doive bien cela. » Et ayant salué M^me^ Desroches, il tendit la main à Jean avec un sourire amical et disparut avec son paquet.

Jean voulut quitter sa tante, mais elle lui demanda de venir encore avec elle. Il sentit que ne l'interrogeant pas sur ses secrets comme s'il les respectait, et ne lui parlant pas d'autre chose comme s'il les connaissait, sa compagnie lui était douce comme aux cœurs tristes le silence. Elle avait envie de le garder près de lui, peut-être simplement comme une jeune bête qui semble vous aimer mieux que les hommes et semble vous comprendre sans vous parler, peut-être comme un jeune homme qui connaissait déjà l'amour et l'inspirerait plus sûrement qu'elle pendant de longues années encore, comme quelqu'un qui lui était aussi dévoué qu'elle aurait voulu que l'autre lui fût, à qui elle pourrait peut-être parler de lui, peut-être même donner des commissions pour lui, dans des heures plus pressantes ou plus tristes. Elle lui dit : « Mais, mon petit Jean, viens donc encore avec moi », et ils rentrèrent ensemble chez elle. Elle l'emmena dans sa chambre pendant qu'elle ôtait son chapeau. On sonna. On annonça M^me^ de Thonnes. Elle fit dire qu'elle allait venir. Et bientôt ayant ôté ses gants d'un geste et souri à son cousin, elle entra avec lui au salon et le présenta à M^me^ de Thonnes. Celle-ci avait dans une figure rondelette des yeux noirs et souriants et ne manquait ni du boa de chinchilla, ni du carnet de visites, ni de la montre à la poignée de l'ombrelle, ni des paroles sur l'influenza, sur le nombre des soirées, sur la mort qui venait d'emporter tant de jeunes femmes du grand monde « qu'elle avait souvent vu chez une cousine ». M^me^ Desroches l'écoutait sans irritation, avec politesse, et sentait peut-être avec mélancolie l'illusion dont elle avait autrefois vécu s'allumer chez une autre, l'éblouir, la brûler, jusqu'à ce que M^me^ de Thonnes ayant et parcouru son âge et paru atteindre son ambition la vît briller en de plus jeunes. M^me^ de Thonnes parla de lectures, mais elle n'avait pas encore lu la dernière *Revue de Paris*.

M^me^ Desroches l'avait finie le matin même. « Mais madame, comment avec toutes vos sorties trouvez-vous le temps de lire ? C'est superbe, dit la jeune femme avec une admiration naïve. — Oh ! je sors si peu, dit M^me^ Desroches. — Oh ! madame », s'écria M^me^ de Thonnes d'un air de protestation et comme si M^me^ Desroches se fût calomniée.

La porte s'ouvrit : on annonça la duchesse de Réveillon. M^me^ de Thonnes se leva, sentant bien que si même une amie fût restée chez elle quand lui serait venue M^me^ Marmet ou quelqu'autre qui fût pour elle ce que la duchesse de Réveillon était pour M^me^ Desroches elle l'eût « trouvé » mauvaise. Mais M^me^ Desroches comprenant l'héroïsme de son sacrifice dit avec bonté : « Mais vous ne partez pas encore, madame de Thonnes, n'est-ce pas ? — Je vais rester encore quelques minutes », dit M^me^ de Thonnes d'un ton presque impoli, soit qu'elle fût prise au dépourvu, soit qu'elle voulût avoir l'air de rester par pure amabilité. Mais, l'émotion étant trop forte, elle devint immédiatement très rouge. « Est-elle heureuse de pouvoir être ainsi », se disait M^me^ Desroches. Et elle la présenta à la duchesse, heureuse de pouvoir faire une bonne action. Jean n'avait pas moins rougi que M^me^ de Thonnes car il n'était pas allé chez la duchesse depuis très longtemps. Mais pour ne pas l'embarrasser elle sut se plaindre de ne pas l'avoir vu d'un ton qui semblait plutôt celui de la flatterie que celui du reproche malgré la peine qu'elle en avait ressenti. Elle ne pouvait pas oublier ceux qui avaient une fois été bons pour son fils. À un moment la duchesse faisant une innocente plaisanterie sur M^me^ de Thianges dit : « Je puis le dire puisque nous sommes entre nous. » M^me^ de Thonnes attribua à cette parole une portée si considérable qu'il lui sembla tout naturel que M^me^ Desroches l'eût fait rester avec la duchesse, persuadée qu'elle devait avoir pour celle-ci un intérêt particulier. Le salut que lui adressa la duchesse en se levant lui rendit le sentiment de la réalité. Elle aurait pourtant voulu qu'on sût qu'elle avait dit en parlant d'elle « entre nous » et en sortant elle se consumait qu'on ne le sût pas, comme quelqu'un à qui on a confié un secret important et qui voudrait que les passants vissent au moins qu'il possède un secret. Et pour se consoler que les amis qu'elle croisait ne le sussent pas, elle leur faisait un salut plus froid ou plus condescendant et qui selon elle, paraissait l'impliquer. Mais le sentiment qu'elle emportait surtout

de sa visite c'était une sorte d'exaltation à l'endroit de M^{me} Desroches dont l'esprit, la grâce, la beauté lui étaient apparus d'autant plus grands sur le piédestal de sa situation. Et venue chez elle par intérêt elle y retourna par plaisir, pour satisfaire une sorte de passion et de culte. Comme elle le disait à tout le monde, « elle comprenait son succès ».

VI

L'EXPOSITION BERGOTTE

Jean ni M^me^ Desroches n'avaient rien à faire avant le dîner. Ils restèrent donc encore un peu l'un avec l'autre et aucun empêchement n'étant venu couper et pour ainsi dire cueillir le plaisir qu'ils avaient à se trouver ensemble, ce plaisir se gâta peu à peu et finit par tomber de lui-même. Mais en revenant de chez sa tante, ayant passé devant une affiche où *le Cid* était annoncé, Jean pensa à Corneille puis à Racine, puis à Molière puis aux *Femmes savantes*. Là, son imagination, comme une toupie qui tourne longtemps sur elle-même et semble oublier l'objet qu'elle ira vivement frapper tout à l'heure, s'attarda sur le personnage de Philaminte, parut se rapprocher de celui de Bélise, revint à Philaminte, quand tout d'un coup reprenant sa course elle donna dans Henriette et fut renvoyée immédiatement comme à un point symétrique à sa tante Henriette. Alors il revit ses yeux doux, mais bien plus doux que quand il était auprès d'elle, ses façons gentilles, ses paroles d'amitié, sa familiarité rare et gracieuse, sa flatteuse confiance avec lui et au lieu de s'y complaire comme à une émanation presque involontaire de sa grâce qui l'avait enveloppé aujourd'hui parce qu'aujourd'hui c'était lui qui était là, ou par égoïsme parce qu'il était plus capable de s'en pénétrer, il en éprouva tout à coup une reconnaissance infinie pour sa tante. Le démon de la générosité, le besoin de répandre aussitôt tout son cœur, toute sa richesse comme une huile sur la toute petite flamme de sympathie qui avait brillé à ses yeux, le saisit. « Je vais lui envoyer des fleurs. » Il fallait bien un quart d'heure pour arriver à sa fleuriste, et il aurait déjà voulu avoir reçu le remerciement de sa tante. Il prit une voiture pour y arriver plus vite. Il n'avait que cinquante francs dans sa poche, tout ce qui lui restait pour finir le mois, car il avait tout dépensé

pour Françoise. Tant pis il les mettrait tout pour ces fleurs et irait à pied jusqu'à la fin du mois. Prenant ses repas chez ses parents il pouvait à la rigueur ne rien dépenser. Chez le fleuriste, comme il choisissait de belles fleurs il aperçut derrière le comptoir un arbuste riant, qui, comme une captive innocente et belle, levait vers le ciel ses bras chargés de fleurs. Chacune était large et brillante comme une rose et sa couleur safranée transportait comme dans un tableau l'inspiration hardie, l'infaillible hardiesse d'un coloriste délicieux. Mais les rameaux les élevaient avec une longueur si pleine de vérité que comme le geste d'un pastel, le mouvement naïf et gracieux d'un enfant ou d'un animal, elle faisait pousser comme des cris de pâmoison au spectateur enivré de se retrouver tout à coup en présence d'une intention humaine. Une mince déchirure de la membrane verte trahissait la fatigue d'une branche, et à la base d'un calice il y avait dans le gonflement d'un pétale une goutte de rosée. Et un parfum ne cessait de s'envoler de l'arbuste comme une brise caressante. Et avec l'arbuste on posséderait le parfum, comme ceux qui achètent une bête ou une maîtresse ont le spectacle de son instinct et de son âme. Et déjà Jean éprouvant la joyeuse surprise que sa tante ressentirait devant ce bel arbuste en fleurs n'avait plus le courage de renoncer aux effluves de reconnaissance qu'elle enverrait jusqu'à lui. Mais plus loin il aperçut un lilas tendant sur les nerfs de son bois printanier ses fleurs légères comme une farine violette, et qui pullulaient douces et nombreuses comme les fines boucles d'une tête antique. Il dit qu'il allait revenir payer, fit porter l'arbuste et le lilas chez M^{me} Desroches et alla chez un bijoutier vendre le diamant qui retenait sa cravate et avec l'argent qui lui restait prit une pierre où, trouble et bleue, tremblante et brillante, semblait briller une heure d'après-midi gardée. Et il l'envoya aussi à sa tante. Et le lendemain il retourna la voir.

★

Ils allèrent ensemble à l'exposition des œuvres de Bergotte, que Jean comme sa tante tenait pour notre plus grand peintre. À l'occasion de cette exposition l'Institut lui avait offert un grand banquet, le gouvernement l'avait nommé grand-croix de la Légion d'honneur dont il était membre

depuis plusieurs années et tous les souverains d'Europe lui avaient écrit. Dans une salle ils rencontrèrent un monsieur, l'air extrêmement gros, la figure colorée, et l'œil perçant et timide, qui marchait à côté d'une dame laide et vieille dont il tirait le manteau et appelait de temps en temps le petit garçon, et dont le chapeau orné d'or imité trahissait avec la médiocrité de sa fortune l'excès de sa prétention. Le monsieur salua avec empressement et gaucherie M^me^ Desroches. Et à ce moment, d'un air autoritaire la dame comme pour mieux affirmer son empire sur lui, lui dit très haut de prendre son manchon. « C'est lui, c'est Bergotte, dit M^me^ Desroches. — Comment, tu le connais ? dit Jean et il se retourna pour le voir. — Je l'ai beaucoup connu, dit M^me^ Desroches, il a même fait un bien beau portrait de moi. J'aurais aimé donner un dîner pour lui au moment de son jubilé, mais sa maîtresse M^me^ Delven, celle qui se promène avec lui, ne le laisse aller que chez les gens qu'elle connaît. — Il paraît quelquefois chez les Réveillon. — Pas souvent, et il a refusé aussi un dîner chez eux en l'honneur de son jubilé. Mais en effet, elle l'empêche moins d'aller chez les gens qu'elle ne connaît pas du tout. Tandis que dans notre famille comme on l'a connue et on a cessé de la voir, elle lui a interdit de mettre jamais les pieds et elle est heureuse d'avoir au moins quelqu'un que nous n'avons pas, et je peux dire plus charmant du reste qu'aucun de ceux que nous avons. Ta mère l'a bien connue. — Comment, maman ! — C'est peut-être mal de te le dire. Mais enfin tu as bien connu M. et M^me^ Lepic qui dînaient toutes les semaines chez toi. — Je crois bien. — Eh bien, je crois que je peux te le dire, c'était une institutrice de ta tante Clarisse, fille naturelle disait-on du père de ta tante, que Lepic avait épousée. Elle a toujours eu une tenue si parfaite que ta mère qui avait d'abord hésité à la recevoir est devenue sa meilleure amie. Tandis que jamais aucune de nous n'a vu sa sœur qui est cette M^me^ Delven, qui vivait avec un épicier, s'est fait enlever, a été entretenue par Dector, le père de M^me^ Marmet, par un oncle de ta mère, l'oncle Frédéric qui a fini par l'épouser. — Comment, mon oncle Frédéric ? dit Jean avec stupeur. — Oui, dit M^me^ Desroches en riant, c'est pour cela que ta mère ne le voyait plus. Enfin, il y a dix ans quand elle est devenue, d'assez jolie, la vieille femme horrible que tu vois, Bergotte qui jusque-là n'avait jamais aimé que des bonnes dont il faisait des Vénus, en y mettant autant de génie qu'aux blocs de marbre qu'il animait, a fait sa connaissance et est devenu son amant.

Comme elle était riche, elle avait épousé après la mort de ton oncle Frédéric un gros négociant qui allait beaucoup chez ta tante Crinois, de sorte que ta tante pour nous donner une leçon la reçoit maintenant. »

Ils se promenaient encore, en causant de Bergotte et de l'incroyable amour qu'il avait pour M^me^ Delven. « C'est elle qui a posé pour son *Électre*, regarde bien, tu retrouveras quelque chose, quoiqu'elle soit laide. Mais il la voit belle. » Et en passant, Jean cherchait à travers les joues énormes et grêlées de M^me^ Delven, à travers le regard pointu dont elle regardait tout le monde, nourrissant Bergotte près d'elle en lui passant les morceaux d'une mandarine qu'elle épluchait, comme si elle nourrissait sa vengeance contre la société qui l'avait méprisée et à qui la préférait ce grand homme qui semblait rechercher comme un spectre captif soit dans la profondeur de l'âme de M^me^ Delven, soit dans l'essence physique conservée matériellement par sa race, l'aspect d'une tristesse âpre, qui lui avait paru si singulier dans *Électre* et dont il semblait contrôler maintenant la vérité, par la ressemblance et qui d'une abstraction devenait une créature. Jean avait quitté sa tante pour se rapprocher de Bergotte et de M^me^ Delven. À tout moment, elle l'appelait par son nom d'une voix forte, et des promeneurs s'arrêtaient pour les regarder. Une mère la montra à son fils qui la quitta vivement, alla dans la direction de Bergotte, le dépassa pour le bien voir en revenant. Mais alors il n'osa pas lever les yeux sur Bergotte. Jean les suivait pas à pas s'arrêtant devant les mêmes tableaux que M^me^ Delven. Devant une marine elle dit : « Ah ! oui, ça c'est celui que vous avez fait de mon salon de Dieppe. » Devant une Salomé : « Vous rappelez-vous, c'est moi qui vous ai donné l'idée de mettre le petit esclave noir et c'est ce jour-là que vous m'avez dit que j'avais du goût. » De loin elle lui montra un faisan sur une table et lui dit : « Ah ! c'est celui que mon mari avait tué le jour où il faisait si froid. » Elle s'arrêta comme un propriétaire devant un pastel et dit : « C'est celui que vous m'aviez donné pour ma fête. » Plus loin c'était une allée, et M^me^ Delven se souvenant lui dit : « Mais c'était l'année où nous sommes allés à Fontainebleau. » Et d'une voix émue : « Il y a longtemps de cela. » Et sa figure était devenue douce, elle le regarda. Mais devant un vase de fleurs qui portait la date d'une année plus récente, elle lui dit d'un ton ironique : « Celui-là, c'est celui que je voulais que vous donniez à mon mari. Vous vous rappelez du jour où vous l'avez fait, n'est-

ce pas, monsieur ? » et son regard eut l'air de lever le voile de ce cérémonieux « monsieur ». Il la regarda en souriant mais n'osait répondre gêné par la présence du petit qui lui donnait la main. Il dit : « Ce pauvre Tiennet s'ennuie. — Mais non, Tiennet est très fier, car enfin il y est, dans cette exposition, il y a son portrait. » Mais à ce moment éclata près d'eux la voix d'un homme en colère. « C'est comme cela que vous m'attendez au pied du grand escalier », criait-il avec un désagréable accent alsacien et si fort que tout le monde se retourna. C'était M. Delven. Sa femme lui fit baisser le ton. Bergotte qui pendant toute la promenade pensait visiblement à autre chose était brusquement sorti de son rêve et sa figure gardait l'ahurissement de son réveil dans la bienveillance de son sourire. « Et je vous complimente, ajouta M. Delven en montrant les pastels, si c'est pour cela que vous m'avez fait attendre ? Ce sont de jolies croûtes. — Taisez-vous, dit M^me^ Delven, vous ne savez pas ce que vous dites, ce sont des chefs-d'œuvre. — C'est ce qu'il a fait de plus mauvais. Seulement vous le flattez sur tout, moi je dis la vérité. » Mais sans paraître atteint de ces injures, avec un empressement où Jean ne sut pas s'il devait voir de la distraction, de la reconnaissance ou de l'ironie, Bergotte offrit à M. Delven son porte-cigarettes. M. Delven refusa de fumer en quelques paroles pleines de gentillesse. Sa colère était passée. Ils continuèrent leur promenade, le petit Tiennet toujours pendu au bras droit de Bergotte qui sous l'autre tenait le manteau de M^me^ Delven. À chaque nouvelle œuvre M^me^ Delven rappelait à Bergotte qu'il l'avait faite à sa campagne, la réclamant pour son petit salon, frottant avec son mouchoir le cadre un peu terni, disait-elle, ou disant qu'il faudrait allonger un bras, compliquer un fond, semblait faire briller aux yeux des passants la chaîne à laquelle il était attaché. Et par moment d'une brusque réprimande M. Delven semblait la lui faire sentir plus rudement. Mais la figure de Bergotte gardait la même expression distraite et ces bruits ne semblaient arriver à son cerveau qu'indistincts, étrangers et confus comme les bruits de la rue à la pensée d'un homme qui travaille. Parfois aussi il regardait M^me^ Delven et son regard voluptueux et souple effaçant sans doute le fard, les marques de la petite vérole, la prétention du sérieux, la vulgarité du sourire, caressait la tête idéale et volontaire de son *Électre*, apparue dans la douceur de ses souvenirs ou sur la gloire de son espérance.

VII

LE DÎNER DE MADAME CRESMEYER

Et ce soir-là, où Bergotte avait refusé à la duchesse de Réveillon, à M^me^ Desroches et à bien d'autres d'aller dîner chez elles, il dut pourtant endosser un habit et assister à un grand dîner. Il était donné par M^me^ Cresmeyer, la tante de Jean. M^me^ Delven ne pouvait oublier qu'en haine de M^me^ Desroches et des autres membres de sa famille — et ce mobile lui était plus doux encore que si ç'avait été de la tendresse pour elle — M^me^ Cresmeyer s'était rapprochée d'elle il y a douze ans et n'avait plus cessé de la visiter et de la recevoir quand les autres ne la saluaient pas. Bergotte, qui n'était encore admiré que d'une élite, était devenu peu à peu célèbre. En promettant à M^me^ Cresmeyer qu'il viendrait à son dîner, M^me^ Delven récompensait son loyalisme et sa fidélité. M^me^ Cresmeyer avait d'abord souffert en pensant à toutes les personnes brillantes qui auraient consenti à venir chez elle pour connaître enfin ce bonheur : connaître Bergotte, bonheur que son impossibilité rendait plus désirable. Mais elle ne pouvait pourtant pas inviter des gens qu'elle ne connaissait pas. Elle avait pensé à inviter Jean et lui dire : « Amène ton ami Henri de Réveillon si cela peut l'amuser de voir Bergotte. » Mais M^me^ Delven avait déclaré que si elle apercevait un Santeuil, elle repartirait et Bergotte aussi. Ses convives furent donc la femme d'un médecin des oreilles, qui avait quelques amies élégantes avec qui elle n'invitait jamais M^me^ Cresmeyer. Celle-ci pensait en la conviant à son dîner le plus chic, forcer M^me^ Destroyes à la réciproque. Elle accepta avec joie et le docteur se promit d'intéresser Bergotte en lui parlant de son confrère Benjamin Constant qui était venu une fois le consulter, ayant un mal aux oreilles. Les Bliaux étaient aussi tout indiqués.

M. Bliaux étant associé d'agent de change, M^me^ Cresmeyer était heureuse de penser que pour un dîner chez elle se déplacerait l'élégant coupé des Bliaux que le valet de pied attendrait le soir dans l'antichambre, que si le soir le sous-gouverneur du Crédit Foncier vient pour voir son ami Bliaux il ne le trouverait pas et qu'elle, Cécile Cresmeyer en serait la cause, qu'il rappellerait le matin à sa femme : « Nous dînons ce soir chez M^me^ Cresmeyer, demain au ministère des Finances », comme deux devoirs semblables. Mais ce n'était pas tout. M^me^ Delven voyant les Bliaux comprendrait qu'elle n'avait pas galvaudé Bergotte en le faisant venir chez elle. M^me^ Cresmeyer pensait qu'il n'est personne au monde qui ne fût flatté de dîner avec un associé d'agent de change. Enfin les Bliaux avaient une loge à l'Opéra. Peut-être un jour inviteraient-ils M^me^ Cresmeyer. Ses espérances n'allaient pas jusque-là, mais elle voyait s'ouvrir devant elle un avenir doré à partir du jour où grâce à Bergotte les Bliaux sauraient qu'elle recevait à dîner les Deshais, et les Deshais qu'on rencontrait chez elle les Bliaux. Les Bliaux la présenteraient à leurs amis comme une amie des Deshais et les Deshais aux leurs comme une amie des Bliaux. Car ils l'inviteraient pour la remercier de ce beau dîner avec la crème de leur société. Pourtant un jour où elle aurait pu remercier tant d'amis obscurs qui lui avaient rendu service, ce n'était pas à eux qu'elle songeait mais à ceux à qui elle ne devait rien, et dont le bien qu'ils lui pouvaient faire n'était pas déjà goûté, mais à attendre et à provoquer. Mais elle ne s'en rendait pas compte et ne se disait pas que les Bliaux écarteraient son nom comme elle écartait ce soir celui de Flore Simiane en se disant : « Mais non, personne ne la connaît, elle est assommante. » Enfin elle invita M. de Blancheforte, employé aux Affaires Étrangères. Hélas (Dieu est vraiment injuste), elle ne pouvait pas songer à inviter le plus brillant de tous ses convives, le vieux général d'Apvent, un vrai noble celui-là, qui vivait avec la propre tante de M^me^ Cresmeyer, M^me^ Tournet. Mais M^me^ Tournet était très malade à Orléans et le général, sauf pour les affaires de service, ne la quittait pas.

Tandis que Jean se promenait à l'exposition de Bergotte avec sa tante, M^me^ Cresmeyer souffrait bien. Si les Bliaux allaient être souffrants ! Quel bonheur, sa femme de chambre lui dit qu'elle avait cru voir passer M^me^ Bliaux florissante en voiture. Si Bergotte allait oublier (les artistes sont

si distraits) ! Jusqu'au dernier moment M^me^ Deshais fit craindre de ne pas venir, son petit garçon ayant la coqueluche. M^me^ Cresmeyer aurait voulu le sauver, priait Dieu, s'indignait contre son père qui ne savait pas trouver un remède : « Un médecin, à notre époque, si ce n'est pas honteux. » Elle ne voulait pas sortir, elle pouvait avoir un accident de voiture, être prise dans un encombrement, ne pas pouvoir rentrer à l'heure, etc., par erreur conduite au poste comme ayant volé dans un grand magasin. Mais sans sortir de sa chambre, on peut se fouler le pied : elle resta couchée sur son lit. On lui apporta une lettre disant que M^me^ Tournet venait d'avoir une crise terrible, où elle avait cru passer. On craignait qu'elle ne s'en relevât plus. La pensée d'un deuil qui eût contremandé le dîner fit passer une sueur froide à M^me^ Cresmeyer. Elle remercia Dieu d'avoir écarté d'elle ce malheur. Mais, au fait, peut-être en ce moment arrivait-il ? On était capable de lui envoyer une dépêche, de la demander immédiatement. En ce moment la porte s'ouvrit. « Une dépêche, madame, dit la femme de chambre. — D'où ? — D'Orléans. » Ça y est. M^me^ Cresmeyer la regarda longtemps sans l'ouvrir. Un instant tout son bonheur parut écroulé, puis une idée de génie lui vint. Elle serait censée ne l'avoir reçue qu'après. Au besoin, pour être crue du général, elle ferait une réclamation au ministère des Postes. Quelle belle note au *Figaro* qui attirerait encore plus d'attention sur son dîner : « À peine les brillants invités dont nous venons de donner les noms quittaient-ils les salons de M^me^ Cresmeyer, qu'une épouvantable nouvelle venait la frapper, la mort d'une de ses parentes. » Hélas ! pas moyen de dire que la défunte était la meilleure amie du général d'Apvent. Pour avoir moins de honte à ses propres yeux, elle décida de n'ouvrir la dépêche que quand ses invités seraient partis, se payant de ce sophisme : « C'est peut-être pour annoncer un mieux. » Mais bien que la dépêche ne l'empêchât pas de donner son dîner, elle lui en voulait pour l'alerte qu'elle lui avait causée et ne cessait de répéter : « Il n'y a pas besoin de sortir de chez soi pour qu'un malheur vous arrive, un malheur est si vite arrivé. » Alors elle commença à avoir peur, si elle n'arrivait pas à Orléans, qu'on ne vînt la chercher. Et elle fit dire au concierge, si quelqu'un de l'entourage du général venait pour la demander, qu'on dise qu'elle était sortie et ne rentrerait pas.

Enfin l'heure du dîner qu'elle avait attendue toute la journée arriva et ne la trouva pas prête car son coiffeur était venu en retard. Elle entendait les

coups de sonnette se répéter et elle n'était pas prête. Mais sa rage fondit vite au salon devant le plaisir qu'elle eut à présenter les Bliaux aux Deshais. Bergotte arriva. Et M^me^ Delven, sans doute venue avec lui, sonna un moment après. M. Delven était arrivé le premier. Mais M^me^ Delven avait voulu arriver plus tard afin de mieux faire éclater la grandeur de leur double présence par la légère inquiétude qui gagnerait tout le monde jusqu'au moment où elle se manifesterait. Elle fit remarquer à M^me^ Cresmeyer que Bergotte avait failli ne pas pouvoir venir, ayant eu un accident de voiture le matin. Mais ce n'était rien, bien qu'il fût pâle. M^me^ Cresmeyer entrevit comme un rêve la possibilité qu'à la fin du dîner il fût frappé d'apoplexie et mourût dans sa maison qui resterait célèbre. Mais c'est un bien grand embarras que d'avoir quelqu'un qui meurt chez vous. Pendant le dîner M^me^ Delven fit remarquer à Bergotte qu'il avait été invité pour le même soir à dîner chez M^me^ Desroches, chez le président de la République et chez la duchesse de Réveillon, qu'elle appelait la princesse de Réveillon, soit par ignorance, soit croyant la grandir encore en lui donnant un titre qu'elle s'imaginait plus élevé. M^me^ Cresmeyer enorgueillie mais agacée dit : « C'est d'autant plus aimable de m'avoir donné la préférence. » Tout à coup M^me^ Delven, qui l'appelait Monsieur, rappela à Bergotte qu'il ne devait pas manger de poisson. M^me^ Cresmeyer demanda à Bliaux des nouvelles de son ami le gouverneur du Crédit Foncier, afin que les Deshais ne puissent pas ignorer avec qui ils se trouvaient. Et elle demanda à Deshais des nouvelles de la fille de la comtesse de Pesch qui était sourde à dix ans, quel affreux malheur ! M^me^ Deshais trouvait la comtesse charmante, si simple. Aujourd'hui même elle l'avait emmené promener au bois. M^me^ Cresmeyer était reconnaissante à M^me^ de Pesch d'être si aimable avec M^me^ Deshais, ce qui lui donnait l'air à elle vis-à-vis des autres convives sinon d'être des amis de M^me^ de Pesch, du moins amie de ses amis.

Tout le monde étant parti avant minuit, elle voulut le soir même aller porter la note au *Figaro*, et sentant que c'était mal (Bergotte ayant demandé qu'on ne dise pas qu'il dînait), craignant d'être surprise (elle était décidée à dire que la note émanait d'un des invités : sous cette bonne république on n'est même plus sûrs des gens qu'on reçoit), elle se préparait comme une voleuse, songeant aux employés qu'elle aurait à affronter et derrière qui la

guetterait peut-être Bergotte, quand tout d'un coup elle se rappela la dépêche qu'au milieu de tant de bonheurs elle avait oubliée. Elle contenait ces mots : « Francine mieux, obligé passer ministère tantôt, pouvez-vous me recevoir à dîner ? Général d'Apvent. » Elle aurait pu l'avoir. En voyant la dépêche qui l'en priait, elle crut encore qu'elle pourrait l'avoir. Elle retrouva son chagrin en voyant son salon où les invités n'étaient plus, les lampes encore allumées, les assiettes de petits fours presque vides, un maître d'hôtel d'emprunt, galonné et respectueux… pour elle seule, tous les restes d'une fête finie. Le concierge lui confirma que le général était passé mais selon ses ordres on lui avait dit qu'elle ne rentrerait pas dîner. Elle eut un instant l'idée de mettre son nom tout de même sur la note du *Figaro*. Mais comment le lui expliquer ? Et aux autres convives qui ne l'avaient pas vu ! Enfin ! elle raconterait à chacun qu'ils avaient failli dîner avec le général d'Apvent.

Elle arriva dans ces rêves au *Figaro*, et se sentant arrivée eut peur. L'employé à qui elle parlerait lui dirait peut-être : « Avez-vous l'autorisation de M. Bergotte ? » et dirait ce nom-là si haut que Bergotte l'entendrait d'une salle à côté. Car elle croyait les artistes toujours fourrés dans les bureaux de rédaction. Elle monta et tout d'un coup défaillit en apercevant Delven. Il était aussi troublé qu'elle. Mais elle prit son trouble pour une menace. Il était venu de son côté avec les mêmes craintes donner la note, pour qu'on vît que sa femme était invitée avec des gens comme il faut. Il avait seulement supprimé Bergotte non par peur du ridicule (il ne se doutait de rien), mais pour ne pas le gêner comme il avait refusé d'autres dîners pour ce jour-là. La chose avait été discutée entre eux trois, Bergotte étant peu à peu descendu à toutes les habitudes de ces gens avec qui il vivait, et ce procédé ne lui semblant plus choquant. Ils se dirent bonjour sans s'arrêter, ce qui était un aveu. Ils n'y repensèrent jamais l'un et l'autre qu'avec honte. Ni l'un ni l'autre ne dormirent de la nuit. Ils attendaient l'heure délicieuse où le soleil viendrait éveiller les porteurs du *Figaro*, où ils pourraient se repaître des lignes imaginées, entendre les syllabes de leur nom, entre les syllabes glorieuses, où le journal innocemment replié sous sa bande attendant que M^me^ Desroches demandât son chocolat cachait la nouvelle qui allait illuminer pour elle d'une gloire vengeresse M^me^ Cresmeyer et M^me^ Delven.

Le soleil se leva, doux à l'attente de M^me^ Cresmeyer. Et la bonne fut envoyée acheter dix exemplaires du *Figaro*, car elle voudrait comparer, se rendre compte que c'était bien pareil sur tous. Le courrier mondain contenait une série de notes qui même aux yeux de M^me^ Cresmeyer ne revêtaient d'aucune grandeur les personnes dont les soirées y étaient décrites. Mais quand elle arriva à la plus insignifiante de toutes, à celle que personne sans doute ne lisait, les caractères lui parurent plus doux. *Grand dîner en l'honneur du maître Bergotte chez M^me^ Oresmage*. Elle se redresse, elle veut courir au *Figaro*, empêcher la vente des numéros. Hélas, tous sont partis, propageant la fatale erreur. Mais c'est une infamie ! Comment prévenir chacun ? Aussi, pourquoi fait-elle toujours ses C comme des O, ses Y comme des G ? Demain on rectifiera. Mais d'ici à demain. On va attribuer à une autre la gloire de ce dîner qui n'appartient qu'à elle. La note était si bien. « La haute finance était représentée par M. et M^me^ Bliaux. On pouvait remarquer des savants comme le docteur Deshais, des notabilités de la haute société aristocratique et mondaine tels que le comte de Blancheforte, M. et M^me^ Bliaux, M. Delven, etc. La gracieuse maîtresse de maison qui — chut ! — nous prépare, dit-on, d'autres merveilles, portait une robe de satin noir à doubles volants moirés blancs, un chef-d'œuvre signé Morin-Boissier, a fait les honneurs de la soirée avec sa grâce accoutumée. » Le lendemain on pourrait bien rectifier que le dîner dont nous avons rendu compte hier était donné par M^me^ Cresmeyer et non par M^me^ Oresmage (comme nous l'avons annoncé par erreur), mais on ne pourrait reproduire tous ces détails et les lecteurs n'y ayant pas prêté grande attention (ils ne savaient pas qu'ils concernaient M^me^ Cresmeyer) auraient eu le temps de les oublier.

Mais M^me^ Cresmeyer ne devait pas être tout à fait frustrée de ce plaisir. M. Delven cherchant à s'expliquer les raisons pour lesquelles M^me^ Cresmeyer était venue à cette heure au *Figaro* supposa que c'était peut-être pour prier le journal de ne pas parler de son dîner. Et aussitôt il avait été communiquer la même note au *Gaulois*, risquant tout cette fois et mettant le nom de Bergotte (comme il n'avait convenu avec Bergotte que du *Figaro*, on ne croirait pas que c'était lui) pour que devant un nom intéressant pour le public, dans l'intérêt du journal, le courriériste mondain

n’hésitât pas. Aussi au moment où elle se lamentait sur l’ignorance où le Paris élégant serait de son dîner et renonçait à aller faire les visites où elle avait projeté d’aller observer sur le vif l’effet — jalousie ou admiration — produit par la note, sa voisine d’au-dessus lui faisait apporter par la bonne le *Gaulois* où il y avait une note qui pouvait intéresser Madame. Ce fut peut-être la seule personne qui y fit attention. Les autres lecteurs du journal lurent cet envers insignifiant d’une passion brûlante avec la même indifférence que les nombreux décès, divorces, suicides qui encombraient les journaux de la cendre inerte et publique de tant de flammes cachées. Car ce qui pour nous fait le bonheur ou le malheur de notre vie consiste pour tout autre en un fait presque imperceptible.

À la fin à peu près de l’année, M^me^ Cresmeyer fut emportée par la maladie de foie dont elle souffrait déjà au moment de ce dîner. À ce moment, pour elle comme pour les autres, les relations qu’elle aurait ou qu’elle n’aurait pas avec les Bliaux perdaient toute importance. Son enterrement où il y eut plus d’invités, aussi indifférents, ne fut pas un événement plus considérable que son dîner. La famille reprenant à cette heure sérieuse la place d’une factice intimité, toutes les personnes modestes écartées du dîner vinrent à la maison mortuaire, où Bliaux ne se fit même pas inscrire « puisqu’il ne connaissait qu’elle », disait-il à sa femme. Car certes il n’aimait pas que l’on sût qu’il la connaissait. En revanche, M^me^ Desroches, qui ne serait pas venue au dîner, les Santeuil vinrent, par convenance et en souvenir assez doux pour cette personne revêche, à cet enterrement. Comme M^me^ Cresmeyer n’était plus là pour envoyer la note, les journaux n’en parlèrent pas.

VIII

HENRI LOISEL

De tels faits sans doute quand ils furent connus semblèrent le vilain côté de la vie de Bergotte, la compensation inexplicable non seulement de son génie, mais encore de sa bonté, de sa loyauté, de son désintéressement. Il en est d'autres pourtant dont, si minimes qu'ils soient en apparence, un admirateur de Bergotte aurait peut-être plus souffert, et ceux peut-être qui lui firent éprouver, sinon quelque honte, au moins ce sentiment fastidieux de la médiocrité de la vie que nous éprouvons inévitablement chaque fois que le niveau de notre vie morale est trop bas.

Pour moi je n'oublierai jamais les paroles que Bergotte a dites à Loisel, le soir où il joua chez M^me^ Delven. M^me^ Delven y avait beaucoup tenu, parce que des personnes plus élégantes que ses habitués étaient venues pour entendre Loisel et revinrent tous les jours où il joua. M^me^ Delven était pauvre. Et chaque cachet de Loisel était de mille francs. Aussi était-il convenu que c'était pour le maître Bergotte qu'il venait, comme c'était pour lui que des acteurs du Théâtre-Français vinrent jouer un autre soir une pièce nouvelle, que Fauré une autre fois encore se fit entendre. Quand l'artiste avait fini, la figure de Bergotte exprimait un enthousiasme factice. Et pendant quelques minutes il parlait à l'artiste en ne se contentant pas de le louer, mais en lui disant des choses particulières, des choses jolies faites pour lui, qui étaient sa manière de le payer de sa peine. M^me^ et M. Delven prenaient pendant ce temps-là la figure de circonstance que prend une famille à la fin d'une soirée, quand le père glisse dans la main de l'artiste qui vient de s'exécuter le cachet convenu.

Bergotte était si merveilleusement intelligent qu'il avait à peine besoin d'écouter une seconde le pianiste ou le chanteur, de regarder un geste de la

comédienne pour trouver immédiatement, comme un député expérimenté qui n'a pas besoin d'étudier longtemps un projet de loi pour savoir comment on peut le combattre, les paroles qui flatteraient l'artiste au point juste et particulier, sinon de son talent, au moins de sa prétention. Et il donnait si bien les raisons de sa prédilection qu'il semblait parler malgré lui, être emporté par l'évidence. « Ah ! il y a un crépuscule, dans votre musique ! Le moment où décidément la lumière baisse, ah ! on est inquiet, on redevient comme les bêtes, ou comme les petits enfants qui ont peur le soir. Voilà ce que vous faites de nous avec votre musique, des petits enfants… Redites-nous le passage, vous savez, où vous détachez légèrement chaque note, en vous baissant un peu, comme si vous cueilliez des fleurs. Oh ! et puis le moment du quadrige, vous avez l'air de ne plus pouvoir tenir votre jeu, les notes ont l'air de vous entraîner. Et cependant c'est vous qui dirigez tout cela, ce sont ces petites mains-là qui secouent le tonnerre ou qui brodent l'arc-en-ciel. Ah ! c'est bien beau. » Bergotte notait ces passages au hasard, comme comportant une épithète curieuse, ou une jolie comparaison. Quand il en avait comme cela marqué un ou deux, il cessait d'écouter le reste du morceau et était retombé dans sa rêverie jusqu'au moment où le morceau fini avec une exaltation subite il s'adressait ainsi à Loisel au milieu du silence des autres auditeurs, qui, réduits au rôle du chœur antique quand le discours de Bergotte était fini, reprenaient d'un air d'assentiment : « C'est admirable. »

Naïvement, croyant que Bergotte serait bien heureux de réentendre ces passages puisqu'il les aimait tant, Loisel recommençait : « Pour M. Bergotte. — Oh ! oui, je vous en prie, disait d'un air enthousiaste et distrait Bergotte, qui pensait déjà à toute autre chose, oh ! ce quadrige. » Loisel riait. Il ne trouvait rien de Bergotte aussi joli que ce mot-là et plus tard dans le monde il aimait à le citer. Il disait : « C'est cela dans mon jeu que Bergotte appelait « le moment du quadrige », et il riait beaucoup. « Eh bien, je vais recommencer le quadrige », dit-il à Bergotte. Bergotte, comme un claqueur chargé quand on rappellera Sarah Bernhardt de dire : « Non, tous tous », disait : « Non, tout, tout. — Vraiment ? » disait Loisel, avec le sourire de pitié que nous éprouvons pour le spectacle d'un enthousiasme désordonné, pitié très indulgente, quand c'est nous qui provoquons l'enthousiasme. Et sans se faire prier il recommençait tout. Cette fois

Bergotte comme un critique dramatique qui ne va pas au théâtre pour les pièces dont il n'a pas à rendre compte n'écoutait plus du tout, puisque les mots à dire étaient trouvés. Le public au contraire, qui à la première audition avant le discours de Bergotte ne savait trop que penser (avez-vous remarqué que quand des personnes entendent un virtuose, si personne n'a encore applaudi ou manifesté son opinion, et si l'artiste n'est pas précédé par une réputation qui fasse arriver jusqu'à l'auditeur l'écho des applaudissements ou des sifflets des publics antérieurs, tout le monde reste indécis, ne sachant pas si telle défaillance de la voix est une nuance ou un couac, si c'est sublime ou ridicule), sentait maintenant la vérité des paroles de Bergotte comme s'il les avait trouvées lui-même. Et il trouvait si bien qu'il faisait noir dans la musique que jouait Loisel qu'à la fin un jeune poète, jouant déjà les Bergotte, s'écria les mots de Goethe mourant : « De la lumière, de la lumière ! » mot qui resta pour Loisel le mot de la soirée. Je le lui ai souvent entendu raconter comme preuve de l'effet extraordinaire et physique que la musique peut produire. Et il s'apitoyait avec une secrète sympathie sur ce pauvre jeune homme qui en l'écoutant se sentait dans l'obscurité, comme si cette situation eût eu quelque chose de réel et d'oppressant. Oui, à cette seconde audition tout le monde sentait l'enthousiasme gonfler sa poitrine. Et au moment d'un pianissimo, M^me^ Cresmeyer, qui depuis le commencement du morceau balançait sa tête avec son corps très vite et sans presque la déplacer, comme un balancier très rapide mais s'écartant si peu de son centre de gravité qu'il semblait plutôt trembler par lui-même, au moment d'un pianissimo où les sons de plus en plus doux et de plus en plus rapides s'entendent pourtant avec une égalité parfaite, résultat auquel arrive tout bon élève du Conservatoire, sans qu'il lui soit nécessaire d'avoir pour cela aucun des dons de Loisel, M^me^ Cresmeyer qui depuis quelques moments ne savait plus comment donner cours à son admiration et qui disait : « C'est merveilleux, c'est merveilleux », ne put résister, à un nouvel abaissement du pianissimo coïncidant avec le maintien du mouvement rapide et de l'égalité du son : elle rit avec affectation. Et cette manifestation de son enthousiasme précisait aussitôt à ses yeux la nature. Elle dit « c'en est amusant ». M^me^ Delven n'ayant, elle, rien trouvé à dire, fut choquée de ces réflexions de M^me^ Cresmeyer et au lieu d'avoir l'air admiratif garda un visage

impénétrable, leçon qui devait apprendre à M^me^ Cresmeyer les personnes qui aiment véritablement la musique.

Le soir le valet de chambre dit à la femme de chambre (et certes son opinion à lui n'était pas déterminée par les éloges de Bergotte, mais souvent les gens du peuple aiment entendre n'importe quelle musique, comme ils se plaisent dans les musées à voir, dans des cadres dorés, « de la peinture ») : « Il joue joliment bien ce monsieur. Je voudrais bien qu'il revienne souvent. J'étais derrière la porte. — Oh ! moi, quand on joue comme ça, dit la femme de chambre, je resterais, n'importe comment, sans savoir où je suis, pendant des heures. Aussi c'est bien heureux qu'on n'en entende pas plus souvent ici. — Pourquoi ? dit le valet de chambre. — Oh ! parce que cela me ferait mal, répondit avec vivacité, et comme si elle avait peur, la femme de chambre, le médecin l'a bien dit, demandez à Madame, je suis trop impressionnable. »

Quand Loisel eut joué pour la deuxième fois, Bergotte ne dit plus rien. Mais il fit comme s'il était trop ému et comme quelqu'un lui parlait il s'excusa d'être distrait en disant : « Ce n'est pas ma faute, quand ce petit-là m'a fouetté les nerfs comme cela, je bats la campagne a mon tour pendant cinq minutes. — Maître je ne jouerai plus si cela vous met dans ces états-là », dit Loisel à Bergotte en souriant avec bonté. Il y eut alors un autre sourire que personne ne remarqua sur les lèvres de M^me^ Delven et elle regarda Bergotte. Mais lui ne répondit pas à son sourire, soit prudence, soit parce qu'à force de jouer son rôle il n'avait plus l'impression de jouer un rôle, et que la naïveté avec laquelle Loisel entrait dans son jeu n'excitait en lui qu'une légère irritation pour quelqu'un qui savait si peu comprendre l'amabilité.

Moi qui l'avais entendu parler de même à tant d'autres, à qui il avait cessé de trouver du talent depuis que M^me^ Delven n'avait plus besoin d'eux pour ses soirées, je regardais ces sentences dorées, que cette imagination divine livrait et prostituait en paiement d'un service mondain, avec la honte de celui qui voit le prêtre trafiquer lui-même avec les marchands des vases du temple. Et pendant que Bergotte remerciait Loisel, au moment où j'entendais sa voix se mouiller d'une fausse émotion et d'une fausse reconnaissance, pendant que M^me^ Delven qui connaissait si bien ce son de

voix et ces paroles, qui savait leur but, y trouvait son intérêt et les lui imposait comme une nécessité, écoutait d'un air pénétré, je n'osais pas les regarder, je me sentais gêné. Le lendemain Loisel reçut de Bergotte la reproduction de son grand tableau *Eurydice*. Au-dessous le maître avait écrit de sa main : « À Orphée cette *Eurydice*, son admirateur et son ami Bergotte. » C'est M^me^ Delven qui le fit porter. Elle l'avait emballé soigneusement elle-même. Et en le remettant au domestique, elle dit à Bergotte : « Je crois que maintenant nous n'avons même pas besoin de l'inviter à dîner. »

★

Pendant que Loisel jouait une dernière valse, à une certaine phrase Jean sentit au fond de lui quelque chose qui avait tressailli. Sans doute c'était quelque mélodie oubliée où se trouvait cette même phrase, peut-être simplement le même accord qui, étonné de s'entendre, se débattait au fond de l'oubli, tâchait de revenir à la vie, à être sorti et reconnu. Il ne l'avait pas encore reconnu et il se sentait déjà triste. Loisel continuait de jouer, mais Jean essayait de réentendre cette phrase qui tout d'un coup avait frappé quelque chose en lui, de se la redire, pour qu'en refrappant plusieurs fois elle finît par réveiller tout à fait sa conscience endormie. Il ne pouvait ressaisir la phrase. Mais pendant ce temps ce qui avait tressailli en lui s'éleva jusqu'à la pleine conscience. Ce n'était pas une phrase qu'il connaissait, mais une sonorité. Et cette sonorité ah ! oui la voilà, il l'entend, et il l'a reconnue, c'était celle du vieux piano aigre chez M. Sandré. Par hasard, en accrochant un peu, les doigts de Loisel ont tiré de ce bon piano un son juste aussi aigre que celui du piano de M. Sandré. Sans cela jamais sans doute Jean n'y eût repensé, car il n'y avait jamais repensé depuis. Il s'y asseyait pourtant bien souvent. Chaque soir, après qu'il eut dîné chez son grand-père, il s'y asseyait à jouer pendant que, posée sur le pupitre à mettre les flambeaux, la tasse de café refroidissait. Et la photographie de tout cela avait pris sa place dans les archives de sa mémoire, des archives si vastes que dans la plus grande partie il n'irait jamais regarder, à moins d'un hasard qui les fît rouvrir, comme avait été cet accroc du pianiste ce soir-là.

★

Sans qu'il s'en doutât, car les grands changements dans notre vie s'accomplissent sans que nous en soyons prévenus et nous n'en sommes qu'inconsciemment les collaborateurs, cette soirée passée chez M^me^ Delven où Henri Loisel goûta la jouissance désintéressée de la vie luxueuse, admirée seulement comme un spectacle et sans arrière-pensée égoïste, fut la dernière. Plus tard au théâtre ou au concert il s'occupa trop d'être vu des gens qui étaient dans la salle, et vu au moment où il causait avec telle personne, arrachait à telle autre par un coup de chapeau impérieux et discret un sourire, pour pouvoir regarder en toute liberté la scène, et les élégances auxquelles il ne participait que par la sympathie ne lui suffirent plus. Peu de temps après, en effet, la duchesse d'Alpes apprenait par le journal que sa *Rêverie mystique* avait été admirablement exécutée à un concours du Conservatoire par un jeune pianiste doué du plus grand avenir, élève de MM. Massenet et Marmontel, M. Loisel. La duchesse d'Alpes unissait comme beaucoup d'artistes le désir de succès le plus matériel à l'amour désintéressé de réalités chimériques. Ce dernier sentiment fut comblé d'une manière presque romanesque à la pensée que, si loin d'elle, un jeune artiste avait reconnu dans ces pages muettes pour tant d'autres le sentiment mystérieux qu'elle leur avait confié, et dont saint Augustin plus que tout autre l'avait aidé à prendre conscience.

À celui qui entre les innombrables œuvres qui accomplissent perpétuellement leur révolution solitaire, traversant une distance infinie, va à notre œuvre, monde complet où notre pensée est cachée, mais perdu entre tous les autres mondes pareils, comme un grain de sable entre les grains de sable, et pourtant aussi loin de tous les autres qu'une étoile des autres étoiles, et y salue notre âme d'un sourire fraternel et confiant, nous nous sentons unis par un fil aussi mystérieux, aussi sacré, aussi doux que ce rayon de l'étoile du soir qui voyage pendant des centaines de siècles, à travers des millions de lieues, pour venir toucher d'une clarté caressante notre regard ami, comme si penchée à toute la hauteur de l'infini une âme sœur y veillait impérissablement sur la nôtre. Mais si la douce infinité d'une sympathie lointaine pénétrait le cœur de la duchesse d'Alpes, le succès, c'est-à-dire l'admiration des gens qui ne pouvaient pas la comprendre, mais

étaient poussés à l'admirer par la réclame, par l'imitation, par toute espèce de snobisme lui était bien doux aussi. Or, qu'est-ce qui pouvait imposer plus aux yeux du monde l'idée encore trop peu acceptée qu'elle était un compositeur remarquable, que de voir un artiste véritable dans un milieu d'une autorité artistique sans pareille, devant des maîtres illustres, avoir choisi sans la connaître une de ses compositions comme morceau de concours ? Et déjà elle entrevoyait la possibilité, dans les différentes réceptions du faubourg Saint-Germain, de remplacer l'insipide causerie des raouts, le fade morceau de harpe, ou l'inepte monologue des soirées où l'on fait quelque chose par la *Rêverie mystique*, ou le *Roi Cophetua*, ou les *Assomptions*, admirablement jouées par M. Loisel. Imposée par un artiste, sa musique en dépit du snobisme artistique ferait fortune dans le monde. Et par un reflux qui jaillit tout naturellement de sa riche imagination et inonda son cœur de joie, sentant en elle, comme si on sait la force de son poing et qu'on s'amuse à le faire jouer devant soi comme pour le mieux sentir, la force que lui donnait l'autre snobisme, le snobisme mondain, elle entrevit une longue suite de triomphes dans les soirées des gens qui seraient flattés de donner les mêmes choses que les gens du faubourg. Elle se vit obligée d'aller — car on le ferait souvent pour l'attirer — dans bien des salons très demi-castors, mais où il y a plus d'artistes, où on est plus apprécié que d'autre. Cette perspective ne fut pas sans l'effrayer. Mais elle n'irait qu'où elle voudrait. Et puis elle se considérait comme ayant une mission, comme devant immoler sa noblesse aux nécessités de la destinée de ses productions artistiques. Comme la bataille d'Austerlitz fut sans doute au dire des fatalistes arrêtée déjà dans l'esprit de Dieu quand il conçut le monde, il est probable que la soirée de M^me^ Marmet fut entrevue dès ce jour par le regard à longue vue de M^me^ d'Alpes. Elle fut si heureuse de voir M. Loisel tout disposé à se faire le commis voyageur de sa musique à travers le monde, à se faire le plus de relations et à gagner le plus de cachets possible en la jouant exclusivement, flatté de se transformer en une sorte de membre de sa maison, comme elle avait un médecin qui avait renoncé aux concours pour s'occuper exclusivement de sa santé, qu'elle ne souffrit pas trop de la déception qu'elle éprouva en voyant que M. Loisel connaissait saint Augustin moins à fond qu'elle n'aurait cru, et en devinant qu'un calcul

d'ambition n'était peut-être pas étranger à une préférence qui s'expliquait pourtant si naturellement autrement.

Personne très intelligente et énergique, la duchesse d'Alpes façonnait involontairement à sa ressemblance les personnes qui avaient pour elle de l'admiration. Il est certain que c'est depuis qu'elle la fréquentait beaucoup que M^me^ de Cinq-Cygne avait pris cette voix mourante que M^me^ d'Alpes prenait de temps en temps, comme si elle défaillait dans une extase. Et si M^me^ de Larmardin, grasse Flamande aimant les réalités, n'avait pas connu M^me^ d'Alpes, peut-être Burne Jones aurait-il occupé moins de mètres carrés sur ses murs. Mais une sorte d'inertie intellectuelle absolue, une absence totale de manières mondaines qui la mettaient à même de recevoir telles quelles les premières qui se présenteraient à lui, enfin beaucoup d'admiration, de snobisme, de prétention personnelle jointe à l'absence d'originalité eurent pour résultat tout à fait étrange que Loisel non seulement remplit jusqu'à la chambre de la vieille M^me^ Loisel de reproductions de Bume Jones, non seulement eut du papier à lettres avec une devise de saint Augustin, mais encore salua, marcha, parla avec de temps en temps des défaillances langoureuses exactement comme M^me^ d'Alpes, absolument comme dans ce petit jeu de société qu'on nomme imitations. Mais en prenant les façons de la duchesse d'Alpes le jeune Loisel ne pouvait devenir elle-même. Ainsi, de famille quasi royale, puisqu'elle était nièce du comte de Poitou, la duchesse d'Alpes faisait une politesse à chacun en étant excessivement aimable. Aussi avait-elle adopté pour tout le monde une mimique assez apprêtée mais pleine de charmes. Quelqu'un venait-il la saluer qu'elle plissait ses lèvres, comme si elle eût voulu embrasser la personne ou ne pas laisser voir qu'elle souffrait, le fixait d'un regard tendre et lointain et disait d'une voix chantante : « Bonjour, comte, comme je suis heureuse de vous voir. » Et sa main hésitant un instant comme au moment d'un don si important qu'il vaut bien qu'on y réfléchisse, elle l'abandonnait à l'interlocuteur qui la prenait respectueusement, tantôt comme si elle laissait tomber une aumône, et tantôt avec élan, comme on se jette dans le feu bravement. Mais représentez-vous la même mimique animant Loisel, voyez-le se décider en minaudant à abandonner sa grosse main, délicate seulement sur les touches, à l'étreinte de celle d'une duchesse et vous aurez un spectacle assez étrange.

De même souvent au seuil d'un salon qui, si brillant qu'il fût même le soir quand elle entrait en retard pour dîner, représentait pour elle un lieu vulgaire de promiscuités pénibles, la duchesse d'Alpes s'arrêtait un instant sur le seuil comme un oiseau effrayé et semblait contempler un instant toute l'horreur du péril avant de s'y jeter à corps perdu. Et souvent alors elle saluait chacun de la tête, gardant ses mains sur sa poitrine, comme ayant peur d'en profaner le don. Mais Loisel faisant une entrée pareille chez la duchesse d'Alpes exécutait des mouvements qui ne paraissaient dirigés par aucune pensée pénétrable et assez semblables à ceux d'un fou. Ainsi la créature paraît inexplicable, dit Malebranche, à qui ne sait pas qu'elle a sa cause efficiente dans l'esprit du créateur. Le créateur était ici M^me^ d'Alpes. Loisel avait pris de M^me^ d'Alpes bien d'autres habitudes comme de dire de temps en temps en levant les yeux au ciel : « La grâce de Dieu est incompréhensible. » Mais comme cette phrase, imposée à son imitation par le prestige qu'avaient pour lui toutes les façons de la duchesse d'Alpes, n'offrait aucun sens à son esprit peu philosophique, il la disait à propos de tout d'un air modeste, par exemple pour remercier une personne qui le félicitait, quand il venait de jouer du piano. Et il mordillait aussi son mouchoir comme M^me^ d'Alpes.

Avez-vous remarqué que nous ne voyons jamais une chose une seule fois, mais qu'après l'avoir vue nous la revoyons aussitôt comme si elle n'avait commencé à exister que du moment où nous l'avons connue ? Ainsi apprenez dans une lecture le nom d'un auteur que vous ignoriez : vous serez tout étonné d'en entendre parler le soir même. Apprenez par hasard que M^me^ de Thianges est née de Thiolley le lendemain matin vous verrez qu'un M. de Thiolley assistait à un bal à l'ambassade, ou était aux courses de Dieppe à moins que le soir même vous n'ayez vu le nom d'un Thiolley dans un mémoire du XVII^e^ siècle : soit qu'un nom qui passait inaperçu nous frappe davantage et vienne pour ainsi dire amicalement à nous quand nous le rencontrons la fois suivante, comme ce jeune homme qu'on nous a présenté, dont nous ignorions l'existence, et qui le soir même au théâtre est la première personne dont nous recevions le salut, soit que la nouvelle direction de nos lectures ou de nos relations qui nous a fait rencontrer ce fait ou cette personne nouvelle, nous porte, par la raison qu'elle continue, de nouveau à sa rencontre. Hélas ! il est pourtant ainsi de nouvelles

rencontres, de celles qui paraissent mystérieusement conjointes par des affinités lointaines et qui ne reparaissant plus laissent longtemps dans le cœur les vibrations affaiblies et tremblantes de leur souvenir, sans que jamais la même rencontre se reproduise, appelée par toutes les forces du cœur, écartée sans doute par toutes les lois de la nature.

IX

LES CADEAUX

Dans les longues heures qu'il passait maintenant chez lui, Jean à tout moment désirait lire, boire du thé en se chauffant les pieds. Avec le secours d'Augustin il cherchait au fond des armoires les statuettes, les services à thé, les vases à fleurs, les dessins de maîtres, les boîtes en ivoire, les écritoires de maroquin qui, ne pouvant exercer leurs fonctions délicates et constantes dans sa chambre qu'il quittait dès le matin pour n'y rentrer que le soir, et que sa vie, détournée au dehors, avait abandonnée, étaient allés un à un s'enfuir dans le silence et dans l'oubli des chambres de débarras. Et rappelé à son souvenir par le désir de boire une tasse de thé ou de lire un autre livre en se chauffant les pieds, d'avoir près de lui le parfum d'une fleur ou le sourire d'une déesse, son amour pour eux devenait tout d'un coup tellement vif qu'après les avoir abandonnés pendant des années, c'était au moment même qu'il les lui fallait, comme si leur contemplation ou leur usage devait seul apaiser son désir et calmer son attente. « Oh ! le dessin que Madame m'avait donné à serrer ! Oh ! il doit être dans l'armoire au camphre, je chercherai cela demain. — Oh ! Augustin, c'est que je le voudrais bien tout de suite ! — Jean, laisse donc Augustin finir l'argenterie. Tu ne me feras pas croire que tu en as besoin tout de suite, disait M^me^ Santeuil si elle passait par là, au grand effroi de Jean. Je te ferai chercher *l'Éducation sentimentale* un autre jour. Pour aujourd'hui tu peux bien lire autre chose dans tous tes livres. » Et Jean, incapable d'expliquer ce que ce désir platonique avait de plus impérieux qu'un besoin, prétextait quelque recherche à faire ou, si c'était un objet, la nécessité de le montrer à quelqu'un. « Je ne t'ai jamais vu si actif que quand tu désires quelque chose », disait en riant sa mère. Et elle permettait à Augustin de chercher.

Maintenant comme au printemps quand partout la vie recommence on voit çà et là des touffes de jonquilles et de violettes poindre sur la terre dégelée, le vieux mur même suintant de vie, de soleil et d'humidité se couvrir comme de fils de soie de velours, et jusqu'au nymphéa hisser ses larges corolles jusqu'à fleur d'eau sur ses racines flottantes, ainsi dans un angle nu et mort le petit service à thé était revenu, exhalant le soir ses parfums nuageux, le canapé Louis XV s'arrondissait près de la cheminée devant le feu ranimé, une Muse de Tanagra avait repris dans la cella longtemps vide du mur sa pose immortelle, comme une divinité qui, cachée dans les souterrains pendant la guerre, à la reprise de la paix est relevée sur l'autel restauré, la table s'était couverte de livres, des vases qui bientôt seraient fleuris élançaient leur tige des deux côtés de la cheminée, les photographies de M^me^ Santeuil, d'Henri de Réveillon, une *Salomé* de Gustave Moreau souriaient sur les murs aux regards qui brillant maintenant ici les avaient désirés. Et debout devant la porte, tendant à l'arrivant le rameau hospitalier, un *Pan* de Clodion sur son socle de marbre gardait cette chambre depuis qu'elle était habitée. La présence de Jean ne semblait que l'épanouissement de toute une vie latente qui tout autour de lui travaillait silencieusement, et si quand il était sorti quelqu'un y entrait, à tout moment dans la contraction d'une braise expirante ou quelque éruption d'étincelles au milieu des silencieuses convulsions du feu, la chute d'un pétale d'iris, ou la brusque sonnerie d'une heure qui en quelques brèves indications fait penser à de si longues durées, l'huile qui débordait de la mèche de la lampe, semblaient le terme momentané et bruyant d'une germination sourde, tel dans le silence de midi le coup sec du fruit mûr qui fait éclater sa gaine ou les mouvements d'impatience arrachés à une longue attente, comme si moins patients que le papier blanc, l'encre dans l'encrier, le vin doux, les livres qui seraient restés des semaines immobiles jusqu'à ce qu'il eût plu à leur maître d'utiliser leurs forces latentes, l'heure longtemps contenue n'avait pu s'empêcher de sonner, le pétale de rose n'avait pas eu la force de rester plus longtemps immobile sur le pédoncule, ou le feu avait sauté malgré lui sur le marbre.

★

Jean continuait a passer des heures avec Augustin à chercher d'anciens objets qui, choisis avec amour par ses parents, avaient été reçus sans plaisir et qui se trouvaient entassés par lui dans des coffres, comme ces trésors que les marins, les soldats, tous ceux qui vivent d'expéditions perpétuelles, ne peuvent garder auprès d'eux. Mais à peine Augustin avait-il après des recherches infructueuses dans des armoires mis à jour le petit bougeoir d'argent pour faire chauffer la cire, ou le samovar en cristal ou en or, et avait demandé où il devait le placer que Jean répondait : « Augustin, ayez la gentillesse de me l'envelopper très soigneusement, je vais l'emporter. » Et peu à peu tous ces objets suivant la route de ses pensées ou de sa vie, allaient rue de Rennes. Jean les faisait apporter à Françoise comme ces principes nouveaux dont on charge l'eau que boivent les plantes pour leur donner des couleurs nouvelles, pénétrer dans leur économie, leur faire porter de nouvelles feuilles, des fleurs qu'on a le bonheur d'avoir provoquées, et l'étonnement de n'avoir encore jamais connues. Se représentant son plaisir au moment où elle le recevrait, il avait le sentiment d'entrer à ce moment-là dans son âme, de disposer d'elle, de produire ses sentiments. Et si elle lui écrivait une lettre avec quelques termes nouveaux de reconnaissance et d'amitié, il l'observait avec délices, comme un phénomène naturel, comme un peu d'âme qu'il tenait encore vivante dans sa main, et était payé bien au-delà de toutes ses peines, comme un amateur de jardin qui a dépensé des millions croit les retrouver en recueillant une feuille nouvelle de tulipe mais sublimés, en quintessence, maintenant précieux. Il lui semblait que la petite statue d'Éros vainqueur qu'il avait fait placer dans le petit salon de la rue de Rennes, c'était comme un allié divin qu'il avait dans la place, que la petite bague gardait un peu de lui-même dans son sommeil, et que son amour resterait à jamais fixé, impérissable comme le petit distique gravé au fronton de sa baignoire : *Semper amores*.

Mais si chaque fois qu'il lui envoyait un cadeau il était heureux comme s'il avait recueilli un peu d'amour en échange, quand il en recevait d'elle il éprouvait une grande tristesse comme si elle eût essayé de s'acquitter autrement de la dette de tendresse qu'il voulait chaque jour lui faire contracter plus immense envers lui, comme si c'était un baiser, un rendez-vous, un aveu qu'elle n'avait plus à lui donner. Il lui semblait qu'en dépensant tant d'argent pour lui donner un nécessaire de voyage, un

Delacroix, elle devait moins l'aimer et qu'il ne pouvait plus rien exiger d'elle. D'ailleurs qu'avait-elle besoin de lui envoyer ces belles choses ? La plus humble venue d'elle lui semblait aussi précieuse, plus précieuse peut-être comme si une simple fleur, un mouchoir, une boîte à gants dont elle s'était servie, n'ayant pas d'autre beauté ni d'autre sens, pouvaient plus complètement se saturer de sa beauté et de sa signification. Un beau tableau pouvait venir d'elle, il existait autrement, il n'était pas comme son mouchoir une chose à elle. Peu à peu au fur et à mesure qu'elle lui était moins mystérieuse et que son trouble premier se condensait en tendresse humaine, en bonheur terrestre, se fortifiait dans son cœur ce plaisir doux qui vient du sentiment de la propriété et de la continuité de l'habitude. Le tableau qui tel un bel inconnu nous a fait rêver un soir d'une vie différente et d'une âme cachée, ne l'aimons-nous pas encore, quoique autrement, quand acheté au prix de mille peines il reste nuit et jour dans notre chambre, ne nous inquiétant plus de son regard qui semble plutôt nous reconnaître, nous ravissant de ses beautés particulières et bien connues ?

X

L'AVEU

Ils attendaient, ils étaient tout seuls l'un près de l'autre. Il prit sa tête dans ses mains et la regarda pour la troisième fois comme il avait fait le jour de la sonate et le jour du théâtre. Puis il recula de quelques pas comme quelqu'un qui serait poussé, et s'arrêtant lui dit : « Françoise, tu n'as jamais aimé que moi ? — Tu le sais bien, mon chéri. — Ne me dis pas tu le sais bien, dis-moi : je n'ai jamais aimé que toi. » Elle dit comme une leçon : « Je n'ai jamais aimé que toi, es-tu content ? — Me le jures-tu ? » Comme un ivrogne emmené par un autre, qui de temps en temps retrouve sa force et d'un coup de poing tente un suprême effort pour s'échapper, le regardant fixement avec colère, elle se dégagea de ses questions. « Est-ce bientôt fini, qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Vas-tu continuer à me faire souffrir comme cela ? » Il attendit un moment que sa colère fût tombée, sans lâcher sa pensée et lui dit : « Tu as bien tort de croire que je t'en voudrais. Je ne t'en voudrais que d'une seule chose, c'est de me tromper. Ça va être fini, je ne te demande qu'un petit mot, tiens réponds-moi cela nettement. Ce sera tout. Ma chérie, ma Françoise — il lui caressait la tête — dis-moi, tiens, je te le dis d'un mot pour ne pas te tourmenter, pour que cela aille plus vite, as-tu jamais, enfin tu sais… avant moi ? — Tais-toi, tu es trop méchant, je t'en voudrai toute ma vie. » Il baissa tout à fait la voix et d'un ton doux, suppliant pour qu'elle ne se mît pas en colère : « Réponds-moi. » Alors il rencontra ses yeux qui ne le regardaient pas et il les vit soucieux, scrupuleux, pleins de choses cachées comme le jour où il l'avait vue pour la première fois. Et il savait déjà qu'elle allait dire oui. Elle dit : « Je ne sais pas, peut-être, à peine, il y a si longtemps, ne m'en fais pas souvenir. » Leurs figures s'étaient rapidement altérées comme si un même mal les avait

pris et ses yeux à lui exprimaient cette vague angoisse des mourants, de ceux qui sont pris de maladie, de ceux en qui va se faire un grand changement, pendant que la paix de la mort ou la résignation à la maladie fait effort mais n'a pas encore pu entrer en eux. Hélas, cette angoisse devait durer autant que son mal.

Il prit sa main, la mit sur son cœur et lui dit presque en pleurant : « Mon cœur me fait si mal, dis-moi vite, vite, je ne peux plus attendre, ma chérie, entends mon cœur. Était-ce un jeune homme ? — Je ne sais plus, non, mais tu es fou, ah ! tu me fais mal exprès. — Non, ma chérie, une seconde et nous serons heureux, maintenant je te croirai toute ma vie. Qui alors, un vieillard ? — Oh ! tais-toi. — Un vieillard alors, mais je comprends très bien ça, je t'aime autant. — Non pas un vieillard. — Mais alors qui ? » Elle lui dit d'un ton suppliant : « Jean, Jean, sois bon, laisse-moi. » Et il revit son œil scrupuleux et trouble, plein de choses cachées. D'une voix sifflante et basse il lui dit : « Des femmes ? » Elle avait caché sa figure derrière l'épaule de Jean, elle ne répondit pas. Il continua tout de suite : « Pardon, c'est fini. Une seule ou plusieurs ? — Une, je crois, oui, une, Jean, laisse-moi. — Est-ce que j'en connais ? » Épouvantée elle bondit : « Non, je te jure, pas une. Je t'ai exagéré. J'étais si jeune. Je te jure que je ne me rappelle plus. » Il ne la crut pas, mais il attendit un instant. Puis : « C'est malheureux que je n'en connaisse pas une, parce que, n'est-ce pas, ça me délivrerait tout à fait. Une personne en particulier, à laquelle on peut se reporter, ça c'est calmant. Ce qui est terrible c'est de ne pas savoir. Mais tu as déjà été trop gentille. Je te remercie, je te remercie. Ah, si tu pouvais te rappeler, une, une seulement ? Je te fatigue. Rien qu'une, car il y en a eu sûrement plusieurs. Mais ne me dis pas non. Au contraire. J'aime mieux cela, ce n'était pas de l'amour. Il y a combien de temps la dernière. — Oh ! je ne sais pas, quinze ans ! — Ah ! mais du reste ça m'est égal. Oh ! il ne doit pas y avoir quinze ans de la dernière. Tu ne te rappelles pas, mais ne te fatigue pas à chercher. Tu comprends, ce n'est pas possible qu'il y ait quinze ans. Mais cette année, alors, il n'y a rien eu ? — Jean, je te jure. — Ma chérie, je te crois, mais je le comprendrais si bien. Mais il a dû y en avoir depuis que nous nous connaissons, ce n'est pas possible. — Je te jure que je ne me rappelle pas. » Il fit un mouvement en arrière comme quelqu'un qui est frappé. « Oh ! si tu pouvais te rappeler un jour, vois-tu, un

jour en particulier où je me dirais : C'était ce jour-là. — Jean, Jean, tu me martyrises. — Pardon, pardon, un seul mot, oh ! c'est une curiosité bien insignifiante, c'est plutôt pour être tout à fait calme et ne plus t'ennuyer de questions, plus jamais, tu comprends, pour que nous soyons à tout jamais heureux. Était-ce chez toi, dans ta chambre, aussi ? — Non, je ne sais plus, peut-être une fois, mais je ne sais pas. — Oh ! alors tu peux me dire avec qui, sois bonne, je t'en prie, je voudrais tant le savoir, avec qui ? — Je ne sais pas. — Oh ! Françoise, tu ne peux pas ne pas te rappeler avec qui, oh ! je t'assure que je n'en voudrai pas à la personne. D'abord pourquoi lui en voudrais-je, tu me dis toi-même qu'il y a longtemps, je sais bien qu'il n'y a plus rien. Par conséquent, tu comprends, c'est pour que tu n'aies rien de caché pour moi, pour que nous sentions bien que nous nous aimons tout à fait, que nous sommes bien l'un à l'autre. — Oh ! je peux te le dire, parce qu'il n'y a rien eu de plus entre nous depuis. Oui, je ne voudrais pas que tu la calomnies. Car quoi, moi je n'essaye pas de te dire non, j'ai peut-être eu plus de mérite qu'une autre à m'en guérir, c'était ma nature, mais elle c'est un hasard, une folie, nous n'en avons même jamais reparlé, eh bien tu vois, je te le dis, mais ne va rien croire de plus que je ne te dis, je t'en dis même plus qu'il n'y en a : c'était Charlotte. »

Il sourit, mais elle l'avait vu pâlir, et dit : « Tiens Charlotte vraiment. Oh ! que c'est curieux, je n'y avais jamais pensé. Vous ne le faites plus ? — Puisque je te le dis, Jean. — Combien de fois à peu près l'avez-vous fait ? — Oh ! Jean, que tu me fais du mal : je t'ai dit une fois, peut-être deux fois, moi je ne sais pas. — Plus jamais depuis ? — Plus jamais. — Tu me le jures ? — Je te le jure. — Je te remercie Françoise. Tu n'as rien d'autre à me dire ? — Non rien. Oh ! Jean tu ne sais pas ce que ça a été pour moi. Depuis je n'ai jamais eu une minute de bonheur. Le sentiment de ma faute, du mensonge dans lequel je vis, réussissant à abuser ceux qui m'aiment, ne me quitte pas un instant. Il est entre moi et tout ce que je vois. Même longtemps après quand j'ai pu avec toi être heureuse, j'étais en même temps malheureuse. Mais je n'ai jamais été si malheureuse que maintenant. »

Il lui disait : « Pauvre petite, ma chérie, ne te fais pas de peine. » Mais il l'écoutait à peine, anxieux d'autres choses. Elle lui dit : « J'ai été malheureuse du jour où j'ai su que j'avais ce vice. À la pension, quand des amies plus âgées que moi essayaient de me pervertir, en me parlant des

jeunes gens qu'elles voyaient, de ce qu'elles faisaient avec eux, le trouble inouï que je ressentais, je croyais que c'était le même qu'elles me décrivaient, le même qui troublait toutes les femmes à la vue des hommes. Et quand alors en me repaissant des prunelles enflammées ou rieuses de mes compagnes, je me serrais contre elles et les embrassais à toutes forces, je croyais seulement m'unir à des complices dans la joie de futures voluptés communes. Tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert. J'ai des amies qui m'ont battue, d'autres qui ne m'ont pas dit bonjour. Rien n'y a fait. Mon confesseur n'a rien trouvé à me dire et mon médecin m'a dit que j'étais folle. Mais ce qui était plus fort que tout, moi j'ai été plus forte que ça. À peine depuis dix ans si de loin en loin j'ai une tentation d'un instant, un souvenir que j'arrive à chasser. — Est-ce de Charlotte que tu te souviens dans ces moments-là ? » Elle répondit avec violence : « Non, Jean. Si c'est comme cela que tu me récompenses de t'avoir parlé. »

XI

SOIRÉES PERDUES

« Je te dis adieu », lui dit-il et il ajouta en tremblant : « Je te verrai ce soir n'est-ce pas ? — Non, ce soir je vais au théâtre avec mon beau-frère. — Ah ! tu ne me l'avais pas dit. Et après le théâtre, je ne pourrais pas t'embrasser ? — Il sera si tard. — Bien, bien, oh ! d'ailleurs ce n'aurait été qu'une seconde, avant de rentrer, pour mieux m'endormir. — Mon cher petit, je ne peux pas te dire comme cela me fait de la peine de te voir t'agiter pour cela. — Et demain ? — Tous ces jours-ci je sors, je vais au théâtre, c'est pour ne pas donner l'éveil à mon beau-frère, j'ai mes raisons pour cela. — Pourtant, vous me reprochiez de ne pas avoir de plan et vous aviez dressé les vôtres en face de mon laisser-aller. J'étais prêt à obéir. Nous ne devions jamais sortir le soir. — Mais c'est justement parce que j'ai des plans qu'il est nécessaire, dans leur intérêt même, vous ne comprenez rien… »

Mais lui qui la voyait chaque jour, dans les faiblesses et les vacillations de sa conduite, lui dérober son temps, sa vie, que dans la fermeté de ses phrases, avec la certitude de ses principes, elle lui avait si récemment encore promis tout entier, s'irrita de la voir si sûre d'elle, prétendant donner par devoir et malgré elle à ce monde ce qu'elle se laissait arracher par plaisir, contre tous ses systèmes. Il devint sombre, et la rage se soulevait dans son cœur contre son beau-frère et contre elle, repoussait toute tendresse. Il ne répondait rien et lui dit : « Eh bien, à demain. Mais, dites-moi, pouvez-vous me dire si Charlotte ira un de ces soirs au théâtre avec vous ? — Non, je ne peux pas vous le dire. — Vous devriez le pouvoir. — Mais comment voulez-vous que je le sache ? — Eh bien ! vous qui vous

prétendez si indépendante, si vous n'étiez pas si soumise, vous auriez pu dire à votre beau-frère, sachant que cela m'agite de vous savoir sans moi avec Charlotte, de ne pas l'inviter ces soirs-là. — Et quelle raison aurais-je donné ? — Mais vous n'aviez pas à donner de raison. Comment, vous croyez tyranniser les vôtres, et vous n'osez même pas dire qu'on n'invite pas une personne, surtout quand ce n'est pas une amie de votre beau-frère mais une amie à vous ? — Oh ! que je suis malheureuse, que vous êtes méchant, s'écria Françoise. Ah ! si vous aviez confiance en moi, si vous me croyiez quand je vous dis que je ne laisserai plus jamais Charlotte me dire rien de mal, est-ce que cela vous agiterait ? C'est parce que je vous aime que je ne veux pas vous laisser vous habituer à cela. La vie nous deviendrait impossible. Soyez donc calme, et alors notre amour renaîtra. Ce ne sont pas de vraies agitations que celles où vous vous complaisez, et j'ai raison de ne pas en tenir compte. »

Alors, se rappelant son insomnie, son désespoir, ses larmes, l'intolérable angoisse à laquelle il fallait renoncer à tout prix, dût-il reprendre de la morphine, dût-il partir, il s'indigna de son injustice à elle qui le comprenait si peu, le condamnait si légèrement à la torture et il lui dit sèchement : « Françoise, je ne vous demande que ce que je ne peux pas ne pas vous demander, que ce qui m'est nécessaire pour vivre. Si vous ne voulez pas m'ôter cette angoisse, il faut que je me détache de vous, ce qui ne me sera que trop facile avec d'autres. Arrangez-vous comme vous voudrez. Pardonnez-moi. Jamais personne ne vous aimera comme moi. »

Arrivés chez elle, ils avaient commencé à monter l'escalier. Elle appela le concierge et l'envoya chez son beau-frère : « Dites que je n'irai pas au théâtre ce soir, dit-elle, et dites que je lui écrirai tout à l'heure pour lui expliquer. » Et le concierge ayant refermé la porte, elle tomba en pleurant dans ses bras. Alors il fut touché mais ne pouvait mêler qu'un sourire à ses larmes. Car une si grande douleur lui était ôtée qu'il ne pouvait s'attrister avec elle. Elle se fâcha de le voir si gai. « Au fond, tu aimerais mieux ne jamais me voir », lui dit-elle. Elle lui disait maintenant « tu » aussi naturellement que « vous » tout à l'heure. Quand le soleil a paru, le ruisseau noir est luisant et bleu. « Oui, si je pouvais t'enfermer dans un cloître. Et même pas, ajouta-t-il. Quand les souffrances anciennes reviennent, ce n'est pas assez que tu n'en causes pas d'autres. Il faut que tu puisses les charmer

en me prenant dans tes bras, en m'embrassant, en me laissant t'embrasser, en répondant non quand je te demande : « Est-ce que tel soir, tu as fait quelque chose de mal ? » Maintenant elle avait essuyé ses larmes, et avec mille gentillesses elle lui disait : « Mon chéri, mon petit moineau. » Et la foi que le chagrin de Françoise lui avait rendue commençait à se dissiper de nouveau. Il sentait cette fausse exubérance, cette vague insincérité, la même ardeur avec laquelle elle disait : « Je ne sortirai pas cet hiver. » Elle se mit à chanter une mélodie de Chabrier. « C'est toi qui m'as fait sentir ce que c'est qu'aimer, tu es tout pour moi. » Et en chantant elle ne le regardait pas. Il tourna violemment sa tête avec ses mains. À son regard plein de questions, elle lui rendit un regard où la passion n'allait qu'à la musique et n'allait pas à lui. Il se dit : « Ce n'est pas moi qui le lui fais sentir. Qui le lui a fait sentir ? Ou si ce n'est personne, ce sera quelqu'un. » Et jaloux du cahier qui lui donnait l'idée de ce qu'il sentait qu'il ne lui donnait pas, il l'arracha violemment du piano.

XII

LA SONATE

« Rentrons, avait dit Jean, j'aimerais tant t'embrasser. » Maintenant ils étaient tous deux dans la chambre mais Françoise s'était assise loin de lui. Et semblable à ceux qui veillent un être cher qu'une longue maladie affaiblit lentement avant de l'emporter, Jean contemplait avec une attention anxieuse et découragée leur amour finissant, les progrès du mal dont il avait espéré que leur amour guérirait, et qui chaque jour emportait un peu de ses forces sans rien lui ôter de ses souffrances. Parfois sans doute leur amour paraissait se relever un peu, les yeux de Françoise lui souriaient alors et s'il savait ne plus pouvoir y trouver une lueur d'espoir, il y cherchait encore comme un reflet douloureux du passé. Il goûtait ces retours d'un instant avec le bonheur désolé et pieux de ceux qui entendent encore parler, qui voient essayer de marcher encore celui qui bientôt ne sera plus. Mais ces instants d'un bonheur perdu d'avance devenaient de plus en plus courts, de plus en plus rares. Les querelles douloureuses se répétaient, devenaient plus longues, une fois calmées faisaient souffrir encore comme ces plaies des gangrenés qui ne se referment plus. Et pareilles à ces maladies d'où un jeune homme se relève plus fort mais auxquelles succombe le tempérament épuisé de celui qui a derrière lui une longue vie, ces querelles, qui rafraîchissent et exaltent un amour naissant, conduisaient de plus en plus vite à sa fin leur amour qui avait tant duré.

★

Il restait assis loin d'elle, n'osant s'approcher, ne sachant pas s'il réveillait l'amour ou la haine qui semblaient dormir. Tout d'un coup elle se leva. Il crut qu'elle venait à lui. Mais elle s'arrêta devant le piano, s'assit et joua. Aux premières notes une angoisse extraordinaire le saisit, il fit une grimace pour ne pas pleurer. Mais au bord de ses yeux des larmes brillantes se montrèrent, qui, voyant l'âpreté glaciale du dehors, rentrèrent et ne se laissèrent pas couler. Il avait reconnu cette phrase de la sonate de Saint-Saëns que presque chaque soir au temps de leur bonheur il lui demandait et qu'elle lui jouait sans fin, dix fois, vingt fois de suite, exigeant qu'il reste contre elle pour qu'elle pût l'embrasser sans s'interrompre, éclatant de rire quand elle faisait mine de s'arrêter, et qu'il lui disait : « encore, encore », ce rire qui retombait tendrement de ses yeux et de ses lèvres sur lui, doux comme une pluie chaude de baisers. Loin d'elle, tout seul, n'ayant pas eu un baiser ce soir et n'osant pas en demander, il écoutait cette phrase dont le divin sourire déjà au temps de leur bonheur lui paraissait désenchanté. Mais alors leur amour avait vite fait de noyer la tristesse, ce pressentiment qu'il était fragile, dans la douceur de sentir qu'ils le gardaient intact. La tendresse de chacun s'inquiétait ensemble de la vie mais non point l'une de l'autre et le chagrin d'entendre que tout passe rendait plus profond le bonheur de sentir leur amour durer. Ils entendaient que cette phrase passait mais ils la sentaient passer comme une caresse. Alors, comme il savait jouer ensemble avec elle, la tristesse était légère à leur amour. Elle était si lourde maintenant que Jean s'appuyait contre le fauteuil pour ne pas tomber et tenait les nerfs de ses joues comme des bras forts pour ne pas laisser tomber les larmes suspendues, dans le vertige infini des sanglots. Cependant à la phrase désolée qui disait que tout passe, la tristesse paraissait rester aussi légère. Son cours rapide et pur ne s'était pas un instant ralenti. Et si jadis il semblait que c'était dans le pli d'un regret qu'elle faisait passer devant eux la douceur de leur amour, maintenant le dernier désenchantement, le désespoir irrémédiable, le néant final où elle l'entraînait, il lui semblait que c'était avec la grâce d'un sourire. Ainsi tout avait changé, tout ce qui faisait sa vie était mort et lui-même sans doute mourrait bientôt ou vivrait une vie pire que la mort mais la petite phrase délicieuse continuerait à répandre d'un cours aussi rapide le son pur, pour enivrer l'amour de ceux qui commencent à aimer, pour empoisonner le chagrin de ceux qui n'aiment plus…

Tout avait changé autour d'elle, mais elle n'avait pas changé. Elle avait duré plus longtemps que leur amour, elle durerait plus longtemps qu'eux. Bien longtemps après eux, des amants confiants iraient comme d'autres au fond des bois chercher au bord de sa source un bonheur qu'ils croiraient complice du leur, invoquer le génie mystérieux de ses eaux. Il y avait donc quelque chose de plus durable que leur amour. Peut-être cet amour alors n'était pas bien réel ? Qu'était donc cette chose qui, déjà triste dans le bonheur, restait heureuse dans la tristesse, et pouvait survivre à ces coups auxquels lui ne se croyait pas la force de survivre ? Qu'était-ce ? La phrase était finie. Il lui demanda : « Recommence-la une fois. » Mais elle dit énervée : « Non, c'est assez. » Il insista. Elle dit vivement : « Mais pourquoi, pourquoi ? » Enfin de mauvaise humeur elle recommença. Mais sa mauvaise humeur l'avait gagnée. Il sentait la petite phrase courir, se rapprocher du moment où elle serait finie, sans avoir vu apparaître la petite âme paisible, désenchantée, mystérieuse et souriante, qui survivait à nos maux et semblait supérieure à eux, à qui il voulait demander le secret de la durée et la douceur de son repos.

★

Jean eut tort ce soir-là de croire que la petite phrase avait écouté tant de fois l'autre année, sans en rien retenir, les transports amoureux de leur silence. Il eut tort de croire qu'elle ne garderait rien d'eux. Dix ans plus tard, un jour d'été, comme il passait dans une petite rue du faubourg Saint-Germain, il entendit d'abord le son d'un piano et sa destinée l'arrêta. Il écouta la petite phrase de Saint-Saëns sans d'abord bien la reconnaître mais il sentait en lui une grande fraîcheur, comme si tout d'un coup il était redevenu plus jeune. Et c'était l'air chaud et frais de l'été où il avait été si heureux, plein d'ombre, de rayons et de songes qu'il respirait, car n'ayant plus jamais ressenti la douceur de ces soirs anciens, elle avait gardé en lui l'âge qu'il avait alors et c'est de ce temps-là, intacte et fraîche, qu'elle lui arriva tout d'un coup. La petite phrase se pressait, et maintenant comme autrefois elle lui était douce. Si au temps de son bonheur elle avait anticipé par sa tristesse sur le temps de leur séparation, au temps de leur séparation par son sourire elle avait anticipé sur le temps de son oubli.

Il avait oublié Françoise. Ce fut sans chagrin qu'il entendit la phrase et si elle évoqua le nom de Françoise, ce ne fut pas à elle qu'elle fit surtout penser, car elle ne pouvait plus rien lui dire. Dans sa mémoire elle restait belle mais elle était devenue comme un profil dessiné. Et il n'essaya pas de penser à elle. Mais il pensait sans fin avec un grand désir, avec un grand bonheur, avec un grand amour à l'été de cette année-là, à la douceur profonde des heures au bord du lac du bois de Boulogne, sur la terrasse de Saint-Germain, à Versailles, à tous les lieux où elle lui avait joué cette phrase, où il s'était souvenu de cette phrase, où il avait désiré d'aller, pendant qu'elle la lui jouait souvent chez elle, avant de partir, quand il faisait encore trop chaud, pour ces promenades. Car la nature, plus riche que Françoise, gardait encore des trésors profondément cachés de mystère et de vie. Et il voulait partir pour le lac du Bois, pour Saint-Germain, pour Versailles où jadis il allait chercher dans l'image équivoque des horizons la réalité de l'amour dont il avait porté en lui si longtemps le désir inquiet et la douloureuse ressemblance. Il voulait retrouver ces heures où même avant de la connaître, marchant seul sur la terrasse de Saint-Germain, au moment où la nuit ajoutait son mystère et son ombre à l'ombre et au mystère de la forêt il avait senti le besoin d'aimer quelque chose et une curiosité infinie, voluptueuse et triste comme ces arbres, ces eaux, ces villages, ce ciel qui s'étendaient devant lui. Alors, dans une angoisse vague, il marchait seul dans les chemins. Il pensa à tout cela, mais maintenant il était trop tard pour lui, c'était à d'autres à ressentir tout cela. L'amour l'avait vieilli avant l'âge (d'ailleurs l'âge venait aussi), vieilli du moins pour aimer. Et pour satisfaire une curiosité réveillée par la petite phrase qui avait conservé tant de pouvoir sur son cœur et gardé tant de secrets de sa vie, il goûta ce charme tranquille des choses innocentes et silencieuses qui convient à la vieillesse, mais il n'y retrouva plus cette vague envie d'aimer qui, mêlée à la beauté de la nature, ajoute au sentiment de sa grandeur par la puissance qu'elle a de nous inspirer le désir de l'amour, et au sentiment de sa tristesse par l'impuissance où elle est de le satisfaire.

XIII

LE RÊVE

Jean s'éloignait rapidement à jamais de son amour pour Françoise, sans avoir la force de résister au courant qu'il sentait si bien l'entraîner : car la nature, dans le temps où elle veut nous faire quitter les lieux où nous avions vécu jusque-là, nous conduit sans résistance, comme des prisonniers enchaînés dans la barque de vainqueur, ou plutôt comme ces voyageurs qu'on traverse de nuit, quand ils sont accablés de sommeil, et n'ont pas la force de rouvrir les yeux pour regarder une dernière fois, pendant qu'il en est temps encore, ce qu'ils quittent pour ne plus le revoir. Car les époques de notre cœur sont comme des îles qui s'engloutiraient dans l'océan au moment où le voyageur les quitte et dont, quelque tendre souvenir qui l'y ramène, il ne pourra plus retrouver la trace. Ainsi Jean s'éloignait-il de son amour, et déjà il ne retrouvait plus cette jalousie qu'il avait toujours eue devant lui, comme une végétation torturée et malsaine. Elle ne croissait plus là, et cela seul l'avertissait qu'il était déjà loin de Françoise. Mais avant qu'elle fût anéantie pour jamais il devait l'éprouver une fois encore. Et Françoise, dont il se détachait aussi sans lui avoir dit adieu, devait venir prendre congé de lui. Et il devait une dernière fois encore se trouver en présence de cet amour, qui était déjà si loin de lui et qu'il laissait derrière lui sans avoir jamais eu la force d'y renoncer.

★

Souvent ses rêves semblaient flotter au-dessus de sa propre vie, réaliser les destinées qui ne viendraient à lui que plus tard ou qui ne viendraient

jamais à lui. Comme une nuit obscure mais momentanément éclairée, ils étaient pleins de signes et de présages. La chaîne des circonstances, la suite des temps ne pesant pas sur eux comme sur la vie de la veille, ils convenaient sans doute à cette dernière entrevue, à ce dernier rendez-vous avec un passé déjà trop lointain pour être ressaisi dans la vie. Ce fut donc sous le porche plein d'ombre d'un rêve que Françoise revint une dernière fois à lui et qu'il sentit une dernière fois, au moment où il l'avait déjà perdue pour jamais, la douceur inexprimable et cruelle d'un sentiment qui l'avait conduit pendant tant d'années, le flattant de la main ou le poussant de l'aiguillon. Ils étaient en promenade, M^me^ Saveur, M^me^ Lavaur, M. de Guiches, M. du Los, Françoise et Jean. C'était une après-midi, mais à tout moment il semblait que la lumière qui était la clarté de ce jour-là, et la lumière aussi qu'était ce regard de M^me^ Lavaur, le sourire de M. de Guiches, l'existence de M. du Los, la réalité de Françoise, hésitait et allait s'éteindre et que tous, le paysage et la journée elle-même ne seraient plus, seraient retournés au néant d'où ils ne seraient en réalité jamais sortis. Mais après quelques indécisions la lumière s'accrut, se fixa et les Lavaur, M. de Guiches, M. du Los, Françoise étaient bien réels, comme dans la vie. Tout d'un coup, Françoise disait qu'elle s'en allait, prenait congé de tout le monde et de Jean comme des autres, sans le prendre à part, lui dire où ils se reverraient. Jean n'osait pas le lui demander, mais souffrait horriblement, aurait voulu partir avec elle et malgré cela était obligé d'avoir l'air content, de continuer à parler aux autres. Il se sentait une si grande tendresse pour Françoise, il pensait à ses beaux yeux, à ses belles joues, puis la regardant partir ainsi il se sentait pris de haine pour elle, pour ses beaux yeux, pour ses belles joues. Et elle s'éloignait. Et il devait continuer à marcher dans l'autre sens avec les autres, s'éloignant d'elle plus à tout instant, dans deux minutes, il ne pourrait plus la rattraper. Il y avait des heures qu'elle était partie. Soudain M. du Los lui faisait remarquer que M. de Guiches était parti peu après elle. Et il disait que sans doute ils s'étaient rejoints mais qu'elle ne l'avait pas dit par politesse pour les autres. Et Jean se sentait une angoisse qui le creusait juste au milieu du corps entre les deux seins. Et il disait tout le temps : « Oui, sans doute, je trouve qu'elle a très bien fait, je le lui conseillais » pour ne pas avoir l'air ennuyé. Puis tout d'un coup cette ombre du passé alla rejoindre le passé lointain qui attendait sans doute cette

dernière image pour l'engloutir avec lui, et Jean retomba dans un sommeil noir, sans rêves. Mais il sentait toujours cette angoisse entre les deux poumons. Tout d'un coup, quelqu'un lui dit : « Je ne voudrais pas faire une mauvaise plaisanterie, mais cette chose de Françoise, si on voulait la savoir, on pourrait peut-être demander à M. Cornet. » Il eut un violent coup au cœur. Pourtant l'autre jour, quand il avait appris cela pour M. Cornet, il n'en avait pas souffert. Et maintenant il en souffrait, comme il en eût souffert autrefois, s'il l'avait appris alors. Car c'était son âme d'autrefois qui, anxieuse sans doute de n'avoir pas eu ses adieux, était revenue cette nuit-là l'attendrir, le charmer et le tourmenter encore à la faveur de la nuit, le plein jour de la veille lui étant interdit.

★

Mais on était entré dans la chambre de Jean. La lumière entrait à plein flot et déjà l'âme morte avait pris pour ne plus revenir son vol silencieux ; et quand Jean ouvrit les paupières, elle était aussi loin de lui qu'il s'était passé de temps et fait de changements en lui depuis qu'il avait commencé à moins aimer Françoise. En se sauvant elle avait oublié à son oreille le nom de Cornet. Il l'entendit sans autre tristesse que le dernier écho de l'agitation maintenant expirante qui l'avait possédé toute la nuit, et les yeux vers l'avenir, tournant de nouveau le dos au passé dont il s'éloignait, il se mit à se faire joyeusement l'actif complice de l'œuvre de vie, de mort et d'oubli que la nature accomplissait par les autres et par lui, en lui comme en tous les autres.

X

Charlotte Clissette. — Allées au-devant d'elle. — Le furet. — Nouvel échec. — La religieuse hollandaise. — Un dîner chez les Réveillon : la mort du vicomte de Lomperolles. — M^me^ de Closeterre. — Le cancer de Perrotin. — Les Monets du marquis de Réveillon. — Jean passe une matinée seul avec sa mère. — Soir d'hiver à Paris. — Le portrait de Le Gandare. — Vieillesse des parents. — Histoire d'une génération.

I

CHARLOTTE CLISSETTE

Ses amours se multiplièrent. En aucun il n'avait plus la confiance du premier, mais en subissait l'influence comme le printemps semble rajeunir encore ceux qu'il approche de la tombe. Les confidences diminuèrent, le mystère et le poids du serment le rapprochaient de la vie. La sensualité le rapprochait des autres. L'imitation, le goût esthétique et d'art aussi. Et pourtant chaque fois qu'il tombait amoureux, comme s'il partait en voyage, le monde diminuait, et il le quittait sans regrets, les yeux fixés sur l'inconnu.

Un soir, vers cinq heures, M^me^ Canut écrivit à Jean pour lui demander si contre tous risques il pouvait venir dîner le soir même. Il y aurait T., B. et Charlotte Clissette. Aussitôt il alla à son bureau et répondit qu'il acceptait. Un instant après il songea que Françoise n'était pas citée dans les convives. « Puisque je la verrai tantôt… Peut-être on l'a invitée. » Il s'assombrit un peu. Il aurait mieux aimé voir M^me^ Clissette sans elle. Chacune l'empêcherait de bien jouir de l'autre. À six heures, il se rappela qu'il devait dîner chez les Montfaucon et écrivit pour se décommander. Sa mère entra à ce moment chez lui : « Tu te rappelles que tu dînes ce soir chez les Montfaucon ? — J'écris justement pour me décommander. — Tu ne peux pas faire cela. — Comment je ne peux pas ? Mais il le faut absolument. Ce serait très impoli pour M^me^ Canut. — Impoli, mais tu es fou ? Impoli de ne pas accepter un dîner deux heures avant ? Ce qui est impoli c'est de ne pas aller dans une maison où on compte sur toi depuis un mois. Ce n'est pas seulement impoli, c'est impossible. Je veux que tu viennes. — Eh bien, moi je ne veux pas. J'aime mieux n'aller nulle part. Mais si, j'irai chez M^me^ Canut. — Eh bien, fais ce que tu veux, si tu y tiens tant, dit d'un ton

déçu M^me^ Santeuil. Mais je ne sais pas ce que tu as pour prendre ce que je disais avec tant de violence. Je t'assure que tu as l'air d'un fou. J'espère que tu t'amuseras bien chez Mme Canut. Si c'est pour y faire une conquête, je crois que ta belle ennemie n'a qu'à bien se tenir, car je trouve mon fils superbe. — Vraiment je suis bien ? » dit Jean d'un air si ravi que sa mère resta surprise. « Et je vais être mieux tout à l'heure quand je me ferai légèrement friser. » Il était si heureux qu'il se jeta à son cou, l'embrassa tendrement.

Jean se rappela tout d'un coup le désir qu'avait M^me^ Clissette d'aller à la première des *Pêcheurs*. « Maman, tu ne pourrais pas m'avoir par hasard une loge pour la première des *Pêcheurs* ? — Mais si, j'ai justement ce jour-là deux loges, imagine-toi. Le prince m'a envoyé sa loge et M^me^ Coquard aussi. Je vais te donner celle de M^me^ Coquard. — Oh ! non, j'aimerais mieux celle du prince. — Jean, qu'est-ce que tu as ? dit M^me^ Santeuil en regardant son fils avec gravité. Depuis bien des années, tu vivais comme un vrai philosophe. Je peux dire, depuis que tu te rases toi-même, que, excepté quand je te priais d'aller te faire couper les cheveux, jamais tu n'allais chez le coiffeur. Et quand je te disais que tu étais beau, tu haussais les épaules. Pour l'orgueil de ta situation dans le monde, Dieu merci, tu ne l'as jamais connu. Aujourd'hui tu as l'air d'avoir fait connaissance avec tous ces défauts-là. Mais tant pis, je suis contente tout de même. Au moins aujourd'hui tu n'as pas l'air malheureux. »

Vers six heures et demie Françoise vint voir Jean un moment. « Si tu étais tous les jours comme aujourd'hui, lui dit-elle, je serais bien heureuse. Tu ne m'as pas fait de méchantes petites questions, tu n'as pas l'air malheureux. Mais c'est trop bien pour que cela puisse durer. Viendras-tu me voir ce soir après ce dîner ? » Tous les jours, n'osant pas avouer sa jalousie, il disait : « Il est bien possible que je ne vienne pas. » Mais onze heures n'étaient pas sonnées qu'il arrivait toujours pour voir si personne qui l'inquiétait n'était venu, restant avec elle jusqu'à ce qu'elle se fût couchée, eût fermé sa porte et si Turteuf ou un autre était là et restait tard, il restait à se morfondre, ne partant qu'après l'autre ou qu'avec lui au risque de ne plus pouvoir s'endormir s'il était trop tard plutôt que de la laisser là avec lui. Ce soir au contraire il réfléchit qu'il resterait tard, emmènerait peut-être M^me^ Clissette

et répondit à Françoise non plus : « Je ne viendrai peut-être pas », mais : « Je compte bien venir. S'il était trop tard, ne t'inquiète pas. » Elle partit, il alla chez le coiffeur, se regarda avec plaisir dans la glace, prit dans sa poche pour la donner à Charlotte la loge du prince, en s'assurant qu'il y avait bien dessus « loge du prince de Valentinois », et alla pour prendre un fiacre. Il marchait si vite et si étourdiment qu'il ne vit pas un fiacre qui venait, fut à moitié bousculé. En s'échappant, il s'aperçut dans une glace immaculé et beau. Repensant à la voiture, il se dit : « À combien peu tient la beauté ! Et j'aurais pu avoir la jambe cassée, et ne pas pouvoir sortir ce soir. » Il regarda si la loge du prince était dans sa poche. « Je vais pouvoir la donner à Charlotte. Cela lui fera plaisir. Elle est un peu snob, elle m'estimera plus d'être lié avec Valentinois. Je lui en donnerai bien d'autres. La beauté des relations, l'argent sont tout de même agréables pour faire plus de plaisir à une jolie femme quand elle est sensuelle, snob et vénale. Ce n'est pas pour Charlotte que je dis cela. »

Le fiacre allait extrêmement vite et Jean éprouvait du plaisir à se laisser entraîner, secouer, ramener vivement à droite ou à gauche par endroits, comme on se laisse conduire par une musique qu'on chante intérieurement. Tout d'un coup il se rappela que c'était un lundi et que ce jour-là Herisseux venait souvent voir Françoise. Mais cette pensée ne lui donna pas la même secousse qu'autrefois. Il n'hésita même pas à passer toute la soirée chez M^{me} Canut plutôt que de revenir. Mais Clisson irait peut-être aussi chez Françoise ? Tant pis. Tous les orages de sa jalousie s'étaient calmés. Ainsi parfois la lune naissante au ciel répand sur la mer orageuse comme une tramée d'huile d'argent. Un Dieu semble charmer de sa présence invisible l'immensité du ciel. Une volupté mystérieuse, un calme enchanté règne sur la mer, qui découvre à quelques mètres les bas-fonds pris dans ce clair de lune et d'eau comme de l'argent ciselé dans de l'opale ou dans du jade, comme un os dans de la gelée, comme dans le nouveau bonheur de vivre de Jean son orgueil d'être jeune, d'être beau, d'être puissant et d'être riche.

On était arrivé rue Vaneau. Jean monta lentement. Certes il dirait très franchement à Françoise sa sympathie pour Charlotte et n'irait pas comme celle-ci, à supposer même qu'elle y consentît, au-delà de l'amitié. Alors il se représenta la tête si blanche, sa belle peau douce, la petite langue rose qui glissait par moment au-dessus de sa bouche. Et il pensa aussitôt que ce

serait bien doux de l'embrasser. « Ah ! je l'avouerais aussitôt à Françoise. » Il entra, jeta un coup d'œil rapide dans la glace et resta un instant à reprendre haleine, sentant son cœur tremblant. Le domestique ouvrit la porte. « Comme c'est gentil, dit M^{me} Canut en allant à lui. Hélas, nous avons des manquants. Charlotte ne vient pas, elle est un peu souffrante. » « Comme vous avez l'air triste » dit-on pendant tout ce dîner à Jean. Il s'aperçut à la fin du dîner qu'une des convives était une des tantes de Charlotte. Heureux comme un Français qui trouverait dans un pays sauvage un autre Français, il s'approcha d elle, étonné de sentir ces liens de parente qui s'étaient si vite noués à son insu entre elle et ses parents. Après le dîner, cette dame dit qu'elle allait retrouver Charlotte. Jean voulut partir avec elle, pensa qu'on l'en empêcherait, voulut aller tout de suite à l'antichambre, calcula que la maîtresse de la maison accompagnerait jusque-là la tante de Charlotte et prenant rapidement son pardessus descendit l'escalier, héla un fiacre et attendit.

Bientôt descendit la tante de Charlotte. « Comment, déjà descendu ? dit-elle. — Madame, je vais faire quelque chose de très inconvenant : vous demander d'aller savoir des nouvelles chez M^{me} Clissette pour voir si elle est mieux. Permettez-moi de vous demander de monter dans mon fiacre. » Arrivés devant chez elle la tante demanda au concierge. « Ce n'est rien, un léger rhume. Au revoir, monsieur. — Vous ne croyez pas, dit Jean, que je pourrais monter ? — Impossible, monsieur », dit sévèrement la tante. Jean sentit quelque chose qui se rompait et qu'hélas Charlotte qui tenait à tant d'êtres ne tenait par aucun lien à lui. Il allait s'efforcer d'en tisser quelques-uns. Mais hélas, ce soir il ne la verrait pas, tandis que cette odieuse tante et d'autres sans doute… « Voulez-vous que je vous attende au moins ? dit Jean pour savoir plus exactement. Je vous permets, même de lui dire que je suis en bas. — C'est inutile, monsieur, dit la tante d'une voix très réservée. Je resterai fort tard. Au revoir, monsieur. » Jean salua sans insister. La tante entra, et la porte se referma lourdement.

★

Il était arrivé à savoir à quelle heure elle sortait de chez elle, elle allait chez son frère, elle entrait à l'église. Elle sortait à une heure. Aussi à peine le déjeuner fini et ayant déjà regardé plusieurs fois sa montre, il courait à sa glace, à son chapeau et descendait l'escalier en courant. Il n'était plus dyspeptique, il n'était plus paresseux. Elle allait à cinq heures chez son frère qui étant chef de clinique à l'hôpital Necker demeurait dans le voisinage, rue de Sèvres. Il ne se promenait plus au bois, n'allait plus au five-o'clock. Il s'intéressait à la médecine, aux hôpitaux. Et quand il rencontrait dans le monde un professeur à la Faculté de Médecine, il l'enviait d'avoir fait passer des examens à Sentleur, amenait toujours la conversation sur lui, demandait d'un air différent s'il avait frères et sœurs. Deux fois, ayant rencontré des médecins qui le connaissaient, pour tâcher d'entrer en relations avec lui, il les avait invités plusieurs fois de suite. Mais quand il demandait à le connaître, il disait le demander en l'air, n'y pas tenir, pour ne pas se trahir, ou mieux ne le demandait même pas formellement, lançait une phrase incidente. Et les autres font si peu attention à ce que nous disons, qu'ils ne le remarquaient même pas, et pour lui rendre une politesse au lieu de l'inviter avec lui l'invitaient avec des médecins plus célébrés, dont il se moquait.

À huit heures du matin, tous les jours elle entrait à Sainte-Clotilde. Jean devenait matinal et dévot et chaque fois qu'il partait au-devant d'elle, il avait un battement de cœur, s'attendait à du nouveau comme s'il partait pour une expédition ou arrivait à un nouveau chapitre dans un roman. Si au moment où il allait sortir, pour aller la voir passer, ou à sa rencontre, sa mère avait un mot à lui dire, si un ami venait pour le voir il ne s'arrêtait même pas dans sa course, comme un soldat qui a entendu battre le rappel. Songeur jusqu'à l'heure où il courait au-devant d'elle avec une anxieuse exactitude, alors pressé, inabordable, fiévreux, sa vie semblait dévorée par les ennuis, et réglée par la discipline. Le matin en se réveillant s'il entendait la pluie il craignait aussitôt qu'elle ne sortît pas de chez elle. Ou elle irait en voiture. Mais peut-être en sortant de l'église elle marcherait comme souvent avec lui, mais sous la pluie, ce qu'ils n'avaient encore jamais fait. Et si elle lui demandait de monter chez elle s'abriter et prendre le thé dans son petit salon vitré d'où ils verraient la pluie tomber sur la place, ou s'il voyait au contraire le soleil entrer dans sa chambre, tous les obstacles lui semblaient

aplanis. Il espérait la décider à venir se promener avec lui au Bois de Boulogne. Puis tout d'un coup il craignait qu'elle ne fût allée passer la journée à la campagne. Ainsi si la pluie était comme une vague menace qu'il ne la verrait pas, elle était aussi comme une promesse vague de la lui montrer presque nouvelle, habillée autrement, non plus dans le soleil mais sur des trottoirs mouillés, et qui semblaient s'écouler avec l'eau, marchant plus vite sous un parapluie, ou disparaissant dans une voiture dans le bruit des gouttes d'eau et sous une lumière nouvelle, si triste qu'en plein jour encore ce serait déjà presque comme à la nuit. C'était presque comme s'il l'avait emmenée. Aussi trouvait-il aux changements de temps la brutalité de la fatalité et le charme qu'il aurait trouvé à l'emmener dans des pays nouveaux. Il les redoutait comme des événements et les goûtait comme des voyages.

Du reste, il parcourait les rues accoutumées comme si c'étaient les rues d'une ville où il venait d'arriver pour la première fois par la diligence. Les maisons, le ciel, le jour ne nous y semblent plus les mêmes parce qu'elles ne sont pas animées par nos habitudes anciennes mais par un sentiment inconnu. En promenade, dans une fête, seul dans sa chambre, seul ou avec des amis, voyant les heures de la journée se succéder, le soir approcher, la nuit finir, il trouvait au temps une sorte de charme comme à une chose qui aurait appartenu à la fois à lui et à elle, et qui emportant ensemble quelque chose de leurs vies si séparées la mêlerait peut-être dans son immensité indifférente ou par une mystérieuse complicité. Il se disait : maintenant elle dort, maintenant elle est seule, son âme est entrouverte, maintenant elle est dans le monde, maintenant elle rit, maintenant elle se déshabille, elle fait sa prière, elle s'endort. Chaque heure lui devenant troublante et sacrée, comme ayant reçu l'essence de sa personne et les secrets de son intimité, il la respirait en tremblant ainsi qu'un mouchoir où elle aurait en le tenant dans sa main laissé un peu de son odeur. Ne désirant plus autre chose qu'elle, ni le succès ni le pouvoir, il ne se plaisait plus dans le monde et aimait mieux rester renfermé en lui-même comme dans une maison où tout lui parlerait d'elle. Il vivait ainsi dans son amour comme à la campagne, laquelle nous fait trouver dans un rayon de soleil, dans quelques gouttes de pluie l'importance d'une réalité et la vague douceur d'un sentiment, à écouter sonner les heures moins comme les signes morts de nos occupations que

comme la vie même du temps qui passe près de nous, et d'où les grandeurs du monde et les buts de l'ambition nous semblent comme étrangers, nous sommes confinés en nous-mêmes.

II

LE FURET

Jean savait que cela ne mènerait à rien, et pourtant il aurait été déçu de ne pas la voir. Nous nous fions à l'amour comme à la vie sans penser au néant de tout cela, sans trop y croire. Nous continuons à aimer parce que nous avons faim d'affectuosité, et nous voulons nous en nourrir sans savoir plus, et nous recommençons.

Elle ne lui représentait ni plus d'intelligence ni plus de bonté qu'une autre et il n'essayait plus de se le prouver, comme quand il était jeune et qu'il croyait à l'absolu de l'amour. Non, c'était comme une femme d'un tableau ou d'une statue, qui simplement est particulière, ne ressemble pas à une autre. Oh ! non, elle ne ressemblait pas à une autre. Ses petites joues, son sourire, ses yeux, dire que pour le moment si elle entrait il pourrait voir tout cela. Il la voyait tantôt lui disant adieu, d'un geste très rapide, de la main agitée beaucoup de petites fois, en riant, se retournant plusieurs fois pour cela et lui aussi se retournant du fond de la voiture, tantôt essayant de lui expliquer une chose avec beaucoup de mouvements des joues qui s'écartent, se rapprochent comme pour une mastication délicieuse, tantôt lui disant : « Je vous aime bien. » Il se rappelait des paroles comme un amant heureux se rappelle des caresses. N'étaient-elles pas ses caresses ?

★

Comme une personne arrivée d'avance à la porte d'un théâtre reste sur place en attendant qu'elle soit ouverte, ainsi depuis un mois Jean avait cessé de vivre, étant déjà parvenu, sans que rien put l'en distraire, au moment où

il la verrait. Et comme une poule que sa nature, sans lui faire connaître si elle réchauffe des œufs de poussin ou des œufs de serpent, force pourtant à leur donner sa vie, il couvait cet avenir inconnu, et sa douteuse espérance, avec toute la chaleur infatigable de son âme attentive. Le soir venu, comme il arrivait à la rue Madame, il s'étonna de sentir si peu de joie, si peu d'angoisse en lui, et en essayant de penser à son amour rien ne parut aux yeux de son esprit, il se trouvait vide et sec. Notre cœur est moins que nous ne croyons, se dit-il. C'est l'imagination qui le souffle, semble l'enfler, le gonfler, le faire déborder. Quand, la réalité s'approchant elle tombe, nous avons perdu tout élan, comme un vaisseau qui a mis bas ses voiles. Il se rappela qu'il avait éprouvé la même sécheresse, qu'il s'était trouvé face à face avec le même néant de sensibilité quand son grand-père était mort. « Alors ce n'est que ma bonté que j'avais reconnu n'avoir jamais été qu'une illusion de ma sensibilité ; maintenant c'est à mon amour même que je dois cesser de croire, puisqu'il n'était qu'un mirage de mon imagination. » Il apercevait déjà la maison de M^me^ Clissette. Il voulut redresser son épingle de cravate pour qu'on vît les feux de sa turquoise. Mais il ne put arriver à la saisir et dut y renoncer, sa main tremblait trop. Ce n'était pas le frisson de l'émotion puisqu'il n'en ressentait aucune. « C'est le froid, se dit-il. Aussi, parti trop tôt, j'ai marché trop lentement. » Il releva le col de son paletot, marcha plus vite et entra bientôt sous la porte du petit hôtel. Au moment où il ouvrait la porte de l'escalier, le concierge courut après lui : « Il n'y a personne », lui dit-il. Les jambes de Jean se rompirent, il sentit son cœur qui devenait gros dans sa poitrine jusqu'à le gêner et qui battait à coups irréguliers et distincts. Il s'appuya contre la rampe de l'escalier pour ne pas tomber.

« Pardon, monsieur, dit le concierge en le reconnaissant. Ce que Madame m'a dit n'est pas pour Monsieur, mais je n'avais pas distingué Monsieur, dans le noir. Je vous ai fait peur en criant quand vous ne vous y attendiez pas, dit en riant le concierge. Vous êtes blanc comme un linge. » Puis : « Nous aurions eu quelque chose à demander à Monsieur, ajouta le concierge avec timidité. Mon fils que voilà, ajouta-t-il, en montrant un beau garçon d'une trentaine d'années, se marie dans quinze jours. Et Monsieur nous ferait grand honneur si seulement il voulait venir dans quinze jours à la noce. » Le jeune homme sourit sans saluer. Il resplendissait de bonheur et

était beau et calme, comme un arbre en plein soleil. « C'est un peu vite, ajouta le concierge, mais il y a sept ans qu'il l'aime et la petite ne s'est déclarée qu'il y a quinze jours. Dame, il est pressé de rattraper le temps perdu. Ah ! il a eu bien de la peine pendant ces années-là. » Son fils l'écoutait, mais son visage radieux ne s'assombrit pas un instant au souvenir de ses peines. Son bonheur semblait les avoir effacées comme un rêve et à leur place il s'étendait sur le passé comme sur l'avenir. Jean lui prit la main. « Vous êtes bien heureux, lui dit-il, bien heureux, je viendrai, je ferai de mon mieux pour vous. » Les larmes lui venaient aux yeux, il prit congé d'eux et monta.

Le coup terrible que les paroles du concierge : « Il n'y a personne ce soir » avaient porté à l'amour de Jean, le bonheur qu'il éprouvait maintenant à être au moment de le voir rajeuni de cette menace comme un champ après l'orage, aussi nouveau, aussi délicieux qu'au jour où on lui avait dit en lui énumérant les invités : « Il y aura Charlotte », lui montraient avec une force effrayante et douce cet amour qui avait cessé un moment de se laisser sentir sans cesser d'être présent. Alors il se rappela les heures sèches, les pensées vides le jour de la mort de son grand-père. Et il se dit : « Je n'avais pas plus cessé d'être bon que tout à l'heure je n'avais cessé d'être amoureux. C'est un Dieu qui se cache et qui rit que nous ne le voyions plus. Il joue et ses jeux sont cruels, car il ne dépose pas ses flèches. »

★

Il entra. Elle n'était pas dans le petit salon, mais sans la voir il entendit sa voix dans la galerie. Elle était en train de jouer aux cartes. Il resta dans le petit salon, certain et effrayé de la voir. Puis elle vint et lui dit distraitement bonjour. Bientôt on joua au furet. Placé entre les deux plus jolies femmes de la soirée, il regardait sans cesse celui qui était à côté d'elle et pensant que ce n'était pas lui, que ç'aurait pu l'être, que ce ne le serait pas, il ne pouvait rester en place. Il se laissa prendre la bague et une fois au milieu, l'apercevant parfois qui passait, ne bougeait pas et la suivait des yeux. Tout le monde disait : « Si Jean ne la prend pas, c'est qu'il ne le veut pas, car il

l'a sûrement vue. » Mais personne ne devinait ce qu'il voulait. Et Jean se disait en la regardant si belle, si indifférente et si gaie, et qui sans le prévoir, pour son ennui peut-être, allait être sa voisine, il se dit : « Elle ne s'en doute pas, et quand elle m'aura vu faire, elle ne comprendra pas. Et si elle s'en doutait elle se fâcherait. » Il attendit que la bague arrivât au voisin de Charlotte. Alors il s'élança, lui ouvrit les mains, la saisit et l'autre étant pris, ayant dû se lever pour être à son tour furet, Jean prit sa place à côté de Charlotte. Combien il l'avait envié tout à l'heure, en voyant les mains des voisins de Charlotte en glissant sur la ficelle rencontrer la sienne. Maintenant trop timide pour approcher de sa main, trop ému pour goûter sa présence, il ne sentait plus rien que son cœur qui battait vite et douloureusement.

À un moment, Charlotte pour faire croire au furet qu'elle avait la bague se pencha vers Jean d'un air d'intelligence. Il n'en fut pas dupe mais se reprit à rêver à la douceur bienheureuse que ce serait si elle pouvait seulement un jour l'aimer, être aussi, en dehors de la fiction rapide du furet, d'intelligence avec lui. Au moment où caressé par l'impossible espoir de ce retour, sa tête abattue et pâlie par le chagrin brillait, comme une fin d'après-midi d'automne, d'un rayon incertain, il sentit la main de Charlotte qui caressait doucement la sienne, et son doigt qui pressait son doigt. Il leva la tête et rencontra son œil brillant. Jetez, l'hiver, un clair morceau de glace dans un ruisseau, aussitôt la glace que vous n'aviez pas soupçonnée surgit immobile du cœur mouvant de l'eau rapide, la fixe et il n'y a plus d'eau. En une seconde le ruisseau est ce qu'il n'attendait que ce rien pour être : un champ de glace. *Elle m'aimait !* « Mais prenez-la donc, dit tout bas Charlotte avec rage en lui mettant de force la bague dans la main, voilà une heure que je vous la passe. » Du coup Jean lâcha la ficelle. Le furet aperçut la bague, se jeta sur lui, la prit, et au moment où il se sentait défaillir, Jean dut se lever, se mettre debout au milieu du cercle bruyant des rires des joueurs, à faire attention, à essayer d'attraper la bague, à répondre, à rire aussi. Mais Charlotte ne cessait pas de l'invectiver : « C'est la dernière fois que je joue avec quelqu'un d'aussi distrait. On ne joue pas quand on ne veut pas faire attention. Si vous l'invitez encore, Juliette, moi je ne viendrai pas. »

Jean prétexta un rendez-vous et sortit. Charlotte lui dit adieu avec douceur, il pensa qu'elle avait regret de sa violence, attendit dans la rue qu'elle sortît. Peut-être elle allait lui demander pardon, lui donner la raison de son indifférence. « Comment vous êtes encore là ? dit Cachtan qui sortait. C'est là votre rendez-vous ? » Jean s'efforça de sourire et ne put empêcher Cachtan de le ramener. Quand il fut rentré chez lui, il se dit : « Elle passe peut-être en ce moment rue Madame. Je ne la verrai plus. Quoi qu'il arrive, cela ne se peut pas, c'est la seule chose qui ne puisse pas arriver. Si même elle m'aimait elle ne viendrait pas sonner ici. Elle m'écrira peut-être demain, en demandant à me parler. Si même c'est pour me dire qu'elle me déteste, je pourrai au moins lui dire que je l'aime, la forcer à m'écouter, lui montrer sa folie de renoncer à moi. » Il se déshabilla peu à peu. Tous ses mouvements avaient la lenteur résignée d'un homme qui sent qu'il n'a pas fini d'espérer ni de souffrir. Ses yeux agités rencontrèrent tout à coup le calme de son lit, sur l'appui mince et droit duquel son drap comme une aile blanche était à demi replié. « Cher ami qui ne change pas, s'écria-t-il, toujours doux, frais, profond et sûr, tu vas donc recevoir une fois de plus mon corps ardent et meurtri, infatigable à se fatiguer, à se faire souffrir sans cesse. »

De soirs en soirs, il remonta jusqu'à celui où il avait pleuré si longtemps, la figure contre son oreiller, après tant de preuves que Marie Kossichef lui avait données de son indifférence, sans qu'il pût se résigner à y croire. « Que de fois, depuis, j'ai eu ainsi des chagrins absurdes, et de plus absurdes espoirs. Jamais le bonheur ne viendra pour moi. C'est toujours la même chose ». Il avait revêtu sa chemise de nuit, blanche, courte et nette comme aux jours de son innocence. « Ô cher petit lit ! c'est encore le petit garçon triste d'autrefois que tu reçois. Pas plus que toi je n'ai changé et tu boiras toujours les mêmes larmes jusqu'à ma mort ou jusqu'à ton usure ; mais non, ne pourrais-je pas, au moins toi, te garder jusqu'à ma mort ? Reste-moi, mon seul ami. » Et comme le drap était très monté, il put le replier en doux coussin par-dessus ses deux épaules. Sa bouche disparut aussi et, comme quand il était petit, il eut besoin de la faire remonter à l'air. « Tu t'étoufferas un jour », lui disait sa bonne. Il sourit, prit une de ses mains avec l'autre et l'embrassa. Il essuya ses larmes. « Après tout, se dit-il, une fois que je ne l'ai plus aimée, j'ai senti que M^{lle} Kossichef m'aimait

bien plus que je ne croyais, et j'aurais pu alors très bien l'épouser. Et ainsi de tant d'autres choses. Alors, si tout ce que nous désirons doit être un jour à notre portée pourquoi nous désoler et ne pas prendre patience ? Elles ne peuvent manquer d'être un jour à nous. — Oui, mais quand nous ne les désirons plus. Et ce que nous appelons alors notre pouvoir sur ces choses n'est peut-être que l'absence de toute exigence sur elles. Il faut aimer pour savoir qu'on n'est pas aimé. Quand on n'aime plus, on est toujours assez aimé. » Un bouton manquait à sa chemise. Il avait froid au cou. Il alla chercher un petit châle de tricot à sa mère dont pendant son enfance elle lui enveloppait les pieds quand il les avait froids. Il contenait beaucoup de cette tendresse réchauffante et de ce passé frileux entre ses mailles. Aussi ce fut comme une grande douceur, comme les bras mêmes de sa mère qu'il le passa autour de son cou. Il se figura avoir la tête appuyée, comme quand il était souffrant ou triste, sur le sein de sa mère, et ayant replié sur son corps l'aile blanche de son drap, il s'endormit.

III

NOUVEL ÉCHEC

Jusque-là, il n'avait jamais osé lui dire Charlotte. Un jour pour pouvoir lui dire « ma petite » il lui dit « ma petite voisine », et si tendrement qu'il ne put s'empêcher de lui toucher l'épaule. Il n'osait pas lui demander qu'ils s'appelassent autrement. Ils revenaient du Louvre. Il lui dit : « Comment appelez-vous Réveillon ? — Je lui dis Réveillon. — Et comment vous dit-il ? — Il m'appelle Charlotte. — Ah ! il vous appelle Charlotte. Qui encore vous appelle Charlotte ? — Pas beaucoup de gens, au fond personne. — Oh ! si, chez vous. Mais non, c'est vrai, votre père vous dit : ma chérie. Moi comment est-ce que je vous dis ? Madame, Je crois, c'est un peu agaçant. — Oui, c'est vrai, et c'est assez incommode que je vous dise « vous » tout court. *Bonjour, comment allez-vous ?* c'est antipathique. Il vaudrait mieux que je vous dise Jean et que vous me disiez Charlotte. » Un instant après il lui dit avec un peu de trouble en n'osant pas dire son nom naturellement, sans le souligner : « Vous n'êtes pas fatiguée, Charlotte ? » Et bientôt, comme il lui reprochait de ne pas en faire autant avec lui, elle resta un instant sans rien dire comme un enfant qui avant de dire une phrase en allemand, donne avant de la prononcer sa place anticipée à chaque mot : « Croyez-vous, Jean, qu'il soit cinq heures ? » Il lui semblait qu'en formant son nom sa bouche le touchait, puis il se rappela aussitôt combien de scènes pareilles et qu'il ne donnait pas pour la première fois un charme mystérieux à ces enfantillages. Et il se défia de lui comme un vieil acteur qui a joué trop de rôles pareils et se sent vieux.

★

« Non, je ne pourrai pas vous voir ces jours-ci. » Étendu près du feu, Jean se sentait transi de froid en se répétant cette phrase, de ce froid presque agréable qui vous prend au ventre, quand on a trop pleuré ou perdu trop de sang. Il s'apercevait dans la glace plus beau que d'habitude, justement le jour où elle ne le verrait pas. Et il se disait : « Voilà six mois que je me leurre, comptant sur le lendemain, qui ressemble hélas toujours, non pas à mon désir, mais à la veille et sans doute à elle. Elle ne m'aime pas. » Il avait si froid qu'il se tourna sur son côté droit le ventre au feu. Voilà six mois… Alors tout d'un coup en disant il y a six mois, il l'aperçut comme pour la première fois, il y a six mois, alors qu'aucun d'eux n'eût osé plaisanter ni l'autre se fâcher. Puis il revint aussitôt à ce qu'il avait été pour cette même Charlotte ces jours-ci et toutes ses tendresses, ses coquetteries, ses ironies, ses reproches, ses colères, ses caresses du regard, de la voix, de la sollicitude quotidienne lui firent honte comme une indiscrétion, une manière déplaisante, une violence, que cette Charlotte devait supporter avec horreur, de lui, cet étranger qu'en un temps elle connaissait à peine. Et il sentit que jamais il n'avait plus pensé à cette Charlotte-là, si affectueusement réservée, près de lui si timidement respectueux avec elle, mais toujours aux choses qu'ils s'étaient dites la veille, aux choses qu'ils se diraient le lendemain, à tel sourire amical, tel silence indifférent, telle lettre à lui écrire, telle réponse à attendre d'elle. Il voulut soulever cette demi-année de souvenirs, de demandes, de refus, de bouderies, d'intrigue pour lui plaire qui était entre lui et elle, il voulut tâcher d'avoir la sensation d'elle en dehors de tout cela, ce qu'elle était pour lui avant tout cela, et ne put pas la ressaisir. Son amour échappait à sa prise fiévreuse. Il cherchait son essence mystérieuse et ne trouvait qu'une foule de petites actions humaines où il avait cherché à lui faire plaisir, à lui plaire, à la voir surtout, de petits sentiments qu'il avait remarqués chez elle, et qu'elle avait réveillés chez lui, tous sentiments très généraux, actions communes à tous et qui n'étaient pas du tout comme son amour pour elle quelque chose d'inanalysable et d'unique, comme si son amour eût été un Dieu déchu, obligé de parler le langage des hommes, et de prendre comme les dieux antiques une figure humaine. Et pourtant à certains moments, comme les voyageurs d'Emmaüs, il avait auprès de son amour éprouvé comme une présence plus qu'humaine.

Et puis, si, déblayant de sa mémoire tant d'innombrables souvenirs de la figure de Charlotte joyeuse, triste, consentante, pressée et indifférente, affectueusement fâchée et tant d'espérances aussi, il ne trouvait plus son amour qu'il cherchait ainsi, pourtant c'était bien son amour qui donnait dans sa mémoire cette nuance unique à tous ses souvenirs entre les autres, à tant de circonstances pareilles aux autres. Il ne pouvait saisir son amour comme une âme sans corps, mais son amour n'était-ce pas quelque chose de bien réel puisqu'il avait été dans cette demi-année où chaque jour il avait cherché à la voir et n'avait cherché que cela, la cruauté de l'absence, l'enchantement des rendez-vous, la hâte fiévreuse de la course au-devant d'elle, l'angoisse des attentes, l'émotion des rencontres, la beauté rêvée sans cesse d'une silhouette rarement contemplée, la personnalité mystérieuse des plus banales paroles, le charme de son imagination, la blessure toujours rouverte de son cœur, l'aiguillon de sa pensée, l'excitant sinon l'aliment de sa vie ? Mais tout cela, c'était toujours son désir, et non pas elle.

Si au moins il avait pu l'embrasser, la garder longtemps sur ses genoux, il aurait cru se rapprocher d'elle. Mais séparée de lui par sa maison, sa famille, ses amis, ses plaisirs, son indifférence, son individualité, il ne se sentait jamais la toucher, il ne l'effleurait qu'en rêve. Et c'était sans doute pour cela que ses moindres paroles lui faisaient si mal. « Non, je donne mes soirées à ma sœur, demain je ne suis pas libre, bientôt je partirai en voyage. » C'est qu'elles lui rappelaient à chaque instant qu'elle n'existait pas pour lui mais pour elle, c'est-à-dire pour elle et pour tous les êtres qui enveloppaient sa vie d'une vie analogue à la sienne et pour lui impénétrable.

★

Les circonstances et les lieux se prêtent souvent à la réalisation parfaite de nos désirs, mais elle ne s'y produit pas. Un jour vient où la femme que nous aimons vient passer deux jours sous notre toit, dans une solitude complète. Elle dîne seule avec nous. Puis nous allons nous promener, nous rentrons, nous la conduisons seul à sa chambre. Nul témoin, nulle gêne. On

s'assied au pied de son lit. On cause de choses insignifiantes. Le fruit de notre amour est atteint en partie puisque nous avons acquis son amitié, qu'elle est ainsi venue. Nous voyons combien les gens sont plus platoniques que nous ne pensons, combien le noble ne vend pas l'entrée des salons difficiles à ceux qui le payent mais la donne à ceux qui lui plaisent, et, à ceux qui le payent, s'il est reconnaissant les paye aussi mais en ce qu'ils ne désirent pas, en cadeaux, que tout autre pourrait leur faire. Ainsi d'elle, cette maison où il n'y a que nous deux, cette chambre éclairée par la lune où personne ne peut nous voir, ne recouvrant qu'une chaste causerie. Maintenant elle est couchée. Nous disons : « Il faut nous dire bonsoir », pour qu'elle prenne enfin l'initiative de quelque caresse, si elle en a l'arrière-projet. Puis, cet avertissement donné, nous nous arrangeons à nous faire donner quelques minutes encore qui se passent comme les autres. « Bonsoir, bonsoir » et nous refermons la porte sur cette chambre qui se prêtait et dont nous n'avons pas profité.

★

Cette troisième fois Jean était assis devant son lit : « Je vous laisse vous reposer, il est minuit. Ou bien voulez-vous encore cinq minutes ? — Restez jusqu'à minuit cinq. » Les draps montaient jusqu'à sa figure d'un rose éclatant qui faisait mieux ressortir les cheveux défaits. Il ne l'avait jamais désirée et pourtant en aurait voulu de la tendresse. Il dit : « J'ai mal au poignet. » Elle lui prit la main et dit : « Tenez, je vais vous le masser » et elle passait doucement sa main grasse, brillante et chaude sur son poignet et tout d'un coup dans ses yeux il eut l'idée qu'elle sentait qu'elle lui faisait plaisir et le faisait pour cela, dévoilant sous son aspect indifférent et aimé le consentement à lui faire plaisir d'une autre manière. Le désir le gonfla, le fit trembler. Elle sentait visiblement ce qu'il éprouvait et continuait sans laisser voir qu'elle le faisait pour cela, avec une apparente hypocrisie qui le rendait fou. Et subitement un renouvellement de vie s'était fait en lui. Car sous la personne qui était devenue indifférente à force d'être aimée sans désir, et sans retour d'un amour sans désir, il sentait tout d'un coup passer les possibilités tout autres que celles qu'elle renfermait jusqu'ici et il regardait cette figure fine et rose dans la vie, si pleine, si charnelle, si écarlate, posée

sur les draps blancs, sous les cheveux défaits, où le regard semblait épier avec contentement son plaisir. Elle continuait, elle lui disait ! « Cela vous fait plaisir, alors pourquoi retirez-vous votre main ? laissez-moi continuer. » Et alors le désir que généralement il ressentait tout simplement comme un besoin, sans rien d'autre, naissait, au fond de tout ce qui était justement pour lui cette femme jusqu'ici, quelque chose au sein de quoi il n'y avait aucun désir, aucune complicité ou consentement possible, aucun rêve de ce genre, de l'amour platonique fini, et du charme gardé. Et soudain c'est au fond de tout cela que le désir était né et le faisait craquer, trembler, le remplissait d'émotion, devenait un sentiment inconnu, comme si au lieu d'être du désir c'était du désir au centre d'un système de sentiments anciens, d'affection présente, d'un charme persistant auquel il tenait, qu'il entraînait avec lui ; de même qu'en elle il avait senti tout d'un coup quelque chose qu'il ne connaissait pas, une femme qu'il n'avait jamais désirée et qui peut-être allait se donner, quelque chose comme une volonté, un caprice ou au moins un consentement à son endroit qui n'était pas l'amour qu'il lui avait jadis demandé mais qui, maintenant qu'il lui avait avoué le plaisir nouveau qu'elle lui faisait éprouver, continuait, qui était donc moins qu'il ne croyait ou plus, capable de chercher à faire plaisir de cette manière, d'y condescendre et d'y consentir.

L'idée qu'il en avait d'elle était toute changée. Aussi éprouvait-il avec une extrême intensité la sensation de nouveau, parce que par le hasard de cette caresse, en lui révélant soudainement pour cette femme un lui-même qu'il ne connaissait pas, et en lui révélant en elle en même temps une elle-même en présence de qui il n'avait jamais été, c'était comme si sa vie eût tout d'un coup changé et si le monde était plus riche qu'il ne croyait, si tous les sentiments qu'il connaissait par cœur et les désirs et les plaisirs purement charnels sur lesquels il était blasé n'étaient pas tout, et si réellement la vie comportait des choses qu'il ne connaissait pas, si s'en étant tenu jusqu'ici à ses apparences uniformes soit sentimentales, soit brutales, tout d'un coup elle s'entrouvrait et lui montrait en son fond quelque chose qu'il ne connaissait pas et qui le remettait à une de ces heures où dans l'enfance nous croyons que la vie comporte de l'inconnu et du nouveau, du délicieux et de l'enivrant, ou dans nos rêves où nous pensons que ce que nous avons senti jusqu'ici n'était pas la vie, que c'était

comme une mesure pour rien et qu'il y a quelque chose hors de la vie, et qu'au lieu de continuer elle va commencer, comme si c'était un lieu où nous n'étions pas encore et où nous allons entrer. Ainsi il sentait que par la porte poussée par un hasard il répudiait ce qui n'était pas encore la vie, ses sentiments sentimentaux pour elle qui s'attardaient en lettres, reproches, adoration, services rendus, froideur affectée et pénétraient tout d'un coup dans la chambre magnifique qui aurait peut-être pu toute sa vie lui rester fermée et auprès de laquelle il aurait passé sans jamais la connaître. Mais maintenant il se sentait en lui-même entrer dans des palais qu'il ne connaissait pas, foulant en tremblant toute sa manière d'être jusqu'ici avec elle, de la juger, de l'aimer, sentant que c'était un décor qui tombait. Et l'apparence charmante et froide d'elle tombait aussi et il découvrait en elle, comme en rêve où nous voyons en ceux que nous connaissions de nouvelles personnes, une personne qui consentait à lui faire plaisir, n'en répudiait pas le projet, lui passait exprès au fond et dans ce but sa main sur le poignet, et continuait, le regardant avec douceur et ayant l'air de ne le faire que pour sa douleur, avec une hypocrisie qui en lui donnant l'idée qu'elle était capable de tromperie, de caresse par ruse, la lui rendait nouvelle et excitante.

Et pour cette situation nouvelle que le hasard de sa caresse venait de créer immédiatement, un autre lui avait surgi, et une autre elle s'était montrée, parce que sans doute elle avait vu ce plaisir qu'elle n'avait jamais su qu'elle lui donnait et que le voyant pour la première fois ainsi elle avait tout d'un coup pris cette nature qu'elle avait mais qu'il ignorait, puisqu'elle la gardait sans doute en réserve pour le désir et ne pouvait le montrer dans l'amitié. Aussi devant cette nouveauté, devant cet inconnu, se sentait-il aller à des actions qu'il ne préméditait pas, lui dire contrairement à toutes ses prévisions : « Laissez-moi vous embrasser », la saisir et c'était peut-être ce sentiment, sentir du nouveau, de l'inconnu, qui sortait de lui, qui lui paraissait le plus une vie nouvelle et véritable qui s'ouvrait, une vie où on va si bien vers l'inconnu qu'on y dit des choses qu'on est étonné d'entendre, que l'intelligence ne prépare pas et qu'on fait des gestes et des choses qu'on ne sait pas en inventant au fur et à mesure, conduit non plus pour le désir de paraître, de plaire, d'expliquer sa conduite, mais où les mots eux-mêmes s'offrent comme ailleurs la bouche ou les mains, pour se contenter seulement parce qu'ils résolvent de minute en minute l'état où on

est et il se sentait ainsi marcher vers l'inconnu, dans la vie luxuriante qui s'ouvrait à lui et dont sa tête cramoisie, ressortant mieux sous les cheveux défaits, posée sur les draps blancs, symbolisait magnifiquement la splendeur, le luxe et la vie.

Pour quelle raison se débattit-elle, le rejeta avant qu'il eût pu l'embrasser, menaça de sonner, de partir ? Pourquoi dut-il se rasseoir navré, l'air brisé, lui faisant de la peine, lui disant : « Quel malheur que vous soyez montée, vous me quittez sur un mauvais souvenir » ? Peut-être dans l'enchevêtrement de ses mauvais instincts et de ses bonnes mœurs, de sa courtisanerie et de sa vertu, croyait-elle que « la possession » n'était pas un mal, car elle en plaisantait souvent et disait souvent qu'elle se donnerait pour faire plaisir, tandis que ses manières habituellement démentaient cela, puisque pour faire plaisir elle ne pouvait pas aller jusqu'à prêter sa main à la main autrefois sans désir de Jean qui voulait la garder, défendait le baiser le plus chaste, comme si la notion de possession n'était pas pour elle la même chose que la possession même, approuvant la totalité de l'une, repoussant de la seconde jusqu'à ce qui de si loin et en si innocent pouvait en rapprocher, pouvant commencer par une telle caresse du moment qu'elle pouvait consister en quelque chose qui n'est pas forcément une caresse (le massage) à faire du plaisir, mais se refusant aussitôt à ce qui constituait pour elle les actes même les plus simples et les plus innocents du plaisir même, soit qu'elle fût familiarisée avec l'idée sans que cela eût diminué sa crainte de la chose ; soit qu'elle eût un goût spécial pour la chose qui lui en permettait tout ce qui d'elle était pour elle autre chose et portait un autre nom, mais reculait dès que la notion de la chose apparaissait : ce qui s'explique sans doute en ce que sa notion indulgente de la chose coïncidait avec ses goûts pour elle, mais que, se l'interdisant pour elle-même, soit à cause du plaisir qu'elle y prenait, soit parce qu'elle savait que c'était bien en principe et mal pour elle, elle s'arrêtait dès que, la notion apparaissant dans l'acte, elle croyait qu'elle allait s'y livrer ; soit par une de ces minimes circonstances qui décident dans les engagements de nos vies particulières, comme dans ces batailles entre les peuples, de l'issue de l'affaire.

Jean redescendit bien triste, et pour n'y plus revenir, mais encore gros de cet inconnu qui s'était soulevé en lui et avait apporté à son imagination, à son sens des réalités nouvelles endormies depuis longtemps, un aliment

nouveau. La Charlotte qui depuis deux ans était devant ses yeux, était effacée. Maintenant elle était pour lui dans une chambre close, sur des draps blancs, ressortant mieux sous ses cheveux défaits, une tête cramoisie, symbole magnifique et luxuriant du plaisir qu'à vrai dire il n'avait pu goûter matériellement mais de la révélation de l'existence desquelles la vie désormais se trouvait pour lui enrichie, la sensualité divinisée de pouvoir, naissant au sein des sentiments déjà connus, les briser, renouveler notre notion d'une personne, nos espérances en la vie et notre notion du bonheur, et les chambres où se passe notre vie aimées, par l'imagination, pour tout ce qui peut y surgir tout d'un coup par une sorte de création d'un passé qui ne le comportait pas, passé de nos sentiments pour une personne, passé de sa manière d'être et de l'idée que nous avons d'elle, et tout ce qu'on peut y trouver tout d'un coup et qui peut s'y dégager, sortir du fond d'un lit, du fond de deux yeux, du fond d'une âme, de façon à faire de cette chambre plus vainement fermée le lieu de découvertes faites instantanément sur soi-même, sur elle, dont nous croyons les relations avec nous à jamais fixées, à jamais figées et qui consent à nous caresser, et de ce théâtre palpitant où nous venons d'entrer comme en une chambre nouvelle de la vie, brisant ses apparences, jetant son masque, étant pour nous ce que nous la pensions avec ceux dont nous étions jaloux ou plutôt nous traitant comme un autre, ne nous disant plus : « Tu es celui que je trompe », mais « Tu n'es plus toi, tu es mon complice, je veux bien te faire plaisir, amusons-nous », le théâtre clos, le théâtre nécessaire où nous vivons enfin une vie imprévue et proférons les paroles sincères devant sa figure écarlate, image de splendeur et de volupté plus riche que les tentures écarlates absentes de cette chambre nue.

IV

LA RELIGIEUSE HOLLANDAISE

En 1866, Henri passa par Anvers. Il retrouva les mêmes rues par lesquelles il avait passé autrefois, les mêmes boutiques de vitrine, derrière lesquelles, aux mêmes comptoirs, comme à son rocher une méduse à travers la transparence de l'eau, les mêmes hommes, les mêmes vices étaient restés attachés, les quittant quelques heures par jour pour se laisser flotter jusqu'à la promenade ou jusqu'au port et revenant, usant dans le même caractère, par des hommes identiques, des vices qui ne devaient mourir qu'avec eux, et pourtant ne leur apportaient chaque jour qu'un plaisir toujours le même, la vie, que la nature avait mise en eux avec ce caractère et ces vices, avant que les uns et les autres les ayant abandonnés ils n'aillent tomber desséchés au fond du cimetière plus peuplé que la ville. Et dans ces mêmes rues que la vie avait construites, que la vie habitait, que la vie emplissait de son bruit, dont elle salissait ses murs, allumait déjà à cette heure les croisées, rendait mystérieux ce qui était derrière comme un secret et comme une tombe, enfiévrait l'air, souillait l'odeur, il se sentait une fièvre de se mêler plus à cette vie, d'y fureter, de la posséder, d'être un instant elle.

Tout d'un coup en pensant au cloître, son sang ayant flairé l'odeur ancienne de sa maîtresse bondit et rugit. Toute cette inquiétude amassée s'était condensée dans l'éclair de ce délire.

Il demanda la sœur Aline. Le mènerait-on à sa chambre ou le mènerait-on à sa tombe ? Car son destin était de reposer auprès de la ville, comme elle y avait vécu. Elle était là. On le fit attendre au parloir. Elle entra. Elle avait vieilli, mais elle était restée la même. Quand un chien voit sa maîtresse, on ne peut plus le tenir en laisse. Il ne put retenir son désir et se jeta sur elle pour sentir encore le goût de ces joues, qui n'avaient plus longtemps à être

roses et qui avaient déjà quelque chose de fané, d'à demi ridé au coin des yeux, qui annonçait que la jeunesse était passée. Mais elle lui fit signe qu'on les observait. Alors ils causèrent. Elle n'espérait plus maintenant que sa passion lui donnerait de grandes joies, mais elle n'avait pas changé. Seulement l'habitude de ne pas assouvir son désir, au heu de l'exaspérer, lui avait ôté de l'importance qu'il avait dans sa vie. Elle lui avoua qu'il y avait cinq ans qu'elle n'avait couché avec un homme. « Comment, mais les soldats qui ont campé ici au mois de novembre ? — C'est vrai, dit-elle, mais j'avais si peur qu'ils ne le racontent. Maintenant, je tiens surtout à mon repos. Je tiens à rester bien avec les autres sœurs. Toutes mes habitudes sont dans cette vie. Je ne souhaite pas d'en changer. » Pourtant elle pensait toujours à la même chose. Et quand Henri ne pouvant se contenir lui prit la main, elle changea de couleur. « Prends garde, tout à l'heure nous verrons », lui dit-elle. Elle alla écouter à la porte. La sœur qui veillait étant toujours là. L'heure du salut arriva. Henri lui dit qu'il ne partait que le lendemain, qu'il serait le soir à l'hôtel : elle pouvait demander une permission à la supérieure. « Oh ! j'ai trop à faire ici, mon chapelet de Pâques n'est pas commencé. Peut-être l'année prochaine, si tu reviens, nous aurons plus de chance. Cela m'aurait rendu si heureuse », répondit-elle en souriant, avec un sourire où il y avait toute la douceur d'une femme autrefois amoureuse. « J'y pense souvent », lui dit-elle.

★

Lorsque Jean vint en Hollande, Henri lui ayant donné l'adresse du couvent, il y alla. « Si j'allais me tromper ? » s'était dit Jean. S'il s'était trompé de nom, si c'était une autre ? Mais quand il la vit entrer, croyant que c'était un ami de ses parents, peut-être le père d'une des religieuses qui venait à elle, portant devant ses yeux ce calme apparent qui faisait que les religieuses la prenaient pour l'une d'elles, pour la plus vertueuse d'entre elles, comme un policier qui a deviné un voleur, qui pourrait déjà arracher la perruque qui le déguise sans crainte de s'être trompé et d'avoir affaire à une vraie chevelure, Jean l'avait déjà reconnue, il aurait déjà pu mettre la main sur elle.

Le désir a un instinct comme le chien qui lui fait flairer aussitôt l'odeur du désir, si bien caché qu'il soit pour tout autre. « C'est cela, se dit-il, c'est elle. Pour toutes les autres sœurs elle est pareille à toutes les sœurs, mais pour moi elle est pareille à toutes les femmes de plaisir. Elle n'en a peut-être jamais vu. Elle est certainement la seule de tout ce cloître, mais elle n'en est pas moins pareille aux autres. Et maintenant que la clef qui était faite pour elle va l'ouvrir, je sais d'avance tout ce qu'il y a dedans. » Et il la regardait comme une fleur poussée seule dans un rocher sauvage où elle mourra, mais présentant tous les caractères de l'espèce qu'il connaissait si bien. « Ma sœur, lui dit-il en la regardant dans les yeux — mais elle ne se méfiait pas et ne se croyait pas reconnue — je viens de la part de quelqu'un qui a gardé un très bon souvenir de vous, d'un officier qui se nomme Réveillon et qui pour une heure que je passe dans cette ville m'a chargé de vous apporter tous ses compliments. » Elle l'observa. Peut-être Réveillon ne lui avait-il pas dit davantage ? « En effet, dit-elle avec calme, va-t-il bien ? » Et elle le regardait à la dérobée, croyant et ne croyant pas, cherchant à deviner sa pensée. « Il m'a aussi dit… », dit Jean, en la regardant de plus en plus fixement avec un sourire qui tâchait d'éveiller, d'annoncer les paroles qu'il n'avait pas encore prononcées — et déjà sans doute elle avait compris et ses yeux étaient comme emprisonnés par ce regard singulier qui semble empêcher d'aller plus avant dans la pensée, dans ce regard toujours le même parce que ce n'est pas une personne qui à ce moment-là exprime, mais quelque chose qui est pareil chez tous, dans ce regard obscur comme le regard de quelqu'un qui est en danger ou qui est jaloux, non pas peut-être parce qu'il y a à ce moment dans l'âme une extrême incertitude mais plutôt parce que ce n'est pas l'âme qui est à ce moment dans le regard mais quelque chose d'obscur, de profond, qui ne peut s'exprimer, se nuancer. Alors l'œil est comme le cristal d'une pierre qui regarderait avec une ardeur aveugle. Puis, le caractère moral ne pouvant rester longtemps absent de l'être, avec la vulgarité de celles qui aiment le plaisir pour le plaisir et qui les a poussé toutes à prendre comme une chose plaisante ce qui leur cause tant de troubles et souvent tant de remords, au moment où il venait de finir sa phrase en disant : « … que je pourrais peut-être vous rendre les heures agréables qu'il a passées dans la tour avec vous, moi-même ou en vous mettant en rapport avec de mes amis qui doivent passer par ici », elle sourit et lui dit : « Je vous ai déjà compris. » Sourire

vulgaire, peut-être aussi sourire touchant, bonheur de ce premier moment où elle avait pu lever le masque et respirer. Et ce bonheur de trouver un frère, de ne plus dissimuler, de pouvoir parler du secret qu'elle cachait toujours fut si grand qu'elle le fit asseoir et qu'ils causèrent sans penser à ce qui avait été l'objet de sa visite, le symbole de leur reconnaissance.

« Ah ! je vous envie, vous autres hommes, dit-elle. Vous êtes le premier homme avec qui je puisse parler franchement depuis un an. Il y a un an que je n'ai couché avec un homme. Et ne pouvoir se confier à personne… — Car il n'y en a pas d'autre qui ?… il n'osa achever. — Si, la sœur tourière, répondit-elle à voix basse en rougissant. Je me suis souvent demandé si la sœur Lélie n'avait pas eu une intrigue avec le portier mais je ne suis pas sûre. — Deux, peut-être trois », se dit Jean en admirant la richesse de toutes les espèces, ce que la nature cache de variété dans son apparente uniformité, sentant une angoisse comme quand il avait vu la digitale dans le vallon où elle mourrait entre deux quartiers de roc qui ne l'avaient pas connue. « Trois », répéta-t-il tout haut. Elle sourit par cette même vulgarité et aussi par ce même soulagement de ne pas se sentir seule, de sentir une espèce de la nature en elle qui l'avait fait sourire tout à l'heure. « Mais comment avez-vous osé ? Si ça n'avait pas été moi ? — Je vous ai reconnue tout de suite », dit Jean avec un sourire de suffisance. Elle fut blessée, pour un peu plus elle lui aurait dit : « Vous vous êtes trompé. »

Ils avaient trop parlé : elle l'intéressait, elle ne le troublait plus. Elle lui flatta la joue de sa main, il crut devoir exagérer l'expression du plaisir qu'il n'avait pas ressenti, il lui lança un regard heureux et reconnaissant auquel elle répondit d'un air interrogateur, modeste et coquet. « Vraiment ? » Au bout d'un instant il se dit que cela ne suffisait pas et se jetant sur elle avec un emportement il la baisa avec tant de violence qu'il s'écorcha les lèvres. Il n'avait qu'un sentiment désagréable de chaleur dans la tête et un goût dans la bouche. Il se recula de quelques pas feignant d'avoir peur qu'on n'entrât, et il lui souriait mécaniquement, voyant combien elle était belle mais combien elle le laissait froid. Il fallut partir. Elle le retint sous tous les prétextes. Quand elle le vit partir des larmes de déception montèrent dans ses yeux.

★

Quelques années plus tard Jean et Henri retournèrent ensemble à Anvers. Ils allèrent par curiosité au couvent et demandèrent la sœur Aline. Elle vint : c'était une jeune fille qui certes ne connaîtrait, elle, jamais le plaisir. « Ce n'est pas celle-ci », dirent-ils. L'autre, elle était morte. Ils avaient l'air attristé. La supérieure pensa que ces messieurs étaient peut-être des parents : elle les fit mener à sa tombe, et d'abord leur montra une photographie d'elle qu'on avait faite pendant sa dernière maladie et qu'elle avait léguée à la supérieure : tout ce qui restait d'elle et qu'elle léguait à une femme qui ne l'avait au fond jamais connue, lui léguant l'image de cette expression que la supérieure prenait encore pour du détachement et le feu de la piété. On la reconnaissait, c'était encore elle, et il était visible que c'était la même. Et ses cheveux avaient vieilli sur son front, sur lequel passaient, mais moins fréquentes et moins vives, les mêmes images. Puis ils allèrent à sa tombe sur laquelle le soleil souriait avec cette indulgence qu'on a pour ceux que rien ne peut sauver. Le vent sur sa tombe faisait trembler une herbe folle. Et sous la pierre ils devinaient la forme, peut-être encore assez intacte pour que l'espèce à laquelle elle appartenait se lise encore, et d'où les dernières traces de son désir ne s'en iraient qu'avec les derniers vestiges de sa vie. Ils se turent un instant et il y avait un silence absolu. Là était le secret maintenant inutile de ce avec quoi Dieu souffle une vie, avec des vices qui ne lui donneront chaque jour que de moins en moins de plaisir.

V

MORT DU VICOMTE DE LOMPEROLLES HISTOIRE DE Mme DE CLOSETERRES LE CANCER DE PERROTIN

« Tu as bien vu à la maison le vicomte de Lomperolles, dit à Jean, un soir qu'il dînait chez lui, Henri de Réveillon. — Oui, celui qui détestait tous les jeunes gens, hé bien ? — Hé bien, notre pauvre cousin a été trouvé mort ce matin avec deux balles dans la tête. — Le pauvre homme, s'écria Jean, mais pourquoi ? — Tu devines bien, mon père avait parlé au tien de ce qu'il avait découvert il y a seulement deux mois, car avant, je te jure que nous ne nous en doutions pas. Dire que pendant quarante ans mon père… — Je ne sais pas de quoi tu veux parler. — Comment, votre père a été si discret avec vous ? Papa lui en avait parlé pour voir s'il n'y aurait pas moyen de faire arrêter par le ministre cette campagne de chantage qui a amené sa mort ce matin. » Alors Henri avait raconté à Jean ce qu'avaient caché au monde pendant quarante années l'attachement profond et la fidélité apparente de M. de Lomperolles à sa femme.

Il éclaira brusquement la vie souterraine si bien gardée, aujourd'hui sans défense, qui s'étendait sous son autre vie, comme ces palais d'Orient au fond desquels il y a des cachots, où celui qu'hier on croyait le maître de la Turquie est le prisonnier d'un janissaire qui ne tarde que trop à le frapper. Jean apprit que les deux cent mille francs que M. de Lomperolles était censé avoir perdus en un jour au jeu avaient été abandonnés en une nuit à un violoniste polonais qui le quitta le matin même et grâce à la dot qu'il s'était fait constituer épousa une jeune fille riche dont il était amoureux. Puis venaient successivement sans compter ceux dont on n'a pas su, dont

M. de Lomperolles même ne savait pas qui ils étaient, son amour pour un cuirassier, pour un vicaire, pour un danseur, pour un forçat qui vingt fois aurait pu le tuer d'un seul coup comme il avait fait de bien d'autres et qui le tua plus lentement, mais plus profitablement, lui faisant donner dans ces deux derniers mois par des chantages successifs les six cent mille francs qui constituaient le reste de sa fortune. Alors Jean comprit l'acharnement du vicomte à maudire les jeunes gens, comme un vieillard, qui toute la vie a souffert des femmes, voue à l'enfer une engeance qu'il a tant aimée, et où il n'a trouvé, parmi tant d'expériences, que des coquines et des cruelles. Il comprit aussi, et il sentit une rougeur d'indignation brûler sa figure, la réserve de M^me^ de Lomperolles avec lui, comme avec tous les jeunes gens, ce regard où à la défiance de l'ennemi se mêlait une timidité mélancolique en face du vainqueur qui l'avait dépossédée de ses droits et chaque jour, sur les sens de M. de Lomperolles, devenait plus fort. Henri raconta à Jean comment, tant l'instinct de l'imitation sociale est plus fort que nos folies individuelles, ce dissident de l'amour de la femme avait emprunté à l'amour de la femme non seulement son langage, comme tant de lettres retrouvées en apportaient le témoignage lyrique, mais jusqu'aux rites et aux coutumes les plus spéciales, présents de bijoux et de toilettes, soupers, parties de théâtre et parties de campagne, voyages à l'imitation des voyages de noces, noms gravés au couteau sur l'écorce des pins de la Forêt Noire ou des orangers de Messine.

« Mais pourquoi disait-il avec une vraie indignation, en parlant de maint jeune homme : Quelle horreur, c'est une vraie femme ? — Naturellement, répondit Henri. On l'avait volé sur la qualité de la marchandise. Être une femme, que pouvait-il reprocher de pire à un jeune homme ? »

★

M^me^ de Closeterres entra. Après la mort de M. de Serves, accablée par la douleur, elle était restée quelques années sans sortir, puis elle s'y était remise peu à peu et elle vivait maintenant en parfaite intelligence avec M. de Closeterres. Celui-ci, au lieu de montrer cette perpétuelle violence qui faisait admirer la douceur de sa femme avec lui, était au contraire

prévenant et conciliant avec elle, de sorte qu'on pouvait se demander si son humeur d'autrefois qui apparaissait comme l'effet permanent de son caractère et de sa santé n'avait pas été le résultat d'une situation éphémère qui ne lui avait pas survécu. Car il est difficile de savoir du caractère des autres ce qui n'en changera jamais et ce qui est produit par des habitudes que nous ne connaissons pas. Nous causons sans le savoir avec quelqu'un qui a pris de la morphine il y a une heure, ou qui va se tuer le soir. Et pourtant nous remarquons à peine que l'un et l'autre étaient distraits. Mais si des changements profonds se produisent dans les habitudes et dans l'existence des hommes, des changements non moins profonds se produisent dans leur santé. Tel homme délicat et qui allait mieux depuis quelques années meurt violemment vers trente ans, et la maladie d'estomac de tel autre qui allait en s'aigrissant et pouvait amener une crise fatale cède vers trente ans et lui laisse passer heureux et souriant le reste de son âge, qui ressemble à ces admirables fins d'une journée où l'on eût bien cru le matin qu'il pleuvrait. Peut-être la mort de M. de Serves n'était-elle pas la cause du changement de manière de M. de Closeterres avec sa femme mais était-ce l'amélioration de sa santé, sa maladie de nerfs ayant cédé, sans muer, au moins en apparence, avec aucun autre mal.

« Je viens vous annoncer une grande nouvelle, dit M^me^ de Closeterres à M^me^ de Réveillon. — Marianne se marie ? demanda la duchesse. — Oui, répondit M^me^ de Closeterres, elle épouse Henri de Serves, ils s'aiment depuis dix ans. » C'était vrai. Aux longues années de la liaison de M. de Serves et de M^me^ de Closeterres ils se voyaient tous les jours. M^me^ de Closeterres aurait voulu faire faire un mariage riche à sa fille, mais les enfants s'aimaient et tous deux étaient d'un caractère sauvage et n'aimaient rien que l'autre.

M^me^ de Closeterres emportée par un mal violent mourut un peu avant les fiançailles, et son mari qui l'avait éperdument aimée la suivit de près. Mais les deux enfants s'épousèrent. Plus grave et plus tendre peut-être, Marianne ressemblait à sa mère, bien que la duchesse de Réveillon dît souvent à Jean : « Si vous aviez vu sa mère à son âge, elle était bien plus jolie. » Et Henri de Serves ressemblait à son père bien qu'il n'eût pas ce goût violent du plaisir, cette faiblesse pour toutes les élégances qui dans un monde

frivole avait distingué M. de Serves aux yeux de M^me^ de Closeterres comme dans un autre monde distingue, pour la fille d'un professeur, qu'un jeune homme soit sorti le premier de Normale.

Leur amour avait quelque chose de singulier, car il avait l'air plus ancien qu'eux. Ils avaient l'air de ne pas le connaître tout entier, impression que du reste donnent déjà ceux qui s'aiment très jeunes et qui ont ainsi l'air d'avoir un destin au-dessus de leur âge. Leur amour avait aussi quelque chose de triste, car leur amour empruntait au passé qu'il rappelait sa mélancolie, et l'avertissement qu'il devait passer aussi. Dans le sourire triste de sa mère que Marianne voyait dans une photographie adorée qu'elle avait dans sa chambre, Marianne ne saurait sans doute jamais ce qu'il y avait pour un autre qu'elle, qui ressemblait à son Henri. Elle semblait connaître par avance les joies et les douleurs de sa fille sans oser lui dire son secret, avec le regret de ne pas pouvoir se consoler en les contemplant. Car elle était allée dormir dans cette ville qui domine la grande ville mais qui est tout de même plus petite qu'elle, la ville de ces morts qui tiennent malgré tout moins de place, qui n'ont pourtant qu'un jour dans notre année, et où il fait si froid que nous n'y restons jamais bien longtemps. Nous ne laissons rien de nous que ce qui a pu prendre vie dans les autres. M^me^ de Closeterres adorée par sa fille, puis peu à peu oubliée n'avait rien laissé d'elle que ce sourire que M^me^ de Réveillon retrouvait dans la figure de Marianne et qui lui faisait dire : « Comme vous ressemblez à votre mère », que cet amour pour ce jeune homme blond, presque roux, aux traits fins, et un sérieux qu'elle-même n'avait pas eu et qui était peut-être né de ses peines.

Marianne plaisait à Jean et il aurait aimé la voir quelquefois. Mais elle n'allait presque jamais chez les Réveillon. « J'étais très liée avec sa mère, disait la duchesse, car ma mère avait été l'amie d'enfance de la sienne, la grand-mère de Marianne alors. Je ne l'ai pas beaucoup connue, mais elle était charmante. On n'a jamais su si elle n'était pas morte du chagrin d'avoir su que sa fille était la maîtresse de M. de Serves. Blanche lui disait que ce n'était pas vrai et elle lui a toujours juré qu'elle ne le croyait pas. Et pourtant c'était bien difficile à croire. Il y a des moments où Blanche avait envie de la vérité. Du reste pour moi elle l'avait devinée et elle en est morte. Comme je vous dis, je suis restée très liée avec Blanche, bien que nous eussions bien peu le même genre, comme vous pouvez penser. Mais ce sont

des vieilles relations de famille qui vont en se relâchant. Sa fille ne me met plus que des cartes, il paraît qu'elle n'aime pas le monde, vous pensez bien que ce n'est pas moi qui irais la chercher. Je l'ai invitée au mariage d'Henri, elle n'est pas venue, ses enfants et les enfants d'Henri ne se connaîtront pas. Les relations se perdent avec les générations et rien que dans une vie même. Je vous assure : quand je range des lettres, si je trouve des lettres d'amis qui me tutoient aujourd'hui et m'appelaient « Mademoiselle », je retrouve aussi des lettres passionnées d'amies que je ne reconnaîtrais pas, et simplement même des lettres très fréquentes d'amies avec qui je suis très bien mais qui, ces lettres me le rappellent, me voyaient plusieurs fois par jour et que je vois deux fois par an. » Pourtant la duchesse envoya un cadeau à Marianne pour son mariage. Et ils partirent passer leur lune de miel dans cette Bretagne que M^{me} de Closeterres avait tant aimée.

Nous sommes obligés hélas de laisser nos œuvres inachevées, mais nos idées sont reprises par ceux qui nous suivent, et quand nos yeux sont fermés pour jamais, les vieilles gens en reconnaissent le regard dans le regard de nos enfants, qui ne nous ont pas connu et qui gardent notre souvenir dans leurs traits, sinon dans leur cœur.

★

« Je trouve Perrotin bien baissé, dit la duchesse à son mari. Il n'est plus gai comme autrefois. » « Dame ! il vieillit comme tout le monde, dit le duc. — Il serait malade que cela ne m'étonnerait pas, dit la duchesse. Je lui trouve l'air préoccupé. — Mais sais-tu qu'il doit avoir au moins soixante-sept ? — Oh ! cela il est étonnant. — J'aurais cru que c'était un homme de cinquante ans ? », dit Jean.

Avec son air chic et son expression basse, sa taille écourtée, son teint de tabac, Perrotin avait l'air à la fois vil et chic d'un bout de cigare cher. On disait que Perrotin, bien qu'il fût toujours aussi élégant, aussi bavard, menait la même vie, passait à une heure du matin en habit tous les soirs au même endroit en se rendant au cercle, seulement un peu plus blanc de figure, et le nez un peu plus rouge (car notre figure ne change guère : un doigt de poudre et il n'y paraît presque pas, car notre figure c'est notre moi,

et en somme on nous reconnaît toujours), avait un cancer. Et cela étonnait presque Jean, donnant à Perrotin une sorte de profondeur qu'on ne lui aurait pas cru, comme s'il lui avait découvert une vie intérieure. Il paraît que la nuit, il ne pouvait fermer les yeux, et sa gaîté du jour n'était plus tout elle-même, elle couvait des inquiétudes. On ne se figurait pas que cet homme pour qui un enterrement était une chose si extérieure, qui se disait parmi les occupations embêtantes, qui, disait-il, remplissaient agréablement son existence : « J'ai demain matin l'enterrement de Un Tel », serait un jour enterré lui-même.

VI

LES MONETS DU MARQUIS DE RÉVEILLON

L'hôtel qu'habitait le marquis de Réveillon était une grande construction moderne, attenante à des jardins, et où plusieurs salons se succédant avaient été exécutés pour réaliser quelques-unes de ses imaginations d'art, et pour répondre aux occupations auxquelles il se livrait. L'un était une pièce tout en bois, comme une vaste boîte à cigares, sur les murs en sycomore de laquelle des hiéroglyphes égyptiens étaient tracés, et où il venait composer de la musique. Elle donnait sur un salon Louis XVI, qui à côté de cette pièce nue, en bois, sans meuble, où tout avait la raison de sa place dans une fantaisie tout intellectuelle, paraissait au contraire plus chaud avec ses tapis épais, plus encombré et plus confortable avec ses nombreux fauteuils en tapisserie claire, avec ses tapisseries, ses glaces au mur. Ici l'ameublement répondait au contraire aux besoins de la vie et à la tradition du passé. C'était l'image d'un temps où l'on se plaisait à voir devant soi la peinture de plaisirs galants, à la figuration desquels nous avons repris goût, en nous prêtant par l'imagination à l'idéal divers des époques passées.

C'était sans doute un autre caprice de l'imagination, bien moderne aussi en cela du marquis, éprise du passé, qui lui avait fait accumuler des conforts qu'on avait aimés sincèrement il y a deux cents ans, qu'on avait méprisés il y a trente ans, dans cette pièce. Car les objets qui furent aimés pour eux-mêmes autrefois sont aimés plus tard comme symboles du passé et détournés alors de leur sens primitif, comme dans la langue poétique les mots pris comme images ne sont plus entendus dans leur sens primitif. Ainsi, sur la table aux pieds de chèvre dorés, un encrier ne servait pas à écrire — dans cette pièce où l'on n'écrivait pas — mais à évoquer le temps

où cette vie luxueuse fut une vie familière et où ces années entrées dans l'histoire et dans l'art furent vécues sincèrement, furent les jours irréparables et rapides, quelquefois bien longs, de ceux qui s'égayaient du sujet de cette tapisserie qui sert seulement à nous évoquer le charme de leur vie, et pour qui ces portraits et ce buste, devenus les portraits anciens d'hommes du vieux temps, servaient à leur présenter les traits aimés d'un père ou d'une épouse adorée. Et comme c'étaient des portraits d'aïeux le marquis les avait, comme quelquefois le fils ou l'époux d'alors, pour l'orgueil. Mais ce qui était alors l'orgueil direct d'actions d'éclat, ou d'une situation prépondérante à la cour, n'était plus que le charme que le marquis, en artiste romantique qu'il était, trouvait à ces évocations d'un passé qui ajoutait une sorte de poésie à son nom.

Dans cette pièce, le soir, le marquis réunissait souvent quelques amis qui écoutaient, silencieusement assis sur les fauteuils de pâle tapisserie, sous les portraits, les tapisseries et les glaces, quatre musiciens qui jouaient les quatuors de Beethoven, de Frank, de d'Indy préférés du marquis, et qui vers minuit se retiraient, laissant l'assemblée causer un instant et se dire bonsoir. Car nous avons beau nous réunir dans un salon d'autrefois, assis sur des fauteuils qui figurent en tapisserie les divertissements naïfs des yeux alors ouverts des anciens hommes, ces choses ne nous prennent pas tout entiers et c'est nous qui les faisons servir à notre vie. Nous les forçons, pendant les soixante ans que nous avons à passer parmi elles, à entendre ce qu'est notre vraie vie. Le théâtre construit pour qu'on y joue des féeries s'emplit chaque dimanche d'autant de gens pour leur offrir sans décors, sans acteurs, sans actions, une musique inarticulée. Et les tapisseries qui figuraient aux hommes d'autrefois ce qu'ils trouvaient sincèrement, sans retour d'imagination, plaisant et gai, rencontrent le regard d'un homme assis sur le fauteuil Louis XVI et qui écoute ce qu'il aime cette fois sincèrement et sans retour d'imagination, un quatuor de César Franck.

Ainsi les heures s'écoulaient pour le marquis au milieu des souvenirs d'heures plus anciennes, et il goûtait ses plaisirs parmi les images de plaisirs qui avaient cessé depuis longtemps d'être goûtés. Et quand silencieusement ses hôtes assis dans les bergères écoutaient les quatre musiciens, par moments il semblait que c'était la vie du passé, la vie telle qu'elle avait été qu'il était donné de vivre, et à d'autres moments ces jeux

présents de la vie semblaient déjà des jeux funèbres, auxquels se livraient ceux dont bientôt les yeux ne brilleraient plus que sur un portrait qui serait déjà un portrait d'ancêtre ou dans la mémoire du jeune homme qui les a encore vus, et qui en les voyant croyait déjà voir un de ses souvenirs, tant les scènes de la vie nous semblent toujours, au moment de s'évanouir en d'autres, comme déjà des scènes de notre mémoire. C'est ainsi qu'on passait la vie, que les soirs succédaient aux soirs et que c'était tout de même la vie du marquis, la seule vie qu'il aurait à vivre qui s'écoulait ainsi.

★

Arrivé au seuil de l'hôtel du marquis de Réveillon, Jean qui l'avait accompagné allait lui dire au revoir. Il se sentait énervé, en songeant qu'il allait rentrer chez lui, qu'il faudrait ne pas faire de bruit de peur de réveiller ceux qui dorment, quand le marquis lui dit : « Vous ne voulez pas entrer chez moi ? Si vous n'avez pas envie de dormir, je vous montrerai mes Monets puisque vous aviez toujours eu envie de les voir. Vous aurez tous les livres que vous voudrez, plusieurs salons à votre disposition, un souper assez bon et un bon lit quand vous aurez envie de vous coucher où vous pourriez dormir jusqu'à deux heures sans que personne vous réveille. » Et déjà ils étaient entrés en causant. La voix du marquis était forte et ils causaient à très haute voix. Et déjà cette sensation de parler fort à cette heure avancée de la nuit triomphait de cette répugnance que ceux qui sont énervés ont à rentrer le soir. Le spectre du sommeil qui ne nous trouble de son absence que quand sa recherche nous est imposée, n'était pas attiré par cette nécessité d'aller doucement pour ne pas éveiller les dormeurs, prélude qui nous conduira trop vite à l'absolue immobilité de notre lit, au silencieux tête-à-tête avec l'énervement. Tout en causant, ils entrèrent dans le premier salon, où le marquis tourna tous les boutons de l'électricité pour montrer ses Monets.

Les divers endroits de la terre sont des êtres aussi, dont la personnalité est si forte que quelques-uns meurent d'en être séparés, si particulière en tout cas que beaucoup recherchent tous les ans l'agrément de leur société et gardent dans l'absence le souvenir de leur charme. Et chacun a tour à tour

ses expressions diverses, de sorte que qui aime un endroit aime les temps différents et toutes les heures. Car il sent que la vie d'un endroit, pour peu animée qu'elle semble, est beaucoup plus variée que nous ne croyons.

Quand, le soleil perçant déjà, la rivière dort encore dans les songes du brouillard, nous ne la voyons pas plus qu'elle ne se voit elle-même. Ici c'est déjà la rivière, mais là la vue est arrêtée, on ne voit plus rien que le néant, une brume qui empêche qu'on ne voie plus loin. À cet endroit de la toile, peindre ni ce qu'on voit puisqu'on ne voit rien, ni ce qu'on ne voit pas puisqu'on ne doit peindre que ce qu'on voit, mais peindre *qu'on ne voit pas*, que la défaillance de l'œil qui ne peut pas voguer sur le brouillard lui soit infligée sur la toile comme sur la rivière, c'est bien beau. Et quand c'est une cathédrale c'est beau aussi, car le portail qu'on ne voit pas est une très belle chose mais c'est une chose qui vit dans la nature. Et certaines heures de la vie sont belles de ne pas être vues, d'être visitées par le brouillard et qu'alors personne ne puisse approcher. Nous ne savions pas tout ce qu'il y a de réel et de divers dans la vie de l'endroit que nous aimons, même l'heure où il n'est point un et qui n'est pas purement négatif puisque le charme de cela peut être rendu. Nous savions bien que cet endroit est beau à l'automne, dans une sorte de transfiguration, mais nous l'aurions mieux aimé si nous n'y avions pas eu à un moment de l'année comme un spectacle, si nous avions aimé toutes les heures de sa vie parce qu'elles manifestent sa vie, sa vie où l'été fait si chaudes les ardoises du toit de l'église et borde le chemin bien connu de tant de coquelicots en fleurs et de bottes de foin liées, si un jour de dégel, au lieu de nous en aller comme si c'était un ennemi étranger à l'endroit qui passait sur lui sans le toucher, nous avions vu le soleil, le bleu du ciel, la glace rompue, la boue, l'eau flottante faire de la rivière un miroir éblouissant que l'œil ne peut fixer et où il ne peut se reconnaître, ne retrouvant la forme de rien, tandis que les arbres dénudés et brillants de givre sont là, entourant une clairière ou longeant des rives, on ne sait.

VII

MATINÉE DE JEAN AVEC SA MÈRE

Le ministre des Affaires Étrangères, ayant été rendre visite au ministre des Affaires Étrangères de Belgique, avait emmené avec lui le conseiller d'État, directeur des Affaires Extérieures, M. Santeuil. Jean alla dîner le soir avec sa mère au dehors, la ramena vers dix heures, puis alla une heure chez les Réveillon. Il revint tristement vers minuit. « Quel âge avez-vous, Jean ? lui avait demandé la duchesse pendant la soirée. — Vingt-deux ans. » Il ne cessait plus de penser avec irritation, avec désespoir au temps perdu tout entier pendant ces quatre années qui avaient suivi son départ du collège, dont chacune de ses vides et stériles journées était, diminuée, la morne et stérile image. Ces années que du collège il apercevait si belles, dans l'ivresse du bonheur et du labeur désirés, de la liberté surtout, voilà ce qu'il en avait fait, et il ne sentait rien en lui d'où tirer mieux pour les remplir. La vie n'est belle que de loin. Au fond elle ne nous réserve rien de plus que ce que contient la plus ennuyeuse journée de classe. En la passant médiocrement nous avons vécu la vie d'avance : comme dans une étroite découpure d'étoffe on peut se figurer toute l'étoffe, puisqu'elle n'est que la répétition des mêmes fils et des mêmes laines pareillement entrecroisés.

Jean rentra sans bruit pour ne pas réveiller sa mère, lut un moment sans chasser sa tristesse et alla se coucher. En posant son bougeoir sur la table à lire qui était près de son lit, il trouva un petit papier qui lui disait avec l'écriture douce et posée de sa mère : « Mon chéri, entre donc me dire bonsoir ; n'aie pas peur de me réveiller, tu sais comme je me rendors facilement. Commande ce que tu veux demain pour le déjeuner. » Jean posa la lettre et sourit de joie. Jamais M^{me} Santeuil n'avait permis à Jean d'entrer dans sa chambre le soir, de peur de réveiller son mari. Jamais, attentive aux

seules préférences de son mari, elle ne consultait son fils pour le menu des repas. Mais son mari parti, et tenant pour rien son sommeil, sa gourmandise à elle, elle était toute à son fils. Jean entrouvrit la porte de la chambre à coucher de sa mère et aperçut son beau profil grave, les cheveux défaits, les yeux clos, le nez respirant, la bouche détendue fermée comme une bouche d'enfant, qui dormait sur l'oreiller. Défaisant ses bottines pour ne pas l'éveiller, il marcha doucement jusqu'au lit, mit un baiser sur le drap fin qui la couvrait jusqu'au menton, gonflé par ses bras, puis voyant qu'elle ne s'éveillait pas, sur sa chevelure. Alors il la vit faire un mouvement, murmurant quelques mots indiscernables et se recula effrayé. Bientôt il entendit la reprise à temps égaux de sa respiration dormante, calmée. Il avait soif. Rassuré, presque déçu, il alla à l'office chercher un peu de bière, et trouva cet ordre au valet de chambre : « Julien, je ne sortirai pas demain matin, ni aucun de ces matins-ci, tant que Monsieur ne sera pas revenu. Vous m'appellerez dès que M. Jean sera réveillé. Ne faites pas de feu dans mon petit salon, je me tiendrai dans la chambre de M. Jean jusqu'au déjeuner. M. Jean dira à quelle heure il veut déjeuner. » Jean n'était plus triste et n'avait plus peur de dormir. Il sentait sa mère près de lui pendant qu'il dormirait. En allant à la fenêtre ouverte de l'office, il vit aussi que le temps était devenu clair et pourtant plus doux. Il y avait beaucoup d'étoiles au ciel, et, répandue sur l'appui de la fenêtre qu'elle pâlissait, la douce lumière de la lune cachée par les maisons. Ces deux petits papiers écrits de la main de sa mère, son doux sommeil contemplé et qu'il lui était permis de rompre, ces fidèles veilleuses des étoiles qui continueraient à briller jusqu'au matin et cette présence de la lune invisible qui elle aussi veillerait pendant son sommeil, adoucissaient pour Jean, enchantaient la nuit, l'isolement, le sommeil dont il avait peur. Il se coucha avec une joie silencieuse et profonde, et s'endormit, comme petit enfant il s'endormait la veille du jour de l'An, dans l'espoir ravi de son réveil et de la matinée qui allait suivre.

Qu'elle fut douce, en effet ! Sa mère qui tous les jours partait tous les matins avec son père, dès qu'au réveil il sonna, apparut toute prête, la tête coiffée, la figure fraîche sur une robe de matin. « Je ne savais pas si tu voudrais sortir ou rester ici. C'est pour cela que je me suis tenue prête pour ce dont tu aurais envie. » Mais Jean aimait à rester couché tard. Sa mère

resta assise près de lui, se levant seulement pour faire presser la cuisinière qui ne lui apportait pas assez vite son café, le valet de chambre qui n'allumait pas assez vite son feu. Jean lui raconta sa soirée de la veille. Ils plaisantaient ensemble des caractères, riant des mêmes choses, Jean sentant sa manière de voir, de juger, héritée de sa mère, survivante à sa mère, avec plus de plaisir encore qu'il n'en avait à la sentir approuvée par elle. À toute minute il la faisait lever de sa chaise et venir à son lit pour l'embrasser. Elle se moquait bien un peu de cette sensibilité exagérée, mais si gentiment que cette douce gaîté exaltait encore sa tendresse au lieu de la blesser. Puis elle se rasseyait, et ils continuaient leur échange de vues conformes sur les gens, leurs intrigues, leurs ridicules, leur intelligence, leur bonté. Ils voyaient les ressorts de tout avec une finesse semblable et diverse, s'amusant chacun des trouvailles qu'elle avait faites plus spécialement en l'autre, mêlant l'enfantillage à la profondeur, les plaisirs de la pénétration, de la malveillance et de l'affection, l'admiration et la tendresse, le dialogue, le rire et les baisers. Et par moments, Jean était si content qu'il se roulait dans son lit en rentrant sa tête dans ses épaules. Puis il demanda à sa mère si cela l'ennuierait qu'il lui lût. Elle répondit au contraire : cela m'intéressera beaucoup. Il lui lut haut quelques pages de Michelet, prolongeant en elle son plaisir, ses objections, sa personnalité, s'élargissant avec bonheur et goûtant aussi le plaisir de bien lire.

Ce fut elle qui lui lut pendant qu'il s'habillait. Puis ils allèrent marcher une heure, au petit soleil, le long des voitures rares, aux Champs-Élysées. Ils ne marchaient pas vite, mais l'air était si doux que Jean eut tout de suite trop chaud. Le ciel comme le sol était pâle de soleil. Ils rentrèrent par les rues propres et vides, et trouvèrent prêt le déjeuner que Jean avait commandé et qu'ils mangèrent délicieusement, Jean assis en maître de maison en face de sa mère ayant entre eux un bouquet de perce-neige qu'ils avaient rapporté et mis dans un verre d'eau, que le soleil entrant par la fenêtre venait toucher en riant. Le ciel était aussi pâle que tout à l'heure l'allée des Champs-Élysées où le soleil était répandu. Tout avait un charme de convalescence et c'était aussi avec le plaisir tout neuf d'un convalescent qui a commandé à son goût son premier repas, que Jean déjeunait ce jour-là. Il parlait avec sa mère de son père, de son grand-père, goûtant un plaisir profond à les admirer avec elle, à les sentir si différents de lui, si semblables

à lui aussi, à aller jusqu'au fond de leur personne, sans gêne, à travers leurs défauts ou leurs ridicules aimés et doux, et à retrouver leurs qualités connues et précieuses. Il se sentait intelligent et bon, il sentait dans l'intelligence et la bonté de sa mère la confirmation et surtout la filiation, la paternité de sa bonté et de son intelligence. Et comparant cette heureuse journée à son enfance prisonnière et qui ne connaissait de la famille que son esclavage, il sentait à la fois la douceur d'en être affranchi et de s'y asservir de nouveau, mais librement, comme à la tendresse d'un frère, aux mérites, aux défauts d'un auteur préféré et semblable à nous.

Sa mère alla se préparer pour aller faire des courses, pendant qu'il allait sortir avec des amis. Il frappa à sa porte pour aller lui dire adieu. « Tu as exactement la manière de frapper de ton père, lui dit-elle. C'est incroyable. S'il n'était pas parti j'aurais cru que c'était lui. » Jean était heureux de se sentir ainsi lié à son père, fier de voir qu'il était plus qu'un pauvre garçon tout seul mais que quelque chose de plus ancien que lui existait en lui, qu'il existait en dehors de lui. C'était jour d'élection. « Pour qui votes-tu ? lui dit sa mère. — Pour Denys Cochin. Et papa ? — Ton père ne peut pas voter, n'étant pas là. Il aurait voté pour Passy. — Hé bien, je voterai pour Passy, car je suis son fils avant d'être moi. » Jamais il ne vota avec tant de plaisir. En attribuant ainsi plus d'importance à son père qu'à lui, il accroissait à ses yeux la sienne propre. Il ne votait plus comme un individu isolé, mais comme le mandataire d'une famille, qui avait la dignité de la représenter. Il revint joyeux de la mairie, goûtant la même joie fière et attendrie à cet acte d'humilité que le jour où pour la première fois il était allé à une soirée diplomatique avec son père, où son père le présentait avec orgueil à tous ses collègues, et où il trouvait une émotion tranquille, cette émotion contenue que donne à tout conservateur le sentiment de la solidarité et de la tradition, à reporter non à ses propres mérites l'accueil empressé que lui faisaient les gens à qui on le présentait, mais à ce qu'il était le fils de son père, qui le jugeait digne de le présenter comme son fils.

VIII

SOIR D'HIVER À PARIS

La joyeuse impression des réveillons et des veillées se réveilla ce soir-là dans Paris. Car un brouillard impénétrable s'étant élevé, toutes les lumières eurent beau rester allumées, à quelques pas un bec de gaz était si imperceptible qu'il semblait sur le point de s'éteindre et qu'ensuite c'était la nuit, la nuit qui cette fois régnait aussi profonde au cœur de la ville que dans les champs ou en pleine forêt. Aussi, ceux qui ne savaient pas à merveille le chemin se perdaient. Les uns, croyant être arrivés au pont de la Concorde, faisaient pour la dixième fois le tour de la place des Invalides, et aux Champs-Élysées un fiacre croyant descendre dans l'avenue était entré dans un massif dont il ne pouvait plus sortir. Il fallait pour percer l'obscurité à plus d'un pas le vaste éclairage des cafés de la rue Royale. Devant eux le brouillard irisé des douces couleurs de la clarté qui le pénétrait semblait ainsi sur le seuil vous accueillir avec un sourire, comme les serviteurs d'une maison qui dans le vestibule reflètent déjà dans leur accueil la joie que leur maître aura à vous recevoir. Chacun entrait d'autant plus joyeusement qu'il avait eu de la peine à arriver et peut-être la crainte de s'être perdu. Aussi les lamentations sur le temps que chaque nouvel arrivant faisait au maître d'hôtel, qui n'osant pas se mouiller ni quitter ses clients mais intéressé par l'arrivée plus ou moins comique de chaque côté, restait sur le seuil, ces lamentations que chaque nouvel arrivant faisait étaient-elles prononcées et écoutées d'un air exceptionnellement joyeux. Quel temps épouvantable ! disait-on en entrant. Il fait un froid, dehors ! ajoutait-on en se débarrassant de son pardessus dans la douce moiteur de la salle. On n'y voyait pas à deux pas ! ajoutait-on les yeux tout clignants de la vive lumière du café. Et pas un bruit, c'est un silence ! disait-on en finissant, l'oreille joyeusement

réveillée de l'engourdissement qu'avait amené ce silence par les gaies conversations qui s'échangeaient à chaque table et où les garçons au moment de l'arrivée avaient leur part, car les événements extraordinaires rapprochent les distances et il eût été si peu naturel que deux êtres humains, fût-ce un consommateur élégant et un garçon habituellement muet, n'échangeassent pas quelques mots sur cet étonnant cataclysme physique, que le client autorisait de suite les questions, auxquelles d'ailleurs il brûlait de répondre en disant : « Ah ! je viens de la place de la Concorde, je vous réponds que ce n'était pas commode de trouver son chemin. — Ah ! je le crois, disait le garçon, nous avons un client qui venait de la place de la République, son cocher s'est perdu trois fois. — Si ce n'était que de se perdre, disait le monsieur, mais c'est qu'on ne se retrouve pas. — Oui, voilà l'embêtant », disait le garçon. Puis, comme après les événements les plus singuliers la vie reprend son cours, le monsieur commandait une consommation et le garçon allait la chercher. Et pendant qu'il attendait dévorant des yeux les nouveaux arrivants, auxquels il brûlait de parler comme si c'eût été un compagnon de voyage, passait le maître d'hôtel. « Monsieur a-t-il commandé quelque chose ? — Oui, un grog. — Ah ! oui, c'est bon, par ce temps-ci, quelque chose de chaud. » Le monsieur retombait dans le silence, mais l'œil à la fois vif et incertain qu'il fixait autour de lui brillait au milieu du silence que les convenances l'obligeaient à garder comme les éclairs des fusils prêts à partir et tout chargés. Un seul monsieur agacé de la familiarité des garçons commanda sa consommation d'un air sec et répondit désagréablement quand on lui demanda s'il voulait ôter sa pelisse. Il repartit au bout de quelques instants sans avoir subi en rien l'influence de la cordialité générale, ayant tenu à montrer qu'il n'était pas comme tout le monde. Bientôt, chacun s'étant réchauffé, personne n'eut plus son manteau sur le dos ni son chapeau sur la tête. Et on se mit à boire et à jouer tout en causant avec une grande gaîté, comme on le voit dans les bivouacs et partout en général où à l'inquiétude et à l'inconfort succèdent le bien-être et l'insouciance.

★

M. Santeuil qui était très estimé dans ce café, quoiqu'il ne connût aucun des nobles qui y allaient, parce qu'il avait une haute situation dans l'administration et parce qu'il avait autrefois aidé le patron de ses deniers, causa un instant avec le garçon, prit une consommation et sortit. Il était triste parce qu'il pensait à Jean. En rentrant il s'assit un instant dans le vestibule pour ôter son caoutchouc. Réveillé un instant par le bruit, le grand chien qui dormait sur la couverture tourna la tête et fixa un instant sur lui ses yeux, ses yeux qui ont dans leur regard toute la majesté du sommeil sur lequel les paupières viennent de se lever, tout cet oubli que le réveil vient de desceller qui apparaît et qui rend grave. Sans doute il vous est arrivé de traverser le soir la chambre d'un petit enfant qui dort et que la lumière a réveillé. Il n'a pas bougé et vous croyez qu'il ne s'est pas réveillé. Mais vous le voyez qui vous regarde de ses yeux grands ouverts. Peut-être même si vous vous approchez de lui, étonné, heureux, sentant son calme il sourira et si vous l'embrassez, il vous embrassera. Mais il ne sait pas l'heure qu'il est, pourquoi vous êtes là ; vous entendez un bruit léger ; il s'est endormi et ne se rappellera jamais que vous êtes entré ; il vous a souri comme on sourit en dormant, il vous a regardé presque sans vous voir, en tout cas sans penser et il s'est rendormi. Et sans le réveiller vous avez embrassé sa petite figure qui, les yeux fermés, la bouche laissant passer le souffle, est occupée à cette grande chose mystérieuse qui est dormir. Car les petits enfants et le chien qui tout à l'heure a regardé M. Santeuil avant de se rendormir, font avec leur petit corps des choses graves comme de dormir, comme de mourir. Et le petit enfant qu'on a réveillé, de se voir ainsi dans son lit et de voir cette lumière, rit, car il ne sait pas la grande chose qu'il faisait en dormant. Aussi ce sourire est-il le vrai sourire d'innocence. Puis il s'est rendormi.

M. Santeuil entra dans sa chambre. La tristesse, le froid, la fatigue l'avaient épuisé. Il se déshabilla en grelottant, puis entra dans son lit, sentit avec ses pieds la boule bouillante, la ramena sur le pied et rabattit sur sa poitrine les couvertures. Il avait très envie de pleurer, mais on ne peut pas dire qu'il eût en ce moment aucune souffrance pénible. Il sentait que dans son lit jusqu'à demain matin aucun ennui nouveau, aucun effort pénible à faire ne viendrait le tourmenter. Il avait jeté dans son lit ses membres comme des outils pesants et pourtant chers qu'il n'avait plus à porter et il

respirait avec bruit en se sentant allégé de ses jambes tout à l'heure encore si lasses, si froides, et qui gisaient devant lui au chaud, sentant la boule brûlante de son flanc qui comme un ballon dégonflé soufflait et se détendait à côté de lui. Par moments d'un léger mouvement il les reprenait pour mieux appuyer son flanc contre le matelas de manière à ne plus rien avoir à maintenir, que tout son flanc s'y étant creusé un antre parfait pût s'y appliquer exactement, laisser porter par le bon matelas toutes ses parties flottantes, ou pour rapprocher de ses pieds la boule brûlante. Il avait envie de pleurer et, cela lui donnait encore froid mais un froid qui n'avait rien d'insupportable dans cette bonne chaleur : et il aurait peut-être été encore mieux du reste au froid, sur une natte dure, car cet anéantissement qu'il y a dans l'absence de toute espérance est peut-être plus complet en dehors de tout bien-être physique. Et l'amertume qu'il y a à se sentir glacé pendant qu'on pleure, à se raidir, à sentir sa faiblesse, se chargeant de tout ce plaisir qui est attaché à la vie humaine qui ne nous abandonne pas tant que nous vivons, qui se réfugie dans le frisson, dans la douleur, dans la désespérance, est un plaisir que nous sommes bien fous d'aller chercher si loin puisqu'il est toujours avec nous, entre nous et notre couche, entre nous et la terre dure, entre nous et nos larmes, et qu'aucune circonstance ne peut nous donner davantage. Puis pour mettre le sceau sur l'oubli qui commençait à s'emparer de lui, M. Santeuil d'un souffle aplatit la petite pyramide jaune que faisait la flamme de sa bougie. Elle s'évanouit et la nuit se fit. Alors M. Santeuil sentant si peu de choses à ce moment dans sa vie qu'il n'y aurait pas craint la mort, s'endormit, c'est-à-dire alla se livrer à ces pensées si poignantes mais dont il nous est défendu de nous souvenir, à toute cette partie de notre vie à laquelle nous ne repensons jamais, qui ne guide pas nos actes, qui est oubliée, mais dans laquelle nous ne cessons pourtant pas de voyager en imagination et qui nous change comme l'autre, comme tout, où se mêle du plaisir ou de la peine, et des pensées. Et comme en voyage on se réveille dans un tout autre pays que celui où on s'était endormi, ainsi notre pensée est dans un tout autre site quand nous nous réveillons que quand nous nous sommes endormis et souvent celui qui s'était endormi dans la lumière où toute chose semblait belle, se réveille dans un jour triste où tout est difficile, où l'esprit semble à peine exister. Il se souvient des choses qu'il s'était dit avoir à faire avant de s'endormir et qui alors semblaient si faciles. Il a tant voyagé depuis, pendant cette nuit, que tout a bien changé en

lui et ces mêmes choses-là lui semblent impossibles. Il est harassé, il est fâché et il faut l'attente d'une nouvelle, ou la chaleur du café qu'on lui apporte pour réveiller en lui le goût de la vie, bien loin de laquelle sans doute des esprits disparus l'ont entraîné cette nuit.

IX

PORTRAIT D'UN ÉCRIVAIN

Cette année-là Le Gandare exposa au Champ-de-Mars un portrait de Jean Santeuil. Les anciens camarades d'Henri-IV n'auraient certainement pas reconnu l'écolier désordonné — toujours mal mis, dépeigné, couvert de taches, l'attitude fiévreuse ou abattue, le geste plus expressif que noble, le regard exalté s'il était seul, timide et honteux s'il était devant le monde, toujours pâle, les yeux tirés, cernés par l'agitation, l'insomnie ou la fièvre, le nez trop fort dans les joues creuses avec de grands yeux pensants, qui versaient seuls quelque beauté, avec leur lumière et leur tourment sur cette figure irrégulière et maladive — dans le brillant jeune homme qui semblait encore poser devant tout Paris, sans timidité comme sans bravade, le regardant de ses yeux allongés et blancs comme une amande fraîche, des yeux plus capables de contenir de pensée, qu'en ayant pour le moment aucune, comme un bassin profond mais vide, les joues pleines et d'un rose blanc qui rougissait à peine aux oreilles que venaient caresser les dernières boucles d'une chevelure noire et douce, brillante et tordue, coulante, s'échappant en ondes comme au sortir de l'eau. Une rose coupée au coin de son veston de cheviote verte, une cravate d'une légère étoffe indienne qui imitait les ocelles du paon, venaient témoigner à la vérité de sa mine lumineuse et fraîche comme un matin de printemps, de sa beauté non pas pensante mais peut-être doucement pensive, de la délicatesse heureuse de sa vie.

Et pourtant M. et M^me^ Santeuil qui avaient d'abord encouragé Jean à aller dans le monde, qu'avait bientôt flatté la grande situation qu'il s'y était faite, étaient ennuyés de voir Jean ne plus travailler, ne plus lire, ne plus penser et n'en avoir même plus, au moins depuis quelques mois, de regret

ni de honte. « C'est un garçon qui aurait pu faire tout ce qu'il aurait voulu et qui ne fera jamais rien », disait M. Sandré à sa fille.

M. Santeuil dont la robuste insouciance s'épuisait avec l'âge, sa santé devenant moins bonne, et par suite d'une retraite qui commençait à sonner, ses occupations moins nombreuses, restait aussi songeur le soir, pendant que son fils était au bal et se demandait parfois si après sa mort, sa fortune, l'honneur réputé de son nom bourgeois, loin d'être accrus par son fils ne tomberaient pas en déchéance. « Je n'avais que trop raison de m'inquiéter, répétait M. Sandré, vous ne m'écoutiez pas d'ailleurs. — Hélas, je sais maintenant quel est l'écueil, disait M. Santeuil à qui, à ce nouveau tournant, la destinée de son fils apparaissait toute différente. C'est la légèreté, la frivolité, l'amour du monde. Saurons-nous l'en préserver ? Et Dieu me laissera-t-il assez longtemps auprès de lui pour l'empêcher d'y aller donner, tête perdue. Hélas, j'aimais mieux l'amour, j'aimais mieux la mauvaise santé, j'aimais mieux la poésie. — Non, dit M. Sandré, je n'aimais pas mieux la poésie. Un gommeux est peut-être plus nul encore qu'un bohème. Mais c'est moins déshonorant pour la famille. Je suis honteux de voir son nom tramer dans ces infâmes journaux, aux nouvelles mondaines, mais j'aime encore mieux cela que de le lire au bas d'un article. »

★

Le duc de Réveillon avait demandé à Jean d'aller voir pour lui M. Silvain Bastelle, le célèbre écrivain, membre de l'Académie française. Il habitait un joli petit hôtel rue de Berri, et tandis qu'on était allé prévenir Bastelle, Jean attendit dans un grand salon. Une fois, le domestique vint remettre une bûche dans le feu, et des invitations étaient encore sur la table, du duc d'Aumale, du duc de Broglie, d'une Rothschild. Dans la cour on entendait le bruit d'un coupé qu'on lavait. Car à l'homme qu'on appelle heureux, tout ce qu'il a pu envier des autres arrive peu à peu. Et maintenant Bastelle était de l'Académie, avait de la fortune et une grande situation dans le monde. Il avait ce beau salon dans lequel Jean attendait, pour sortir le coupé qui était dans la cour, et il dînait dans les maisons indiquées sur ces cartes. Mais au fur et à mesure qu'il prenait corps en quelque sorte sous la forme de ces

beaux tapis, de cette vaste pièce, de ce quartier riche, le bonheur n'était plus en lui. Il avait hérité de ses parents une grosse fortune qu'ils lui avaient amassée, mais ils étaient morts, ceux-là dont la compagnie constante avait été dès son enfance mêlée à ses rêves de bonheur. Il avait son couvert mis chez ces gens que jeune homme il s'imaginait si rares, mais ce mirage s'était évanoui et il y allait dîner sans plaisir. Il pouvait en coupé et en victoria aller faire des promenades au Bois, mais il avait perdu cette bonne santé, cette fraîcheur d'impressions qui autrefois, devant une simple branche d'amandier aperçue chez un fleuriste, lui faisait éprouver tant de rêves. Et les allées les plus fleuries le laissaient froid.

De plus en plus le devoir se présentait à ses yeux comme l'obligation de se consacrer aux pensées qui à certains jours envahissaient en foule sa pensée. Ou plutôt il n'aurait pas pu dire que c'étaient proprement des pensées mais un certain charme qu'il trouvait en lui-même, d'une certaine sorte, qu'il essayait plutôt de conserver que d'approfondir. De conserver jusqu'au moment où, assis dans une chambre où personne ne pouvait le déranger, il fallait alors découvrir cette pensée qui lui était seulement apparue voilée par une vague image, soit une chaude après-midi dans un parc avec des iris sortant d'un bassin à l'ombre, soit une pluie froide tombant sur la ville, soit la fraîcheur d'un square feuillu et ombreux dans une ville embrassée par l'été. C'est roulées pour ainsi dire dans cette image qu'il emportait ses pensées, comme un jeune pêcheur rapporte au soleil sans qu'il en souffre, sous un lit frais d'herbe, de l'herbe arrachée au fond de l'étang où il l'a pris, le poisson qu'il vient de pêcher. Ainsi ne connaissant pas encore ses idées, il les gardait cachées sous l'image qu'il voyait devant ses yeux, cet après-midi chaud et le soleil éclaircissant les feuilles des lilas, avec seulement en plus le sentiment d'un grand pouvoir d'aller au delà, de faire sortir mille pensées. Il appelait cela être bien disposé, et ces jours-là il aimait être seul, avoir du temps devant soi, du papier et de l'encre. Les diverses pensées qu'il aimait alors à transcrire lui paraissaient quelque chose de plus important que lui-même, au point qu'il y rêvait sans cesse, ne se trouvait bon à rien si pendant quelques jours elles n'apparaissaient plus dans son cerveau, et quand il les aurait à peu près toutes écrites, ne voyait plus d'inconvénient sérieux à mourir et y était très résigné. Mais le mot

écrire est bien incapable de suggérer le charme de la matière précieuse dans laquelle il les coulait.

★

Le mal avait changé pour lui depuis quelques années. Autrefois ce qu'il fuyait, ce à quoi il se reprochait de céder, c'était le snobisme, le plaisir d'être fêté chez les grands et le souci de sa beauté. Car cette préoccupation donnait à sa pensée quelque chose de durci, d'où les idées, les images, cette sorte d'allégresse qui le conduisait vers un endroit où il pût travailler ne pouvaient plus sortir. Mais peu à peu les fréquentations brillantes et aussi le souci de sa personne lui devinrent tellement habituelles qu'elles ne furent plus un objet de préoccupation et d'excitation pour lui. Et aussi bien qu'un simple veston auquel on ne prend pas soin, une brillante tenue fut ployée en deux dans l'attitude peu orgueilleuse et fashionable de la rêverie, suivit les gestes d'abandon qui lui étaient alors familiers. Sans doute en était-il de même pour Byron et les plus fashionables des écrivains, si, partis pour faire une visite, la vue d'un lilas ou de quelque pensée les incitait à la poésie. Car tant qu'on marche droit, la canne haute et le regard impassible, l'inspiration ne peut circuler, elle qui a besoin de s'arrêter dans un regard fixe, de chercher sa voie dans une pose incertaine, de cheminer dans une démarche courbée ou de battre joyeusement de l'aile dans un sourire brillant. Le mal resta pour lui tout ce qui durcissait l'esprit en y faisant flotter des noms nobles, des conversations spirituelles, des faits matériels, des formules apprises ou des désirs, des mouvements, des courses, des conversations. Tandis que la paresse, quand elle se laisse balancer au charme de l'heure, et qui mérite le nom de féconde que Baudelaire lui a donnée, rentrait dans le bien, dans ce qu'il fallait rechercher. Aussi la sensualité par exemple était-elle sinon le bien, au moins inoffensive et souvent assez féconde, tandis que la frivolité et surtout l'éloquence qui en nous faisant chercher à briller devant un auditoire transpose notre activité et laisse stérilement échapper de notre silence toutes les puissances que nous y aurions trouvées en nous mettant au travail, étaient le mal véritable. Le snobisme du reste avait eu pour lui le même inconvénient autrefois, celui de mettre l'esprit dans l'état (même si l'on est seul) où l'on cause au lieu d'être dans celui où on écoute.

Une fois devant son papier il écrivait ce qu'il ne connaissait pas encore, ce qui l'invitait sous l'image où s'était caché (et qui n'était en quoi que ce soit un symbole) et non ce qui par raisonnement lui aurait paru intelligent et beau. Des pensées comme cela, il les laissait passer tous les jours, sentant que ce n'était pas cela qu'il avait à écrire, car elles n'étaient pas accompagnées de la joie particulière qui était pour lui le signe de la valeur des idées, comme Descartes disait que l'évidence est le critérium de la vérité. Si sa conscience l'avertissait comme étant le mal de tout ce qui desséchait l'inspiration (ne fût-ce que l'éloquence), et comme étant le bien de tout ce qui ne l'affaiblissait pas (fût-ce la pire sensualité), comme si, préposé par la nature à la conservation de quelque Dieu habitant en lui dans les marais de son esprit et sur leurs bords, il eût reçu, comme une instruction antérieure à sa naissance, l'instinct de conservation de ce Dieu, de même, comme facilité à remplir cette instruction, il avait reçu à la fois une sensibilité excessivement vive et un égoïsme qui l'empêchait de se donner d'une façon qui eût tué toute inspiration, une santé frêle le rendant plus sensible aux influences et un vif désir de la bonne santé, la simplicité et le cœur qui se traduisent par la gentillesse envers les plus humbles et le vif sentiment de la reconnaissance, et le désordre qui fait croire à l'ingratitude et à l'orgueil. Ceux qui l'avaient connu pouvaient en quelque sorte en le lisant dire : « C'est bien lui », quoique à vrai dire il ne pouvait quand il écrivait parler de lui, car dès que ce qu'il écrivait avait trait à lui, sa joie cessait, il était averti qu'il n'écrivait plus ce qu'il devait écrire.

Souvent à l'heure où Jean partait pour de longues promenades le matin, enveloppé dans une longue robe de chambre il allait se coucher jusqu'à midi. Car les charmes de la vie sont divers pour les hommes. Les uns trempent leur esprit dans le sommeil, le silence et l'obscurité, mais d'autres aiment à sentir l'envelopper, comme des langes brillantes, la clarté dorée du jour où travaillent les ouvriers, où chantent les oiseaux, en mettant seulement entre elles et leur cervelle l'épaisseur de leurs rideaux. Ceux-ci ne connaissent pas la vive allégresse du matin, mais les autres ne connaissent pas la douce sensation de penser dans la nuit, d'écrire dans l'obscurité, et de se lever quand le soleil est déjà au milieu du ciel. Pour certains le plaisir est le soir de revoir toujours les mêmes choses, et de dormir dans le même lit doux et chaud. Mais d'autres veulent que le silence

du sommeil naisse pour eux du bruissement infernal du wagon secoué sur ses chaînes et que le repos naisse de la vitesse effrénée qui n'est même plus sentie.

★

On n'aurait pas pu dire que la vie du vieux maître fût bien morale, mais il semblait ne pas s'en soucier et agir avec une sorte d'impudeur, et d'autre part il ne se donnait aucune peine pour les autres et ne se dévouait nullement. Et pourtant sans doute il n'en avait pas été toujours ainsi. Il avait été un temps où, tête blonde caressée par des parents qu'il faisait quelquefois pleurer, ses vices avaient été pour lui quelque chose à quoi il ne cédait pas sans grandes luttes et qui lui donnaient de longs remords. Et pendant les moments où, en faisant des choses machinales, il pensait à ce qu'il aurait dû faire et sentait de vifs regrets, ce n'était pas comme maintenant aux pages qu'il aurait dû faire, à l'inspiration qu'il aurait dû retrouver que ses pensées se reportaient avec découragement, mais à d'autres actes dont il espérait encore alors passionnément de pouvoir s'abstenir. Quant à son talent, il le possédait sans y songer encore, et ce n'était que bien rarement que sollicité par un camarade pour telle petite revue d'enfant il commençait à écrire et soudain, sentant les idées lui venir en foule, les mots se pétrir, s'embellir, se refléter les uns aux autres docilement sous ses mains, il éprouvait un plaisir qui est en effet la seule récompense de l'homme de lettres sans avoir l'idée que cela dût être plus tard une carrière, encore moins que ce don était en lui comme une sorte de mission. Et plus anciennement encore, ce n'était pas encore son talent qu'il n'avait alors encore jamais ressenti ni exercé, c'étaient ses vices qui dans l'inconscience de l'enfance n'étaient pas objet de remords ni de résolution comme ils le furent dans la jeunesse, mais affluaient comme une chose qu'il croyait toute naturelle. Alors, quand il buvait du vin avec délices, il croyait que c'était cela avoir soif, être altéré, être gourmand. Et dans les poètes antiques qu'il expliquait, il s'attachait à ces mots : « Salut, ô vin, présent d'une divinité, vin, ô joie et gaîté de l'homme » avec une sorte de passion. Et il croyait parmi toutes les choses que les poètes chantaient et qu'il ne connaissait pas encore que celle-là en effet était une des plus nobles et des

plus délicieuses. Et à table il disait : « Oh ! oui, j'ai faim ; oh ! oui, je suis content de déjeuner » sans se rendre compte qu'en disant cela, c'était le vin qu'il faisait passer avec délices dans son gosier. Car il n'avait pas encore défini l'objet de son plaisir.

Mais l'enfance, où l'on fait le mal sans le connaître, et la jeunesse, conflit des désirs et des devoirs, temps où les habitudes commençantes ne sont encore connues que comme des penchants et sont étroitement mêlées aux remords et aux résolutions, étaient passées. Peu à peu le don de poésie qui était en lui, lui était devenu le centre de sa vie morale, et ses luttes de conscience avaient pris une autre forme. Le bien était ce qui favorisait son inspiration, le mal ce qui la paralysait. Les habitudes de boisson, en tant qu'elles ne le rendaient pas malade et qu'il avait su les régler, une certaine oisiveté sensuelle n'empêchaient nullement ses rêveries, la fécondité de son esprit. Le raisonnement, la charité, le souci exclusif de la politique, la vanité auraient au contraire sur elle une mauvaise influence. Ainsi l'art l'avait-il peu à peu modelé, l'avait fait, à sa ressemblance, immoral, soucieux seulement de pensée et de beauté.

★

Car les seules belles choses qu'un poète puisse trouver, c'est en lui. Donnez-lui un moment d'inspiration, c'est-à-dire faites qu'il entre en communication avec lui-même et vous lui donnerez le bonheur. Mais donnez-lui des richesses, des honneurs, des plaisirs, vous ne lui donnerez rien car vous le ferez d'autant plus sortir de lui. Mais cette prise de possession de soi-même n'est pas directe. Il faut qu'il se reçoive soi-même des mains mystérieuses qui le détiennent. Aussi, montrez-lui une personne belle, une personne intelligente ce n'est rien. Mais il peut y avoir telle personne qui, placée devant ses yeux à une époque ancienne de sa vie, se trouve en avoir gardé pour lui seul l'impression à jamais. Peut-être en la voyant la retrouvera-t-il toute, et cette présence lui donnera quelque chose car elle lui donnera un peu de lui-même. Plusieurs fois par semaine quand Jean était au régiment il allait dîner chez son capitaine, et souvent on y dînait avec une demoiselle d'une trentaine d'années, belle et souriante, et

qui devait à un magnifique talent de chant et à des relations aristocratiques une bonne position malgré sa pauvreté dans la ville d'Orléans. Sa tête avait l'air d'une tête de buste tant par la régularité des traits, par leur perpétuelle malice qui ciselait chaque trait, faisait saillir les joues, dessinait la bouche, que par la généralité assez commune de sa figure. Habituée aux compliments, et ayant par genre de caractère l'habitude d'accueillir avec scepticisme les compliments (« Dites-vous vrai ? Le pensez-vous ? » Trait d'esprit d'une personne qui est spirituelle et modestie de la personne qui est bien élevée, cachet mondain en un mot que la province avait immobilisé), elle redoublait d'interrogations de ce genre, dites sur un ton gai qui était au fond de la fatuité. Il n'était drôle de paraître mettre en doute la sincérité du compliment que parce que son bien-fondé était évident. C'est ainsi que notre expression habituelle et notre expression dans des circonstances habituelles révèlent le fond de notre caractère. L'air d'un homme dans la rue est l'image de son attitude en face de la vie. Elle se masque sous un air ahuri, une attitude imperturbablement majestueuse, un air ennuyé que le sourire éclairait un moment, mais qui reprend aussitôt devant les passants.

X

VIEILLESSE DES PARENTS

Chaque année, maintenant, M. Santeuil abandonnait une de plus des nombreuses fonctions qui avaient fait jusque-là sa vie si occupée. Pour l'une, l'âge de la retraite arrivait, pour l'autre son suppléant qui devait être son successeur faisait une grande partie de la besogne. Au ministère seulement il continuait d'aller régulièrement chaque jour. Cette oisiveté relative, l'affaiblissement de sa santé, le besoin de repos, leur fortune enfin qu'avait doublée la mort de M. Lepic et de la sœur de M. Santeuil furent les raisons qui firent louer à M. et M^me^ Santeuil une petite propriété située près du château de Madrid et qui donne sur le lac du Bois de Boulogne. Chaque soir, Jean allait y dîner avec eux, mais à cause de Françoise, puis de Charlotte revenait coucher à Paris. M. et M^me^ Santeuil avaient bien changé, depuis le jour où nous les avons vus pour la première fois dans le petit jardin d'Auteuil, sur les débris duquel s'élèvent maintenant trois ou quatre maisons à six étages dont plusieurs sont déjà loués. M. Santeuil avait peu à peu perdu sa dureté ironique qui s'en allait tous les jours avec la jeunesse, les honneurs, les préjugés orgueilleux, le positivisme irraisonné et superbe qui avaient été les sèches et fières illusions de sa vie. Comme le fait était tout pour lui, après s'en être longtemps étonné, il avait fini par admettre ce fait : de grands savants qui avaient des idées religieuses, des ministres qui trouvaient ce titre ridicule, des fonctionnaires très élevés et qui auraient pu en recevoir d'autres et qui préféraient recevoir des gens de lettres et les prisaient plus haut. Peu à peu, malgré tous ses titres il se vit préférer des gens dans la vie de qui l'admiration pour un poète, la causerie d'un romancier, la tendresse pour un fils avaient tenu plus de place que la recherche des honneurs et le travail même de la profession, de ceux qu'il

appelait des toqués, et devant qui il se contentait de rire et de hausser les épaules parce qu'il ne savait pas comment leur parler. Rire qui irritait souvent, parce qu'il paraissait de la force brutale, et qui plus tard toucha Jean souvent au fur et à mesure que son père vieillissait, quand il reconnut que c'était plutôt de la faiblesse. Souvent irrité quand il voyait son père rire d'une chose qu'il faisait et que son père jugeait insensée, il voulait passer outre et s'apercevait à sa pâleur du chagrin de son père. Il était désarmé, se reprochait d'avoir été trompé par ce rire, la seule arme que son père opposait à des folies, à des nouveautés, à une façon de comprendre la vie qu'il ne comprenait pas. Une pauvre arme, que Jean d'un mouvement de colère brisait bien facilement. Et alors voyant son père désarmé, faible, il se repentait amèrement d'avoir brisé sa seule petite arme, ce rire où il y avait au fond de la bonté, un étonnement sans orgueil, de la pitié pour ce qui lui semblait une folie, sans qu'il fût sûr que ce n'était pas une supériorité.

★

N'espérant plus de nouveaux titres, de places plus élevées, ayant pris son parti de l'avancement de ceux qui lui avaient été préférés, pendant les longues heures où, chose bien nouvelle pour lui, il n'avait rien à faire, se promenant avec sa femme au bord du lac dès cinq heures quand le jour est encore éclatant, et souvent après le dîner, sous les étoiles, rempli d'un calme bonheur par la vue de ces lieux sublimes, il connut ce qu'il n'avait jamais connu que quelquefois, pendant une heure, en voyage, dans les nuits de Stamboul ou de Naples, ce dont sa lutteuse jeunesse, son active et pratique maturité avaient été privées, des rêves. Et la vieillesse fut pour lui ce qu'est pour les autres la jeunesse, l'âge des illusions. Plein pour les autres d'une douceur qui lui venait avec l'affaiblissement du corps, l'idéalisme mélancolique qui suit chez les esprits trop positifs la désillusion des réalités, son affection pour sa femme prit quelque chose de plus pensif, se reportant vers les souvenirs, son affection pour son fils, rêvant souvent à un avenir auquel il n'espérait pas pouvoir atteindre, prit quelque chose de grand dans son désintéressement, d'une prévoyance qui n'était mélancolique qu'à cause des grandes chances de malheur qu'il voyait dans la nature de ce fils, dans sa santé, dans son caractère triste, dans sa prodigalité, dans sa paresse,

dans son impossibilité de se faire une situation, dans ce gaspillage de son intelligence, et qui était sereine quoique la pensée de sa propre mort y fût enfermée. Alors il eut pour sa femme des délicatesses qu'on ne lui connaissait pas. Il lui parlait de son père de manière à la toucher. De lui, à vrai dire, qu'elle aimait tant, et qui avait eu si peu l'habitude de telles pensées, un rien suffisait à la toucher. Mais certains sentiments prenaient pour lui plus de prix pendant que certaines choses en perdaient.

Il eut l'idée de choses dont il paraissait inouï qu'il n'en rît pas comme de folies. Il n'osait pas entrer près de son fils quand il rêvait, et maintenant qu'en allant du bois à Paris la voiture passait souvent par Auteuil quelques minutes avant d'arriver devant la maison à six étages sous laquelle, avec leur jardin d'autrefois, les années heureuses de M. Santeuil et le souvenir des deux personnes qui lui étaient si chères étaient à jamais ensevelis, quelques minutes avant, avec précision, utilisant cette connaissance des quartiers et des rues qui avait toujours étonné M^me^ Santeuil et lui paraissait liée aux dons de son mari pour la géographie et pour savoir regarder les baromètres, quelques minutes avant, quand il voyait approcher les maisons avoisinantes dont quelques-unes avaient gardé leur figure, leur vieille porte fleurie d'autrefois, leur grille donnant sur le jardin qui s'enfonçait en pelouses entre des allées boisées avec une petite maison de jardinier qu'on apercevait, vieilles maisons connues de M^me^ Santeuil, restées elles-mêmes comme pour rendre plus sensible le bouleversement méconnaissable de leur maison et de leur jardin à eux, comme ces amis de ses parents qui vivaient encore, plus vieux qu'ils n'auraient été pourtant, quand M. Santeuil voyait s'approcher ces vieilles indications connues qui lui auraient permis de retrouver la place de ce qui était pour elle la plus triste des tombes, il lui disait : « Ferme les yeux. » Elle les fermait. Pendant ce temps M. Santeuil regardait, avec une curiosité calme, les maisons nouvelles. Il s'étonnait des changements qui surviennent, regardait s'il y avait la lumière électrique, rêvait peut-être. Il disait : « Garde toujours les yeux fermés. » Quelquefois elle y appuyait sa main. Il avait gardé de son rôle de père de famille, d'homme écouté, d'homme pratique des conseils comme ceux-ci. Autrefois il lui aurait dit : « Tu n'as pas besoin de mettre ta main devant tes yeux. Il suffit de les fermer », et il aurait haussé les épaules en riant de cette inexpérience de femme qui ne sait pas fermer les yeux.

Étourdiment, un jour que Jean revenait avec eux, par habitude d'avoir entendu son père dire des choses pareilles, pour lui sembler pratique peut-être et sachant que sa mère ne lui en voudrait pas et l'admirerait plutôt d'être semblable à son père, il dit : « Mais, maman, tu n'as pas besoin de mettre tes mains devant tes yeux pour ne pas voir, tu n'as qu'à les bien fermer », mais son père lui tira le bras pour le faire taire et lui dit tout bas, profitant du bruit que faisait la voiture contre les pavés comme le cheval galopait : « Laisse-la donc, tu vois bien qu'elle ne veut pas que nous voyions qu'elle pleure. » Enfin il lui disait : « Tu peux rouvrir les yeux », mais continuant à penser au jardin d'Auteuil, il lui parlait de certains jours d'autrefois, de son père. Elle lui avait une reconnaissance infinie de lui épargner l'effort qu'elle aurait eu à faire pour parler d'autre chose, et elle lui savait gré de la précision de sa mémoire en ce qui touchait ses parents comme d'une bonté qu'il aurait eue pour elle, comme d'une piété qu'il aurait eue pour eux. Elle admirait sa mémoire comme si cela avait été de la tendresse, la marque d'une âme meilleure, elle en prenait raison pour s'humilier comme elle faisait toujours. Comme elle lui enviait sa mémoire, elle qui si souvent passait des nuits à chercher à se rappeler les traits de sa mère ou de son père, qui dans la fixité du souvenir qu'elle retenait sur eux lui échappaient, à cause de l'intensité même de sa tendresse. M. Santeuil lui disait : « Te rappelles-tu quand ton père allait remplir son verre d'eau à la fontaine et s'y baignait les yeux ? » Elle l'écoutait avidement, aurait tant donné pour avoir un de ces verres dont son père se servait tous les jours et qu'il cachait dans le petit rocher au-dessus pour être sûr que personne ne s'en servirait. Pour Jean, un de ses rêves était de retrouver dans Auteuil la villa de Montmorency où il allait boire quelquefois un verre d'eau ferrugineuse. Il y pensait tellement qu'il reprit goût à l'eau et buvait souvent le soir à sa carafe avant de s'endormir, se promettant d'aller le lendemain à cette fontaine de la villa Montmorency dont il remplissait, après avoir laissé couler l'eau pour le rincer, la moitié du gobelet qui pendait à une petite chaîne.

★

Le soir, M. et M^me^ Santeuil reconduisaient Jean jusqu'à la gare, et revenant par le bois se promenaient le long du lac obscur, où brillait quelquefois tout à coup la blancheur d'un cygne endormi ou glissant sans faire le moindre bruit, donnant ainsi cette sensation si poétique d'un mouvement vaste et presque irréel, comme celui que d'une montagne donne un train dont on voit sans rien entendre la fuite et la fumée. Ce voisinage du lac, si bleu pendant la journée, et au-dessus duquel le soir brillaient tant d'étoiles, ne contribuait pas peu à donner à l'âme de M. Santeuil cette pureté, cette élévation si belles. Insensible à presque tous les charmes que nous trouvons aujourd'hui à la nature, il fallait pour qu'il en fût ému qu'il fût en présence de ces lieux si beaux qui faisaient autrefois préférer le séjour des lacs et des montagnes. De même il disait : « Un beau temps » dans le même sens que le jardinier qui craint la pluie et pour qui tout ce qui l'annonce est laid, qui ne connaît pas la beauté d'un vilain temps. Il n'aurait trouvé aucune beauté à la pluie, à un ciel orageux, à un jour gris, à un ciel couvert. Mais une nuit constellée, une journée de soleil, la fraîcheur qui s'élève le soir après une journée chaude près de l'eau et que semble peindre à l'oreille sur le fond du silence le bruit de la rame qui soulève l'eau régulièrement, avaient pour lui un langage sublime qui l'élevait singulièrement.

Parfois quand Jean était parti de bonne heure ou n'était pas venu, M. et M^me^ Santeuil s'acheminaient vers le port où l'on loue une barque. Ils mettaient longtemps pour arriver là, car maintenant ils marchaient bien lentement tous deux, M^me^ Santeuil ayant les jambes faibles, M. Santeuil, la respiration courte. Les mouvements de chacun, tous ceux du moins qui étaient volontaires, car sans le vouloir M^me^ Santeuil boitait un peu, et M. Santeuil courbait un peu ses épaules, étaient une série de précautions prises à tout moment renouvelées contre la faiblesse de l'autre. Si le chemin devenait difficile, M. Santeuil prenait plus fort le bras de sa femme ; si le vent soufflait, M^me^ Santeuil se mettait devant son mari pour qu'il ne lui coupât pas la respiration. Car la pitié pour les chagrins de sa femme, la sollicitude pour ses infirmités, leur même tendresse pour Jean, et la désillusion des bonheurs où elle n'avait pas part, avaient conduit M. Santeuil à une tendresse aussi attentive pour sa femme que celle que naturellement elle avait eue toujours pour lui. Et maintenant il était beau de

les voir ainsi rapprochés, mêlés, confondus, tordus ensemble et s'étayant l'un sur l'autre comme deux arbres enlacés. Ils appelaient le passeur, demandaient à faire un tour sur le lac. Une barque ainsi louée coûte trois francs, et il est à peine besoin de dire que M. Santeuil n'en avait jamais prise, lui qui trouvait criminel de prendre une voiture quand on n'était pas trop pressé pour ne pas pouvoir prendre l'omnibus. Ces habitudes d'économie auxquelles jusque-là ils n'avaient jamais manqué et qu'il avait fallu pour entamer la recherche par M^me^ Santeuil de plaisirs nouveaux pour adoucir à son mari la mélancolie de la vieillesse, avaient gardé pour eux, comme aux satisfactions inutiles où l'on ne trouve qu'un plaisir de bien-être ou un plaisir d'art, un charme sur lequel les plus jeunes gens sont déjà blasés. En mettant le pied en tremblant sur le fond mouvant de la barque ils avaient le sentiment de quelque chose de dangereux, de défendu, d'extraordinaire. Une barque qu'on loue pour se promener n'est pas comme le bac qui vous passe d'un côté du lac à l'autre pour aller dans l'ile. L'absence de tout but imposé, le pouvoir de le fixer soi-même et d'en changer à sa fantaisie, le sentiment de cette inutilité du voyage et de se laisser glisser uniquement comme on laisse filer sa voix quand on chante, pour s'enchanter, le plaisir de raser les bords, de frôler les herbes, de réveiller les cygnes, d'entendre tout près de soi l'eau murmurer si bas que pris du même respect, de la même attente, on n'ose plus parler tout haut, d'écouter le silence et d'en être récompensé en respirant la fraîcheur, telles étaient les voluptés qui donnaient à M^me^ Santeuil non pas l'expression insouciante et heureuse de ceux qu'on voit souvent passer le soir en barque et qui se taisent ou qui chantent, mais la vive exaltation de ces sensations délicieuses qui se trahissent par une expression ravie mais attentive et tendre, par la peur d'en rien laisser échapper. M^me^ Santeuil eût préféré les eaux les plus obscures du lac et celles qui, resserrées entre deux bords boisés, s'enfoncent entre les arbres comme des allées sur lesquelles débordent les fleurs et les branches, et où la navigation toujours silencieuse et douce est à chaque pas arrêtée comme la marche dans un fourré. Mais M. Santeuil, lui, préférait le voisinage de l'île, le reflet dans l'eau de ses lumières, rencontrer le bac chargé des voyageurs qui viennent d'y dîner ou qui vont y boire, entendre le piano du salon et quelquefois une voix chantant un air qu'il connaissait. Alors il faisait arrêter et écoutait.

Il avait gardé l'habitude qui venait chez lui de la précision de son esprit, de la vulgarité de son observation et de l'autorité de son caractère, de nommer à sa femme les choses qui apparaissaient. Et sur la barque, il disait encore : « Ces lumières que tu vois là-bas, c'est le pavillon chinois. — Toutes ces voitures attendent les gens qui sont venus dîner dans l'île. — Il y a deux bacs au lieu d'un, parce que c'est dimanche. — Ah ! c'est le nouveau café qu'on a installé près d'Armenonville. » Mais si les formes de sa conversation étaient restées les mêmes, un sens nouveau s'y était insinué. Et ces paroles étaient moins comme autrefois l'étalage de sa science ou la satisfaction de sa découverte que la notation au moyen des signes dont il s'était toujours servi, mais qu'il employait alors pour eux-mêmes, des sensations douces et presque poétiques qu'il ne savait pas exprimer autrement qu'en appelant l'attention sur leur cause. Ces reflets dans l'eau, ces voix sur l'eau, ces mouvements dans l'obscurité, il s'attachait comme à des points de repère aux faits qui en étaient la raison d'être mais qui n'expliquaient pas le plaisir qu'il y trouvait et à la recherche duquel il venait souvent maintenant le soir.

De la barque, M^me^ Santeuil jetait un morceau de pain, en cassait un autre, le prenait, le jetait. Au moment où le pain tombait — à peu près le moment où à intervalles aussi réguliers la rame touchait l'eau — les canards s'envolaient chacun pour arriver plus vite avec un grand bruit d'eau froissée, tendant leur vol au-dessus de l'eau puis retombant, dispersés à la nage à la poursuite du pain disparu. Puis à la rame levée et déjà retombante, à la main prête à jeter ils s'envolaient de nouveau. Et on eût dit en entendant leur vol qui raflait l'eau à temps égaux, selon la cadence des rames, que c'étaient les oiseaux invisiblement attelés aux rames qui donnaient de toute leur force pour faire avancer le bateau, entraîner la barque. Par moments aussi, voyant de chaque côté de la barque s'élancer, s'éparpiller et se répandre non des cascades de gouttelettes mais des ailes, des becs et des cris, on eût cru que l'eau s'étant animée, les rames faisaient lever en passant, dans une brise bruyante, une vivante écume.

★

Comme la petite mare aux canards du Jardin d'Acclimatation frissonnait dans la gloire inquiète du soir la musique se mit à jouer *Estudiantine*. Alors M. Cravant, sa femme et sa belle-mère, transportés de retrouver, objet de la ferveur partie de l'attention de la foule, un air qu'ils connaissaient de longue date et pour ainsi dire intimement, qui le soir avait souvent bien voulu se faire entendre à leur piano quand ils étaient « entre eux » que M. Cravant traitait alors sans façon jusqu'à l'écouter en robe de chambre, commencèrent à écouter en donnant les signes d'une joie orgueilleuse et protectrice. Et à tout instant, après avoir concentré leur attention inquiète comme si les musiciens allaient se tromper, ils opinaient de la tête semblant dire : c'est bien cela, c'est bien lui, toujours le même, mêlant à un sourire d'approbation qui certifiait l'exactitude de l'exécution, un regard attendri qui sous-entendait les mérites de « leur » air. Ils tenaient à ce qu'on sût qu'ils le connaissaient, que si l'air n'avait pas été sur l'estrade il les aurait reconnus, qu'il y avait longtemps qu'ils le connaissaient, qu'ils l'avaient tenu sur leurs genoux. Ils faisaient semblant de chanter, sans cependant laisser sortir des sons distincts de façon à inculquer à leurs voisins l'idée qu'ils connaissaient et à ne pas diminuer cette idée en donnant de lui des détails inexacts. Aussi attendaient-ils que la note attendue fût venue pour incliner la tête comme ces gens qui vantent leurs relations avec l'homme du jour ne hasardent rien, mais quand on dit : « Il est assez clair de cheveux, on pourrait dire blond » répondent : « Oh ! mon Dieu, oui, presque blond. Ah ! dame, c'est un bon ami pour nous. » Aussi, à chaque fin de mesure ou de phrase, ils baissaient la tête affirmativement. Cependant la petite mare aux canards était maintenant toute sombre. On sentait que les barques ne partiraient plus aujourd'hui, et les unes à côté des autres comme des oiseaux qui ne remontent pas à terre pour dormir, mais posés sur l'eau plient leur tête entre leurs ailes, elles se confondaient dans l'obscurité du soir qui les recouvrait peu à peu.

XI

HISTOIRE D'UNE GÉNÉRATION

M^me^ Santeuil était restée, vous le voyez, la femme tendre, soumise, dévouée aux autres, pleine d'abnégation que vous connaissez depuis tantôt vingt ans. Et pourtant vous auriez tort de croire qu'elle n'avait pas changé aussi. Peu à peu, ce fils dont elle avait voulu former l'intelligence, les mœurs, la vie, avait peu à peu insinué en elle son intelligence, ses mœurs, sa vie même et avait altéré celles de sa mère. Pour cela il avait fallu que les grands chagrins de sa vie brisassent le ressort qui était tendu jadis en elle, qu'en des heures d'abattement elle se laissât aller à la consolation innocente d'écouter son fils, de lui trouver de l'esprit, même quand il disait des choses que jadis elle n'aurait pas voulu admettre qu'il pût dire, de voir qu'il plaisait, qu'il avait des succès, même ceux dont elle n'aurait pas voulu. Pour ceux qui l'admiraient, pour celles qui étaient bonnes pour lui elle éprouvait de l'indulgence, de la sympathie. Et pourtant l'un était un journaliste qui avait été mêlé à des affaires à demi louches, l'autre une femme qui avait plusieurs amants. La savante diplomatie dont usait Jean pour vaincre ses répugnances à leur égard était incomparablement fortifiée par ceci : elle est bonne pour mon fils, elle dit du bien de lui, elle le défendra si on l'attaque, et inconséquent comme il l'est, comment ne l'attaquerait-on pas, et faible comme il est, il a besoin de gens qui le défendent. Il est bon pour mon fils, il apprécie son intelligence, il peut lui rendre de grands services. Il y a vingt ans, M^me^ Marmet fût venue pour demander des renseignements sur une femme de chambre, elle eût tâché de ne pas la recevoir, aurait préféré s'en faire à jamais une ennemie que lui donner la main. Elle eût éprouvé pour elle un dégoût physique. Il y a deux mois elle se l'était fait curieusement montrer chez sa couturière et son

regard avait accompagné de ses bénédictions l'amie de Jean. Si Jean l'avait amenée chez elle, nul doute que dans sa poignée de main, son sourire, ses paroles elle ne l'eût pas inondée de cette sympathie qu'elle portait chaudement dans son cœur depuis quelques années. Si elle n'eût pas cherché à se lier avec M^me^ Marmet, c'était pour ne rien distraire à son profit du capital de bienveillance dont M^me^ Marmet pouvait disposer au profit des Santeuil et de le laisser intact pour Jean. Tout au plus eût-elle demandé à Jean de faire inviter son père aux soirées de M^me^ Marmet dans l'espoir de le distraire. Assurément, elle n'avait pas cessé de croire que M^me^ Marmet avait eu des amants ; mais elle supposait maintenant que la méchanceté de son mari, les entraînements de son cœur en avaient dû être la cause. Nous ne pouvons approcher des êtres les plus perdus sans reconnaître en eux des hommes. Et la sympathie pour leur humanité entraîne notre tolérance pour leur perversité. Or, elle vivait depuis quelques années par les conversations de son fils, et le reste du temps par l'imagination qui le suivait tendrement dans le monde, dans la société de femmes et d'hommes pervers que M. Sandré eût chassés à coups de bâton de sa demeure, société à distance il est vrai, mais bien plus dangereuse parce que l'habileté de Jean et la tendresse de M^me^ Santeuil pour lui dissimulaient ses laideurs et exaltaient leur charme, comme pour des personnages de roman. La vertu de M^me^ Santeuil n'en était sans doute pas changée, mais son sentiment sur la vertu des autres.

En même temps que cet élément essentiellement mondain, l'affaiblissement de la répulsion pour le vice, l'indulgence, les autres éléments mondains s'insinuaient en M^me^ Santeuil. Car les êtres humains ne se transforment pas par l'adjonction de parties isolées et arbitrairement placées, comme dans les jeux anglais où vous pouvez mettre à un homme maigre un gros bras en lui laissant un bras maigre. C'est ainsi que M^me^ Santeuil, qui autrefois se fût indignée d'entendre une plaisanterie malveillante sur un de ses amis, ou une supposition malveillante à l'endroit d'un inconnu, riait maintenant de celles auxquelles se livrait perpétuellement Jean, faisant même, chose inouïe pour elle, des remarques désobligeantes, vite corrigées, il faut le dire, par sa bonté. Elle ne s'étonnait plus, depuis que le vice ne lui semblait plus épouvantable comme le crime,

qu'on pût le supposer chez telle ou telle personne. Dans les premiers temps de son mariage, elle avait appris qu'une femme, qu'à vrai dire elle ne connaissait pas mais qui était liée avec ses cousines et était de son monde, avait un amant. Cette nouvelle l'avait plus bouleversée que si elle eût appris que son vieux domestique avait assassiné une femme. Elle ne pensait à cette femme qu'avec horreur. Le mari se sépara d'elle. Chacun dans son entourage se relayait pour inviter le mari à dîner. Et ce jour-là on n'invitait personne d'autre. M^me^ Santeuil alors pensa à cette femme avec une pitié inouïe, comme à la personne qui aurait éprouvé le plus grand des malheurs. Mais elle aurait cru trahir tous ses devoirs si elle eût dans la rue répondu à son salut. Quand on prononçait le nom de son mari, une pitié, une sympathie profonde se peignaient sur les visages de la famille. M. Sandré murmurait : « Le malheureux. » Dans toutes les maisons où il n'allait pas très souvent jadis, on l'invitait souvent à dîner mais sans personne, comme quelqu'un en deuil, dont la fille vient d'être noyée dans un affreux malheur. M^me^ Santeuil ne pouvait d'ailleurs se faire à une idée si extraordinaire. Et elle avait fini par s'imaginer que cette femme était folle. On apprendrait un jour ou l'autre qu'elle était enfermée. À ce moment comment M^me^ Santeuil aurait-elle pu supporter d'entendre dire d'une femme qu'elle se conduisait mal, aurait-elle pu en rire ou plaisanter ? Qui songerait à égayer une conversation en insinuant qu'un de nos amis vit de vols et d'assassinats ? Mais quand la pensée du vice n'a plus rien d'horrible, qu'on fait société avec lui, parler du vice n'est plus rien de si terrible, et être ami des gens, puisqu'on peut avoir des amis tels, n'est plus rien de si sacré. La malveillance devient le compromis naturel entre l'indignation et l'amitié.

Avec les vieilles idées sur la vertu des femmes, sur la bienveillance, les vieux préjugés contre les artistes, contre les journalistes tombaient. Que M^me^ Santeuil gardât dans son cœur l'ancien idéal de faire de son fils un grand homme d'action, c'est possible. Mais peu à peu la vie l'avait habitué, même là où elle était la plus exigeante en ce qui concernait son fils, à se contenter de moins. Elle se rendait compte maintenant qu'il ne faisait plus que faire des visites, aller dans le monde, que se recueillir, imaginer, écrire, c'était encore plus que ce qu'il faisait en ce moment. Et si c'était tout ce qu'elle pouvait obtenir de lui maintenant, du moins devait-elle essayer de l'obtenir. Et puis, le monde aime les artistes et elle était devenue peu à peu,

d'esprit, mondaine. Et puis, il faut bien le dire, c'étaient peu à peu tous les défauts de son fils qu'elle avait aimés, même si elle en avait été choquée d'abord. L'amour est notre grand initiateur, notre grand corrupteur. Il nous assimile, il nous aliène. Elle était devenue telle que son fils. Et si vous songez que si M^me^ Santeuil était une femme différente de toute autre, qu'en aucune autre, pût-on chercher depuis la création du monde jusqu'à sa fin dans tous les continents, son fils n'aurait pu trouver une femme qui la lui rappelait, pourtant elle avait en quelque mesure les idées, les préjugés, les vertus, le maintien, les mœurs, les habitudes de toutes les bourgeoises de sa génération, et de toutes les classes sociales fermées qui ne connaissent pas le luxe et le relâchement des mœurs.

Si vous songez que son fils ressemblait à tous les jeunes gens de sa génération, et que tous eurent plus ou moins sur leurs parents une action pareille, vous songerez que ce chapitre, peut-être ennuyeux comme chapitre de roman, était instructif comme chapitre d'histoire. La pensée est une espèce de télescope qui nous permet de voir des spectacles éloignés et immenses. Vous savez que les actes d'une journée commencent ou dénotent des habitudes, qui elles-mêmes préparent ou enregistrent des changements dans l'individu. Mais les changements dans l'individu eux-mêmes, cette révolution que vous croyez la plus grande n'est qu'une petite partie des transformations de l'espèce que vous pouvez y voir. Où que votre vie ait été cantonnée, que vous ayez connu des nobles comme le duc de Beauvisage, qui ont eu des filles comme la duchesse de Réveillon et des petits-fils comme Henri, ou des bourgeois comme M. Sandré qui ont eu des filles comme Mme Santeuil et des petits-fils comme Jean, vous avez vu l'histoire se faire devant vous, c'est-à-dire à deux générations l'espèce humaine se transformer, comme vous ne pouvez pas rester au bord de la mer quelques minutes à regarder le flot se soulever, se jeter en avant, reculer et recommencer, sans voir, marquée par les flots eux-mêmes qui semblaient n'être que des flots sans rapport qu'avec celui qui le précédait et le suivait, l'indication plus vague en apparence, mais au fond plus certaine, plus vaste, de la marée. Et là même où la mer semblait plus forte, là où un rocher semblait briser chaque flot, la marche de la marée a été la même. Alors, je ne sais pas ce que vous penserez des hommes, si c'est la faiblesse de M^me^ Santeuil, de la duchesse de Réveillon pour leurs fils qui ont laissé

disparaître cette génération, ou si c'est la loi de ces générations qui est de se laisser tendrement dominer par celle qui vient après elles, comme la vague s'infléchit caressante sous la vague qui bondit joyeusement sur elle et la réduit, ici la faiblesse de M^me^ Santeuil malgré ses promesses, là la faiblesse de la duchesse de Réveillon, malgré ses préjugés. Peut-être les générations vous paraîtront plus importantes que les classes. Et comme dans un musée les portraits d'un homme du XVII^e^ siècle, que ce soit un auteur comique ou un roi, nous frappent par leur ressemblance, vous trouverez moins de différence entre M. Sandré et le duc de Beauvisage qu'entre M. Sandré et son petit-fils. Peut-être au contraire, de la Rome antique au Paris du XIX^e^ siècle, trouverez-vous que le patricien n'a pas changé. Peut-être aussi les classes et les générations ne vous apparaîtront pas comme très importantes. Et ce qui fera la vérité du caractère de Jean ou du duc de Beauvisage vous semblera-t-il consister dans une sorte de logique sentimentale, qui est comme l'essence commune de l'humanité à travers les siècles. On dit noble de 1830, on dit journaliste de 1880, mais comme le chimiste qui sait que le soufre et le phosphore se combineront éternellement dans les mêmes proportions : vous ne verrez au fond de tout cela que les sentiments.

★

Voilà les réflexions que je me suis attardé à faire en regardant M^me^ Santeuil qui revient à pied avec son mari en parlant de Jean vers le chalet du Bois, tandis que ce même Jean, dans une rapide voiture ouverte, revient à Paris coucher avec sa maîtresse. Je regarde M^me^ Santeuil. Dans un monde où tout est différent en allant du plus simple au plus élevé, mais où tout se répète en se compliquant, la dépression de sa démarche, la lourdeur et l'affaiblissement de son corps, est en harmonie avec cette diminution de son énergie morale. Mais les changements dont nous parlons se réaliseront dans les fils de son fils, s'il en a, peut-être en ce fait que son fils n'aura pas de fils, mais pas en elle. Les changements de l'individu se consomment dans l'espèce, mais l'individu reste attaché à sa nature primitive, en tant qu'elle est inscrite pour ainsi dire dans les lignes de sa figure bonne ou

méchante, de son corps volontaire ou mou, et ce corps dans les habitudes dont a vécu sa famille comme l'huître à sa coquille, et sa coquille au rocher. On a pu voir que l'espèce huître devienne par transformisme l'espèce papillon, mais un individu huître est toujours mort sur le rocher, où l'attachait la coquille dont il ne pouvait pas sortir sans mourir. La coquille de M^me^ Santeuil c'est son corps, les chocs de la vie ont pu l'avarier, lui faire perdre le brillant éclat qui charmait jadis : la forme est bien restée la même.

Au premier moment c'est peut-être la faiblesse ou la difformité qui nous frappe en M^me^ Santeuil. Approchez-vous plus près, c'est elle, c'est son père, c'est sa mère, c'est son fils. C'est elle surtout. Et si vous êtes tenté de croire que, dans cette lente infusion d'idées nouvelles que vous remarquiez tout à l'heure, son esprit s'est élargi, regardez pourtant cette démarche abandonnée à celle de son mari avec la confiance de l'amour et pourtant cherchant à la conduire avec le zèle de la charité. Il a dit un mot : « J'aimerais marcher encore. » Elle ne sait pas si elle est fatiguée. Elle dit : « Mais marchons, je crois bien », cherche à trouver un chemin plus long, une promenade. Elle n'a plus d'autre désir. Mais regardez : bientôt ils s'arrêtent. M. Santeuil avait mal calculé ses forces, ils ont trouvé un banc et se sont assis. M^me^ Santeuil dit : « Mais aussi, tu sais, c'est que nous avons beaucoup marché », car elle ne veut pas lui laisser deviner sa pensée : qu'il n'est plus capable des efforts d'autrefois, qu'il vieillit. Alors tandis qu'il souffle, le regardant, elle voit devant elle (pendant qu'il ne la voit pas) ce corps qui chaque jour se courbe, peut moins, les cheveux qui sont devenus plus blancs, elle l'embrasse d'un regard infini de tendresse et de désespoir et secoue la tête en crispant la bouche pour ne pas laisser passer une larme. Mais c'est déjà trop s'être accordé à elle-même que ce regret impuissant et passionné à ce qui s'en va. Elle a peur que son mari ne s'ennuie, commence à lui parler de la gaîté de Jean pendant le dîner, « comme il est gentil », pensant que la fierté de son fils le distraira. En ce moment elle ne pense même plus à son père et à sa mère morts, comme pendant les longues après-midi où son mari n'était pas là et était plus jeune. Elle a un devoir plus près d'elle. La tristesse ne lui ferait du bien qu'à elle. Là encore elle peut se rendre utile.

Cette femme restée la même et que les nouvelles idées n'ont pu changer en son fond, ce ne sont pas ces nouvelles idées qui l'ont faite. Les idées qui

l'ont nourrie ce sont celles dont la vieillesse sombre de M. Sandré irritait l'adolescence de Jean, trop entier aux siennes, et ne se prêtant pas assez aux diverses formes que la sagesse peut revêtir. Vous vous les rappelez. Dans le monde qu'elles enferment comme les statues des dieux entouraient le foyer romain, la femme adultère n'entre jamais, on la chasserait à coups de pierre. On n'y admettra pas le poète, est-il besoin de dire qu'on n'y admettra pas l'acteur. Le fils, s'il se faisait acteur, serait jeté par la fenêtre. On n'en sort pas, on n'y rentre pas en voiture, pas plus qu'on n'y change pas plusieurs fois de robes et comme on y dépense peu d'argent. Une dépense, une générosité, une fantaisie, y sont des crimes, y allument la colère. Un mariage d'amour, c'est-à-dire fait par amour y serait considéré comme une preuve de vice. Mais l'amour suit le mariage et dure toute la vie. Et on ne cesse pas plus d'aimer son mari qu'on ne cesse d'aimer sa mère. Ne pas trouver son mari intelligent, même quand il ne l'est pas, paraîtrait le fait d'une nature aussi barbare que de ne pas vouloir embrasser sa mère parce qu'elle est laide. Cette maison où Jean Santeuil est né, où il a grandi, où il a apporté tant de choses, amené tant de gens ou du moins fait tolérer tant de choses, fait aimer tant de gens qu'elle n'est plus elle-même, regardez-la une dernière fois. Car l'humanité a beau se recommencer, c'est la maison antique. Et en ce moment j'en vois quelques-unes qui se ferment parce que tous ceux qui l'habitaient sont morts, quelques-unes qui tombent en ruine parce que ceux qui l'habitaient sont en enfance, d'autres qu'on démolit, je n'en vois pas qui se reconstruisent. Et je me demande pour quelle femme dont la maison sera tout en meubles anglais, qui n'y laissera entrer que tous ceux qui comme elle ont des maisons et des goûts esthétiques, ou qui donnera à déjeuner à des comtesses et à des peintres, son père et sa mère, son mari et son enfant seront tout. Je ne peux pas quitter ce couple uni sans choix autre que les convenances bourgeoises de la situation et les convenances supérieures de l'honneur, mais uni jusqu'à la mort. J'entends M^{me} Santeuil et son mari qui discutent un événement que le journal leur a appris le matin. Et je comprends que cette femme qui s'est tuée hier après son amant est la même que connaissait la cousine de M^{me} Santeuil et qui lui inspirait une si grande indignation. Si elle a changé d'avis sur les femmes qui se conduisent mal, elle n'a pas changé d'avis sur celle-là, car elle faisait partie de sa vie d'autrefois. Elle la juge avec ses idées d'autrefois. Un

Français établi chez les musulmans s'habitue aux mœurs des musulmans, mais s'il y retrouve un Français, retrouve du même coup pour le juger la morale française. Je resonge à cet avis qu'elle était folle. Et je me demande si son préjugé n'était pas aussi intelligent que la tolérance à laquelle on l'a habituée. Il est vrai que quand son mari mourra elle ne se tuera pas sans doute, mais mourra du chagrin. Mais non, elle ne se laissera pas mourir si elle a encore son fils. D'ailleurs entre cette mort volontaire et celle de la petite bourgeoise d'autrefois qui a quitté son mari pour son amant, il n'y a pas de rapports. Demandez-le plutôt à Jean qui sait bien que sa mère n'a jamais agi que par devoir. Ne le demandez même pas. Si j'ai su la peindre, vous l'avez déjà senti.

★

Et quand venait la nuit M. et M^me^ Santeuil étaient déjà rentrés au fond de leur demeure d'où ils ne voyaient plus le reste de la vie. Si Jean à l'heure du dîner après avoir traversé la salle à manger dans la lumière épandue que la lampe renouvelait à tous moments, entrait dans la chambre de M^me^ Santeuil pour lui dire quelque chose, comme Thétis visitée par son fils Aristée au fond des eaux où sur un rocher elle tresse ses guirlandes, M^me^ Santeuil apparaissait assise au sein de la lumière qui remplissait la pièce, occupée à écrire ou à broder, et laissait les ondes de la grasse et douce lumière jouer autour de ses cheveux, faire resplendir son beau visage. Devant elle, comme ces sources qui au sein même de l'eau émettent une eau plus vive, la lampe laissait s'échapper continuellement une lumière plus rapide dont les ondes apaisées allaient plus loin emplir la pièce. Il s'approchait, et dans la lumière qui ne les séparait pas il embrassait sa mère. Il savait que son père dans la pièce à côté lisait près du feu ou à son bureau dans la lumière aussi, et quelquefois se levait car on l'entendait aller à son bureau et y ranger des papiers, mais il n'osait pas y entrer et il ne savait à peine comment était cette chambre que pour l'avoir aperçue au moment où, quand il passait par là, sa mère en ouvrait la porte.

Une chambre d'ailleurs, il fut longtemps à savoir que c'en était une. Elle s'appelait « la pièce à tapisseries », comme l'autre s'appelait « la salle à

manger », comme l'autre « la bibliothèque ». Et en effet chacune lui paraissait être une chose à part, il n'avait pas idée qu'il pût en exister de pareille dans d'autres maisons. Une fois ou deux, dans son enfance, il avait été jouer chez des amis où tout lui avait paru plus grand, plus somptueux et plus triste, et là il avait vu se dresser devant lui d'autres meubles, comme des monstres étrangers debout dans la lumière de la lampe, s'ouvrir d'autres chambres comme des antres mystérieux. Dans sa maison même, combien où il n'entrait presque jamais, ou qui restaient obscures le soir, comme si elles avaient été abandonnées. Les tapisseries de la pièce à tapisseries, les grands vases et la pendule de la chambre de sa mère lui semblaient faire partie de leur personne, et quand on changea quelque chose aux chambres, que dans le salon on vit aux murs blancs des tentures rouges, que dans la salle à manger on remplaça les quatre chaises de velours par dix chaises gothiques en cuir, il fut étonné comme si ces divinités gigantesques parées de broderies, devant qui se dressaient des vases, qui étaient là immobiles depuis longtemps, qui étaient plus anciennes que lui, devant qui chaque soir la lampe qu'on apportait projetait la même lueur, ou chaque soir la lampe qu'on emportait après dîner laissait seules les mêmes ombres et un instant après la nuit, ne pussent pas résister, comme d'énormes mais immobiles statues de sphinx, à ce que déplaçait sur eux la fragile main humaine.

Le dîner n'était pas encore servi. M. Santeuil lisait le journal au salon. En face de lui M^me^ Santeuil paraissait dormir. « On dit que le colonel Picquart aura peut-être cinq ans de forteresse, dit M. Santeuil. — Quoi ? s'écria M^me^ Santeuil en se redressant vivement. — Voyons, calme-toi », dit ironiquement M. Santeuil à sa femme, dont la figure, devenue subitement celle d'une malade qui souffre, restait contractée, et qui passait ses mains sur ses yeux comme pour ne plus voir ce qui l'effrayait trop, comme pour appuyer sur sa face, faire rentrer en soi à travers la peau les révoltes qui l'avaient hérissée. À ne voir que sa bouche contractée, ses sourcils plissés, on pouvait croire qu'elle était en proie à la torture d'un mal. Mais la tristesse désolée qui s'échappait par ses yeux ne laissait aucun doute sur la nature de ce mal. C'était cette tristesse que leurs propres maux ne peuvent exciter dans ces âmes aimantes, qui s'attachent alors au contraire à une douce résignation. C'était cette tristesse que les maux seuls des autres nous inspirent et qui, tendresse impuissante et blessée, jaillit, s'élance vers ceux

qu'elle ne peut rejoindre, sur qui elle voudrait se répandre en bien-être, en soulagement, en consolation. La douleur de M^me^ Santeuil était si vive qu'elle n'eut pas la force de répondre à un sourire, à la plaisanterie de son mari : « Allons, calme-toi. » Sans cela ce fût ainsi qu'elle eût répondu, car se tenant elle-même pour rien et admirant beaucoup son mari, elle tenait sa sagesse assez forte pour ne s'émouvoir de rien pour l'exemple qu'elle aurait dû suivre, et la vive douleur qu'elle éprouvait en ce moment pour une exagération blâmable. Mais elle ne pouvait cependant s'empêcher de s'y livrer et de crier son mépris pour ceux qui torturaient l'homme dont, sans le connaître elle admirait avec tant d'enthousiasme le courage et la générosité. M. Santeuil haussa les épaules. Et par tendresse pour lui, admiration pour son calme philosophique et humilité pour soi-même, elle sourit cette fois : « C'est bête ce que je dis. Non, mais c'est que je vois bien que maintenant rien ne les arrêtera plus, ils se sentent les plus forts », ajouta-t-elle avec tristesse.

Les archives les plus minutieuses de cette époque ne mentionneront aucun acte de M^me^ Santeuil où semble s'être réalisée cette tendresse incessante que la moindre menace de malheur, le moindre espoir de consolation, de douce émotion pour les êtres avec qui elle se sentait en sympathie fraternelle trouvait au même instant si vibrante. Son nom n'est inscrit parmi les présidentes, les vice-présidentes, les dames patronnesses d'aucune œuvre. Elle n'a jamais signé d'appel à aucune femme de France, elle n'a été dans aucun hôpital soigner des malades. Même, s'étant restreinte comme elle a fait à la vie obscure de la famille, elle n'a pas dans le choix de son mari par exemple, ou en ne se mariant pas faute de trouver un mari « dans ses idées », laissé un témoignage quelconque des généreuses aspirations de sa nature, comme certaines femmes qui par un choix éclatant, cherchant en dehors de leur milieu un mari artiste ou humanitaire et dont le mariage a pour pierre angulaire, non le total de deux dots équivalentes ou l'association de deux situations sociales qui s'attirent, mais un même amour pour la musique de Wagner ou le même zèle ardent d'émanciper la femme ou de s'occuper des petits aveugles. De telles jeunes filles montraient dès leur jeunesse maints présages d'un mariage semblable, présages qui affectaient la forme de toilettes extravagantes ou négligées, de sorties seules ou avec des amies unies dans le même amour de la musique, et le même

mépris de la vie bourgeoise, sorties dirigées non vers la visite où attendent le banal petit beurre et la conversation illettrée, mais vers le Louvre, la Sorbonne ou peut-être l'amphithéâtre de dissection. De telles jeunes filles donnent dans le choix de leur époux ou dans la virginité dédaigneuse de tous les partis une marque de leur nature élevée. Des amies peu intelligentes commentent en plaisantant leurs fiançailles qui se sont faites à Bayreuth et leur appartement de mariée où l'on dit qu'il y a un orgue mais pas de cuisine, les journées que les époux passent ensemble dans les mines à secourir les mineurs, tandis que d'autres prennent vivement leur défense et laissent échapper l'admiration qu'elles leur inspirent, en ne dissimulant pas que si leurs mères et les convenances ne les forçaient pas, c'est là le genre de vie qu'elles eussent préféré. Mais M^lle^ Sandré, quand elle épousa M. Santeuil à un moment où ses yeux riaient plus souvent d'une confiante espérance ou d'une gaîté malicieuse qu'ils ne s'égaraient en sentiment douloureux du mal que d'autres souffraient, ne l'avait nullement choisi comme avait fait M^lle^ Saintre de M. Maindant, parce qu'elle avait entendu parler de lui comme vivant malgré sa grande fortune parmi les ouvriers dont il embellissait la vie en leur jouant du César Franck, en leur donnant des reproductions de Botticelli. Et plus tard M^me^ Santeuil n'avait nullement cherché à élever M. Santeuil à son idéal mais à tâcher de lui être le plus utile et le plus agréable possible, à donner des dîners quand il aimait cela, à ce que la mousse à la fraise fût faite comme l'aimait son ami Dester pour qu'il eût plaisir à venir souvent dîner, et plus tard quand M. Santeuil fut fatigué le soir, à rester près de lui, à lui lire les choses qui l'amusaient, à écrire ses lettres.

★

Tous les hommes meurent, c'est par là que le plus grand est petit, dit la philosophie commune, puisque c'est par là qu'il touche à l'infini et au néant. Par la pensée de la mort, ou à la venue de la mort, dans l'âme la plus obscure ou la plus bornée s'ouvre un jour mystérieux sur l'infini.

Jean releva la tête et vit que sa mère regardait M. Santeuil sans parler. Pour quelques instants sans doute, comme souvent après son dîner, le

vieillard s'était endormi. Ses sourcils étaient froncés, sa bouche faisait la moue, mais maintenant qu'il ne regardait plus on n'en démêlait pas le sens, qu'on devinait caché sous les paupières exactement fermées de ses yeux, et toute la figure restait saisissante et obscure, comme une intention forte mais imperméable. On entendait régulièrement le flux et le reflux de sa respiration. Bruit qui n'était organisé par aucune idée, produit selon aucun désir, qui n'était ni une parole ni un chant, mais bien un bruit sourd qui bruissait sans s'entendre, voisin et mystérieux comme le bruit des flots de la mer sur le sable ou du vent dans les feuilles. Jean et sa mère continuaient à regarder M. Santeuil sans parler, sans oser se regarder, chacun craignant de trouver sans doute dans les yeux de l'autre la pensée qu'un jour M. Santeuil ne se réveillerait plus jamais. Ne s'endormirait pas non plus. Car ils sentaient que ce sommeil, c'était encore la vie, plus peut-être que la veille. À ce moment où cette vie qui devait un jour quitter M. Santeuil le possédait encore et sans qu'il en eût conscience, elle paraissait plus grande encore que quand il était réveillé, puisque sa vie close semblait plus que l'émanation de sa pensée et de sa volonté. Oui : une grande chose puissante, et M. Santeuil semblait seulement un jouet fragile, inconscient et usé, mais sur lequel elle veillait pendant qu'il dormait. Tant qu'elle ne le quitterait pas, il pouvait avoir confiance, s'abandonner. Et en effet ses bras tombaient plus inertement le long de son corps, ses joues blanches pendaient maintenant sans expression le long de sa bouche détendue. La tête de M. Santeuil s'abaissait de plus en plus, cependant que sa poitrine se soulevait régulièrement, ballottée comme une chose inerte sur ces flots de la vie qui le portaient et venaient se briser si près de Jean et de sa mère avec un bruit égal. Ils ne pouvaient pas se détourner de ce spectacle aveugle de la vie et où éclatait d'autant plus sa puissance. Et le bruit régulier continuait toujours. L'œuvre de vie et de mort, l'œuvre du temps ne s'arrêtait pas.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Susuman77
- Bertille
- Kilom691

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur